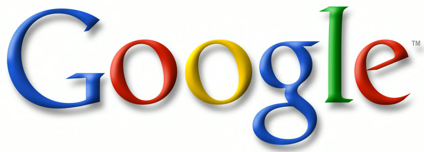
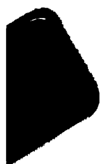








S

llégea

lol, 8

Les formalités exigées par la loi ayant été remplies, les exemplaires non signés de ma main seront réputés contrefaits.

Poissy. — Typographie Arbieu.

IRLANDE

POÉSIES DES BARDES

LÉGENDES, BALLADES, CHANTS POPULAIRES

PRÉCÉDÉS D'UN

ESSAI SUR SES ANTIQUITÉS ET SA LITTÉRATURE

PAR

D. O'SULLIVAN

Directeur de la bibliothèque anglo-française, ancien professeur aux colléges de **Juilly**, de **Sainte-Barbe** et au lycée **Saint-Louis**

TOME I



PARIS

GLASHIN, LIBRAIRE-DIRECTEUR

de l'union des Auteurs-Éditeurs, rue du Bouloi, 8

1853

« Je ne commettrai jamais le crime de désespérer de mon pays ; et, aujourd'hui après sept cents ans de douleurs, me voilà debout dans cette enceinte, vous répétant les mêmes plaintes, vous demandant la même justice que réclamaient nos pères, mais non plus avec la voix humble et suppliante, mais avec le sentiment de ma force, et avec la conviction que l'Irlande désormais saura faire sans vous ce que vous aurez refusé de faire pour elle! Je n'entre pas en compromis avec vous ; je veux les mêmes droits pour nous que pour vous, le même système municipal pour l'Irlande que pour l'Angleterre et l'Ecosse ; s'il en est autrement, qu'est-ce qu'une union avec vous? Une union sur des parchemins! Eh bien! nous mettrons ces parchemins en pièces, et l'Empire sera scindé!...........

(*Chambre des Communes.*)

« En présence de mon Dieu et avec le sentiment le plus profond de la responsabilité qu'entraînent les devoirs solennels et redoutables que vous m'avez deux fois imposés, Irlandais, je les accepte! et je puise l'assurance de les remplir, non dans ma force, mais dans la vôtre. Les hommes de Clare savent que la seule base de la liberté est la religion. Ils ont triomphé parce que la voix qui s'élève pour la patrie avait d'abord exhalé sa prière au Seigneur. Maintenant, des chants de liberté se font entendre dans nos vertes campagnes : ces sons parcourent les collines, ils ont rempli les vallées, ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos torrents, avec leur voix de tonnere, crient aux échos de nos montagnes... l'Irlande est libre!

(*Élection de Clare.*)

DANIEL O'CONNELL

TIMON (Cormenin).

Remember thee! yes, while there's life in this heart,
It shall never forget thee, all lorn as thou art;
More dear in thy sorrow, thy gloom, and thy showers,
Than the rest of the world in their sunniest hours.

Wert thou all that I wish thee, great, glorious, and free,
First flower of the earth, and first gem of the sea,
I might hail thee with prouder, with happier brow,
But, oh! could I love thee more deeply than now?

No! thy chains as they rankle, thy blood as it runs,
But make thee more painfully dear to thy sons —
Whose hearts, like the young of the desert-bird's nest,
Drink love in each life-drop that flows from thy breast!

THOMAS-MOORE.

Lov'd land of the Bards and Saints! to me
There's nought so dear as thy minstrelsy;
Bright is nature in every dress,
Rich in unborrow'd loveliness;
Winning in every shape she wears,
Winning she is in thine own sweet airs.
What to the spirit more cheering can be
  Than the lay whose lingering notes recall
The thoughts of the Holy — the Fair — the Free
  Belov'd in life or deplor'd in their fall?
Fling, fling the forms of art aside,
  Dull is the ear that these forms inthrall;
Let the simple songs of our sires be tried,
  They go to the heart — and the heart is all.
Give me the full responsive sigh,
The glowing cheek and moisten'd eye;
Let these the minstrel's might attest,
And the vain and the idle may share the rest.

FURLONG.

Garder ton souvenir! ah! tant que la vie fera palpiter mon cœur, il n'oubliera pas la patrie délaissée, plus chère et plus belle dans ses douleurs, sa tristesse et ses orages, que le reste du monde aux heures où brille le soleil!

Si tu étais tout ce que je te désire, grande, libre et glorieuse, première fleur de la terre et diamant de la mer, je pourrais te chanter d'un cœur plus fier et plus heureux; mais pourrai-je jamais t'aimer plus profondément qu'à présent?

Non, non; les chaînes qui empêchent ton sang de circuler ne font que te rendre plus chère à tes fils, qui, semblables aux enfants de l'oiseau du désert, s'enivrent d'amour dans chaque goutte de sang qui coule de tes veines!

MADAME LOUISE-SWAUNTON BELLOC.

Terre des Bardes et des Saints, terre chérie! — A moi, rien n'est cher comme ta poésie, simple fille du ménestrel; sous chacune de ses parures, la nature est brillante, riche de ses propres attraits; sous chaque forme qu'elle se présente, elle charme notre âme; elle la charme surtout par les doux chants de nos anciens bardes. Qui saurait être plus éclatant à l'esprit que le lai dont les notes languissantes recèlent les pensées de la Foi, du Beau, de la Liberté chéries dans leur durée, déplorées dans leur chute?

Rejette, rejette à part les vains ornements de l'art; stupide et dure est l'oreille que ces ornements séduisent! Que les simples chants de nos pères volent de bouche en bouche, ils vont au cœur et le cœur..... c'est tout.

Qu'un soupir soit ma réponse, un soupir exhalé d'un cœur plein : que les joues brillantes, les yeux humides attestent le pouvoir du barde, et le vain orgueil et le vain loisir peuvent se partager le reste.

D. O'SULLIVAN.

Vos quoque, qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum, Vates, demittitis ævum,
Plurima securi fudistis carmina Bardi.

LUCANUS.

. . . . Si quid mea carmina possunt,
Aonio statuam sublimes vertice Bardos,
Bardos Pieridum cultores atque canentis
Phœbi delicias, quibus est data cura perennis
Dicere nobilium clarissima facta virorum,
Aureaque excelsam famam super astra locare.

LELANDUS, *in Assertione Arturii.*

Finibus occiduis describitur optima tellus,
  Nomine et antiquis Scotis scripta libris,
Insula, dives opum, gemmarum, vestis et auri,
  Commoda corporibus, aere, sole, solo...
Melle fluit, pulchris et lacteis Scotia campis,
  Vestibus atque armis, frugibus, arte, viris.
Ursorum rabies nulla est ibi... sæva leonum
  Semina nec unquam Scotica terra tulit.
Nulla venena nocent, nec serpens serpit in herba,
  Nec conquesta canit garrula rana lacu!
In qua Scotorum gentes habitare merentur,
  Inclyta gens hominum, milite, pace, fide.

DONATUS.

Poissy. — Typographie Arbieu.

BIBLIOTHÈQUE ANGLO-FRANÇAISE

(Collection des poëtes anglais les plus estimés, la traduction française en regard)

PAR

L'ÉLITE DES LITTÉRATEURS DE L'ÉPOQUE

SOUS LA DIRECTION DE M. O'SULLIVAN

et précédé d'un nouvel ESSAI sur SHAKSPEARE

PAR M. VILLEMAIN

EN VENTE : SHAKSPEARE, MILTON-PONGERVILLE, LORD BYRON ET TH. MOORE

De même que les Poésies des Bardes, Légendes, Ballades, Chants populaires de l'Irlande précédés d'un Essai sur ses antiquités et sa littérature.

PAR M. O'SULLIVAN

M. Villemain, qui d'abord ne devait donner qu'*un Essai sur Shakspeare*, a vu, sous sa brillante plume, ce sujet prendre un tel développement, qu'il est devenu, sans contredit, une des œuvres les plus remarquables qui aient encore paru sur l'Eschyle anglais.

Le premier volume des *chefs-d'œuvre de Shakspeare* contient ce *nouvel Essai* de M. Villemain, une nouvelle traduction de *Jules-César*, par M. Jay, ainsi que celle de *la Tempête*, par madame L. Colet, avec l'analyse raisonnée des vingt-huit drames non traduits du tragique anglais, par M. O'Sullivan, accompagnée de traductions et d'imitations en prose et en vers, par MM. de Chateaubriand, C. Delavigne, Dupaty, Guizot, Jay, de Jouy, Nep. Lemercier, de Pongerville, Villemain, de l'Académie française; Le Bas, P. Paris, de l'Institut; Artaud, C. Bonjour, Barbier, Charpentier, Ph. Chasles, Ch. Coquerel, Cretté, E. Deschamps, P. Duport, J. Fontenelle, Gérusez, Leroux de Lincy, Mézières, de Montigny, Nisard, A. Pichot, Poujoulat, L. de Wailly, etc.; mesdames L. Sw. Belloc, comtesse de Bradi, princesse de Craon, L. Colet, Valmore, G. Sand, A. Tastu, etc., et presque tous les collaborateurs de *la Galerie des femmes de Shakspeare*.

Le deuxième volume est composé de *Richard III*, *Roméo et Juliette*, et le *Marchand de Venise*, avec les traductions de MM. Chasles, Le Bas et Mennechet, des notices critiques et historiques, par M. O'Sullivan, et des imitations en vers français, par MM. C. Delavigne, Lemercier, et madame A. Tastu.

Le troisième volume est composé d'*Othello*, *Hamlet et Macbeth*, avec les traductions de MM. Nisard, Le Bas et Fouinet, des notices critiques et historiques par M. O'Sullivan, et des imitations en vers français par Voltaire, Ducis, MM. le comte Alfred de Vigny, E. Deschamps, L. Halevy, J. Lacroix, L. de Wailly, et madame L. Colet.

Le *Paradis perdu de Milton*, nouvelle traduction, par M. de Pongerville, 1 vol. in-8o. La profonde connaissance du langage et des formes poétiques, l'habitude de vaincre les plus grandes difficultés, un style

ferme et harmonieux, la concision savante qui ne dérobe aucune des beautés de l'original, ont mérité au nouvel ouvrage du célèbre académicien un succès universel. Le *Milton-Pongerville* est regardé en France, en Angleterre et en Amérique, comme la plus parfaite reproduction de la plus belle épopée des temps modernes.

Une *Dissertation sur les œuvres de Milton,* par M. O'Sullivan. Cet ouvrage, qui contient une analyse des nombreuses productions de Milton, offre l'histoire littéraire et politique du long intervalle qui sépare le siècle d'Élisabeth du siècle de la reine Anne, une des périodes les plus fécondes en événements des annales anglaises. 1 vol. in-8°.

Les *chefs-d'œuvre poétiques de Th. Moore,* traduits par madame Belloc, avec une notice sur la vie et les œuvres de Moore, par M. O'Sullivan, 1 vol. in-8.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LORD BYRON

Texte et traduction en regard

PAR M. LE COMTE D'HAUTEFEUILLE

PRÉCÉDÉS D'UN

ESSAI SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE LORD BYRON

PAR M. O'SULLIVAN

2 vol. in-8.

Cet ouvrage, que l'on peut appeler à juste titre le *Byron des familles,* ne contient pas une seule expression qui puisse alarmer la pudeur. Nous ajouterons que cette nouvelle et remarquable version du noble poëte, fruit de quinze années d'études consciencieuses, a reçu l'approbation des juges les plus compétents auxquels l'auteur l'a communiquée, *notamment* de M. de Chateaubriand.

Le premier volume contient le *Pèlerinage de Child-Harold*, précédé d'un Essai sur la vie et les œuvres de lord Byron et de ses contemporains, offrant l'histoire de la poésie anglaise du XIX[e] siècle, par M. O'Sullivan.

Le deuxième volume contient le Corsaire, Lara, le Giaour, le Siége de Corinthe, la Fiancée d'Abydos, Parisina, Mazeppa, le Prisonnier de Chillon.

Les douze derniers volumes, qui paraîtront de 1854 à 1856, contiendront :

Les *Chefs-d'œuvre dramatiques des Contemporains de Shakspeare*, avec des notices critiques et biographiques, par M. O'Sullivan. 2 vol. in-8.

Les *Poésies des femmes auteurs anglaises*, traduites et jugées par les *femmes auteurs françaises.* 2 vol. in-8.

Les *Chefs-d'œuvre de Dryden, Pope, Thomson, Cooper, Burns, sir W. Scott*, et des principaux poëtes anglais, depuis Milton jusqu'à

Th. Moore, avec des traductions et des imitations en vers et en prose, par tous les collaborateurs de la *Bibliothèque anglo-française*. 4 vol. in-8.

Une *Histoire complète de la Littérature anglaise*, depuis son origine jusqu'à nos jours, servira de complément à la *Bibliothèque anglo-française*. Cette histoire, à la composition de laquelle M. O'Sullivan a consacré la plus grande partie de sa vie, fera connaître en même temps les vieux poëtes anglais et les prosateurs que l'on n'a pas pu comprendre dans cette collection, notamment :

Les philosophes et les moralistes : Bacon, Locke, Newton, Atterbury, Boyle, Addison, Berkely, Johnson, Blair, Franklin, Stewart, etc., etc. (en 1 vol.); les historiens : Bolingbroke, Hume, Gibbon, Roberston, Lingard, Hallam, etc. (en 1 vol.); les romanciers : Defoe, Fielding, Smollett, Sterne, Goldsmith, Mackenzie, Radcliffe, sir W. Scott. Cooper, etc. (1 vol.); et surtout les orateurs et les hommes d'État, Hampden, Strafford, Pulteney, Walpole, Chatham, Pitt, Fox, Sheridan, Burke, Curran, Grattan, Canning, Erskine, Plunket, Huskisson, Mackintosh, Brougham, O'Connell, Peel, Shiel, Macaulay, etc., etc. (2 vol.).

L'expérience a démontré victorieusement que l'étude des langues étrangères influe puissamment sur les progrès des connaissances humaines; en effet, c'est par leur utile secours que s'établissent les relations entre les peuples, que nous apprécions leurs poëtes, le mérite de leurs auteurs et de tous les grands hommes qui ont contribué à étendre la sphère de nos connaissances, que nous étudions leur législation et leurs mœurs; enfin, c'est par cette même étude que l'histoire des nations passe d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée.

Mais pour bien connaître une langue, pour en apprécier les beautés, il ne suffit pas d'accumuler dans sa mémoire un grand nombre de mots, il faut étudier, dans les meilleurs ouvrages, le génie qui lui est propre. *Les bonnes traductions, placées en regard du texte,* facilitent beaucoup cette étude et servent à éclaircir et à développer la pensée de l'auteur, lorsqu'elle est entourée de quelque obscurité ou qu'elle exige un trop long commentaire, car les langues sont aussi sujettes à la mode ; elles ont leurs locutions nouvelles, et des locutions qui furent propres à d'autres temps. Ainsi, en France, la langue d'Amyot, de Marot et de Michel Montaigne, n'est plus celle de Chateaubriand, de Villemain, de Guizot, de Charles Nodier, etc. : en Angleterre, celle de Chaucer, de Gower et de Spenser, n'est plus celle de Byron, de Walter Scott et de Moore.

Les écrivains les plus profonds et les plus spirituels ont généralement échoué dans les traductions anglaises ; à proprement parler, ils ne nous ont donné que des imitations plus ou moins exactes. Des préjugés littéraires et nationaux les ont empêchés d'étudier soigneusement ces auteurs dont ils ont souvent méconnu la pensée et l'esprit. Une connaissance imparfaite de

la langue anglaise, la facilité d'imiter plutôt que de traduire, l'appui des camaraderies littéraires, ont enfin donné naissance à des traductions peu dignes de ce nom, qui nous offrent le génie d'un auteur, comme une décoration théâtrale nous représente la nature vivante. C'est cet écueil que nous avons cherché à éviter en associant à notre entreprise des hommes dont les travaux tiennent un rang distingué parmi les illustrations modernes, afin de reproduire plus fidèlement ces grands modèles qui, dans tous les lieux comme dans tous les temps, ont fait l'admiration de leurs contemporains et de la postérité ; nous avons cherché à réconcilier, pour ainsi dire, notre siècle avec ces grands génies dont s'honore la Grande-Bretagne, génies qu'on ne néglige et que l'on ne critique souvent que faute de les bien connaître et de pouvoir les apprécier.

Encouragé par les nombreux suffrages qu'ont obtenus nos *Élégant Extracts,* nos Dictionnaires et nos ouvrages classiques et élémentaires, nous nous sommes livré à de longues et pénibles recherches pour rendre la *Bibliothèque anglo-française,* dont nos *Leçons de littérature* n'étaient que le prélude, de plus en plus digne du corps universitaire et des célébrités qui l'ont accueillie avec tant de bienveillance. Ces recherches, et l'insertion dans chaque volume d'un plus grand nombre de matériaux que nous ne l'avions annoncé, sont les seules causes du retard de l'apparition de ces ouvrages.

La *Bibliothèque anglo-française* est empreinte d'un cachet particulier, elle n'offre point de ces opinions erronées, dictées par une faible connaissance d'une langue étrangère ou par des préjugés nationaux. Les Essais, les Notices critiques et historiques, ainsi que les notes qui précèdent et suivent ces ouvrages, sont d'autant plus remarquables, que, tout en résumant ce que les auteurs allemands, italiens, français et anglais ont écrit sur ce sujet, elles offrent un ensemble aussi neuf que curieux et intéressant.

Des traductions libres et des imitations en vers français des plus beaux morceaux de la poésie anglaise, permettent d'entourer cette publication de notabilités qui, bien que ne s'occupant pas spécialement de littérature anglaise, n'en sont pas moins comptées parmi les illustrations littéraires de l'époque. Ainsi, presque aucune célébrité ne restera étrangère à cette entreprise.

Qu'il nous soit permis de témoigner ici notre gratitude à nos collaborateurs pour cette sanction honorable, qui est à la fois pour nous un encouragement flatteur, et la *seule* récompense de nos efforts depuis trente ans pour populariser en France le goût et l'étude de la langue et de la littérature anglaise.

D. O'SULLIVAN, DIRECTEUR.

Poissy. — Typographie Arbieu.

INTRODUCTION.

L'histoire ancienne de l'Irlande, la littérature, les mœurs, les usages de ses premiers habitants sont restés pendant des siècles ensevelis dans l'oubli. Le moment est venu de les en faire sortir. Des documents que nous avons fidèlement recueillis, et que nous publierons sur un pays si distingué dans les annales de l'histoire et de la science, ne peuvent manquer de fixer l'attention et de piquer la curiosité du savant. C'est une réparation que nous devons à une nation qui n'est pas sans importance politique, et qui mérite d'exciter l'intérêt de tous ceux qui s'occupent de l'émancipation des peuples.

Cette importance historique des annales de l'Irlande a été reconnue par les plus grands hommes des trois derniers siècles. Elles sont écrites dans la langue des plus anciens habitants de l'Europe avec une simplicité qui a tout le charme de la vérité. Elles contiennent l'état primitif de l'Irlande, son origine, sa religion, ses mœurs, ses lois, et les arts qui y fleurirent pendant plusieurs générations.

Quelques écrivains ont défiguré cette histoire en y mêlant les fictions de la fable; des écrivains modernes marchant sur leurs traces, soit par ignorance, soit par l'empire des préjugés, par la difficulté de se procurer les documents nécessaires ou celle plus grande encore de les déchiffrer, n'ont pas cru devoir séparer la fable de la vérité : dès lors rien de positif dans l'histoire qu'ils voulaient écrire; les documents qui auraient pu les guider dans leurs recherches ont été négligés, ou du moins suivis imparfaitement. De là les notions inexactes qu'ils nous ont laissées sur les premiers temps de l'histoire d'Irlande, et les opinions erronées d'un grand nombre de personnes et même de savants sur un sujet aussi intéressant. Quoi qu'il en soit, il reste aujourd'hui des traces et des témoignages non équivoques des relations connues et avouées de l'ancienne et de la haute civilisation de l'Irlande, non-

seulement dans ses traditions et ses archives, mais dans les ruines de ces tours rondes et de ces monuments de l'antiquité que l'on aperçoit épars dans ses plaines et ses vallons.

Les premières annales de presque toutes les nations n'offrent le plus souvent, il est vrai, que confusion et contradiction. Il est presque impossible de ne pas révoquer en doute leur véracité lorsqu'elle n'est appuyée que sur des traditions orales de ces siècles reculés ; néanmoins, malgré les exagérations et les embellissements presque inséparables de faits ainsi transmis dans le cours de plusieurs générations, les annales de l'Irlande, qui remontent à une époque bien plus ancienne que celles de la plupart des autres nations de l'Europe, attestent par des documents authentiques le rang qu'elle occupa naguère dans les lettres et dans les arts. Le fil des généalogies et des traditions historiques ayant été conservé et confirmé par le témoignage d'historiens étrangers, elles méritent autant de confiance que les récits d'Hérodote ou de tout autre écrivain.

Toutes les nations de l'Europe ont subi tour à tour le joug de ses conquérants. Leur caractère national a disparu dans la fusion qui s'est opérée entre les vainqueurs et les vaincus, qui ne formèrent plus qu'un seul peuple. L'histoire et les traditions anciennes du Gaël de l'Espagne, de la Gaule et de la Bretagne furent entièrement effacées et perdues; il n'en reste d'autres traces que les noms qu'ils donnèrent aux fleuves, aux montagnes, aux peuples, ajoutés à quelques traits saillants de leur caractère que l'on trouve disséminés chez les écrivains grecs et romains. Le Gaël de l'Irlande n'ayant été jamais soumis à la puissance romaine, n'ayant par conséquent subi ni changement, ni conquête pendant près de trois mille ans, a pu, à la faveur de sa position isolée, conserver intactes les traditions de ses pères. Les Irlandais sont donc le seul type qui nous reste des anciens Celtes : langage, coutumes, religion, tout nous permet de les identifier avec leurs ancêtres. — C'est ainsi que leurs traditions nous révèlent des faits qui seraient restés pour toujours inconnus, si ce peuple eût subi le joug des Romains. Ces faits nous offrent un phénomène aussi singulier qu'extraordinaire dans l'histoire des nations. Quoique la plupart des productions des bardes irlandais aient été anéanties par le zèle des premiers mission-

naires chrétiens et que plusieurs compositions plus modernes aient éprouvé un sort semblable de la part des Danois et de la politique désastreuse des Anglais; il en reste cependant assez pour démontrer que, dès la plus haute antiquité, cette île fut célèbre pour la culture de la poésie et de la musique[1].

[1] Ces débris bardiques ont été conservés dans le vieux recueil historique intitulé: LEABHAR GHABHALTUS ou le Livre des Invasions, dont une copie, transcrite au douzième siècle, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque du duc de Buckingham à Stowe. Feu le docteur O'Connor en a fait la description détaillée dans son précieux catalogue des manuscrits irlandais.

Le DINN-SEANCHAS, ou Histoire des lieux remarquables de l'Irlande, est conservé dans les livres de *Lecan* et *Ballimote*, deux volumes manuscrits in-folio d'une grande célébrité, contenant la copie de nombreux mélanges, traités et poèmes de l'antiquité. Le premier de ces volumes fut apporté en France par Jacques II; après la mort de ce prince. il fut déposé au collége des Irlandais, à Paris, où il resta jusqu'en 1787. Il fut alors rendu à ce pays par le docteur O'Kelly, supérieur du collége, et déposé à la bibliothèque de l'Académie royale de Dublin. Le livre de *Ballimote*, qu'on dit avoir été aussi rapporté de Paris, fut présenté à la même bibliothèque. Il paraît, par une note insérée dans ce volume, qu'il fut acheté en 1522, par Hugh O'Donnell, de Mac Donogh de Corran, pour cent quarante vaches à lait. Rien de ce que contiennent ces deux volumes n'a été publié. Ce *Dinn Seanchas* renferme des poèmes de *Finin Mac Luchna*, barde du deuxième siècle, de *Fionn Mac Cubhail* et de *Fergus Fionnbell*, qui vivaient avec le célèbre Oisin, au troisième siècle.

LEABHAR BREAC ou Livre tacheté, recueil précieux qui se trouve à la bibliothèque de l'Academie royale de l'Irlande.

Outre ces registres, les Irlandais avaient du temps du paganisme le LIVRE BLANC et celui des CONQUÊTES, rapportés en entier dans le PSAUTIER DE CASHIL. Depuis le christianisme, le livre NA-GCEART, moitié en irlandais, moitié en latin; le PSAUTIER NA-RANN, ceux de CASHIL, d'ARMAGH, et le MARTYROLOGE de GORMAN. — Les ANNALES D'ULTONIE, nommées ULTONIENSES par Usserius, écrites partie en irlandais, partie en latin, et achevées dans le seizième siècle par Cassidy, archidiacre de Clogher. — Les ANNALES DE TIGERNAC, écrites en irlandais dans le onzième siècle. — Les ANNALES D'INNIS FAIL, écrites au treizième siècle. La plupart de ces pièces existent encore en entier. On trouve les autres par extraits épars dans les livres de Lecan, de Mologa de Mholing, d'O'Duvegan. de Mac Egan, de Moel Conry, d'O'Broden, d'O'Duneen, etc. Le LEABHAR NA-GCEART ou le LIVRE DES DROITS contient un détail des droits et des revenus du monarque d'Irlande, et des revenus et subsides des rois provinciaux. (Il fut dans l'origine compilé par saint Benin, qui mourut l'an 468 de Jésus-Christ. Il est inséré dans les livres de Ballimote, page 147, et de Lecan, page 184.) Enfin les ANNALES DES QUATRE MAITRES, par Ward, Colgan et O'Clery. récemment traduites par O'Donovan.

On a longtemps regretté que les débris des bardes irlandais, de ces hommes qui, suivant des témoignages irrécusables, ont fait preuve d'un génie digne de tous les âges, fussent ensevelis dans l'oubli, tandis que l'Écosse a tiré tant de célébrité littéraire de quelques fragments qu'elle en a publiés. L'on sait maintenant que c'est dans les fragments précieux des bardes irlandais, aussi brillants d'éloquence que de poésie, que Mac Pherson a puisé un nombre considérable de légendes pour son *Pseudo-Poème* d'Ossian[1]. Plusieurs sociétés qui se sont formées en Irlande dans le dessein de con-

[1] Il est certain que les fragments originaux de la poésie *erse*, qui ont donné naissance au poème de Mac Pherson, n'étaient, à proprement parler, que des versions d'anciennes légendes irlandaises sur les héros *finiens*. Ces légendes, quoique attribuées au poète Oisin, étaient principalement des productions de bardes irlandais des onzième et douzième siècles. Le nord de la Grande-Bretagne, aujourd'hui l'*Ecosse*, fut peuplé par une colonie irlandaise qui lui donna son nom. Par suite de l'union intime de cette colonie et de la mère-patrie, les montagnards du nord de la Bretagne finirent par s'approprier les héros et les chants irlandais.

Les différents changements que subirent les ballades originales et les noms des chefs *Finn*, *Oisin*, *Oscar*, *Cuchullin*, *Coll-Mac-Morn*, métamorphosés, dans les chants erses, en héros écossais, ont été dévoilés par les critiques qui connaissaient le dialecte des deux pays. L'omission fréquente du nom de l'Irlande et de saint Patrice, la suppression de l'histoire véritable des établissements irlandais en Argyleshire (en Ecosse,) vers le milieu du troisième siècle, ne peuvent venir que d'un système délibéré de déception.

Cette première colonie fondée en Ecosse, constamment protégée par l'Irlande, avait souvent couru le risque d'être anéantie par les forces supérieures de leurs voisins et leurs rivaux. Cependant, en 503, les princes d'Irlande établirent une nouvelle colonie dans le nord de l'Angleterre, qui non-seulement étendit son pouvoir sur l'Albanie entière, ou Ecosse moderne, mais encore transmit par la race des Stuarts une longue suite de monarques à la Grande-Bretagne. A des faits historiques d'une telle évidence, et qui renversent d'un seul coup l'échafaudage et les fictions de Mac Pherson, l'on peut ajouter que, bien loin que les Ecossais de l'Albanie, descendants de ces colonies irlandaises, eussent aucune prétention à une littérature originale ou à une école distincte de poésie, il n'avait jamais existé parmi les Ecossais d'autres livres que des livres irlandais, tandis que les savants de cette dernière île pouvaient se vanter de posséder dans leur propre langue des manuscrits qui remontent à plus de mille ans : ce ne fut guère qu'en 1778 que parut une grammaire du dialecte erse du gaélique. Le héros irlandais le plus célèbre dont il soit fait mention dans les légendes des bardes est *Finn Mac-Cumpal*, ou, plus communément, *Fingal*, général de la fameuse *Fianna Eirinn*, ancienne milice irlandaise. Guerrier et barde illustre, ce chef transmit aussi à ses descendants, *Oisin*

server son ancienne littérature, ayant été successivement dissoutes sans avoir atteint le but qu'elles se proposaient, nous avons cru devoir consacrer nos veilles à reproduire ces émanations du génie. Recueillir les fragments de ces vieux manuscrits que les descendants des bardes avaient cachés ou abandonnés pour se soustraire à la fureur de leurs oppresseurs; chercher dans les bibliothèques du continent (notamment du Vatican à Rome, de Copenhague et surtout de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles) les manuscrits que les ecclésiastiques irlandais y avaient déposés; analyser ces compositions; en extraire les passages les plus intéressants et les accompagner de notices et de notes historiques, biographiques et critiques; les augmenter de compositions plus modernes écrites dans cette même langue jadis proscrite, et maintenant presqu'ignorée du monde savant; en un mot, fouiller dans les archives les souvenirs populaires et les traditions nationales : tel est le but que nous nous sommes proposé dans cet essai destiné à revendiquer pour l'Irlande le rang distingué qu'elle doit occuper dans les fastes de la littérature, et à sauver du néant ces monuments irrécusables de son antique splendeur.

Dans notre siècle positif et frivole, où tout doit parler aux yeux avant de s'adresser à l'intelligence, où l'on ne va guère au théâtre que pour entendre des chants ou admirer les décors; dans un temps où les gravures font souvent le seul mérite d'un ouvrage, ce n'est pas notre intention de faire de longues dissertations sur la poésie autrefois si honorée, maintenant si négligée : et pourtant la poésie a été le premier langage dont s'est servi l'homme reconnaissant pour chanter les merveilles de la création, adresser à l'Éternel des hymnes d'amour et de reconnaissance, célébrer les nobles faits des héros, les douces vertus, les inventions

et *Oscar*, les dons de l'héroïsme et du chant; il périt, dit-on, sous les coups d'un assassin en 273.

Ce fut à la bataille mémorable de *Gabhra* qu'Oscar, fils d'Oisin, fut tué. Cette bataille sanglante et les braves qui y trouvèrent un trépas glorieux furent pendant longtemps le sujet favori des chansons des bardes et des romanciers irlandais. De vieilles ballades sur les héros de ce combat, et sur d'autres chefs non moins fameux et d'une époque plus ancienne, ont été l'origine de ces *brillantes fables*, qui, sous le nom emprunté d'*Ossian*, ont pendant si longtemps ébloui et trompé l'univers.

nouvelles, enfin tous les bienfaits qui ont pu contribuer au bonheur du genre humain. Il est reconnu que l'influence de la poésie est telle, que pour graver plus aisément dans le cœur de l'homme les préceptes religieux, les rudiments des sciences ou des arts, les faits belliqueux, on eut recours au rhythme poétique. Par suite, on inventa la musique pour en augmenter l'expression et le charme; enfin la peinture et la sculpture pour l'illustrer.

En effet, charmer l'œil du spectateur en communiquant à la toile les formes ravissantes, les couleurs les plus riches et les plus variées; imiter et même surpasser la nature; concentrer dans un bloc de marbre les innombrables perfections disséminées en des milliers d'objets divers, tels que la Vénus d'Apelles à laquelle les plus célèbres beautés de la Grèce prêtèrent l'appui de leurs charmes, et reçurent, en échange, l'immortalité de leurs traits; voilà le triomphe de la peinture et de l'art du statuaire. Mais la poésie est un don plus précieux encore : faire passer dans le cœur de ses contemporains et de la postérité même une étincelle de ce feu poétique qui nous enflamme; rendre le lecteur poète, tant qu'il est sous l'influence de la baguette magique de l'enchanteur: c'est là un des plus glorieux priviléges de la poésie.

De nos jours, en Angleterre et en France, le gérant ou le rédacteur en chef d'un journal politique exerce en général plus d'influence que n'ont fait tous les poètes des cinquante dernières années. Sans doute les œuvres immortelles de Shakspeare, de Milton, de Pope, de Dryden, de Thompson, de Cowper, font la gloire de l'Angleterre; les chants sublimes de Byron, la poésie nationale et orientale de Moore, auront toujours de l'écho; ce qui est beau le sera dans tous les temps; ainsi les tableaux gracieux de Campbell et de Rogers, les fictions de Coleridge, les excursions de Southey dans les régions de l'histoire et du roman, le mysticisme métaphysique de Wordsworth, malgré son style souvent vulgaire, affecté et dépourvu de dignité; enfin des passages brillants des œuvres poétiques de Shelley, Crabbe, etc., dont l'ensemble a tant contribué à élever la poésie anglaise au rang qu'elle occupe : toutes ces nobles productions du génie parviendront à la postérité la plus reculée. Malheureusement, à côté de ces écrivains s'est élevée une foule d'écri-

vassiers qui, au moyen d'annonces pompeuses ou par le secours de camaraderies littéraires, sont parvenus à imposer ainsi au public leurs interminables rêveries, et à lui inspirer une répugnance, nous dirons presque un dégoût universel pour la poésie.

Les collaborateurs de la plupart des *Magazines* et Revues anglaises et françaises, soit défaut de connaissances ou manque d'imagination, soit désir de se louer eux et leurs amis à l'exclusion de tous les autres écrivains, sont les principaux promoteurs de cette déplorable réaction littéraire.

Ajoutez à cela que la littérature paraît être devenue sujette aux caprices de la mode ; elle adopte des genres qui furent propres à d'autres temps. Il est démontré qu'un siècle excelle dans le drame, un autre dans l'histoire, tandis qu'un autre brille dans la poésie générale. Le siècle actuel paraît être celui du roman et de tout ce qui est fantastique. Les périodes qui suivent les époques d'action et de révolution dans lesquelles les animosités sont appelées à un exercice passionné, sont celles où fleurit le drame, comme le démontre l'histoire de la littérature anglaise. Les guerres des Deux-Roses, la controverse de la réforme, les vicissitudes de la fortune, les querelles et les conspirations de la noblesse, en froissant tous les sentiments, ont préparé en Angleterre la voie pour le déploiement extraordinaire du drame. Ainsi l'on trouve en Shakspeare et ses contemporains une richesse de talent et une supériorité telles que le monde en a rarement offert de pareils exemples. Le siècle dramatique fut suivi de celui de l'histoire. Les Recueils et les Chroniques des règnes d'Élisabeth et de Jacques I[er] sont les meilleurs et les plus importants que possède la littérature anglaise en ce genre. Après le siècle historique vient celui de la poésie générale. Milton, Dryden, Pope, y ont acquis une supériorité incontestée. Depuis cette époque, la littérature anglaise n'a eu presque aucun caractère décidé ; elle a été au plus haut degré, classique, critique, morale et philosophique ; mais nous le répétons, sans offrir de traits caractéristiques. Elle s'est plutôt bornée à nous donner des résumés ou des vues succinctes des productions des temps précédents, qu'à ajouter à nos connaissances en nous dévoilant les secrets de la nature humaine, ou la peinture des désordres des pas-

sions. Nous sommes entrés avec ardeur dans une nouvelle période littéraire. Le passé nous a semblé en quelque sorte vieilli : Le passé, a-t-on dit, est comme la distance, la vue y décroît; il a pâli devant ces mâles caractères, ces innombrables illustrations qu'ont fait naître les étonnants et mémorables événements de notre siècle. Le théâtre tragique, grâce à l'inattention scénique des directeurs, aux exigences du siècle et à l'insouciance des acteurs pour se bien pénétrer de l'esprit de leurs rôles, s'étant placé au-dessous du goût de nos jours, est passé de mode. Le talent qui aurait pu remplir la scène de ses peintures énergiques et vraies, a pris une autre direction. Poètes, littérateurs, critiques, journalistes, tous rivalisent pour remplir non-seulement leurs livres, mais les Revues et encore les journaux, d'un genre de production indigeste, de contes et de romans dont l'extravagance est souvent le moindre inconvénient. Dans leur empressement de fournir des nouvelles, ils ne se bornent pas à dénaturer l'histoire ancienne et moderne, à violer les secrets des familles, mais encore à insulter à la morale et à la pudeur, et à nous peindre avec le pinceau de la calomnie les caractères les plus honorables, même ceux du siècle présent, que leur aveugle passion poursuit à travers ce prisme de l'erreur.

Plusieurs de ces contes, souvent remplis de sentiments élevés, de passions désordonnées, d'ornements poétiques, ne ressemblent en rien au roman du siècle dernier; ils s'approchent plutôt du genre dramatique. Lorsque la mode en sera passée, nous entrerons probablement dans une période historique moins obscène et plus juste. Quelle éloquence, quelles magnifiques descriptions, les calamités, les grands crimes, les entreprises gigantesques et sublimes de la guerre révolutionnaire (sans contredit le sujet le plus complet, le plus épique qu'ait fourni l'histoire entière du genre humain) doivent offrir aux Hume et aux Gibbon futurs! et dont nos Thiers, nos Mignet, nos Southey et nos Napier sont les brillants avant-coureurs!

Mais, en attendant, veut-on savoir où en est la poésie aujourd'hui? Moore et Southey se sont faits historiens. — Lamartine a quitté la lyre pour la tribune; Béranger, l'inimitable Béranger, vit de souvenirs!!! Le moyen, au milieu de ce découragement presque universel, d'entreprendre un

Essai sur la poésie du moyen âge quand les sommités littéraires l'abandonnent pour la très-incertaine politique, pour cette politique où le plus habile n'est souvent qu'un faible enfant.

D'ailleurs cet intéressant sujet de la littérature du moyen âge a été maintes fois traité dans les savantes dissertations et les brillantes leçons des plus illustres écrivains. Nous préférons renvoyer nos lecteurs à l'admirable Histoire de la littérature romaine du savant Raynouard, dont les conseils bienveillants nous ont encouragé et aidé dans nos travaux, — le cours de littérature de M. Villemain, les Etudes historiques de M. de Châteaubriand, les savantes Analyses du moyen âge de M. Guizot, et de M. Charpentier de Saint-Priest, les travaux de MM. Saint-Marc Girardin, Philarète Chasles, Fauriel, Ampère, Marmier, Geruzez, Nisard, Demogeot, Achille Jubinal, Mary Lafon, Paul Lacroix, Leroux de Lincy, ne laissent rien à désirer à cet égard.

La littérature irlandaise est donc la seule qui soit entrée dans notre cadre. Si notre plan nous force d'en sortir quelquefois, ce n'est que pour glaner là où tant d'illustrations ont si largement moissonné; peut-être parviendrons-nous à cueillir encore quelques fleurs.

Le moment nous paraît favorable pour entreprendre un pareil travail. Le diadème de l'impérieuse Élisabeth a ceint un front ravissant de dix-huit ans. Une jeune souveraine s'est assise sur le trône du grand Alfred, aux acclamations de tout un peuple enivré de ce spectacle imposant qui leur offrait la réalisation d'un conte de fée, ou, si l'on veut, d'une de ces délicieuses créations de Shakspeare. Sous son règne bienfaisant, l'Irlande, après huit siècles d'esclavage, commence enfin à respirer. — Une population immense circule autour des lacs enchanteurs, sur les coteaux pittoresques, ou au milieu des gras pâturages de la *Verte Erin*, et n'attendent qu'une justice plus impartiale pour reprendre le rang distingué que la patrie des bardes et des héros occupa dans les premiers siècles du christianisme, lorsqu'elle resta le seul foyer des lettres.

Le savant et l'antiquaire visitent de nouveau la *Patrie des Saints* pour fouiller les ruines que l'intolérance protestante a répandues, presque à chaque pas, au milieu de ses plaines fertiles.

Dans un moment où des jeunes savants, animés d'un zèle que l'on ne saurait trop louer, vont étudier les idiomes des peuples les plus éloignés, ne serait-il pas étrange qu'on oubliât l'idiome le plus ancien de l'Europe; idiome parlé par huit millions d'hommes que les prodiges de la vapeur placent à trente heures de distance de la capitale de France.

Espérons enfin que des jours plus heureux vont luire pour l'antique berceau des lettres, et lui permettront de sortir de la misère où tant de maux accumulés l'ont plongé, et de s'élever dans l'échelle de la civilisation moderne.

C'est donc une dette que nous devons à la fois à la patrie et à la vérité, que de fouiller nos vieilles annales et de nous opposer aux ravages du temps. La vénération des plus célèbres artistes et savants pour la poésie et la musique irlandaises, la haute opinion qu'en avaient eue les nations étrangères pendant plusieurs siècles, devraient faire naître dans le nôtre des sentiments analogues. La laisserons-nous périr? A Dieu ne plaise! Ce n'est donc pas uniquement pour flatter l'orgueil national que nous lui consacrons nos veilles; nous nous proposons un but plus noble, celui de tracer les progrès de l'esprit humain.

Malgré la juste reconnaissance que tout Irlandais doit aux O'Connor, aux Vallancey, aux O'Halloran, aux Hardiman aux Sir W. Bétham, dont les travaux ont tant contribué à appeler l'attention du public lettré sur l'idiome irlandais, la vérité historique nous oblige à combattre leur théorie et à adopter les opinions de Todd, de O'Donovan et de la société archéologique, appuyées comme elles le sont déjà par les Petrie, les Fergusson et les rédacteurs du *Dublin University Magazine*, de même que par le savant et vénérable archevêque de Tuam et les collaborateurs du *Dublin Review*. Bien qu'il soit fort difficile de changer les opinions accréditées parmi les historiens ou de détruire les préjugés nationaux, l'on ne peut se refuser à des témoignages d'une véracité irrécusable. C'est donc pour nous une question jugée; mais comme les théories de l'ancienne école ont acquis de la célébrité, nous croyons devoir en donner une esquisse dans cet Essai.

D'ailleurs que l'Irlande ait été peuplée ou non par des colonies phéniciennes ou par des Celtes, ce n'est là pour nous qu'une question d'un intérêt fort secondaire; le but spécial de notre

travail, c'est d'attirer l'attention du public éclairé sur une des plus belles littératures anciennes que le joug de fer des Anglais non moins que les préjugés, l'ignorance ou l'insolente fatuité des historiens salariés étaient parvenus en quelque sorte à faire oublier, et dont certains historiens français, qui ne connaissent même pas l'alphabet ou les caractères de la langue celtique, ne sont que trop portés à imiter le pernicieux exemple, en fulminant leurs anathèmes contre toute tentative faite pour éclaircir la question.

L'homme le plus instruit peut se tromper; une théorie favorite, objet de travaux de plusieurs années, peut conduire trop loin son auteur; mais celui qui a consacré ses veilles à étudier les monuments de l'antiquité et a cherché à les réédifier avec les seuls débris qui nous restent de la langue primitive qui nous occupe, a droit sans aucun doute à des témoignages de sympathie, et ne doit pas se trouver en butte au dédain de l'ignorance ou à la fatuité des pédants.

L'expérience ayant démontré le grand intérêt qu'ont répandu sur ces productions les traductions en vers anglais qu'ont données de quelques-uns de leurs fragments miss Brooke, miss Balfour, le docteur Drennan, MM. Furlong, Hamilton Drummond, d'Alton, Lawson, et Henri Curran Grattan, héritier du génie de son illustre père, le courageux défenseur et bienfaiteur de sa patrie, nous avons résolu de reproduire, indépendamment de la version littérale, ces imitations en vers anglais. Presque tous les collaborateurs de la Bibliothèque anglo-française et de la Galerie des femmes de Shakspeare, en un mot, des sommités académiques, des hommes qui tiennent un rang distingué dans la littérature, témoins de tous nos efforts pour populariser en France le goût et l'étude de la littérature anglaise, ont bien voulu nous prêter de nouveau l'appui de leurs talents pour remplir plus dignement cette tâche, en nous donnant des imitations en prose et en vers des plus beaux passages des poésies des bardes et des chants populaires de l'Irlande.

Malgré le témoignage si flatteur de juges aussi éclairés, nous avons malheureusement à lutter contre de nombreuses difficultés; car il arrive souvent que le pouvoir, qui devrait à tous un encouragement égal, forcé par des sollicitations politiques à faire violence à ses propres sentiments, donne à des auteurs privilégiés les moyens de faire valoir leurs pu-

blications au détriment des écrivains consciencieux, auxquels, sans s'en douter, il suscite une concurrence qui paralyse leurs efforts. Il est encore un autre découragement, c'est celui de voir qu'on n'accorde que trop souvent, aux articles louangeurs des journalistes et aux coteries littéraires, les chaires créées pour avancer les progrès des lettres et récompenser de longs et pénibles travaux. C'est ainsi que nous avons des littérateurs fort distingués, sans contredit, mais presque entièrement étrangers à ces mêmes études, et qui, pour s'être nourris des connaissances de l'antiquité, ont été avancés, au préjudice des hommes qui ont consacré leur vie à des travaux spéciaux, et dont les ouvrages servent souvent de texte aux leçons de ceux que la faveur leur a fait préférer.

Malgré ces nombreux sujets de découragement, nous nous sommes attaché à cette entreprise avec une persévérance égale à l'idée que nous avions de son importance, et nous osons espérer que les faits et les données insérés dans cet Essai en feront sentir tout l'intérêt. Si le résultat répond à nos prévisions, nous soumettrons de nouveau au public un travail qui a reçu de grands développements dans nos Etudes sur la littérature irlandaise.

L'histoire de l'Irlande a été si intimement liée à celle de la France pendant les trois derniers siècles, que nous croyons devoir placer ici sous les yeux du lecteur une rapide esquisse de ses principaux événements, lesquels ne peuvent manquer d'offrir de l'intérêt dans un moment où l'état politique de ce pays occupe tous les esprits, et lorsqu'il est peut-être à la veille de se voir enlever les concessions que le patriote O'Connell était parvenu, par ses efforts gigantesques, à arracher à ses oppresseurs. Quoique cette digression semble nous éloigner du sujet de la littérature irlandaise, nous osons réclamer l'indulgence du lecteur en faveur de ces quelques pages qui s'adressent principalement aux descendants de ces nobles exilés, qui ont si dignement répondu à l'hospitalité que la France leur accorda, en arrosant de leur sang presque tous ses champs de bataille, depuis Crémone et Fontenoy jusqu'à Waterloo.

PRECIS

DE

L'HISTOIRE D'IRLANDE.

Dès les temps les plus reculés, le gouvernement de l'Irlande se composa d'une réunion de petits royaumes, où, indépendamment du monarque de l'île entière et des quatre rois des provinces, il y avait aussi une foule de petits souverains ou dynastes qui usurpaient le pouvoir de la royauté. Chacun de ces chefs exerçait la prérogative de faire la guerre, non-seulement contre les princes ses égaux, mais contre le roi de la province entière, lorsqu'il pouvait rassembler des forces suffisantes pour tenter une pareille entreprise. Ce régime politique continua à se maintenir, sans subir aucun changement important, jusqu'à la conquête du pays par Henri II.

Il est incontestable que, dès la plus haute antiquité, l'art de l'agriculture en Irlande était porté à un très-haut degré. La nation excellait dans la fabrication des armes et des vases d'or et d'argent, des draps et des toiles. Elle se faisait remarquer pour son goût et son habileté dans la musique. Les premiers Irlandais étaient un peuple pasteur et vivaient principalement du produit des troupeaux. Si les lois civiles des Irlandais étaient excellentes, la constitution politique était extrêmement défectueuse. Les lois empêchaient les particuliers d'acquérir des biens, et firent du territoire des chefs la propriété commune à tous ses membres. Les tribus ou clans, toujours nombreux, ne comprenaient chacune qu'une seule famille dont le chef était électif, quoiqu'il fût toujours choisi dans une branche particulière.

A mesure que les tribus devenaient puissantes, des combats fréquents et sanglants s'élevaient entre elles, de sorte que l'Irlande

seulement dans ses traditions et ses archives, mais dans les ruines de ces tours rondes et de ces monuments de l'antiquité que l'on aperçoit épars dans ses plaines et ses vallons.

Les premières annales de presque toutes les nations n'offrent le plus souvent, il est vrai, que confusion et contradiction. Il est presque impossible de ne pas révoquer en doute leur véracité lorsqu'elle n'est appuyée que sur des traditions orales de ces siècles reculés ; néanmoins, malgré les exagérations et les embellissements presque inséparables de faits ainsi transmis dans le cours de plusieurs générations, les annales de l'Irlande, qui remontent à une époque bien plus ancienne que celles de la plupart des autres nations de l'Europe, attestent par des documents authentiques le rang qu'elle occupa naguère dans les lettres et dans les arts. Le fil des généalogies et des traditions historiques ayant été conservé et confirmé par le témoignage d'historiens étrangers, elles méritent autant de confiance que les récits d'Hérodote ou de tout autre écrivain.

Toutes les nations de l'Europe ont subi tour à tour le joug de ses conquérants. Leur caractère national a disparu dans la fusion qui s'est opérée entre les vainqueurs et les vaincus, qui ne formèrent plus qu'un seul peuple. L'histoire et les traditions anciennes du Gaël de l'Espagne, de la Gaule et de la Bretagne furent entièrement effacées et perdues; il n'en reste d'autres traces que les noms qu'ils donnèrent aux fleuves, aux montagnes, aux peuples, ajoutés à quelques traits saillants de leur caractère que l'on trouve disséminés chez les écrivains grecs et romains. Le Gaël de l'Irlande n'ayant été jamais soumis à la puissance romaine, n'ayant par conséquent subi ni changement, ni conquête pendant près de trois mille ans, a pu, à la faveur de sa position isolée, conserver intactes les traditions de ses pères. Les Irlandais sont donc le seul type qui nous reste des anciens Celtes : langage, coutumes, religion, tout nous permet de les identifier avec leurs ancêtres. — C'est ainsi que leurs traditions nous révèlent des faits qui seraient restés pour toujours inconnus, si ce peuple eût subi le joug des Romains. Ces faits nous offrent un phénomène aussi singulier qu'extraordinaire dans l'histoire des nations. Quoique la plupart des productions des bardes irlandais aient été anéanties par le zèle des premiers mission-

naires chrétiens et que plusieurs compositions plus modernes aient éprouvé un sort semblable de la part des Danois et de la politique désastreuse des Anglais; il en reste cependant assez pour démontrer que, dès la plus haute antiquité, cette île fut célèbre pour la culture de la poésie et de la musique[1].

[1] Ces débris bardiques ont été conservés dans le vieux recueil historique intitulé : LEABHAR GHABHALTUS ou le Livre des Invasions, dont une copie, transcrite au douzième siècle, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque du duc de Buckingham à Stowe. Feu le docteur O'Connor en a fait la description détaillée dans son précieux catalogue des manuscrits irlandais.

Le DINN SEANCHAS, ou Histoire des lieux remarquables de l'Irlande, est conservé dans les livres de *Lecan* et *Ballimote*, deux volumes manuscrits in-folio d'une grande célébrité, contenant la copie de nombreux mélanges, traités et poèmes de l'antiquité. Le premier de ces volumes fut apporté en France par Jacques II ; après la mort de ce prince, il fut déposé au collége des Irlandais, à Paris, où il resta jusqu'en 1787. Il fut alors rendu à ce pays par le docteur O'Kelly, supérieur du collége, et déposé à la bibliothèque de l'Académie royale de Dublin. Le livre de *Ballimote*, qu'on dit avoir été aussi rapporté de Paris, fut présenté à la même bibliothèque. Il paraît, par une note insérée dans ce volume, qu'il fut acheté en 1522, par Hugh O'Donnell, de Mac Donogh de Corran, pour cent quarante vaches à lait. Rien de ce que contiennent ces deux volumes n'a été publié. Ce *Dinn Seanchas* renferme des poèmes de *Finin Mac Luchna*, barde du deuxième siècle, de *Fionn Mac Cubhail* et de *Fergus Fionnbell*, qui vivaient avec le célèbre Oisin, au troisième siècle.

LEABHAR BREAC ou Livre tacheté, recueil précieux qui se trouve à la bibliothèque de l'Academie royale de l'Irlande.

Outre ces registres, les Irlandais avaient du temps du paganisme le LIVRE BLANC et celui des CONQUÊTES, rapportés en entier dans le PSAUTIER DE CASHIL. Depuis le christianisme, le livre NA-GCEART, moitié en irlandais, moitié en latin ; le PSAUTIER NA-RANN, ceux de CASHIL, d'ARMAGH, et le MARTYROLOGE de GORMAN. — Les ANNALES D'ULTONIE, nommées ULTONIENSES par Usserius, écrites partie en irlandais, partie en latin, et achevées dans le seizième siècle par Cassidy, archidiacre de Clogher. — Les ANNALES DE TIGERNAC, écrites en irlandais dans le onzième siècle. — Les ANNALES D'INNIS FAIL, écrites au treizième siècle. La plupart de ces pièces existent encore en entier. On trouve les autres par extraits épars dans les livres de Lecan, de Mologa de Mholing, d'O'Duvegan, de Mac Egan, de Moel Conry, d'O'Broden, d'O'Duneen, etc. Le LEABHAR NA-GCEART ou le LIVRE DES DROITS contient un détail des droits et des revenus du monarque d'Irlande, et des revenus et subsides des rois provinciaux. (Il fut dans l'origine compilé par saint Benin, qui mourut l'an 468 de Jésus-Christ. Il est inséré dans les livres de Ballimote, page 147, et de Lecan, page 184.) Enfin les ANNALES DES QUATRE MAITRES, par Ward, Colgan et O'Clery, récemment traduites par O'Donovan.

On a longtemps regretté que les débris des bardes irlandais, de ces hommes qui, suivant des témoignages irrécusables, ont fait preuve d'un génie digne de tous les âges, fussent ensevelis dans l'oubli, tandis que l'Écosse a tiré tant de célébrité littéraire de quelques fragments qu'elle en a publiés. L'on sait maintenant que c'est dans les fragments précieux des bardes irlandais, aussi brillants d'éloquence que de poésie, que Mac Pherson a puisé un nombre considérable de légendes pour son *Pseudo-Poème* d'Ossian[1]. Plusieurs sociétés qui se sont formées en Irlande dans le dessein de con-

[1] Il est certain que les fragments originaux de la poésie *erse*, qui ont donné naissance au poème de Mac Pherson, n'étaient, à proprement parler, que des versions d'anciennes légendes irlandaises sur les héros *finiens*. Ces légendes, quoique attribuées au poète Oisin, étaient principalement des productions de bardes irlandais des onzième et douzième siècles. Le nord de la Grande-Bretagne, aujourd'hui l'*Ecosse*, fut peuplé par une colonie irlandaise qui lui donna son nom. Par suite de l'union intime de cette colonie et de la mère-patrie, les montagnards du nord de la Bretagne finirent par s'approprier les héros et les chants irlandais.

Les différents changements que subirent les ballades originales et les noms des chefs *Finn*, *Oisin*, *Oscar*, *Cuchullin*, *Coll-Mac-Morn*, métamorphosés, dans les chants erses, en héros écossais, ont été dévoilés par les critiques qui connaissaient le dialecte des deux pays. L'omission fréquente du nom de l'Irlande et de saint Patrice, la suppression de l'histoire véritable des établissements irlandais en Argyleshire (en Ecosse,) vers le milieu du troisième siècle, ne peuvent venir que d'un système délibéré de déception.

Cette première colonie fondée en Ecosse, constamment protégée par l'Irlande, avait souvent couru le risque d'être anéantie par les forces supérieures de leurs voisins et leurs rivaux. Cependant, en 503, les princes d'Irlande établirent une nouvelle colonie dans le nord de l'Angleterre, qui non-seulement étendit son pouvoir sur l'Albanie entière, ou Ecosse moderne, mais encore transmit par la race des Stuarts une longue suite de monarques à la Grande-Bretagne. A des faits historiques d'une telle évidence, et qui renversent d'un seul coup l'échafaudage et les fictions de Mac Pherson, l'on peut ajouter que, bien loin que les Ecossais de l'Albanie, descendants de ces colonies irlandaises, eussent aucune prétention à une littérature originale ou à une école distincte de poésie, il n'avait jamais existé parmi les Ecossais d'autres livres que des livres irlandais, tandis que les savants de cette dernière île pouvaient se vanter de posséder dans leur propre langue des manuscrits qui remontent à plus de mille ans : ce ne fut guère qu'en 1778 que parut une grammaire du dialecte erse du gaélique. Le héros irlandais le plus célèbre dont il soit fait mention dans les légendes des bardes est *Finn Mac-Cumpal*, ou, plus communément, *Fingal*, général de la fameuse *Fianna Eirinn*, ancienne milice irlandaise. Guerrier et barde illustre, ce chef transmit aussi à ses descendants, *Oisin*

server son ancienne littérature, ayant été successivement dissoutes sans avoir atteint le but qu'elles se proposaient, nous avons cru devoir consacrer nos veilles à reproduire ces émanations du génie. Recueillir les fragments de ces vieux manuscrits que les descendants des bardes avaient cachés ou abandonnés pour se soustraire à la fureur de leurs oppresseurs; chercher dans les bibliothèques du continent (notamment du Vatican à Rome, de Copenhague et surtout de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles) les manuscrits que les ecclésiastiques irlandais y avaient déposés; analyser ces compositions; en extraire les passages les plus intéressants et les accompagner de notices et de notes historiques, biographiques et critiques; les augmenter de compositions plus modernes écrites dans cette même langue jadis proscrite, et maintenant presqu'ignorée du monde savant; en un mot, fouiller dans les archives les souvenirs populaires et les traditions nationales: tel est le but que nous nous sommes proposé dans cet essai destiné à revendiquer pour l'Irlande le rang distingué qu'elle doit occuper dans les fastes de la littérature, et à sauver du néant ces monuments irrécusables de son antique splendeur.

Dans notre siècle positif et frivole, où tout doit parler aux yeux avant de s'adresser à l'intelligence, où l'on ne va guère au théâtre que pour entendre des chants ou admirer les décors; dans un temps où les gravures font souvent le seul mérite d'un ouvrage, ce n'est pas notre intention de faire de longues dissertations sur la poésie autrefois si honorée, maintenant si négligée : et pourtant la poésie a été le premier langage dont s'est servi l'homme reconnaissant pour chanter les merveilles de la création, adresser à l'Éternel des hymnes d'amour et de reconnaissance, célébrer les nobles faits des héros, les douces vertus, les inventions

et *Oscar*, les dons de l'héroïsme et du chant; il périt, dit-on, sous les coups d'un assassin en 273.

Ce fut à la bataille mémorable de *Gabhra* qu'Oscar, fils d'Oisin, fut tué. Cette bataille sanglante et les braves qui y trouvèrent un trépas glorieux furent pendant longtemps le sujet favori des chansons des bardes et des romanciers irlandais. De vieilles ballades sur les héros de ce combat, et sur d'autres chefs non moins fameux et d'une époque plus ancienne, ont été l'origine de ces *brillantes fables*, qui, sous le nom emprunté d'*Ossian*, ont pendant si longtemps ébloui et trompé l'univers.

seulement dans ses traditions et ses archives, mais dans les ruines de ces tours rondes et de ces monuments de l'antiquité que l'on aperçoit épars dans ses plaines et ses vallons.

Les premières annales de presque toutes les nations n'offrent le plus souvent, il est vrai, que confusion et contradiction. Il est presque impossible de ne pas révoquer en doute leur véracité lorsqu'elle n'est appuyée que sur des traditions orales de ces siècles reculés ; néanmoins, malgré les exagérations et les embellissements presque inséparables de faits ainsi transmis dans le cours de plusieurs générations, les annales de l'Irlande, qui remontent à une époque bien plus ancienne que celles de la plupart des autres nations de l'Europe, attestent par des documents authentiques le rang qu'elle occupa naguère dans les lettres et dans les arts. Le fil des généalogies et des traditions historiques ayant été conservé et confirmé par le témoignage d'historiens étrangers, elles méritent autant de confiance que les récits d'Hérodote ou de tout autre écrivain.

Toutes les nations de l'Europe ont subi tour à tour le joug de ses conquérants. Leur caractère national a disparu dans la fusion qui s'est opérée entre les vainqueurs et les vaincus, qui ne formèrent plus qu'un seul peuple. L'histoire et les traditions anciennes du Gaël de l'Espagne, de la Gaule et de la Bretagne furent entièrement effacées et perdues; il n'en reste d'autres traces que les noms qu'ils donnèrent aux fleuves, aux montagnes, aux peuples, ajoutés à quelques traits saillants de leur caractère que l'on trouve disséminés chez les écrivains grecs et romains. Le Gaël de l'Irlande n'ayant été jamais soumis à la puissance romaine, n'ayant par conséquent subi ni changement, ni conquête pendant près de trois mille ans, a pu, à la faveur de sa position isolée, conserver intactes les traditions de ses pères. Les Irlandais sont donc le seul type qui nous reste des anciens Celtes : langage, coutumes, religion, tout nous permet de les identifier avec leurs ancêtres. — C'est ainsi que leurs traditions nous révèlent des faits qui seraient restés pour toujours inconnus, si ce peuple eût subi le joug des Romains. Ces faits nous offrent un phénomène aussi singulier qu'extraordinaire dans l'histoire des nations. Quoique la plupart des productions des bardes irlandais aient été anéanties par le zèle des premiers mission-

naires chrétiens et que plusieurs compositions plus modernes aient éprouvé un sort semblable de la part des Danois et de la politique désastreuse des Anglais; il en reste cependant assez pour démontrer que, dès la plus haute antiquité, cette île fut célèbre pour la culture de la poésie et de la musique[1].

[1] Ces débris bardiques ont été conservés dans le vieux recueil historique intitulé: LEABHAR GHABHALTUS ou le Livre des Invasions, dont une copie, transcrite au douzième siècle, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque du duc de Buckingham à Stowe. Feu le docteur O'Connor en a fait la description détaillée dans son précieux catalogue des manuscrits irlandais.

Le DINN SEANCHAS, ou Histoire des lieux remarquables de l'Irlande, est conservé dans les livres de *Lecan* et *Ballimote*, deux volumes manuscrits in-folio d'une grande célébrité, contenant la copie de nombreux mélanges, traités et poèmes de l'antiquité. Le premier de ces volumes fut apporté en France par Jacques II; après la mort de ce prince. il fut déposé au collége des Irlandais, à Paris, où il resta jusqu'en 1787. Il fut alors rendu à ce pays par le docteur O'Kelly, supérieur du collége, et déposé à la bibliothèque de l'Académie royale de Dublin. Le livre de *Ballimote*, qu'on dit avoir été aussi rapporté de Paris, fut présenté à la même bibliothèque. Il paraît, par une note insérée dans ce volume, qu'il fut acheté en 1522, par Hugh O'Donnell, de Mac Donogh de Corran, pour cent quarante vaches à lait. Rien de ce que contiennent ces deux volumes n'a été publié. Ce *Dinn Seanchas* renferme des poèmes de *Finin Mac Luchna*, barde du deuxième siècle, de *Fionn Mac Cubhail* et de *Fergus Fionnbell*, qui vivaient avec le célèbre Oisin, au troisième siècle.

LEABHAR BREAC ou Livre tacheté, recueil précieux qui se trouve à la bibliothèque de l'Academie royale de l'Irlande.

Outre ces registres, les Irlandais avaient du temps du paganisme le LIVRE BLANC et celui des CONQUÊTES, rapportés en entier dans le PSAUTIER DE CASHIL. Depuis le christianisme, le livre NA-GCEART, moitié en irlandais, moitié en latin ; le PSAUTIER NA-RANN, ceux de CASHIL, d'ARMAGH, et le MARTYROLOGE de GORMAN. — Les ANNALES D'ULTONIE, nommées ULTONIENSES par Usserius, écrites partie en irlandais, partie en latin, et achevées dans le seizième siècle par Cassidy, archidiacre de Clogher. — Les ANNALES DE TIGERNAC, écrites en irlandais dans le onzième siècle. — Les ANNALES D'INNIS FAIL, écrites au treizième siècle. La plupart de ces pièces existent encore en entier. On trouve les autres par extraits épars dans les livres de Lecan, de Mologa de Mholing, d'O'Duvegan. de Mac Egan, de Moel Conry, d'O'Broden, d'O'Duneen, etc. Le LEABHAR NA-GCEART ou le LIVRE DES DROITS contient un détail des droits et des revenus du monarque d'Irlande, et des revenus et subsides des rois provinciaux. (Il fut dans l'origine compilé par saint Benin, qui mourut l'an 468 de Jésus-Christ. Il est inséré dans les livres de Ballimote, page 147, et de Lecan, page 184.) Enfin les ANNALES DES QUATRE MAITRES, par Ward, Colgan et O'Clery. récemment traduites par O'Donovan.

On a longtemps regretté que les débris des bardes irlandais, de ces hommes qui, suivant des témoignages irrécusables, ont fait preuve d'un génie digne de tous les âges, fussent ensevelis dans l'oubli, tandis que l'Écosse a tiré tant de célébrité littéraire de quelques fragments qu'elle en a publiés. L'on sait maintenant que c'est dans les fragments précieux des bardes irlandais, aussi brillants d'éloquence que de poésie, que Mac Pherson a puisé un nombre considérable de légendes pour son *Pseudo-Poème* d'Ossian[1]. Plusieurs sociétés qui se sont formées en Irlande dans le dessein de con-

[1] Il est certain que les fragments originaux de la poésie *erse*, qui ont donné naissance au poème de Mac Pherson, n'étaient, à proprement parler, que des versions d'anciennes légendes irlandaises sur les héros *finiens*. Ces légendes, quoique attribuées au poète Oisin, étaient principalement des productions de bardes irlandais des onzième et douzième siècles. Le nord de la Grande-Bretagne, aujourd'hui l'*Ecosse*, fut peuplé par une colonie irlandaise qui lui donna son nom. Par suite de l'union intime de cette colonie et de la mère-patrie, les montagnards du nord de la Bretagne finirent par s'approprier les héros et les chants irlandais.

Les différents changements que subirent les ballades originales et les noms des chefs *Finn*, *Oisin*, *Oscar*, *Cuchullin*, *Coll-Mac-Morn*, métamorphosés, dans les chants erses, en héros écossais, ont été dévoilés par les critiques qui connaissaient le dialecte des deux pays. L'omission fréquente du nom de l'Irlande et de saint Patrice, la suppression de l'histoire véritable des établissements irlandais en Argyleshire (en Ecosse,) vers le milieu du troisième siècle, ne peuvent venir que d'un système délibéré de déception.

Cette première colonie fondée en Ecosse, constamment protégée par l'Irlande, avait souvent couru le risque d'être anéantie par les forces supérieures de leurs voisins et leurs rivaux. Cependant, en 503, les princes d'Irlande établirent une nouvelle colonie dans le nord de l'Angleterre, qui non-seulement étendit son pouvoir sur l'Albanie entière, ou Ecosse moderne, mais encore transmit par la race des Stuarts une longue suite de monarques à la Grande-Bretagne. A des faits historiques d'une telle évidence, et qui renversent d'un seul coup l'échafaudage et les fictions de Mac Pherson, l'on peut ajouter que, bien loin que les Ecossais de l'Albanie, descendants de ces colonies irlandaises, eussent aucune prétention à une littérature originale ou à une école distincte de poésie, il n'avait jamais existé parmi les Ecossais d'autres livres que des livres irlandais, tandis que les savants de cette dernière île pouvaient se vanter de posséder dans leur propre langue des manuscrits qui remontent à plus de mille ans : ce ne fut guère qu'en 1778 que parut une grammaire du dialecte erse du gaélique. Le héros irlandais le plus célèbre dont il soit fait mention dans les légendes des bardes est *Finn Mac-Cumpal*, ou, plus communément, *Fingal*, général de la fameuse *Fianna Eirinn*, ancienne milice irlandaise. Guerrier et barde illustre, ce chef transmit aussi à ses descendants, *Oisin*

server son ancienne littérature, ayant été successivement dissoutes sans avoir atteint le but qu'elles se proposaient, nous avons cru devoir consacrer nos veilles à reproduire ces émanations du génie. Recueillir les fragments de ces vieux manuscrits que les descendants des bardes avaient cachés ou abandonnés pour se soustraire à la fureur de leurs oppresseurs; chercher dans les bibliothèques du continent (notamment du Vatican à Rome, de Copenhague et surtout de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles) les manuscrits que les ecclésiastiques irlandais y avaient déposés; analyser ces compositions; en extraire les passages les plus intéressants et les accompagner de notices et de notes historiques, biographiques et critiques; les augmenter de compositions plus modernes écrites dans cette même langue jadis proscrite, et maintenant presqu'ignorée du monde savant; en un mot, fouiller dans les archives les souvenirs populaires et les traditions nationales: tel est le but que nous nous sommes proposé dans cet essai destiné à revendiquer pour l'Irlande le rang distingué qu'elle doit occuper dans les fastes de la littérature, et à sauver du néant ces monuments irrécusables de son antique splendeur.

Dans notre siècle positif et frivole, où tout doit parler aux yeux avant de s'adresser à l'intelligence, où l'on ne va guère au théâtre que pour entendre des chants ou admirer les décors; dans un temps où les gravures font souvent le seul mérite d'un ouvrage, ce n'est pas notre intention de faire de longues dissertations sur la poésie autrefois si honorée, maintenant si négligée: et pourtant la poésie a été le premier langage dont s'est servi l'homme reconnaissant pour chanter les merveilles de la création, adresser à l'Éternel des hymnes d'amour et de reconnaissance, célébrer les nobles faits des héros, les douces vertus, les inventions

et *Oscar*, les dons de l'héroïsme et du chant; il périt, dit-on, sous les coups d'un assassin en 273.

Ce fut à la bataille mémorable de *Gabhra* qu'Oscar, fils d'Oisin, fut tué. Cette bataille sanglante et les braves qui y trouvèrent un trépas glorieux furent pendant longtemps le sujet favori des chansons des bardes et des romanciers irlandais. De vieilles ballades sur les héros de ce combat, et sur d'autres chefs non moins fameux et d'une époque plus ancienne, ont été l'origine de ces *brillantes fables*, qui, sous le nom emprunté d'*Ossian*, ont pendant si longtemps ébloui et trompé l'univers.

de l'usurpateur ; la plupart étaient des recrues, enrôlées seulement depuis quelques mois. La tactique de Jacques devait être de prolonger la guerre jusqu'à l'arrivée d'hommes, d'armes et d'artillerie de France, et pendant ce temps de harceler l'ennemi par des escarmouches et des siéges : chaque jour aurait fortifié l'état de son armée et affaibli celle de Guillaume ; mais, par un motif dont on ne peut se rendre compte, il refusa d'écouter ses officiers, qui l'engageaient à ne pas combattre : à mesure que l'heure du combat approchait, l'héroïsme nouvellement né de Jacques s'évanouit. Il résolut de livrer seulement un simulacre de bataille.

La conduite des Irlandais, dans cette rencontre, surpassa ce que leurs amis ou leurs ennemis en attendaient. Le corps étranger de Guillaume, à l'exception des gardes hollandaises, avait été plusieurs fois rompu et mis en fuite. Pendant toute cette journée, la cavalerie irlandaise conserva la supériorité décidée qu'elle avait eue depuis sa première rencontre avec l'ennemi. Le roi Guillaume fut légèrement blessé, et Schomberg y perdit la vie : Jacques échappa au danger et demeura simple spectateur du combat : quand le danger approcha de sa personne, ce prince pusillanime non-seulement prit la fuite, mais emmena ses alliés français, qu'il ne voulut pas laisser combattre. Il ne désirait que fuir honteusement en France. La bataille de Boyne, quoiqu'elle ne fût pas une bataille rangée, eut pour Guillaume les conséquences d'une grande victoire. « Changeons de général, » tel était le cri universel des Irlandais, « et nous recommencerons la bataille. » La veille de la bataille de Boyne, les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande furent défaites par celle des Français.

L'armée irlandaise marcha vers la Shannon, et se concentra en partie dans le voisinage d'Athlone et en partie à Limerick. Le général anglais Douglas assiégea la première ; mais les habitants se défendirent avec tant de courage, que le siége fut abandonné. Guillaume marcha avec toute son armée sur Limerick ; cette ville soutint un des siéges les plus remarquables dont l'histoire fasse mention : « Avec la poignée de braves Irlandais renfermés dans la ville, » s'écria le monarque dans son désespoir de réussir, « je la prendrais, fût-elle défendue par toute mon armée anglaise. » La bravoure des troupes de Guillaume s'épuisa dans des assauts

inutiles. Pendant ce siége, le général irlandais Sarsfield se distingua particulièrement; on cite de lui, comme un beau fait d'armes, d'avoir enlevé et fait sauter un convoi d'artillerie qui se rendait au camp de Guillaume; son retour dans cette ville fut regardé comme presque miraculeux.

Guillaume fut obligé de lever le siége. Les défaites sanglantes qu'il avait essuyées devant Limerick et Athlone firent plus que balancer le succès qu'il avait obtenu à Boyne.

Ginckle, commandant en chef des troupes de Guillaume, commença la campagne suivante par le second siége d'Athlone. Saint-Ruth, officier français d'une grande expérience, mais d'une vanité insupportable, fut nommé par Louis et par Jacques commandant en chef de l'armée. Sarsfield, ainsi que les autres officiers irlandais, furent mécontents de cette nomination, qui augmenta encore les divisions qui régnaient déjà parmi les Irlandais et leurs alliés les Français. Tyrconnel, lieutenant général de Jacques, encore plus mal traité, fut éloigné.

L'histoire ne fournit pas d'exemple d'un plus noble héroïsme que celui que la brave garnison et les habitants d'Athlone déployèrent pendant ce siége mémorable; la ville fut littéralement réduite en un monceau de ruines; elle a dû sa perte à la surprise et à l'inconcevable folie de Saint-Ruth. Ginckle, après des échecs réitérés, désespérant du succès, résolut d'essayer une ruse de guerre; il retira ses canons de gros calibre des batteries, afin de faire croire à Saint-Ruth que les Anglais avaient abandonné l'entreprise et se préparaient à la retraite. Saint-Ruth donna aveuglément dans le piége que lui avait tendu le général hollandais; malgré les remontrances des généraux irlandais, il éloigna les troupes de la ville et laissa la place presque sans défense.

Saint-Ruth voyant qu'il était devenu un objet de risée pour les deux armées, résolut de réparer son honneur. Il avait choisi sa position avec beaucoup d'habileté sur le champ de bataille d'Aughrim. La fortune de cette journée fut décidée par la mort de Saint-Ruth. Les troupes anglaises avaient été plusieurs fois battues et culbutées à travers un marais qui séparait les deux armées. L'élite de leur infanterie fut taillée en pièces, et presque tous leurs régiments furent anéantis. La confusion que la mort du général en chef répandit dans l'armée irlandaise donna aux trou-

pes anglaises, qui avaient été repoussées plusieurs fois, le temps de se rallier. Sarsfield n'avait aucun commandement et n'était pas sur le champ de bataille. Jusqu'alors les Irlandais avaient été vainqueurs sur tous les points. La cavalerie anglaise réussit à se frayer un passage à travers un chemin étroit à Aughrim ; et par une de ces chances de guerre qui échappent à tout calcul humain, leur présence sur le terrain opposé fut prise par les deux armées pour le signal de la victoire. L'infanterie irlandaise se replia, disputant courageusement le terrain pied à pied. Personne n'ayant pris le commandement, la cavalerie fut laissée sans ordre et enfin forcée de suivre le mouvement général. A mesure que la nuit approchait, la retraite des Irlandais devint une déroute. Ce fut ainsi que les dissensions des généraux français et irlandais contribuèrent à la ruine de ces derniers. Le général hollandais, après s'être emparé de plusieurs places, s'approcha de Limerick et occupa devant la ville la même position que Guillaume avait prise dans le siége précédent. La mésintelligence qui régnait dans la ville rendit très-difficile la defense d'une place qui pouvait sortir victorieuse de la lutte. Les renforts français tardèrent trop longtemps à arriver : après un mois de siége, les généraux irlandais furent forcés d'entrer en pourparlers ; mais avec leur mauvaise fortune accoutumée, ils conclurent la paix dans un moment inopportun, lorsque, après avoir combattu avec habileté et courage, ils étaient encore maîtres d'une forteresse imprenable. Le traité fut à peine signé, qu'une flotte française considérable, chargée de transporter des troupes et des provisions de guerre au secours de Limerick, apporta dix mille hommes, le plus fort armement que la France ait jamais envoyé en Irlande.

Les généraux irlandais qui étaient à Limerick, non-seulement traitèrent pour eux, mais aussi pour tous ceux de leurs compatriotes qui avaient pris les armes. Ils devaient tous être indemnisés et rétablis dans tous les droits qu'ils possédaient au temps du roi Charles lorsque les catholiques siégeaient dans les deux chambres législatives et remplissaient des charges dans l'Etat. Le prix que les catholiques irlandais donnèrent pour ce traité fut une couronne et un royaume. Ils transférèrent la couronne de l'Irlande à Guillaume au lieu de Jacques, et cédèrent à l'Angleterre une nation qui aurait pu appartenir à la France. Ils pouvaient

fort bien continuer la guerre; et, avec le secours de la France, ramener la victoire sous leurs drapeaux. Ce traité fut l'émancipation complète des catholiques, mais aussi jamais traité ne fut plus honteusement ni plus impudemment violé [1].

C'était un spectacle bien étrange que de voir les deux grandes puissances de l'Europe se disputer les débris de ces braves restés fidèles à leur souverain légitime. Les généraux anglais et irlandais

[1] « Tout catholique fut par acte du parlement privé du droit d'établir » un douaire en faveur de sa femme catholique, — ou de grever ses terres » d'aucune pension pour ses filles, — où de disposer par testament de » ses propriétés. A sa mort la loi partageait ses terres par égales parties » entre ses fils.

» Si la femme d'un catholique se déclarait d'elle-même protestante, » la loi l'autorisait, non-seulement à forcer son mari de lui fournir les » moyens de vivre séparément, mais encore elle lui transférait la garde et » la tutelle de tous leurs enfants. Si le fils aîné d'un père catholique se » déclarait lui-même protestant, quelque jeune qu'il fût, son père devenait » dès lors son tenancier pour la vie ; le père était privé de tous droits » de vendre ses propriétés, ou d'en disposer, et de cette manière le fils, » devenu protestant, était constitué propriétaire absolu de la fortune du » père. Si tout autre des enfants, à défaut du fils aîné, se déclarait pro- » testant, à quelque âge que ce fût, dès ce moment cet enfant échappait » à l'autorité paternelle et était autorisé à prélever une pension sur les » propriétés de son père.

» *Si un catholique achetait pour une somme d'argent une propriété » territoriale, tout protestant était autorisé par la loi à enlever cette » propriété au catholique, et, sans payer un schelling, jouissait de l'ac- » quisition.*

» Si un catholique devenait propriétaire d'une terre par contrat de » mariage, don gratuit ou testament d'un parent ou d'un ami, tout pro- » testant pouvait, au nom de la loi, prendre possession du bien du ca- » tholique et en jouir lui-même.

» Si un catholique prenait une ferme à bail comme tenancier, pour sa » vie et celle de ses enfants, ou pour un terme plus long que trente et un » ans, tout protestant pouvait, au nom de la loi, enlever la ferme au ca- » tholique et jouir du bénéfice du bail.

» Si un catholique prenait une ferme à bail pour un terme n'excédant » pas trente et un ans, comme il pouvait le faire d'après la loi, et que par » son travail et par son industrie il eût augmenté la valeur des terres au » point que le bénéfice égalât le tiers de la rente, alors tout protestant » pouvait, au nom de la loi, évincer le catholique et jouir pendant le reste » du bail des fruits du travail et de l'industrie du catholique. »

Education. — « Si un catholique tenait une école ou enseignait à » quelqu'un, soit catholique soit protestant, quelque science ou littérature » que ce fût, il était, pour ce crime d'enseignement, punissable du ban- » nissement, et s'il revenait de l'exil, on pouvait le condamner à mort, » comme félon. — Si un catholique, soit enfant, soit adulte, suivait en » Irlande une école tenue par un catholique, ou recevait des leçons par-

haranguèrent les troupes irlandaises pour les décider à se joindre aux armées de Guillaume III ou de Louis XIV. Après quoi ils se formèrent en colonne et arrivèrent à un drapeau planté à l'embranchement de deux routes ; là les troupes devaient se déclarer pour la France ou pour l'Angleterre, en suivant l'une ou l'autre de ces directions. Deux mille environ entrèrent au service de l'usurpateur; cinq mille mirent bas les armes et retournèrent dans leurs

» ticulières d'un catholique, quel que fût son âge et même dans la plus
» tendre enfance, il était déchu de tous droits de propriétés présents et
» futurs. Si un enfant catholique, quelque jeune qu'il fût, était envoyé
» en pays étranger pour y faire son éducation, il était soumis à la même
» peine, — c'est-à-dire la perte de tous ses droits de propriété présents
» ou futurs. Si un Irlandais faisait passer à l'étranger de l'argent ou des
» marchandises pour fournir à l'éducation d'un enfant né Irlandais, cette
» personne encourait les mêmes peines. »

Incapacité personnelle. — « La loi déclarait tout catholique inca-
» pable d'occuper dans l'Etat un emploi quelconque, honorifique ou sala-
» rié. L'exclusion était universelle.

» Un catholique ne jouissait de la protection légale ni pour sa vie ni
» pour sa liberté. Il ne pouvait être ni juge, ni juré, ni scherif, ni sous-
» scherif, ni maître de la chancellerie, ni clerc de la chancellerie, ni avo-
» cat, ni procureur, ni agent ou solliciteur, ou sénéchal d'aucun manoir,
» ni même garde champêtre d'un simple gentilhomme, ni avoir une com-
» mission dans l'armée ou dans la marine, ou même être simple soldat,
» à moins qu'il n'abjurât solennellement sa religion.

» Un catholique ne pouvait être membre d'aucune corporation, et les
» catholiques étaient exclus par la loi de toute résidence dans quelques
» villes soumises au régime des corporations.

» Les catholiques étaient privés du droit de voter pour la nomina-
» tion des membres de la chambre des communes du parlement. Les
» pairs catholiques étaient privés de leur droit de siéger et de voter
» dans la chambre des lords. Presque toutes ces incapacités personnelles
» avaient la même force de loi contre tout protestant qui épousait une
» femme catholique, ou dont les enfants au-dessous de quatorze ans étaient
» élevés comme catholiques, bien que ce fût contre sa volonté. »

Religion. — « Enseigner la religion catholique était une félonie pu-
» nissable de la déportation ; convertir un protestant à la foi catholique
» était un crime capital, punissable comme un acte de haute trahison.
» Etre un catholique régulier, c'est-à-dire un moine ou un religieux, était
» un crime punissable par le bannissement, et le retour de l'exil puni
» comme un acte de haute trahison. Etre archevêque ou évêque catho-
» lique, ou exercer une juridiction ecclésiastique quelconque dans l'Eglise
» catholique d'Irlande, était punissable par la déportation. Revenir du
» lieu de la déportation était un acte de haute trahison, pour lequel on
» pouvait être pendu, ou éventré tout vif, et ensuite écartelé. »

« Il avait, » c'est ainsi que Burke le décrit, « il avait une vicieuse
» perfection. — C'était un système complet, plein de cohérence et de
» consistance ; bien rédigé et bien disposé dans toutes ses parties. —

foyers ; et environ vingt-cinq mille furent incorporés dans l'armée française sous le nom de *brigade irlandaise* [1]. Cette brigade monta à une époque à trente mille hommes, et fut presque toujours au-dessus de dix mille. Elle fut réduite à six régiments lors de l'entrée au service de l'Espagne et de Naples de six régiments irlandais et enfin à trois régiments (de *Walsh, Berwich* et *Dillon*). La plus grande partie de cette brigade ayant émigré avec l'ancienne famille des Bourbons, à l'époque de la première révolution, les débris en furent licenciés ou incorporés, en 1793, dans d'autres régiments français.

L'empereur Napoléon organisa, en 1803, une nouvelle *légion irlandaise*, composée de quatre bataillons commandés par les chefs des *Irlandais-Unis* qui avaient pris les armes avant le débarquement du général Humber dans cette île. Cette légion, dont la conduite a été si belle à *Anvers*, à *Astorga*, et autres champs de bataille, fut fondue plus tard dans le troisième régiment étranger; elle fut entièrement licencié en 1815, d'après une clause spéciale introduite par Castlereagh dans le traité de Paris. D'après les registres du ministre de la guerre de France,

» C'était une machine d'une invention sage et bien élaborée, et aussi bien
» combinée pour l'oppression, l'appauvrissement et la dégradation d'un
» peuple et l'abaissement dans ce peuple de la nature humaine elle-même,
» qu'ait jamais pu le produire l'ingénieuse perversité de l'homme. »

Ce code paralysait l'accroissement de la propriété et punissait l'industrie comme un crime. Ce code imposait l'ignorance par ses statuts et ses lois, et punissait l'instruction comme une félonie. Mais ce n'est pas tout encore; le parti qui persécutait ainsi la science, reprochait et reproche encore au peuple son ignorance. Non, — non jamais sur la surface de la terre il ne fut un peuple si cruellement traité que le peuple irlandais.

[1] Indépendamment de la vieille *brigade de lord Mount Cashel* (Mac' Carthy), de trois régiments, de deux bataillons chaque, la *brigade irlandaise* fut divisée en *douze régiments*, savoir : 1° *Régiment du roi* (cavalerie), colonel DOMINIQUE SHELDON ; 2° *Régiment de la reine* (cavalerie), colonel LORD GALMOY ; 3° *Régiment du roi* (dragons), colonel LORD KILMALLOCK (Sarsfield) ; 4° *Régiment de la reine* (dragons), colonel CHARLES LORD CLARE ; 5° *Régiment des gardes du roi* (infanterie), colonel WILLIAM DORINGTON ; 6° *Régiment de la reine* (infanterie), colonel SIMON LUTTREL ; 7° *Régiment de la Marine* (infanterie), colonel LE LORD GRAND PRIEUR ; 8° *Régiment de Limerick* (infanterie), colonel SIR JOHN FITZ'GERALD. 9° *Régiment de Charlemont* (infanterie), colonel GORDON O'NEILL ; 10° *Régiment de Dublin* (infanterie), colonel JOHN POWER ; 11° *Régiment d'Athlone* (infanterie), colonel WALTER BURKE ; 12° *Régiment de Clancarthy* (infanterie), colonel ROGER MAC ELLIGOTT.

plus de quatre cent mille Irlandais entrèrent au service de cette dernière puissance. Dettingen, Nervinde, Marsaille, Barcelonne, Crémone, Spire, Castiglione, Almansa, Villa-Viciosa, etc., furent témoins de la valeur de ces troupes fidèles. L'on peut citer avec éloge les noms de : SARSFIELD, SHELDON, BUTLER, FITZ PATRICK, O'BRIEN, MAC'-SHEEHY, LUTTREL, FITZ-GERALD, O'NEILL, POWER, BURKE, MAC'ELLIGOTT, DILLON, LEE, ROTHE, O'DONNEL, NUGENT, O'MAHONY, DORINGTON, LAWLESS, LACY, O'CARROL, O'SHEA, O'SULLIVAN, GRAFTON, GARDINER, COMORFORD, D'ALTON, LAURISTON, WALSH, O'DWYER, BROWNE, WALLIS, MAGUIRE, ROCHE, LINCH, WALL, O'MEARA, O'MEAGER, BARKER, BYRNE, O'HARA, MAC'CARTHY, HARTY, KILMAINE (Jennings), O'CONNOR, O'CONNELL, MACDONALD, CLARKE, DE STACK, HELY, ALLEN, FITZ-JAMES, LALLY-TOLLENDAL, CRUICE, MAC'DERMOTT, ELLIOTT, MACDONNEL, BARNWALL, WARREN, O'MALLEY, O'HERNE, O'KEEFE, O'REARDON, O'TOOLE (dit THOUILLE), O'MEALY, KENNEDY, O'FARRELL, HARVEY MORRIS MONTMORENCY, THEOBALD WOLFE TONE, NAPER TANDY, BLACKWALL, EMMET, MAC'NAMARA, CORBET, SWAUNTON, O'HEGERTY, GREHAN, GLASHIN, BURGES, RYAN, MAC' NEVIN, CONWAY, MARKY, WARE, MORRIS, MAC'MAHON, etc., qui se sont distingués à diverses époques.

On s'en convaincra en lisant le discours suivant que l'abbé Mac-Geoghegan, l'auteur d'une Histoire d'Irlande, adressa, en 1758, aux troupes irlandaises au service de la France :

« L'histoire de l'Irlande est à vous, puisqu'elle est celle de vos » ancêtres. Ce sont leurs mânes que j'évoque dans une terre » étrangère, c'est leur gloire que je rappelle, ce sont leurs ex» ploits, ce sont leurs vertus, qui remplissent l'espace d'un » grand nombre de siècles, dont j'offre ici les fastes à vos re» gards. — Parmi les vertus dont vous verrez tant de témoi» gnages éclatants, vous en remarquerez deux qui leur furent » favorites : un zèle ardent pour la véritable religion aussitôt » qu'ils la connurent, et une fidélité inviolable pour leurs souve» rains. Ce sont encore, Messieurs, celles qui vous caractérisent.

» L'Europe, à la fin du dernier siècle, fut surprise de voir vos » pères quitter les douceurs d'une patrie fertile, renoncer aux » avantages qu'une naissance illustre leur donnait dans la terre » qui les avait vu naître, s'arracher à leurs possessions, au » sang, à l'amitié, à tout ce que la nature et la fortune leur

» rendaient plus cher : elle fut étonnée de les voir sourds aux
» offres d'un usurpateur libéral, marcher sur les pas d'un roi fugitif, chercher avec lui, dans des climats éloignés, les fatigues et
» les dangers.

» La France leur ouvrit avec joie un sein généreux : persuadée
» que des hommes si dévoués à leurs princes ne le seraient pas
» moins à leurs bienfaiteurs ; elle se fit un plaisir de les voir marcher sous ses drapeaux. Ils ne trompaient point ses espérances :
» Neerwinde, Marsaille, Barcelone, Crémone, Luzara, Spire, Castiglione, Almanza, Villa-Viciosa, et tant d'autres lieux témoins
» de leur valeur immortelle, consacrèrent leur dévouement pour
» la nouvelle patrie qui les avait adoptés. La France applaudit à
» leur zèle, et son monarque mit le comble à l'éloge en les honorant du titre flatteur de ses *braves Irlandais*.

» L'exemple de leurs chefs animait leur courage : les vicomtes de
» Montcashel (MacCarthy), de Clare (O'Brien), le comte de Lucan
« (Sarsfield), les Dillon, les Lee, les Rothe, les O'Donnell, les
» Fitz-Gerald, les Nugent, les Galmoy (Butler), leur ouvrirent,
» sur les bords de la Meuse, du Rhin et du Pô, la carrière de la
» gloire : tandis que les O'Mahony, Macdonnel, Lawles, Lacy,
» Burke, O'Carrel, Grafton, Gardiner, Comerford, O'Connor, se
» couvraient de lauriers sur les rives du Tage.

» Les puissants voisins voulurent posséder les enfants de ces
» grands hommes. L'Espagne retint une partie de vous auprès de
» son trône ; Naples vous invita dans ses contrées fertiles ; l'Allemagne vous appela à la défense de ses aigles. Les Taaf, les
» Hamilton, les O'Dwyer, les Brown, les Wallis, les O'Neill, soutinrent la majesté de l'empire, et furent les dépositaires de ses
» postes les plus importants. Les cendres du maréchal Brown
» sont encore arrosées tous les jours des larmes du soldat,
» qui l'adorait, tandis que les O'Donnel, les Maguire, les Lacy
» et autres travaillent à se former sur le modèle de ce grand
» homme.

» La Russie, cet empire si vaste et si puissant, cet empire,
» passé tout à coup de tant d'obscurité à tant de gloire, voulut
» apprendre de votre corps la discipline militaire. Pierre le Grand,
» ce génie si perçant, ce héros créateur d'une nation aujourd'hui
» triomphante, ne crut pouvoir mieux confier cette partie si es-

» sentielle de la guerre qu'au feldt-maréchal de Lacy, et la fille de » ce grand empereur remit toujours à ce guerrier la principale dé- » fense de son trône.

» Enfin le vicomte de Fermoy (La Roche), officier général » au service de la Sardaigne, mérita toute la confiance de cette » couronne.

» Mais pourquoi rappeler des temps reculés? Pourquoi chercher » vos héros dans des régions éloignées? Souffrez, Messieurs, que » je vous montre ce beau jour à jamais mémorable dans les fastes » de la France, que je vous ramène dans les champs de Fonte- » noy si précieux à votre gloire, ces champs où, mêlés à l'élite » des Français, le comte de Thomond à votre tête, vous chargeâtes » avec tant de courage des ennemis redoutables; animés par les » regards de votre commandant, vous contribuâtes avec tant de » succès à fixer une victoire, qui jusqu'alors avait paru douteuse [1].

» Lawfeld vous vit deux ans après forcer, de concert avec un » des plus illustres corps de France, des retranchements qui sem- » blaient imprenables. Menin, Ypres, Tournay, vous voyaient » sous leurs murs vous couvrir de gloire, tandis que vos compa- » triotes, sous les étendards d'Espagne, faisaient des prodiges de » valeur à Campo-Santo et à Veletri.

» Mais tandis que je parle, une partie de votre corps vole à la » défense des alliés de Louis [2].

» L'autre vogue au milieu des mers et va chercher à travers » les flots, dans un autre hémisphère, les éternels ennemis de la France [3].

» Voilà, Messieurs, ce que toute l'Europe contemple en vous ; » voilà ce qui vous donne jusqu'à l'estime de vos injustes adver- » saires. Un compatriote à qui la gloire de l'Irlande est si chère ; » pourrait-il vous refuser son admiration? [4]»

[1] La conduite des Irlandais dans cette journée mémorable arracha au roi George cette exclamation : « Maudites soient les lois qui me privent de pareils sujets ! »

[2] Le régiment de Fitz-James, cavalerie irlandaise dans l'armée de Soubise, s'est distingué à la bataille de Rosbach contre les Prussiens.

[3] Le général Laly-Tollendal avec son régiment embarqué pour Pondichéry.

[4] Monsieur de Vendôme, qui avait une estime particulière pour cette belliqueuse nation, à la tête de laquelle il avait livré tant de combats et remporté tant de victoires, avoua qu'il était surpris des terribles expéditions

Malgré les batailles de *Boyne* et d'*Aughrim*, si glorieuses pour les armes irlandaises, malgré la résistance opiniâtre que firent les villes d'*Athlone* et de *Limerick* pendant les siéges les plus mémorables, la pusillanimité du monarque en paralysant l'ardeur et le dévouement des troupes, lui fit perdre pour toujours l'espoir de remonter sur le trône. Les chefs irlandais trouvèrent de l'emploi au service militaire des grandes puissances de l'Europe, et de toutes les grandes familles de la vieille souche irlandaise, il n'en resta que des branches cadettes que l'âge ou des circonstances fortuites retinrent dans leurs foyers, familles malheureuses, destinées à tomber bientôt dans un abîme de pauvreté et de misère que tant d'événements leur avaient préparé!

Un siècle même après la capitulation de Limerick, l'Irlande présentait un spectacle déchirant d'oppression, de souffrance, de résignation et de patience qui excita l'étonnement et la pitié de tous les peuples de l'Europe. Proscrits dans leur pays, laboureurs sur leur terre, ils tiraient des pierres de leurs domaines pour bâtir des palais destinés à entretenir le luxe et la magnificence de leurs oppresseurs. Ils travaillaient ainsi pour les descendants de ces sujets hypocrites et félons qui avaient massacré leur roi, ou pour les soldats étrangers de ce prince sombre et ambitieux qui, corrompant la loyauté des enfants en les indisposant contre leurs parents, finit par occuper le trône de leur père exilé.

Sous l'oppression tyrannique des lois pénales que les catholiques avaient supportée si longtemps, l'exercice de la religion était regardé comme un crime; l'éducation des enfants fut également défendue; les prêtres catholiques furent proscrits; l'acquisition de propriété était absolument prohibée; les catholiques étaient exclus de tout emploi ou place dans l'Etat, le barreau, l'armée, la marine, les corps municipaux et les corporations privilégiées. Cependant l'Irlande fut tranquille pendant près de quatre-vingts ans sous ce joug insupportable; l'ignorance dans laquelle la pau-

que ces bouchers de l'armée (c'est ainsi qu'il les appelait) faisaient en sa présence. (*Camp. de Vendôme*, p 224.)

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les Irlandais contemporains ont hérité de l'esprit belliqueux de leurs ancêtres. Pendant la guerre que la Péninsule soutenait contre Napoléon, presque tous les généraux des armées anglaises et espagnoles, Wellington, Pack, Blake, Carrel, Doyle, O'Donnel, Sarsfield, Grant, Beresford, etc., furent des Irlandais.

vreté et la misère avaient plongé ce peuple, ne leur permit pas d'entrevoir toute l'étendue de leurs malheurs.

Ce fut peu de temps avant le soulèvement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord que le peuple irlandais, réveillé de son long assoupissement, sentit renaître le désir de la liberté et de l'indépendance. Attentif à la lutte glorieuse que soutenait le Nouveau-Monde, il comprit que le moment était venu de reconquérir ses droits trop longtemps méconnus. La circonstance était favorable; une commotion, pour ainsi dire électrique, se communiqua d'une extrémité de l'île à l'autre, et de toutes parts retentirent le bruit des armes et le cri de la liberté[1].

[1] Enfin arriva le moment où l'on se relâcha de la rigueur du code pénal. C'était là le terme technique sous lequel on désignait le code de persécution. En 1775 l'obstination du gouvernement anglais à refuser « justice à l'Amérique » amena l'effusion du sang. En 1777, une armée anglaise, dans « tout l'orgueil de sa suprématie, » fut forcée de mettre bas les armes, à Saratoga, devant ces « provinciaux, » jusque-là si méprisés, insultés ou calomniés. En 1778 il était trop tard pour traiter avec l'Amérique; elle proclama son indépendance, et l'Amérique fut à jamais perdue pour la couronne d'Angleterre.

Les anciens ennemis de l'Angleterre en Europe armèrent et l'assaillirent. Le gouvernement anglais dans son adversité reçut une leçon d'une fatale expérience; dès lors il essaya de se concilier l'Irlande. Le code pénal fut adouci en 1778. La conciliation réussit, comme elle réussira toujours avec le peuple irlandais : l'Amérique, il est vrai, fut perdue par le refus de conciliation; — mais l'Irlande fut conservée à la couronne britannique par la conciliation.

L'Angleterre se trouva seule en conflit avec les plus grandes puissances du monde; — les flottes combinées de ses ennemis (chose rare dans ses annales maritimes) croisaient triomphantes et sans opposition dans le détroit de la Manche. En conséquence, un nouvel adoucissement fut apporté au « *code pénal*, » et l'Irlande réconciliée envoya vingt mille hommes, soit marins, soit fantassins, sur les vaisseaux anglais.

L'admission des catholiques comme tenanciers des terres en 1778 augmenta considérablement les revenus des seigneurs protestants en Irlande. La permission accordée aux catholiques en 1782 d'acquérir des biens, augmenta prodigieusement la valeur des propriétés de tous les protestants en Irlande.

Les dix années suivantes apportèrent un grand accroissement de prospérité en Irlande, — mais elles furent des années de paix et de puissance pour l'Angleterre; donc elles n'offrirent point d'occasion de concilier ou de favoriser les catholiques d'Irlande. En conséquence la question de leur émancipation n'avança pas du tout pendant ces dix années, mais ils partagèrent cependant la prospérité générale de l'Irlande.

Mais avant la fin de 1792 la scène changea de face. — Les armées françaises défirent leurs ennemis sur tous les points. Les Pays-Bas furent conquis, et le torrent républicain, poussé par le pouvoir militaire, menaça tous

L'Irlande, à cette époque, possédait des hommes d'une capacité supérieure ; cette éloquence mâle et pathétique qui caractérise les discours admirables de Burke, de Grattan, de Flood, de Bushe, de Barrowes, de Curran, de Sheridan, de Canning, de Plunkett, d'O'Connell, de Shiel, etc., etc., et si particulière à l'Irlande ; éloquence qui s'adresse à la fois à la raison et aux passions, maintenait encore sa supériorité au barreau, et sa prééminence au sénat : la chambre des communes du parlement d'Irlande, à cette époque, renfermait autant d'hommes distingués par leur éloquence et leur patriotisme, qu'aucune assemblée populaire depuis les temps les plus brillants de la république romaine.

L'état de l'Angleterre devint de jour en jour plus critique : une guerre continentale et une insurrection coloniale formaient un accroissement d'embarras, tels que l'Angleterre n'en avait encore éprouvé. L'Irlande, livrée à ses propres forces, n'avait d'autre salut que dans le courage et les ressources de ses habitants. Cette situation donna naissance à ces associations célèbres connues sous le nom de *volontaires irlandais*, et leur fournit les moyens d'obtenir promptement leur indépendance. Le souvenir de cet armement extraordinaire excitera toujours en Irlande un amour pour la cause

les Etats de l'Europe. — Le canon de la bataille de Jemmape fut entendu à Saint-James. — On sentit, on comprit qu'il y avait sagesse à se concilier les catholiques ; et dans la dernière partie de cette même année 1792, — au commencement de laquelle le gouvernement avait ignominieusement rejeté la pétition catholique avec mépris, — ce même gouvernement présenta un bill encore plus étendu pour l'adoucissement du « *code pénal :* » et peu après, dans l'année suivante, il publia un autre bill, accordant, je devrais plutôt dire, rétablissant de plus grands priviléges en faveur des catholiques.

Mais on doit se rappeler que ces concessions ont été le fruit de la peur plus que celui de la bienveillance. La guerre révolutionnaire venait seulement de commencer, — et déjà les flammes du républicanisme se répandaient partout ; elles avaient vivement pénétré parmi les protestants et surtout dans la population presbytérienne du nord de l'Irlande. Belfast était leur foyer le plus ardent ; il était donc du plus grand intérêt pour le gouvernement anglais de détacher du parti républicain les riches et intelligents catholiques Irlandais. Cette politique fut adoptée ; les catholiques furent réconciliés. La noblesse catholique, la bourgeoisie, le commerce et les autres classes instruites, presque toutes sans exception se séparèrent du parti républicain. Ce qui aurait pu sans cela devenir une révolution ne fut qu'une rébellion sans succès. Les catholiques intelligents et influents furent réconciliés, et l'Irlande, par cette sage politique de concessions et de conciliation, fut encore une fois conservée à la couronne d'Angleterre. (O'CONNELL.)

de la liberté, que le temps ne peut effacer et que les malheurs ne pourraient éteindre.

Un statut de Henri VII défendait au parlement irlandais de passer aucune loi avant qu'elle ne fût discutée en Angleterre. Elle devait être d'abord soumise au vice-roi ou lord-lieutenant de l'Irlande et à son conseil privé, qui pouvaient, selon leur plaisir, la rejeter ou l'envoyer en Angleterre. Dans la sixième année du règne de George Ier, l'Angleterre usurpa le droit de donner des lois à l'Irlande sans le consentement de son parlement. Les effets de ce système ruineux se firent sentir sur le commerce de l'Irlande : parce que dans chaque débat du parlement irlandais, afin d'étendre le commerce ou les manufactures de leur pays, les accapareurs anglais étaient toujours vainqueurs.

Le célèbre patriote et orateur Grattan réussit, en 1782, à obtenir une déclaration législative des droits et de l'indépendance constitutionnelle de ses compatriotes, par laquelle le pouvoir usurpé du parlement anglais, pour donner des lois á l'Irlande, fut aboli. Toute la force militaire dont la Grande-Bretagne pouvait alors disposer était incapable de combattre pendant une semaine contre les volontaires de l'Irlande, qui composaient une armée de cent cinquante mille hommes bien armés et bien disciplinés. Cette armée pouvait être augmentée au besoin d'un demi-million d'enthousiastes, dont les rangs auraient été renforcés par la désertion des soldats irlandais qui composaient plus d'un tiers de l'armée anglaise. Une grande partie de la marine anglaise était aussi manœuvrée par des matelots irlandais. Les régiments et les corps de volontaires étaient commandés par des hommes d'un rang élevé qui jouissaient d'une grande considération dans le pays. Les volontaires furent disciplinés par des officiers retraités de l'armée anglaise et d'anciens soldats qui, ayant combattu dans les campagnes d'Amérique, avaient appris par leurs propres défaites à reconquérir la liberté au prix de tous les sacrifices.

Les *volontaires irlandais*, à l'époque dont nous parlons, se montraient dans la nation avec toute la supériorité d'un grand caractère, et jouissaient du fruit de leurs nobles efforts. Dès lors l'Irlande régénérée vit s'accroître ses richesses et son commerce; ses manufactures prospérèrent; l'agriculture prit un nouvel essor, et toutes les branches de l'industrie qui font la richesse matérielle

d'un pays se développèrent successivement. Elle venait de reprendre son rang parmi les nations du monde. La cour de son vice-roi était aussi brillante que celle de son roi. Les nobles et les riches propriétaires vivaient et dépensaient leurs grandes fortunes parmi le peuple. Elle n'avait besoin ni d'armée sur pied, ni de milice, ni de police pour maintenir la tranquillité dans le pays. La vigilance active des volontaires avait réprimé partout le crime; les préjugés religieux s'affaiblissaient de jour en jour; la prospérité du pays paraissait assurée. Cependant il était écrit dans les destinées que cette malheureuse nation perdrait, par son indiscrétion, ce qu'elle avait acquis par son courage. Afin de réformer la chambre des communes, les volontaires irlandais, en 1783, nommèrent trois cents délégués pour former *la grande Convention nationale de l'Irlande*. La chambre des communes du parlement irlandais composé de trois cents membres, délibérait au moment où les délégués, escortés chacun par de petits détachements de volontaires de leurs comtés respectifs, entrèrent dans la capitale. Quelques-uns des membres les plus distingués du parlement, qui avaient été nommés à la Convention, remplirent leur devoir alternativement dans les deux assemblées. Ce que la force réunie de la Grande-Bretagne ne put accomplir fut effectué par la faiblesse de lord Charlemont, commandant en chef des volontaires et président de la Convention. Dans un moment de trouble et d'aveuglement, la peur de la guerre civile et de l'insurrection le décida à céder aux insinuations des amis du gouvernement; — il se rendit à la Rotonde, siége de la Convention, avant l'heure ordinaire de la séance; ses partisans seuls connaissaient son intention, et il ajourna indéfiniment la Convention. La Rotonde fut promptement évacuée; et quand les autres délégués, les amis sincères du corps des volontaires, vinrent pour prendre leurs places, ils trouvèrent les portes fermées, le président absent; et ce corps, sur lequel la nation se reposait pour veiller sur son indépendance, dissous pour toujours. Les volontaires irlandais ne survécurent que peu d'années à ce fatal événement.

L'insurrection de 1798, qui fournit au ministère le prétexte fatal et prémédité d'anéantir la législature irlandaise, fut excitée par les artifices de Pitt pour établir une *union législative* entre ce pays et la Grande-Bretagne. L'Irlande fut livrée à lord Clare et à ses partisans. Dans un court espace de temps, l'on a ré-

pandu plus de sang, commis plus d'outrages et de cruautés des deux côtés, et fait un plus grand nombre d'exécutions militaires, que pendant dix fois le même espace de temps, sous le règne sanguinaire d'Élisabeth, l'usurpation de Cromwell ou du roi Guillaume.

Pitt compta sur l'habileté du gouvernement irlandais pour effectuer une explosion prématurée. Des quartiers libres, qui rendirent les officiers et les soldats maîtres absolus du paysan, de sa maison, de sa propriété, de sa famille, furent alors ordonnés afin d'irriter la population; de longues tortures furent employées sous le prétexte de leur arracher des aveux. — Le peuple, par l'excès des vexations de tous genres qu'il eut à souffrir, se souleva de toutes parts.

Pendant cette courte insurrection de quelques mois, on livrait continuellement des combats partiels et des escarmouches; il n'y eut presque pas de grandes batailles. Les principales furent celles de Arklow, de Gorey, de Vinegar-Hill et la prise d'assaut d'Enniscorthy et de Ross par les paysans.

Parmi ceux qui périrent victimes de ces temps de trouble et de cruauté, lord *Edward Fitz-Gerald*, le jeune *Emmet*, et les frères *Jean* et *Henri Sheares*, tiennent une place distinguée. (Voyez les pages 384 et 386. Voyez aussi dans le tome II les touchants épisodes d'Emmet et des Sheares.) Les Sheares se tenaient par la main en montant à l'échafaud. Ce fut un des procès les plus intéressants qui eurent lieu en Irlande.

La France envoya un armement, sous le commandement du général Hoche, au secours des insurgés irlandais. La flotte, assaillie par une tempête, ne put débarquer qu'environ mille hommes à Killa-la-Bay, dans le sud de l'Irlande. Après différents engagements dans lesquels ils se conduisirent avec beaucoup de bravoure, les Français, voyant que le succès était impossible, se rendirent prisonniers de guerre, quoiqu'ils eussent pénétré jusqu'au cœur du royaume.

Les procédés honteux et les actes atroces de corruption pratiqués par les lords Cornwallis et Castlereagh pour emporter l'Union législative des deux pays, n'ont pas d'exemple dans les annales d'aucun peuple civilisé. Après une lutte vive et animée mais inégale, l'Irlande passa de l'état de nation libre, à celui de province.

Grattan, qui avait conquis l'indépendance de son pays en 1782, se montra son plus zélé défenseur au moment de cette crise politique; mais rien ne put résister aux moyens de corruption mis en œuvre par lord Castlereagh, qui, pour se faire des partisans, disposait des revenus publics; en outre le maniement des fonds secrets de l'Angleterre était à ses ordres, et ces ressources furent illimitées. La chambre des communes du parlement d'Irlande assistait d'un air abattu à l'agonie d'un peuple brave, indépendant naguère, maintenant trahi, divisé, vendu, et ayant perdu jusqu'au titre même d'Etat libre. Le gouvernement eut une majorité de huit voix seulement malgré ses plus grands efforts, et des cent cinquante-huit députés qui votèrent pour lui en 1800 [1], la plu-

[1] Cette année à elle seule demanderait un volume. Ce fut l'année qui couronna tous les crimes que pendant près de sept siècles le gouvernement anglais avait commis contre l'Irlande. Ce fut l'année de la destruction de la puissance législative d'Irlande. Ce fut l'année fatale, l'année à jamais maudite de l'établissement de l'Union.

L'Union fut infligée à l'Irlande par les moyens combinés de la terreur, de la force, de la torture, de la fraude et de la corruption.

Les auteurs de l'Union remuèrent et ranimèrent les cendres encore chaudes d'une révolte presqu'éteinte. Ils excitèrent le protestant contre le catholique et le catholique contre le protestant. Ils entretinrent soigneusement les dissensions intestines pour arriver à la conquête.

Lorsque le projet d'Union eut fait quelque progrès, la loi de l'*habeas corpus* fut suspendue ; — toute liberté constitutionnelle fut anéantie en Irlande. — *La loi martiale fut proclamée.* — Fréquemment on employa la torture ; — la liberté, la vie, ni la propriété ne furent plus protégées ; — l'opinion publique fut comprimée ; — beaucoup de jugements furent rendus par les cours martiales ; — les assemblées légalement convoquées par les schérifs et les magistrats furent dispersées par la violence et la force des armes. — La voix de l'Irlande fut étouffée, le peuple irlandais fut privé de toute protection. Je le répète encore une fois, *la loi martiale fut proclamée.* — Ainsi l'Union fut consommée en haine de la nation irlandaise.

Mais ce n'était pas tout encore. — On eut recours à la plus vile, à la plus basse corruption. L'Union coûta en totalité près de trois millions de livres sterling.

Mais ce n'est pas tout encore. — Les dépenses du patronage étaient plus ostensibles, plus avouées, plus impudentes ; la pairie était un objet habituel de trafics ; — le commandement des vaisseaux de ligne et des régiments, — les charges des premiers comme des derniers juges, les siéges des archevêques comme des évêques, les places de commissaires des revenus publics et de toute espèce de collecteurs, enfin, tous grades ou charges quelconques, — le sanctuaire des lois comme les temples de la religion servirent de trafic à la corruption et furent livrés en échange des votes dans le parlement en faveur de l'Union. Malgré la plus gigantesque subornation qui ait jamais été pratiquée, — l'Union ne pouvait être obtenue jusqu'à ce

part avaient des places ou des pensions : vingt-huit membres, qui avaient voté contre l'Union l'année précédente, changèrent d'opinion dans cette occasion; ils furent notoirement corrompus ou influencés par la mauvaise foi. Des commis et des officiers anglais furent introduits furtivement dans le parlement irlandais pour voter contre la constitution d'un pays auquel ils étaient étrangers, et dans lequel ils n'avaient aucun intérêt.

Les événements les plus remarquables qui eurent lieu depuis l'Union législative de l'Angleterre et de l'Irlande, sont l'*Association Catholique*, fondée par MM. Lawless, Shiel, Wyse, O'Gorman Mahon et le célèbre O'Connell, et le *Bill sur la réforme*, qui passa en 1832. Les réunions monstres (*monster meetings*), et le procès du grand agitateur. C'est aux efforts gigantesques et à l'éloquence du dernier que l'Émancipation Catholique est due.

qu'on eût acheté différentes nominations des bourgs en faveur d'un certain nombre d'Ecossais et d'Anglais ayant tous des grades dans l'armée de terre ou de mer, ou des charges du gouvernement révocables à volonté. Le nombre de ces « *étrangers* » était presqu'aussi grand que celui de la majorité par laquelle le bill de l'Union fut emporté.

L'un des actes de fraude financière commis envers l'Irlande est celui-ci : A l'époque de l'Union, l'Irlande avait une dette constituée de vingt millions; celle de l'Angleterre était de 446 millions. Si l'Union avait été un loyal et raisonnable traité, les dettes des deux pays auraient conservé les mêmes proportions. Peut-être même cet arrangement aurait-il pu dans toutes circonstances être nuisible à l'Irlande. Mais quelles furent pour l'Irlande les conséquences de l'Union? C'est que toutes les terres, maisons et autres propriétés meubles et immeubles de l'Irlande, sont maintenant engagées solidairement avec l'Angleterre pour le paiement de huit cent quarante millions de livres sterling!!! En évaluant au plus haut, l'Irlande pourrait devoir aujourd'hui une somme qui n'excéderait pas quarante millions; mais par suite de l'Union on nous a rendus débiteurs de huit cent quarante millions. Sans l'Union il y a longtemps que la totalité de la dette irlandaise eût été payée, et l'Irlande, à l'exemple de la Norvège, n'aurait point de dette nationale.

La plus choquante injustice commise envers l'Irlande, en matière de représentation dans le parlement uni, fut celle-ci : Les créateurs de l'Union avaient dit que la population et la propriété seraient les bases sur lesquelles on fixerait le droit de représentation de chaque pays. Les seules preuves de propriété que lord Castlereagh voulut admettre furent les exportations, les importations et le revenu. Il omit totalement le produit des rentes, et ne laissa à l'Irlande que cent membres du parlement.

Mais dans la vérité il aurait dû faire entrer dans ses calculs les revenus relatifs de chaque pays, et alors on aurait reconnu que les droits de l'Irlande à la représentation étaient de 169 membres. Et de plus, si les éléments des rapports de la représentation avaient été basés uniquement sur les proportions des populations et des revenus, les droits de l'Irlande auraient été de 176 représentants. (O'CONNELL.)

Placée sous l'influence immédiate d'un gouvernement spoliateur, l'Irlande languit dans un état d'oppression et d'obscurité dont il est difficile de prévoir le terme. On conçoit que l'Angleterre avait ses raisons pour la présenter au monde comme une île insignifiante, et remarquable seulement par sa stérilité et le caractère remuant de ses habitants. Ce système est si bien calculé, que tandis que les autres contrées de l'Europe sont journellement visitées par les étrangers et deviennent le sujet des relations d'un grand nombre de voyageurs fournissant un texte abondant aux historiens, l'Irlande n'est visitée que pour être méprisée, on n'en parle que pour la calomnier. La vérité est qu'elle est peu connue du reste de l'Europe, qu'elle ne l'est même pas de l'Angleterre. Mais lorsque les ressources et la force réelle de l'Irlande seront entièrement développées, elle ne peut manquer de devenir un objet d'intérêt pour tous ceux qui sauront apprécier l'étendue de ses efforts généreux et de ses nombreux sacrifices; ses longs malheurs éveilleront aussi dans tous les cœurs un sentiment de compassion et une noble sympathie. Il est temps que le voile qui a jusqu'à présent dérobé l'Irlande aux regards de l'Europe soit déchiré pour toujours, et que l'on se forme une juste idée de l'injustice des mesures qui ont été employées ostensiblement pour la gouverner, mais en réalité pour anéantir sa puissance et sa prospérité.

La situation géographique de l'Irlande la rend principalement propre à un commerce très-étendu. Séparée de l'Angleterre par une large mer, l'Irlandais, avec des mœurs opposées, plus de talent, et infiniment supérieur par son courage au peuple anglais, possède une île d'environ neuf cents milles de circonférence. Le climat doit à la douceur de sa température en général, et la régularité parfaite de ses saisons, de ne pas avoir de rival dans l'univers; les grandes chaleurs ou les grands froids, les neiges abondantes, les torrents et les ouragans que les autres pays éprouvent, y sont inconnus. Quoique son exposition aux vagues de l'Atlantique augmente l'humidité de l'atmosphère, elle ajoute à la fécondité du sol et enrichit ses champs fertiles d'une végétation presque perpétuelle. Les marchandises de Londres, de Bristol et de Liverpool, côtoient ses rivages avant qu'elles n'arrivent à leurs destinations : et quelques-uns des plus beaux ports du monde invitent les commerçants à faire de l'Irlande l'entrepôt du com-

merce de l'Inde et du Nouveau-Monde : l'Irlande possède des avantages immenses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'on trouve de riches mines dans presque tous les coins de l'île; en général, ses montagnes sont labourables jusqu'à leurs sommets, les vallées surpassent en fertilité les meilleurs terrains de l'Angleterre ; les ruisseaux qui descendent des collines contribuent à la fertilité du sol en l'arrosant; et les marais de l'Irlande ne ressemblent en rien aux marais d'Angleterre, ne donnent point d'humidité ni d'exhalaisons nuisibles, et fournissent du combustible en abondance aux habitants, en même temps qu'ils produisent de riches pâturages.

La population de l'Irlande est nombreuse et progressive; près de neuf millions d'hommes braves et robustes, sont répandus dans les champs ou habitent les villages. De cette population il n'y a pas plus d'un demi-million qui professent la religion anglicane; de sorte que l'établissement de l'église anglicane n'est qu'une *sinécure énorme*, qu'une *aubaine prodigieuse*, au bénéfice de quelques centaines d'individus, et qui tend à l'appauvrissement, à la désunion et à la dégradation de tout le reste de la nation[1]. Les liens qui unissent l'Angleterre à l'Irlande deviennent de jour en jour plus faibles : une guerre étrangère ou toute autre occasion favorable ajoutée à l'empire d'une foi ennemie, une opinion publique nouvellement créée, une population considérable et mécontente, peuvent bientôt effectuer une séparation éternelle. Les partisans du système anglican doivent frémir à l'idée d'une séparation, cependant cette catastrophe est imminente : il n'est qu'un moyen de la prévenir, c'est la réforme législative et ecclésiastique.

Au lieu d'entraver les progrès de son industrie par des taxes

[1] L'Irlande ressent au fond de son cœur les longues et continuelles injustices dont elle a été la victime. Le peuple catholique soutient et maintient à ses frais une parfaite hiérarchie dans son église. Il entretient quatre archevêques, — vingt-cinq évêques, — beaucoup de doyens et de vicaires généraux, — avec plus de trois mille curés et vicaires chargés de pourvoir aux besoins spirituels d'environ sept millions de chrétiens. Peut-il et doit-il voir avec plaisir qu'on le force à contribuer au soutien d'une église avec laquelle il n'est pas en communion ? Non ! — Il n'est pas, — il ne peut pas, — il ne doit pas être satisfait, tant qu'un atome du système actuel des dîmes subsistera.

Si ces dîmes sont la propriété publique, — et que sont-elles autre chose ? — elles doivent servir à alléger les charges publiques, et le surplus doit être appliqué à des objets d'utilité publique et nationale, spécialement à l'éducation. Le sens commun et l'honneur du pays le réclament. Nous ne pourrons jamais être satisfaits tant qu'il n'en sera pas ainsi.

croissantes, que l'on fait peser sur ses manufactures et sur la classe si intéressante des agriculteurs qui auraient besoin d'encouragement, l'on devrait chercher des ressources dans les domaines de l'Eglise, dans les millions d'arpents de terre en friche que possèdent les évêques anglicans, et dans les millions que produisent les terres et les dîmes que possèdent les colléges et les bénéficiers absents. Voilà le moyen salutaire qu'il faut employer pour cimenter et resserrer les liens de l'*union* des deux pays, calmer les passions, ramener la tranquillité et pourvoir aux besoins d'un trésor appauvri. De l'issue de la réforme des dîmes en Irlande, dépendent la paix et la prospérité de l'empire britannique. Un arrangement satisfaisant est à desirer ; car rien ne peut être plus déplorable qu'un système vénal, qui permet à l'aristocratie privilégiée de l'Angleterre de créer des bénéfices pour son agrandissement personnel et qui oblige près de huit millions de catholiques romains, de payer en dîmes, biens d'église, etc., près de quatre-vingts millions de francs, pour entretenir environ un millier d'évêques et de ministres de l'Eglise anglicane. Un système aussi révoltant n'offre pas d'exemple dans l'histoire [1].

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette esquisse historique qu'en citant le passage suivant emprunté à l'admirable mémoire d'O'Connell sur l'Irlande : « Chaque fait de la triste histoire des malheurs et des misères de l'Irlande est carac-

[1] Le peuple irlandais oublierait volontiers les confiscations, les violations de la foi publique et de la sainteté des traités, des scènes habituelles de carnages, d'assassinats et de massacres qui lui ont été infligées par le gouvernement anglais, si ce n'était que le plus mauvais esprit des plus tristes jours leur survit encore! Le système encore en vigueur aujourd'hui, d'évincer les tenanciers, est la continuation et la preuve de cette haine contre le peuple irlandais, qui dictait les ordres de Spencer et la conduite de Cromwell.

Sont-ils exempts de tous reproches et de tous crimes, ceux que l'on voit toujours portés à placer sur les siéges de la justice des hommes dont le seul caractère distinctif a été leur animosité contre la religion et le peuple de l'Irlande?

Stanley n'a-t-il rien laissé percer du caractère d'Ireton dans le bill de contrainte? L'esprit de Coote ou de Parson ne se reproduit-il pas (sous une forme mitigée) dans ceux qui refusent au peuple catholique d'Irlande sa juste part dans les franchises électorales et municipales, et qui persistent à vouloir que le peuple irlandais demeure une caste inférieure et dégradée, privée de cette parfaite égalité de liberté civile et religieuse, de droits et de priviléges ; — laquelle égalité seule peut constituer l'Union ou rendre l'Union tolérable? (O'CONNELL.)

térisé par les crimes les plus odieux commis par les gouvernants de l'Angleterre contre le peuple irlandais; rapines, confiscations, meurtres, massacres, fourberies, sacriléges,—dévastation générale et injustices de toute sorte qui ont conservé jusqu'à ce jour une grande partie de leurs formes les plus odieuses.

» Si le mode de persécution est changé, l'esprit reste le même. Ceux qui autrefois se seraient servis du poignard et du couteau de l'assassin, emploient aujourd'hui la langue et la plume du calomniateur: et au lieu d'assassiner les corps ils en paralysent l'énergie en tuant les réputations. La calomnie a remplacé le meurtre, et la faction qui s'est si longtemps baignée dans le sang irlandais console ses passions violentes et méchantes par une fourberie toujours variée, toujours vivante, et par une barbare imposture.

» Dans quelle position se trouvent aujourd'hui les esprits en Irlande? — et quels doivent être les projets des patriotes Irlandais?

» Nous sentons et nous comprenons que si l'union n'existait pas, —si l'Irlande avait un parlement à elle propre, la majorité populaire aurait depuis longtemps fait adopter les mesures de salutaire et utile réforme. Au lieu d'être en arrière de l'Angleterre et de l'Écosse, nous aurions marché à leur tête, et nous aurions fait pour nous-mêmes autant, et plus même, que ce que nous avons contribué à faire pour les autres.

» S'il n'y avait pas d'Union, l'Irlande serait la partie de l'empire britannique dans laquelle la liberté civile et religieuse aurait fait de plus grands progrès que dans aucune autre des parties soumises à la couronne d'Angleterre. Si l'Union n'avait pas été adoptée, il y a longtemps que l'Irlande aurait payé sa dette nationale, et aujourd'hui elle serait presque entièrement affranchie d'impôts.

» L'Union, et l'Union seule nous barre le chemin, et nous empêche d'accomplir par nous-mêmes l'œuvre du bonheur politique. L'injustice et la dégradation, — la faiblesse qui en est la conséquence, la pauvreté qui s'étend partout et une infériorité politique intolérable, — tels sont les fruits de l'Union.

» De ses effets sur le peuple d'Irlande, je ne citerai qu'un fait,— c'est que, sur une population de huit millions d'habitants, il y a deux millions trois cent mille individus dont la subsistance ne dépend absolument que de la charité publique!!! Et cela dans une des plus fertiles contrées du globe.

» Les Irlandais ont soutenu et soutiennent que l'on ne pouvait

leur faire subir un plus grand outrage que de les soumettre à la dégradation et aux charges de l'Union avec un autre pays, et en même temps les priver de toute égalité de privilèges et de franchises avec ce même pays. Cette égalité est la conséquence forcée du mot « *Union :* » toute autre union est une fausseté permanente, un mensonge vivant.

» PREMIÈREMENT. L'Union accordait aux catholiques irlandais — nommés emphatiquement le peuple d'Irlande — l'égalité religieuse avec les Anglais et les Écossais. Ceci était clairement expliqué et même consigné dans des écrits avoués par Pitt, lors de sa négociation avec les pairs catholiques et autres qui s'appelaient eux-mêmes les chefs du peuple catholique. Mais ce qui est mieux encore, c'est que ce droit était partie essentielle de la nature de l'Union.

» A cet égard l'Union fut pendant vingt-neuf ans un « *mensonge vivant.* »

» La réalisation partielle de l'Union sur ce point, après vingt-neuf ans de débats, est entièrement due à la vertu du peuple irlandais, et non au bon sens ou à l'honneur du gouvernement anglais.

» Mais aussi longtemps que le peuple d'Irlande sera contraint de faire ce que ne font ni le peuple anglais, ni le peuple écossais, — c'est-à-dire, de soutenir à lui seul l'Eglise de la minorité ; aussi longtemps l'Union continuera d'être à cet égard « *un mensonge vivant.* »

» SECONDEMENT. L'Union donnait droit au peuple d'Irlande de posséder les mêmes franchises électorales que le peuple anglais. Sur ce point l'Union accordait au peuple d'Irlande une parfaite égalité, non-seulement de *nom,* mais de *fait,* pour la jouissance des franchises électorales.

» A cet égard l'Union est encore aujourd'hui « *un mensonge vivant,* » un mensonge aggravé par une basse ingratitude, une vile injustice.

» TROISIÈMEMENT. L'Union donnait le droit au peuple d'Irlande d'avoir une part égale de représentation dans le parlement. Mais cette juste proportion lui a été refusée avec mépris et dédain. L'Union est donc sur ce point essentiel « *un mensonge vivant.* »

» QUATRIÈMEMENT. L'Union donnait droit au peuple irlandais à une égale protection avec l'Angleterre contre le monopole des corpo-

rations, le fanatisme, le pillage et les abus de toutes sortes. J'ai déjà démontré combien est insultant le contraste entre la réforme des corporations d'Angleterre et celle d'Irlande. L'Union est donc encore sur ce point « *un mensonge vivant.* »

» A l'égard de la réforme municipale, à l'égard des franchises électorales, à l'égard de la représentation au parlement, — mais par-dessus tout et avant tout à l'égard du maudit système des *dîmes*, l'Union est « *un mensonge vivant.* »

» Le peuple d'Irlande demande donc le rappel de l'Union et le rétablissement de son parlement national.

» L'association, qui se forma sous le titre de *Précurseur*, déclara, au nom et avec l'assentiment du peuple irlandais, qu'il aurait pu consentir à la continuation de l'Union, si justice lui avait été faite, —si les franchises avaient été simplifiées et beaucoup étendues, —si les corporations avaient été réformées et conservées,—si le nombre des représentants de l'Irlande avait été augmenté dans une juste proportion,—si le système des dîmes avait été aboli et la liberté de conscience complétement rétablie.

» Mais d'un autre côté ces justes réclamations étant repoussées, — ces justes demandes étant refusées, — nos justes droits étant méconnus, — le peuple irlandais est trop nombreux, trop sage et trop grand, pour désespérer de sa cause, ou pour hésiter sur la ligne de conduite qu'il doit adopter. La restauration de la puissance législative nationale est donc réclamée de nouveau, et il n'y aura ni traité, ni repos, ni cessation de cette demande jusqu'à ce que l'Irlande soit redevenue elle-même.

» Enfin l'Irlande demande que la faction ennemie ne soit pas plus longtemps encouragée; que le gouvernement agisse *pour* le peuple irlandais et non *contre* lui. Elle est prête et fort disposée à aider les réformistes anglais et écossais pour l'extension de leurs franchises et la consolidation de leurs droits, — mais elle a vainement insisté pour obtenir une part égale dans tous les avantages politiques. Elle a vainement demandé *l'égalité*,— *l'identité*. Elle a été refusée, — refusée avec mépris. — Sa dernière demande ne laisse plus d'alternative. — C'EST LE RAPPEL DE L'UNION. »

(O'CONNELL, *Mémoire sur l'Irlande*.)

ESSAI

SUR

LES ANTIQUITÉS

ET LA

LITTÉRATURE IRLANDAISES.

LANGUES MÈRES.

Avec quel intérêt le voyageur n'aime-t-il pas à remonter vers la source du fleuve majestueux, dont il a vu rouler vers l'Océan les eaux sans cesse enrichies des tributs de tant de sources vivifiantes, qui sillonnent de leurs rubans argentés les plaines auxquelles elles distribuent la richesse et la vie! Saisi d'abord d'admiration, il ne voit que l'immensité du spectacle sublime qui s'offre à sa vue éblouie ; mais à mesure qu'il s'avance, il aperçoit d'autres aspects : il n'a vu d'abord que l'ensemble, ce sont maintenant les détails qui le captivent et l'intéressent. Chaque branche tributaire lui fournit de nouveaux sujets d'étude, de nouvelles merveilles, et enfin, après avoir franchi tant d'espace et tant d'obstacles, lorsqu'il est parvenu au but de ses recherches, et qu'il jette ses regards sur les régions jusque là inaccessibles qu'il vient de parcourir, quel inépuisable sujet de méditation s'offre à son esprit ! l'origine, l'histoire, les mœurs de tous les pays qu'il a parcourus, les merveilles de la nature prodiguées à chaque pas sur sa route aventureuse, restent là comme une douce récompense de ses peines et de ses fatigues. De même, en remontant le fleuve du temps, chaque siècle, chaque pays tributaire, qui a enrichi sa langue, dévoile aux yeux du philologue le tableau le plus varié: mœurs, coutumes, rien n'y manque. Tantôt c'est la barbarie luttant de toute son énergie gigantesque contre la civilisation naissante; tantôt la mère-patrie éclairant de ses lumières les

pays soumis à ses lois, qui, après avoir grandi et fleuri sous son sceptre protecteur, deviennent à leur tour de nouveaux foyers de civilisation et la dispensent aux nations qui les entourent. Ces études philologiques, si arides en apparence, ont cependant autant de charmes que de variété. Quel intérêt, en effet, ne s'offre pas à celui qui, en suivant les diverses modifications qu'ont subies les langues depuis leur origine, porte ses recherches jusqu'à l'enfance du monde, lorsque l'homme fut forcé d'emprunter aux objets inanimés qui l'environnaient des sons imitatifs et inarticulés, pour exprimer ses désirs ou ses penchants ? En descendant le cours du temps, il voit se développer les progrès graduels de perfectionnement qui ont été successivement introduits dans cette langue, jusqu'à ce qu'elle ait atteint son état actuel de supériorité.

« En remontant à l'aurore de la civilisation des peuples asiatiques, dit le baron d'Eckstein, on est forcé d'avouer qu'avant d'abandonner le point central autour duquel ils étaient groupés, les uns pour descendre du côté de l'orient, des rives du Gange, les autres pour s'asseoir du côté de l'occident à l'ombre des forêts européennes, tous ces peuples avaient été frères. Maintenant ces peuples vieillis, après avoir été si longtemps séparés, se rencontrent de nouveau au bord de la tombe. Ils cherchent à regagner les souvenirs de leur enfance ; ils voudraient les démêler dans un passé déjà lointain où sont établis les titres de leur parenté, pour s'embrasser encore une fois fraternellement au déclin de leur existence.

» Depuis la conquête anglaise, le génie de l'Europe peut puiser à pleines mains aux sources de la science brahmanique. Sir William Jones a non-seulement initié à la poésie indienne le lecteur européen, qu'il a plongé dans les pures ondes du Gange, il l'a introduit dans l'assemblée des sages par sa publication du *Code de Manou*. Dans de savants essais sur les écoles des Indes, Colebrooke a évoqué un monde de la pensée en nous entretenant de la philosophie et de l'astronomie des Indiens. Mais là où brille le génie indien dans toute sa gloire, c'est dans la fixation de la grammaire du sanscrit, langue la plus savante, la plus riche, la plus harmonieuse de

toutes les langues du monde. Le sage Panini résume la métaphysique des brahmanes dans leurs méditations sur la nature de leur idiome. Les Wilks, les Carey, les Forster, les Colebrooke, les Lassen, les Bopp, les Burnouf, ont puisé à cette source, en la rendant accessible à la conception européenne. Les Munroe, les Briggs, les Malcolm, les Buchanan, les Robinson, se sont signalés par leurs investigations laborieuses de l'étude de la législation et des finances indiennes. On pourra saisir maintenant les rapports originaux et comprendre les distinctions fondamentales entre les principales nations de l'Europe primitive et de l'Asie orientale.

» Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Cela se dit de toute antiquité. ..... Le physicien, l'astronome, l'historien, le géographe, le philologue, le jurisconsulte, l'antiquaire, savent bien qu'il y a du nouveau ; qu'il y aura toujours du nouveau ; que Dieu, que l'homme, que l'univers sont inépuisables.....

» Croire que la science est close, qu'elle n'a que changé d'habit et de nom, que tout est affaire de vestiaire, de costume, que rien n'est affaire de pensée, de découverte, c'est là une maxime de la paresse..... De nos jours, un zèle désintéressé de la vérité s'est manifesté dans une des branches les plus importantes des connaissances, la philologie. Ici la France lève la tête avec orgueil ; elle offre en première ligne les Sacy, les Rémusat, les Eugène Burnouf, les Saint-Martin, les Etienne, les Quatremère, les Boissonade, les Letronne, les Chézy, etc. Tous ces érudits se mettent au courant des progrès des sciences philologiques de l'étranger ; aucun d'eux n'ignore les travaux des Gesenius, des Ewald, des Bopp, des Grimm, des Lassen, des Schlegel, des Boekh, des Jones, des Colebrooke, des Ellis, des Wilks, des Lee, des Foley, des Bochart, des Wilson, des Haughton, des Ouseley, des Malcolm, des Staunton, des Davis, des Morier, des Fraser, des Shea, des Atkinson, etc. Les philologues ont fait comme les physiciens, ils forment un peuple à part. Les idiomes de l'Orient et de l'Occident s'explorent aujourd'hui comme les sciences physiques. La famille des langues dont l'étude est la plus avancée, compte parmi ses

idiomes le sanscrit, le zend, le latin, le grec, le lithuanien, les dialectes teutons et scandinaves, les dialectes slaves, langues intimement parentes, qui, pour le fond, possèdent la même grammaire. Ces langues s'altèrent et se détériorent par les changements qu'elles subissent dans les sons, et les modifications qu'elles souffrent dans les formes ; de sorte que les idiomes mélangés de l'Inde et de la Perse moderne se rapportent au sanscrit et au zend, comme les idiomes de l'Europe méridionale au latin, les langues germaniques et scandinaves au gothique d'Ulphilas, à l'anglo-saxon de Caëdmon, au scandinave de l'Edda, etc. Ces langues ne sont pas identiques, elles ne dérivent pas les unes des autres, elles sont parentes, nous ignorons leur souche commune : ce que nous savons, c'est que le sanscrit et le zend sont plus rapprochés que le grec et le latin du tronc dont toutes ces langues composent les ramifications. Le sanscrit et le zend ont été d'une très-haute utilité pour éclaircir les étymologies du grec, du latin, du lithuanien, des idiomes germaniques, du slave ; en revanche, ces langues ont jeté une lumière vive et inattendue sur le sanscrit et sur le zend. Je rappelle, à ce sujet, les admirables et importants travaux de MM. Eugène Burnouf et Bopp. La presque identité des idiomes sanscrit et zend ayant été démontrée par ces savants, on a rapproché les hymnes des Védas et du Zend-Avesta, dont le culte offre une magnifique parabole de l'Ecriture sainte.

» Les langues romanes, slavonnes et teutoniques modernes, n'ont pas été négligées. MM. Grimm, Dietz, Raynouard, Dombrowsky, et bien d'autres, se sont acquis un immortel mérite, glorieusement proclamé par l'Europe savante.

» Une autre série de langues, habilement explorée, se compose de la famille hébraïque, arabe et arménienne. La famille des idiomes de la Chine fut d'abord cultivée par les jésuites, qui se sont acquis un mérite immortel.

» D'autres races de langues sont encore peu exploitées ; je cite entre autres les débris des idiomes celtiques, sur lesquels tant d'esprits bizarres se sont si bizarrement exercés. Croira-t-on, par exemple, que les manuscrits les plus précieux pour

la connaissance du dialecte de la vieille Irlande, que les lois des anciens juges de l'île pourrissent dans quelque bibliothèque ou au Vatican de Rome? Tout cela court le plus grand danger de périr à jamais avec la langue gaélique, aujourd'hui presque entièrement éteinte. Quand cette langue aura complétement disparu, qui nous expliquera les codes? et cependant *l'étude de l'irlandais est d'un prix inestimable, cet idiome peut seul nous ouvrir l'intelligence de la Gaule primitive, qui parlait un idiome parent de l'Irlandais.* C'est en Irlande et dans la haute Ecosse, ce n'est pas dans le pays de Galles et dans la Basse-Bretagne, qu'il faut étudier les monuments de la pensée que nous a laissés un peuple vaillant, anciennement conquérant de Rome. Les Romains l'ont entièrement métamorphosé, en lui enlevant langue, religion, institutions [1]. »

LANGUES GAÉLIQUE, PHÉNICIENNE, ÉTRUSQUE.

Quoique plusieurs causes aient contribué à l'anéantissement des vieux manuscrits irlandais, néanmoins ce pays en possède un plus grand nombre qu'aucune autre nation de l'Europe. Ayant été instruits dans l'usage des lettres bien

[1] Toland dit que l'irlandais, le plus pur de tous les dialectes celtiques, a plus d'analogie avec la langue mère que l'idiome du pays de Galles, dont les documents sont moins nombreux et moins anciens que ceux de la langue irlandaise. Cette dernière est par conséquent indispensable pour connaître la religion et les sciences des Celtes. Cambden et d'autres savants ont reconnu l'identité du breton de nos jours et de ces vieux mots galliques extraits par des auteurs grecs et latins.

M. Lhuyd, conservateur du musée d'Oxford, avait déjà remarqué l'identité qui existe entre ces mots et l'irlandais, même avant qu'il n'eût étudié ce dernier idome.

avant le temps des Grecs, ils ont pu transmettre à la postérité leur histoire primitive.

Il y a peu de sujets historiques qui aient autant occupé les philologues et les antiquaires, que celui des habitants primitifs de l'Irlande et de l'époque de leur premier établissement dans ce pays. On a composé sur ce sujet des vocabulaires volumineux, de savants ouvrages et des essais remplis d'érudition. Un auteur a réfuté ce qu'un autre avait avancé ; celui-ci a nié ce que celui-là s'était efforcé de démontrer. Un étymologiste attribue l'analogie des langues à la ressemblance des mots ; un autre, à la ressemblance de la construction; mais en dépit de toutes les preuves qu'ils ont amoncelées, ce sujet est encore presque aussi inintelligible aujourd'hui que le monde fossile l'était pour les prédécesseurs de Cuvier. Les autorités insulaires, et les traditions nationales, font venir de l'Espagne les premiers habitants, et les appellent *Scuits*. Mais jusqu'à présent l'on n'a pu dire au juste à quelle famille du genre humain ces *Scoti* appartiennent. Les écrivains anglais, toujours injustes envers les Irlandais[1], ont entièrement rejeté les récits et les traditions de ces derniers, sans daigner même les examiner; tandis que des auteurs plus zélés que prudents ont voulu faire passer comme vérités irrécusables les légendes non appuyées du témoignage des écrivains de l'antiquité. Parmi ces derniers il faut citer le général Vallancey notamment, et surtout Sir William Betham qui prétend, après avoir examiné les noms des montagnes, des rivières, des villes, des lieux les plus remarquables non-seulement de la Phénicie, mais de la Méditerranée, de la Gaule, de la Pénin-

[1] Les Irlandais qui furent appelés *Scuti* par les auteurs romains de la décadence et *Scuits* par les Anglo-Saxons, ont cessé de porter depuis longtemps ce nom, que l'on donne exclusivement aux habitants du nord de la Grande-Bretagne. Demandez à un montagnard d'Ecosse le nom de son pays, il répondra qu'il n'est pas écossais, mais bien *Albanach* ou *Gaël*, d'anciennes colonies de Phéniciens, portant les noms de Gaël, Gaëltach, longtemps avant l'ère chrétienne ; les Irlandais, les Gaëls de l'Ecosse et les Manks, leurs véritables descendants, sont les seuls qui parlent le langage de cet ancien peuple.

sule hispanique, et des îles britanniques, que les noms gaéliques donnent une description si exacte des traits caractéristiques du pays, des occupations des habitants, qu'il est impossible de douter un instant que le peuple qui leur donna ces noms ne parlât le gaélique. » Que par conséquent c'est aux phéniciens que remontent les antiquités des Celtes et de la plupart des peuples maritimes de l'Europe. Nous n'en finirions pas si nous citions toutes les étymologies que donne ce dernier auteur, nous signalerons seulement les suivantes qui semblent en effet appartenir au punique, en renvoyant au reste la responsabilité à leur auteur [1].

[1] Le mot PHÉNICIEN vient de *feine* (*a*), labourer, et *oice*, eau, mer, le laboureur de la mer, terme expressif. Car les Phéniciens furent une nation de marins et de navigateurs; du mot *oice* est dérivé l'Océan : *oice*, mer; *cean*, principal, chef, la grande mer ou Océan. Les Phéniciens furent aussi appelés SCUITS : *scuits* veut dire vaisseau ou navigateur. De là les colons dérivent le nom de Scoti, et nullement du pays imaginaire dont parle le général Vallancey et d'autres écrivains qui, en voulant faire passer leurs fictions pour de l'histoire, ont jeté tant d'incertitude et de doute sur les annales de cette île. Nous expliquerons d'abord les noms des villes sur la côte de la Phénicie, en commençant par la ville principale.

Il reste à éclaircir un point qui n'a, jusqu'ici, été expliqué par aucun auteur, c'est que tout le pays voisin de *Tyr* et de *Sidon* jusqu'à *Acre* portait autrefois le nom de *Galilée*, ou *pays des Gaëls sur la côte de la mer*, de *Gaël*, nom que les colonies phéniciennes de l'Europe se donnaient; *Ia*, pays de, et *Li*, côté de la mer. Il semble ainsi parfaitement démontré que les Phéniciens étaient les ancêtres des Gaëls, dont la Galilée était la patrie primitive.

TYR, *Tir*, *Tior*, la terre par excellence, la patrie des Phéniciens, l'objet de leur orgueil, ne s'appelait pas autrement que la ville.

SIDON ou SAIDA, *saida*, siége ou site, quoique inférieur à Tyr en gloire, fut, dit-on, le premier établissement des Phéniciens sur la Méditerranée.

PALMYRE, *palas*, le palais, *mire*, de plaisir : le palais des plaisirs.

TADMOR, de *taig*, maison, et *mor*, grand : la grande maison ou palais.

L'ITALIE, d'*it*, blé, *talam*, pays, ou terre de blé.

(*a*) Dans l'impossibilité de nous procurer des caractères irlandais, nous avons eu recours aux caractères italiques.

Sir W. Betham, à l'appui de sa théorie et au moyen de l'Irlandais a cherché aussi à expliquer les inscriptions des monuments que l'on a découverts parmi les sépulcres de l'ancienne Étrurie. Mais s'il a existé quelque ressemblance entre les Étrusques et les habitants de nos côtes de l'Occident, cela a dû être par l'intermédiaire de ce grand fleuve d'émigration celtique qui roula les flots de sa population en suivant l'axe de l'Europe

Le TIBRE, sans nul doute le phénicien *tibar*, fontaine, source.

DALMATIE, de *dal*, tribu, part, et *mait*, bon, l'excellente portion.

La SARDAIGNE, de *sard*, plus grand ou plus large, et *inis*, île : île plus grande relativement à la Corse.

Les BALÉARES, de *ba*, vaches ou bestiaux, et *léar*, la mer, probablement parce que ces îles paraissaient aux navigateurs, en pleine mer, ressembler à des bestiaux. Diodore de Sicile dérive ce mot de βαλλειν lancer, parce que les habitants étaient d'habiles frondeurs; mais cette étymologie est inexacte, car longtemps avant l'époque où les Grecs naviguèrent dans ces mers, ces îles étaient connues des Phéniciens.

Bien que cela n'entre pas tout à fait dans mon sujet, dit Sir William Betham, à qui nous empruntons ces détails, je vais expliquer ici ce que l'on entendait par les mystérieux monts RIPHÉENS et les forêts HYRCINÉENNES, dont personne n'a jusqu'ici même essayé de déterminer la position. Le mot *Riphéen*, terme général appliqué sans nul doute par les Phéniciens à toutes les chaînes de montagnes grises, rocailleuses, stériles, vient de *riabac*, gris, et *eigean*, dur, rocailleux, stérile, se prononçait Rephean. Ainsi l'on entendait par monts Riphéens toutes les chaînes de montagnes de ce genre. Les forêts Hyrcinéennes (ce mot dérive de *iar*, l'ouest, et *cein*, éloigné) étaient celles qui se trouvaient dans les contrées situées le plus à l'ouest.

MALTE ou MÉLITE, de *melt*, bannissement ou lieu d'exil. — RUSADIR; le promontoire qui porta ce nom en Afrique, appelé aujourd'hui Capo de Tres-Forcas, dans le royaume de Fez, à l'est de Ceuta; de *ruad*, rouge, *sadac*, sable ou poussière.

CHARIDÈME (le promontoire de), aujourd'hui le cap de Gates dans la Grenade; de *caor*, brebis, et *diamann*, nourriture ou pâturage. Nous avons, à l'entrée de l'océan Atlantique, le rocher de Gibraltar, dont l'ancien nom était CALPE, en irlandais *calb*, tête chauve.

ABEILA, l'ancien nom de Ceuta, sur la côte d'Afrique, vis-à-vis de Gibraltar, et qui forme avec ce dernier l'entrée de la Méditerranée en sortant de l'Atlantique. Le sens littéral est, son embouchure; de *a*, sa, *bell*, bou-

centrale, remplissant de ses habitants les vallées du Danube et du Rhin, et s'étendant dans les forêts encore vierges de la France, de l'Espagne et de la Suisse. Les Celtes furent donc sans contredit les ancêtres de l'Europe, les pionniers de la civilisation. Ce furent les *Pelasgi* de la Grèce, les *Siculi* et les *Aborigenes* de l'Italie, les *Iberi* et les *Celtiberi* de l'Espagne, et les *Britanni* des îles occidentales de l'Europe.

che. Il serait impossible de choisir des termes plus convenables que Calb et Abeila pour représenter l'exacte position de ces deux caps.

CADIZ ou GADES, la première grande ville bâtie par les Phéniciens lorsqu'ils pénétrèrent dans l'Océan, vient de *cadas*, honneur, privilége, gloire.

Le mot BRIGA était ajouté à plusieurs noms de lieux qui se trouvent le long de la côte, tels que Abobriga, Celtobriga, Talabriga, Mirobriga, Coimbriga, Lacobriga, Cetobriga, Hierobriga. D'autres noms, comme Brigantium, commencent par Briga. Tous ces mots dérivent de *briogac*, montagneux, qui se prononce *briga*.

PEUPLES ET RIVIÈRES DE L'ESPAGNE ET DU PORTUGAL.

LES ASTURIES, de *as*, chute d'eau, *tir*, pays, le pays des torrents.
CALLAICI : *caolleac*, étroit, le pays près de la mer, aujourd'hui appelé Tra-los-Montes et la Galicie, séparées par des montagnes du reste de l'Espagne.

CANTABRI : *Ceann*, têtes, *tiar*, élevé, et *bri*, colline. Le pays élevé et montagneux.

LUSITANI : *Luis*, fleurs ou herbes, *o*, de, et *tana* pays. Le pays des fleurs.

La BIDASSOA, de *bed*, fruit, *as*, torrent, et *ua*, pays.

L'EBRE, d'*ebar*, boue.

Le GUADALQUIVIR ou Bœtis, de *beit*, double, parce qu'il a deux branches qui se réunissent.

Le TAGE : *taoi*, doux; DURIUS, de *dur*, eau, ruisseau, rivière.

MONDONEDA, de *moan*, héros, et *donadas*, malheureux.

Un officier de mes amis, qui a servi dans la guerre de la Péninsule, m'apprit qu'un des régiments d'infanterie s'appelait encore aujourd'hui *Espinados maondonedas*. Voici ce que la tradition a appris à ce sujet : Une conspiration fut tramée contre la vie du souverain, mais son palais, qui fut attaqué par une force supérieure, avait été si bien défendu par sa garde,

On a, d'une manière originale, appelé la littérature d'Étrurie une *littérature géologique*, la considérant comme tout aussi mystérieuse et inintelligible que ces monuments de la nature primitive que les géologues ont pour ainsi dire exhumés et soumis à nos investigations.

Les caractères empreints sur le roc et les formations qui ont survécu aux ravages des siècles, n'offraient pas, en effet,

que les assaillants furent repoussés avec perte. Cependant ce régiment avait tellement souffert, que de trois cents hommes il n'en survécut que trente.

Le roi ayant voulu les récompenser, ils demandèrent seulement que leur régiment composât désormais la garde du roi d'Espagne. Le mot *maondonedas* n'a pas de signification en espagnol, et comme l'époque où cet événement a eu lieu est encore inconnue, il faut croire qu'il date d'une très-grande antiquité, lorsque le gaélique était la langue du pays. Comme le mot *maondonedas* s'adapte parfaitement à cette légende, cet officier en fut frappé et m'assura qu'en Espagne, bien que personne n'eût connu la signification du mot, l'histoire elle-même en était extrêmement populaire. La ville épiscopale de la Galicie a emprunté son nom de cet événement.

BRETONS ET GAULOIS.

Les principales divisions de ces tribus étaient les HELVETII et leurs subdivisions, les TIGURINI, les TUGENI, les SEDUNI, les RAURACI, les AMBRONES, les SEQUANI, les SEGUSIANI et les URBIGENES. A l'ouest du Rhône et de la Garonne, vivaient les ÆDUI, les MANDUBII, les BOII, les LINGONES, les MELDI, les CUBI, les BITURIGES, les LEMOVICES, les RUTENI, les SAUTONES, les PICTONES, les CURIOSOLITES, les VENETI, les CORISPITI, les OSISMII, les MAMNETES, les UNELLI, les RHEDONES, les AULERCI, les CARNUTES, les EUBEROVICES, les LEXOVII, les VIDUCASSES, les BAJOCASSES, et quelques autres tribus moins importantes.

Nous avons rapporté ces noms à dessein, pour démontrer qu'ils dérivent du gaélique, ainsi que ceux des divinités, des princes, des personnages éminents, des rivières et des villes; en un mot, tous les termes que César, Tacite, et d'autres auteurs romains prétendent appartenir à la langue celtique. On trouva dans les camps helvétiens, écrite en caractères grecs, la liste des hommes, des enfants, des vieillards et des femmes qui furent amenés devant César; le nombre en fut de trois cent soixante-huit mille,

des preuves plus faciles à expliquer l'existence de reptiles, de poissons, d'énormes et puissants monstres antédiluviens, que les monuments étrusques, de la civilisation et des lumières de l'Italie centrale.

Cuvier, Buckland, Flourens sont parvenus à pénétrer au sein de l'obscurité dans laquelle cette branche des sciences était plongée, et, grâce à leurs admirables travaux, l'inspection

dont cent quatre-vingt-douze mille en état de porter les armes. Nous pouvons en conclure que les Celtes, dont le caractère était fier et guerrier, étaient aussi un peuple instruit. Nous voyons aussi par un autre passage de César, que s'ils employaient les caractères grecs, ils ne connaissaient pas cependant cette langue, car il écrit sa lettre ou dépêche à Cicéron en grec, afin qu'elle ne fût pas interceptée. Ce fait, ajoute Sir William Betham, est une preuve convaincante de l'origine phénicienne des Celtes; les Grecs comme les Celtes reçurent primitivement leur alphabet de dix-huit lettres des Phéniciens, comme nous le prouverons lorsque nous traiterons de leur origine.

LES GAULOIS.

D'après les historiens de l'Irlande fabuleuse, *Golamb* ou Milesius, le chef principal des Gaëls lorsqu'ils envahirent l'Irlande, celui qui fut la souche de leurs rois, eut trois fils : *Heber*, *Heremon* et *Ir*, que les anciennes et nobles familles de l'Irlande réclament pour leurs ancêtres, O'Neill, O'Brien, O'Connor, Mac Murrough, qui veulent dire descendants de Neill, de Brien, de Connor et de Murrough, à la manière patriarcale des Hébreux, qui disaient Ben-Ruben, Levi, Judas, Benjamin, les Cananéens, les Edomites, etc., etc. Ils prétendent que le nom de Gaël dérive de celui d'un de leurs ancêtres qui s'appelait *Gaodhil* ou *Gaodil*, qui se prononce *Gaël*, fils de *Niul*, fils de *Phenius Farsa*, ancêtre de Milesius. Ces historiens assurent que les descendants d'*Heber* étaient établis dans les Gaules du temps de César, sous le nom d'*Euberovices* ou enfants d'Heber. York, la capitale des Brigantes, fut nommée Eboracum ou Eberovicum, et les O'Neill ou *Ua nell* prirent le nom d'Unelli, la tribu d'Æed ou de *Hugh* celui d'Ædui. Les descendants d'Ir, dans cette partie de la Grande-Bretagne qui s'appelle aujourd'hui Galles du nord et du sud, se nommaient *Silures* ou *Semence*, d'Ir. *Ordovices, enfants d'Ir*. L'explication suivante en gaélique, des noms des peuples, des rivières et des différentes parties de la Gaule et de la Bretagne, offre au moins l'attrait de la nouveauté.

du plus simple fossile, même de la plus faible empreinte, suffit à l'anatomiste pour s'assurer du genre et de l'espèce du corps organisé auquel ces fragments ont appartenu. Les recherches savantes des érudits français, anglais, allemands déjà cités, et surtout d'Eugène Burnouf, qui est arrivé à accomplir pour le sanscrit ce que l'immortel Cuvier a fait pour l'anatomie comparée, ont puissamment contribué à avancer

PEUPLES DE LA GAULE CELTIQUE.

Les ÆDUI ou HEDUI, de *Aed*, Hugh, nom d'homme; il signifie aussi un œil, un homme qui a du discernement. Les Hedui étaient les descendants d'*Aed ;* d'*ua*, descendants, et *aeid*, Hugh.

AQUITANI, d'*oice*, la mer, et *tana*, pays, qui se prononce *oiketana*. Les AQUITANI, les MEDULI et les NITOBRIGES n'appartiennent pas à la Gaule celtique.

ARVERNI, de *ar*, labourage, et *fearn*, bon fermier.

AULERCI, de *all*, grand, et *learg*, plaine.

AULERCI EUBEROVICES ou les descendants d'Eber ou Heber, de *Eber*, Heber; *do*, de, et *mic*, enfants.

Les CARNUTES, aujourd'hui Chartres, de *carn*, autel, et *nuaid*, nouveau ou récent. Selon César, les druides s'assemblaient en ce lieu tous les ans pour juger. Le nom de Carnutes lui fut donné lorsque les druides gaulois, ayant cessé de se soumettre aux jugements des druides bretons ou irlandais, l'avaient choisi pour lieu de leurs assemblées.

Les EUBEROVICES, d'*Eber*, Heber, un des fils de Milesius, patriarche des Gaules; *do*, de, *mic*, enfants ou descendants.

HELVETII, de *ell*, multitude, *feit*, nerveux.

LEXOVII, de *leogac*, marécageux. Le peuple qui habite le pays bas sur la Seine; aujourd'hui le département de l'Eure.

LINGONES, de *lin*, borne, et *gan*, extrême. Peuple sur les frontières de la Belgique.

MEDULI, de *meide*, le cou, *dul*, pêcheurs aux filets. La langue de terre entre la Garonne et la mer.

NITOBRIGES, *niod*, fort, capable, prospère, et *bruagaide*, fermiers. Peuple qui vivait sur les bords de la Garyonne en Guyenne.

PICTONES ou PICTAVII, de *picidac*, lanciers, hommes armés de lances.

RUTENI, *ruta*, tribu, *ine*, petit.

SANTONES, de *san*, vieux, et *tan*, pays; ou *sant*, saint, et *aban*, rivière.

la connaissance des idiomes de l'Orient et de l'Occident. Il existe, dans toutes les langues parlées ou écrites, des fragments de cette langue primitive, au moyen de laquelle les premières races d'hommes ont pu se communiquer leurs pensées. Ces débris, qui expriment des noms d'objets familiers, de besoins et de sensations, sont aussi d'anciens types, espèce de fossile de langage, d'expressions, ou mode de discours qui a été sté–

SEQUANI : *sgeanac*, impétueux, furieux. Les habitants de la Franche-Comté.

TULINGI, de *tul*, flot, torrent; *lingead*, sautant, se précipitant. Habitants du pays rempli de torrents qui se trouvent dans le voisinage du lac de Constance.

UNELLI : *ua*, de, ou qui dérive de, et *Nel*, Neil, les descendants de *Neill*, les O'Neill.

RIVIÈRES DE LA GAULE.

La DORDOGNE, *Durianus*, qui se jette dans la Garonne, de *dord*, qui murmure, et *aban*, rivière; se prononce *Dordaun*.

La DURANCE, de *dub*, noir, ou *dur*, eau, et *aban*, rivière.

La GARONNE, *Garumna*, de *garb*, impétueux, et *aban*, rivière.

LEMANUS, rivière et lac, de *leam*, bateau, et *aban*, rivière.

LIGER, la Loire, de *liugad*, lent, rampant.

MATRONA, la Marne, qui se jette dans la Seine, de *matair*, mère, cause, c'est-à-dire source principale, et *aban*, rivière.

La MAYENNE, qui se jette dans la Sarthe et dans la Loire, de *ma*, propre, pur, et *aban*, rivière.

L'OISE, *Israuna*, qui se jette dans la Seine, d'*uisge*, eau, et *aban*, rivière ou bras de rivière plus petit.

Le RHIN, *Rhenanus*, de *rig*, roi ou chef, et *aban*, rivière.

Le RHONE, *Rhodanus*, de *roid*, rapide, et *aban*, rivière.

La SAONE, qui se jette dans le Rhône, de *sa*, courant d'eau, et *aban*, rivière ou bras de rivière plus petit.

SEQUANA, la Seine, de *seac*, gelé, et *aban*, rivière, ou rivière gelée.

Le TARN, qui se jette aussi dans la Garonne, vient de *tarnac*, bruyant.

réotypé dans tous les temps chez tous les peuples, malgré les innombrables variétés du langage des hommes, et qui peuvent se rapporter tous à cette langue mère, source et racine de toutes celles qui lui ont succédé.

En effet, malgré les différences dues à l'influence de la constitution physique, du sol, du climat, du degré plus ou moins grand de civilisation résultant de leurs relations com-

La VIENNE, qui se jette dans la Loire, de *fionn*, beau, pâle, agréable.

La VILAINE, qui se jette dans l'Océan, près la *Roche-Bernard*, de *vile*, port, et *aban*, rivière.

L'YONNE, qui se jette dans la Seine. Ce nom est l'abrégé d'*isca* et d'*aban*, qui se prononcent *Iscaun*.

Un grand nombre de rivières de la Gaule ont la terminaison gaélique d'*aban*, ou *avon*, ou *aun*, comme les Irlandais le prononcent. Ex. : Sequana, Matrona, Rhenanus, Rhodanus, Durinanus, la Vilaine, la Mayenne, la Vienne, l'Yonne, la Saône et la Durance. L'*Oise* est l'*Isis*, l'*Uske* et le *Wisk* des Bretons. Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ce sujet, car c'est un fait démontré pour nous que le peuple qui leur a donné ces noms a dû parler la langue gaélique.

NOMS DE PERSONNES DE LA BRETAGNE ET DES GAULES.

BOADICEA, de *buag*, victoire, et *duis*, joyau, enfant chéri de la victoire: ainsi se nommait la reine des UCENI, qui tailla en pièces quatre-vingt mille Romains dans différentes batailles.

CADWALLADER, de *cead*, cent, et *balladoir*, vainqueur ou qui bat. Le vainqueur de cent hommes, ou en cent batailles.

CASSIBELAUNUS, de *Cas*, nom d'homme, et *bealin*, petite bouche. Caas à la petite bouche.

CARACTICUS, de *caradac*, homme qui a beaucoup d'amis ou une suite nombreuse.

CINGETORIX ou CUNGETORIX, de *cingead*, vaillant, et *rig*, roi. Il y eut plusieurs personnes de ce nom: un roi des Treviri, un autre de Kent.

GALGACUS, de *galgad*, champion, *ou gal*, étranger, et *catac*, combattant: celui qui se bat contre les étrangers.

ORGETORIX, de *oirdearc*, noble ou illustre, et de *rig*, roi; c'était le roi

merciales avec d'autres peuples, ces tribus descendaient toutes d'une même souche et ont dû par conséquent conserver quelque empreinte de leur origine primitive que nul laps de temps ne pouvait effacer, ni aucune vicissitude de fortune détruire. De là les rapports frappants que l'on découvre entre le langage et les coutumes des Celtes et des Grecs, rapports qui se trouvent d'autant mieux caractérisés que l'on remonte la série

des Helvétiens. C'est de lui que César a dit : « Apud Helvetios longe nobilissimus et ditissimus fuit *Orgetorix*. »

VEREDOCTUS, de *feredac*, bravoure ; ce nom est fort répandu chez les Irlandais ; c'était l'ambassadeur envoyé à César par les Helvétiens.

VERGOBRETUS, de *fear go breath*, l'homme qui juge, fut le nom du premier magistrat et non pas d'un homme.

VORTIGERN, de *for*, chef, et tigerna, seigneur.

PEUPLES DE LA BRETAGNE.

Les BRIGANTES, peuples qui habitent le comté d'York, depuis l'*Humber* jusqu'au *Derwent*, le *Lancashire*, le *Cumberland*, le *Westmoreland* et *Durham*. Ce mot vient de *brig*, colline ou terre élevée, parce que c'est la partie la plus montagneuse de l'Angleterre.

Les CALÉDONIENS, de *calaid*, dur, frugal, et *daoin*, peuple.

Les CANTII, peuple du comté de Kent, de *cean*, tête, et *tir*, pays.

La capitale CANTERBURY a conservé son nom celtique ; les Saxons l'appelaient CANTIRLAND.

Les GANGANI, de *gangan*, extrémité, habitaient la partie sud-ouest du comté de *Carnarvon*, dans le nord du pays de Galles. C'étaient des *Ordovices* qui furent appelés Gangani à cause de leur position géographique.

Le peuple du comté de Clare, en Irlande, dont la situation est analogue, fut aussi nommé *Gangani* par Ptolémée. Il y avait également des Gangani dans la Cornouailles et dans l'Espagne.

Les ORDOVICES, peuples du nord du pays de Galles, d'*Ir*, patriarche des Gaëls, fils de *Milesius*, et frère d'*Heber* et d'*Eremon ;* de *do*, de, et *mic*, pluriel de *mac*, un fils.

Ainsi les *Ordovices* étaient les descendants de la tribu d'*Ir*.

Les SILURES, peuples du pays de Galles, de *siol*, semence, et *ir*, d'*ir :*

des siècles. De là aussi la ressemblance qui existe entre les langues celtique, grecque et latine. Ce sont divers dialectes de cette langue mère que l'on parla avant que la Grèce n'eût ni nom, ni langage, et qui furent apportés en Italie par les races primitives dont l'origine a été si obscure, même aux époques les plus reculées de l'histoire romaine, qu'on les faisait surgir du sol qu'ils habitaient. C'est encore cette langue que par-

c'était la même tribu que celle des *Ordovices ;* on les représente comme un peuple ayant le teint basané, ce qui semble s'accorder avec leur origine orientale.

Les noms des tribus du nord de la Bretagne expriment tous sans exception la position de leur pays ou leurs mœurs particulières, et leur furent donnés par leurs voisins les *Gaëls,* qui naviguèrent sur les côtes de cette île longtemps avant l'arrivée des Romains.

RIVIÈRES DE LA BRETAGNE.

AVON, de *aban*, rivière, se prononce *avaun* ou *aun*.

Le BLACKWATER, dans le comté d'*Essex*, appelé par les Romains *Idumania*, de *dub*, noir, et *aban* ou *amman*, rivière, rivière noire.

Le CAM, à *Cambridge*, de *cam*, tortueux.

Le CLWYD, de *cluid*, coin ou angle de la mer ; un bras de mer.

L'HUMBER, dans les comtés d'*York* et de *Nottingham*, de *um*, la terre, et *bar*, la mer, ou la mer dans l'intérieur des terres, appelé par les Romains *Abus*, de *ab*, rivière ; c'est-à-dire la rivière par excellence.

L'ISIS, dans le comté d'*Oxford*, de *isca*, eau, se jette dans la *Tamise*.

Le SEVERN, *Sabriana*, de *sa*, ruisseau, et *brean*, sale, boueux.

La TAMISE, formée par la *Thame* et l'*Isis*, de *tame*, doux ; *uisge*, ou *isca*, eau.

Le TRENTE, dans le comté de Nottingham, de *tri*, troisième, et *en*, eau ou ruisseau, la troisième rivière qui se jette dans l'Humber.

Le TWEED, dans le *Northumberland*, appelé *alaun*, de *al*, truite ou saumon, et *aban*, rivière, ou rivière aux saumons.

TYNE, dans le Northumberland, de *teign*, rapide.

ARMES DES CELTES. — CHARS DES BRETONS.

Les armes des Celtes s'appelaient *Spatha*, *Gessum*, *Lancea*, *Sparum*, *Cateia*, *Matara* ou *Mataris*, *Thyreos* et *Cetrum* ou *Cetra*.

lent de nos jours, mais d'une manière corrompue, les Bas-Bretons, les Basques et les habitants du pays de Galles; et, sous une forme plus pure, les montagnards de l'Ecosse et surtout les Irlandais qui ont pu mieux conserver le langage de leurs pères. Il n'est pas surprenant, au surplus, que l'on découvre en Irlande des restes de coutumes celtiques en plus grand nombre que partout ailleurs, ou que l'on y parle la lan-

Le SPATHA était une masse d'armes, de *spada*, gros bâton ou massue.

Le GESSUM ou Gæsum était un javelot employé par la cavalerie, et dont le maniement exigeait une grande adresse. *Gaiscid* est un guerrier à cheval, un cavalier ; *gaisge* veut dire valeur ; *gais*, ruse, commandement.

LANCEA, en irlandais *lansaide*, un piquier.

Le SPARUM, de *sparraim*, je pousse, je chasse ou je perce ; c'était probablement une lance.

CATEIA, de *gat*, trait, dard ; *teas*, feu, un dard de feu. Tous les commentateurs, depuis Servius jusqu'à ceux de nos jours, et tous les lexicographes se sont trompés sur le sens de ce mot, qui est incontestablement d'origine celtique.

MATARA, de *mmiodog*, est un couteau ou poignard.

Le THYREOS était une arme ayant des dents comme une scie, et dérive de *taireosg*, une scie.

Le CETRUM, du mot gaélique *caitreim*, renommée, victoire, triomphe. Il est probable que cette arme fut ainsi nommée à cause de son utilité.

Ces explications nous paraissent suffisantes pour démontrer l'identité d'origine des Bretons, des Gaulois et des Irlandais, qui tous descendaient des Celtes.

Les anciens Bretons se servaient de chars dans les combats, coutume fort en usage chez les Phéniciens. Les noms de ces chars sont dérivés de l'irlandais.

Le RHEDA vient de *reid*, terrain uni. Quelques-uns de ces chars furent armés de faux et s'appelèrent Covini, de *caomm*, courir ensemble ; *caommin* veut dire un petit nombre de personnes transportées dans ces petits chars.

ESSEDUM (le HASSEDAN des Phéniciens), de *eis*, bande, *ead*, protection. Les conducteurs s'appellent Essedarii, de *essedoir*, celui qui conduit, qui se bat dans un chariot.

CARRI est le *carr* irlandais.

gue celtique avec plus de pureté ; puisque sa position insulaire l'a protégée contre les désastres qu'ont éprouvés d'autres pays. En Irlande, l'antiquaire n'a pas besoin de chercher les débris de ses habitants primitifs, des dynasties expulsées, et des gouvernements éteints, ni de débrouiller le chaos des coutumes et des langues de peuples qui, dans d'autres contrées, opposent des obstacles presque insurmontables à la science de l'histoire.

Il n'y a pas plus de deux siècles que l'on rencontra en Irlande des chefs dont les ancêtres étaient chefs aussi des mêmes coteaux, des mêmes plaines et des mêmes vallées du temps de Thésée et des Argonautes. Quiconque veut donc étudier les antiquités, les institutions, les coutumes et les langues celtiques ne peut s'en occuper avec plus de fruit qu'en Irlande en déchiffrant cet idiome que, sans crainte d'être démentis, nous pouvons appeler la langue la plus ancienne non-seulement de l'Europe, mais du globe.

Cependant, si nous exceptons les travaux des O'Halloran, des O'Connor, des Vallancey, des Betham dont le zèle incon-

Les CATERVA des Bretons, un corps semblable à la légion romaine ou à la phalange macédonienne, viennent de *cat*, bouteille, ou corps de trois cents soldats, et de *toirb*, combustible ou matière ; *catoirb*, matériaux pour être employés ; *cettern*, corps de soldats. Les Caterva correspondaient aux KERNS des Irlandais, et aux KAETRINE des Écossais. Ils dérivent tous de ce mot celtique.

BRAS DE MER. — EMBOUCHURES DE RIVIÈRES DE LA BRETAGNE.

BODERIA (Firth of Forth) derive probablement du bruit que fait ici la mer. *Bodaire*, bruit étourdissant.

BELISAMA, la *Mersey*, appelée aussi après *Belasamain*, reine du ciel.

VECTÆ, l'île de Wight, de *feic*, vue, vision.

VENTA, de *bean*, une femme, *teac*, maison, que l'on prononce vantagh, le palais de la reine : *venta Icenorum*, le palais de Boadicea, reine des Iceni : *venta Silurum*, le palais ou la maison de la reine des Silures.

PORTUS ADURNI, Portsmouth, de *a*, le, *dur*, eau.

SABRINA, Canal de Bristol, de *sa*, courant d'eau, *brean*, boueux.

SOLWAY ou ITUNA, de *it*, blé, et *aban* ou *amman*, rivière.

sidéré a tant nui à ces études, personne ne s'est encore présenté sur la voie où il peut devenir possible de déchiffrer le vieux dialecte irlandais.

CELTES-PHÉNICIENS.

Convaincu qu'on ne saurait être parfaitement instruit de l'origine d'une langue si l'on ne connaît celle des peuples qui la parlent, comme l'a fort bien fait observer le savant Duclos, et après lui le non moins érudit Mary-Lafon, nous croyons devoir donner ici l'esquisse historique des premiers habitants et des peuples qui prirent possession des côtes de la Méditerranée, et dont l'idiome a dû, sinon se fondre, du moins exercer une immense influence sur celle des aborigènes.

A combien de controverses l'histoire des Celtes n'a-t-elle pas donné lieu! Malgré tout ce que les savants et les érudits ont écrit sur ce peuple, leur origine est aussi peu connue aujourd'hui que si cette question n'eût jamais été agitée. Les écrivains de l'antiquité, comme nous l'avons précédemment démontré, comprennent sous le nom de Celtes tous les habitants des rives occidentales de l'Europe. Hérodote dit que l'Espagne, la Bretagne et la plus grande partie de la Gaule étaient soumises à ce peuple. César, qui a donné des détails si étendus sur les institutions des habitants primitifs de ces pays, se tait sur leur origine. Suétone dit qu'elle se perd dans la nuit des temps.

Les écrivains de la Grèce et de Rome, loin d'éclaircir l'histoire ancienne, ont contribué à la rendre encore plus obscure. Ils ont cherché à introduire dans leur propre histoire les faits les plus saillants de celle des Phéniciens, et à détruire les monuments historiques d'un peuple auquel ils furent redevables de leur littérature et de leur civilisation.

Ces mêmes Phéniciens et les Egyptiens furent le peuple le plus instruit et le plus civilisé de l'antiquité. — Les Grecs orgueilleux reconnaissent avoir reçu leurs lettres de Cad-

mus. Leur désir d'attribuer l'honneur de toutes les inventions à leurs compatriotes les a portés à dénaturer la vérité historique. — La Phénicie, maîtresse absolue des mers, tenait le même rang parmi les nations de l'antiquité que l'Angleterre parmi celles des temps modernes. Les Grecs ne purent que l'imiter dans la suite, sans jamais pouvoir atteindre à la supériorité qu'elle avait acquise dans ses entreprises navales. Après la destruction de Tyr par Alexandre, ils s'approprièrent les héros et les découvertes des Phéniciens.

« Je l'ai parcourue cette terre ravagée! Grand Dieu! d'où viennent d'aussi funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle point reproduite à perpétuité? Pourquoi ces terres sont-elles privées des bienfaits anciens?

» Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les Etats belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées... Ah! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme?

» Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arad, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands et de soldats? Et ces laboureurs, et ces maisons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre?

» Les temples se sont écroulés..., les palais sont renversés, les ports sont comblés....., les villes sont détruites, et la terre nue d'habitants [1]. » (VOLNEY).

Le temps, non moins que la jalousie de leurs rivaux et de leurs ennemis, a tout détruit; les Romains, pour enlever

[1] Voyez la note de la page 112.

le seul obstacle qui les empêchait de s'emparer des richesses du monde et d'aspirer à l'empire universel, non-seulement rasèrent Carthage, mais, jaloux de la gloire des Phéniciens, ils détruisirent tous les documents historiques qui pouvaient transmettre à la postérité l'antique gloire et la haute civilisation de ce peuple.

Delenda est Carthago! tel fut le cri universel des Romains. Ville, peuple, puissance, richesses, sciences, arts, commerce, et jusqu'à sa gloire même, tout fut compris dans cette expression terrible de haine et de vengeance. Aveuglés par leur jalousie et par leur avarice, les Romains ne purent sympathiser avec un noble rival que la fortune avait trahi, ou lui accorder dans l'histoire un rang plus élevé que le leur.

La destruction a été si complète que l'on ne peut pas même dire d'elle comme de Palmyre pleurant sur ses ruines : « Au milieu de ses champs solitaires, de ses aqueducs mutilés par les ans, et de ses temples renversés, tandis que l'astre radieux des fraîches nuits répand une lumière argentée à travers ses tours entr'ouvertes, brille avec de longs reflets sur ses tombes éparses et ses colonnes chancelantes, et blanchit au loin le désert par ses pâles rayons, la triste Palmyre contemple en silence le vaste naufrage, tourne vers le ciel ses yeux baignés de pleurs, et lève ses mains suppliantes. Si un ruisseau jaillissant du sommet des collines les arrose dans son faible cours, et va s'égarer dans les sables, sur l'humide rocher, l'hyène farouche hurle, le léopard siffle et la panthère gronde ; le vautour affamé jette un cri sauvage et rafraîchit son bec dans les eaux qu'il effleure d'une aile languissante ; au-dessous, avec sa gueule écumante et sa langue rouge de sang, le loup maigre et fatigué se désaltère en courant ; le fier lion se promène lentement sur les bords, entend le reptile redoutable, et frissonne de crainte en buvant ; le monstre écaillé déroule, en glissant sur la plaine, les nombreux anneaux de sa queue tortueuse, et inclinant sur les ruisseaux sa crête altière, tressaille à l'aspect du crocodile, qui plus bas ouvre une gueule menaçante. »

Ce n'est que dans l'Ecriture sainte et chez quelques écri-

vains de la Grèce que l'on peut trouver des traces de l'histoire primitive des Phéniciens. Quoique ces témoignages de leur antique splendeur ne nous offrent chez la plupart que des lumières fort incertaines pour connaître l'étendue de leur puissance, néanmoins elles nous démontrent le haut degré de civilisation que ce peuple avait atteint.

Hérodote dit que les Phéniciens entretenaient des relations de commerce avec les habitants d'îles situées au delà des colonnes d'Hercule. Diodore de Sicile, Pline, Strabon et Plutarque n'en disent pas davantage. Les auteurs grecs les plus anciens racontent qu'Hercule (nom allégorique sous lequel on comprenait les actes, les conquêtes et les établissements de ce grand peuple commercial) navigua au delà des colonnes qui prirent son nom, et subjugua les géants, Albion et Bergion, parmi les Celtes, c'est-à-dire l'Angleterre et l'Irlande. Aristote ajoute que ce peuple fonda des établissements dans ces îles.

Tandis que les Grecs étaient encore dans un état de barbarie, les navigateurs de Tyr et de Sidon avaient parcouru non-seulement la Méditerranée, mais ils avaient pénétré dans l'Océan au delà des colonnes d'Hercule, jusqu'aux côtes de l'Espagne, de la Gaule et des îles Britanniques. Ils connaissaient la mer des Indes et y envoyaient souvent des flottes ; si l'on excepte l'invention de la boussole, on peut avancer qu'ils ne cédèrent presque en rien aux plus habiles navigateurs des temps modernes. La Phénicie était située sur les côtes de la mer ; elle fut bornée au nord et à l'est par la Syrie proprement dite, au sud par la Palestine ou la Judée, et à l'ouest par la Méditerranée. Ses plus célèbres villes furent Simyra, Orthoria, Tripolis, Betrys, Byblus, Palbyblus, Berytus, Sidon, Sarepta, Tyrus, Paltyrus et Palmyra. La belle description que le prophète Ezéchiel donne de Tyr offre un tableau brillant de la magnificence, des richesses et du haut degré de civilisation de cet ancien entrepôt du commerce du monde.

Les Grecs et la plupart des nations européennes empruntèrent leurs divinités aux Phéniciens. Baal, Moloch, Thammis, Thammuz, Astaroth, Chion, Remphan, Dagon, furent les principales divinités de ces derniers. *Bel*, divinité des Chal-

déens et des Babyloniens, en l'honneur duquel fut bâtie la célèbre tour de Belus, fut la source qui infecta le monde entier de polythéisme. — Les Phéniciens introduisirent leur culte de Baal à Tyr et à Sidon, d'où il passa aux Chananéens et aux Juifs qui adoptèrent les rites et jusqu'aux noms de cette divinité. Tous ces peuples, comme les Celtes plus tard, lui offrirent des sacrifices humains: les Phéniciens adorèrent leurs divinités dans les forêts. Ils s'appliquèrent de bonne heure à l'étude de la philosophie. — On raconte que Moschus de la ville de Sidon enseigna la doctrine des atomes longtemps avant la guerre de Troie. — Abomeneus de Tyr avait embarrassé Salomon par les questions qu'il adressa à ce monarque. Tyr et Sidon produisirent leurs philosophes, Bœthus et Diodatus de Sidon, Antipater et Apollonius de Tyr; ce dernier a laissé un travail sur les écrits et les disciples de Zénon. — Les Phéniciens avaient acquis tant de puissance sur terre et sur mer, qu'ils purent se défendre contre Josué et les Israélites. David et Salomon recherchèrent leur alliance. La belle description, que Diodore de Sicile donne du siége de Tyr démontre que la prise de cette ville a coûté plus d'efforts à Alexandre que la conquête de toute l'Asie. Après toutes ces glorieuses entreprises, qui oserait révoquer en doute que les Phéniciens n'eussent fait d'assez grands progrès dans les sciences et dans la navigation pour envoyer des flottes aux îles Britanniques qui étaient loin d'offrir autant de difficultés ou de dangers?

Selon Strabon, ce fut principalement à Marseille que se firent les préparatifs des expéditions que les Phéniciens dirigèrent contre les îles Britanniques; mais les traditions des Irlandais regardent la Galicie comme le point de départ de leurs colonies. Ce ne fut que bien longtemps après que les Belges ou *Firbolgs*, comme les appelaient les bardes, s'établirent dans l'île. Ils furent à leur tour défaits et supplantés par les *Tuatha de Danaans*. Mais le dernier et plus important de tous les établissements fut celui des *Scythi* ou *Scoti*, qui s'établirent en Irlande environ deux ou trois cents ans avant Jésus-Christ. De là vient que tout le peuple reçut le nom

de *Scoti* ou d'*Ecossais*, qu'il conserva jusqu'au dixième siècle. La race à laquelle le sud de l'Irlande dut ses *Iberi* et ses *Hyberni*, le nom de sa rivière Ierne et de son promontoire sacré, existait bien longtemps avant que les *Scoti* vinssent se fixer sur ces côtes. Ceux-ci à leur tour firent place au Gaël, dont les descendants furent maîtres du pays à l'époque de l'invasion anglaise, sous le règne de Henri II, au douzième siècle.

HERCULE PHÉNICIEN.

Strabon, Appien, Diodore, Arien et Philostrate, font mention d'un temple bâti par les Tyriens, au détroit de Gibraltar, en l'honneur d'Hercule, qui, après avoir conquis les îles d'Albion et d'Ibernie, chassa de cette dernière les Belges, appelés dans l'histoire de l'Irlande *Firbolgs*, *FEARBOLGS*, hommes belges. Marcellin donne des éloges à Timagène pour avoir recherché les documents qui contenaient le récit des exploits d'Hercule. M. Sammes suppose que ces documents étaient syriens ou phéniciens, car Bochart a démontré que Timagène était natif de Syrie. Ce dernier a, selon Plutarque, écrit l'histoire de la Gaule. Hercule, après avoir passé le détroit de Gibraltar, conquit les côtes de la Gaule, l'Ibérie, la plus grande partie de l'Espagne et sans doute les îles Britanniques, car le fer-blanc fut connu dans l'Orient longtemps avant qu'un navigateur grec eût parcouru les mers de l'Occident. Il existe sur la côte occidentale du comté du Devon un promontoire qui prit le nom d'Hercule; on l'appelle aujourd'hui pointe d'Hertland.

D'après Varron, les Grecs comptaient quarante-trois personnes du nom d'Hercule, dont ils attribuaient les exploits aux grands hommes de leur nation; mais comme de tout ce qui tient de la fable, l'on ne sait rien de positif sur aucun des personnages de ce nom.

Lucien rapporte que dans les *Gaules* il avait vu, sous le nom d'*Ogmius*, *Hercule* représenté comme un petit vieillard, traînant à sa suite une foule nombreuse avec des chaînons pres-

que imperceptibles, dont un bout s'attachait à leurs oreilles et l'autre à l'extrémité de sa langue. Il apprit d'un savant Druide qu'Hercule ne désignait pas dans les Gaules, comme en Grèce, la force du corps, mais celle de l'éloquence. Il affirme ensuite qu'*Ogmius* était un mot gaélique, « UN MOT DU PAYS; » mais ce mot est celtique, et, pour nous servir de la phrase de Tacite sur les Germains, signifie le secret des lettres. Ainsi Hercule Ogmius est le savant Hercule, ou Hercule le protecteur du savoir.

Sur les côtés sont représentés des instruments de sacrifice et des têtes de taureaux entourées de guirlandes. Nous devons conclure de ces emblêmes qué l'Hercule des Phéniciens était le même que celui des Gaules [1].

[1] Hérodote commence son histoire par celle des Phéniciens, qu'il regarde comme la première des nations civilisées. Il paraîtrait d'après ses récits qu'avant de s'établir dans l'Asie Mineure, ils habitaient les côtes de la mer Rouge, d'où ce peuple entreprenant porta ses marchandises à travers les déserts jusqu'à la Mediterranée. Le même auteur ajoute qu'une flotte phénicienne, partie de la mer Rouge, après avoir fait le tour de l'Afrique, revint au bout de trois ans en Egypte; ils avaient par conséquent doublé le cap de Bonne-Espérance six cents ans avant l'ère chrétienne, événement que les Portugais n'accomplirent que deux mille ans plus tard, et qui leur valut la gloire d'avoir découvert par mer une route aux Indes.

Le général carthaginois Hannon, après avoir passé le détroit de Gibraltar avec une flotte de soixante vaisseaux, qui portait trente mille hommes, suivit la côte d'Afrique, où il bâtit plusieurs villes, et fixa pour limites à ses conquêtes Cerne ou Chernaa, qui veut dire la dernière habitation. En mettant la lettre H à la place du C, nous avons Herne d'où Ierne, l'ancien nom de l'Irlande, que le savant Bochart dérive d'Ibernæ, dont le sens s'accorde aussi avec l'étymologie phénicienne. Le nom propre de l'Irlande Iar, l'ouest, la fin, l'extrémité, fut à tort remplacé par celui d'Erin, qui est le génitif d'Eire. Le mot Iar se prononce comme Aire, Irlande, et s'emploie fort souvent pour désigner certaines parties d'une province, comme Iar-Conact, l'ouest de Connaught; Iar-Mnmain, l'ouest de Munster ou Ormonde. Le promontoire nommé par Strabon Ierne, *Ouest*, sur la côte la plus éloignée d'Espagne, et la rivière qui est voisine de ce promontoire, et que Mela appelle aussi Ierne, semblent démontrer que l'Irlande reçut son nom des Phéniciens. L'Espagne s'appelait Ierne à l'époque où ce pays

L'Hercule phénicien s'appelait Melicarte, en irlandais *Malna Catair*, roi de la ville, c'est-à-dire de Tyr, la ville par excellence, car c'est ainsi que les Phéniciens la désignaient.

L'Hercule des Phéniciens était le même que celui des Gaulois. L'Hercule ou l'*Iarcul* des Phéniciens *commandait* les armées. Ce dernier peuple, après avoir conquis l'Espagne, les îles Britanniques et la Gaule, jugea nécessaire de nommer un gouverneur général qui réunit dans sa personne l'autorité civile et militaire. Ce chef reçut le nom d'*Iarcul, le gardien* ou *protecteur de l'ouest. Iar, l'ouest*, et *Cul, le protecteur*. Ainsi s'explique le mystère qui enveloppait ce personnage extraordinaire. Il y eut plusieurs gouverneurs de ce nom pendant la domination des Phéniciens dans l'ouest, et leurs exploits réunis donnèrent lieu à la fable des travaux d'Hercule. Les Grecs, éblouis par la vaillance de ces Iarculs, qu'ils prirent pour une seule et même personne, en firent une de leurs divinités.

Il est également probable que les Tyriens placèrent leurs colonies de l'occident sous la protection de Baal, ou Apollon, et qu'ils lui donnèrent à cette occasion le titre de *Baal Iarcul*, ou de Baal le protecteur de l'ouest. Ce fut l'origine du culte de l'Hercule Tyrien. On l'adorait en Bretagne sous plusieurs noms, mais principalement sous celui de *Baal Túad Cadreach*.

Géryon vaincu par Hercule personnifiait aussi un peuple qui habitait les bords de la Garonne conquis par l'un des Iarculs phéniciens. D'après Virgile, ce géant ayant enlevé son troupeau

était la dernière terre connue ; mais lorsque l'Irlande fut découverte, elle reçut, à son tour, le nom d'Ierne. L'on trouve aussi, vers l'extrémité de l'Irlande, une rivière nommée, par Ptolémée, Iernus, qui correspond à l'Ierne d'Espagne. La langue irlandaise est donc la seule en Europe qui ait un terme pareil pour exprimer l'ouest, et nous voyons que tous les pays situés à l'ouest s'appellent ainsi dans l'idiome teutonique, comme *West*-rich, *West*-phalie, *West*-minster, *West*-chester.

Le mot Cabiri, qui signifie les dieux ou les mystères des Samothraces, est l'expression de puissance, de grandeur, en langue phénicienne. *Cabair*, *cabara* veulent dire soutien, bouclier, défense, et *cabaire*, un caqueteur, à cause probablement du langage inintelligible dont se servaient les initiés en parlant au peuple.

à Hercule, ce héros le tua. La Garonne se prononçait Garyonne, et les habitants des rives de ce fleuve ayant fait de nombreuses excursions sur le territoire phénicien, Iarcul les pilla et s'empara par représailles de leurs troupeaux, ainsi que de ceux de Géryon, qu'il envoya en Grèce.

LE GAEL.

Il serait aussi fastidieux qu'inutile de fatiguer le lecteur d'une longue énumération des dissertations savantes, écrites au sujet des Phéniciens et des Celtes. Nous préférons les renvoyer à nos *Etudes sur la littérature irlandaise*, où ils trouveront les renseignements les plus satisfaisants à cet égard. Sans nous hasarder dans des opinions extrêmes qui touchent aux limites de l'absurde, qu'il nous suffise de dire que l'imitation de l'histoire phénicienne que les Gaëls ont faite dans leurs légendes s'accorde sur plusieurs points avec les descriptions laissées par Hérodote et Diodore de Sicile. L'histoire fabuleuse des Gaëls avant leur arrivée en Irlande, selon leurs récits, commence, comme celle de la plupart des autres pays, par un *héros* ou *demi-dieu* qui les instruit dans les arts utiles de l'agriculture ou du commerce. Plusieurs noms que l'on trouve dans les écrivains grecs figurent également dans l'histoire irlandaise [1].

[1] FEINE, FARSA (*feine*, laboureur; *farsa*, instructeur), l'instructeur des laboureurs. Fenius, comme on l'a appelé en latin, était le grand chef de cette tribu. C'était le roi des SCOTS, *scuits*, voyageurs. Il avait deux fils. Nenual régna sur les plaines de Shinaar, et Niul le champion régnait sur un pays des environs de la mer Rouge, appelé Capicirunt, c'est-à-dire l'embouchure *de la rivière du pays qui produit de la gomme ou de la cire*, de *cab*, bouche; *a*, de; *clar*, cire ou gomme; *aban*, rivière.

A Niul succéda son fils *Gaodhal* ou *Gaël*, de qui ses descendants tirent leur nom.

EASRU ou l'*Econome*, fils de Gaël, fut le père de SRU le *Prodigue*, père de EBER SCUIT ou *Eber* le Navigateur, père de BEGAMAIN ou *Biodgamainighe*, l'ennemi de la disette, qui fut le père de *Ogamain*.

On raconte que les Firbolgs émigrèrent des bords du Pont-Euxin ; mais la patrie des Gaëls se trouvait dans le voisinage de la mer Rouge. Avant de s'établir en Irlande, ils visitèrent la Grèce, l'Égypte, l'Afrique et plusieurs autres pays.

Les aventures qui arrivèrent aux Phéniciens pendant les voyages qu'ils entreprirent pour leur commerce ou dans leurs expéditions militaires, se trouvent ainsi consignées dans l'histoire fabuleuse de l'Irlande : elle comprend les exploits du Gaël non-seulement dans cette île, mais en Espagne, dans les Gaules et en Bretagne, et même les actes et l'histoire primitive des Homérites ou Phéniciens de l'Arabie.

Sir W. Betham et l'école d'antiquaires dont il fait partie avancent, comme base fondamentale de leur théorie, que

Tait (Mercure), protecteur du commerce ; Dia Tait, le *dieu Tait* ou *Teutates*, le Mercure celtique, fut le père de Ogamain (ou *Adamain*), qui tua *Reabaloir*, l'homme rusé ; celui-ci eut trois fils.

Ealloid (*ealad*, habile), et Lamglas (*Lam glas*, main brune), Lamfhion (*Lam fion*, main blanche et pure), qui fut père de Heber Glunnfion (*glun fionn*, pure et chaste), père de Faobhar Glas (*faobhar glas*, à l'épée noire et effilée), père de Niannul (*nial-nuall*, l'illustre et noble) père de Nuagaot (*nua*, nouvelle ; *gaot*, mer), ainsi appelé parce qu'il découvrit la Méditerranée, père de Earchada (*ear cada*, qui rétablit), père de Dagdae (*dag*, bon ; *dae*, homme), dont le fils, *Breatah*, le judicieux, découvrit l'Espagne, où il bâtit la ville de Brachar. Il fut le père de Briogan ou Breegan, né en Espagne (*brig*, noble ; *an*, homme), qui bâtit la ville de Brigantium ; ce dernier eut une lignée nombreuse.

Bile, Belus ou Baal ; Cualine, *à la chevelure frisée ;* Cualla ou le compagnon ; Blath, la fleur ; Aible, étincelle de feu ; Muirthemhue (*muir*, la mer ; *team*, habile ; *aed*, œil), navigateur habile ; et Ith (*it*, blé, abondance).

Bile ou Belus, le père de Galamb, ou Milesius Galamb (*gaoll*, parenté, famille ; *lamm*, main, puissance, chef de tribu), fut appelé aussi Melesius, de *milead*, mille, ou commandant des milliers. Ce court récit offre une imitation de l'histoire phénicienne, et contient une foule de noms, tels que *Nial*, *Sru*, *Asru*, *Tait*, *Bile* et *Ogamain*, qui correspondent aux Nil, Sihor, Osihor, Toth, Belus et Ogmius, que les auteurs grecs représentent comme les héros de l'histoire ancienne.

les Gaëls sont une colonie phénicienne qui s'établit en Europe à une époque tellement reculée, que lorsque les Romains les trouvèrent dans les Gaules, en Bretagne et en Irlande, ces peuples ne conservaient de leur religion, de leur langage et de leurs pays primitifs, que de vagues souvenirs. Les Phéniciens, qui les premiers découvrirent les îles Britanniques, donnèrent des noms aux promontoires, aux montagnes et aux rivières de ces pays, comme ils l'avaient déjà fait pour les côtes et les îles de la Méditerranée. Selon toute probabilité ces noms sont gaéliques, et par conséquent ce dernier idiome est le seul débris qui nous reste aujourd'hui de l'ancien langage des Phéniciens et des Celtes, de ces peuples entreprenants dont les marchands furent les princes et les grands de la terre.

Plus loin Sir W. Betham ajoute : L'histoire fabuleuse de Jeffrey de Monmouth, qui a écrit au commencement du douzième siècle, ainsi que les triades et les fictions des auteurs du pays de Galles, qui étaient parvenus à accréditer l'opinion erronée que les anciens Bretons, après avoir été abandonnés par les Romains, s'étaient réfugiés dans ce dernier pays pour se soustraire au joug des Saxons. Selon ces récits, les anciens Bretons y auraient maintenu leur indépendance et transmis à leurs descendants leur langage, leurs lois et leurs institutions.

« Les érudits, dit-il, ont découvert qu'à l'exception d'un petit nombre de mots, il n'existe aucune analogie entre la langue gaélique et celle que l'on parle de nos jours dans le pays de Galles. Ils sont parvenus à démontrer qu'un peuple parlant la langue irlandaise a dû précéder les Gallois, et qu'ils donnèrent des noms non-seulement aux lieux les plus remarquables de cette province, mais aussi à toutes les parties de l'Angleterre. — La langue parlée en Irlande et dans les montagnes de l'Ecosse peut seule expliquer les noms des rivières et des lieux du pays de Galles. — Tout porte donc à établir que les Pictes de l'Ecosse furent les ancêtres de ceux du pays de Galles. — Ils conquirent cette province à la chute de l'empire romain, et s'appelèrent Cimbri. — C'était une colonie des Cimbri, peuple des côtes voisines de la Chersonèse cimbrique. Telles

prétendent avoir été écrit en langue gaélique. Voici l'analyse de la pièce :

Des pirates ayant enlevé un jeune Carthaginois, le vendirent à un citoyen d'Atolie en Calydonie; celui-ci, l'ayant adopté pour son fils, le nomma son héritier. Le jeune Carthaginois s'éprit de la fille de son oncle, dont il ignorait la naissance; car celle-ci avait été enlevée avec sa sœur, ainsi que leur nourrice, par d'autres pirates, et vendues à un nommé Lycus, tenant une maison de prostitution à Anactorium, ville d'Acarnanie. Le jeune Carthaginois ne pouvant arracher sa bien-aimée des mains de son infâme maître, se laissa guider par les conseils de son serviteur Milphio; il tendit un piége à Lycus, et le fit condamner pour vol. Sur ces entrefaites, l'on découvrit que les jeunes filles étaient d'une naissance illustre. Leur père Hannon, après avoir fait de nombreuses recherches dans l'espoir de les retrouver, les reconnut enfin, et donna l'aînée en mariage à son neveu [1].

[1] DISCOURS CARTAGINOIS DU PENULUS DE PLAUTE EXPLIQUÉ EN IRLANDAIS.

PERSONNAGES.

AGORASTOCLÈS, jeune Carthaginois.
MILPHIO, domestique.
ADELPHASIUM et ANTERASTILIS, courtisans.
LYCUS, tenant une maison de prostitution.
ANTHEMONIDÈS, soldat ou chevalier.
HANNON, carthaginois.
GIDDENÈME, la nourrice.

Acte cinquième, scène première.

Nythalonim ualon uth si corathissima comsyth
Chim lach chunyth mumys thyal myctibarii imischi
Lipho canet hyth bynuthii ad ædin bynuthii.

César, Diodore de Sicile, Suétone, Tacite et d'autres auteurs, s'accordent à dire que le culte, les superstitions, les

Byrnarob syllo homalonim uby misyrthoho
Bythlym mothym noctohii uelechanti dasmachon
Yssidele brin thyfel yth chylys chon. them liphul
Uth. bynim ysdibur thynno cuth nu *Agorastocles*
Ythe maneth ihy chirsæ lycoth sith naso
Bynni id chil.luhili gubulin lasibit thym
Bodyalyt herayn nyn nuys lym monchot lusim
Exanolim uolanus succuratim mistim atticum esse
Concubitum a bello cutin beant lalacant chona enus es
Huiec silic panesse athidmascon alem induberte felono buthume.
Celtum comucro Jueni, at enim auôso uber hent hyach Aristoclem
Et te se aneche nasoctelia elicos alemus duberter mi comps uespti
Aodeanec lictor bodes iussum limnimcolus.

Le même en latin.

Deos deasque veneror, qui hanc urbem colunt ut quod de mea re
Huc veneri te venerim, measque ut gnatas et mei fratris filium
Reperirem esiritis : id vestram fidem quæ mihi surreptæ sunt.
Et fratris filium, qui mihi ante hac hospes Antimadas fuit
Eum fecisse aiunt : sibi quod faciundum fuit ejus filium
Hic prædicant esse Agorastoclem. Deum hospitalem ac tesseram
Mecum fero, in hisce habitare monstratus regionibus.
Hos percontabor, qui huc egrediuntur foras.

Bochart pense que les dix premiers vers appartiennent à la langue phénicienne ; il les explique en hébreu :

Na eth eljonim veeljonoth sechorath iismecun zoth
Chi malachai jitthemu : maslia middabarehen iski.
Lephurcanath eth beni eth jad udi nbenothui
Berua rob sellahem eljonim ubimesuratebem.
Beterem moth anoth othi helech Antidamarchon
Is sejada il ; Beram tippel eth chele sechinatim leophel.
Eth ben amis dibbur tham nocot nave Agorastocles

cérémonies religieuses et jusqu'aux divinités, étaient les mêmes chez les Gaulois et chez les Bretons. Au dire du premier,

Otheim anuthi hu chior seeli choc : zoth nose
Binni ed chi lo haelle gebulim laseboth tham
Bo di all thera inna ; Hinna, esal immancar lo sem.

Et les traduit ensuite en latin.

Rogo Deos et Deas qui hanc regionem tuentur
Ut consilia mea compleantur : Prosperum sit ex ductu eorum negotium meum.
Ad liberationem filii mei manu prædonis, et filiarum mearum.
Dii per spiritum multum qui estis in ipsis, et per providentiam suam
Ante obitum diversari apud me solebat Antidamarchus,
Vir mihi familiaris ; sed is eorum cœtibus junctus est, quorum habitatio est in caligine.
Filium ejus constans fama est ibi fixisse sedem Agorastoclem (nomine).
Sigillum hospitii mei est tabula sculpta, cujus sculptura est Deus meus : id fero.
Indicavit mihi testis eum habitare in his finibus.
Venit aliquis per portam hanc ; Ecce eum ; rogabo nunquid noverit nomen (Agorastoclis).

Voici ce passage en français :

Je supplie les dieux et les déesses qui habitent cette ville de faire que mon voyage ici soit un voyage heureux, et qu'il me conduise au but. Accordez-moi, dieux immortels, je vous en conjure, la grâce de retrouver mes filles et mon neveu avec elles, ces chers enfants qui m'ont été ravis.

J'avais autrefois dans cette ville un hôte appelé Antimadus : on dit qu'il a satisfait à la loi de nature ; mais on m'assure que son fils Agorastoclès est ici. J'apporte avec moi le dieu et le gage d'hospitalité. On m'a indiqué sa demeure dans les environs. (*Voyant sortir Agorastoclès avec Milphion.*) Je vais m'en informer auprès de ces gens qui sortent.

Selon Bochart, les six derniers vers, écrits en langage lybien, ne seraient qu'une répétition des dix premiers.

Nous comparerons maintenant ce discours avec l'irlandais.

Plaute. — Nyth al o nim ua lonuth sicorathissi me com syth

le principal foyer du savoir, de la religion et de la philosophie druidiques se trouvait dans les îles Britanniques, où la

Chim lach chumyth mum ys tyal mycthi barii imschi.

Irlandais. — *N'iaith allo nimh uath lonnaithe! socruidhse me comsith.*

O majestueuse divinité de ce pays, puissante et terrible, calme mon esprit agité!

Chimi lach ohuinigh! muini is toil, miocht beiridh iar mo scith.

Toi, le soutien des faibles captives, que ce soit ta volonté de me servir de guide à la recherche de mes enfants.

Pl. — Lipho can ethyth by mithii ad ædan binuthii

Byr nar ob syllo homal o nim! ubymis isyrthoho.

Irl. — *Liomhtha can ati bi mitche ad éadan beannaithe,*

Puisse-t-il arriver que mes prières ardentes soient bien accueillies par toi.

Bior nar ob siladh umhal; o nimh! ibhim a frotha!

Fontaine qui ne refuses pas de couler pour le pauvre, ô Divinité! que ne puis-je boire de tes eaux!

Pl. — Byth lym mo thym noctothii nel ech an ti daisc machon

Ys i de lebrim thyfe lyth chy lys chon temlyph ula.

Irl. — *Beith liom! mo thime noctaithe, neil ach tan ti daisic mac coinne.*

Sois avec moi! mes craintes étant connues, je n'ai d'autre intention que celle de retrouver mes filles.

Is i de leabhraim tafach leith, chi lis con teampluibh ulla.

Cette requête particulière était celle que j'ai faite en déplorant leurs malheurs.

Pl. — Uth bynim ys diburt hynn ocuthnu Agorastocles

Ythe man eth ihychirsae lycoth sith nasa.

Irl. — *Uch bin nim i is de beart inn a ccomhnuithe Agorastocles!*

O bienfaisante divinité! on dit qu'en ce lieu demeure Agorastoclès!

Itche mana ith a chithirsi; leicceath sith nosa!

Si le motif de ma requête te paraît juste, accorde-moi maintenant le repos.

Pl. — Buini id chillu ili guby lim la si bithym

Bo dyalyther aynnyn mysly mono chetl us im.

Irl. — *Buaine na iad cheile ile: gabh liom an la so bithim'!*

Ne les cache pas pour toujours... Oh! puissé-je retrouver mes filles aujourd'hui!

Bo dileachtach nionath n'isle, mon cothoil us im.

jeunesse de la Gaule venait s'instruire et s'initier aux mystères de ce culte.

Orphelines, elles seront les victimes des hommes les plus vils, à moins que ce ne soit ta volonté de m'en donner des nouvelles.

Pl. — Ec anolim uo lanus succur ratim misti atticum esse
Concubitu mabel lo cutin bean tla la cant chona enuses.

Irl. — *Ece all o nim uath lonnaithe! socair ratai mitche aiticimse.*
O grande divinité puissante, terrible, jette un regard favorable sur moi, couronne de succès le vœu que je fais.
Cun cuibet meabail le cuta bean, tlait le caint con inisis.
Sans détour et sans une lâche colère, dans un humble langage j'ai exprimé ma pensée.

Pl. — Huie esl lec pan esse, athi dm as con alem in dubart felo no buth ume
Celt ume co mu cro lueni! ateni mauo suber r benthyach Agorastoclem.

Irl. — *Huch! caisi leicc pian esse athi dam, as conailim in dubart felo No buth ume.* Hélas! l'oubli de la demande que je t'ai exposée serait la mort pour moi; ne me laisse tomber dans aucun piége.
Celt uaim c'a mocro luani! athini me an subha ar benuath Agorastocles.
Ne me cache pas mes propres enfants, et accorde-moi le bonheur de retrouver Agorastoclès.

Pl. — Ex te se anechc na soctelia eli cos alem as dubert ar mi comps,
Uesptis Aod eanec lic tor bo desiussum lim nim co lus.

Irl. — *Ece te so a Neach na soichle uile cos ailim as dubairt;*
Ar me compais. Voilà, ô Divinité, le bonheur que je te demande avec instance.
Is bidis Aodh eineac lic Tor, ba desiughim le mo nimh co lus.
Et il y aura, en signe de gratitude, sur les tours en pierre, des feux que je ferai brûler en ton honneur.

Acte V[e], *scène* 2[e]. — AGORASTOCLÈS, MILPHIO, HANNON.

MILP. Adibo hosce, atque appellabo Punicè;
Si respondebunt, Punicè pergam loqui:
Si non: tum ad horum mores linguam vertero.
Quid ais, tu? ecquid adhuc commeministi Punicè?
AG. Nihil adepol. Nam qui scire potui, dic mihi,

Les temples de Moloch contenaient sept chapelles dédiées à cette divinité; les temples persans ont sept portes; les tem-

Qui illinc sexennis perierim Karthagine?
HAN. Pro di immortales! plurimi ad hunc modum
Periere pueri liberi Karthagine.
MIL. Quid ais, tu? AG. Quid vis? MIL. Vin' appellem hunc Punicè?
AG. An scis? MIL. Nullus me est hodie Pœnus Punior.
AG. Adi atque appella quid velit, quid venerit,
Qui sit quojatis, unde sit : ne parseris.
MIL. Avo! quojatis estis? aut quo ex oppido?
HAN. Hannó Muthumballe bi Chaedreanech.
Irl. – *Hanno Muthumbal bi Chathar dreannad* [1].
Je suis Hanno Muthumbal, le célèbre chef de marins, demeurant à Carthage.
AG. Quid ait? Hannonem sese ait Carthaginc Carthaginiensem Muthumballis filium.
HAN. *Avo.* MIL. Salutat. HAN. *Donni.*
MIL. Doni volt tibi dare hinc nescio quid, audin' pollicerier?
Avo! donni!
Hélas! que je suis malheureux!
AG. Saluta hunc rursus Punicè verbis meis.
MIL. *Avo donni!* hic mihi tibi inquit verbis suis.
HAN. Me bar bocca!
Irl. – *a ma babacht!*
O mon cher enfant! (voulant dire son neveu).
MIL. Istuc tibi sit potius quam mihi. AG. Quid ait?
MIL. Miseram esse prædicat buccam sibi
Fortasse medicos nos esse arbitrarier.
AG. Si ita est. Nega esse, nolo ego errare hospitem..
MIL. Audi tu rufen nuco istam. AG. Sic volo,
Profecto verar cuncta huic expedirier.
Roga, nuquid opus sit? MIL. Tu qui zonam non habes
Quid in hanc venistis urbem, aut quid quæritis?

[1] Il est démontré que le mot carthaginois *Muthumbal* est un nom propre. Car une médaille punique qui se trouve dans le cabinet du comte de Charlemont, porte sur son exergue le mot *Muthumballos*, et sur le revers la ville de Carthage avec des caractères phéniciens.

ples de Baal et de Meloch des Irlandais, avaient le même nombre de chapelles, qui plus tard furent appropriées aux usages

HAN. Muphursa! AG. Quid ait? HAN. Mi vule chianna!
Irl. — *Mo thuirse! — Mo buile chionna!*
O ma douleur! — mon chagrin est de longue durée.
AG. Quid venit?
MIL. Non audis? mures africanos prædicat
In pompam ludis dare se velle ædilibus.
HAN. Laech la chananim liminichot.
Irl. — *Luach le cheannaighim liom miocht,*
A quelque prix que ce soit, je voudrais racheter mes enfants.
MIL. Ligulas canalis ait se advexisse et nuces :
Nunc orat, operam ut des sibi, ut vea veneant.
AG. Mercator credo est. HAN. Is am ar uinam.
Irl. — *Is am ar uinneam!*
Voici le moment décisif.
AG. Quid est?
HAN. Palum erga dectha.
Irl. — *Ba liom earga deacta.*
Je me soumettrai à la volonté du ciel.
AG. Milphio, quid nunc ait?
MIL. Palas vendundas sibi ait et mergas datas,
Ut hortum fodiat, atque ut frumentum metat.
Ad messim credo missus hic quidem tuam.
AG. Quid istuc ad me? MIL. Certiorem te esse volui,
Ne quid clam furtive accepisse censeas.
HAN. Ma phannium sucorahim.
Irl. — *Me fuinim; socaraidhim;*
Afin qu'à l'avenir je puisse mettre un terme à mes fatigues, et que maintenant je puisse me reposer.
MIL. Hem! cave sis feceris
Quod hic te orat. AG. Quid ait? aut quid orat? expedi.
MIL. Sub cratim uti jubeas sese supponi, atque eo
Lapides imponi multos, ut sese neces.
HAN. Gan ebel Balsameni ar a san.
Irl. — *Guna bil Bal-sameni ar a son!*

de la religion chrétienne. Les groupes de sept églises que l'on trouve dans plusieurs lieux en Irlande doivent leur érec-

Puisse le bienfaisant roi du ciel les favoriser !
AG. Quid ait ?
MIL. Non Hercle nunc quidem quicquam scio.
HAN. At ut scias nunc, de hinc latine jam loquar, etc., etc.

L'on trouve dans la troisième et dans la dernière scène du cinquième acte, où l'intrigue commence à se développer, deux vers carthaginois qui ont avec l'irlandais une ressemblance bien plus grande encore que les précédents. Dans cette scène, la vieille nourrice reconnaît Hannon.

GUIDDENÈME, MILPHIO, HANNON, AGORASTOCLÈS.

GID. Quis pultat? MIL. Qui te proximus est. GID. Quid vis? MIL. Eho,
Novistin' tu illunc tunicatum hominem, qui siet.
GID. Nam quem ego aspicio? pro supreme Jupiter, herus meus hic quidem est.
Mearum alumnarum pater; Hanno Carthaginiensis.
MIL. Ecce autem mala, præstigiator hic quidem Pœnus probus est.
Perduxit omnis ad suam sententiam. GID. O mi here, salve Hanno,
Insperatussime mihi, tuisque filiis, salve atque eo
Mirari noli, neque me contemptarier. Cognoscin' Giddenemen
Ancillam tuam? HAN. Novi, sed ubi sunt meæ gnatæ? id scire expeto.
GID. Apud ædem Veneris. HAN. Quid ibi faciunt, dic mihi ?
GID. *Aphrodisia* hodie Veneris est festus dies. Oratum ierunt deam, ut
Sibi esset propitia. MIL. Pol satis scio impetrarunt, quando hic, hic
Adest. AGO. Eo an hujus sunt illæ filiæ. GID. Ita ut prædicas.
Tua pietas nobis plane auxilio fuit. Cum huc advenisti hodie in ipso
Tempore. Namque hodie earum mutarentur nomina.
Facerentque indignum genere quæstum corpore.

Carthag. et Irl. — HAN. *Handone silli hanun bene silli in mustine.*

Toutes les fois que Vénus se montre propice ou accorde une faveur, elle ne la donne jamais exempte de malheurs.

GID. Meipsi et en este dum et a lam na cestin um.

Irl. — *Meisi an eisti dum alaim na ceistin ain.*

Écoute-moi et sois juge, et ne me presse point trop vivement de questions (à ce sujet).

tion au nombre mystique *sept*, et nullement aux besoins du culte.

Nous croyons devoir ajouter ici la traduction de ces deux dernières scènes. Nous empruntons l'élégante version de M. Naudet :

MILPHION. Je vais leur parler en langue carthaginoise ; s'ils me répondent, je continuerai en carthaginois ; sinon... je conformerai mon langage à leur caractère. Dis-moi, te souviens-tu encore de la langue carthaginoise ?

AGORASTOCLÈS. Je n'en sais pas un mot, par Pollux. Comment pourrais-je le savoir, je te le demande, puisque je fus enlevé de Carthage dans ma sixième année ?

HANNON, *à part, sur un ton lamentable*. O dieux immortels ! bien des enfants de condition libre ont été enlevés ainsi à Carthage.

MIL. A çà ! — AGOR. Que veux-tu ?

MIL. Te plaît-il que je lui parle en carthaginois ?

AGOR. Tu le sais donc ?

MIL. Il n'y a pas de Carthaginois plus consommé que moi en carthaginoiserie.

AGOR. Va, demande-lui le motif, le but de son voyage, qui il est, de quel pays, de quelle ville : n'épargne pas les questions.

MIL. *s'approchant d'Hannon. Avo !* qui êtes-vous ? de quel pays êtes-vous ? de quelle ville ?

HAN. *Hanno Multhumballe bi Chaedreanech.* (Je suis Hannon Muthumbal, le célèbre chef des marins, demeurant à Carthage). AGOR. Qu'est-ce qu'il dit ?

MIL. Qu'il s'appelle Hannon, venant de Carthage, qu'il est Carthaginois, fils de Muthumbal.

HAN. *Avo*. Hélas. MIL. Il salue. HAN. *Donni*. Que je suis malheureux.

MIL. Il veut te donner quelque chose ; il te le promet, entends-tu ?

AGOR. *Avo donni.* Rends-lui son salut de ma part en carthaginois.

MIL. *à Hannon, faisant le simulacre de saluer. Avo donni.* C'est ce qu'il me charge de te dire de sa part. (*Montrant Agorastoclès*).

HAN. *A mabachcht* (O mon cher enfant : voulant dire son neveu).

MIL. J'aime mieux que tu l'aies que moi. AGOR. Que dit-il ?

MIL. Il dit qu'il a la bouche malade : il nous prend peut-être pour des médecins.

AGOR. S'il en est ainsi, dis-lui que nous ne le sommes point ; je ne veux pas induire un étranger en erreur.

Baal, Taramès, Teutatès, Hésus, Belisama, Onvana, Andraste, Divona, etc., furent les principales divinités des Celtes ; leurs

MIL. *à Hannon.* Écoute : *Rufen nuco istam.*

AGOR. C'est que je veux très positivement qu'on ne lui dise rien que la vérité. Demande-lui s'il a besoin de quelque chose.

MIL. *à Hannon.* Toi qui n'as pas de ceinture, dis-moi pourquoi vous êtes venu dans cette ville, et ce que vous cherchez ?

HAN. *Muphursa.* (O ma douleur !) AGOR. Que dit-il ?

HAN. *Mi vule chianna.* (Mon chagrin est de longue durée).

AGOR. Pourquoi est-il venu ?

MIL. Tu n'entends pas ? il annonce qu'il se propose de donner aux édiles des rats africains, pour paraître dans la pompe des jeux.

HAN. *Lœch la chananim limi nichot.* (A quelque prix que ce soit, je voudrais racheter mes enfants). AGOR. Qu'est-ce qu'il dit à présent ?

MIL. Qu'il apporte des langues, de la cannelle et des noix ; il te prie de lui en procurer le débit.

AGOR. Il est marchand à ce qu'il paraît.

HAN. *Is am ar uinam.* (Voici le moment décisif). AGOR. Qu'est-ce ?

HAN. *Palum erga deetha.* (Je me soumettrai à la volonté du ciel).

AGOR. Milphion, que dit-il ?

MIL. Qu'on l'a chargé de vendre des *bèches* et des fourches pour cultiver les jardins et pour faire la moisson. On te l'aura, je crois, envoyé pour moissonner tes champs.

AGOR. Je n'en ai que faire.

MIL. Il veut te le faire savoir, pour que tu ne croies pas qu'il ait l'intention de te dérober quelque chose.

HAN. *Mu phannium sucorahim.* (Afin qu'à l'avenir je puisse mettre un terme à mes fatigues, et que maintenant je puisse me reposer).

MIL. (*à Agorastoclès*). Il ne va pas faire ce qu'il demande.

AGOR. Qu'est-ce qu'il dit ? Que demande-il ? Explique-le-moi.

MIL. Que tu l'étendes sur une claie, qu'on chargera ensuite de pierres pour le mettre à mort.

HAN. *Gan ebil Balsameni ar a san.* (Puisse le bienfaisant roi du ciel les favoriser)

AGOR. Interprète-moi ces paroles. Que dit-il ?

MIL. Ma foi, je n'y comprends plus rien.

HAN. Mais, pour que tu me comprennes, je vais m'expliquer en langage

noms et leurs qualités peuvent s'expliquer de la manière suivante en langue irlandaise [1].

romain. Il faut, par Hercule, que tu sois un mauvais coquin d'esclave, pour t'amuser ainsi aux dépens d'un étranger, d'un voyageur, etc.

GUIDDENÊME, MILPHIO, HANNON, AGORASTOCLÈS.

GUID. Qui est-ce qui frappe? MIL. L'homme tout près de toi.

GUID. Que veux-tu?

MIL. (*lui montrant Hannon.*) A ça! connais-tu ce voyageur à la tunique flottante?

GUID. O Jupiter souverain! Que vois-je? C'est mon maître lui-même, le père de celles que j'ai nourries, Hannon de Carthage.

MIL. Voyez la friponne! Et le Carthaginois, c'est un bon sorcier; il tourne les esprits comme il veut.

GUID. Hannon, ô mon cher maître, salut, toi que ni tes filles ni moi nous n'espérions plus revoir, salut!... Eh bien! pourquoi me regarder avec un air d'étonnement? Est-ce que tu ne reconnais pas Guiddenême, ton esclave.

HAN. Si... mais où sont mes filles? Je suis impatient de le savoir.

GUID. Au temple de Vénus. HAN. Qu'y font-elles? dis-le-moi.

GUID. C'est aujourd'hui les *Aphrodisies*, la fête de Vénus; elles sont allées offrir leurs prières à la déesse et lui demander sa faveur.

MIL. Par Pollux à ce que je vois, elles l'ont obtenu, puisqu'il est arrivé ici. (*Montrant Hannon.*)

AGOR. *à Guiddenême.* Oui-dà! est-ce que ce sont ses filles?

GUID. Comme tu dis. Ta tendresse paternelle est venue tout à fait à point pour nous secourir aujourd'hui; car elles allaient changer leurs noms et faire un honteux trafic de leur personne.

UN ESCLAVE DE LA SUITE, *à Guiddenème, Handone silli hanun bene silli in mustine.* (Toutes les fois que Vénus se montre propice ou accorde une faveur, elle ne la donne jamais exempte de malheurs).

GUID. *Meipsi et en este dum et a lam na cesti um* (Écoute-moi et sois juge, et ne me presse point trop vivement de questions à ce sujet).

[1] BAAL (irlandais *Beal*), Belus, Belinnus, le soleil, la divinité favorite des Phéniciens, fut une des divinités celtes, d'où viennent Βῆλα et Ἀβέλιος,

La religion que les Celtes introduisirent avec eux en Irlande fut celle que pratiqua le même peuple en Espagne, en Angle-

noms que les Lacédémoniens et les Crétois donnèrent au soleil et à Apollon. Il fut aussi appelé par les Phéniciens et les Irlandais Belsamen, le roi du ciel, le Jupiter Olympien. On découvrit en Bretagne, à diverses époques, des autels que les Romains élevèrent à ce Dieu après avoir fait la conquête du pays. L'on ne peut trouver que dans la langue irlandaise l'explication des inscriptions, dont le sens avait échappé jusqu'à présent aux recherches des antiquaires.

Le marbre d'un autel que l'on a découvert dans le Westmereland contient l'inscription suivante :

DEO
BELATUCAD
RO. LIB. VOTU
M. FECIT
IOLUS.

Deo belatucadro liberum votum fecit Iolus.

Au Dieu (*Beal tuat cadreac*) Baal l'ami de l'homme Iole a volontairement fait un vœu.

On lit sur un autre autel découvert dans le Cumberland :

BELATU
CADRO
JUL. CI
VILIS
OPT
V. S. L. M.

Belatucadro (Beal tuat cadreac) *Julius Civilis Optio votum solvi libens merito.*

A Baal l'ami de l'homme Julius Optio a volontairement fait un vœu.

Voici une autre inscription :

DEO
SANCTO BELA

terre et dans la Gaule. Le *Bosquet* et la *Fontaine sacrée*, le *Cercle de pierres droites* qui entouraient l'autel ou le lieu de

TUCADRO
AVRELIVS
DIATOVA ARA E.
X VOTO POSUIT.
LL. MM.

Deo sancto Belatucadro Aurelius Diatova aram ex voto posuit lubens lubens, merito merito.

Au saint dieu Baal l'ami de l'homme Aurelius Diatova éleva cet autel.

Les épithètes gaëliques ou irlandaises que les anciens Bretons donnaient au soleil, sont des preuves irrécusables de la parfaite identité du peuple de la Gaule avec celui des îles Britanniques ; elles démontrent en même temps que les Phéniciens et les Celtes adoraient les mêmes dieux.

On trouva deux autres inscriptions dans une rivière près de Risingham dans le Northumberland.

La première porte :

DEO MOGUNTI. CAD.

La seconde :

DEO MOUNO. CAD.

Ces deux autels furent dédiés (*dia maigne cadreac*) au grand patron le dieu ami. — Les Phéniciens adoraient le même Dieu sous le nom de *Baal-Magon* ou *Dagon*.

On trouva dans un champ, près d'Édimbourg, un marbre d'autel contenant l'inscription suivante à Apollon Grannus.

APOLLINI
GRANNO
Q. LUSIUS
PROC.
AUG.
V. S. S. L. V. M.

GRIAN, le nom irlandais du soleil, qui correspond à l'*Apollo Grannus*

leurs jugements; les piliers bruts adorés par les Phéniciens comme symbole du soleil; les élévations sacrées ou *carnes*,

des Romains, et à l'Ἀπόλλων Ἀκερσεκόμης des Grecs, vient de *Greannac*, la longue chevelure, l'épithète que toutes les nations ont donnée au soleil. — L'une des montagnes de l'Irlande s'appelle *Sleive na Grian*, où la Montagne du Soleil.

Voici une inscription à Baal trouvée à Palmyre, ville phénicienne.

ΑΓΛΙ ΒΗΛΩ ΚΑΙ ΜΑΛΑΚ ΒΗΛΩ ΠΑΤΡΩΟΙΣ ΘΕΟΙΣ.

A Agli Belus et Malak Belus, divinités du pays, c'est à dire au soleil d'été et d'hiver.

On trouva sur une pierre, en Aquitaine l'inscription :

MINERVÆ BELISAMÆ.

A Minerve, reine du ciel.

BAAL et MOLOCH veulent dire tous deux *seigneur* et *maître*.

Jupiter fut quelquefois adoré sous le nom de *Baal*, et Saturne sous celui de *Moloch*.

Le soleil et les étoiles furent adorés sous le nom de *Chiun*.

Les Égyptiens appelaient HERCULE, *chon;* selon quelques uns, Hercule vient de l'hébreu *haircol*, dispensateur de toute lumière, ce qui s'accorde avec l'étymologie grecque ἡρακλέος. Mais la véritable étymologie est IAR, ouest, et *cul*, protecteur, gardien ou protecteur de l'ouest.

Les douze travaux, selon Porphyre, sont les douze signes du zodiaque que le soleil parcourt annuellement.

Baal eut plusieurs noms ajoutés au titre général, tel que BAAL SAMEN, BAAL PEOR, BAAL TSEPHON, BAAL ZEBUB, BAAL BERITH et BEL, comme Jupiter Olympius, Capitolinus, Latialis, Pluvius, Lucetius, Tonans, etc.

BAAL-SAMEN, *roi du ciel :* de *baal*, *roi*, et *shamain*, ciel.

BAAL-PEOR, ainsi appelé de la colline *peor*, où on l'adorait.

BAAL-TSEPHON, *Baal l'observateur*, répond au Jupiter Stator.

BAAL-ZEBUB, *le roi des mouches :* le *Jupiter muscarius*, ou l'*Hercule muscarius*, le chasseur des mouches.

BAAL-BERITH, *Dieu le créateur : bériem*, en gaëlique, veut dire créer, et *beirid*, créateur.

dédiées à la même divinité ; les tombeaux ou les autels appelés *crom lech*, que l'on croit avoir servi de lieux de sépulture

Le docteur Todd découvrit à Colchester, dans le comté d'Essex, un autel consacré à l'HERCULE TYRIEN, et portant cette inscription :

ΗΡΑΚΑΕΙ
ΤΥΡΙΩ
ΔΕΙΟΔΩΡΟΝ
ΑΡΧΙΕΡΕΙΟΥ

Herculi Tyrio divina dona archisacerdotis, vel per summum sacerdotem offerenda. L'offrande du grand-prêtre à l'Hercule tyrien.

L'ONVANA des Gaulois, de *an,* la, et *ban,* femme, est la même que l'ANDRASTE des Bretons. *Undras* était une furie ou divinité infernale des anciens Irlandais, et, par conséquent, des Bretons. *Andraste* dérive de *an,* le, *draol,* sorcière, déesse, ou *draois,* plaisir ou Vénus. Dans ce dernier sens, c'était l'Astarté ou l'Astaroth des Phéniciens.

TARAMIS ou TARAN, de l'irlandais *toirn*, un grand bruit, et *toirneac*, tonnerre : le dieu du tonnerre, le Moloch des Phéniciens, en irlandais *molc,* feu. Les Phéniciens forçaient leurs enfants de traverser le feu allumé en l'honneur de ce dieu; les Gaulois et les Bretons en faisaient autant, de même que les Irlandais de nos jours. Les enfants courent et sautent dans les *baaltinnes* allumés le 1er mai.

TEUTATÈS, en irlandais *dià,* dieu ; *Tait,* le dieu du commerce des Celtes, fut en grande vénération parmi les druides.

MARS fut adoré par les Gaulois sous le nom de Hesus, d'origine phénicienne, le dieu de la guerre. Il s'appelait aussi Camolus; en irlandais, *cam*, puissant, *all,* armes, puissant dans la guerre.

THAMMUZ, selon saint Jérôme, était l'ADONIS, nom donné au soleil. On croit que par la perte d'Adonis on faisait allusion au départ du soleil deux fois par an vers les tropiques. La cérémonie dans laquelle les femmes pleuraient sur Thammuz donna naissance aux mêmes coutumes chez les Grecs.

DAGON dérive de l'hébreu *dag,* poisson, ou selon d'autres du mot blé; dans ce dernier sens, c'était Saturne l'inventeur de l'agriculture.

ASTAROTH fut en grand honneur parmi les Sidoniens ; on adorait la lune sous son nom.

L'ASTARTÉ, la même divinité que Juno. Toutes deux furent appelées

aussi bien que de sacrifices; enfin des rites horribles dans lesquels des enfants étaient offerts en sacrifice, faisaient partie de cette religion. Le grand objet de l'adoration des Phéniciens, le soleil, fut, sous le nom de *Baal*, le principal dieu des Irlandais. Nous avons vu que tous les ans, à l'équinoxe du printemps, on célébrait avec pompe la fête de la *Baal-tinne*, ou le jour du Dieu du feu; dans tous les districts de l'Irlande, il était strictement ordonné que cette nuit là les feux fussent éteints; il était défendu, sous peine de mort, d'en rallumer aucun avant que le feu des sacrifices dans le palais de Tara fût éteint. Jusqu'à nos jours, la coutume de faire un feu de joie à la mi-août s'est maintenue dans toute l'Irlande.

Rien n'est plus difficile à détruire chez un peuple que ses impressions religieuses. Les coutumes, les cérémonies, survivent longtemps aux causes qui ont présidé à leur institution. Ces feux sont encore appelés *Bealtinne*, les feux de Baal, quoique le nom de ce dieu, depuis près de deux mille ans, ait fait place à celui de saint Jean.

URANIA. On appelle ASTROARCH *la reine des planètes*, et *siderum regina*. Virgile en parlant de Juno : Divum incedo regina. C'était aussi la reine du ciel dont parle Jérémie. La lune fut appelée AMMONIA et le soleil AMMON de l'hébreu *hammah* ou *ama*, chaleur. Jupiter Ammon fut adoré sous la forme d'un bélier, parce que l'année astronomique commence lorsque le soleil entre dans le signe du bélier; de même Juno pouvait être appelée Ammonia et adorée sous la forme d'une brebis. Les docteurs juifs disent que les images d'Astaroth représentent une brebis, ce mot veut dire *troupeau de moutons*.

LES DRUIDES.

Après la confusion des langues et la dispersion des hommes, les familles ou colonies s'étaient formé un système de religion dans les différents pays où elles s'établirent. Les ministres de ces religions furent connus dans une grande partie de l'Europe sous le nom de *druides ;* ils furent nommés *sophi* ou philosophes chez les Grecs, *mages* chez les Perses, *gymnosophistes* chez les Indiens, et *chaldéens* chez les Assyriens. Les peuples chez qui la religion fut enseignée par les druides s'efforcent de chercher l'origine et l'étymologie du mot druide dans leur langue. Les Germains croient l'avoir trouvé dans le mot *drud,* qui veut dire *fidèle;* Latour d'Auvergne le découvre dans le celtique *derwidd-din* (l'homme de gui du chêne); les Irlandais, qui se servaient du mot *dryethy* pour signifier druide, le dérivent du mot *dair, chêne,* dont leur île était couverte autrefois, et qui reçut des anciens le nom d'*insula nemorosa;* l'interprétation grecque du mot druide confirme l'opinion des Irlandais : *drus,* en grec, veut dire *chêne,* arbre consacré à Jupiter, *sacra Jovi quercus,* parce que les druides choisissaient les forêts de chênes ou les bois sacrés pour célébrer leurs pratiques superstitieuses, ou parce qu'ils se servaient du gui de chêne dans leurs cérémonies religieuses.

Le plus ancien et le plus célèbre oracle de toute la Grèce fut consulté sous les chênes de la forêt de Dodone. Dieu même, dans le temps des patriarches, apparut aux hommes dans des bois de chênes; des temples y furent érigés en son honneur, des sacrifices et des oblations y furent offerts, et des anges y annoncèrent aux hommes les ordres du Seigneur.

« L'origine des druides, dit Banier, se perd dans les téné-

» bres de l'antiquité, et tout ce que nous en pouvons savoir, » c'est que les philosophes grecs, Aristote, Solon, et autres » encore *avant eux*, qui en font mention (car ils étaient con- » nus dans les temps les plus reculés), en parlent comme de » gens savants, très éclairés dans les matières de religion, et » comme des philosophes consommés dans la spéculation. » Pline l'Ancien, qui avait remarqué une conformité parfaite » entre la doctrine des mages et celle des druides, semble » croire que les Perses aient pu recevoir l'art magique des » druides bretons. *Hodieque eam Britannia celebrat tantis cæ- » remoniis, ut dedisse Persis videri possit.* (Lib. XXX, cap. IV.)

« Les druides, dit Justin, ayant un génie supérieur, se sont » éclairés par la contemplation des choses cachées et des plus » hautes verités. Dédaignant les faiblesses humaines, ils ont » prononcé que les âmes étaient immortelles. » (Lib. XV.)

Bailly, dans son Histoire de l'Astronomie, dit : « Les con- » naissances astronomiques des Gaulois étaient établies et » consacrées par la religion. On ne peut juger de leur mérite, » parce qu'elles étaient renfermées dans des vers faits pour » être chantés, et qui ne furent jamais écrits; ils auraient cru » profaner la science des choses divines par les caractères vul- » gaires qui servaient pour les affaires publiques. On pourrait » croire que ces connaissances avaient passé de l'Orient dans » les Gaules par les Phocéens établis à Marseille, ou par » quelques disciples de Pythagore sortis de l'Italie, si César » ne disait pas lui-même qu'elles étaient venues de la Grande- » Bretagne. L'Angleterre était dès lors une nation éclairée. » On peut juger de leur influence par ce qu'un orateur grec en disait : « Quoique assis sur des trônes d'or, dans des palais » magnifiques, ces rois ne sont que les ministres, que les exé- » cuteurs des volontés des druides, et ces philosophes règnent » plus véritablement que ceux qui portent la couronne. » M. Villenave ajoute : « Ils retenaient le triple empire du culte, » de l'instruction publique et du gouvernement; en un mot, » ils étaient les prêtres, les augures ou devins, les législateurs, » les juges, les instituteurs, les historiens, les poètes, les mé- » decins, les astronomes et les musiciens du peuple celte.»

» Les druides enseignaient non l'immortalité, mais l'éter-» nité des âmes en leur donnant des forces corporelles; ils » confondaient les sciences morales et les sciences physiques, » et mêlaient à leur enseignement de la religion et de la mo-» rale les mathématiques, l'astronomie et l'art de guérir; ils » admettaient les femmes dans leur institut. Les druides éta-» blirent la loi et les épreuves si longues du silence, l'initia-» tion, l'enseignement oral, l'exposition en vers techniques » de la religion, de la morale et des sciences physiques, l'exer-» cice de la mémoire et l'interdiction de l'écriture. Ils établi-» rent le double enseignement, l'enseignement élémentaire » qui s'adressa à tous, et l'enseignement supérieur qui était » réservé pour les adeptes. Ils s'entourèrent de mystères, de » symboles, d'allégories; ils prétendaient connaître ce qui » était caché dans les secrets de la nature et dans la nuit de » l'avenir. »

Quoique les druides eussent reçu l'art de l'écriture des Phéniciens environ six cents ans avant Jésus-Christ, ils donnaient toutes leurs leçons de vive voix. Lucain expose ainsi leur doctrine :

. . . . *Vobis auctoribus umbræ*
Pallida regna petunt : regit idem spiritus artus
Non tacitas Erebi sedes, ditisque profundi
Orbe alio : longæ (canitis si cognita) vitæ
Mors media est. Certe populi quos despicit Arctos,
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus, haud urget leti metus : inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum rediture parcere vitæ. PHARSAL. lib. I.

Brébeuf a traduit ainsi ces vers du poète latin :

Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les Champs-Élysées ;
Et ne connaissent point ces lieux infortunés
Qu'à d'éternelles nuits le ciel a condamnés.

De son corps languissant une âme séparée
En reprend un nouveau dans une autre contrée.
Elle change de vie au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
Officieux mensonge! agréable imposture!
La frayeur de la mort, des frayeurs la plus dure,
N'a jamais fait pâlir ces fières nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions;
De là naît dans leurs cœurs cette bouillante envie
D'affronter une mort qui donne une autre vie.
De braver les périls, de chercher les combats
Où l'on se voit renaître au milieu du trépas.

Comme les bardes, qui étaient les poètes et les philosophes de leurs temps, prétendaient posséder seuls les noirs secrets de la magie et de la divination, ils encourageaient l'ignorante crédulité du peuple, et entretenaient cette crainte salutaire à laquelle ces nobles imposteurs devaient leur succès et leur crédit. Les pratiques les plus solennelles de leur dévotion, leurs scènes mystérieuses, l'austérité et la rigueur de la discipline et de la jurisdiction druidique, les anathèmes terribles dont l'effet poursuivait le coupable jusqu'au delà du tombeau, terme où finit tout pouvoir humain, tout cela devait imprimer profondément dans l'esprit des peuples grossiers les croyances superstitieuses. Les bardes, qui étaient au service des druides, les avaient mêlées à leurs chants héroïques, dans leurs annales historiques, dans leurs pratiques médicales; les génies aidèrent les héros; les démons décidèrent du sort des batailles; les charmes guérirent les maladies et les blessures; et, quand les grottes sacrées furent détruites et les autels druidiques démolis, les fables qui y avaient pris naissance se conservèrent religieusement dans l'esprit des peuples. Le poète se trouva heureusement placé au milieu des enchantements, des esprits et des spectres. Chaque élément était la résidence d'une divinité particulière; le génie de la montagne, l'esprit du fleuve, le chêne qui avait le don de prophétie, tenaient les hommes

dans une crainte continuelle de puissances invisibles au pouvoir desquelles rien ne pouvait résister. Les spectres irrités se promenaient sanglants sur les montagnes et dans les bois, tandis qu'au milieu des scènes les plus gaies et les plus agréables, même dans les habitations les plus riantes, et jusque dans les villages et dans les fermes, les fées et les lutins se livraient à mille jeux folâtres.

On peut voir aisément par là quel parti le poète pouvait tirer de pareilles ressources. La scène générale de la nature, considérée comme inanimée, ne sert qu'à orner la partie descriptive de la poésie; mais étant animée de toutes les fictions traditionnelles de la mythologie celtique, le barde pouvait mieux la faire servir à son but moral. Cette crainte de la présence immédiate de la divinité qui, chez le vulgaire des autres nations, se bornait exclusivement aux temples et aux autels, était ici répandue sur tous les objets. Le Celte ne passait qu'en tremblant à travers les bois, sur les montagnes et près des lacs, qu'il croyait habités par des puissances invisibles. Le murmure des flots, une horreur plus sombre se répandant sur les forêts, devaient enfanter des craintes plus grandes, donner des accents plus tristes à chaque bruit des créatures animées ou inanimées, et prêter des terreurs à chaque ombre. C'est donc avec raison qu'on a prétendu que les bardes de l'Occident avaient un avantage sur Homère, quant à la manière de traiter leurs fictions. Les cérémonies religieuses des Grecs étaient plus pompeuses que solennelles; elles paraissent avoir fait partie de leurs institutions civiles autant que des affaires spirituelles; elles n'inspiraient pas de la divinité un sentiment aussi profond, ne préparaient pas l'esprit à partager l'enthousiasme du poète, ou à recevoir ses ingénieuses fictions.

« La même harpe druidique, qui faisait monter vers le ciel les vœux des Celtes sur la montagne, les guidait à la victoire, en chantant la gloire et les exploits de leurs aïeux, morts pour le salut de la patrie et de la liberté. Une autre puissance, non moins influente, régnait parmi eux, c'était celle des femmes, à la tête desquelles se plaçaient, par leur rang, les épouses

ou les filles des druides. Elles jouissaient d'une autorité immense sur les esprits : on leur prêtait un caractère sacré, et quelque chose de divin à leur sexe. Souvent leur apparition subite au milieu des bataillons, suffisait pour décider le succès du combat. Les Celtes avaient aussi une grande vénération pour les vierges fatidiques en particulier; leur perpétuelle virginité les faisait regarder comme les génies du Dieu inconnu, plutôt que comme des créatures humaines; elles savaient le présent, le passé, l'avenir; tous les mystères de la nature, tous les secrets de la divinité, toutes les merveilles de l'univers; souvent elles s'enfuyaient sur quelque écueil de l'Océan, d'où elles jetaient, solitaires des mers, leurs prophétiques paroles, aux matelots à genoux, plus près du ciel, plus loin du monde, suspendues dans l'infini.....

» Les historiens romains et grecs, chose inouïe! trempent leurs pinceaux dans le fiel de la plus noire calomnie, ils mentent à la postérité, ils nous peignent le Celte comme un sauvage qui chancelle ivre de sang humain,... et puis voilà qu'ils passent brusquement l'éponge sur leur tableau, et l'on ne voit plus plus qu'*un vieillard, dont les cheveux blancs se jouent dans les cordes d'or d'une lyre aux célestes accents, qui chante des vers héroïques, des vers d'une harmonie infinie, des vers que l'avenir le plus lointain répètera plein d'admiration pour un poète sublime, enfin le père, le plus ancien, le plus parfait modèle des poètes de l'Occident.* Mais lorsqu'ils exaltaient les talents poétiques et la grande perfection de la musique des Celtes, la voix seule de leur goût si pur prenait tout à coup le dessus sur celle de leur haine de race à race, de leur haine, qui jamais ne devait leur pardonner d'avoir brûlé Rome et Delphes, ravagé l'Italie et la Grèce, leur pardonner d'être libres!... » (De la Villemarqué.)

Les anciens Bretons adoraient le soleil et le feu; leur religion avait une très grande influence sur le gouvernement. Les druides, qui en étaient les gardiens, étaient investis d'une grande autorité; nulle part la superstition n'eut plus d'empire sur les peuples. Outre les peines sévères que les prêtres pouvaient infliger dans ce monde, ils enseignaient la doctrine de

la transmigration des âmes; la crainte superstitieuse des peuples servait à étendre leur autorité. Ils sacrifiaient des victimes humaines qu'ils brûlaient dans des mannequins d'osier assez grands pour contenir plusieurs personnes à la fois. L'austérité de leurs mœurs et la simplicité de leur vie contribuèrent à établir cet empire absolu des druides, qui avaient pour but de maintenir le peuple dans l'ignorance et le respect. Non seulement ils étaient respectés, mais ils furent même presque adorés comme des divinités.

Il y avait cette différence entre les druides gaulois et bretons et les druides irlandais, que les derniers communiquaient au moyen de l'oghum ou de caractères, les mystères que les premiers ne mettaient jamais par écrit.

La grande influence qu'ils exerçaient sur le peuple leur attira la persécution des Romains et des autres conquérants. On montre encore dans l'île d'Anglesey le lieu où Suétone fit massacrer par ses barbares légions les druides inoffensifs. Tous les ans les druides s'assemblaient en divers endroits, et en dernier lieu à Stonehenge, bâti par Ambroise, vers l'an 460, sur l'emplacement d'une ancienne construction païenne. Les Saxons avaient de pareilles assemblées du *Michel-synoth* ou *Michel-gemote*, ou grand conseil, *Vittenagemote*, ou réunion des sages. Bons poètes, bons moralistes, ils croyaient néanmoins aux lutins, aux démons et aux enchantements. Pour aider la mémoire, ils exprimaient en tirades leurs maximes de morale, qui égalaient au moins celles des philosophes les plus célèbres de l'antiquité païenne. Les productions des principaux poètes gallois, tels que Taliesen et Merlin, ont un mérite classique. Les bardes les plus renommés du pays de Galles furent Pleuydd, Alawn et Gwron.

Vers l'ère chrétienne, la langue de ces peuples était probablement celle des Celtes. Pendant la *domination des Romains*, le latin devint la langue des villes municipales, de la religion et des lois. Et enfin, quand la religion catholique vint succéder aux armes romaines, la langue du peuple-roi garda sa supériorité sur les idiomes de ce pays.

César dit que les sacrifices humains faisaient la principale

partie de la religion des druides. « Ils souillent et profanent leurs autels en les arrosant de sang humain, dit Cicéron, comme si, pour remplir les devoirs de leur religion, ils devaient auparavant les déshonorer par le meurtre, comme s'ils ne pouvaient adorer les dieux sans égorger les hommes.

A la mort de César ils recommencèrent ces sacrifices impies, que la conquête des Romains fit cesser pendant quelque temps.

Le druide en repos reprend ses exercices
Et l'appareil sanglant de ses noirs sacrifices.

Il est juste, cependant, d'ajouter que ce culte impie qu'on reproche aux druides fut répandu chez plusieurs peuples de l'antiquité. Tous les ans dans la Thessalie, un homme était immolé à Pélée et à Chiron. Le Messénien Aristomène sacrifia deux cents Grecs sur l'autel de Jupiter. Les Rhodiens donnaient annuellement le sang d'un Grec à Saturne. Dans les calamités publiques, les Phéniciens faisaient sur les autels du même dieu le sacrifice sanglant de leurs meilleurs amis. Les femmes de Crète, égorgeaient en son honneur leurs propres enfants. C'est au dieu Mars que Lacédémone offrait les victimes humaines. Les Scythes immolaient les étrangers sur l'autel de Diane, et Diane Taurique voyait se multiplier ces affreux égorgements. Le sang d'une vierge arrosait dans Laodice, l'autel de Pallas. Les habitants de Salamine croyaient honorer Diomède en lui sacrifiant des hommes. Carthage, vaincue par Agathoclès, crut apaiser la colère de Saturne par un hécatombe de deux cents de ses principaux citoyens.... « Pourquoi, » dit M. Villenave, qui nous fournit ces détails, « reprocherait-on plus particulièrement à nos ancêtres une barbarie répandue dans tout le monde des anciens? »

S'il est vrai, comme l'a raconté Pline, que la magie soit née de la médecine, la médecine des druides peut venir à l'appui de cette opinion, car elle ne consistait qu'en formules magiques. La glu était le premier de leurs médicaments; ils

la disaient puissante contre tous les poisons, ils lui attribuaient la vertu de rendre fécondes les êtres stériles; et cette glu consacrée, objet de leur vénération, était extraite du gui de chêne avec des cérémonies qui rappellent celle que, plus tard, les poètes ont fait employer par Médée et Circé quand ces magiciennes allaient mystérieusement cueillir sur les monts de la Thessalie les simples destinés à leurs enchantements : cérémonie que Moore avait sans doute en vue, lorsqu'il composa ses stances dont madame Valmore nous a donné cette élégante imitation.

LES SONGES ET LES FLEURS.

Viens, si tu veux rêver d'amour,
Viens tresser ta couronne au fond de la campagne,
Voici l'heure, hâtons-nous, ô ma jeune compagne!
Les songes dans les fleurs se cachent tout le jour.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin;
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Viens chercher le fragile espoir,
L'amandier le balance en sa fleur argentée;
Viens, nous le saisirons sur sa tige agitée,
Dans un rêve d'amour il est doux de le voir.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges,
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin;
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Ne pose jamais sur ton sein
L'effroi du meurtrier, la sombre mandragore;
De sa tige brisée un cri s'échappe encore,
Avec le rêve affreux qui poursuit l'assassin.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin;
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Cherchons celui qui vient des cieux,
Il console, en dormant, la douleur méprisée;
Des larmes de la nuit la vanille arrosée
Parfume son sourire et son vol gracieux.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans le frais jasmin;
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes,
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Une révolution de trente années séparait les époques où les druides cueillaient le gui dans une fête solennelle. C'était au temps de la moisson, le sixième jour de la lune, qui, dans les Gaules, commençait les mois, les années et les siècles. On se rassemblait sous un chêne antique; deux taureaux blancs étaient amenés pour le sacrifice; un grand festin était préparé. Vêtu d'une robe blanche, un druide montait sur le chêne, cueillait, avec une serpe d'or, les grains de la plante sacrée; d'autres druides recevaient la moisson religieuse dans un sac de lin. Alors les taureaux étaient immolés; le festin succédait aux sacrifices, et la pompe du jour s'achevait dans les prières, en invoquant les dieux.

« La Grande-Bretagne fut le dernier asile de la religion druidique, du bardisme, de la langue et de toutes les idées celtiques... Les Bretons ne perdirent jamais entièrement leur indépendance, et arborèrent l'étendard de la révolte aux chants de leurs druides, ou bien périrent fièrement massacrés à leurs côtés, comme à Mona. Tel était l'état des Celtes bretons, quand le christianisme planta sa croix au milieu d'eux. L'imagination s'effraie de la rapidité avec laquelle il transforma et engloutit le druidisme.... Le druide devint l'apôtre du culte nouveau. Saint Corantin, saint Ronan et saint Co-

lomba sortaient du sanctuaire druidique de Bengor; ils évangélisèrent et convertirent les Bretons. Les bardes gallois, Taliessin, Merdhyn reçurent le baptême et déposèrent sur l'autel du Dieu des chrétiens, leur harpe de poète et de pontife; tandis que les vierges fatidiques devenaient des vierges chrétiennes, et que tous les asiles, toutes les écoles, tous les colléges du druidisme, changés en temples chrétiens, enfantaient des disciples à la religion de Jésus-Christ [1],... l'amour naquit; l'amour tel que l'antiquité ne pouvait le connaître, tel que le christianisme seul le pouvait créer; l'amour, avec la foi pour flambeau, et le désintéressement pour but; la charité. Dès lors ce ne fut plus à l'épouse du *grand être* ou à ses vierges fatidiques que les Bretons offrirent leurs hommages comme à l'idéal de la femme. L'apôtre leur montra au dessus de la nue une autre femme, belle et pure, vêtue d'une robe sans tache, et le front couronné d'étoiles; une femme, elle aussi l'épouse non d'un héros mais d'un Dieu!

[1] Cet éloquent passage que nous empruntons à M. DE LA VILLEMARQUÉ s'applique bien plus encore à l'Irlande, qui n'a jamais subi le joug des Romains; en effet, on retrouve dans cette île des monuments druidiques qui méritent d'attirer l'attention de l'antiquaire et du savant. La péninsule sur laquelle est située de nos jours la ville de London-Derry fut célèbre autrefois par un bois et un collége druidiques. De là *Doric* ou *Derry*, en irlandais bois de chêne. Saint Colomba convertit en monastère ce séminaire druidique.

Les îles méridionales d'Arran, situées dans l'Océan atlantique, à dix lieues de la côte de Gallway ont été dès la plus haute antiquité le siége de la religion, de la science, de la civilisation. Ici les siéges, les cercles, les cromlechs, et les pierres druidiques ont résisté au pouvoir destructeur du temps, et rappellent les sombres et cruels mystères auxquels présidaient des prêtres sanguinaires; et l'on retrouve encore des traces de la forêt obscure qui cachait dans son sein ces mystères aussi ténébreux qu'elle. Les cromlechs, ou buttes tumulaires, encore debout dans diverses parties de l'île, attestent suffisamment que des colléges ou des assemblées druidiques existaient dans ces lieux; et comme ces grossiers vestiges s'élevaient non loin de la forêt sacrée, on peut en conclure que cette île fut jadis recouverte de forêts de chênes, d'où lui est venu le nom de *insula nemorosa*.

elle aussi la mère des hommes, dont elle porta le libérateur, tout petit enfant, dans ses bras, en souriant à la terre avec un sourire d'amour; et ils tombèrent à genoux, et ils la bénirent et ils l'aimèrent....

» Voilà comment la religion chrétienne transforma, purifia et raviva, en les érigeant en vertus, et en leur communiquant pour ainsi dire sa céleste sève, la société des Celtes-Bretons, cette société, fruit du long travail des âges et des hommes, tantôt éclairée des lumières du druidisme, tantôt en lutte avec les nations étrangères, toujours chantée par les bardes, vivantes annales de la patrie. »

CULTES DES FONTAINES. — PÈLERINAGES.

Les fontaines et les rivières avaient leurs dieux chez les Celtes. Le dieu des rivières s'appelait Divona, qu'ils prononçaient Divaun; ce mot dérive de *Dia*, Dieu, *aban*, rivière. On trouve dans l'histoire de saint Patrice le passage suivant : « Et saint Patrice se rendit à Fina-Maège, appelé depuis Slane, parce qu'il avait appris que les mages avaient adoré le dieu de cette fontaine. » Les Irlandais ont l'habitude de visiter ces fontaines, principalement celles qui sont dans le voisinage d'un vieux chêne ou d'une pierre droite non taillée, et de suspendre des haillons aux branches des arbres, coutume dominante parmi les peuples de l'Orient. L'olivier sauvage de l'Afrique et l'arbre sacré des Hindous portent ordinairement ces marques d'adoration et rappellent l'Irlande au voyageur.

Ces anciennes coutumes semblent enracinées dans ce pays, où le culte rendu jadis à Baal est remplacé de nos jours par celui de saint Jean Baptiste; le culte de la vierge Marie, à qui l'on donne le titre de Reine du ciel, a succédé à celui de Bélasama. Les gâteaux que les juifs idolâtres, à l'exemple des Phéniciens, faisaient en l'honneur de la reine du ciel sont en-

core très populaires en Irlande, et portent le nom de *barn brack*. Un auteur a laissé une description fort exacte d'un pèlerinage à une de ces fontaines. Charles O'Connor, dans sa troisième lettre signée Columbanus, et adressée à son frère, donne des détails fort intéressants sur le culte que les Irlandais rendent aux fontaines. « J'ai, » dit-il, « souvent interrogé vos fermiers, pour connaître ce qu'ils pensaient des pèlerinages qu'ils font à Kill-Archt, à Tobbar-Brighde, à Tobbar-Muire, près d'Elphine et Moore, dans les environs du Castlereagh, où se rendait tous les ans un concours immense de peuple, pour célébrer ce qu'ils appelaient en mauvais anglais les *Patterns* (fête patronale). Comme je pressais un veillard de me dire quel avantage il comptait retirer de ses visites aux fontaines qui se trouvaient auprès d'un vieux chêne ou d'une pierre droite non taillée, et de m'expliquer pourquoi l'on suspendait des morceaux de linge aux branches des arbres, il me répondit : « Que ses ancêtres l'avaient toujours fait, que c'était un préservatif contre le *geasa-draoidecht*, ou sorcelleries des druides; que, par ce moyen, leur bétail était à l'abri de toute maladie épidémique, et qu'ils s'attiraient ainsi les faveurs des *daoini maithe* ou des fées. » Ces pratiques païennes avaient une telle importance à leurs yeux, qu'ils faisaient quelquefois jusqu'à vingt milles nu-tête et nu-pieds, pour se donner le plaisir de ramper à genoux autour de ces fontaines, de ces pierres droites et de ces vieux chênes. La figure tournée vers l'ouest, ils en faisaient tantôt trois fois le tour, tantôt six fois, tantôt neuf fois, et ainsi de suite, en comptant les tours d'après les nombres impairs, jusqu'à ce qu'ils eussent exactement accompli leurs pénitences volontaires. »

De tout temps, les eaux de Logh-Con furent regardées comme sacrées; l'on y jetait des morceaux de beurre, comme préservatifs contre le *geasa-draoidecht*, que par une crédule superstition on supposait tarir le lait des vaches.

La fontaine de Tobbar-Na-Molcht à Tubrid, dans le comté de Kerry, est une des plus célèbres de l'Irlande. Un grand nombre de personnes y viennent tous les samedis de plusieurs lieues faire leurs stations, et en boire l'eau. Au lieu d'une

pierre non taillée, celle devant laquelle le peuple prie porte sur une de ses faces les images de trois saints. Selon la légende populaire, trois prêtres, au moment de célébrer la messe, furent obligés, pour se soustraire à leurs persécuteurs, de se jeter dans cette fontaine; à leur arrivée, les émissaires d'Elisabeth ne trouvèrent que trois béliers, au lieu des trois prêtres qu'ils voulaient immoler.

Le culte des fontaines, selon Stanley, remonte jusqu'aux Chaldéens. On lit dans les voyages d'Hanway :

« Nous arrivâmes à un caravansérail abandonné où nous ne » trouvâmes que de l'eau. J'y vis une grande quantité de mor- » ceaux de linge suspendus aux branches d'un arbre. C'é- » taient autant de charmes que les pèlerins, venus de la pro- » vince de Ghilaw, y avaient déposés, dans l'espoir de se gué- » rir ainsi de leurs maladies. » De la Chaldée et de la Perse, le culte des fontaines passa en Arabie, où la source de Zimzin à la Mecque fut célèbre plusieurs siècles mêmes avant l'arrivée de Mahomet. De là il se répandit dans l'Egypte, dans la Libye, fameuse pour sa fontaine sacrée de Jupiter Ammon, appelée par Pline, fontaine du soleil, et plus tard en Grèce, en Italie, en Espagne et en Irlande. Saint Athanase dit, en parlant du culte des fontaines : « De tous les peuples, les Egyptiens » étaient sur ce point les plus superstitieux. » En remontant à l'origine des peuples et en suivant leurs émigrations de l'orient en occident, nous trouvons la *fons Egeriæ* de Numa, les *fontinalia romana*, les *Aquæ Ferentinæ*, et le bois sacré où se célébraient les *feriæ Latinæ*. Ces bois et ces fontaines étaient sous la protection spéciale de quelque divinité : *Cui numen etiam et divinus cultus tributus fuit*, et les fêtes des *fontinalia* de la Rome païenne eurent lieu, comme celles des Scelligs irlandaises, vers l'équinoxe de l'automne.

Selon les Grecs, Persée, le plus ancien de leurs héros, conquit l'Egypte, la Libye et les nations voisines du mont Atlas, que Léo et Hercule, dit-on, ont seuls franchies. De là il porta ses conquêtes plus loin que les colonnes d'Hercule; il subjugua les provinces voisines de la ville de Tartesse (Tharshish dans l'Ecriture sainte). Sa femme, Astérie (l'Astarté de Tyr,

de Sidon et de Carthage), était fille de Baal. Persée apprit aux marins, guidés jusque alors par la grande Ourse, à se diriger par l'étoile polaire; et enfin quelques fontaines sacrées qui se trouvaient près de Carthage furent nommées après lui fontaines de Persée.

Pausanias dit qu'à *Phæræ*, dans l'Achaïe, il y avait une fontaine consacrée à Hermès, appelée Hama, et auprès de laquelle trente énormes pierres droites furent élevées à une époque fort reculée, lorsque, au lieu d'images, les Grecs adoraient des blocs de pierre. Telle était aussi la religion de l'Irlande païenne.

L'on trouve dans les annales des Quatre Maîtres que « Arthga, » fils de Cathal, roi de Connaught, prit le bâton de pèlerin » et partit pour *Hiona dia ailithre,* » c'est à dire en pèlerinage; (ce mot *ailithre* est composé de *all,* un roc ou pierre droite, et de *itriallam,* aller autour) et il n'existe pas, aujourd'hui même en irlandais, pour exprimer les pèlerinages des chrétiens à Iona, à Jérusalem ou à Rome, d'autre mot que celui d'*ailithre*, dont se servaient les Irlandais païens pour désigner un pèlerinage à la pierre sacrée du *Carne* ou du *Tobar,* le dieu emblématique des druides. Smith a donné une description minutieuse du culte des *Scelligs,* sur la côte de Kerry, dans cette partie de l'Irlande qui fut envahie d'abord par les Espagnols. Un immense concours de peuple, composé en partie de personnes infirmes, visite tous les ans, le 29 septembre, la fontaine de Saint-Michel, près *Ballynascellig,* sur la côte de Kerry, dans l'espoir d'être guéri par cette eau miraculeuse. Ainsi la fête de Saint-Michel coïncide avec l'équinoxe de l'automne, et par conséquent avec les sacrifices et le *Baaltinnes* des druides, qui avaient lieu à cette époque.

Sur plusieurs autres promontoires, autrefois célèbres par les sacrifices humains que les druides y offraient, par des purifications et par le culte de ses fontaines, des monastères furent dédiés à saint Michel, pour effacer jusqu'au souvenir des rites païens. Tel était le mont Saint-Michel, près Penzance, dans la Cornouaille; tel est aussi celui de Saint-Michel, en Normandie, sur la côte de la Bretagne, dédié au même saint, dans

le sixième siècle. Le promontoire sacré de Scillée, en Grèce (de nos jours cap Saint-Angèle), fut aussi dédié à saint Michel.

D'après les annales d'Innisfallen, de Tigernach et des Quatre Maîtres, un monastère fut fondé dans Scellig-Michael, la plus grande des Scelligs irlandaises, où se trouvent les deux fontaines sacrées, les plus fameuses de toute l'île, en l'honneur de saint Michel, par saint Finian, au sixième siècle ; ce monastère, que les Danois pillèrent en l'an 812, fut rebâti en 860.

Les invasions des Danois forcèrent les moines d'abandonner les Scelligs et de s'établir sur la côte opposée de Kerry, où ils fondèrent l'abbaye de Ballynascellig ou de Saint-Michel, dans la baronnie d'Ivereach, baronie où se trouve situé Derrinane Abbey, séjour favori d'O'Connell. Ce monastère fut un des plus remarquables du onzième siècle. Giraldus parle des ruines du monastère de Scellig-Michel, qui était beaucoup plus ancien que celui de Ballynascellig. On les aperçoit même encore sur une plate-forme d'environ trois arpents, au centre de l'île, à cinquante pieds au dessus du niveau de la mer. Ces ruines renferment un grand nombre de cellules en pierres entassées les unes sur les autres, qui laissent pénétrer les vents de tous côtés. Ici se trouvent les deux fontaines auprès desquelles les pèlerins, le 29 septembre, répétaient les prières d'usage avant de commencer leur ascension au sommet de la montagne. D'après Keating, cette île n'est qu'un immense rocher entouré de précipices, qui domine la mer à une hauteur effrayante. Un sentier fort étroit conduit au sommet; le chemin est si rapide que peu de personnes ont le courage de s'y risquer. Néanmoins le pèlerin druidique, après avoir déposé son offrande auprès des fontaines sacrées, s'avançait vers l'objet principal de son culte, la pierre qui se trouvait au sommet de la partie la plus élevée de l'île.

A la hauteur d'environ cent cinquante pieds au dessus de la mer, il se glissait à travers une ouverture étroite, semblable au tuyau d'une cheminée, que l'on nommait trou de l'aiguille. En cet endroit, l'ascension devenait fort difficile, même pour

ceux qui marchaient nu-pieds, malgré les trous creusés dans le rocher pour faciliter l'arrivée des pèlerins. Ces obstacles une fois vaincus, il s'en présentait un nouveau. L'étroit sentier qui conduit au sommet, et qui se nomme en irlandais *leac an docra, pierre de là douleur,* s'avance au dessus de la mer. Il est fort difficile de franchir cette pierre, même pendant un temps calme; mais lorsque le vent souffle, comme cela arrive le plus souvent, la crainte de tomber ou d'être enlevé par le vent, et le vertige que l'on éprouve, ont de quoi glacer d'effroi l'homme le plus hardi. Lorsqu'on a franchi ce rocher d'une hauteur d'environ douze pieds, la route qui mène de là jusqu'au sommet est beaucoup moins rapide; mais il existe encore deux stations fort dangereuses à franchir : la première s'appelle le nid de l'aigle; c'est là que les moines remplacèrent par une croix en pierre, le roc, objet du culte des druides, et qui exigeait préalablement la cérémonie de la purification dans les fontaines sacrées.

Pour se faire une idée de la crainte superstitieuse que les rites effrayants des druides devaient inspirer au peuple, que l'on se représente un homme suspendu pour ainsi dire au milieu des airs, à quatre cent cinquante pieds au dessus de la mer, avec un horizon sans bornes d'un côté, et de l'autre les montagnes de Kerry.

Cependant il restait encore à ces pèlerins audacieux une dernière station à parcourir, avant d'atteindre le point le plus élevé du rocher. Arrivé à cette hauteur, ils se trouvaient à quatre cent soixante pieds au dessus des vagues, et la mer est ici tellement profonde que le plus grand vaisseau de guerre peut sans danger y mouiller à l'ancre. Parvenu à cet endroit, le pèlerin devait subir l'épreuve la plus bizarre et la plus dangereuse que la superstition druidique ait jamais pu suggérer. Un récif de douze pieds de longueur sur deux de largeur, ayant la forme d'un ⅃ renversé, se projetait du sommet du rocher sur la mer; le pèlerin était obligé de faire douze pieds à califourchon, afin de baiser une croix taillée dans la partie la plus élevée de cette projection par quelque auda-

cieux aventurier, comme préservatif contre les sorcelleries des druides[1].

ORIGINE DES COUTUMES RELIGIEUSES DE L'IRLANDE PAÏENNE.

Il est impossible de lire ces détails sans remarquer une parfaite analogie entre ces rites et ceux de la religion de Baal. Les Scelligs d'Irlande sont au delà du cap Bolus, et celles de l'Angleterre à peu de distance du cap Belerium. Toutes deux sont à l'orient du cap Belerium en Espagne, et ne furent au-

[1] Nous avons vu plus d'une fois qu'il est ordinaire aux bardes de souhaiter une solitude qu'ils puissent partager avec leur bien aimée, — une sorte de bocage ombragé, de vallée inaccessible, d'île séquestrée, qui n'existe souvent qu'en imagination ; — il n'en est pourtant pas ainsi de l'île mentionnée ici, et une croyance des Irlandais de l'ouest l'expliquera suffisamment.

— Cette île lointaine, ou plutôt *occidentale*, est l'une de ces *îles heureuses*, que les habitants des côtes de l'ouest ont cru voir fréquemment émerger de l'Océan, et qu'ils supposent être défendues de l'approche et de la vue des hommes par quelque enchantement. Dans l'histoire d'Irlande restée en manuscrit dans la bibliothèque de l'Académie royale de Dublin, — il est gravement dit, pag. 183, que — « les *Tuathdedanans*, arrivant sur les *Fearbolys*, les chassèrent dans les îles qui sont dispersées sur les côtes du nord, — et qu'eux-mêmes se servirent de la même mesure envers le *Clanna Milidhes*, » — ce qui advint de ceux-ci ; je ne saurais le dire, sinon qu'ils allèrent habiter une île qui est située au loin sur la mer, à l'ouest de Connaught, et qui quelquefois est aperçue par les habitants.

Plusieurs marins l'ont également découverte sur la mer comme ils cinglaient vers les côtes occidentales de l'Irlande ; l'un d'eux, nommé le capi-

tres que les Scelligs occidentales ou pics sacrés, qui s'offrirent d'abord aux Phéniciens. Strabon dit expressément que tous les promontoires de l'Europe où les Phéniciens faisaient le commerce, furent consacrés par des colonnes ou des temples érigés à une époque très ancienne. Ces monuments de la superstition druidique se multiplièrent tellement que Dicearchus,

taine Rick, qui vivait à Dublin, eut une vue si distincte de ce pays, qu'il découvrit un port, ainsi qu'il le supposa par les deux pointes qui s'avançaient des deux côtés de cette terre éloignée, mais il ne put jamais aborder, bien qu'il ne déviât pas de sa course vers elle, plusieurs heures après qu'elle eut disparu à ses yeux sous un brouillard qui l'enveloppa.

Mais le plus complet récit, sur cette île fantastique, est sans contredit une lettre d'un gentilhomme de Derry à un ami d'Angleterre, lettre imprimée à Londres, dans l'année 1675. Cette narration ouvre aux personnes douées d'une imagination vive un vaste champ de fictions romantiques.

« Je puis vous faire part d'une histoire non moins vraie, mais beaucoup plus étrange et plus merveilleuse à mon avis, concernant la découverte de cette île, depuis longtemps connue et célébrée par O'Brazile, et dont il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler.

» Je sais qu'il court par le monde bien des histoires et des romans sur des îles enchantées, des tours et des châteaux invisibles, etc., romans que je trouvai dans toutes les bouches quand j'arrivai d'abord en Irlande, pour y demeurer, histoires bâties sur cette île d'O'Brazile, comme ils l'appelaient; — quand j'entendis le plus grand nombre, sinon la totalité des gens, m'assurer qu'on la voyait souvent de la côte d'Ulster, je regardai tous ces on dit comme de parfaits romans, je me permis même d'en rire aux nez des conteurs bien que plusieurs personnes graves et religieuses m'eussent constamment affirmé que dans les jours sereins, particulièrement en été, on avait en vue une île vaste, bien distincte, mais qu'après l'avoir longtemps regardée, on la voyait peu à peu disparaître. — Quelquefois même des marins avaient tenté de courir sur elle avec des bateaux, mais arrivés à la place où ils l'avaient vue, ils n'avaient plus rien trouvé. — A toutes ces assertions, beaucoup de vieilles gens ajoutaient encore des histoires plus improbables sur les causes de cet enchantement.

» Un certain quaker, deux ans après, prétendit que d'après une révélation du ciel, il était l'homme choisi pour prendre cette île. Il construisit un vais-

et Eratosthènes, cités par Strabon, avaient peine à retrouver les véritables colonnes d'Hercule.

Chaque promontoire, nommé *scylla* ou *scylleum*, en Grèce, en Italie, dans les mers de la Bretagne et de l'Irlande, se distinguait par des temples, des traditions religieuses et des fontaines sacrées d'une grande antiquité.

On supposait que l'entrée des enfers se trouvait près de celui du Péloponèse (*Hermionæ in Argiæ littore. Inde brevis ad inferos descensus. Huic vicinum est Scylleum promon-*

seau, mais ce qui advint de lui et de son entreprise, je n'en sais rien, si ce n'est que le temps marqué n'était pas encore accompli. — Cette prise de possession fut réservée pour un capitaine John Nisbet qui, demeurant d'abord à Liskeney, frêta pour la France et la Hollande plusieurs vaisseaux de marchandises, telles que le pays pouvait les lui fournir. En septembre dernier, il chargea un nouveau vaisseau pour la France. Comme il longeait les côtes de l'Irlande (à ce que pensait du moins l'équipage), le 2 du présent mois de mars 1674, après une nuit de gelée excessivement claire, il arriva que, vers le matin, à l'heure du soleil levant, il vit tomber un brouillard des plus terribles et des plus épais, sur la mer et autour du navire. — Il dura l'espace de trois heures, puis le temps s'éclaircit et devint très brillant; — mais une fois que ce brouillard se fut évanoui, le bâtiment se trouva sur une certaine côte fermée par le bord, et tout à coup un grand vent survint, qui le poussa tout près du pays. Quand le maître et le reste de l'équipage, composé de huit personnes, se vit si près d'une côte inconnue, ils ne purent imaginer en quel endroit ils étaient. Trouvant cependant un si proche débarquement, et quelques petits rochers s'offrant à peu de distance de là, le maître ordonna de sonder la profondeur de l'eau, et trouvant qu'elle avait à peine trois brasses, ils tombèrent d'accord que le mieux à faire était de plier les voiles et de jeter l'ancre; ce qu'ils firent effectivement. Ensuite ils résolurent de se partager et d'envoyer quatre hommes des leurs dans l'île. Après qu'ils eurent débarqué, ils traversèrent un petit bois, et à une distance d'un mille anglais ils arrivèrent dans une verte et délicieuse vallée où paissaient paisiblement des bestiaux, des chevaux et des moutons. Là, ils virent un château qui semblait d'une forte apparence, vers lequel ils allèrent, et au pied duquel ils appelèrent, croyant trouver là quelqu'un qui pût les éclairer,

torium). Celui d'Italie, vis à vis le cap Pelorus, est bien connu par les traditions fabuleuses de Virgile et d'Ovide, dont l'imagination poétique ne fit qu'embellir l'histoire véritable des religieux de ce pays. Sur le rocher de Scylla se trouvait anciennement un magnifique temple et un oracle, et la fontaine sacrée de Circé fut adorée surtout par les marins, qui faisaient

sur le lieu où ils étaient; mais après qu'ils eurent longtemps appelé et frappé, n'entendant aucune réponse humaine, pas même l'aboiement d'un chien, ils conclurent qu'ils étaient dans une place dévastée, et résolurent de pousser plus loin. C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur une agréable colline, à un mille environ du château; ils y trouvèrent une multitude de lapins noirs; puis quand ils arrivèrent au sommet et qu'ils regardèrent de là quel était le chemin le plus agréable à prendre, ils n'aperçurent ni hommes, ni femmes, ni enfants, ni habitations. Enfin, ayant ainsi exploré le pays pendant deux ou trois heures, et n'ayant trouvé personne auprès de qui s'enquérir, ils retournèrent à leur navire et apprirent à leurs compagnons le résultat de leurs recherches. Sur quoi ceux-ci, demandant le bateau, résolurent d'aller à terre aussi; — un seul marin resta à bord, — les autres se divisèrent en deux bandes, l'une prit à droite du bord, — l'autre à gauche, et l'une et l'autre errèrent jusqu'à quatre heures de l'après midi; — mais ni l'une ni l'autre ne découvrit aucune créature humaine, — des bestiaux, des lapins, des chevaux et rien de plus. Puis s'étant avancés dans le pays, ils virent de grands bois dans lesquels ils n'osèrent s'aventurer, de sorte que les deux bandes retournèrent ainsi à leur bateau.

» Enfin, le vent de terre étant devenu froid et le jour tirant à sa fin, comme ils trouvèrent du vieux bois très sec et en abondance dans la partie de l'île où nous avons mentionné un petit bois, afin d'être plus près du bord ils résolurent d'y faire un grand feu, contre un vieux chêne qui semblait tombé de vieillesse. En conséquence, les uns apportèrent du bois, les autres allumèrent le feu, et enfin, étant parvenus à se faire un feu magnifique, ils s'assirent à l'entour discourant et fumant leur tabac. Tout à coup ils entendirent un bruit, le plus terrible, le plus épouvantable bruit, spécialement vers la place où ils avaient vu le vieux château, mais ce bruit sembla s'étendre sur toute l'île, qui en était ébranlée et peu s'en fallut que nos yeux ne dissent plus tard qu'ils en avaient vu la mer troublée. Pour ce qui est d'eux-mêmes, ils furent tellement surpris et terrifiés qu'ils lais-

des sacrifices aux dieux infernaux, longtemps avant que les fables de Virgile et d'Ovide fussent connues.

A l'établissement du christianisme, le nom et les fêtes des divinités druidiques et les sacrifices humains furent abolis et remplacés par le culte de l'archange saint Michel, qu'on avait choisi de préférence, comme chef des anges, pour l'opposer au Baal des druides.

sèrent leur feu, prirent leur bateau et revinrent tous à bord aussi vite qu'ils purent, et ils restèrent en grande crainte toute la nuit n'osant faire un mouvement sur la mer, parce que l'ayant sondée, ils n'avaient pas trouvé deux brasses d'eau, et que le vent était directement contre eux.

Le lendemain matin, aussitôt que le soleil fut levé, ils virent un vieux et grave gentilhomme et dix hommes le suivant nu tête comme ses serviteurs, s'approcher du bord où leur vaisseau était à l'ancre, ils bordèrent le rivage et le vieux gentilhomme appelant en vieil écossais, le maître, qui était debout sur le pont avec le reste de l'équipage, lui demanda d'où ils venaient où ils allaient et quel était leur chargement. A cela, le maître répondit qu'ils venaient de France, étaient chargés de vins de France et se dirigeaient vers Killebegs dans le comté de Donegall, en Irlande, s'il plaisait à Dieu de les y ramener. Alors le vieux gentilhomme leur demanda comment ils étaient venus là, s'ils savaient où ils étaient et comment ils en pouvaient partir. Le maître répliqua qu'il pensait, avant le grand brouillard qui était tombé sur eux la veille, être près des côtes d'Irlande, mais qu'à cette heure où ils étaient et comment ils en pourraient sortir, il l'ignorait complètement. Le gentilhomme l'assura que s'il leur plaisait de débarquer de nouveau il les entretiendrait avec courtoisie, leur dirait où ils étaient, les récompenserait largement et les guiderait vers leur propre côte. Le maître demanda d'abord s'ils n'auraient à craindre pour eux-mêmes et leur vaisseau aucun dommage, s'ils débarquaient. Le vieillard leur affirma qu'ils n'avaient rien à craindre, et d'ailleurs les voyant sans armes, nos marins, au nombre de six, bien armés, se décidèrent à aller à terre.

Aussitôt qu'ils eurent débarqué, le gentilhomme les embrassa l'un après l'autre, leur disant qu'ils étaient la vue la plus heureuse que son île avait eue depuis des siècles; qu'elle était appelée O'Brazile; que ses ancêtres en avaient été rois autrefois, et que lui et plusieurs autres personnes de qualité par l'art diabolique et malicieux d'un fameux nécromant avaient été

L'identité parfaite qui existe entre le culte de Baal et celui des druides est ainsi exactement démontrée. Ausonius, qui fut lui-même un druide, dit : *Tu Baiocassis stirpe druidum satus. — Belini sacratum ducis e templo genus.*

Une inscription gallique, publiée par Gruter, fait mention de la fontaine de Baal; il y avait aussi une fontaine sacrée

tyranniquement enfermés dans le château où ils avaient frappé la veille; que là plusieurs générations avaient fini leurs misérables jours; et que l'île entière avait été un réceptacle de furies malfaisantes et invisibles aux hommes jusqu'à un certain temps qui était expiré ce dernier jour du dernier mois. Les marins s'informèrent alors pourquoi, la veille, lorsqu'ils avaient frappé au château, on ne leur avait fait aucune réponse.—Le vieillard leur apprit en réponse à cette question que bien que le temps de l'enchantement fût expiré, que nul pouvoir ne pesât dès lors sur eux et que l'île fût redevenue visible, il leur était néanmoins enjoint de ne répondre à qui que ce fût, et de ne point se délivrer eux-mêmes jusqu'au moment où un feu serait allumé dans l'île par de bons chrétiens; et comme les matelots lui demandèrent s'il se croyait alors absolument délivré de l'enchantement et de la crainte d'être enchanté de nouveau, le vieillard leur répliqua qu'il était absolument libre, même de cette crainte et que tous les pouvoirs des ténèbres avaient finalement quitté l'île, la veille au soir, au moment où ce bruit épouvantable avait causé la fuite de nos marins.

Cependant, après tous ces discours, il les conduisit vers le château, et là ils rencontrèrent d'autres graves personnes tant hommes que femmes, qui tous embrassèrent le maître et le reste de l'équipage, leur serrant les mains et leur rendant grâce de leur délivrance. On alla querir les deux matelots restés à bord et tous furent noblement fêtés, richement récompensés et purent voir toutes les richesses de cette île merveilleuse qui, disent-ils, a 60 milles de long sur 30 milles de large, des chevaux, des vaches, des moutons, des cerfs, des lapins en abondance, des cochons, des oiseaux de mer de toute espèce, de riches mines d'or et d'argent, peu de population et peu ou point de blé. Il y avait autrefois des cités, de grandes villes, mais tout a été consumé.

L'équipage fut escorté jusqu'au vaisseau. On lui indiqua la route à tenir hors du port pour se diriger vers notre côte, et le jour suivant à la nuit tombante ces navigateurs arrivèrent à Killebegs. Aussitôt après leur

dans le temple phénicien de *Gadeira*. *Facciolati* parle dans son dictionnaire des fontaines sacrées de Baal.

La fontaine du soleil, dans le temple de Jupiter *Ammon*, doit son origine à la même divinité phénicienne, car le soleil et Baal étaient un seul et même dieu. *Eschyle* et *Priscien* font mention de la fontaine miraculeuse de *Palicore* en Sicile, et ils ajoutent que les parjures qui buvaient de ses eaux étaient frappés de cécité. Diodore dit que cette fontaine et l'oracle qui en dépendait, existaient depuis une époque extrêmement ancienne.

Solimes rappelle quelques fontaines sacrées de la Sardaigne, qui fut habitée primitivement par les Phéniciens, et *Philostrate* parle d'une autre qui existait à *Tyanœa*.

Ces détails démontrent que le culte des fontaines dans les *Scelligs* irlandaises, peuplés par le clan *Hua Bhascoine*, fut emprunté par leurs ancêtres, les Vascons ou *Biscayens* de l'*Ibérie*, aux Phéniciens. Les *Scillées* au delà du cap *Belerium*, dans la Cornouaille, et ceux du cap *Bolus*, dans le comté de *Kerry*, ont dû être fréquentés par les Phéniciens qui se rendaient au cap *Belerium*, près de Corunne, en Espagne ; tous

débarquement ils allèrent trouver le ministre de la ville ainsi que plusieurs autres personnes de qualité du pays. On ne donna d'abord aucun crédit à leurs paroles, jusqu'au moment où le maître et ses compagnons firent voir les pièces d'or qui leur avaient été données, dont l'empreinte était très ancienne, et qui étaient larges et un peu grossières, bien que d'un or très pur. Là dessus le maître s'offrit à conduire le premier gentilhomme qui voudrait s'assurer de la vérité, dans l'île dont il parlait, sur quoi plusieurs gentilhommes du pays, trois jours après envoyèrent un autre vaisseau avec le pilote Alexandre Johnson, et quelques autres des premiers marins pour le guider. Ils arrivèrent dans l'île où ils furent noblement entretenus et revinrent chez eux avec plusieurs dons qui leur avaient été faits, ainsi qu'avec une relation plus détaillée sur la nature du pays. Depuis plusieurs ministres de Dieu sont allés la visiter et y prêcher, mais au moment où j'écris, je ne sais encore rien de leur retour qui sans doute nous vaudra quelque relation plus parfaite.

Outre les discours de tous les gentilhommes du pays, j'ai encore le propre témoignage du capitaine Nisbet et de plus une relation véridique vient d'être envoyée à ce propos à Dublin par plusieurs personnes éminentes qui l'ont signée et accompagnée de leur sceau.

ces promontoires furent consacrés à *Baal*. Les anciens parlent d'un phare qui se trouvait près de Corunne que l'on supposa avoir été bâti pour servir de guide aux vaisseaux qui faisaient voile pour les îles Britanniques.

En parlant des monuments druidiques de l'antique Armorique, voici comment M. de la Pylaie s'exprime: « Dans tous » c'est la pierre brute, comme si le ciseau de l'homme eût » profané l'ouvrage de Dieu ou de la nature en modifiant le » bloc du rocher au gré de ses caprices. Aussi tous les vieux » dolmens n'ont-ils jamais d'images ni de caractères gravés » sur leurs pierres. Celui de Lockmariaker appelé *Men-* » *Plate*, qui nous offre des espèces d'écussons armoriaux, » avec des feuilles de palmier, avec des fers à cheval, pris » pour symbole, si je ne me trompe, par les Carthaginois, » avec des cercles offrant un point central, et considérés » comme le symbole du soleil, ou de l'univers, est le seul » qui présente ces figures remarquables dans notre France » occidentale, figures qui nous certifient les relations de l'Ar- » morique avec les navigateurs des peuples septentrionaux » de l'Afrique. »

Les poèmes irlandais d'Eochoid, qui a écrit dans le neuvième siècle, rapportent que les *Souit* ou *Scoti* partirent d'un port en Galicie où existait une tour nommée *tur-Breogan*, c'était celle des Brigantes. Ces détails sur les promontoires sacrés de Baal sont d'autant plus dignes de remarque, que l'itinéraire d'Antoninus fait mention d'une ville phénicienne du nom de *Tangier*, dans l'ouest de l'Afrique, qui faisait le commerce avec l'Europe par le port de Baal en Bétique, et que Strabon et Pline s'accordent sur ce point.

Les temples nombreux en forme de colonnes ou les tours rondes répandues dans l'Irlande forment une partie remarquable des ses antiquités ; c'étaient à ce que l'on croit généralement, des temples consacrés au culte du feu[1].

[1] Les Tours Rondes d'Irlande dispersées dans toute l'île, sont d'anciens monuments d'une forme particulière et remarquable, dont on ignore

Les collines sacrées et les tombeaux des anciens Irlandais étaient appropriés à divers usages ; c'était dans ces temples que le prêtre offrait des sacrifices, que le législateur rendait ses décrets, et que l'on présentait au roi le sceptre, à son avénement.

IRLANDE CHRÉTIENNE.

Abbayes et Ruines monastiques.

Le voyageur et l'antiquaire ne peuvent faire un pas en Irlande sans rencontrer les ruines de quelque monastère que l'intolérance de l'Eglise anglicane a laissées au milieu des vertes plaines de l'antique berceau des lettres. Ces vénérables restes réveillent dans notre âme une suite d'idées aussi grandioses que mélancoliques, qui nous rappellent les triomphes

l'origine et l'usage primitif. Le nombre en était autrefois bien plus considérable qu'aujourd'hui; on n'en compte plus que quatre-vingt-trois, dont une vingtaine seulement sont entières. On suppose bien qu'elles excitent vivement la curiosité populaire et qu'elles offrent une étude intéressante aux archéologues; si l'on excepte deux monuments du même genre qui se trouvent en Ecosse, aucune autre contrée de l'Europe n'en possède de semblables. Ces tours sont des témoignages certains d'une époque bien antérieure à tout ce que l'histoire de notre partie du globe rappelle. Elles sont toutes de forme ronde et conique, hautes d'environ trente-deux mètres et terminées par une sorte de toit pointu. Elles varient de trois à cinq mètres de diamètre à la base, et la porte est en général élevée de trois à quatre mètres au dessus du sol. On y retrouve ordinairement les traces de trois ou quatre étages pourvus chacun d'une petite fenêtre; immédia-

et les dures épreuves par lesquelles la religion catholique a dû passer. — Quel intérêt ne s'attache pas en effet aux ruines de ces antiques abbayes, qui donnent au pays l'aspect d'une désolation à la fois si pénible et si magnifique! Lorsque nous visitons ces débris qui attestent la piété, la science et la bienfaisance de nos pères, nous sentons un certain attrait qui nous porte insensiblement à nous livrer à la méditation, et à l'étude. L'antiquaire, tandis qu'il mesure la hauteur de la tour chancelante, couverte de lierre, qu'il esquisse l'arche prête

tement au dessous du toit il y a quatre ouvertures correspondant aux quatre points cardinaux, (deux tours cependant en ont six). Quoique leur hauteur moyenne soit de trente-deux mètres, quelques unes de ces tours sont plus basses : l'une d'elles, encore entière, n'a que vingt-six mètres et une autre vingt seulement. Mais il en est aussi plusieurs remarquablement plus élevées : c'est ainsi qu'il s'en trouve une qui, quoique le temps en ait détruit une partie, atteint cependant encore à la hauteur de trente-cinq mètres.

Ces tours varient très peu dans leur forme : celle de Kinneagh, hexagône à la base, est ronde au sommet; autour de celle d'Ardmore règnent extérieurement trois cercles ou ceintures; un cercle pareil entoure Dysart; et, immédiatement au dessous du toit de Devenish, on en remarque un orné de sculptures. Les Tours Rondes ne peuvent avoir été construites que par un peuple considérablement avancé dans les arts, et peut-être aussi dans les sciences. Ces édifices se distinguent encore par leur position particulière : ils sont invariablement situés dans le voisinage immédiat des églises.

Il n'y a que très peu d'années que l'attention des antiquaires irlandais s'est portée vers les Tours Rondes. En l'absence de toute certitude sur leur origine, une foule de conjectures se sont formées. Quelques écrivains en ont fait des beffrois, d'autres, des espèces de phares, des prisons, ou encore des stations d'anachorètes dans le genre des colonnes de quelques saints d'Orient.

En 1830, l'Académie royale d'Irlande proposa un prix pour des recherches sur ce sujet. MM. O'Brien et Petrie le traitèrent avec une grande distinction, mais d'une manière absolument différente, et remportèrent le prix. M. O'Brien considère les Tours Rondes comme l'ouvrage d'un peuple païen, de race orientale; M. Petrie, au contraire, leur prête une origine

à s'écouler, ou qu'il cherche à déchiffrer l'inscription mutilée et à moitié effacée de la pierre tumulaire, éprouve un sentiment pieux. Il craint de commettre une profanation en foulant aux pieds le sol qui couvre la poussière des princes et des guerriers, les cendres sanctifiées des prêtres et des philosophes. L'âme aime à parcourir les divers anneaux qui forment la chaîne de ses souvenirs historiques, et à lire sur les fragments épars du saint lieu le reflet d'un glorieux passé.

plus rapprochée de nous, et pense qu'elles furent bâties par les premiers chrétiens d'Irlande pour servir de beffrois, ou bien de garde-meubles où ils conservaient les objets précieux appartenant aux églises et aux monastères.

Si les Tours rondes ont une origine quelque peu chrétienne, il est incompréhensible que l'histoire ecclésiastique d'Irlande en parle si peu, et ne mentionne pas l'érection d'un seul de ces monuments. L'histoire ancienne d'Irlande les désigne sous les noms de Turaghan et de Feid Nemedh, sans dire un mot ni de leur érection, ni de l'époque à laquelle elles appartiennent, ni de l'usage auquel elles étaient destinées, et semble ainsi prouver que c'étaient d'anciens édifices d'origine aussi inconnue il y a mille ans qu'aujourd'hui.

Un des événements les plus anciens des annales d'Irlande, le renversement de la puissance de Fearbolgs par les Danaens, paraît s'être passé dans un endroit, nommé, d'après le voisinage des Tours, *Muigh Tuireth na bh Fomarach* (la plaine de la tour Fomorienne). *Tor inis* (Tory Island), l'île de la tour est également mentionnée à une époque aussi reculée, de même que la tour de *Temur* ou *Tara*, et quelques autres. Les chroniques des Quatre Maîtres, parlent à l'année 898, de *Turaghan Ancoire*, (la tour de l'Anachorète) dont il est question plus haut. Celles d'Ulster, disent, à l'année 996, que la foudre détruisit Armagh, n'épargnant ni les infirmeries, ni la cathédrale, ni l'*Erdam*, ni le *Fedneamcad*. Tigernach en parle aussi à la même année, seulement il substitue le mot *cloichteach* (beffroi), à *Erdam*.

Si ces tours avaient été destinées à des anachorètes, il n'était pas nécessaire de les élever à une si grande hauteur, ni d'employer les matériaux qui ont servi à leur construction, puisque les églises voisines étaient petites et basses, et que beaucoup d'entre elles étaient bâties en bois. Il est

En contemplant ces pieuses reliques de l'antiquité, qui ne serait tenté de s'écrier avec Volney :

« Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux ! C'est vous que j'invoque, c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui ! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des

vrai que le cénobitisme était fort répandu en Irlande; mais les solitaires choisissaient pour retraites des asiles plus humbles que des tours élevées. Il y a, d'ailleurs encore, auprès des plus anciennes d'églises d'Irlande, telles que celles d'Ardfert, de Scattery et de Glendalough, de petites cellules qui servaient d'hermitages.

Une puissante objection à toute conjecture sur leur origine chrétienne est la différence d'architecture employée par le clergé de tous les autres pays. Il n'y a pas la moindre vraisemblance que ce mode particulier de construction ait été inventé par les missionnaires qui convertirent au christianisme l'Irlande et l'Ecosse; car, dans cette hypothèse, il serait à supposer que les saints de l'Irlande, qui se distinguèrent sur le continent y auraient apporté ce genre de construction qui ne se retrouve cependant nulle part.

Les portes de trois tours, Donaghmore, Antrim et Brechin, sont, *il* est vrai, surmontées d'emblèmes chrétiens; mais il a été prouvé dans deux de ces cas, que les emblèmes étaient modernes. Il est certain, d'ailleurs, que les prêtres des églises primitives, en se mettant en possession des lieux où avait été professé le culte païen, avaient généralement soin de déposer dans tous les monuments ainsi convertis, des emblèmes de leur religion.

L'opinion de M. Windele, auteur des notices historiques et descriptives de Cork, qui paraissent avoir fourni à M. et Mme Hall leurs matériaux pour traiter ce sujet, est que les Tours Rondes furent jadis des temples consacrés au culte du feu, qui était pratiqué en Irlande. Les raisons par lesquelles il appuie son hypothèse sont très plausibles. Il paraît qu'il se trouve dans les Indes des tours rondes semblables, employées anciennement par les adorateurs de feu. Pennant, en parlant des Polygars Indiens, dit qu'ils ont conservé l'antique religion, et il décrit leurs pagodes, comme des édifices de forme ronde ou cylindrique, dont les sommets pointus ou tron-

hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter! c'est vous qui, lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'égalité. C'est dans votre enceinte, qu'amant solitaire de la liberté, j'ai vu

qués, sont souvent surmontés d'une boule ou d'une longue pique destinée à représenter le soleil, emblème de la divinité du pays. Hyde a rapporté le dessein d'une de ces constructions orientales, des fenêtres supérieures de laquelle s'échappent des flots de fumée.

Le Caucase, patrie des anciens Ibériens, par lesquels furent probablement formées les premières colonies de l'Irlande, abonde encore en tours rondes ; et l'on voit, sous le nom de Nouraggi, un grand nombre de ces monuments dans la Sardaigne, qui fut aussi colonisée par les Ibériens. Cette opinion est appuyée par le nom donné aux Tours rondes, en Irlande, Collgagh ou Golcagh, composé de deux mots sacrés qui signifient feu et divinité. Les noms particuliers de quelques unes d'entre elles font également allusion au feu. Il faut encore remarquer que le culte du feu chez les anciens Irlandais est un fait évidemment prouvé par les annales du pays et les vies des saints, aussi bien que par des pratiques encore existantes aujourd'hui, aux veilles du premier de mai, de la saint Jean, etc. Ses adorateurs étaient divisés en deux sectes, l'une qui allumait le feu sacré dans des temples ouverts et publics, tels que *Gill-ti-mor* (la flamme du grand cercle), *Gall-Baille* (la flamme de la communauté), etc. ; et l'autre qui le renfermait dans la Tour du soleil (*Turaghan*), ou dans des édifices bas et voûtés, comme les *Boens*, les cellules de *Gall-érous*, etc.

La tour et le temple bas, carrés, étaient également communs aux Persans, qui avaient fait du soleil l'objet principal de leur adoration, comme beaucoup d'autres nations idolâtres de l'antiquité.

Les recherches faites, en 1841, par MM. Odell, Abell, Hackett, Hogan et Windele, qui ont examiné neuf de ces constructions, ont servi à constater que beaucoup d'entre elles avaient dû être employées comme lieux de sépulture. On a trouvé au pied de la tour d'Admon deux squelettes déposés dans une couche de terre tamisée.

Ces découvertes justifient le nom d'une des tours irlandaises, *Fertagh*,

m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards, mais sous l'aspect auguste de la justice, tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité.

« O tombeaux! que vous possédez de vertus! Vous épouvantez les tyrans, vous empoisonnez d'une terreur secrète leurs jouissances impies! ils fuient votre incorruptible as-

la tour de feu sépulcrale et établissent clairement le rapport de ces monuments avec les Nuraggi, la tour de Gaza, les Dagaba de Ceylan, et les plus anciennes constructions appartenant au culte du feu.

Les Irlandais, dans leurs légendes populaires, attribuent un grand nombre de ces curieux édifices au héros fabuleux Goban Saer, et assurent qu'il exerça son art dans d'autres contrées que l'Irlande : « Le nom de cet être » imaginaire, dit madame Hall, vivra longtemps dans les souvenirs du » peuple; car ses maximes de sagesse sont des oracles qui leur servent » de guides et leur tiennent lieu d'instruction. Je n'ai pu savoir l'époque » précise à laquelle il vivait; mais la tradition dit qu'il était supérieur à » tous ses contemporains dans l'art de bâtir ; et qu'à cette obscure époque » où il existait si peu de communications même entre des peuples voisins » sa réputation s'était étendue jusque dans les contrées lointaines. »

M. Petrie vient de publier un nouvel ouvrage sur l'architecture ecclésiastique de l'Irlande avant l'invasion anglo-normande. L'auteur soutient que les Tours Rondes furent bâties pour servir de beffrois, de lieux de refuge et de trésors ou dépôts pour les objets précieux des églises voisines. Il va jusqu'à indiquer les dates de l'érection et les noms des fondateurs de plusieurs de ces constructions. M. Petrie puise ses preuves dans un grand nombre de documents authentiques, jusqu'ici inconnus au monde savant. Il démontre que ce genre d'édifices ne formait qu'une branche de l'ancienne architecture ecclésiastique de l'Irlande, si différente à cette époque de celle des autres nations. Il prouve que les monuments ecclésiastiques à l'exception des oratoires et des habitations, furent bâtis en pierre longtemps avant les incursions des Danois. Dans une dissertation sur ces édifices il passe successivement en revue les forteresses cyclopéennes circulaires des Irlandais païens, les constructions rectangulaires des premiers chrétiens et les églises érigées par Roderic O'Connor, au XIIe siècle. On trouve dans l'ouvrage de M. Petrie des détails très intéressants sur une

pect, et les lâches portent loin de vous l'orgueil de leurs palais. Vous punissez l'oppresseur puissant; vous ravissez l'or au concussionnaire avare, et vous vengez le faible qu'il a dépouillé; vous compensez les privations du pauvre, en flétrissant de soucis le faste du riche; vous consolez le malheureux en lui offrant un dernier asile; enfin, vous donnez à l'âme ce juste équilibre de force et de sensibilité qui constitue la sagesse, la science de la vie. En considérant qu'il faut tout vous restituer, l'homme réfléchi néglige de se charger de vaines grandeurs, d'inutiles recherches; il retient son cœur dans les bornes de l'équité; et cependant, puisqu'il faut qu'il fournisse sa carrière, il emploie les instants de son existence, et use des biens qui lui sont accordés. Ainsi, vous jetez un frein salutaire sur l'élan impétueux de la cupidité, vous calmez l'ardeur fiévreuse des jouissances qui troublent le sens; vous reposez l'âme de la lutte fatigante des passions; vous l'élevez au dessus des vils intérêts qui tourmentent la foule, et de vos sommets, embrassant la scène des peuples et des temps, l'esprit ne se déploie qu'à de grandes affections, et ne conçoit que des idées solides de vertu et de gloire. Ah! quand le songe de la vie sera terminé, à quoi auront servi ses agitations, si elles ne laissent la trace de l'utilité?

» O ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons! Je me replacerai dans la paix de vos solitudes; et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerai les hommes sur

quantité d'objets en usage parmi les premiers religieux de l'Irlande, tels que crosses, croix sculptées, inscriptions des tombeaux, etc. Il nie que ces tours aient servi de lieux de sépulture aux Irlandais païens, et donne à l'appui de son opinion, un aperçu des inhumations des plus célèbres rois et princes Irlandais qui fleurirent avant l'introduction du christianisme; il ne se passe pas d'ailleurs une année sans que de nouvelles découvertes archéologiques n'aient lieu dans les manuscrits jusqu'ici inexplorés ou inscrites sur les monuments de l'antiquité, découvertes qui démontrent l'état social et intellectuel de cette île qui a tant contribué à répandre les bienfaits de la science et du christianisme dans l'Europe occidentale.

des souvenirs, je m'occuperai de leur bonheur, et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté [1]. »

Ces temples qui n'offrent aujourd'hui que des ruines, retentissaient jadis des louanges de ce Dieu presque oublié de nos jours ; sur cet autel mutilé furent célébrés les saints sacrifices d'une religion que tous les siècles ont révérée ; cette colonne tronquée soutenait la chaire sacrée où le prédicateur faisait entendre les préceptes de la foi et de la morale la plus pure ; sous ces arcades, maintenant remplies de cercueils brisés et d'herbes sauvages, étaient placées ces tribunes où les larmes de la pénitence coulèrent et furent séchées par le repentir. Le marbre qui couvrait le sol de l'enceinte sacrée a fait place à une verdure parsemée de tombeaux. — C'est là qu'une foule innombrable de fidèles, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, se prosternaient devant le Saint des saints. Quelle vaste mutilation a détruit ces cloîtres, que foulèrent ces pieux cénobites, dont les écrits scientifiques et théologiques reculèrent les bornes des sciences et des lettres et sauvèrent des ravages du temps et de la barbarie tous les monuments primitifs de la sagesse et de la littérature ancienne !

Sans le soin que les moines de ces temps prirent de conserver et de multiplier les copies des saintes Ecritures et des ouvrages classiques, dans quel lieu le savant et l'homme de lettres trouveraient-ils aujourd'hui les écrits inspirés ou les productions du génie de la Grèce et de Rome ? Ces cellules,

[1] Il serait impossible d'opposer à l'incrédule le plus prononcé un témoin plus irréfragable que l'*auteur des ruines*, pour les faits qui viennent à l'appui des écritures saintes. Non seulement il atteste ces faits qui constituent l'accomplissement littéral de ces nombreuses prophéties, mais il décrit les traits caractéristiques de cette désolation avec autant de précision et de détail que s'il n'avait fait que copier le texte même des prophéties, au lieu de rapporter les événements qu'ils avaient prédits. C'est ainsi que la parole du Dieu des chrétiens est vengée de l'ennemi le plus acharné du christianisme de Volney, par le témoignage de Volney lui-même, par les faits qu'il rapporte et dans lesquels il ne cherchait qu'à ébranler la foi des chrétiens.

maintenant en proie à la destruction, servaient autrefois de demeure aux saints et aux savants, à l'étranger et au pèlerin. Dans ces vastes salles, où de nos jours les hiboux et les renards cherchent une retraite, se voyaient des écoles pour l'instruction de la jeunesse, et des bibliothèques enrichies des productions de la science sacrée et profane, ainsi que du dépôt des annales nationales. A la porte de l'église, souvent l'orgueilleux baron fut ramené par le ministre de paix à un sentiment de justice et d'humanité; le pauvre, l'étranger, l'homme sans défense, trouvaient également dans ce saint lieu un asile inviolable contre le caractère vindicatif, hautain ou avare du despote féodal. Ces portes massives, dont la rouille a rongé jusqu'aux gonds, furent toujours ouvertes au pauvre et à l'infortuné ; la veuve, l'orphelin et le vieillard y vinrent tous les jours chercher leur part des bienfaits des monastères [1].

[1] Dans les campagnes, un monastère était le centre de réunion qui appelait à lui tous ceux qui avaient besoin de secours, de conseils ou de protection ; il se composait d'une société d'hommes ou de femmes, qui n'ayant point de souci d'eux-mêmes, possédaient la sagesse indispensable pour guider l'inexpérience, et la richesse qui soulage l'adversité.

Après la révolution du monde civilisé, occasionnée par la domination universelle des empereurs romains et l'abus qu'ils firent du despotisme et de l'arbitraire, les moines rendirent les services les plus grands à l'humanité, à la religion et à la science, en formant des associations qui leur permirent de s'appuyer réciproquement et de vouer leur vie entière au service de la communauté, de conserver les semences de la science et de la religion pendant cet état de trouble et de désordre où le peuple était plongé par l'ignorance, la barbarie, le vice et tous les maux qui en résultent.

Ces hommes, consacrés à la retraite et par conséquent moins exposés à la contagion générale, s'occupaient non seulement à accomplir les devoirs religieux particuliers à la vie monastique, mais encore à cultiver la terre eux-mêmes; moins pour être en état de se soutenir qu'afin d'exercer l'hospitalité et d'autres actes de bienfaisance qui soulageaient les misères et les calamités de ces malheureuses époques. Une partie de leur temps était

Le noble chevalier, en passant devant le portail gothique, baissait, en témoignage de son respect pour cet asile sacré, son panache orgueilleux, et invoquait sur ses périlleuses entreprises la bénédiction de l'homme de Dieu. Que les temps sont changés! On ne trouve plus ceux où cette église envoyait ses prédicateurs éclairer du flambeau du christianisme et de la civilisation les royaumes barbares qui tiennent au-

cependant accordée à l'étude : ils copiaient les ouvrages des meilleurs auteurs tant sacrés que profanes, qui sans leurs travaux auraient été perdus pour le monde littéraire. Ils offraient, en outre, un asile aux séculiers disposés à suivre la carrière scientifique, ainsi qu'à la jeunesse, qu'ils formaient à la science, à la religion et à la morale dans le sanctuaire du cloître. Y a-t-il donc de quoi s'étonner que des hommes, si éminemment utiles, si attentifs à cultiver et à conserver les sciences, à perfectionner les arts par l'érection de magnifiques monuments, et à convertir, par leur travail, d'immenses plaines incultes et désertes, en communes fertiles et bien cultivées, aient en peu de temps acquis une si prodigieuse influence!

Cependant lorsque les établissements monastiques eurent amassé d'immenses richesses, ils excitèrent la cupidité et la rapacité des grands qui commencèrent à s'emparer de leurs biens, souvent sous le spécieux prétexte de défendre leurs droits, d'autres fois en les pillant ouvertement. Les princes et les rois prenaient ces patrimoines pour récompenser leurs favoris et portaient ainsi leurs mains sacriléges sur des possessions destinées au soulagement des pauvres, *patrimonio pauperum*, à l'érection de temples chrétiens et à l'achat de livres et d'ornements sacrés pour le culte religieux.

Quiconque prendra la peine de parcourir les annales des temps passés, sera aisément convaincu des services rendus par ces savants et infatigables moines, non seulement à la religion mais à la littérature en général et particulièrement à l'histoire, et repoussera les calomnies et les assertions mensongères des commentateurs modernes qui voudraient nier à cette société, non seulement le mérite de la science, mais même la qualité d'hommes.

Les ouvrages du vénérable Bede, de saint Bernard et de saint Thomas, quoique écrits dans des temps reconnus moins éclairés que toutes les époques qui les ont précédés ou suivis, sont d'un style clair et intelligible, qui ne manque pas d'elégance, de solidité et de profondeur de jugement. Cependant voilà les hommes à qui des gens qui se piquent d'une supériorité

jourd'hui un rang élevé parmi les nations de la terre ; on cherche en vain ces époques heureuses où elle donnait des évêques et des savants à l'Eglise et aux universités, des ambassadeurs et des hommes d'état aux rois ; des confesseurs aux papes ; au ciel des martyrs !

Laisserons-nous périr l'histoire de ces établissements, asiles de la piété et de la science ? Ne trouvera-t-on pas une

d'intelligence jettent l'infamie et l'opprobre. En ceci, comme dans bien d'autres cas, on voit un exemple frappant d'ingratitude : des hommes qui ont rendu des services signalés aux sciences et aux beaux-arts, sont accusés de les avoir corrompus par leur ignorance et leur amour pour le gothique ; cependant sans les travaux des moines romains, de saint Augustin et de ses compagnons, l'Angleterre aurait été longtemps privée des bienfaits, des lumières de la vraie religion. Ces savants moines apportèrent en effet en Angleterre la foi chrétienne, avec la langue latine qui s'y rattache en quelque sorte, ainsi que les germes de la civilisation et du perfectionnement moral. Peu de temps après, on vit s'élever des écoles, des maisons religieuses, des temples pour le culte divin, destinés à perpétuer les avantages de l'instruction religieuse et littéraire. Sans ces circonstances il n'y aurait eu ni lois ni autres institutions salutaires. Le grand Alfred, législateur savant, libérateur de sa patrie, aurait peut-être été peu connu si ses rapports avec les moines de Rome et de l'Irlande ne l'avaient mis en état de former et d'exécuter ses plans de justice et de bienfaisance. Quand ce pays, en proie aux dévastations, aux pillages des Danois et d'autres nations, voyait presque partout disparaître tout vestige des lettres et des arts, quelques sanctuaires de la science échappèrent et sauvèrent le dépôt sacré ; cependant, nous le répétons encore, rien n'est plus commun de nos jours que les déclamations contre les moines.

Le système de la vie monacale pouvait faire tourner à profit les talents les plus opposés. La retraite qu'elle offrait était extrêmement favorable à l'étude : les architectes des monastères dessinaient les plans de ces splendides édifices qui font aujourd'hui l'admiration du monde : leurs scribes nous ont conservé ces précieux ouvrages des anciens, qui sans eux auraient péri durant ces siècles de ténèbres ; leurs chroniqueurs sauvaient l'histoire d'un complet oubli. Avant l'établissement des taxes pour les indigents, les aumônes des monastères étaient presque la seule ressource du pauvre ; à l'épo-

plume éloquente pour célébrer les œuvres de ces hommes savants et pieux qui faisaient la gloire de la religion et de l'humanité? Lorsque l'antiquaire et le philosophe s'empressent de visiter ces ruines monastiques, ces fragments de l'antiquité sacrée, pour méditer sur l'instabilité et le néant des institutions humaines, la puissance, la sagesse, les grandeurs de ce monde, confondus dans la poussière et le silence des

que où les hôtelleries étaient à peu près inconnues, ils offraient un asile hospitalier au voyageur fatigué, et dans des temps de guerre et de carnage leurs sanctuaires étaient des refuges assurés ouverts aux malheureux et aux opprimés.

Gibbon dit qu'un *seul couvent de Bénédictins a produit des ouvrages plus précieux que les deux universités d'Angleterre.*

Nous ne saurions trop le redire, aucune classe d'hommes n'a été plus indignement représentée, ni plus cruellement persécutée que les moines du moyen âge. Cependant le monde a contracté envers eux une dette de reconnaissance qui ne sera jamais entièrement payée. C'est à la patience et au travail de ces humbles solitaires que nous devons les progrès faits par la science et la littérature dans ces trois derniers siècles. Ce furent eux qui jetèrent les semences du perfectionnement moderne; et nous ne devrions pas, en jouissant de ses bienfaits, oublier le mérite supérieur de ceux qui préparèrent cette riche moisson. L'immortel Faust, qui découvrit l'art de l'imprimerie, est justement rangé parmi les bienfaiteurs de l'humanité; mais bien des siècles avant sa découverte, l'active industrie des moines avait conservé les trésors de la littérature romaine, qui donnèrent dès sa naissance, à l'imprimerie une valeur et une importance qu'elle n'aurait pu posséder sans eux. Si les ouvrages des anciens avaient totalement péri, si tous les anneaux de la tradition littéraire avaient été brisés et perdus, qui peut dire combien de siècles se seraient écoulés avant que l'esprit humain se fût réveillé de sa longue léthargie, et eût assez recouvré ses facultés pour créer les chefs-d'œuvre qu'il n'a fait qu'imiter.

C'est à ces pieux solitaires du moyen âge, ou, comme on dit, des siècles de ténèbres, que nous devons rendre grâces pour ces lumières scientifiques et littéraires qui brillent à nos yeux. Par leurs mains, les poètes, les orateurs et les historiens de Rome ont été sauvés des ravages du temps, de l'ignorance et de la barbarie.

tombeaux; lorsque le poète, le peintre, le romancier, fréquentent ces anciennes abbayes pour s'inspirer aux lieux où le génie peut recueillir les faits les plus intéressants, et les plus féconds, n'est-il pas étrange qu'aucun écrivain ne réclame ce sol sacré comme la propriété exclusive de l'historien? Tandis que d'autres auteurs cherchent au milieu de ces ruines et de ces scènes de l'antiquité les sources, de la fiction, n'est-il pas étonnant que l'on néglige les richesses

Nous allons en peu de lignes expliquer la nature et le mérite des travaux des moines en ce qui regarde la conservation de la littérature moderne.

Cassiodore, qui vivait dans le sixième siècle, fut le premier qui fit de la transcription des manuscrits une des occupations du cloitre.

Les chroniqueurs du septième et du huitième siècle nous apprennent que les sciences et les lettres étaient cultivées dans les cloîtres. Ils donnent eux-mêmes de nombreuses preuves de leurs connaissances des ouvrages anciens. Virgile, Cicéron, Tite-Live et Salluste sont souvent cités par eux. Ils sentaient les beautés de ces grands écrivains.

Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, successeurs de Charlemagne, continuèrent à la science et aux lettres la protection que leur avait accordée ce grand prince. Dans les années qui suivirent sa mort, les écrivains profanes furent lus plus généralement qu'ils ne l'avaient été avant, et le neuvième siècle consacra bien des soins à la conservation de leurs ouvrages.

Le célèbre abbé de Ferrières, Lupus, découvrit dans les monastères de France et d'Italie les ouvrages de Suétone, de Salluste, de Cicéron et de Tite-Live et les fit copier par ses moines. Il obtint du pape Benoît III le traité *de Oratore*, par l'orateur romain, ainsi que douze livres des institutions de Quintilien et un précieux commentaire sur Térence. Il les fit aussi copier.

Virgile, Cicéron, Pline, Probus et Priscien sont mentionnés dans le catalogue de la bibliothèque de Saint-Riquier.

L'église de Reims possédait et conservait soigneusement les ouvrages de Lucien, de Tite-Live, de Virgile et de Jules César.

Pendant que les moines du neuvième siècle s'appliquaient ainsi à l'étude et à la conservation des ouvrages anciens, les Normands, les Bulgares et les Sarrasins, répandirent tour à tour leurs bandes sauvages et sanguinaires

impérissables de l'histoire, la vérité religieuse et l'intérêt littéraire qu'offrent les antiquités monastiques, où le vulgaire ne voit que des débris, où le savant aime à retremper son génie dans le recueillement et le silence de ce qui fut un des domaines du savoir, de la piété et de la bienfaisance?

Comme l'âme du spectateur est saisie d'une crainte respec-

sur les plus belles et les plus riches contrées de l'Europe. Les richesses des monastères offraient un appât à leur avide rapacité, aussi les paisibles habitants des cloîtres tombèrent-ils sous le glaive; leurs édifices furent mis en ruines, et leurs bibliothèques, formées à force de travail et d'argent, devinrent la proie des flammes.

Ces invasions furent encore plus fréquentes dans le dixième siècle, et par conséquent furent plus fatales aux sciences et aux lettres. Combien de manuscrits ont été mutilés ou entièrement détruits par ces farouches conquérants! La difficulté de sauver, dans ces temps de troubles, les précieux restes de l'antiquité, augmente le mérite des moines d'alors qui, comme leurs prédécesseurs, se montrèrent amis des lettres.

Sous le règne de Robert, roi de France, le monastère de saint Bénin se glorifiait de posséder une copie d'Horace et une de Priscien.

Le couvent de Monterender, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, acheta la Rhétorique de Cicéron, les Églogues et les Géorgiques de Virgile et deux copies de Térence.

La cathédrale de Metz comptait, parmi ses livres, une copie de Virgile et une autre d'Horace, qui remontaient à huit ou neuf cents ans; tandis que Perse et Juvénal avaient trouvé asile dans l'église d'Autun.

En Italie, le travail manuel des moines, pendant le carême, consistait à transcrire les manuscrits des écrivains sacrés et profanes. Cette règle s'établit en France, surtout dans le monastère de Fleuri où les auteurs profanes étaient lus assidûment et sérieusement étudiés. On exigeait de chaque élève, pendant son séjour dans le couvent, ou à son départ, deux copies d'un ouvrage ancien ou moderne, Salluste, Térence, Horace et Virgile sont cités presque à chaque page des écrits d'Abbo, abbé de Fleuri. Son zèle à rechercher des manuscrits et à les faire traduire était aussi éclairé qu'infatigable. La bibliothèque de son couvent devint, par ses soins, une des plus riches de l'Europe.

tueuse, à l'aspect de ces ruines majestueuses des cloîtres et des monastères qui offrent un contraste si frappant avec ces masures décorées du nom de temples protestants, élevés aux frais d'une population catholique, pour satisfaire l'orgueil et la tyrannie de l'Eglise anglicane, dont les ministres s'enrichissent des sueurs d'un peuple noble et généreux qu'ils osent encore même insulter et opprimer ! C'est dans ces

Les invasions successives des barbares avaient interrompu les soins pieux et littéraires des habitants des monastères ; ce qui rendit fort rares les manuscrits et en augmenta considérablement la valeur. Le fait suivant permettra de se faire une idée du prix des livres au commencement du dixième siècle. Grécie, comte d'Anjou, donna pour une collection d'homélies deux cents brebis, cinq quarts d'orge, de riz et de millet et une certaine quantité de peaux de martres.

Cependant ces prix énormes ne durèrent pas longtemps. L'activité des moines multiplia bientôt les manuscrits que leurs prédécesseurs avaient pu dérober à la sauvage ignorance des hommes du nord. Dans les premières années du onzième siècle, on vit le savant abbé Gerbert parcourir la France, l'Italie et l'Allemagne à la recherche de manuscrits. Il n'épargnait ni travail, ni argent pour les découvrir et pour les acheter. Il fit copier tous les ouvrages et tous les fragments d'ouvrages qu'il put ainsi se procurer, de même que plusieurs dont il n'obtint point l'acquisition, tels que la riche collection des monastères d'Orbais et de Saint-Basile, les Commentaires de César, les ouvrages de Pline, l'Achilléide de Statius, et des fragments de Cicéron, de Suétone et de Quinte-Curce. Il envoya quelques copies des deux derniers à Rome. L'abbaye de Fleuri possédait à cette époque le traité de Cicéron *de Republica*. Il fut perdu dans la suite pendant huit siècles et l'on n'en put saisir de traces ; mais on l'a retrouvé il y a quelques années et rendu au monde littéraire. Cette découverte est due à M. Angelo Mai, autrefois bibliothécaire du Vatican et plus tard secrétaire du collége de la Propagande à Rome. Les amis des lettres lui doivent encore celle de divers fragments de Cornélius-Népos, de Tacite et de Salluste, et leur publication.

Parmi les monastères dont les habitants s'appliquaient à la transcription des manuscrits, les plus distingués étaient ceux de Saint-Bénin, de Jumiége, de Saint-Evroul en Normandie et de Saint-Hubert. Tout ce qui tendait à

sanctuaires que de pieux cénobites ont conservé les faibles lueurs que répandaient la religion et la science à une époque où l'Europe fut plongée dans l'ignorance la plus profonde, quand les seigneurs et les rois ne savaient pas même signer leurs noms. Lorsque les hordes du Nord détruisaient jusqu'aux germes mêmes de la science dans le monde entier; l'Irlande, si justement surnommée la patrie des bardes et

la conservation des ouvrages anciens avait de l'importance et de la dignité aux yeux des moines et de leurs supérieurs. Les chroniqueurs rapportent, avec leur simplicité ordinaire, qu'Osburn, abbé de Saint-Evroul, fit des encriers pour les clercs de sa communauté et des communautés voisines.

Plusieurs monastères qui avaient été détruits dans le dixième siècle furent rebâtis dans le siècle suivant.

Sous la direction de l'abbé Urdon, le couvent de Saint-Martin, près de Tournai, retrouva bientôt son ancienne renommée. Douze des plus jeunes frères y étaient constamment occupés à transcrire des ouvrages anciens et modernes. Telle était l'estime de leurs contemporains pour leurs travaux, que les manuscrits des autres couvents étaient souvent corrigés par les moines de Saint-Martin.

L'histoire a rappelé l'ordre admirable établi dans le monastère de Jumiége pour la transcription des manuscrits. Quelques moines copiaient, d'autres repassaient ces copies qu'ils ponctuaient soigneusement et divisaient en chapitres et en paragraphes. La copie des manuscrits était considérée dans tous les monastères comme une œuvre pieuse.

Il est certain que le neuvième, le dixième, l'onzième et le douzième siècles possédaient *tous les classiques latins dans leur intégrité*. Les parties qui n'en existent plus aujourd'hui, ont été perdues dans le treizième ou le quatorzième siècle, à l'époque où l'on *dit que la lumière de la civilisation morale commença à briller sur l'Europe*. C'est donc véritablement aux siècles appelés ténébreux que nous devons la conservation de la littérature romaine, que des siècles plus éclairés ne surent point apprécier et qu'ils ne s'occupèrent point de transmettre à la postérité.

Une ardeur générale pour les sciences et la littérature anima l'Europe pendant le douzième siècle. Des écoles furent fondées, et toutes les branches des connaissances humaines y furent successivement cultivées. Pen-

des saints, entretenait le feu sacré des lettres; elle offrait un asile aux religieux de tous les pays. Nous ne pouvons mieux terminer ces réflexions sur la ruine des monastères irlandais qu'en citant ces belles paroles de Volney.

« O noms à jamais glorieux! combien votre aspect pré» sente de leçons profondes! combien de vérités sublimes sont » écrites sur la surface de cette terre! Souvenirs des temps

dant que les nations et les rois de l'Occident marchaient contre les barbares de l'Orient, à la conquête de la Terre-Sainte, d'innombrables monastères s'élevaient dans les forêts de l'ouest. De même que dans les siècles précédents, chaque cloître devint un sanctuaire où le feu sacré de la science était nourri par de fidèles adorateurs.

Les moines de Cluni, ceux de Grammont, de Cîteaux, de Clairvaux, et surtout les Chartreux déployèrent une nouvelle énergie et un zèle admirable dans l'étude et la conservation des ouvrages anciens.

Guigue, cinquième prieur de la grande Chartreuse remarque, dans ses statuts, que les copistes méritent une gloire immortelle, et que l'occupation la plus convenable à la profession des moines lettrés est de transcrire des manuscrits. « Nous enseignons à écrire, dit cet homme distingué, à tous ceux que nous recevons dans notre communauté. Nos desirs et nos efforts tendent à la conservation des livres, parce qu'ils contiennent la nourriture de nos âmes. »

Guibert, abbé de Nogent, raconte que les moines d'un couvent de chartreux préférèrent des peaux et des parchemins à la vaisselle d'argent que le comte de Nevers avait offert de leur envoyer.

Les moines de Saint-Victor, à Paris, furent aussi célèbres au douzième siècle que leurs frères de Cluni et de la grande Chartreuse, par leur zèle à conserver les chefs-d'œuvre de la littérature romaine. On lit dans les annales de Saint-Victor : « Il y a dans notre monastère des religieux dont le devoir est de transcrire des livres. La bibliothèque leur donne exactement les livres qui doivent être copiés et tous les matériaux nécessaires. Une vaste salle, appelée *Scriptorium*, salle d'écriture est consacré à leur usage exclusif. Tous les monastères en ont une semblable, afin que l'on puisse jouir d'une tranquillité parfaite, et que loin du bruit et des importuns l'on puisse s'appliquer sérieusement à cette importante tâche. Les copistes y sont assis, chacun à leur place. Le silence prescrit par la règle du couvent, y est stricte-

» passés, revenez à ma pensée! Lieux témoins de la vie de
» l'homme en tant d'états divers, retracez-moi les révolutions
» de sa fortune! Dévoilez à lui-même les causes de ses maux;
» redressez-le par la vue de ses erreurs; enseignez-lui sa
» propre sagesse, et que l'expérience des races passées
» devienne un tableau d'instruction et un germe de bonheur
» pour les races présentes et futures.

ment observé. Il n'est point permis de traverser la salle sans nécessité. On n'y reçoit d'autres visiteurs que l'abbé, le supérieur et le bibliothécaire. »

Il serait facile d'ajouter un grand nombre d'exemples de la sollicitude que les moines apportaient à la conservation des bons ouvrages anciens. Arnaud, abbé de Sainte-Colombe, dans le diocèse de Sens, fit transcrire un grand nombre d'ouvrages historiques. Cent quarante volumes furent copiés par l'ordre de Robert, abbé du mont Saint-Michel. Un moine qui vivait dans le couvent d'Anderne, et dont les chroniqueurs rapportent qu'il n'avait qu'un bras, copia presque tous les ouvrages anciens connus de ses supérieurs.

Un réglement de l'abbé Udon établissait qu'une taxe annuelle serait levée sur tous les prieurés et toutes les chapellenies de l'ordre, et déposée entre les mains du bibliothécaire pour être employée par lui à des achats de livres.

L'abbé de Fleuri, adopta, en 1446, ou en 1447, le réglement d'Udon. Ils furent imités, peu de temps après, par Robert de Vendôme, Hugues de Corbies, et plusieurs autres supérieurs de monastères.

Les intérêts de la science et des lettres furent négligés pendant le treizième siècle. Les fanatiques et les ignorants sectaires qui déshonorèrent cette époque, exercèrent peut-être une fatale influence sur ce siècle. Ils étaient, par profession, les ennemis déclarés des lettres. Comme les Normands du neuvième siècle, ils détruisaient les ouvrages de littérature ancienne, et les savants eux-mêmes étaient en butte à leurs outrages et à leur mépris.

Le quatorzième siècle souffrit des mêmes calamités. Les monuments du génie romain semblaient destinés à périr. Pétrarque et quelques autres grands hommes employèrent leur vie, leur temps et leur fortune à les sauver de l'oubli et de la ruine. Gérard le Grand fonda l'*ordre des frères de*

» Ruines solitaires? murs silencieux! combien d'utiles » leçons, combien de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-» vous pas à l'esprit qui sait vous consulter! » — « Les yeux » de l'homme seront-ils donc toujours fermés à la lumière, » et son cœur aux insinuations de la vérité et de la raison? » Elle s'offre partout à lui, cette vérité lumineuse, et il ne » la voit point! Le cri de la raison frappe son oreille, et il » n'entend pas! Homme injuste! si tu peux un instant sus-» pendre le prestige qui fascine tes sens, si ton cœur est » capable de comprendre le langage du raisonnement, inter-» roge ces ruines! Lis les leçons qu'elles te présentent. Et » vous, témoins de vingt siècles divers, temples saints, tom-

la vie commune (*fratres vitæ communis*) et leur donna pour principale occupation de copier des manuscrits. Les papes et des membres nombreux du clergé catholique se rendirent fameux par leur sollicitude à réunir et à conserver la littérature romaine. Cependant son destin paraît fixé. Quelques ouvrages classiques apparaissent dans un temps, et comme de légers météores, ils vont se perdre dans les ténèbres qui les entourent. Peut-être auraient-ils pour jamais péri sans trois humbles artisans, Guttemberg, Faust et Schœffer, qui, en découvrant l'art de l'imprimerie, immortalisèrent l'éloquence, la poésie et la philosophie de l'ancienne Rome, que les moines du moyen âge avaient sauvées d'une entière destruction.

Et ces hommes seront appelés ignorants et superstitieux! Honte à leurs calomniateurs! Des faits aussi concluants qu'incontestables suffisent pour venger les illustres solitaires et cénobites des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles. Tous les amis de la vérité ne peuvent refuser de se rendre à des évidences aussi positives que claires. Gloire donc et reconnaissance aux moines des siècles barbares; qu'une justice aussi pleine que tardive soit rendue à leur mérite en littérature classique. Que tout homme équitable et franc rejette ces préjugés anciens ou nouveaux, soit qu'ils s'appuient sur la méprisable autorité de misérables publicistes, qui vont semant le scandale, soit qu'ils reposent sur le témoignage important d'écrivains populaires et distingués qui répandent au loin la calomnie, qui corrompent les sources de l'histoire, et que nous ne craignons pas de déclarer ignorants et superficiels, ou fanatiques et injustes dans leurs opinions sur le moyen âge.

» beaux vénérables, murs jadis glorieux, paraissez dans la
» cause de la nature même! Venez au tribunal d'un sain
» entendement déposer contre une accusation injuste! Venez
» confondre les déclamations d'une fausse sagesse, et vengez
» la terre et les cieux de l'homme qui les calomnie! » (*Les Ruines*, ch. III.)

La belle réflexion du docteur Johnson en parlant de l'île d'Iona, s'applique avec plus de justesse encore à l'Irlande.
« Loin de moi et de mes amis cette froide philosophie qui
» nous porterait à fouler avec insensibilité les lieux consacrés
» par la sagesse, la science ou la vertu. Il n'est pas à envier,
» l'homme dont le patriotisme ne s'échaufferait pas en par-
» courant les plaines de Marathon, et dont la piété ne sera
» pas excitée au milieu des ruines d'Iona. »

« Puissé-je visiter ces cloîtres, s'écrie Milton, asiles de la science! ces voûtes élevées jusqu'au ciel, ces antiques piliers, ces vitraux de mille couleurs, livres vivants de l'histoire, et qui répandent sur l'édifice une lumière sombre et religieuse tout à la fois! Ici retentit l'orgue aux sons bruyants; au dessous, le chœur résonne du chant des hymnes et des cantiques.

» Puisse enfin ma vieillesse fatiguée trouver le chemin d'un tranquille ermitage! Là, couvert d'un cilice pour vêtement, enfoncé dans une grotte tapissée de mousse, puissé-je étudier et connaître le nom et les révolutions de toutes les étoiles qui brillent à la voûte des cieux et les herbes de la terre qui boivent la rosée des nuits! Là peut-être ma vieille sagesse produira-t-elle un jour quelque chose qui durera comme un chant prophétique. »

Les Irlandais paraissent avoir embrassé le christianisme au commencement de l'ère chrétienne; la nation fut entièrement convertie par saint Patrice, vers le quatrième siècle. Au commencement du sixième siècle, le christianisme était devenu presque universel dans toute l'Irlande; et avant la fin de ce siècle, ses églises pouvaient se vanter de posséder un nombre considérable de personnages pieux, distingués par leur sainteté et leur savoir.

Pour donner au lecteur une notion exacte des travaux apostoliques de cette foule de savants missionnaires que l'Irlande envoya dans toutes les parties de l'Europe, il faudrait le transporter sur les scènes de leurs missions respectives, montrer les difficultés qu'ils éprouvèrent, la patience et le courage admirables avec lesquels ils les surmontèrent; s'étendre sur le généreux dévouement de ces saints aventuriers, qui s'avançaient, s'exposant ainsi au milieu des infidèles et des étrangers; gagnant pour leur pays ce noble titre de l'*Ile de la piété et de la science*, qu'à travers la nuit qui couvrait tout le reste de l'Europe, elle porta si longtemps et avec tant d'orgueil [1].

[1] En 445, après treize années de persévérance à enseigner aux païens irlandais les vérités du christianisme, saint Patrice commença à Armagh la fondation d'une ville. Ayant obtenu de Daire, prince irlandais, la concession de Druimsailech, il érigea une cathédrale et plusieurs maisons religieuses, en fit le siége métropolitain, et devint lui-même le premier archevêque. Outre ces établissemente religieux, le vénérable patriarche créa encore un collége pour la conservation et la propagation de la lumière de vie dans ces régions barbares, et la postérité y vit accourir en foule, de toutes les parties des îles Britanniques, des personnes de toutes conditions, lesquelles étaient attirées par sa renommée.

Sans parler d'un grand nombre de monastères fondés dans cette île, et peuplés par de saints et savants religieux, cette nation avait fourni de zélés missionnaires, qui devinrent les professeurs ou les fondateurs des plus célèbres monastères de l'Europe.

Le savant SEDULIUS, après avoir visité la France, l'Italie, l'Asie, l'Achaïe, passa à Rome, où il brilla par son érudition. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, fort estimés, en vers et en prose.

SAINT FRIDOLIN, fils d'un roi d'Irlande, après avoir prêché l'Evangile dans plusieurs endroits des Gaules, devint supérieur du monastère de Saint-Hilaire, à Poitiers; secondé par Clovis, il fit rebâtir ce monastère, et fonda par la suite plusieurs maisons religieuses dans l'Alsace, à Strasbourg et sur les frontières de la Suisse.

SAINT COLUMB-KILL, après avoir converti les Pictes, fonda sur les côtes de la Grande-Bretagne l'abbaye d'Iona, célèbre par le savoir et la sainteté de ses cénobites, pour avoir servi de lieu de sépulture aux rois d'Ecosse, et pour le grand nombre de monuments d'antiquités irlandaises qui y furent conservés.

SAINT COLUMBAN, auteur de plusieurs ouvrages latins fort estimés, fut

Parmi les illustres personnages qui dominent l'époque dont nous parlons, se distinguent en première ligne les apôtres *Columb-Kill, Columbanus, Killian.* Sous les auspices du grand Charlemagne, la France, où les amis des lettres n'avaient jamais manqué de trouver l'hospitalité et la gloire, était devenue un asile encore plus attrayant pour le savant et l'exilé. Ce prince plaça *Clément* à la tête d'un collége qu'il établissait

le premier qui donna la règle monastique aux Français. Il fonda au bas des monts des Vosges le célèbre monastère de Luxeu, qu'il dirigea pendant vingt ans. Chassé de son monastère par les intrigues de l'ambitieuse Brunehaut, après avoir prêché la parole de Dieu dans plusieurs provinces de la France, il entra dans l'Italie, où il fonda une abbaye dans le Milanais.

SAINT GALL, compagnon presque inséparable du précédent, se choisit une retraite près du lac de Constance, où il bâtit une cellule qui devint célèbre dans la suite, par la réputation de son patron et la libéralité des princes voisins. On y bâtit une ville qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Gall.

SAINT FIACRE fonda un monastère dans les environs de Meaux.

Les SAINTS AIDAN, FINAN et COLMAN fondèrent des siéges épiscopaux en Angleterre.

SAINT FURSEY, après avoir fondé un monastère chez les Saxons, passa en France, fonda un monastère à Lagny, près Paris. Il mourut dans un voyage qu'il fit en Angleterre. Il fut enterré à Péronne, où il est honoré comme patron.

SAINT ARGOBAST, après avoir bâti un oratoire en Alsace, fut promu au siége de Strasbourg, qu'il gouverna pendant douze ans.

SAINT KILIAN fut l'apôtre de la Franconie.

SEDULIUS LE JEUNE fut évêque en Espagne.

ALBUIN fut l'apôtre des Thuringiens.

SAINT VIRGILE, sur la recommandation du roi Pepin, fut promu par le duc de Bavière au siége épiscopal de Salsbourg.

SAINT DONAT, après avoir parcouru la France et l'Italie, se fixa en Toscane, et fut élu ensuite évêque de Fiesole.

SAINT FINDAN fonda le monastère de Richenaw dans une presqu'île du Rhin.

Les SAINTS BUO et URNOLPH furent les apôtres de l'Islande.

CLÉMENT et ALBIN passèrent en France, où leur science et leurs vertus leur valurent l'estime de Charlemagne. Ce monarque, ayant fondé, vers 792, deux universités ou écoles, l'une à Paris, l'autre à Pavie, donna la régence de la première à Clément, et envoya Albin à Pavie.

alors en France, et il envoya *Albinus* présider une pareille institution à Pavie. *Dungal*, autre savant irlandais, fut également honoré du patronage de Charlemagne. Parmi les autres noms distingués de ces temps, se trouvent *Claudius, Sédulius et Donatus*. Mais l'homme le plus remarquable que l'Irlande ou peut-être aucun autre pays ait produit dans ces temps, est le savant *Jean Scotus Eringena*. L'introduction des doctri-

Voici comment l'auteur de la *Vie de Charlemagne* parle de ces savants : « Lorsque Charles commença à régner seul dans l'Occident et que les lettres » étaient en oubli presque partout, il arriva que deux Scots d'Irlande, in- » comparablement savants, nommé Clément et Albin, vinrent avec des » marchands bretons sur les côtes de la France et n'ayant pas d'autres » marchandises à exposer en vente pour contenter le peuple qui les entou- » rait, ils criaient : « La science à vendre ! » Les auditeurs, les croyant » insensés, en donnèrent nouvelle à Charles. Ce grand prince, voulant » faire revivre les sciences dans son empire, les fit venir à la cour, et, après » les avoir examinés, il fut rempli de joie, et les fit rester auprès de lui ; » mais étant obligé quelque temps après d'aller à la guerre, il établit Clé- » ment en France, et donna ordre de lui fournir tout ce qui est nécessaire à » la vie, avec des logements convenables pour lui et les écoliers qu'il avait » mis sous sa direction. Il envoya Albin en Italie, et lui assigna le monastère » de Saint-Augustin, auprès de la ville de Ticenium, où tous ceux qui vou- » laient apprendre pouvaient s'adresser à lui. »

Il ajoute encore qu'un savant anglais, Alcuin, ayant appris l'accueil que ce monarque avait fait à ces Irlandais, vint lui offrir ses services. Polidore Virgile en parle dans les mêmes termes.

Les monastères et les écoles célèbres d'Armagh, de Lismore, de Ros Alithre, de Clonard et de Mayo, furent les foyers où des étudiants de toutes les nations allaient s'instruire. « Nos Anglo-Saxons, dit Campden, allaient » dans ce temps en Irlande comme à une foire pour y acheter de belles con- » naissances ; et l'on trouve souvent dans nos écrivains que, lorsqu'ils » étaient absents, on disait qu'ils étaient envoyés en Irlande pour y rece- » voir de l'éducation. Il paraît même, continue-t-il, que les Anglo-Saxons, » nos ancêtres, avaient appris en Irlande l'usage des caractères. »

Jean Scot Eringena, l'homme le plus érudit du moyen âge, auteur d'une foule d'ouvrages fort estimés, vint, à la demande du grand Alfred, rétablir les études à Oxford.

nes mystiques d'Alexandrie par Eringena fournit un nouvel élément à la théologie de l'Occident, et fit à son pays le plus grand honneur, par l'immense réputation qu'il acquit. Il serait impossible, dans ce court abrégé, de parler de tous les savants irlandais qui rendirent des services inappréciables en entretenant le feu sacré de la science prêt à s'éteindre. Qu'il suffise de dire (et rien n'est mieux établi dans l'histoire) que l'Ir-

Nous devons les renseignements suivants à l'obligeance du docteur Mac-Sweeny, administrateur des établissements britanniques en France, qui par sa persévérance, son talent et son zèle éclairé, est parvenu à rendre au collége des Irlandais de Paris son ancien renom.

Lorsque, sous le règne d'Élisabeth, la religion catholique et ses ministres furent persécutés, l'Espagne fut le premier pays, sur le continent, où les Irlandais prirent l'habitude de se rendre pour y recevoir leur éducation. Ce pays, d'ailleurs, était aussi celui de leurs ancêtres, Vers le même temps, les Irlandais se rendirent également dans les Pays-Bas, sans doute à cause de l'influence que l'Espagne exerçait alors dans ces contrées.

D'un autre côté, il avait été fondé à Paris, en 1333, un établissement philantropique pour l'entretien et l'instruction dans les arts libéraux et la théologie, de onze élèves lombards, lequel établissement se trouvait placé sous le patronage et la surveillance du chancelier de l'université et de l'abbé de Saint-Victor. Cette fondation prit le nom de collége des Lombards. Puis après avoir essuyé bien des vicissitudes, porté successivement les noms de collége de Tournay, des Italiens, etc., elle tomba en la possession des Irlandais peu de temps avant 1623. Mais ceux-ci ne pouvant faire face aux dépenses que cet établissement réclamait, il leur fut accordé des lettres-patentes, le 16 septembre de la même année, les autorisant à s'approprier les dons que les sujets français leur avaient déjà faits et ceux qui pourraient leur être offerts à l'avenir. A cette époque, au surplus, ce collége n'appartenait aux Irlandais que sous le bon plaisir de ceux qui le leur avaient cédé, et les Italiens y rentrèrent de nouveau en 1660. Ce ne fut qu'en 1676 que les Irlandais l'occupèrent définitivement et en prirent la direction absolue. La cession en fut faite à perpétuité, par le cardinal de Bouy, archevêque de Narbonne, l'abbé de Bentignolio et Bomulo Valenti ; cette cession comprit les onze bourses qui avaient constitué la fondation primitive de 1333. Ce transport fut approuvé par lettres-patentes du mois d'août 1677.

La communauté ne pouvant pas disposer des fonds nécessaires pour les

lande, pendant les sixième, septième, huitième et neuvième siècles, fut le foyer principal des lettres et de la science dans l'Occident. Les autorités sur ce sujet sont nombreuses; elles sont de toutes les nations et ne peuvent être accusées de partialité. Des milliers d'étudiants de toutes les parties de la chrétienté remplissaient les salles d'*Armagh*, de *Timolegue*, de *Lismore* et d'autres écoles et colléges irlandais. Là, les

réparations que réclamait impérieusement l'état délabré des bâtiments, deux Irlandais, les abbés Maginne et Kelly, domiciliés depuis longtemps en France, et qui, grâce aux bénéfices dont ils jouissaient auparavant, avaient amassé une somme considérable, offrirent généreusement de subvenir à toutes les dépenses, à condition d'être eux-mêmes les supérieurs de ce collége pendant leur vie et de pouvoir nommer leurs successeurs au nombre de quatre, un pour chaque province de l'Irlande. Ces propositions furent acceptées avec reconnaissance et les réparations ayant été terminées, la convention fut ratifiée en 1684 par lettres patentes.

L'abbé Maginne, ne borna point ses services à cet acte de libéralité, et il s'est acquis des droits éternels à la reconnaissance de ses compatriotes, puisque c'est lui qui, le premier, en France, donna l'exemple de ces fondations charitables pour l'entretien et l'éducation des prêtres irlandais. Il est impossible de se faire une idée de l'influence que son exemple exerça sur ses compatriotes en excitant entre eux une généreuse rivalité.

Les Irlandais réfugiés en France pour se soustraire à la tyrannie des Anglais se disputèrent la gloire de placer dans les fonds publics tout l'argent dont ils pouvaient disposer; aucun sacrifice ne fut épargné pour l'éducation d'un parent, ou à défaut d'un parent, d'un compatriote qui rappelait les souvenirs du pays natal. Quèlques unes de ces fondations comptaient seize bourses, d'autre deux, trois, etc., selon les moyens ou la volonté des fondateurs. Le boursier pouvait choisir l'état ecclésiastique ou la médecine. — Mais la plupart étaient exclusivement consacrées à élever des missionnaires pour leur malheureux pays.

Pour jouir de ces bourses, le candidat devait produire l'acte de sa nomination par la famille du donateur, approuvé par l'évêque de son diocèse en Irlande, et pour plus de garantie le chancelier de l'université et l'abbé de Saint-Victor étaient chargés de surveiller l'emploi des fonds, aussi bien que l'exécution et la volonté du donateur. Ces fondations s'élevaient, à l'époque de la première révolution, au nombre de 53, et donnaient un revenu annuel d'envi-

Écritures saintes étaient conservées et étudiées, et les sciences et les langues de l'antiquité cultivées avec succès. Les Irlandais se rappellent avec un juste orgueil les jours heureux de leur ancienne renommée ; lorsque la jeunesse de l'Europe se pressait en foule à leurs écoles ; lorsque, célèbres par leur savoir, ils étaient répandus en Angleterre et sur le continent, fondant des colléges dans les déserts, et s'efforçant

ron cent mille francs. En ajoutant à cette somme quarante mille francs de rentes, montant de la fondation générale du collége, cet établissement possédait alors un revenu net de cent quarante mille francs par an.

Grâce à la générosité de ses bienfaiteurs, le collége des Lombards acquit bientôt une juste célébrité, non seulement à cause du grand nombre des élèves (ce fut là son moindre mérite) mais par les brillants succès qu'ils obtinrent dans les concours de l'université. Cet établissement conquit ainsi un rang distingué parmi les premiers de la capitale, et les universités s'empressèrent de confier les chaires les plus importantes aux savants qu'il produisit. On peut citer avec orgueil Flood, Ahern, Ferris qui ont laissé des souvenirs ineffaçables parmi le clergé de la vieille école. Jusqu'à l'année 1700, les prêtres et les élèves furent confondus ensemble dans le collége des Lombards. Pour remédier à un aussi grave inconvénient, on plaça les élèves dans un bâtiment séparé, sous la surveillance d'un préfet, et on donna à ce dernier établissement le nom de *Communauté Irlandaise*. Plus tard, en 1776, cette communauté prit possession d'un collége situé rue du Cheval-Vert (aujourd'hui, *rue des Irlandais, au coin de celle des Postes*) que l'abbé Laurent Kelly fit bâtir à ses frais et dont il fit don à perpétuité aux Irlandais, ainsi que d'une maison de campagne sise à Ivry. Ce transport fut approuvé en 1772 par lettres patentes ; mais malgré cette séparation, le collége des Irlandais resta soumis aux règlements que lui imposa celui des Lombards. Lors de la première révolution, ces deux maisons renfermaient plus de deux cents élèves.

Nous avons déjà vu que d'après l'acte de fondation des abbés Maginne et Kelly, le collége des Lombards devait avoir quatre proviseurs, disposition insuffisante pour le maintien de l'ordre et de la paix qui eussent dû régner dans cette pieuse enceinte. On fut donc obligé de nommer, en 1737, une commission royale pour porter remède aux inconvénients qui résultaient d'un mode aussi vicieux, et cette commission investit l'archevêque de Paris du droit de nommer ces quatre proviseurs. De cette époque date le pouvoir étendu que le siége de Paris a autrefois exercé sur l'établissement des Ir-

de maintenir ou de rétablir l'empire de la religion et des lettres, de conquérir à leur patrie le nom de l'*Ile des saints et des savants*. La renommée des nations forme leur plus brillant héritage, et l'Irlande revendique avec raison sa célébrité primitive. Contrairement à cette opinion, de graves historiens, trompés par les témoignages erronés des auteurs anglais, représentent les Irlandais plongés dans l'ignorance et dans la misère. Il faut ajouter aussi, qu'à l'époque où il fut

landais : non seulement l'archevêque reçut le pouvoir de nommer et de révoquer les proviseurs, mais jusqu'à un certain point de désigner l'emploi des fonds de réserve, soit pour aider les prêtres à retourner dans leur pays, soit pour tout autre usage qu'il jugeait nécessaire dans l'intérêt de la communauté.

Nous nous plaisons à rendre cette justice au siége de Paris : il s'est constamment distingué, autant par la sagesse de ses vues que par sa sollicitude paternelle pour ce collége. C'est à lui que l'on doit d'avoir concentré dans les mains d'un seul chef le pouvoir mal affermi lorsqu'il se trouvait partagé entre quatre proviseurs. C'est aussi à lui que les familles irlandaises sont redevables d'un document important qui contient l'analyse et l'historique de tous les actes de fondation. Ce document, échappé à la tourmente révolutionnaire qui a détruit plusieurs autres actes de donation, offre aux familles l'inappréciable avantage d'un titre réel de propriété ; par là elles acquièrent le droit incontestable de nommer leurs membres aux bourses que les généreux fondateurs de l'établissement ont léguées à leur postérité.

La révolution française, qui nuisit aux colléges irlandais établis sur le continent, fut également funeste à celui de Paris ; cependant ce séminaire a été rendu à sa première destination par Napoléon, et s'appelle aujourd'hui collége des Irlandais.

La communauté se compose ainsi : le très révérend docteur Mac Sweeny, président ; l'abbé OLoughlin, préfet des études ; l'abbé Sheehan, économe ; six professeurs (tous ecclésiastiques) ; et environ cent élèves, dont la moitié boursiers et demi-boursiers. L'enseignement comprend les humanités, les belles-lettres, les sciences physiques, l'histoire naturelle, la philosophie, la théologie (dogme et morale). Les professeurs sont choisis par le président, dont la nomination appartient au gouvernement français. Les fonds, placés principalement par les Irlandais chez l'étranger ou envoyés de l'Irlande, suffisent pour l'entretien d'environ cent élèves à 700 francs par an. Nous devons aussi citer, parmi les bien-

connu de l'Europe, ce peuple était déjà tombé en décadence, par suite des incursions des barbares du nord et de cette série d'invasions anglaises qui arrêta le cours de sa prospérité.

faiteurs de cet établissement, feu l'abbé Walsh de l'ancien collége des Lombards qui a légué à la communauté des rentes considérables pour l'entretien et l'instruction d'un grand nombre d'élèves en théologie.

Dans les séminaires irlandais qui existent actuellement sur le continent, il y a environ cent soixante élèves : cent de ceux-ci sont à Paris, quarante environ à Rome, et le reste à Salamanque, à Lisbonne, et dans quelques séminaires particuliers. Le tableau suivant indique les villes où les catholiques irlandais fondèrent des séminaires ; l'année de leur fondation, le nombre d'élèves à cette époque et à présent.

NOMS DES VILLES.	ANNÉES de la fondation.	NOMBRE D'ÉLÈVES à l'époque de la première révolution française.	NOMBRE D'ÉLÈVES qui sont maintenant dans ces établissements.
Salamanque . . .	1582	32	
Alcala.	1590	30	20
Lisbonne.	1595	20 à 30	
Évora.	Fondé la même année.	fut bientôt dissoûs.	
Douai.	1596	40 sous 2 supérieurs.	
Anvers.	1600	30 sous 2 supérieurs.	
Tournay	1607	Fut bientôt abandonné.	
Lille.	1610	8 sous un maître.	
Louvain.	1616	40 sous 2 maîtres.	
Rome.	1625	30	
—	1628	12	40
—	1656	12	
Prague.	1631	70	
Toulouse.	1666	10	
Bordeaux.	1669	40 sous 3 maîtres.	
Poitiers.	1676	Abandonné.	
Nantes	1680	80 sous 3 maîtres.	
Paris	1677		
Collége des Lombards.		100 sous 4 proviseurs.	100
Communauté irlandaise	. . . .	80 sous 3 maîtres.	
		634	160

MOYEN AGE.

Le moyen âge forme une barrière immense entre les institutions sociales et politiques de l'antiquité [1] et les germes féconds et vigoureux de la civilisation moderne.

Partout le génie créateur de l'homme prenait son essor; tandis que celui de la Grèce et de Rome pâlissait, des barbares se formaient aux lettres, aux institutions nouvelles. On éprouve le plus vif intérêt en examinant les mœurs, les coutumes et la littérature de cette époque, à suivre pas à pas la marche sublime de l'intelligence et à tracer dans ces obscurs commencements les éléments et les bienfaits d'une société nouvelle. L'art et la science n'avaient point péri : si, en contemplant les mœurs et les institutions des acteurs qui figuraient sur la scène, l'on ne découvre pas de grands sujets d'éloge, néanmoins les bienfaits et les résultats dont ils furent suivis nous portent à étudier, même avec ardeur, leurs premières ébauches, et quoique à peine sortis de l'enfance, ils nous offrent le plus brillant avenir. Mais, par une de ces aber-

[1] C'est à ces institutions, après Dieu, que l'Irlande catholique doit d'avoir maintenu la foi de ses ancêtres depuis le milieu du dix-septième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. (Voyez l'Introduction.)

Jusqu'à l'année 1795, les enfants de la noblesse, et plus particulièrement ceux qui se destinaient à prendre les ordres sacrés de leur Eglise, étaient envoyés dans les séminaires et les colléges catholiques que nous venons de citer. Mais vers cette époque, où le torrent républicain, poussé par le pouvoir militaire de la France, menaça tous les états de l'Europe, le gouvernement anglais comprit qu'il y avait sagesse à se concilier les catholiques. Le parlement passa un acte pour l'établissement du séminaire de Maynooth à 12 milles de Dublin, où les personnes professant la foi catholique romaine pourraient recevoir une éducation convenable sous tous les rapports aux devoirs sacrés d'un pasteur religieux.

Jusqu'à la présente année, des donations particulières, des legs, des gratifications parlementaires annuelles, formaient les revenus qui soutenaient ce vaste établissement. Les étudiants, tant pensionnaires que boursiers,

rations de l'esprit humain, les connaissances acquises sont maintenant un bienfait dont la trace est perdue, dit Vicq d'Azir, un héritage dont nous jouissons sans reconnaissance. Il semble même ignorer combien cette masse de lumières dont notre siècle s'honore a coûté de peines et de soins à ceux qui nous les ont transmises. Si l'ombre du dernier plan du tableau qu'offrent les mœurs de cette époque est sombre et sou-

étaient au nombre de plus de quatre cents. Cashel et Armagh avaient le privilége d'en présenter chacune soixante. Dublin et Tuam, quarante, auxquels une clause postérieure en ajouta cinquante dont l'admission s'observait toujours dans la même proportion. Deux cent cinquante étudiants étaient ainsi reçus comme boursiers, et n'avaient à payer pour frais d'admission qu'une faible somme et une très légère rétribution annuelle pour leur entretien et leur éclairage.

Des professeurs dirigent toutes les branches jugées nécessaires à l'instruction de ce grand nombre d'étudiants, et la durée des études est généralement de cinq ans. Le collége est obligé de choisir son président parmi les sujets nés dans les îles Britanniques; mais aucune restriction ne s'étend sur le choix des professeurs ni des employés inférieurs. Un vice président, un doyen et un trésorier concourent à l'administration. Des professeurs de théologie, de philosophie naturelle, de logique, de belles-lettres, d'hébreu, de grec, de latin, d'éloquence anglaise et de langue irlandaise dirigent les études. La bibliothèque renferme une précieuse collection d'ouvrages théologiques, mais elle est peu riche en d'autres matières.

Un collége séculier fut établi en 1802, non loin du premier, dans un édifice construit à cet effet, et quatre-vingt-dix élèves y furent reçus. La société des Jésuites a aussi ouvert divers établissements, notamment à Castle Brown, ancienne résidence d'un gentilhomme de ce nom, où un séminaire catholique romain reçoit cent cinquante élèves.

Le gouvernement anglais voulant détacher d'O'Connell le clergé catholique de l'Irlande vient d'accorder huit cent mille francs pour élever un édifice monumental sur l'emplacement de l'ancien séminaire, dont les bâtiments délabrés menaçaient ruines. Au lieu d'un revenu éventuel de deux ou trois cent mille francs, le gouvernement accorde, et pour toujours, à ce séminaire, un revenu fixe de sept cent mille francs. Grâce à cette concession et aux riches et nombreuses fondations primitives de ce collége, le sort des professeurs est assuré (ils touchent des appointements qui varient de six à dix mille

veut révoltant, ses points lumineux ne brillent que d'un plus vif éclat en imprimant une direction salutaire à nos méditations.

Partout l'on découvre l'influence bienfaisante qu'exerçaient les différentes tribus gothiques sur la littérature, l'intelligence et la politique européennes. Ce système florissant fut retardé, il est vrai, par l'ascendant nouveau de l'empire efféminé de

francs); les élèves sont au nombre de plus de six cents, dont cinq cents pensionnaires; les élèves de théologie, au lieu de payer, reçoivent une pension annuelle d'environ cinq cents francs. Enfin ce magnifique établissement est sans égal parmi les séminaires catholiques de l'époque.

L'Irlande possède, en outre des séminaires catholiques à Thurles, Carlow, Killarney, Castheuock, Tuam, Kilkenng, Clongowes-wood, Waterford, Wexford, Tulabeg, Armagh, Belfast, Navan, Mountrath, Contarf, Saint-Vincent et François-Xavier à Dublin, etc., autorisés et protégés par la hiérarchie catholique de l'Irlande. Nous ajouterons que le desir d'instruction qui s'est répandu parmi toutes les classes de la société en Irlande peut être attribué aux établissements que nous venons de citer, ainsi qu'aux nombreuses académies ou institutions; aux écoles des Frères et des Sœurs chrétiennes et d'autres ordres religieux fondés sous les auspices du clergé catholique, tandis que les écoles gouvernementales, notamment les *Charter-schools*, n'avaient en réalité d'autre objet en vue que la conversion des catholiques au protestantisme. Depuis 1733 jusqu'en 1824, il n'est sorti de ces écoles que douze mille sept cent quarante-cinq enfants; de 1803 à 1814 le tiers des élèves se sont évadés. Il est constaté qu'en 90 ans mille cent cinquante-cinq enfants seulement ont reçu la dot de 130 fr. pour avoir, en sortant de l'école, fait un mariage protestant, cependant leur éducation a coûté 35 millions de francs. Les abus existants dans ces écoles devinrent si scandaleux que la *Société dite de Kildare Street*, composée de protestants libéraux et de catholiques éclairés, reçut du gouvernement, vers 1817, le pouvoir d'ouvrir des écoles aux enfants de toutes les sectes. Son succès fut d'abord très grand : en 1825 elle a mille quatre cent quatre-vingt-dix écoles organisées, et cent mille élèves. En sept ans elle distribue 956,702 volumes aux élèves de ces écoles. Mais sur vingt-neuf membres dont le comité général était composé, deux seulement étaient catholiques, la majorité des instituteurs était protestante et la population catholique, craignant le prosélytisme religieux, finit par retirer ses enfants de ces établissements. Depuis quelques années on tente divers moyens dans les écoles dites *nationales* pour remédier à ces inconvénients.

l'Orient ; mais lorsque le flambeau des lettres et des sciences parut se rallumer, on en retrouva le feu sacré religieusement conservé dans les cloîtres de l'Irlande, qui, pendant les septième, huitième et neuvième siècles, fut le seul foyer des lettres où les nations voisines venaient puiser les bienfaits de l'éducation.

Les colons irlandais qui peuplèrent l'Ecosse y introduisi-

Voici le relevé officiel de tous les enfants qui, en 1824, ont participé en Irlande aux bienfaits de l'instruction. (*Appendix to parliamentary report in* 1825.) Cinq cent soixante-huit mille neuf cent soixante-quatre enfants des deux sexes dans onze mille huit cent vingt-trois institutions ou écoles. Savoir : quatre-vingt-douze mille quarante-neuf de l'église anglicane ; quarante-quatre mille cinq cent soixante presbytériens ; trois mille six cent soixante-dix-huit protestants de diverses sectes, et sept mille six cent quarante-huit enfants dont la religion n'a pas été constatée ; quatre cent vingt-un mille vingt-trois catholiques, dont trois cent sept mille quatre cent *cinq* élèves dans des pensions ou écoles particulières aux frais de leurs parents ou de leurs amis. Toutes les sociétés protestantes réunies, dont les fonds montent à deux millions et demi, n'ont donné de l'instruction qu'à quarante-huit mille six cent huit enfants, tandis que le clergé catholique, sans avoir reçu aucun subside, en a élevé à ses frais quarante-six mille.

Trois nouveaux colléges dans le genre du collége de France et de la Sorbonne, viennent d'être fondés à *Cork*, à *Carlow*, et à *Belfast*. Ces colléges, richement dotés ont des professeurs pour toutes les branches de l'instruction. Les catholiques et les protestants dissidents peuvent obtenir des grades universitaires dans ces colléges mixtes, tandis que l'*Université de Dublin* n'en donne aux aspirants qu'après avoir rempli des formalités qui souvent répugnent à leur conscience.

Cette dernière université, intitulée *Collége de la Trinité* (*Trinity College*), fondée dans le règne d'Elizabeth, dotée des confiscations portées contre les monastères catholiques, possède, en terres collégiales et en propriété de toutes espèces, environ cinq millions de revenus. L'université de Dublin est dirigée par un prévôt et sept professeurs agrégés supérieurs, (*senior fellows*) constituant le conseil. Les places vacantes sont remplies par dix-huit jeunes professeurs agrégés ou suppléants (*junior fellows*) parmi lesquels on choisit par rang d'ancienneté. Il y a soixante-dix bourses de fondation, auxquelles sont éligibles, après un strict et sévère examen scientifique, les élèves de deux ans et demi. Le patronage de la prévôté appartient à la

rent leurs arts et leur civilisation. L'esprit de recherches s'empara bientôt des Saxons; de là il pénétra en France et en Allemagne, où Charlemagne, autant par son exemple que par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres, développa le génie créateur qui se manifesta par la culture d'un idiome national, au lieu d'un latin corrompu. Le grand Alfred partage avec Charlemagne la gloire d'avoir donné cette impulsion.

couronne, et les agrégés sont reçus candidats, selon la manière dont ils ont suivi un cours fort étendu des sciences et des auteurs classiques. Cette université possède une bibliothèque de plus de cent mille volumes.

Les étudiants sont divisés en trois classes, les commensaux des agrégés (*fellow-commoners*); les pensionnaires et les boursiers (*Sizers*). Les premiers, ainsi nommés, parce qu'ils sont servis à la table des agrégés, paient le double des pensionnaires et portent un costume académicien plus dispendieux; les pensionnaires, par suite des avantages économiques qui appartiennent à leur ordre, sont plus nombreux; la troisième classe, instituée pour l'encouragement des lettres n'admet à la fois que trente-deux élèves; ces derniers ne paient qu'une légère rétribution et ne sont reçus qu'après un minutieux et sévère examen. Le nombre d'étudiants entrés à l'Université, qui ne s'élevait en 1700 qu'à quatre cents élèves, a dépassé en 1833 le chiffre de deux mille.

Nous devons ajouter que, d'une part, les universités d'Oxford et de Cambridge attirent à elles tous les jeunes Irlandais protestants de familles riches; d'un autre côté, les principes et les passions que l'université de Dublin recèle dans son sein éloignent d'elle tous les enfants des catholiques. Il s'en suit que cette université n'est plus en réalité qu'un séminaire d'élèves pour l'église anglicane. En effet tous ceux qui aspirent à entrer dans l'église affluent à ce foyer ardent de prosélytisme anglican, attirés par l'appât des bénéfices nombreux et des dotations magnifiques dont elle dispose.

La Revue Protestante (*Dublin University Magazine*) publiée, sous le patronage des grands dignitaires de l'église anglicane et avec le concours des professeurs de l'université de Dublin, de même que la Revue Catholique (*Dublin Review*), protégée par O'Connell, Wyse, le savant et vénérable docteur Mac Hale, l'archevêque de Tuam et toute la hiérarchie catholique se placent au même rang que le *Quarterly*, *l'Edinburg*, ou le *Westminster review*, le *New Monthly*, le *Blackwood's Magazine* et les autres publications trimestrielles les plus estimées de la Grande Bretagne.

De leur époque datent la formation et les progrès des langues modernes. Les onzième, douzième et treizième siècles offrent une époque de fermentation pendant laquelle les éléments de la civilisation européenne se séparaient et se façonnaient pour subir de nouvelles formes. Le zèle et la ferveur religieuse ont pu quelquefois être poussés trop loin; mais l'on doit se rap-

Malheureusement la plupart des rédacteurs de la *Revue protestante* ne peuvent demeurer impartiaux entre leur culte et celui du peuple. A l'exception des remarquables articles des Fergusson et de quelques autres ; articles marqués au coin d'un véritable patriotisme, cette publication est rédigée dans un esprit d'intolérance déplorable. Pour être juste nous devons reconnaître que la *Revue catholique* n'est pas toujours exempte de reproches de ce genre..... Et pourtant il serait si beau de travailler de concert à relever le caractère intellectuel et social d'un peuple magnanime que les maux accumulés de huit siècles ont plongé dans une si affreuse misère ! ! !

L'Académie Royale de Dublin, (les membres paient environ sept cents fr. lors de leur admission et décorent pompeusement leur noms des initiales M. R. I. A.) et *la Société Archéologique* se distinguent parmi les principales sociétés scientifiques et littéraires des îles Britanniques.

Le clergé catholique de l'Irlande se compose de quatre archevêques, vingt-cinq évêques, cinquante doyens, soixante archidiacres, et plus de trois mille curés ou vicaires, chargés de pourvoir aux besoins spirituels d'environ sept millions et demi d'âmes. Ils vivent des dons volontaires du peuple.

Les pasteurs des dissidents protestants, formant une population de plus d'un demi-million, ne sont pas retribués non plus par le gouvernement.

Le clergé anglican d'Irlande qui dessert un demi million d'âmes compte environ quinze cents membres de tous grades qui possédaient autrefois plus de cinquante millions de revenu, réduit aujourd'hui à environ vingt-cinq millions. De dix-huit, les évêques ont aussi été réduits à dix. Plusieurs d'entre ces derniers ont près de cinq cent mille francs de revenu.

Outre les dîmes, le clergé anglican possède six cent soixante-dix mille acres de terre, devenue presque stérile entre ses mains. Depuis 1800 il a reçu du parlement anglais près de vingt millions de fr. pour bâtir des églises ou des presbytères, même dans des paroisses où il n'y a pas un seul protestant! Autrefois le *Vestry* ou la paroisse exclusivement protestant, avait le droit de voter les frais d'érection d'églises (une seule paroisse de Dublin a été imposée à plus d'un million de fr.) Jusqu'en 1833 il a conservé le

peler que cette religion, malgré tout ce qu'en ont dit ses calomniateurs, fut le seul foyer de civilisation, l'ange gardien qui veillait sur le dépôt sacré qui trouva, avons-nous dit, un asile dans l'enceinte des cloîtres.

Les rêves extravagants de la chevalerie outrageaient le sens commun même, comme l'a si bien démontré Michel de Cervantes dans son inimitable Don Quichotte; néanmoins, dans un siècle qui ne reconnaissait d'autre droit que la force, la chevalerie, en obligeant l'homme puissant à protéger la faiblesse ou le malheur, opposa une barrière à la cupidité de ceux qui n'avaient pour loi que leur volonté. Par la suite, elle s'est changée en ces nobles sentiments de politesse et de courtoisie qui font l'ornement, les charmes et l'union de la société moderne. Le culte servile que l'on voua aux femmes peut exciter notre sourire; néanmoins c'est à ce culte que nous devons une des révolutions sociales les plus importantes; car, quelque extravagant que ce culte ait pu paraître à son début, c'est lui qui a établi, sur les bases immuables de la justice et de la religion, les destinées de la moitié la plus faible mais la plus intéressante de la grande famille humaine. Quelque ridicule que nous paraisse l'humeur capricieuse qui d'esclaves a si subitement métamorphosé les femmes en héroïnes toutes puissantes, les liens par lesquels rois, empereurs, guerriers s'enchaînaient, les maintenaient dans les bornes de la justice, subissant ainsi la douce influence qui servit à les polir sans pouvoir s'en rendre compte. En se respectant mutuellement, ils finirent par se respecter eux-mêmes, et réalisaient la belle description du poète anglais Otway : « Femme, femme enchanteresse, on a peint les anges beaux pour les faire à ta ressemblance. »

L'opinion publique s'affermit et acquit une grande impor-

droit monstrueux de lever des impôts exorbitants (*Church rates*) sur la population catholique pour l'entretien de son culte. Ainsi voilà un pays où chaque année la moitié de la population est affamée et où malgré la suppression de tant de charges scandaleuses *vingt-cinq* millions sont dévorés annuellement par les ministres d'un culte qui n'est pas celui du peuple!

tance ; il n'y a pas jusqu'aux cours d'amour qui n'aient produit des effets salutaires. Les plus austères philosophes ne peuvent refuser des éloges aux moyens qui établirent une autorité toute puissante pour protéger les faibles contre les forts, et forcer les hommes à se conformer aux réglements établis pour maintenir la société en bonne harmonie.

Ces institutions qui paraissent si bizarres de nos jours ont réalisé beaucoup de bien dans une société ainsi constituée, en réunissant en quelque sorte tous les éléments par les liens de la sympathie. Rois, nobles, prolétaires, tous cherchèrent également la gloire sur les champs de bataille ou dans les tournois. Les inégalités du rang disparurent ; l'on ne reconnut d'autre supériorité que celle de la bravoure et de la poésie. Plus tard l'Orient dévoila les merveilles de ses fictions et de ses féeries ; le monde fut extasié : l'histoire devint un roman.

FICTIONS ROMANESQUES.

Dans l'enfance de la société, l'ignorance crédule recevait avec avidité tous les contes merveilleux ; mais à mesure que les hommes, devenus moins grossiers par la civilisation, acquirent des connaissances, et lorsque une longue série de traditions eut établi une certitude mythologique et historique, il ne fut plus permis au poète de s'égarer sans contrôle dans le vaste champ de l'imagination. Ces fictions qui sont l'âme de la poésie, en s'élevant à des inspirations divines, finissent par s'associer à la religion. Le poète ancien était admis au conseil des dieux ; il discourait sur leur nature, assistait à leurs délibérations, et, sans être accusé d'impiété ou de présomption, divulguait leurs dissensions, faisait connaître leurs faiblesses et leurs vices ; il peuplait les bois de nymphes, et les fleuves de divinités particulières, et, pour qu'il pût toujours avoir quelque être divin à appeler à son secours, il avait placé l'*Echo* dans

les régions de l'air. Quand les temples païens cessèrent d'être révérés, le poète du temps moderne dut varier ses moyens de plaire et d'intéresser. Tant qu'il y a quelque superstition nationale que la crédulité a consacrée, quelque tradition vulgaire et longtemps révérée, le poète peut recourir à cette ressource : qu'il marche avec respect sur ce sol sacré, qu'il adopte religieusement la croyance établie, qu'il observe exactement les rites accoutumés, alors il n'invoquera pas en vain une divinité absente et inexorable.

Recourir, comme font quelquefois les savants, à la théologie et aux fables des autres temps et des autres pays, est toujours d'un pauvre effet. Jupiter, Minerve et Apollon n'embellissent plus l'histoire moderne que comme des médaillons qui ornent un frontispice; nous admirons l'art du sculpteur qui sait donner de la grâce et de la majesté à ces figures; mais, nous restons froids et sans enthousiasme devant des personnages dont nous ne reconnaissons plus la divinité.

Lorsque, après la chute de l'Empire romain, les Goths, les Vandales et tant de hordes barbares se disputèrent cet immense héritage, et hâtèrent la décadence des sciences, des lettres et des arts, il ne resta, avons-nous dit, qu'une étincelle de ce feu sacré, qui se conserva précieusement dans les cloîtres. Bientôt après, les aventures extraordinaires, les conquêtes, furent, pour ainsi dire, la source d'une nouvelle littérature, qui eut ses images et ses fictions; aussi, presque tous les peuples, amis du merveilleux, ont possédé leurs fabulistes et leurs conteurs.

Les chants des troubadours, les contes des nouvellistes, les romans de chevalerie ont, en général, une origine arabe. Les nécromanciens, les géants, les dragons, les griffons et tant d'autres créations fantastiques, qui abondent dans la poésie et les romans du moyen âge, sont, selon toute probabilité, tous originaires de l'Orient, d'où nous sont venus également les fées, les sylphides, les salamandres, esprits légers et gracieux qui peuplent les éléments et n'ont aucune ressemblance avec les êtres mythologiques de la littérature classique [1].

[1] L'Angleterre, et plus particulièrement l'Irlande et l'Ecosse, furent les

C'est surtout des contes de fées, dont l'attrait est si puissant pour l'enfance, et qui, dans un âge plus avancé, nous rappellent avec tant de charmes les douces illusions des premiers ans, que l'on peut dire que jamais l'imagination de l'homme ne créa rien de plus aérien, de plus gracieux, de plus suave.

Les peuples du moyen âge trouvaient un charme puissant dans un grand nombre de ces histoires, empruntées aux *Gesta* et aux conteurs d'Italie, qui retraçaient souvent des scènes intéressantes où se réfléchissaient parfaitement les costumes, les mœurs, les usages de la société de l'époque. Dans ce mélange de naturel et de merveilleux, de poésie primitive et d'inspiration historique se retrouve le germe des plus belles conceptions du génie créateur et sublime, naïf et passionné de la poésie anglaise des premiers temps.

Les créations fabuleuses, telles que géants, dragons et châteaux enchantés, qui forment l'assaisonnement des aven-

contrées, où, après l'Orient, les contes furent le mieux accueillis. Sous les règnes des Henri et des Edouard, la nation anglaise faisait ses délices des récits chevaleresques, et, sous la dynastie des Plantagenet, les romans français, où figuraient Arthur et les chevaliers de la Table ronde, étaient les livres les plus populaires. Du temps d'Elisabeth, les romans espagnols, dont les héros étaient Amadis et Palmerin, furent traduits et imités en anglais. Ces traductions exercèrent une grande influence sur la littérature naissante de l'Angleterre. Le Decameron de Boccace, les récits des conteurs italiens et surtout les *Gesta Romanorum*, traduits du latin du bas-empire, furent une source commune et féconde où vinrent puiser les premiers poètes anglais. (Les *Gesta Romanorum* étaient une collection de vieilles chroniques de la décadence de l'empire romain, mêlées à des légendes de saints, à des apologues orientaux, où se trouvaient un grand nombre d'aventures surnaturelles et chevaleresques. Il existe deux ouvrages connus sous le même titre, tous deux écrits en latin; l'un publié sur le continent, l'autre inédit, mais traduit en anglais.) La traduction des conteurs italiens offrit en même temps à Shakspeare une source nouvelle qu'il exploita admirablement. Ces derniers ouvrages, qui faisaient l'amusement des seigneurs de la cour d'Elisabeth, contribuèrent à introduire dans la société d'alors ce ton de galanterie affectée, ce jargon prétentieux et sentimental qu'on trouve dans quelques écrivains de cette époque.

tures de chevalerie, ont reçu le nom de fictions romanesques.

Ce serait une recherche curieuse que de remonter à l'origine de ces fictions qu'on a si étrangement défigurées dans les romans de chevalerie, et que la muse d'Italie a si élégamment ornées, ainsi qu'à la naissance de cet esprit de chevalerie qui donna lieu aux combats singuliers, qui fit courir le chevalier à la recherche des aventures, et lui imposa l'obligation de protéger et de venger sa dame. Il en est de même de ce sentiment aventureux qui fut approprié à l'histoire des chevaliers en particulier, et surtout de ce qui a rapport à Arthur et à la Table-Ronde, et aux pairs de Charlemagne, dont les exploits réels ou fabuleux ont fait le sujet du roman.

ORIGINE DES FICTIONS ROMANESQUES.

Mallet, Percy, Saumaise, Warton, Leyden, Ritson.

Mallet et Percy font dériver la fiction romanesque des scaldes du Nord, qui embellirent leurs récits de fictions merveilleuses, propres à séduire les esprits ignorants et crédules de leurs auditeurs. Longtemps avant les croisades, on croyait à l'existence des géants et des nains, aux sortiléges et aux enchantements. Percy assure que les scaldes, qui probablement suivirent l'armée de Rollon pendant sa migration du Nord dans la province de la Neustrie, y introduisirent ces fictions. A leurs ancêtres païens, les ménestrels substituèrent les héros de la chrétienté, dont ils embellirent les fêtes des fictions scaldiques, de géants et d'enchanteurs. Ces histoires se propagèrent rapidement dans toute la France, et par une transition aisée passèrent en Angleterre après la conquête des Normands.

Saumaise et Warton attribuent aux Sarrasins la base de la fiction romanesque. Ce fut dans un temps une opinion reçue en Europe, que les merveilles des créations arabes furent d'abord communiquées à l'Occident par les croisés. Mais Warton,

tout en avouant que ces expéditions contribuèrent beaucoup à propager ces fables, soutient que ces fictions furent introduites plutôt par les Arabes, qui, au commencement du huitième siècle, s'établirent en Espagne. Les histoires idéales des conquérants d'Orient, remplies de descriptions brillantes et inconnues jusque alors aux habitants des régions occidentales, se répandirent rapidement sur tout le continent d'Europe. De l'Espagne, elles passèrent en France par suite des communications commerciales établies entre Toulon et Marseille. Elles furent reçues avec empressement dans l'Armorique ou Bretagne.

Warton soutient que, si l'Europe doit aux scaldes les histoires extravagantes de géants et de monstres, ces fables doivent toujours être rapportées à une origine orientale, d'où elles ont dû passer dans le nord de l'Europe avec une nation asiatique qui, après la défaite de Mithridate par Pompée, pour se soustraire à la domination des Romains, s'enfuit sous la conduite d'Odin, et vint s'établir en Scandinavie.

Mais cette hypothèse de Warton ne paraît pas reposer sur un fondement solide; car les fictions des Arabes et des scaldes sont totalement différentes. Les fables et les superstitions des bardes du Nord sont d'une couleur plus sombre, d'une nature plus sauvage que celle des Arabes. Il y a quelque chose dans leurs fictions qui glace l'imagination. Les spectacles sublimes de la nature avec lesquels ils étaient familiarisés dans leurs solitudes septentrionales, leurs précipices, leurs montagnes gelées et leurs forêts sombres, agirent sur leur imagination, et donnèrent à leurs images une teinte d'horreur. Les esprits qui envoient des tempêtes sur la mer, se réjouissent des cris inarticulés des matelots naufragés, ou répandent une peste à laquelle rien ne résiste; les magiciens qui préservent du poison, qui émoussent les traits d'un ennemi, ou évoquent les morts de leurs tombeaux; voilà les ornements de la poésie du Nord. Les fictions arabes sont d'une nature plus splendide. Elles sont, il est vrai, moins terribles, mais elles ont plus de variété et de magnificence; elles nous conduisent à travers des forêts délicieuses; elles élèvent des palais brillants d'or et de diamants. Nous chercherions en vain, dans les premières poé-

sies gothiques, plusieurs des fables qui ornent les ouvrages des romanciers. Cependant nous les trouvons facilement dans le vaste champ de la fiction orientale. Le griffon ou l'hippogriffe des écrivains italiens ressemble au fameux Simurgh des Persans, qui jone un si grand rôle dans les poèmes épiques de Saadi et de Ferdusi.

Les pèlerins, qui visitèrent la Terre-sainte, et qui, revenus de si loin, imposèrent toutes ces fictions à des auditeurs crédules, ainsi que les fabulistes de France, qui prirent les armes et suivirent leurs barons à la conquête de Jérusalem, les introduisirent en Europe.

Leyden dit qu'une colonie de Bretons se réfugia dans l'Armorique, au cinquième siècle, pour éviter la tyrannie des Saxons, et qu'elle emporta avec elle les archives échappées à la fureur des conquérants. La mémoire d'Arthur et de ses chevaliers fut ainsi conservée dans l'Armorique aussi bien que dans le pays de Galles ou le Cornouaille; et les habitants de l'Armorique furent en France le premier peuple avec lequel les Normands établirent des relations d'amitié. En un mot, selon Leyden, tous les romans français naquirent en Bretagne, et toutes les nations d'Europe tirèrent de France, leurs contes de chevalerie

On a imaginé une quatrième hypothèse, qui représente les histoires des jardins enchantés, les monstres et les coursiers ailés, introduits dans les romans, comme tirés des auteurs classiques, des légendes grecques, greffées sur des mœurs modernes, et modifiées par les coutumes du jour. Il est vrai que les auteurs classiques étaient à peine connus au moyen âge. Mais les superstitions qu'ils avaient inculquées avaient fait une impression trop profonde sur les esprits, pour en être aisément effacées. Les idées mythologiques étaient répandues dans une foule d'ouvrages populaires. Les premiers pasteurs chrétiens, afin de faciliter la conversion des païens, ont toléré et même conservé des cérémonies païennes; on ne peut guère douter que plusieurs ouvrages classiques n'aient été convertis en fictions romanesques. Dans divers contes de chevalerie, on voit un chevalier retenu dans ses recherches par les enchan-

tements d'une sorcière qui n'est autre que la Calypso ou la Circé d'Homère. L'histoire d'Andromède pourrait avoir donné lieu aux fables des jeunes vierges sur le point d'être dévorées par un monstre marin et secourues par leur chevalier favori. Les héros de l'Iliade et de l'Énéide ont fourni tous deux l'idée des armes enchantées, et l'histoire de Polyphème, celle d'un géant et de sa caverne. Hérodote, dans son histoire, parle des Arimaspi, race de cyclopes qui habitaient le Nord et faisaient perpétuellement la guerre à une tribu de griffons qui gardaient des mines d'or. L'expédition de Jason à la recherche de la toison d'or; les pommes des Hespérides, gardées par un dragon; la fille du roi, cette enchanteresse qui s'éprend d'amour pour le chevalier et le sauve, tiennent au merveilleux de la fiction romanesque, surtout de celle qu'on suppose introduite par les Arabes. Quelques unes des fables les moins familières de la mythologie classique, telle que, dans la théogonie d'Hésiode, l'image des prisons obscures où les Titans furent enfermés par Jupiter, sous la garde de géants fortement armés, ont une ressemblance frappante avec les fictions gothiques les plus sauvages et les plus sublimes. De plus, un grand nombre de ces fables regardées aujourd'hui comme orientales, paraissent avoir été primitivement des traditions grecques portées en Perse du temps d'Alexandre le Grand, et introduites en Europe avec les modifications qu'elles avaient reçues des idées orientales.

Ritson a successivement tourné en ridicule les systèmes gothique, arabe et classique, et il a soutenu que l'origine du roman, dans tous les temps et dans tous les pays, doit être cherchée dans les diverses espèces de superstitions qui ont prévalu de temps en temps à différentes époques. Il prétend que c'est une vaine et futile entreprise que de chercher ailleurs l'origine de la fable. L'exagération ou la crainte ont enfanté la croyance dans des agents surnaturels de toutes sortes de monstres. Il était naturel dans un temps d'ignorance, comme nous le voyons, même de nos jours, chez les Turcs, que le vulgaire crût qu'un palais magnifique était l'ouvrage des enchanteurs. Il faut ajouter aux merveilles sur-

naturelles, produit d'une imagination superstitieuse, les merveilles naturelles, exagérées par l'ignorance des phénomènes de la nature. Ainsi, l'on peut attribuer aux illusions de la vue, produites par certaines dispositions de lumière et d'ombre, au pouvoir qu'ont les brouillards et les nuages de réfléchir et d'amplifier les objets, une partie des histoires des spectres et des géants dans les pays montueux ou nuageux, entrecoupés de profondes vallées et de lacs, ou de bois, de rochers et de rivières. Ajoutez à cela les chimères produites par une imagination qui se plaît à des combinaisons gaies et bizarres. Tels furent le chérub emblématique des Hébreux, les images composées des Égyptiens. Le griffon était de même un composé du lion et de l'aigle. Le serpent et le lézard peuvent avoir suggéré l'idée d'un dragon [1].

[1] Il me semble, dit un élégant écrivain après avoir commenté ces systèmes, qu'on pourrait fixer l'origine des fictions romanesques à cette époque, où les premiers chrétiens, chassés par les persécutions du paganisme, allèrent chercher un asile en Orient. Imbus des récits de l'ancien et du nouveau Testament, brûlants d'une ferveur et d'un enthousiasme qui ne se rencontrent dans aucun autre temps, ils s'y trouvaient tout disposés à recevoir les impressions qui se produisent facilement sur des imaginations exaltées; voulant s'adresser aux préjugés de ceux qu'ils avaient l'espoir de convertir, ils ornaient leurs écrits d'incidents fabuleux, d'une couleur et d'une forme tout orientale; de même que pour attirer à eux les païens, ils introduisaient dans leurs monuments religieux les images des divinités du paganisme, en leur donnant de nouveaux noms et en les servant avec de nouvelles cérémonies.

Comme les idées orientales étaient plus brillantes et plus attachantes, que Jérusalem et le Saint-Sépulcre étaient en Orient, les pèlerins rapportaient tous les ans de nouveaux sujets à la crédulité des peuples toujours prêts à accueillir les conceptions qui les transportent au delà du monde réel.

Un des principaux défauts des autres systèmes, est d'avoir voulu établir que ce genre de littérature développé tout d'un coup, avait succédé immédiatement aux incursions des Sarrazins, et qu'il avait surgi mystérieuse-

Cent bardes rassemblés célèbrent tour à tour,
Les belles, les héros, la victoire et l'amour.
Au milieu de ces chants de gloire et d'allégresse,
On distingua d'Ullin la voix enchanteresse......
Mais le silence, hélas! règne dans ces retraites,
Des bardes de Selma les harpes sont muettes.

On trouvait en Irlande des bardes connus sous le nom de *filea* depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1738, lorsque mourut Carolan, qui semble être né pour faire briller d'un nouvel éclat l'ordre dont il forme le dernier chaînon.

Nous mettrons incessamment sous les yeux du lecteur les principaux documents qui nous ont guidé dans nos travaux; la plupart de ces documents sont tirés de nations étrangères, ils ajoutent par conséquent aux droits que revendique l'Irlande. Qu'il nous suffise de dire à présent que plus nous étendons nos recherches vers le passé, et plus nous découvrons les titres que la poésie irlandaise doit acquérir à notre estime. Diodore de Sicile, qui écrivit quarante-cinq ans avant Jésus-Christ, raconte que les bardes s'interposaient entre les armées ennemies au moment où elles allaient fondre l'une sur l'autre. Leur éloquence entraînante empêcha souvent l'effusion du sang. Selon cet auteur, ils chantaient leurs poèmes en s'accompagnant d'un instrument qui ressemblait à une lyre. Ammianus Marcellinus ajoute qu'ils célébraient les actions héroïques des hommes illustres dans des vers qu'ils récitaient aux doux sons du même instrument. Tous deux, ainsi que Strabon, s'accordent à dire que les bardes furent en honneur parmi les tribus celtiques, bien avant le temps d'Auguste. Ils furent plus nombreux et plus vénérés parmi les Celtes qui habitaient l'Irlande que partout ailleurs.

Nous lisons dans Tacite que Suetonius Paulinus, gouverneur de la Bretagne sous Néron, après s'être emparé de l'île d'Anglesea, non seulement fit couper les bois sacrés des drui-

des, mais qu'il mit à mort un grand nombre d'entre eux. Si, comme on l'assure, les bardes qui échappèrent à la cruauté du préfet romain s'enfuirent en Irlande, il est permis de croire qu'en y introduisant leur poésie et leur musique ils donnèrent un nouvel essor à ces arts, qui florissaient déjà depuis des siècles dans ce pays.

Les historiens irlandais gardent un profond silence sur l'institution des bardes jusqu'à l'avénement au trône de Tigernmas, qui brilla autant par sa bravoure dans les combats que par sa sagesse dans les conseils. D'après une loi de ce monarque éclairé, les états furent distingués chez les Irlandais par le nombre de couleurs de leurs habits. Les artisans, les paysans et les simples soldats les portaient d'une seule couleur; les officiers et la bourgeoisie, de deux; les officiers supérieurs et commandants, de trois; les *beatachs*, ou ceux qui exerçaient l'hospitalité, de quatre; les nobles et les chevaliers de cinq; les *ollamhs* ou principaux bardes, de six; enfin les rois et les princes des familles royales, de sept. Rien ne prouve mieux l'estime dont les bardes et les savants jouissaient chez cette nation guerrière que la préférence qu'elle leur accorda sur ses officiers généraux. Dès la plus haute antiquité, ce peuple fonda des colléges dans différentes parties du royaume pour l'éducation des bardes. Auprès des forêts, loin du bruit et des distractions du monde, les jeunes disciples se formaient par de pénibles et longues études à l'honorable carrière des lettres; les soucis et les inquiétudes furent bannis loin de ces séjours paisibles, ou l'âme a pu s'épurer et le génie prendre le plus noble essor. Dans ces solitudes les druides apprirent aux bardes les éléments d'histoire, d'élocution, de législation mis en vers et accompagnés de chants. Les plus célèbres colléges furent ceux de Clogher, Armagh, Lismore, Tara, et c'est sur leur emplacement que le clergé chrétien établit au cinquième siècle les séminaires célèbres dont l'Irlande revendique la gloire avec un juste orgueil. Les druides, voulant se réserver l'usage exclusif des caractères en communiquant ces connaissances à leurs disciples, leur ordonnaient strictement de ne les enseigner que de vive

voix. La musique et le maniement des armes faisaient également partie de l'éducation des bardes, qui durait environ douze ans.

Lorsque le jeune barde obtenait le grade d'ollamh, il était nommé *Filea*, *Brehon* ou *Seanacha*, selon le rang que sa famille occupait dans le monde.

Le *Filea* ou *poète* mettait en vers les préceptes de la religion, il animait l'ardeur des soldats avant et pendant les combats, par les odes et les chants guerriers. Il célébrait les hauts faits des princes, ou les égayait par les récits des temps passés, qu'il mariait souvent aux doux accords de la harpe [1]. Souvent le filea, cédant aux desirs des princes qui voulaient faire prédire leurs succès, afin d'exciter le courage de leurs soldats, prétendait être initié aux secrets de la magie; il encourageait l'ignorante crédulité en répandant des craintes superstitieuses pour mieux assurer le triomphe de ses impostures.

Le *Brehon*, à la fois juge et législateur, promulguait les lois.

Le *Seanacha* réunissait les fonctions d'antiquaire, de généalogiste et d'historien. Chaque province, de même que chaque prince ou chef, avait son seanacha. Indépendamment de ces trois grades, il y avait un ordre inférieur de bardes.

Chez les bardes, les caleçons, les brodequins et les chaussettes étaient tout d'une pièce, et si justes qu'ils dessinaient toute la forme du corps. Le barde portait une longue *cotaigh*, la *camasiam* des Latins, espèce de chemise à manches, ordinairement de toile jaune, ouverte sur le devant et qui descendait jusqu'à mi-cuisse. Cette chemise était attachée par

[1] Chez les Celtes, rien ne se faisait sans chant; ils passaient la plus grande partie de leurs nuits à entendre les histoires chantées par leurs bardes; c'étaient à ceux-ci qu'étaient confiées leurs traditions et la mémoire de leurs héros. Le besoin, le plaisir, la gloire, la piété, le devoir, conspiraient ensemble chez ces peuples, à fomenter l'ardent amour qu'ils avaient pour la poésie. Le but de tous ces poèmes était celui d'inspirer la grandeur d'âme, l'amour de la vraie gloire et la sensibilité du cœur.

une ceinture; le cou et les épaules étaient nus. Par dessus ces vêtements, le barde portait un grand manteau comme le *pallium* des Grecs et la *toga* des Romains. Il était coiffé d'un capuchon fait de la même étoffe que le manteau et élevé en pointe, et sa harpe suspendue devant lui était attachée par une agrafe à ses vêtements. — Pour se faire une idée de ce vêtement, il faut voir le manteau que portent en Angleterre les hérauts d'armes.

A la mort d'un prince ou d'un chef, tous les ordres des bardes s'assemblaient pour la cérémonie du *Caoine* ou chant funèbre. A cette occasion, le druide commençait par célébrer les rites prescrits par la religion. Le seanacha succédait au druide et récitait la généalogie du défunt. — Le caoine, composé par le filea et mis en musique, était chanté par un *raccaraide* ou rapsodiste qui s'accompagnait de la harpe. Des ménestrels, des bardes et des musiciens chantaient en chœur, tandis que les parents et les amis du défunt, qui assistaient à cette scène solennelle et touchante, versaient des larmes entremêlées de soupirs.

Lorsque l'âme des auditeurs s'attendrissait et que toutes les passions étaient calmées par les chants plaintifs, on recommandait aux bardes de saisir cette occasion favorable pour inculquer dans les esprits de leurs auditeurs un profond respect pour la vertu.

Le barde commençait d'ordinaire d'une manière pathétique par déplorer la perte qu'ils éprouvaient par la mort de leur patron. Il louait ensuite ses vertus, son héroïsme, racontait tous ses actes d'humanité, ses hauts faits, et terminait chaque stance par une épithète fastueuse.

Le chant de Fingal sur la ruine de Balclutha peut donner une idée du caoine :

Elle n'est plus cette cité superbe
Dont la splendeur remplissait nos déserts ;
Le sommet de ses tours s'élançait dans les airs,

Et maintenant elle languit sous l'herbe.
Le deuil, le désespoir, les cris,
Habitent son morne rivage :
J'ai vu moi-même ses débris :
Partout croît la mousse sauvage ;
Partout, au souffle des autans,
Frémit le chardon solitaire.
Quelques chênes encor vivants
Versent une ombre funéraire
Sur l'écume des noirs torrents.
Bardes, prenez vos harpes douloureuses ;
Entonnez les chants de la mort ;
De ces héros éteints plaignez le triste sort,
Et consolez leurs ombres malheureuses.
Ils sont tombés : nous tomberons comme eux.
Quelle fatale erreur t'entraine,
Homme faible et présomptueux ?
Pourquoi ces palais fastueux ?
Le temps, dans sa course incertaine,
Traverse tes soins et tes vœux.
Aujourd'hui, rayonnant de joie,
Du haut de tes superbes tours
Ton regard au loin se déploie,
Et de ta plaine immense embrasse les contours :
Du voile des sombres années
Demain tu dormiras couvert ;
Et dans ces tours abandonnées
Sifflera le vent du désert.

Braves guerriers, où sont vos pères ?
Dans les combats ces astres ont brillé ;
Et maintenant, ombres légères,
De sa splendeur leur front est dépouillé
Le bruit seul de leur renommée
Nous atteste qu'ils ont vécu :

Leur gloire cependant est partout imprimée,
Et leur bras a toujours vaincu.
Puisqu'il faut succomber, laissons un nom célèbre;
Brillons après la mort d'un éclat lumineux :
Ainsi, l'astre du jour, ceint d'un voile funèbre,
Dans l'occident lointain et nébuleux,
Laisse encore après lui la trace de ses feux.
Vers leur déclin mes jours se précipitent;
Déjà mon bras est affaibli :
Mais je ne tombe point dans l'ombre de l'oubli;
Du palais errant qu'ils habitent
Mes aïeux se penchent vers moi.....
O mon père! ô Combal! je vais m'unir à toi.

Ainsi chantait Fingal. Dans un profond silence,
Sur nos harpes courbés, nous écoutions sa voix;
Moins douce est au chasseur, fidèle ami des bois,
L'haleine du zéphyr qui dans l'air se balance.
Fingal, tu souriais comme aux jours de l'hymen :
Que ton front était pur! que ta voix était fière!
Mais tu n'eus point de rival, ô mon père!
Fils de Comhal, roi puissant de Morven.

Voici encore un autre hymne funèbre :

Tu n'es plus, ô beauté charmante!
La tombe te dévore... Un sommeil éternel
De l'aimable Nathos presse la jeune amante.
Honneur de Sélama, sous le toit paternel
Tu ne toucheras plus la harpe frémissante.
Un deuil lugubre et solennel
Voile d'Ullin la rive gémissante.

Objet de l'amour des héros,
Quand t'échapperas-tu de l'étroite demeure?

» Celui qui meurt en ce moment ;
» Et que votre main secourable
» Ouvre pour lui le firmament !

» Déployez sa robe légère ,
» Trempez son glaive nébuleux ;
» A son char brillant de lumière
» Attelez des coursiers fougueux :
» A l'heure où le sommeil nous plonge
» Dans un repos délicieux ,
» Qu'il vienne sur l'aile du songe
» Réjouir nos cœurs et nos yeux. »

Il n'y avait pas de *bardesses* chez les Irlandais ; néanmoins la mélodie inimitable de la voix féminine se mariait aux chants funèbres et entretenait la mélancolie que ne manquait jamais d'inspirer cette cérémonie solennelle, empruntée aux Celtes. Après l'abolition de l'ordre des bardes , le chant funèbre fut dévolu aux femmes. De nos jours même, dans le midi et l'ouest de l'Irlande, des femmes habillées quelquefois de blanc, d'autres fois de noir, exercent la profession de pleureuses de mort ; comme les *prefiœ* dont parle Servius, elles suivent les convois en poussant des gémissements et des cris lamentables. Ces femmes, qui se relèvent d'heure en heure, font durer cette cérémonie tant que le corps reste exposé. Le jour de l'enterrement, on le porte au lieu de la sépulture, accompagné de ces mêmes pleureuses, qui font retentir des cris redoublés. Privée de sa poésie romanesque qui lui prêtait tant de charmes, cette cérémonie touchante n'est plus aujourd'hui qu'une coutume barbare.

Les charmes de la poésie et de la musique, unis aux attraits irrésistibles de la beauté, donnaient une très grande influence aux femmes de ces siècles héroïques. Elles l'employèrent à polir les mœurs d'un peuple chez qui ses que-

relles domestiques entretenaient l'esprit belliqueux. Tandis que les guerriers rangés en bataille attendaient l'arrivée des ennemis, les femmes parcouraient les rangs, excitant par leurs chants le courage des soldats ; de jeunes vierges, vêtues de blanc, allaient au devant des vainqueurs à pas cadencés, et saluaient les héros en récitant des hymnes mariés aux doux accords de harpes portatives. Cette coutume, qui contribua tant à entretenir la valeur, fut en usage parmi toutes les nations celtiques. Voici comment Mac Pherson dépeint les bardes Carril et Ossian :

Mais quel est ce vieillard au front blanchi par l'âge,
Qui des monts élevés descend vers le rivage?
C'est le barde Carril, chantre des autres temps ;
Sa voix a la douceur du souffle du printemps.
Salut, ô vieux Carril, dis-nous ce qui t'amène.
— Ma voix, noble Ossian, n'égale pas la tienne :
Elle a pu célébrer et la guerre et l'amour,
Mais, toi, tu sais combattre et chanter tour à tour!
Evirallin pourtant se plaisait à m'entendre.
Pour charmer les loisirs d'une épouse si tendre,
Souvent ta harpe aussi frémissait sous tes doigts :
Elle-même à nos chants mêlait sa douce voix.
Un jour (il est encore présent à ma mémoire)
Du malheureux Cormac elle nous dit l'histoire ;
Cet amant dédaigné, dont, par un triste sort,
En repoussant les vœux elle causa la mort :
Quelques pleurs de pitié de ses beaux yeux coulèrent,
Tu la pris dans tes bras, vos larmes se mêlèrent.
De Cormac cette vue eût allégé l'ennui,
Car, s'il mourut pour elle, elle pleurait pour lui!
Sensible, au cœur naïf, douce, compatissante,
Ossian, que d'attraits possédait ton amante!
— D'autres objets, Carril, cherche à m'entretenir,

Ne me rappelle point ce triste souvenir :
En songeant au passé tout mon cœur se déchire,
Et longtemps à ses maux il ne pourra suffire!
Ma chère Evirallin, mes uniques amours,
Froide et décolorée, elle dort pour toujours!
Mais viens à mes côtés, sur la mousse prends place;
A tes accents, ami, que ma peine s'efface!
La brise du matin n'a pas plus de douceurs
Alors que, soulevant les cheveux du chasseur,
Elle vient soupirer auprès de son oreille;
A son frémissement avec joie il s'éveille,
Et croit entendre alors dans le vague des airs
Des esprits de la nuit les célestes concerts!

Les noms des héros finiens vivent dans les chants des bardes.

Oui, dans les temps passés que sa mémoire (du chasseur) plonge,
Dit Fingal, nous aurons bientôt fui comme un songe;
De nous à peine, hélas! dans les jours à venir,
Quelques chants garderont un lointain souvenir,
Et peut-être déjà nos tombes ignorées
Sous l'herbe auront été par les ans dévorées.
Mais vous qui conservez les noms de nos héros,
Oui, dites leur valeur, leur gloire, leurs travaux;
En attendant ici que l'aurore nous luise,
Bardes, que votre voix nous charme et nous instruise!...
— Le roi cesse et le barde a repris ses concerts.
Les accords de cent voix s'élèvent dans les airs;
A ces sons éclatants la harpe est réunie,
Le vent lui-même y joint sa nocturne harmonie,
Les chênes enflammés brillent, et les héros,
Sur la mousse étendus, appellent le repos.

Ollam Fodlah, celèbre législateur de l'Irlande païenne, ordonna une assemblée triennale et générale de tous les états en forme de parlement à Tara. Les rois, les druides, et les nobles assistaient à cette assemblée : les vieilles histoires irlandaises s'étendent avec complaisance sur les détails de sa magnificence. Les actes de cette assemblée étaient inscrits sur le grand registre national appelé *Psautier de Tara*. Comme les bardes jouaient un rôle fort important dans cette assemblée, nous croyons devoir donner quelques détails à ce sujet : Cette convention se tenait dans une grande salle du palais de Teamor ou Tara, trois jours avant la fête de Samhuin, qui avait lieu le premier novembre. Chacun y prenait place selon sa dignité. Au premier rang se plaçaient les druides, rang que les évêques chrétiens ont occupé plus tard. Les deux premiers jours se passaient en visites et échanges de politesse. On célébrait le troisième jour la fête de Samhuin ou de la lune dans le temple de Trachta. L'ouverture de cette assemblée était annoncée par des odes sacrées que l'archidruide récitait en se faisant accompagner de chant et de musique. Dès que les druides avaient célébré les rites et les mystères de leur culte, on allumait le grand feu de *Samhuin*. On suppliait les dieux de bénir les conseils de la nation. Les trois jours suivants se passaient en fêtes et en réjouissances. Le septième jour seulement l'on s'occupait des affaires de l'état. On y observait constamment un ordre parfait. Ce fut à cette occasion qu'Ollam Fodlah donna des cottes d'armes aux nobles pour les distinguer les uns des autres. Le maître des cérémonies marquait le rang de chaque membre de l'assemblée en suspendant son bouclier à la muraille, vis-à-vis la place qui lui était destinée. Après la fête, les historiographes présentaient les annales et les fastes devant un comité composé de trois princes, de trois druides et de trois historiographes. Ces documents ainsi examinés et même consignés étaient mis en vers et enregistrés dans le *Psautier de Teamor*. Si quelque historiographe était convaincu d'avoir retranché ou ajouté des faits erronés, il était exclu de l'assemblée et puni en proportion de sa faute. L'assemblée ordonnait que chaque

seigneur entretiendrait à ses frais un juge ou brehon et un historiographe ou seanacha, chargés de recueillir et de présenter tous les trois ans les annales et les faits les plus importants. De là viennent ces nombreux psautiers qui existent encore. Carthage et Rome ne faisaient alors que naître, Sparte et Athènes avaient à peine vu les beaux jours de Lycurgue et de Solon ; c'est sans doute cette antiquité qui a valu à l'Irlande le nom d'*Ogygia* que Plutarque lui donna.

Lorsque le sacerdoce païen fut aboli dans le cinquième siècle par l'établissement du christianisme, on substitua aux trois druides trois évêques pour examiner ces mémoires. L'apôtre d'Irlande, saint Patrice, ayant assisté en qualité de juge à quelques unes de ces assemblées, approuva le psautier de Teamor et d'autres livres d'Histoire, mais brûla cent quatre-vingts volumes remplis de superstitions du paganisme. Par un excès de zèle à jamais déplorable, il détruisit les documents historiques d'un pays célèbre à si justes titres, et renommé même à une époque aussi reculée.

Ollam Fodlah semble avoir fait des bardes l'objet de sa prédilection. Le génie et la noblesse furent les seuls titres que les jeunes candidats pouvaient faire valoir. L'ordre était héréditaire dans les familles des bardes, mais les biens passaient entre les mains de celui des descendants qui se distinguait le plus par ses talents dans la musique et dans la poésie. Ce sage monarque fonda une université à Teamor, où toute la jeunesse devait s'instruire dans ces arts.

Plus tard, les bardes, ayant voulu abuser de leur privilége, furent sur le point d'être expulsés, mais le roi de Munster intercéda en leur faveur, et les invita à sa cour. — On les partagea en six classes. Pour obtenir le grade d'ollam, il fallait passer par les cinq autres.

Cormac O'Conn, l'ami et le protecteur des bardes, après avoir fondé trois colléges à Tara, établit les réglements suivants, que plusieurs de ses successeurs adoptèrent : Il avait un prince du sang pour son compagnon ; un brehon qu'il consultait dans tous les cas difficiles ; un druide pour diriger sa conscience ; un médecin pour veiller à sa santé ; un

historiographe, un barde pour réciter ses louanges et ceux de ses ancêtres; enfin, un maître de musique pour le consoler ou le distraire.

Les bardes, comblés de richesses et d'honneurs, possédaient une influence immense. Chaque chef, appelé *Allan Radan* ou *docteur en poésie*, avait sous sa dépendance trente bardes d'un rang inférieur; un barde de deuxième ordre en avait quinze.

En un mot, les anciens Irlandais assignaient aux bardes un rang élevé et de grandes dignités; ils formaient un corps littéraire différent de celui des druides. Jusqu'à la destruction de l'ancienne monarchie irlandaise, les poèmes d'inauguration étaient chantés avec solennité par des bardes royaux vêtus de robes écarlates. Une coutume semblable avait eu lieu en Ecosse. Au couronnement d'Alexandre III, en 1249, un barde montagnard, vêtu d'une robe écarlate, récita, à genoux, en langue gaëlique, la généalogie d'Alexandre et de ses ancêtres, jusqu'à Fergus, premier roi d'Écosse.

Les bardes avaient des priviléges qui étaient refusés aux autres ordres de l'État. Leur personne et leurs biens étaient sacrés. Un de leurs priviléges consistait à être nourris par le peuple depuis la Toussaint jusqu'au 1er mai; en outre ils étaient exempts de toute taxe. L'hospitalité ne leur était jamais refusée; le nom de barde était même une sauvegarde auprès des ennemis de leur nation; ils se revêtaient de robes de la même couleur que celles que portaient les rois. Au reste, ces priviléges étaient amplement compensés par tout ce que faisaient ces enfants de la poésie. Ils célébraient dans leurs chants le courage des guerriers et leur inspiraient un enthousiasme patriotique. Pendant la paix, ils contribuaient à polir les mœurs et à adoucir les passions par les charmes de la musique; ils égayaient les festins, où ils étaient toujours accueillis; c'étaient enfin des espèces de hérauts qui proclamaient les lois. En pleurant la mort prématurée d'Oscar, Fingal dit :

« Toi, dont les chants iront à la postérité,
Barde, parle de lui, dis ce qu'il eût été. »

En écoutant les chants des bardes, les guerriers oubliaient leur fatigues.

. . . . Les bardes alors
A la harpe sonore unirent leurs acccords;
Des chefs des autres temps ils redirent l'histoire,
Et de nos fiers aïeux célébrèrent la gloire.
Plus près de l'ennemi qu'aucun autre guerrier,
Le roi se reposait sur son fort bouclier,
Et la brise des nuits avec un doux murmure
Soulevait sur son front sa blanche chevelure;
Rempli des souvenirs amassés par les ans,
Des bardes réunis il écoutait les chants.

Et plus loin, pour exciter l'ardeur du jeune Oscar, Fingal ajoute :

De Trenmor, de Trathal, ces fils de la victoire,
Les bardes dans leurs chants ont consigné la gloire;
Le même honneur t'attend, si ton bras généreux
Est toujours pour ton peuple un appui valeureux.
Près des chênes brûlants, les bardes s'assemblèrent,
De Fingal et des siens les hauts faits ils chantèrent.

Quelle beauté dans cet hymne au soleil que Mac Pherson prête à Ossian!

O thou that rollest above, round as the shield of my fathers. Whence are thy beams O Sun! Thy everlasting light? thou comest forth, in thy awful beauty, and the stars hide themselves in the sky : the moon, cold, and pale, sinks in the western wave. But thou thyself movest alone : who can be a companion of thy course! The oaks of the mountain fall, the mountains themselves decay with years : the ocean shrinks

and grows again. The moon herself is lost in Heaven; but thou art for ever the same, rejoicing in the brightness of thy course. When the world is dark with tempests; when thunder rolls and lightning flies; thou lookest in thy beauty, from the clouds, and laughest at the storm. But to Ossian, thou lookest in vain; for he beholds thy beams no more; whether thy yellow hair flows on the eastern clouds, or thou tremblest at the gates of the west. But thou art, perhaps, like me, for a season, and thy years will have an end. Thou shalt sleep in thy clouds, careless of the voice of morning. — Exult then O Sun, in the strength of thy youth, Age is dark and unlovely; it is like the glimmering of the moon, when it shines through broken clouds, and the mist is on the hills; the blast of the north is on the plain, the traveller shrinks in the midst of his journey.

Hymne que le poète anglais Logan a rendu dans ces vers :

O Thou whose beams the sea-girt earth array,
King of the sky, and father of the day!
O Sun! what fountain, hid from human eyes,
Supplies thy circle round the radiant skies,
For ever burning and for ever bright,
With Heaven's pure fire and everlasting light?
What awful beauty in thy face appears!
Immortal youth beyond the power of years!
When gloomy darkness to thy reign resigns,
And from the gates of morn thy glory shines,
The conscious stars are put to sudden flight,
And all the planets hide their heads in night;
The Queen of Heaven forsakes th' ethereal plain,
To sink inglorious in the western main.
The clouds refulgent deck thy golden throne,
High in the Heavens, immortal and alone!
Who can abide the brightness of thy face,
Or who attend thee in thy rapid race?

The mountain oaks, like their own leaves, decay;
Themselves, the mountains, wear with age away;
The boundless main that rolls from land to land,
Lessens at times and leaves a waste of sand;
The silver moon, refulgent lamp of night,
Is lost in Heaven, and emptied of her light;
But thou for ever shall endure the same,
Thy light eternal and unspent thy flame.
When tempests with their train impend on high,
Darken the day, and load the labouring sky;
When Heaven's wide convex glows with lightnings dire,
All ether flaming, and all earth on fire;
When loud and long the deep-mouth'd thunder rolls,
And peals redoubled rend the poles;
If from the opening clouds thy form appears,
Her wonted charm the face of nature wears;
Thy beauteous orb restores departed day,
Looks from the sky and laughs the storm away.

Toi dont les rayons embellissent la terre et l'océan qui l'environne, monarque des cieux, et père du jour! soleil! quelle source mystérieuse, loin des regards des mortels, verse à ton orbe toujours brûlant et toujours radieux, sur la voûte étincelante, les feux purs du ciel, et sa lumière intarissable? Quelle auguste beauté paraît sur ta face, où brille une jeunesse immortelle, sans craindre les outrages des ans! Lorsque les sombres ténèbres disparaissent à ta clarté, et que tu sors glorieux des portes du matin, les pâles étoiles s'enfuient devant toi; tous les astres cachent leur front dans la nuit; la reine du ciel abandonne les plaines éthérées, et va ensevelir sa honte dans les flots de l'occident. Des nuages de pourpre enveloppent ton trône d'or, assis au haut des cieux, éternel, et sans rival. Qui peut soutenir l'éclat de tes rayons, ou te suivre dans ta rapide carrière? Les chênes des montagnes succombent comme leur feuillage; les montagnes elles-mêmes

s'écroulent avec le temps; l'immense océan, qui roule de rivage en rivage, se retire quelquefois, et laisse un vaste amas de sable; la lune aux rayons d'argent, lampe radieuse des nuits, décroît, et conserve à peine une faible clarté : mais toi, tu brilleras toujours le même; ta lumière est immortelle, et tes flammes inépuisables.

Quand les tempêtes avec leur cortége s'élancent dans les airs, obscurcissent le jour, et pèsent sur les cieux; lorsque de sinistres éclairs sillonnent la voûte étoilée, que l'éther s'embrase, et que toute la terre est en feu; quand la voix redoutable du tonnerre mugit au loin, et que les coups redoublés de la foudre déchirent le voile de la nuit, si du sein des nuages entr'ouverts tu parais, soudain la nature flétrie reprend tous ses charmes; ton bel orbe ramène le jour qui avait fui; tu abaisses tes regards du haut du ciel, et ton sourire dissipe la tempête. Nous reproduisons également l'imitation suivante par Baour Lormian :

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor
Et traça dans l'azur ta route accoutumée?
Nul astre à tes côtés ne lève un front rival;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlissent;
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis de l'âge et des autans
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée :
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté;
Un printemps éternel embellit ta jeunesse;
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,

Quand les vents font rouler, au milieu des éclairs,
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris, et consoles la terre.
Hélas! depuis longtemps tes rayons glorieux
Ne viennent plus frapper ma débile paupière!
Je ne te verrai plus, soit que, dans ta carrière,
Tu verses sur la plaine un océan de feu;
Soit que, vers l'occident, le cortége des ombres
Accompagne tes pas, ou que les vagues sombres
T'enferment dans le sein d'une humide prison!
Mais peut-être, ô Soleil, tu n'as qu'une saison;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin,
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Les bardes, après le combat, élevaient de nouveau leurs voix pour célébrer les hauts faits des guerriers.

Et parfois d'Ossian, aujourd'hui malheureux,
Ils mêlèrent le nom à tous ces noms fameux.
De ces temps éloignés la mémoire importune
Revient à chaque instant aigrir mon infortune!
Dans les rangs des guerriers jadis j'ai combattu :
J'ai joint mon bras au leur, et, comme eux j'ai vaincu...
Aveugle, gémissant, de tous abandonné,
A mourir le dernier je me vois condamné!
Héros dont tant d'exploits ont marqué le courage,
O Fingal, tu n'es plus! et le chevreuil sauvage
Sur ta tombe à présent vient brouter sans effroi;
Noble chef de Morven, ô mon père, ô mon roi,
Puissé-je délaisser ma dépouille mortelle,
Et partager enfin ta demeure éternelle.

Chaque barde accompagnait son patron à la guerre. Il se tenait près du champ de bataille, choisissant dans les exploits du guerrier le sujet de son panégyrique; si celui-ci allait être vaincu, il s'avançait vêtu de sa robe blanche flottant au gré du vent, et, mariant les accents de sa voix aux sons harmonieux de sa harpe, il entonnait un chant funèbre qui renfermait l'éloge des vertus de son héros, et qui abondait ordinairement en épithètes fastueuses. En un mot, témoins indispensables de tous les actes publics, des fêtes comme des combats, ils enregistraient les faits mémorables, afin d'en transmettre le souvenir à la postérité. Les bardes peuvent donc être regardés comme les historiens aussi bien que comme les poètes de l'Irlande.

Quoique la plupart des traditions païennes aient été anéanties par le zèle des premiers missionnaires chrétiens, et que plusieurs de celles qui échappèrent, tant à cette époque que dans des siècles plus rapprochés, aient éprouvé un sort semblable de la part des Danois et de la politique destructrice des Anglais, il nous en reste cependant assez pour remonter à un temps très reculé. Les permiers habitants de l'Irlande, dit M. Hardiman, tiraient leur origine de cette partie de la terre où la poésie et la musique paraissent dater de l'aurore de la civilisation. Aussi trouvons-nous des poètes et des musiciens dans cette colonie célèbre où l'on vit figurer les bardes *Amering*, fils du chef de la colonie, et *Lugad*, fils d'Ith, qui est appelé, dans les vieux manuscrits, le premier barde de l'Irlande. Il reste encore, après environ deux mille ans, des fragments de ces anciens bardes. Ces poèmes insulaires offrent des preuves d'une antiquité bien plus reculée que celle d'aucun monument littéraire. Après ces bardes fleurirent *Royne* et *Ferceirtne*, et plus tard *Lugar* et *Congal*, vers le temps de la naissance de Jésus-Christ.

La mort du barde Ferceirtne offre une grandeur d'âme, en même temps qu'elle fournit une preuve de dévouement et d'affection à son bienfaiteur, sans exemple dans les annales d'aucun pays.

Ferceirtne était le barde favori de Conrigh chef célèbre du comté de Kerry; ce guerrier et le chevalier Congculioni brûlaient tous deux de la plus vive passion pour la jeune Blanaide. Après avoir longtemps soupiré en vain, les jeunes seigneurs résolurent de disputer en champ clos la main de cette célèbre beauté, qui consentit à devenir le prix du vainqueur. Le sort des armes favorisa Conrigh, mais le cœur de Blanaide appartenait déjà à son rival. Celui-ci, profitant de l'absence de Conrigh, obtint de Blanaide une entrevue, où il fut convenu que Congculioni prendrait le château d'assaut et enlèverait l'épouse infidèle. Congculioni, aidé par ses partisans, surprit le château et fit passer au fil de l'épée tous ses défenseurs. Le fidèle barde seul échappa au carnage; il suivit Blanaide et son cruel ravisseur à la cour de Macnena, résolu de sacrifier sa perfide maîtresse aux mânes de l'infortuné Conrigh. Il la surprit écartée de sa suite et se promenant sur le haut d'un rocher, d'où l'on découvrait une vue magnifique. Il y vole soudain; il était déjà auprès d'elle et restait inaperçu, tant celle-ci était absorbée par ses méditations; une larme roulait dans ses beaux yeux. Pensait-elle à son époux égorgé sous ses yeux, à son nom autrefois si honoré, maintenant flétri pour jamais, aux jours heureux de son enfance, lorsque son cœur candide ignorait encore la lutte terrible des passions? Ne connaissant que la vengeance, le barde approche, et, profitant de leur isolement, il s'élance sur elle, la saisit, et la précipite avec lui dans la mer. L'onde engloutit l'épouse adultère et le fidèle barde, dont la mort héroïque avait vengé l'honneur outragé de son infortuné bienfaiteur.

Nous avons déjà fait connaître d'anciens bardes antérieurs à l'ère chrétienne; depuis cette époque jusqu'à une période récente, il y en eut un grand nombre dont les noms pourraient paraître durs aux oreilles de nos lecteurs modernes. Les ouvrages de ces hommes sont marqués au coin du génie et du savoir, et ont laissé de mémorables souvenirs. On conserve encore des fragments de *Ciothruadh, Fingin, Luachna* et de *Fergus Fionnbell*, qui vécut au troisième siècle. Plusieurs vieux manuscrits renferment des poèmes attribués à *Oisin*, mais il y a lieu de douter de leur authenticité.

En admettant même que ces œuvres nous fussent parvenues, on aurait de la peine à les traduire. Plusieurs passages des poèmes irlandais des cinquième et sixième siècles sont et resteront toujours inexplicables. Il est même impossible d'indiquer l'époque ou le lieu de la naissance d'Oisin; mais ce qui est certain, c'est que dans le comté de Donegal en Irlande se trouve une montagne appelée *Alt-Oisin*, dans le voisinage de laquelle se passèrent la plupart des hauts faits que Mac Pherson a si élégamment décrits dans son *pseudopoème d'Ossian*. Au nord de Lough-Derg se trouvent les montagnes, les cavernes et les lacs de Fin. Le paysan, en se rendant à son travail et en contemplant les scènes qui l'entourent, fredonne les airs au son desquels on l'a bercé. Le pas d'un passant, le vent agitant le feuillage, le moindre bruit le font tressaillir; il croit apercevoir la forme aérienne de quelque héros finien.

Voici le portrait d'Ossian par Blair : Les ouvrages d'Ossian offrent de nombreux exemples de sublime. Les sujets que traite l'auteur, et la manière dont il écrit, sont particulièrement favorables à ce genre. Il possède la manière simple et sévère des anciens, il ne cherche point nos ornements superflus ou ambitieux; mais il jette ses images avec une concision rapide, qui les rend plus frappantes, et ajoute encore à leur effet. Chez les poètes d'un siècle plus poli, nous devons nous attendre à trouver les grâces d'une composition correcte, la juste proportion des parties, et l'art de conduire habilement la narration. Au milieu des images riantes et des sujets gracieux, l'élégance et la beauté paraîtront sans doute avec plus d'avantage. Mais c'est au milieu des scènes sauvages de la nature et de la société, telles que les dépeint Ossian, c'est au milieu des rochers, des torrents, des tourbillons et des batailles, que réside le sublime; et il s'allie naturellement au ton grave et solennel qui distingue l'auteur de Fingal.

« Comme les sombres orages de l'automne s'élancent du creux de deux profondes collines, ainsi les héros s'avancent l'un contre l'autre. Comme deux noirs torrents se précipitent du haut des montagnes, se confondent et mugissent dans la plaine; tels, avec un bruit non moins affreux, et plein d'une

rage farouche, Lochlin et Inisfail se rencontrent dans la mêlée; le chef heurte le chef, et le guerrier frappe le guerrier. L'airain bruyant retentit sur l'airain. Les cimiers des casques volent en pièces; le sang jaillit et fume sur la terre. Comme le murmure de l'Océan quand il amoncelle ses flots, comme le dernier éclat de la foudre qui roule dans les cieux, tel est le bruit du combat. Le gémissement des guerriers résonne sur les collines. Il ressemble au tonnerre, lorsque dans la nuit la tempête éclate sur Cona, et que mille fantômes hurlent au milieu des vents. »

Jamais on ne se servit d'images plus sublimes et plus imposantes pour peindre l'horreur d'une bataille.

Le poète anglais Clapperton a reproduit, dans ces beaux vers, le récit que Mac Pherson a fait du combat mémorable entre Fingal et l'ombre de Loda.

FINGAL AND THE SPIRIT OF LODA.

Slow in the east the wan cold moon arose,
While on the youths descended soft repose.
Their helmets glitter in the slanting rays;
With sick'ning beam the fading fire decays.
But no soft sleep the anxious monarch found,
And as he rose, his armour rung around.
The hill he slowly climb'd at that lone hour,
To view the distant flame of Sarno's tower.
Dim was the flame, which scarce his eyes could trace;
In eastern clouds the moon conceal'd her face;
Then shrill the mountain blast tempestuous sings,
And Loda's spirit bears upon its wings.
With terrors circled round, his place he took;
Aloft in air his dusky spear he shook:

Like living flames appear'd his glaring eyes;
His voice like distant thunder in the skies.
With his strong spear Fingal advancing on,
Thus hail'd the tenant of the cloudy throne :
« Retire : invoke thy winds, thou Son of Night,
And from my presence speed thy sudden flight.
Why thus with shadowy arms, amid the storm,
Thou dismal Spirit, comes thy gloomy form?
Weak is thy shield of clouds, and feeble too
Thy meteor sword that glimmers to my view;
The blast together rolls both sword and shield,
And thou dost vanish from the bloodless field.
Retire: invoke thy winds, thou Son of Night,
And from my presence speed thy sudden flight. »
« Dost thou to force me from my place pretend? »
The hollow voice replied — « The people bend
Before my wrath — for I can turn the day,
When march the valiant on in proud array.
On nations when I look, they yield their breath;
My nostrils pour the fatal blast of death.
Upon the winds my lofty path I keep;
Before my face the driving tempests sweep;
But calm above the clouds my dwellings lie,
And sweet the rest my pleasant fields supply. »
« Then, » said Fingal, « thy pleasant dwellings find,
And let not Comal's son disturb thy mind.
Is e'er by me thy cloudy threshold press'd?
Do I presume to break thy peaceful rest?
Dread Loda's Spirit, do I watch thee here,
Or meet thee on thy cloud with threat'ning spear?
Why therefore on Fingal these frowns from thee?
Why dost thou shake thine airy spear at me?
But still on me thou frown'st in vain from high;
I ne'er was known from mighty men to fly :
Shall then the King of Morven dread the blows
The wind's weak sons may threaten? well he knows

The feeble weapons of such feeble foes. »
« Haste to thy land, » the gloomy Form replied,
« Receive the fav'ring winds, aud sweep the tide.
My hand controls the blast with mighty power,
'Tis I command the wrathful storm to lower.
The King of Sora is my favour'd son;
Still at my altar is his homage done.
Round Carrick-thura is his battle's course.
And I have arm'd him with prevailing force.
Then, Son of Comal, to thy land return,
Else shall my fiery wrath with fury burn! »
His shadowy spear he lifted to the fight,
And forward bent in air his dreadful height. —
Fingal advancing drew his sword, (the blade
Which dark-brown Luno's skilful hand had made),
The gleaming steel winds through the gloomy ghost,
And straight in air the shapeless form is lost: —
So fades a column of ascending smoke,
Whose cloudy wreaths some playful boy has broke,
When from the furnace it ascends on high,
And, parted thus, it melts into the sky.
The Spirit shriek'd, as rising on the wind,
He roll'd into himself, nor left a trace behind;
While Inistore at the tremendous sound
Affrighted shook, and spread the terror round:
The billows heard it' mid their wild career,
And their swift course was stay'd with sudden fear.

Voici la version de Baour Lormian :

L'ombre voilait et les monts et les plaines;
Tout reposait dans les camps ennemis;
Les casques d'or des guerriers endormis

Étincelaient au feu mourant des chênes;
Mon père seul, consumé de chagrin,
Au doux sommeil se dérobait encore,
Et promenait son regard incertain
Sur les débris du palais d'Inistore.
Déjà Cathlin sur son lit de frimas
S'étais assis, et souriait au monde.
Dans les détours de la forêt profonde
A sa lueur Fingal porte ses pas :
Soudain les vents se heurtent et mugissent;
Du firmament les clartés s'obscurcissent;
Et, du milieu d'un nuage entr'ouvert,
Fond à grand bruit un fantôme homicide,
De feux, de sang et de terreur couvert :
Un glaive ardent arme sa main livide;
L'éclair jaillit de ses yeux irrités;
La mort s'étend sur son visage pâle,
Et les accents de sa voix sépulcrale
Grondent au loin, par l'écho répétés.
Fingal sourit à cette horrible vue;
Et s'avançant vers le spectre jaloux :
« Fils de la nuit, retourne dans ta nue,
Et sur tes vents échappe à mon courroux;
Pourquoi t'offrir sous ta forme hideuse?
Te flattais-tu d'intimider mon cœur?
Que peut, dis-moi, ta lance nébuleuse,
Ton arc de neige et ton glaive imposteur!
Jouet des vents, tu roules dans l'espace,
Et tu croirais m'inspirer quelque effroi...
Fantôme vain, fuis, et dérobe-toi
Au châtiment dont mon bras te menace.
— Ignores-tu qu'en ces bois révérés
Un peuple entier se prosterne et m'implore?
Dois-je quitter l'enceinte où l'on m'adore,
Où tout fléchit sous mes ordres sacrés?

A mes accents les tempêtes rugissent;
Mon souffle exhale et la guerre et la mort;
Des nations mes mains règlent le sort,
Et devant moi leurs rois s'évanouissent;
Tandis qu'assis sur mon trône d'azur,
Enseveli dans une paix profonde,
J'entends gronder les orages du monde
Flottant sous moi comme un brouillard obscur.
— Repose donc sur ton trône mobile,
Et laisse-moi poursuivre mes desseins.
Fingal jamais troubla-t-il ton asile?
Va, contre lui tes efforts seront vains.
De l'ennemi les tribus menaçantes
En le voyant frémissent de respect;
Fingal connaît tes armes impuissantes;
Épargne-lui l'horreur de ton aspect.
— Roi de Morven, regagne ta patrie;
J'apaiserai les vents impétueux :
Embarque-toi; des flots tumultueux
Mon bras puissant calmera la furie.
Ton adversaire est le roi de Sora :
Depuis longtemps je veille sur sa gloire;
En ce moment il assiége Lora,
Et mon secours lui promet la victoire.
Fuis donc, ou crains ma trop juste fureur. »
L'ombre, à ces mots, penchant sa tête informe,
Contre Fingal poussa une lance énorme :
Mais le héros rappelle sa valeur;
Il fait briller son glaive redoutable,
Frappe, et l'acier perce le corps trompeur.
L'ombre vaincue en jette un cri d'horreur,
Roule dans l'air sa masse épouvantable,
Et se dissout en humide vapeur.

Plus un peuple se rapproche de son berceau, plus il est impressionné par la musique et la poésie [1] : elles inspirent ses belles actions, elles en consacrent le triomphe. Aussi voit-on les bardes être, pour ainsi dire, l'âme des armées galloises et norwégiennes, les exciter au combat en rappelant la gloire de leurs ancêtres, présider aux fêtes, aux soins de l'hospitalité, à tous les actes de la vie en un mot, et, revêtus d'un caractère sacré, ouvrir aux guerriers morts les armes à la main les portes de leur Elysée. Là, appelés à jouir d'une éternité de bonheur dans des palais aériens, les ombres des guerriers, ayant reçu cette sorte d'apothéose, continuent d'avoir des rapports d'intimité avec les vivants, qu'elles assistent dans leurs moments de détresse ou de découragement : croyance religieuse qui ôtait à la mort toute son horreur et faisait des peuples de héros.

Trenmor, aïeul de Fingal, au dire de Mac Pherson, était le chef de cette hiérarchie d'ombres vénérées : témoin cette invocation du deuxième chant de Temora, à l'occasion de la mort d'Oscar, petit-fils de ce même Fingal, héros par excellence de ces poèmes :

> Chef des ombres, Trenmor, noble arbitre des cieux,
> Qui vois dans le chaos des vapeurs mugissantes
> Le tonnerre ébranler leurs voûtes inconstantes,
> Et renverser des mers les flots audacieux,
> De tes palais errants ouvre les mille portes,
> Dans un noble appareil assemble tes cohortes ;

[1] M. Hippolyte Taunay, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, est l'auteur d'une traduction inédite, en vers français, des poèmes que Mac Pherson attribue à Ossian, traduction qui nous a paru avoir conservé la teinte mélancolique propre à ce genre de littérature. Nous extrayons de son vaste travail quelques morceaux relatifs aux coutumes de ces nations guerrières, dont la théogonie et les mœurs sont si recommandables pour les cœurs tendres et les esprits généreux.

Comme ils fuyaient sur leurs coursiers superbes!
Ils ne sont plus... leur aigle en d'autres cieux
Porte en fuyant son vol audacieux!
Des noirs combats la paix a pris la place,
Tu n'entendras que les cris de la chasse,
Et sur nos murs pendront nos boucliers!
Ou si la guerre appelle nos guerriers,
Contre Lochlin se fera cette guerre,
Et c'est d'Erin l'exercice ordinaire.
Roule, Carron, tes flots enorgueillis,
Devant Fingal ont fui tes ennemis.

Cette victoire de Fingal avait coûté la vie à Comala, sa maîtresse, à laquelle un traître nommé Hidallan était venu annoncer la défaite du roi de Morven; l'émotion trop vive qu'elle ressent en voyant qu'on l'avait trompée la fait expirer de joie:

FINGAL.

Elle n'est plus, la fille de Sarno,
Et son amour l'a conduite au tombeau!...
Descends souvent, descends, ombre adorable,
Pour visiter ton amant déplorable,
Quand seul, assis sur les bords du Cona,
Tous ses regrets seront pour Comala.

HIDALLAN.

Elle n'est plus, l'aimable chasseresse!
A quelle épreuve ai-je mis sa tendresse!
De mon amour quel coupable transport!

FINGAL.

Pour te punir c'est trop peu que la mort!
C'est à la honte à former ton supplice:
Tu ne dois plus combattre dans la lice,
Lâche Hidallan, où meurent les héros.

Fingal te voue au plus triste repos ;
Je te défends d'oser porter un glaive.

HIDALLAN.

Eh bien ! Fingal, que ta main me l'enlève
Et me le plonge aussitôt dans le sein.
M'ôter le jour n'est pas être asssassin !
Elle n'est plus, c'est à moi de la suivre....

FINGAL.

Fuis, lâche, fuis.... je te condamne à vivre.

Ainsi se termine, du moins dans la traduction de M. H. Taunay, cette espèce de tragédie en un acte dans laquelle le charme des sentiments est continuellement en rapport avec l'intérêt inhérent au sujet.

Les cérémonies que Fin célébrait à la veille d'entreprendre une expédition (s'il faut ajouter foi aux récits de Mac Pherson) peignent, comme nous l'avons déjà dit, sous les couleurs les plus vives les mœurs de ces temps : Un filea se rendait au milieu de la nuit dans une grande salle où les tribus se réunissaient dans ces occasions ; il faisait entendre le chant de guerre en invoquant les mânes de leurs ancêtres, et les invitait à venir contempler les hauts faits de leurs fils. Il suspendait alors à un arbre un bouclier, le frappant de temps en temps du bout de sa lance. La même cérémonie avait lieu trois nuits successivement.

Le *Laoi na Seilge*, l'un des plus célèbres des poèmes irlandais, contient un bel épisode qui peut donner une idée du mérite, du style et des fictions poétiques de ces siècles. Quelque frivoles que puissent paraître à l'antiquaire ces restes de l'ancienne poésie, ce sont les seuls guides qui peuvent nous faire connaître l'origine et les progrès de la poésie nationale.

Cette ballade romanesque offre autant d'intérêt que les plus

célèbres légendes d'Arioste. Fin, qui venait de convier ses chefs à une fête qu'il donna dans son palais d'Almhain, se dérobe un instant à ses amis pour aller se promener dans les plaines du voisinage, suivi seulement de ses deux fidèles chiens, Bran et Sgeolan. Dans ce moment paraît une biche que les chiens poursuivent jusqu'à la montagne de Sleive Guilin. Parvenu aux bords d'un lac, Fin aperçoit une jeune femme éplorée, qui, les cheveux épars, ne pouvait se consoler de la perte d'une bague qu'elle avait laissé tomber dans l'eau. La magicienne Guilin, qui avait pris la forme de cette jeune beauté pour tendre un piége au héros, le métamorphose en un vieillard infirme. Ses amis, inquiets de son absence, après l'avoir cherché partout, arrivent sur ces entrefaites, le placent sur leurs boucliers, et le portent à la grotte de l'enchanteresse. Celle-ci, cédant à leurs menaces et à leurs prières, finit par le rendre à son état primitif.

Au commencement du poème, Oisin interroge saint Patrice au sujet d'une partie de chasse à laquelle Fin prit part sans être accompagné de ses amis. Le saint dit qu'il n'avait jamais entendu parler de cette partie de chasse, et prie le barde de lui en faire le récit. Oisin se rend à ses desirs; mais, oubliant bientôt le sujet de leur conversation, il disserte sur la bravoure des Finiens, les talents poétiques de Fergus, la valeur et la magnificence de Fin. Une espèce de controverse religieuse s'établit entre Oisin et l'apôtre, dans laquelle le barde païen parle avec peu de respect de la Divinité. Enfin, cédant aux instances du saint, il lui fait une description de cette chasse, dans laquelle une magicienne puissante avait fait subir à Fin plusieurs métamorphoses.

Dans ce dialogue poétique, Oisin, parlant des talents de son père, s'écrie : « Lorsque Fin, assis sur une colline, pour plaire » à ses héros, faisait entendre des chants capables de dompter » les cœurs les plus durs, ô combien ces accords furent plus » doux que vos hymnes! »

Le récit finit par une description de la joie extravagante que firent éclater les Finiens à la vue de leur ancien chef rendu à sa forme primitive.

L'on conserve plusieurs poèmes attribués à Fergus, frère d'Oisin. Voici les principaux : *Dargo*, poème écrit à l'occasion de l'invasion de l'Irlande par un prince de ce nom ; *Cath-Gabhra* (la bataille de Gabhra). Cette bataille fut livrée par les Finiens à Cairbe, monarque de l'Irlande, qui succomba dans ses efforts pour abaisser la puissance de cette légion célèbre. Ces poèmes, qui se distinguent par la richesse des images, non moins que par le feu et les brillantes descriptions dont l'ancien gaëlique est si riche, justifient les louanges que les bardes prodiguaient à Fergus. Ce barde termine chacun de ses poèmes en déclarant qu'il en est l'auteur. Il a écrit en outre un panégyrique sur Goll et sur Urgon, qui renferme un dialogue fort animé.

Ayant ainsi conduit le fil de notre histoire à travers les ténèbres qui enveloppaient les siècles du paganisme, nous marcherons dorénavant d'un pas ferme, semblable au voyageur qui, surpris par la nuit, voit paraître les nuages du matin dorés par les premiers rayons du soleil levant.

Au quatrième et au cinquième siècle florissaient *Torna* et *Dubthach*, fils de *Lugar*, barde qui embrassa le christianisme du temps de saint Patrice. On conserve deux poèmes très curieux du dernier : l'un sur les priviléges et les devoirs de son ordre, et l'autre sur ceux du roi de Tara, en sa qualité de monarque de l'Irlande. L'on trouve d'autres fragments dans le *Leabhar na Ceart* (livre des droits), recueil précieux, compilé vers la fin du huitième siècle, maintenant à la bibliothèque de l'académie royale de Dublin. Tels sont les bardes païens les plus renommés dont les poèmes et rapsodies sont venus jusqu'à nous. Les noms et les ouvrages d'autres nous ont été également transmis, et l'on ne peut douter qu'il ne s'en découvre encore quand les manuscrits irlandais, disséminés dans ces îles et sur le continent, seront retrouvés.

L'introduction du christianisme en Irlande, en lui imprimant une direction nouvelle, fit prendre un nouvel essor à la poésie. Parmi les nombreux bardes qui consacrèrent leur talent à la louange du vrai Dieu, durant les trois siècles suivants, les plus distingués sont : l'évêque *Feich*, dont le poème est

connu de tout Irlandais lettré; *Amergin*, auteur d'un recueil fort curieux, intitulé *Dinn Seanchas;* le célèbre *Columcille;* *Dallan* et *Seanchan;* le savant *Cinfaela,* qui composa les *Heures des Bardes,* conservées dans la bibliothèque du collége de la Trinité de Dublin; *Adamnan* et *Angus*, auteur d'un calendrier poétique appelé *Felire Anguis.* — La plupart de ces poèmes sont écrits dans le rhythme traditionnel des chants des bardes païens; le mètre et la cadence en sont nationaux. Vers cette époque fut composé le poème de *Maon,* sans contredit la production la plus remarquable du moyen âge. En voici l'analyse :

L'influence de la beauté unie à celle de la poésie et de la musique produisit une grande révolution en Irlande, sept siècles avant Jésus-Christ: Cobthaigh venait de se frayer une route au trône par le meurtre de son frère et de son neveu; il ne consentit à épargner son petit-neveu Maon que dans l'espoir coupable qu'une mort naturelle viendrait l'en délivrer promptement; mais Dieu choisit Maon pour être l'instrument de sa vengeance. Il fut conduit secrètement à la cour du roi de Munster, où la santé du jeune prince se rétablit bientôt, en même temps que son esprit se développait. La beauté et les grâces de la jeune Moriat, fille du roi, firent la plus vive impression sur le cœur de l'exilé, qui inspira à la princesse les mêmes sentiments; mais elle eut soin de cacher l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Depuis longtemps les amis du prince, craignant pour ses jours, le sollicitaient de plus en plus de quitter tout à fait l'Irlande, afin de se soustraire à son cruel persécuteur. Longtemps sa passion pour Moriat résista à leurs instances; mais, cédant enfin à leurs prières, il se rendit à la cour de France, et le roi lui fit l'accueil le plus généreux. Ayant obtenu un commandement dans les armées de son protecteur, le jeune exilé ne tarda pas à se signaler dans plusieurs combats. Sa renommée parvint bientôt à Moriat, dont l'amour augmentait de plus en plus pour l'ami chéri de son enfance. Tout entière à son enthousiasme, elle composa une ode dans laquelle, après avoir fait un grand éloge des exploits guerriers de Maon, elle finit par le supplier de

aussi le meilleur guide que l'historien puisse suivre pour connaître l'ancien état de cette île intéressante.

Pendant deux siècles après l'invasion de Henri II, la voix des muses ne se fit que faiblement entendre; le génie national était flétri par l'esclavage. Cependant, quoique les bardes fussent en petit nombre, il en resta quelques uns d'un mérite éminent. Ainsi le vertueux abbé *O'Daly*, doué d'un talent remarquable, fut surnommé l'Ovide irlandais; il mourut en 1244, laissant plusieurs poèmes excellents, qui sont encore familièrement récités par le peuple. *Conway* célébra en très beaux vers les actions héroïques de la famille d'O'Donnel de Tyrconnel, dont il était le barde. Un des écrivains les plus distingués de cette époque, *O'Dugan*, de Conaught, mort en 1372, composa un poème qui renferme l'histoire et la description des princes de Conaught, du Meath et de l'Ulster, au temps de l'invasion anglaise. Presque tous ces poèmes sont inédits; ils ont été copiés par les annalistes des onzième et douzième siècles dans divers recueils qui sont conservés dans la bibliothèque de l'université de Dublin et du duc de Buckingham à Stowe.

Les limites que nous nous sommes prescrites nous ôtent la possibilité de signaler les poètes des deux siècles suivants. S'ils montrèrent moins de talent que leurs prédécesseurs, c'est qu'ils furent plus opprimés, car ce fut toujours contre les bardes que les envahisseurs dirigèrent leurs traits les plus aigus; quand ils ne pouvaient les soumettre, ils essayaient de les corrompre. Ils tombèrent avec leur pays, et, semblables aux Israélites pendant leur captivité, ils suspendirent à des arbres leurs harpes muettes. Ils ne paraissent pas avoir essayé de compositions dramatiques; navrés des scènes d'horreur et de dévastation auxquelles leur malheureuse patrie fut en proie, comment auraient-ils pu se livrer à une représentation idéale des actions humaines?

Élisabeth, offensée de la liberté que prenaient les bardes du pays de Galles, ordonna un Eisteddfod ou assemblée musicale, à Caewys, en 1568, pour réformer leur ordre. Les bardes et les ménestrels de l'Écosse, de même que ceux de

l'Irlande et du pays de Galles, s'attirèrent souvent le mécontentement du gouvernement anglais. D'après les ordres barbares de Macbeth, un barde fut condamné à être attelé à une charrue au lieu d'un bœuf.

Tout le monde connaît la magnifique ode de Gray. Dans cette composition, le dernier des bardes gallois, seul débris des poètes qu'Édouard Ier fit égorger, parle au monarque du haut d'un rocher qui domine les vagues, lui annonce les destinées de sa race, et finit par se précipiter dans les flots.

Voici la belle traduction qu'en a faite M. Emile de Bonnechose.

I. 1.

« Que la destruction s'empare de toi, roi sans pitié! Que la honte s'attache à tes bannières, quoique la victoire les caresse de son aile de pourpre, et que, dans leur repos même, elles semblent braver le ciel! Ni ton casque, ni les mailles serrées de ton haubert, ni même ta valeur, tyran, ne défendront ta conscience contre les silencieuses terreurs de la nuit, contre les malédictions des Gallois, contre les pleurs des Gallois. » Tels étaient les accents qui jetaient le trouble dans l'âme orgueilleuse du prince Édouard, tandis qu'il descendait péniblement, avec ses longues colonnes, les flancs rapides et hérissés du Snowdon. L'intrépide Glocester tressaille dans un muet saisissement. Aux armes! crie Mortimer, et il couche en arrêt sa lance frémissante.

I. 2.

» Sur un roc dont la cime hautaine se projette menaçante sur les flots écumants de l'antique Conway, le barde est debout, vêtu de deuil et roulant des yeux hagards. Sa barbe est en désordre, sa chevelure de neige flotte abandonnée aux vents comme un météore; et là, rempli d'une flamme prophétique, il fait vibrer d'une main savante les cordes les plus

douloureuses de sa harpe. « Ecoute comme ces chênes gigantesques et ces antres déserts confondent leurs soupirs à la voix redoutable des torrents! O roi! ils agitent sur toi leurs cent bras, leurs sinistres murmures appellent sur toi la vengeance; mais, hélas! depuis le jour si fatal aux Gallois, ils n'ont plus d'écho pour la harpe du noble Hoël, ou pour les doux chants de Llewellyn.

I. 3.

» Elle est glacée la langue de Cadwallo, qui apaisait l'océan furieux; le brave Urien dort sur son lit de rocher. Montagnes, vous pleurez Modred, dont les accents magiques forçaient l'immense Plinlimmon à incliner sa cime orageuse. Ils reposent, couchés sur les bords déserts de l'Arvon, tout pâles et souillés de sang. Loin, loin, au dessus d'eux, volent les corbeaux saisis d'épouvante; l'aigle affamé pousse des cris et s'éloigne. O vous que j'ai perdus! chers compagnons de mon art mélodieux, chers comme la lumière qui visite mes yeux attristés, chers comme les gouttes de sang qui raniment mon cœur, vous êtes morts au milieu des cris de votre patrie mourante. Mais non, je ne pleure pas: ils ne dorment pas. Je vois sur ces rocs lointains un groupe menaçant: ce sont eux; c'est là qu'ils sont assis, c'est là qu'ils errent encore. Vengeurs de leur pays natal, ils unissent leurs chants terribles aux miens, et de leurs mains sanglantes ils ourdissent la trame de toute ta race.

II. 1.

» Préparez le tissu, ourdissez la trame, le linceul funèbre de la race d'Edouard. Donnez de l'espace, laissez de la place pour des portraits dignes de l'enfer. Marquez l'année et marquez la nuit où les échos de la Saverne répéteront avec horreur les cris de mort qui retentissent à travers les voûtes de

Berkly, les cris d'un roi à l'agonie [1]. Louve de France [2], toi qui déchires de tes griffes impitoyables les entrailles de ton époux mutilé, qu'il naisse de toi celui qui doit suspendre sur ton pays le fléau du ciel. Autour de lui que de terreurs! La stupeur et la fuite le précèdent à l'avant-garde, et après lui marchent l'image flétrie de la douleur et celle de la solitude.

II. 2.

» Puissant vainqueur, puissant monarque [3]! le voilà couché sur son lit funéraire : pas un cœur ne donne un soupir, pas un œil n'accorde une larme pour honorer ses obsèques. Le guerrier noir [4] a-t-il disparu? — Ton fils n'est plus, il repose parmi les morts, et la foule éclose au soleil de ta fortune est allée saluer l'aurore nouvelle. Il est beau le sourire du matin, il est doux le souffle du zéphir, tandis que, glissant avec orgueil sur la plaine azurée, le brillant navire s'avance dans sa pompe radieuse. La Jeunesse est sur la proue, le Plaisir tient le gouvernail, insouciants de la fureur de l'ouragan qui, dans un calme plein de menaces, attend sa proie du soir.

II. 3.

» Emplissez la coupe étincelante, préparez le somptueux festin; dépouillé de sa couronne, il peut encore prendre sa part du banquet; mais, près du fauteuil royal, la Soif cruelle et la Faim sourient d'un air menaçant et funeste au convive abusé [5]. Entendez-vous le fracas des batailles? lance contre

[1] Édouard II.

[2] Isabelle de France, femme d'Édouard II et mère d'Édouard III.

[3] Édouard III, mort dans l'abandon.

[4] Le prince de Galles, fils d'Édouard III, et célèbre sous le nom de *Prince Noir*.

[5] Richard mort de faim.

lance, coursier contre coursier. Pendant de longues années la fatalité prolonge le carnage et lui ouvre un chemin à travers des escadrons de frères qui s'égorgent. O vous, tours de César, éternel opprobre de Londres, et souillées de tant de meurtres nocturnes et exécrables ; ah ! au nom de la fidélité de son épouse, au nom de la gloire de son père, épargnez la tête sacrée de l'inoffensif usurpateur [1]. Au dessus, au dessous, partout, nous semons la rose de neige entrelacée à la rose de pourpre, son ennemie, et le sanglier hérissé [2] se vautre dans le sang de l'enfance à l'ombre de son buisson épineux. — Maintenant, mes frères, inclinons-nous sur ce tissu maudit, imprimons-y profondément notre vengeance, et confirmons son arrêt.

III. 1.

» Ourdissons la trame, le fil est préparé. Edouard, écoute : nous vouons à une mort soudaine la moitié de toi-même [3]. La trame est ourdie, l'ouvrage est achevé. Demeurez ! oh ! demeurez ; ne me laissez pas ainsi pour gémir seul et abandonné, sans espérer ni bénédiction ni pitié. Hélas ! dans le sillon lumineux qui embrase les cieux à l'occident, leur image se confond ; ils s'évanouissent. Mais quoi ! quel sublime tableau descendant avec lenteur des sommets du Snowdon, déroule devant moi sa pompe merveilleuse ? Visions de gloire, épargnez ma vue éblouie ; et vous, siècles encore à naître, ne vous pressez point ainsi dans ma pensée. Nous ne pleurons plus notre Arthur si longtemps perdu : salut, salut, monarques véritables ! enfants de la Bretagne, salut !

[1] Henri VI.

[2] Richard III, meurtrier d'Édouard et du duc d'York, avait pour devise un sanglier.

[3] Éléonore de Castille, femme d'Édouard Ier.

III. 2.

» Escortés de leurs fiers barons, ils portent haut leurs fronts radieux : avec eux apparaissent de nobles dames et de vieux ministres à barbe vénérable. Au milieu brille une beauté céleste [1]; son œil proclame sa race bretonne; son port est celui du lion, son visage commande le respect, et la douceur d'une grâce virginale en tempère la fierté. Autour d'elle quels accents harmonieux agitent les airs, et quels transports de voix mélodieuses! Ecoute du fond de la tombe, grand Taliessin, écoute [2]! Il y a en eux une âme capable de ranimer ta froide dépouille. La vive allégresse se fait entendre; elle chante, et prenant son essor, elle agite ses ailes étincelantes à la clarté des cieux.

III. 3.

» La poésie illustre encore la guerre farouche, l'amour fidèle et l'austère vérité, qu'embellit le charme des fictions. La pâle Douleur, la douce Pitié, la Terreur, tyran des cœurs qui palpitent, parlent en sons mesurés sur la scène tragique [3]. Une voix, qui semble celle des anges, nous vient sur l'aile des zéphirs du seuil fleuri d'Eden [4]. Des cadences lointaines s'affaiblissent à mon oreille pour se perdre dans un long avenir. « Homme insensé, homme impie, penses-tu que cette vapeur sanglante qui s'échappe de ta poitrine a éteint l'astre radieux du jour? Demain cet astre renouvellera ses flots d'or, et ses clartés plus vives prodigueront la chaleur aux nations. Mais c'est assez : je vois avec joie les différents destins qui nous sont assignés : à toi le désespoir et les soucis du sceptre, à moi le triomphe et la mort! » Il dit, et se précipitant du haut

[1] Élisabeth, reine d'Angleterre.
[2] Taliessin, chef des bardes gallois.
[3] Shakspeare.
[4] Milton.

de la montagne au fond des flots mugissants, il s'élance dans la nuit éternelle. »

Enfin l'esprit patriotique fit sortir les bardes de leur stupeur, et pendant le règne cruel d'Elisabeth, plusieurs hommes de génie parurent en Irlande et consacrèrent leurs talents à la défense de leur infortuné pays. Les plus célèbres furent *Maolin*, *O'Gnive*, auteur d'un excellent poème sur la *Chute du Gael*, et d'autres productions pleines de feu, et composées dans le but d'exciter les Irlandais contre leurs envahisseurs; les poésies d'*O'Higgin*, frère de l'archevêque de Tuam, sont comptées parmi les meilleures que possède cette langue; *O'Mulconry*, qui adressa une épître fort estimée à O'Rourke de Breffny; le savant *Mac Daire de Thomond* et son digne contemporain *O'Clery de Donegal*, dont les talents brillèrent avec tant de lustre dans une assemblée de bardes, vers 1600.

Arrivés aux limites qui séparent l'histoire ancienne des bardes de l'histoire moderne, consultons un écrivain anglais de l'époque pour savoir de quelle estime ils jouissaient dans leur pays. Cet excellent auteur, *sir Philip Sidney*, nous apprend, dans sa *Défense de la poésie*, qu'en Irlande les bardes sont en quelque sorte un objet de vénération. En effet, aucun peuple n'a jamais été plus disposé à honorer ceux qui joignirent le talent de la musique au don de la poésie. Aussi, si le patriotisme, le savoir et le génie sont des titres à l'estime générale, personne ne l'a plus méritée que les anciens bardes irlandais.

L'élégant Percy fait observer avec justesse, que lorsque l'histoire, ayant pris une forme plus durable, commença à être écrite en prose, les chants des bardes et des scaldes offrirent plus d'attraits que d'utilité; il en fut de même en Irlande. A partir des douzième et treizième siècles, les annales de ce pays cessèrent d'être mises en vers.

Les bardes, autrefois vénérés, commencèrent à tomber dans l'oubli sous le règne d'Elisabeth. Voici une description curieuse qu'en donne le poète Spencer [1], qui les flagelle sans pi-

[1] Les admirateurs du célèbre poète anglais Edmond Spencer, trouveront

tié tout en rendant justice à leurs compositions : « Il y a chez les Irlandais une certaine classe de gens appelés bardes qui leur tiennent lieu de poètes. Leurs poèmes contiennent des éloges ou des critiques sur leurs concitoyens. Ces bardes jouissent d'une telle faveur auprès du public, que personne n'ose les contrarier de crainte d'être exposé aux railleries du peuple ; car leurs compositions sont accueillies partout avec des

sans doute avec plaisir quelques particularités concernant leur favori littéraire ainsi que sa famille. Extraits de documents originaux, ils peuvent servir à corriger quelques erreurs de ses biographes, ou du moins suppléer aux informations dont ils semblent avoir manqué.

Le 12 août 1580, Arthur, lord Grey, accompagné par Edmond Spencer, en qualité de secrétaire arriva à Dublin et le 7 septembre suivant il fut nommé lord député d'Irlande. Le 22 mars suivant, Spencer fut nommé secrétaire des décrets et des reconnaissances de la chancellerie, et la patente lui en fut envoyée. — Dans cet emploi il fut remplacé le 22 juin par Arland Usher, parent du célèbre archevêque de ce nom, et Spencer fut alors nommé secrétaire du conseil de Munster, office qui dans la suite fut rempli par Richard Bogle, premier comte de Cork. A l'occasion de la plantation de cette province, la reine Elisabeth par lettres patentes datées du 26 octobre 1591, lui fit don du manoir et du château de Kylcoleman avec d'autres terres contenant 3028 acres dans la baronnie de Fermoy du comté de Cork, ainsi que des revenus du dernier lord de Thetmore et de sir John de Desmond, que l'on avait confisqués.

Là, sur les bords de l'Awbeg, — *la douce Mulla* — du poète, fut écrite la *Reine des fées*. Mais Spencer ne fut pas tellement dévoué au culte de la muse, qu'il ne lui restât quelque peu de son temps pour veiller à ses possessions nouvellement acquises. Au contraire il est prouvé qu'il fit d'injustes tentatives pour les accroître ; ses empiètements sur les terres des Mac Carthy, sont bien connus, et il est hors de doute qu'il ne s'arrêta point en si beau chemin. Ainsi quand Spencer, — le poétique, le gentil Spencer se rendait coupable de ces procédés injustes et oppressifs, le lecteur peut aisément concevoir par sa conduite, quelle devait être celle de ces planteurs brutaux et ignorants, par lesquels le pays fut sitôt converti en désert. Par ses accroissements injustes et par d'autres aggressions dont les infortunés Irlandais eurent à souffrir, le poète s'exposait tôt ou tard à sentir tout le poids de leur ven-

applaudissements. Elles sont chantées dans les fêtes et les réunions par une autre classe d'hommes appelés *conteurs* qui en font leur profession.

» Loin d'inculquer des préceptes de morale à la jeunesse, ces bardes irlandais méritent eux-mêmes d'être sévèrement réprimandés. Ils choisissent rarement des hommes de bien pour sujet de leurs poèmes. L'homme qui a mené la vie la plus déréglée, qui a commis les actes les plus illégaux, dont la désobéissance ou la rébellion a été la plus dangereuse, voilà le héros qu'ils offrent aux applaudissements du peuple, et qu'ils proposent à la jeunesse comme modèle de conduite. Des ac-

geance. En effet, Ben Johnson dans la suite, informait Drummond de Hawthornden, que la maison de Spencer avait été brûlée, qu'un de ses petits enfants était mort dans les flammes, qu'il n'avait échappé ainsi que sa femme qu'à grand'peine au désastre, et qu'il était mort ensuite à Kingstreet, à Dublin, dans un manque de pain absolu. On n'a pas oublié son nom dans le voisinage de Kylcoleman, mais le peuple n'entretient aucun sentiment d'affection ou de respect pour sa mémoire.

Quelques biographes assurent que Spencer mourut à Londres, mais l'assertion de Ben Johnson semble parfaitement d'accord avec un supplément dernièrement trouvé dans les Rolls Office à Dublin. Spencer laissa deux fils Sylvanus et Peregrine. En 1603, le premier sollicita la chancellerie d'Irlande de le réintégrer dans les possessions de son père dont son beau-père s'était emparé. Sylvanus eut deux fils, Edmond et William. Le 18 février 1638, Charles Ier par lettres patentes concéda et garantit à Edmond, le manoir, le château de Kylcoleman ainsi que d'autres propriétés dans la baronnie de Fermoy.

Le second fils du poète Peregrine, mort en 1641, s'empara des terres de Rinney près de Kylcoleman. Hugolin son fils aîné et son héritier lui succéda dans ces possessions. Mais s'étant attaché à la cause de Jacques II comme catholique romain, et de plus s'étant fait partisan, — ces terres lui furent confisquées au profit de Nathaniel, fils de William Spencer-Esq. le plus proche héritier protestant dudit Hugolin. —Nathaniel laissa ses possessions à sa fille Barbara dont le mari prit le nom de Spencer. Bientôt après le reste de la propriété sortit du nom et de la famille du poète. — La dernière est depuis longtemps éteinte, mais son nom est destiné à vivre aussi longtemps que l'impérissable monument de son génie.

tions criminelles ainsi embellies par des ornements poétiques, servent à enflammer la jeunesse ardente, qui brûle de se signaler dans des aventures difficiles; des jeunes gens élevés sans la crainte de Dieu et sans respect pour leurs parents, livrés à eux-mêmes, sans occupation, sans guides qui puissent les diriger vers la vertu, se façonnent facilement d'après le modèle qu'on leur trace. Loués et encouragés par ces bardes, ils s'énorgueillissent de leurs forfaits. En parlant d'un brigand qui n'a jamais vécu que de vols et de meurtres, l'un de ces bardes dira : Qu'il ne faudrait pas le confondre avec ces *soupes au lait* qui passent tout leur temps au coin du feu; sa vie, au contraire, s'est écoulée au milieu des armes et à la recherche d'aventures héroïques. Il ne s'est jamais assis à la table avant d'avoir gagné son pain à la pointe de l'épée. Loin de passer ses nuits sous un toit, couvert d'un manteau, il faisait veiller ses ennemis. Il éclairait sa route aux flammes des maisons qu'il avait incendiées. Pour lui, l'ordre des jours et des nuits était renversé. Il enlevait de vive force les jeunes vierges et les femmes en présence de leurs parents éplorés. Les cris du peuple et le cliquetis des armes leur tenaient lieu de chants d'amour ou des sons mélodieux de la harpe. Enfin, loin d'être regretté par le public, ce brigand le faisait trembler par le récit de sa mort, qu'il avait si chèrement vendue. « J'ai fait traduire plusieurs de ces poèmes (ajoute Spencer); esprit, invention, beautés naturelles, rien n'y manque. Il est affligeant de voir consacrer à l'embellissement du vice des grâces qui pourraient servir à célébrer la vertu. »

Moore a répondu à cette accusation dans une de ses mélodies qui offre en même temps sa propre apologie. Nous devons la version suivante de ces beaux vers à la plume élégante de madame Tastu :

Ne blâmez point la molle rêverie
Qui m'aide à fuir les pensers glorieux;
Je ne puis rien aux maux de ma patrie,
Je veux du moins en détourner les yeux.

Festins où naît l'éclatante saillie,
Apportez-moi vos plaisirs renaissants :
La coupe d'or, l'amour et la folie,
Vont désormais inspirer mes accents.
Et toi, ma harpe, en vantant le sourire,
Le doux caprice, armes de la beauté,
Oublie, hélas! que tu saurais redire
Ces mots sacrés : Vengeance et liberté!

Ne blâmez point, etc.

Oui, cette corde, âme d'un luth sonore,
Courberait l'arc au signal du danger;
Elle saurait sous la main qui l'honore,
Lancer le trait fatal à l'étranger;
Mais contre Érin l'injuste sort conspire.
Le seul flambeau qui nous guide aux honneurs,
A ce bûcher où la patrie expire,
Doit emprunter ses funèbres lueurs.

Ne blâmez point, etc.

Ah! qu'un rayon, qu'un éclair d'espérance
Perce la nuit qui voile mon pays!
Qu'un seul guerrier ose saisir la lance,
Qu'un seul instant à mes vœux soit promis!
Entre mes mains la coupe déjà prête
Verra ses flots à mes pieds répandus;
Du myrte oisif, arraché de ma tête
Je couvrirai le fer d'Harmodius.

Ne blâmez point, etc.

Trompeur délire! espérance insensée!
Érin, Érin, antique amour des mers,
Tu n'as gardé de ta gloire passée
Qu'un souvenir qui vivra dans mes vers.

Mes chants, portés sur les vagues lointaines,
A l'univers rediront tes malheurs;
Et nos tyrans, même en rivant tes chaînes,
S'étonneront de répandre des pleurs.

Ne blâmez point la molle rêverie
Qui m'aide à fuir les pensers glorieux;
Je ne puis rien aux maux de ma patrie,
Je veux du moins en détourner les yeux.

Les commentateurs, qui se sont donné tant de peine pour découvrir l'origine des charmantes fictions de la *Faery Queen*, ne se sont pas même doutés que le poète anglais l'ait composée en Irlande; là il a pu s'approprier, sans crainte d'être découvert, les fictions renfermées dans les poèmes qu'il se faisait traduire et qu'il aimait tant. On y trouve, de même que dans les œuvres de Boyardo, de l'Arioste, *le donne, i cavallieri, l'arme, gli amori* et même jusqu'aux géants et aux fées, En voici un exemple : Les exploits et les hauts faits d'un terrible géant appelé Phorroh faisaient les délices des veillées irlandaises du temps de Spencer. Le renom du héros populaire parvint bientôt jusqu'au poète, tandis qu'il écrivait son poème au château de Kilcoleman, dans le comté de Cork, et il s'empressa de lui accorder une place dans sa *Faery Queen*. C'est ainsi que nous trouvons le nom de ce géant dans plusieurs passages, notamment dans le livre IV, chap. 2.

Ce fameux géant, célèbre dans plusieurs vieux manuscrits, donna son nom au chant de guerre des Irlandais. Ce chant, de même que le *Chant Orthian* des Grecs, le *Rolœnd* des Romains, et le *Rydam* des Gallois, célébrait les hauts faits du héros ; il fut marié à un air martial. Un filea le chantait au son d'un instrument d'une musique militaire, à la tête de l'armée, et contribuait à ranimer la valeur des soldats. Dans ces derniers siècles, les armées, en marchant au combat, faisaient entendre ce chant de guerre, comme font les Indiens et les Turcs de nos jours.

Après l'invasion des Anglais, chaque chef avait un de ses chants, probablement le nom de quelque vieille chanson de

nos jours. Quelques uns servent de devises aux armes de la vieille noblesse. C'est ainsi que *Crum-Abu*, dérivé de deux mots chaldéens qui signifient *guerre*, *se réjouir*, sert de devise aux armes du duc de Leinster.

N'en déplaise à Spencer, les bardes irlandais ne bornèrent pas leurs productions à de vains panégyriques ; ils employèrent leurs talents avec un zèle louable pour soustraire leur pays au joug cruel des compatriotes de l'auteur anglais. Souvent leurs chants animaient les soldats à arracher la victoire à leurs féroces envahisseurs [1].

[1] Une tradition, transcrite dans un vieux manuscrit que j'ai en ma possession, dit M. Hardiman, constate que vers l'année 1579, Fergus O'Kelly de Leix, épousa la fille de O'Byrne de Glenmalure dans le comté de Wiclow. La jeune dame dut demeurer avec son père jusqu'au moment où son mari eut achevé de bâtir, pour la recevoir, une maison convenable à *murs de pierre*, car c'est à peine si dans ces temps, il y avait quelques bâtiments de pierre dans le comté de la Reine. Dans ce dessein O'Kelly mit un si bon nombre de ses tenanciers à l'œuvre, que le bâtiment commencé un lundi matin au printemps, fut achevé le samedi suivant. La fiancée y fut aussitôt après installée avec de grandes réjouissances et la maison fut appelée maison de la semaine, en mémoire de la promptitude avec laquelle elle avait été bâtie ; — aujourd'hui ses ruines ne sont plus connues que sous le nom de la *pierre vieille*.

Il arriva qu'au soir de la Saint-Michel qui suivit, le laquais d'O'Kelly, Mac Leod, étant hors du logis, il se trouva qu'à son retour on n'avait rien réservé pour lui de *l'oie consacrée* traditionnellement à la Saint-Michel. Il crut pouvoir aller se plaindre de cet oubli à son maître, mais celui-ci le pria de régler cette matière avec le cuisinier, ou d'aller dans la cour se tuer une oie pour lui-même, mais avant tout de ne plus le troubler avec ces bagatelles. Mac Leod désappointé et mécontent de cette réponse partit résolu d'en chercher vengeance. Il se rendit au château de Kilkea, appartenant au comte de Kildare et y resta, jusqu'au temps de Noël. A cette époque, il se présenta devant le comte de Kildare et lui dit que son maître O'Kelly l'avait envoyé inviter sa seigneurie à passer les fêtes de Noël avec lui. L'invitation fut acceptée et le comte se mit en marche avec une suite nombreuse pour la résidence d'O'Kelly. Quand ils furent arrivés à la pointe de

Philippe de Macédoine n'était pas plus jaloux de l'éloquence de Démosthènes que ne fut Elisabeth de l'influence que les bardes exerçaient sur leurs chefs; cette jalousie se changea bientôt en vengeance. Il fut défendu, par des actes de parlement, sous les peines les plus sévères, de leur accorder la moindre faveur, ou même d'exercer à leur égard les droits de l'hospitalité. L'extrait suivant d'un poème de Fearflatha

Tullyhill près du manoir, Mac Leod jeta trois bruyants appels ou signaux comme c'était l'usage aux laquais de ce temps là. En les entendant son maître s'écria que quel que fût le lieu où Mac Leod eût resté depuis la Saint-Michel, c'était sa voix, s'il était encore vivant. — Mac Leod le certifia bientôt lui-même en entrant et venant annoncer la venue du comte; celui-ci fut reçu avec toute l'attention et tout l'honneur dus à son rang, et ce fut seulement le douzième jour qu'il se prépara à partir. Alors il exprima la plus vive satisfaction et de la bonne réception qui lui avait été faite et de l'amitié d'O'Kelly : il loua hautement son hospitalité et surtout la profusion de sa table. A cela, O'Kelly répondit qu'elle eût été plus abondante s'il avait pu être averti de l'intention qu'avait eue sa seigneurie de lui rendre visite. Le comte alors s'étonna, lui demandant s'il ne l'avait pas envoyé inviter. — O'Kelly répliqua qu'il n'en était rien, mais que sa seigneurie n'en était pas moins la bienvenue, et qu'il espérait, puisqu'elle s'était décidée à rester jusqu'au douzième jour sur l'invitation de son valet, qu'elle ne se refuserait pas à rester jusqu'à la chandeleur sur la sienne propre. Le comte y consentit, mais à la condition qu'il lui serait permis, comme il était accompagné d'une suite si nombreuse, d'envoyer à cette occasion chercher quelques provisions à Kilkea. O'Kelly répondit qu'aussitôt que sa seigneurie trouverait les ressources sur le point de manquer, il pourrait faire ainsi, mais non auparavant. Conformément à cela, les vivres allèrent toujours croissant et les banquets se succédèrent toujours plus somptueux. Enfin, la chandeleur arriva et sa seigneurie partit non sans avoir donné à O'Kelly les plus vives assurances de sa gratitude. Il lui avait particulièrement demandé qu'il pût avoir l'honneur de tenir sur le fonts de baptême le premier enfant que madame O'Kelly lui donnerait, afin de cimenter encore plus étroitement l'amitié qui existait entre eux. Au bout de quelque temps, madame O'Kelly eut en effet un fils, et sa seigneurie aussitôt instruite, vint assister au baptême qui fut célébré avec grande pompe

O'Gniive, barde des O'Neil, peut donner une idée des discours animés que ces bardes adressaient à leurs chefs.

« Comment peindre l'état affreux de nos compatriotes! Que » leurs jours sont languissants ! que leurs chagrins sont cui- » sants! Les derniers débris de nos patriotes viennent d'être » anéantis. Leurs plaies saignent encore. Ne sommes-nous pas » les prisonniers des Saxons, les esclaves d'une tyrannie im-

et force réjouissances. La maison se remplit de convives et de bruit, et la musique et les acclamations de joie résonnèrent du soir au matin. Mais ce matin là même qui suivait l'arrivée du comte, la pauvre jeune dame et son enfant furent trouvés morts tous deux. Ce triste événement fut attribué au tumulte et au bruit de la fête dont ils avaient été environnés sans ménagements. La joie d'O'Kelly se tourna en douleur, et ce n'était cependant là qu'un prélude à de plus grandes infortunes.

Kildare resta quelque temps pour consoler son ami, puis il l'invita à venir habiter Kilkea jusqu'au moment où il se serait un peu relevé des effets de sa douleur, lui offrant en même temps sa sœur en mariage et lui proposant ses services dans toute autre voie qui pût lui paraître ou plus desirable ou plus acceptable. Malheureusement pour O'Kelly, il accepta l'invitation et tomba, confiante victime, dans le piége qui lui avait été si perfidement tendu. Comme ils étaient à Kilkea depuis quelques jours, le comte le prit avec lui, et sous prétexte de lui faire admirer les scènes environnantes, il le conduisit au sommet de son château, et là, avec l'aide de quelques assassins qu'il avait postés dans ce projet, il trancha la tête d'O'Kelly. Ce meurtre aussi lâche qu'odieux fut aussitôt communiqué à la Reine comme une preuve méritoire de la loyauté de Kildare, manifestée dans la punition d'un Irlandais rebelle; et sa majesté fut tellement satisfaite, qu'elle envoya immédiatement l'ordre de céder au comte toutes les possessions d'O'Kelly. Le comte étant d'origine anglaise, un barde irlandais appliqua les vers suivants à cette perfide transaction :

« De toutes choses l'amitié est la meilleure, mais avec un homme de race » anglaise, toute amitié brûle.— Si sa main se lie à la tienne c'est pour s'en » délier. — Elle reposera, mais en attendant qu'elle puisse travailler à ta » ruine. — Il est nombre de choses dont il est bon de se tenir en garde, » mais la première de toutes assurément c'est l'amitié anglaise, car c'est » ainsi qu'elle se prouve. »

» pitoyable? On a résolu notre perte; notre ruine est inévita-
» ble; pensée affreuse! le pouvoir échangé contre l'esclavage;
» la beauté a fait place à la difformité; les réjouissances de la
» liberté aux angoisses de l'esclavage. Une race vile et ram-
» pante a usurpé la place d'un peuple noble et généreux.
» Comment s'est opéré ce changement qui, sous la forme d'un
» nuage, s'est précipité sur vous comme un déluge, et vous

Et c'est ainsi que de telles agressions ont si longtemps entretenu le peuple de ces îles dans un état d'inimitié et de désunion. Dans les premiers temps, des pratiques égales à celle qui vient d'être exposée étaient plus que fréquentes en Irlande; et terribles quoique justes étaient les représailles faites par les gens du pays sur les Anglais qui s'y étaient établis. Mais pour conclure, le comte de Kildare se démit bientôt après de ses possessions si mal acquises, des terres d'O'Kelly, en faveur de son fils illégitimé, Garrett Fitz Gérald, pour une rente nominale.

Ce Garrett eut un fils nommé Gérald qui, dans la suite fut connu sous le nom du Vieux Gérald et fut longtemps et au loin renommé par ses atroces cruautés. Il resta en possession de ses terres pendant longtemps et se montra grand industriel. Il bâtit sur l'emplacement où s'élève maintenant le vieux Verger, à Logacurren, et fit plusieurs plantations d'arbres dont les derniers ont été coupés en 1840. Il fit aussi tracer plusieurs routes. — L'une conduisant à Rohinahowle, une autre appelée la Loug-lane (Longue route), à Timogue, et une troisième à travers Barrowhouse; le tout faisant partie des états d'O'Kelly, et il les borda chacune d'arbres d'agrément qu'il y fit planter. Mais pour tracer ces routes, il est bon de dire qu'il fit accoupler une charrue de bouviers, et que quelques pauvres cabanes de veuves s'étant trouvées sur la ligne du chemin, il fit tracer alentour une forte chaîne et les fit renverser. Il environna Logacurren d'un double fossé, qu'il borda d'une double rang de haies vives; et dans ses travaux, il employa des gens de l'Ulster qu'il paya d'abord au château, mais comme ils en étaient partis et qu'ils passaient leur première nuit à Portnahinch, Gérald les poursuivit avec une troupe armée sous prétexte d'en avoir été volé. Ces malheureux opposèrent en vain quelque résistance, ils furent saisis et ramenés prisonniers au château. A quelque temps de là, Gérald eut une contestation nouvelle à propos de quelques empiètements qu'il aurait faits sur les seigneurs ses voisins. Comme elle s'était élevée sur la grande

» couvre sans cesse de ses inondations malfaisantes? Vous
» n'êtes plus le même peuple. Ai-je besoin de faire un appel
» à vos sens? Mais, que dis-je! Il ne vous en reste plus. Dans
» toutes les parties de l'île, la violence et le caprice ont succédé
» à la loi et à la justice. Quelle doit être notre misère, lors-
» que notre unique salut est dans une soumission aveugle aux
» volontés de nos tyrans?

route, Gérald proposa de soumettre la matière au jugement du premier passant, qu'il savait fort bien devoir être son propre vacher. Le pauvre homme fut donc requis de déterminer de quel côté était le bon droit, et selon la justice il se décida immédiatement contre son maître. Celui-ci en fut tellement furieux et enragé, qu'il se saisit du vacher et de son fils, et qu'il les fit conduire dans l'étable avec ordre de les pendre sous ses yeux. La femme du vacher ayant appris le danger dans lequel ils étaient placés, accourut aussitôt criant merci pour eux et offrant tout ce qu'elle possédait pour leur rançon. Gérald ne fut pas insensible à cette promesse et l'assura que si elle amenait ses douze vaches et son taureau, il lui délivrerait aussitôt son mari et son fils. Sur cette promesse et dans ce propos, la bonne femme transportée de joie courut chez elle, mais à son retour elle trouva son fils et son mari exécutés. Gérald n'en garda pas moins le taureau et les vaches, lui permettant en retour de prendre les cadavres, sur lesquels se lamentant d'une manière déplorable, la pauvre femme mêlait à ses gémissements les imprécations les plus amères contre Gérald. — Les voilà, telles qu'elles sont exprimées dans l'irlandais :

« O Gérald! Gérald au cœur insatiable, au rire faux, à la parole fausse, — puisse la désolation atteindre le seuil de ta maison; — puisse la ronce enfoncer sa racine au plus profond de la terre; — puisse un lac vert et infect couvrir la surface de ton manoir; — puisse le faucon faire son nid au sommet de ton foyer; — puisse la fiente des chèvres s'entasser à la place de ton lit : — parce que tu as privé la mère de son fils, la femme de son mari, — parce que tu as pris à la veuve ses douze vaches et son taureau; — puissent tes héritiers ne jamais trouver ton héritage! »

Toutes choses qui s'accomplirent littéralement comme la suite le vérifia. En effet, Gérald continua sa carrière avec impunité pendant de longues années, mais enfin il fut troublé, assailli par les agents du comte de Kildare, qui vinrent lui réclamer la chétive rente dont il était redevable

» Les changements que ces étrangers firent subir à notre » patrie auraient dû nous avertir dès longtemps des malheurs » qui nous menaçaient. Ils ont entouré de murs et d'ignobles » fossés nos champs fertiles, qui furent si souvent le théâtre » de la gloire et des exploits de nos ancêtres. Ils ont fouillé » jusque dans les entrailles de la terre. Nos belles plaines » sont hérissées de tours et de remparts. Les barbares ont violé » les lois de Dieu et de la nature ; notre beau pays est devenu » une autre Saxe. Les Irlandais sont pliés sous le joug de » l'esclavage. Ils ne reconnaissent plus leur patrie, qui les re- » nie à son tour. Que voyons-nous, sinon des Saxons inso- » lents et des patriotes expropriés? Malheureux pays! tel qu'un » vaisseau où la mer a pénétré de toutes parts, c'est à peine » si nous pouvons te reconnaître entre les mains des spolia- » teurs ; ils ont tout approprié à leur usage. Semblables aux » Israélites en Egypte, nous ne sommes plus que des étran- » gers dans le pays où nous vîmes le jour. Ne nous reste-t-il

pour les terres d'O'Kelly. A la suite de ces démêlés, sa seigneurie se déclara contre Gérald, et fit annoncer que ses possessions étaient à vendre à l'encan. Elles furent achetées par un certain Daniel O'Byrne, bien connu sous le nom de Daniel le Tailleur. Finalement Gérald se trouva dépossédé, vit sa maison livrée au pillage, et l'entière possession de sa seigneurie passée aux mains de celui qui l'avait achetée. C'est ainsi que les malédictions de la pauvre veuve du vacher se trouvèrent accomplies. En perdant son héritage, Gérald, privé d'amis, exécré par ses voisins, fut obligé de se bâtir une misérable hutte à Clopook, et se tint content de devenir gardien d'une *mare à murs de terre*. Là, il n'eut pour toute ressource que le lait de deux chèvres, et ces animaux se reposant fréquemment sur la paille qui lui servait de lit, la couvraient de fiente, afin que la prière adressée au ciel contre lui par la veuve du vacher, bien longtemps auparavant, s'accomplît jusqu'au dernier mot.

Plusieurs autres particularités relatives à la famille des Byrne et des Fitz Gérald sont contenues dans le manuscrit dont il a été question, mais bien qu'elles soient intéressantes, nous les négligerons pour faire place à d'autres matières plus appropriées au présent ouvrage.

» aucun moyen de salut? N'y a-t-il plus un seul héros pour » défendre ou délivrer sa patrie? Dieu bienfaisant envoie-nous » un autre Moïse! A moins que les sauveurs ne te viennent de » l'Orient, de la patrie de tes ancêtres..... l'Irlande n'est plus » destinée à renaître de ses cendres. »

La tyrannie d'Élisabeth, de Cromwell et de Guillaume III, en détruisant les clans de l'ancien gouvernement irlandais, fit disparaître entièrement le système féodal, qui prévalut dans ce pays dès le temps le plus reculé. L'orgueil des nobles fut humilié, leurs châteaux détruits. Quelques uns d'entre eux cherchèrent un refuge sur le continent; d'autres se soumirent au joug de l'étranger. Il règne aujourd'hui un morne silence autour des ruines de ces châteaux, qui retentissaient autrefois des chants des bardes et des sons de la harpe [1]. Les cou-

[1] Les Irlandais ont toujours gardé un attachement inviolable pour leurs seigneurs et leurs souverains légitimes; et l'épisode suivant dont le sujet est historique, est religieusement conservé dans les souvenirs du peuple. Voici comment j'ai rapporté, dans une autre circonstance, cette tradition populaire. *Mortimer et Emma.*— C'était pendant les troubles civils d'Angleterre, à cette époque désastreuse où Cromwell et ses partisans levèrent l'étendard de la révolte contre leur souverain légitime, qu'un jeune guerrier cheminait tristement à travers des sentiers détournés pour se réfugier dans une grotte sauvage qu'on apercevait dans les flancs d'une montagne. Le canon de *Worcester* résonnait encore à ses oreilles; les vautours faisaient entendre leurs cris lugubres en dirigeant leur vol vers le champ fatal où gisaient les corps de tant de braves, tombés martyrs de leur foi, de leur constance, de leur dévouement. Les échos du voisinage répétaient les hurlements des limiers répandus de tous côtés pour découvrir les pas fugitifs du trop chevaleresque, mais trop malheureux Charles.

Il lui semblait entendre dans les airs un génie malfaisant qui poursuivait le roi fugitif de ses malédictions, ce proscrit que le ciel avait marqué du sceau de sa colère. C'est en vain que les ténèbres le dérobaient à ses ennemis, il ne pouvait leur échapper... Poursuivi par les sons prophétiques de vengeance qui retentissaient à ses oreilles, triste, abattu, le jeune voyageur continuait en silence sa marche incertaine et mal assurée; il songeait à sa patrie en proie à toutes les horreurs de la guerre civile, à ses fidèles compagnons tous

tumes et les manières anglaises qui commencèrent à s'introduire achevèrent enfin la ruine des bardes. Les biens de ces derniers furent confisqués avec les domaines dont ils faisaient partie. On ne les reçut plus dans les châteaux des grands; ils ne formaient plus, il y a quelques années, que des corps de ménestrels errants, allant de maison en maison, la harpe suspendue derrière le dos, comme le ménestrel de Walter Scott.

moissonnés à la fleur de l'âge, à ces braves montagnards traînés sur la claie fatale pour monter sur le bûcher, exposer leurs membres palpitants aux horreurs de la torture et expirer dans des mouvements convulsifs... Il voyait l'étendard chéri de son roi foulé aux pieds par les farouches vainqueurs; l'orgueilleux Fairfax faisant caracoler dans le sang des valeureux *Cavaliers* son fougueux coursier qui semble partager la fureur de son maître; le ciel, la terre unissant leurs efforts pour accabler l'infortuné monarque.

Hélas! le jeune voyageur n'osait plus former des vœux pour la sainte cause qu'il avait embrassée. Tout lui semblait perdu sans ressource; cependant une noble pensée de vengeance et de liberté venait par intervalle percer l'obscurité du nuage qui assombrissait son jeune front; il pensait à faire revivre sur ses montagnes, dans ses vallons, l'ancien cri de guerre, ce chant si cher à tout cœur loyal! à exhorter le roi à vivre pour ses amis, sa patrie, pour faire triompher de nouveau l'étendard de sa famille et remonter sur le trône de ses ancêtres. Il abandonnait parfois son imagination aux rêves d'un avenir plus heureux, et se livrait à ses inspirations poétiques. Alors tout l'enthousiasme du poète brillait dans ses yeux :

Or le voyageur dont il s'agit était un Irlandais qui s'était rallié sous les drapeaux de son royal maître. Dans des temps plus fortunés, avant que les farouches presbytériens n'eussent détourné, par leur prédications hypocrites, la nation de sa fidélité, le jeune Mortimer avait connu la fille d'un des serviteurs les plus dévoués de Charles; la beauté et les grâces enchanteresses de cette charmante fille avaient frappé ses yeux; son mérite avait bientôt captivé son cœur. A son tour l'intéressante Emma ne tarda pas à s'abandonner à un charme inconnu qui subjugua tout son être. L'amour s'était déjà glissé dans son cœur pour y régner bientôt en maître.

Les fureurs de la guerre civile ne tardèrent pas à troubler le bonheur des amants. Toute la nation se levait en masse; plus d'indifférence, plus

« Je suis son ménestrel, dit le vieux barde au gardien de la prison ; et depuis dix générations ma famille est au service de cette illustre maison. Dès mon berceau, j'ai partagé son sort ; je veux le partager jusqu'au tombeau : et, comme mes pères, je suis prêt à sacrifier ma vie pour mon maître... Les devoirs du ménestrel commencent avec la vie de son seigneur. Il doit amuser son enfance par les sons de sa harpe, enflam-

d'indécision ; il fallut choisir entre l'enthousiasme farouche des *Têtes rondes* ou la foi inébranlable des *Cavaliers*. Les ministres presbytériens, du haut des chaires évangéliques, entonnèrent des cris de révolte, de guerre et de mort ; tandis que le poète royaliste, Lovelace, appelait par les mâles accents de la poésie les serviteurs fidèles sous les drapeaux de son maître.

Pendant que les chants du poète rallumaient l'enthousiasme des Cavaliers, Cromwell achevait d'anéantir les forces dispersées du roi. Mortimer employa tous les moyens propres à faire réussir la cause royale ; il quitta sa famille, sa fiancée, qui vivait dans la retraite près de Chepstow, pour joindre l'étendard de Charles. Le roi arrivait alors d'Écosse, il s'attendait à voir son armée renforcée par ses amis et par tous ceux qui étaient mécontents de la conduite violente des rebelles; cette attente fut en grande partie trompée. La plupart des royalistes ne comptaient pas sur l'arrivée si prochaine du roi, et les prédications furibondes des ministres presbytériens empêchèrent les Écossais de se réunir sous son drapeau. Dans cette situation critique de ses affaires, Charles campa à *Worcester* et fut forcé de livrer cette funeste bataille dont on connait si bien le résultat.

Mortimer fut un de ceux qui échappèrent au champ de carnage de Worcester; il suivit le roi dans sa retraite, et, quoique l'histoire garde le silence à se sujet, la tradition en a conservé le souvenir. Congédiant tous ses fidèles compagnons de crainte d'être découvert, et accompagné seulement de Mortimer, Charles résolut de se réfugier dans le pays de Galles; mais cette tentative ne réussit pas : les différents passages de la Sévern étaient trop bien gardés par les soldats qui desiraient son arrestation, moins pour obéir aux ordres de leurs généraux que pour obtenir la récompense qu'on avait promise à qui livrerait le roi.

Sans être découragés par cet échec inattendu, ils voyagèrent pendant la nuit se cachant le jour dans les marais et parmi les roseaux des rivières ; et, après beaucoup de dangers et de peine, ils atteignirent Monmouth. Ils vi-

mer son jeune courage par des airs belliqueux, et faire naître dans son cœur l'amour de la gloire par le récit des combats. En paix comme en guerre, c'est au ménestrel d'égayer sa table et de charmer ses loisirs. Il ne l'abandonne point à son heure dernière ; et s'il lui survit, il pleure sur sa tombe, et par ses chants plaintifs, lui paye encore un douloureux tribut. »

rent bientôt qu'il leur était impossible d'y rester longtemps sans être découverts ; Mortimer prit un petit bateau sur les bords de la Wye, et, couvrant le roi d'écorces d'arbre, ils descendirent pendant la nuit avec le courant jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une rangée de rochers qui bordaient la rivière. Ils débarquèrent alors, et laissant le bateau dériver avec le courant, pour éviter d'être poursuivis, ils se cachèrent dans les réduits obscurs des rochers.

Mortimer eut assez de confiance dans la foi et l'amour de sa jeune fiancée pour lui confier le secret du roi ; il s'introduisit dans le parc de son amante avant le jour, et se cacha sous le feuillage attendant l'heure à laquelle il pouvait la voir.

Après les premiers moments d'une entrevue si longtemps desirée, il confia la fortune de l'Angleterre à la prudence et à la loyauté de son amante ; et, comme il craignait de se montrer dans un pays où il était si bien connu, la jeune fille, poussant le dévouement jusqu'à l'héroïsme, au péril de sa vie et de son honneur, leur apportait, au milieu de la nuit, les provisions dont ils avaient besoin ; mais, hélas ! une de ces nuits, elle fut suivie par un homme d'armes qui desirait la perte de son souverain ; et, à son retour, elle fut saisie et mise en prison. Sur ces entrefaites, Mortimer, craignant d'être découvert à cause de ces entrevues nocturnes, et inquiet pour la sûreté de son royal maître, dont le danger augmentait par le retard, se hasarda à quitter la retraite où ils se tenaient cachés ; il vint frapper à la porte de la demeure d'un paysan qui lui avait les plus grandes obligations ; il l'informa qu'un de ses amis, un cavalier qui s'était échappé de la bataille de Worcester, desirait quitter son pays sans être découvert. Le vieillard jura de garder le secret ; le roi fut immédiatement confié à ses soins. Alors Mortimer retourna à sa retraite dans l'intention d'y passer le reste de la nuit ; mais les *têtes rondes*, qui poursuivaient Mortimer avec leurs limiers, chassaient alors aux environs ; il vit la lumière de leurs torches reluire

Ainsi s'explique la mélancolie qui domine dans leurs compositions; mélancolie qui semble avoir inspiré à Moore le passage que madame Valmore a rendu dans ces beaux vers :

Il est un bosquet sombre où se cache la rose,
Et le doux rossignol y va souvent gémir ;
Il est un fleuve pur dont le cristal l'arrose :
Ce fleuve, on l'a nommé le calme Bendemir.

Dans ma rêveuse enfance, où mon cœur se replonge,
Lorsque je ressemblais au mobile roseau,
En glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe,
J'écoutais l'eau fuyante et le chant de l'oiseau.

parmi les anfractuosités des rochers ; il entendit les échos retentir des hurlements des chiens; comme ils passaient à gué la rivière et qu'ils montaient sur les précipices à la poursuite de leur proie, il essaya de leur échapper par la fuite, mais en vain ; les ministres de la mort approchaient rapidement, et, après un combat de quelques instants, où il se défendit en désesperé, il tomba sous leurs dents avides. Ces hommes rappelèrent leurs chiens afin de lui sauver la vie et d'apprendre par lui où le roi s'était retiré. Ils parvinrent à museler ces animaux féroces ; mais, lorsqu'ils soulevèrent leur victime au dessus du gazon ensanglanté où elle était tombée, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre ; ils passèrent leurs torches devant sa figure ; ses yeux s'étaient fermés pour toujours. Tout cruels qu'étaient ces hommes, lorsqu'ils contemplèrent ces membres si bien proportionnés et qu'ils virent cette figure si noble, si fière et si belle jusqu'au sein de la mort, ils ne purent s'empêcher de maudire leur mission et de regretter d'avoir abandonné la cause de leur souverain légitime pour en suivre un autre qui les forçait à commettre des crimes dont leur cœur, quelque dépravé qu'il fût, frissonnait maintenant. Comme il n'avaient rien gagné par leur cruauté, ils mirent en liberté leur infortunée prisonnière, le lendemain matin, sans lui faire connaître le malheur qui l'attendait. Elle dirigea aussitôt ses pas vers la retraite de son amant, inquiète de sa sûreté; et cependant osant à peine avancer. C'était au mois d'octobre; la matinée était froide, l'herbe était

Je n'ai pas oublié cette musique tendre
Qui remplissait les airs d'un murmure enchanté ;
Dans ma chaîne souvent il m'a semblé l'entendre,
J'ai dit : Le rossignol là-bas a-t-il chanté?

Penchent-elles encor leurs têtes couronnées,
Ces belles fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir?
Non, elles étaient fleurs; le temps les a fanées,
Et leur chute a troublé le calme Bendemir.

couverte de rosée, et un brouillard grisâtre qui s'élevait de la terre obscurcissait en partie les objets lointains. Elle continua d'avancer en invoquant le ciel pour celui qu'elle chérissait plus que sa vie (alors elle ne pensait pas au roi), lorsque tournant tout à coup ses yeux vers la terre, elle vit l'objet de sa sollicitude étendu sur le gazon; celui qui si souvent avait entendu le bruit de ses pas était maintenant inattentif à son approche. Elle passa ses doigt blancs sur son front, et lorsqu'elle les vit tachés de sang, elle se livra au plus violent désespoir. Un pêcheur, qui avait été témoin de la scène, s'approche alors de la jeune fille qui regarde autour d'elle avec des yeux hagards et lui fait signe de s'éloigner; mais lorsqu'elle le vit s'avancer, elle poussa un cri perçant, et bientôt elle eut atteint le sommet d'un précipice voisin. Elle balança son bras comme en signe de triomphe, puis, s'agenouillant au bord du précipice, elle croisa ses mains sur sa poitrine, et, se penchant aussitôt en avant, elle se laissa glisser dans le ravin profond. Telle fut la légèreté de sa chute que pas un membre ne fut meurtri, et l'absence seule de la respiration indiquait le triomphe de la mort. Ces amants malheureux furent déposés dans la même tombe; il ne reste, pour en perpétuer la mémoire, que le rocher impérissable qui s'élève au dessus de ce lieu comme le génie de l'histoire pour consacrer le souvenir de leur dévouement et de leur infortune.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis le tragique événement qui fait le sujet de ce récit. Institutions, mœurs, coutumes, tout a changé de face. Cependant les jeunes villageois n'oublient pas de visiter le rocher au pied duquel reposent les cendres des amants fidèles. Le pâtre attardé croit encore voir la vierge prête à s'élancer dans l'éternité pour rejoindre l'ami que la mort même n'a pu lui ravir. Le cœur de la jeune fille jusque alors insensible aux soins les plus assidus, s'est laissé attendrir en approchant de cette solitude sanctifiée par la fidélite et l'amour.

Mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes,
Avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau,
On puisa dans leur sein ces odorantes larmes
Qui rappellent l'été dont le règne est si beau !

Ainsi le souvenir rend à mes rêveries
Les chants du rossignol que j'écoutais gémir :
Et ma chaîne s'étend jusqu'aux rives fleuries
Où je crois voir couler le calme Bendemir.

Il nous reste maintenant à parler des successeurs des bardes et on doit faire observer ici qu'il n'est question dans cet ouvrage que des poètes qui ont écrit dans leur langue nationale ; on trouvera en note une liste des principaux des deux derniers siècles [1]. Il a été si longtemps à la mode de les décrier, dit Har-

[1] « La poésie, dit le vénérable Charles O'Connor dans ses dissertations, tomba à mesure que la nation déclina ; cependant il parut encore de temps en temps quelques poètes éminents qui trop souvent consacrèrent leur talent à de stériles sujets de panégyriques. » Quoique cet estimable auteur soit en général juste envers l'Irlande, on ne peut pas admettre ici son opinion sans restrictions. Les poètes les plus célèbres qui ont paru depuis le règne d'Elisabeth sont : Fergal et Eogan Mac an Bhaird (bardes de Magennis, de Down, Mac Sweeny de Donegal, O'Donnell de Tyrconnell et O'Neill de Tyrone), O'Hussey, moine franciscain, auteur de plusieurs hymnes et poèmes sacrés ; John Mac Walter Walsh de Kilkenny, poète élégiaque et pastoral d'un grand mérite ; Angus O'Dály, poète satirique énergique ; O'Hussey d'Orgial, beau génie dont il reste plusieurs excellents poèmes mêlés ; O'Brudar de Limerick, dont la muse décrivit d'une manière fort pathétique les troubles politiques d'Irlande au dix-septième siècle ; Jacques Courtney de Louth, auteur de plusieurs pièces élégiaques et pastorales fort estimées, et de plusieurs épigrammes pleines d'esprit et d'une agréable raillerie ; Mac Gouran de Leitrim, barde spirituel et gai, dont le poème intitulé *Banquet de O'Rourke*, a été imité par Swift ; O'Neachtan de Meath, poète d'un grand talent et d'un grand savoir ; Eogan O'Rahelly de Kerry a aissé plusieurs poèmes d'un mérite reconnu ; Linden d'Armagh, poète ly-

diman, qu'il est à regretter que d'autres plus capables ne les aient pas vengés de l'ignorance et des préjugés qui le sont attaqués, surtout dans le dernier siècle. Cependant quel était leur crime? nous répondrons à la honte de l'humanité, qu'en Irlande, c'en était un d'aimer son pays. Or, qui a attiré sur eux la vengeance des persécuteurs? leur invincible attachement à l'ancienne foi et aux anciennes familles du pays, même dans leur infortune. Si ce sont là des crimes, ils étaient en effet coupables; mais si ce sont de précieuses qualités, comme nous aimons à le croire, il est temps d'honorer la mémoire de ces hommes calomniés dont le savoir et le génie auraient été défendus et vénérés dans tout autre pays. Ils possédaient au plus haut degré toutes les brillantes qualités dont l'exercice a placé aux premiers rangs leurs compatriotes plus fortunés, mais non plus habiles, tels que Swift, Molyneux, Berkeley, Boyle, Grattan, Curran, Sheridan, O'Leary, Burke, Flood, Barrowes, Canning, Plunkett, Shiel....

Les bardes pensaient, parlaient, écrivaient en irlandais;

rique, a déployé beaucoup de génie dans ses productions; O'Keeffe de Cork, auteur de plusieurs beaux poèmes sur des sujets moraux et patriotiques; O'Neachtan de Dublin, auteur d'un dictionnaire irlandais et de plusieurs excellents poèmes sur divers sujets, mourut vers l'an 1744; Colla Mac Shean, poète lyrique et musicien, auteur de plusieurs chansons populaires; Macnamara, génie original, qui écrivit une Énéide burlesque en style vif et élégant; Mac Curtin de Clare, lexicographe irlandais, et auteur de plusieurs odes et élégies. Les poèmes de Mac Donald sont comptés parmi les meilleurs que possède la langue irlandaise. Claragh, excellent poète lyrique; O'Sullivan, auteur de plusieurs poèmes excellents; Owen O'Sullivan de Kerry, poète élégiaque pastoral, qu'il ne faut pas confondre avec Daniel O'Sullivan, auteur d'une admirable traduction irlandaise de l'Imitation de Jésus-Christ; William English de Cork, écrivain facétieux et satirique, a laissé plusieurs poèmes d'une gaîeté et d'une originalité exquises; Edmond Lee de Cork, poète pastoral et lyrique; O'Brien, auteur de plusieurs odes et chansons, et Collins, poète du premier ordre, qui est mort il y a quelques années. L'espace nous manque pour citer même la moitié des bardes qui, durant le dernier siècle, ont acquis de la célébrité.

ils étaient invariablement catholiques, patriotes et jacobites; ils avaient même dédaigné de soumettre à la politesse du raffinement saxon leurs surnoms celtiques : de là l'opinion erronée qu'on a eue et qu'ont encore d'eux plusieurs de leurs compatriotes, qui ne peuvent distinguer le noble génie de ces poètes rustiques, et leur refusent des titres aux talents et au savoir qu'ils possédaient dans un degré si éminent. Le docteur Parsons s'exprime ainsi en parlant des bardes : « Quelques » uns d'entre eux ont eu la complaisance de me réciter des » poèmes sur l'amour, sur l'héroïsme, sur l'hospitalité, aussi » sublimes qu'aucune langue en ait produit. Plusieurs de ces » poèmes se distinguent par une beauté et une noblesse de » sentiments qui m'ont souvent frappé d'admiration. Homère » et Virgile ont donné pour sujet à leurs ouvrages des faits » historiques, et les poètes irlandais *de nos jours* écrivent et » suivent le même plan. C'est le génie du peuple, et leur » langage en est susceptible plus qu'aucun autre. Plusieurs » d'entre eux improvisent sur le champ des éloges et des poè» mes d'une longueur considérable sur toute sorte de sujets, » avec une élégance surprenante. » Le docteur Parsons ajoute qu'il a personnellement connu les bardes dont il vient de parler, et dont on trouvera les noms dans les notes. Mac Pherson lui-même, dans sa dissertation sur les prétendus poèmes d'Ossian, en parlant de ces bardes, dit : « Leurs sonnets sur » l'amour et leurs élégies sur la mort de personnes de mérite » se distinguent par une simplicité et une harmonie inimita» bles. La beauté de ces sortes de compositions dépend beau» coup d'une heureuse expression qui disparaît en partie dans » une traduction. » Lord Byron et Walter Scott ont exprimé leur opinion sur la poésie irlandaise dans des termes qui peuvent nous faire croire ce que ces illustres écrivains auraient pensé s'ils avaient connu les beautés des bardes dans leurs compositions originales. Nous donnerons plusieurs de ces sonnets et de ces élégies dont parle Mac Pherson, avec des notices sur les auteurs. Leurs noms seront ainsi rappelés au souvenir de leurs compatriotes, dans l'espoir d'éveiller l'attention nationale et de la diriger vers ces enfants du génie et vers leurs ouvrages.

La langue invariablement employée dans leurs compositions était celle du pays. Ils y étaient attachés pour plusieurs raisons indépendantes de la nationalité; les plus grands savants de l'Europe, depuis la renaissance des lettres, ont fait hautement son éloge. *Usher* l'a rangée parmi les premières langues pour la richesse et l'élégance; *Leibnitz* et *Lhuyd* nous ont laissé leur opinion sur son mérite. Le dernier fait observer que les Irlandais ont conservé leurs connaissances littéraires plus que toutes les nations voisines. L'ancien langage différait de celui qu'on parle maintenant; il se divisa en plusieurs dialectes, dont le *bearla feine* ou phénicien était le plus estimé, et sans la connaissance duquel il est impossible de comprendre les anciens poëtes. L'usage du latin, introduit par le christianisme, ne produisit pas sur ce langage primitif l'effet qu'on pourrait supposer; car longtemps après il n'avait point subi de changement matériel. Enfin, dans le seizième siècle, les savants irlandais commencèrent à tourner leurs pensées vers ce sujet, et s'ils n'en eussent été empêchés par la jalouse intervention des Anglais, il est probable que cette langue aurait éprouvé des améliorations semblables à celles qui furent introduites dans la plupart des autres dialectes de l'Europe. Quand on réfléchit sur l'état politique des îles Britanniques, il est difficile de déterminer jusqu'à quel point cette circonstance est aujourd'hui à regretter. Depuis le règne de Henri VIII, le gouvernement anglais a travaillé à l'annihilation totale du langage national; mais le temps a démontré la folie de cette entreprise, si justement flétrie par l'évêque Heber. Cette politique étroite et illibérale, qui est parvenue en partie à détruire l'ancienne langue, a laissé dans le cœur de la nation une division bien plus déplorable que celle du langage. Plusieurs concessions de terre faites par la couronne sous les règnes de Henri et de ses successeurs jusqu'à Charles Ier, contenaient des clauses spéciales touchant l'abandon de la langue natale et l'encouragement de l'anglais, que l'on voulut y substituer. Mais tous ces efforts auraient échoué sans les fatals désastres du dix-septième siècle. Immédiatement avant la guerre civile de 1641, une lueur d'espérance brilla sur cette langue pros-

crite. Les savants antiquaires de Donegal entreprirent de recueillir et de publier les restes de l'ancienne littérature; mais leurs intentions patriotiques furent malheureusement paralysées par les troubles qui suivirent, et cette langue, qui avait résisté au choc de tant de siècles, finit par succomber dans ce naufrage général. Depuis, bannie du château du chef et du baron, elle fut reléguée dans la chaumière de son vassal et après avoir servi de moyen de communication entre les seigneurs et les habitants des campagnes, elle fut, par degrés, bornée à l'usage du pauvre. Qu'on ne s'étonne donc pas si ce langage fut regardé comme dur et grossier, mais il est aussi injuste de juger la langue irlandaise d'après cette règle, qu'il le serait de juger le français par le patois de l'Auvergne. Cependant la mesure de ses vicissitudes n'était pas encore comblée.

Dans le dernier siècle, les inquisiteurs du parlement d'Irlande la dénoncèrent comme le dialecte de ce fantôme qui effraie la politique anglaise, c'est à dire du *papisme*. Suivant le système machiavélique du gouvernement britannique, on avait résolu d'abrutir les pauvres catholiques, afin de pouvoir plus facilement leur faire embrasser le culte protestant. L'antique foi résista à toutes ces tentatives criminelles; mais un épais nuage d'ignorance couvrit bientôt le pays, et la langue de plusieurs millions d'hommes cessa dès lors d'être un moyen de communication écrite. Ces circonstances l'ont peut-être préservée de ces innovations qui ont corrompu le gaélique d'Ecosse. Les bardes des temps modernes s'attachèrent avec soin à son orthographe et à sa structure grammaticale; aussi distingue-t-on dans leurs écrits un degré de pureté vraiment étonnant, lorsqu'on considère les désavantages et les obstacles contre lesquels il leur a fallu lutter pour se livrer à leurs travaux.

CAROLAN.

Le public, toujours curieux de connaître ce qui regarde les hommes de génie, ne lira pas sans intérêt des détails peu connus jusqu'ici sur la vie et les poésies de ce barde. Ces documents ont été puisés aux sources les plus authentiques[1]. Carolan, l'un des bardes modernes les plus distingués de l'Irlande, descendait d'une ancienne famille du Breifnoy; il naquit vers l'année 1670, dans le comté de Meath. Son génie poétique ne s'annonçait pas par des dispositions précoces; l'état qu'il embrassa par nécessité, devint plus tard celui de son choix. Le vénérable Charles O'Connor, son ami, en parlant de notre barde, malheureux proscrit, victime des troubles du dix-septième siècle, dit que pour l'honneur de sa profession il l'exerçait avec le plus parfait désintéressement. On le traitait partout avec les égards que méritait son talent, et ses amis voyaient avec regret s'approcher le moment qui allait séparer d'eux cet homme estimable, qui vécut heureux et qui a prouvé que, même dans la position la plus douloureuse, le vrai génie reste toujours supérieur au malheur. Le père de Carolan, comme tant de milliers de ses compatriotes, fut réduit à la misère, tandis que les puritains révolutionnaires de l'Angleterre exerçaient la plus affreuse tyrannie sur les pauvres Irlandais dans les domaines confisqués sur leurs ancêtres. Obligé de fuir le lieu de sa naissance, n'ayant pour appui que l'amitié et les conseils de sa compatriote madame Saint-George, il alla se fixer à Carriskonshannon, dans le comté de Leitrim. Après la

[1] Nous avons renoncé pour le moment au plan que nous avions conçu d'abord, et qui, sous le titre de *Carolaniana*, devait faire connaître les vieilles coutumes irlandaises, dans des notices biographiques sur les contemporains de Carolan.

mort de cette dame, il trouva dans la famille de madame Dermott Roe une amitié qui ne s'est jamais démentie pendant tout le cours de sa vie. Cette dame le fit élever avec ses enfants à son château d'Alderford ; il ne tarda pas à acquérir une connaissance approfondie de la langue irlandaise, et fit même en anglais des progrès assez remarquables. Il se lia vers cette époque avec la vieille et noble famille irlandaise de Belanagare, dans le comté de Roscommon. Le vénérable O'Connor, descendant des anciens rois d'Irlande, relégué dans une ferme où il maniait la charrue, lui donnait le noble exemple de la résignation. A l'âge de dix-huit ans, Carolan fut atteint de la petite-vérole, qui lui causa une cécité complète. Ce malheur inattendu, en lui inspirant le desir d'apprendre la harpe, décida de l'état qu'il devait embrasser; à vingt-deux ans il fut pourvu d'un cheval et d'un domestique par sa bienfaitrice madame Dermott, et commença ainsi sa carrière. Il visita d'abord la famille des Reynolds ou des Mac Ranald à leur château de Letterfian, près le beau lac de Lough Scur, dans le comté de Leitrim. M. Reynold qui s'était fait connaître par des compositions assez remarquables en irlandais, ayant engagé un jour Carolan à essayer de la poésie, lui dit dans l'idiome national : « Qui sait si vous ne pourriez pas tirer meilleur parti de votre langue que de vos doigts. » Il lui raconta alors une grande bataille qui venait d'avoir lieu entre les fées qui fréquentaient deux montagnes du voisinage, et lui proposa d'essayer sa muse sur ce sujet. Son talent poétique, jusque alors inconnu, se montra tout d'un coup, et jamais l'auteur du *Paradis perdu* n'a mis plus d'ardeur à composer son immortel ouvrage, que n'a fait notre barde à décrire cette bataille de fées : il ne lui a fallu que quelques jours pour terminer les paroles et la musique de sa célèbre *Reine des Fées*. C'était une superstition accréditée parmi le peuple, que notre barde entretenait des relations avec ces esprits aériens, et l'on supposait que leur reine tenait sa cour auprès de la maison de son père. Lorsqu'il devint aveugle, il se faisait conduire souvent à ce lieu qui lui rappelait les jours heureux de son enfance; il s'y reposait quelquefois pendant des heures entières; on le voyait parfois se lever tout d'un coup dans une extase que le peuple

crédule attribuait à des visions surnaturelles. Ce fut dans un de ces moments qu'il composa, pour son début, l'air et les paroles de la charmante ballade adressée à Bridget Cruise, l'objet de son premier et plus tendre attachement. Au dire du peuple, les fées seules pouvaient inspirer une chanson qui devint le sujet d'une admiration universelle. Aujourd'hui même les habitants racontent qu'il était saisi d'une frayeur mortelle quand on lui parlait d'une de ces visions : alors il suppliait ses amis de ne plus le questionner sur ce sujet. Le silence de Carolan finit par confirmer le peuple dans une croyance qui peut-être aussi flattait la vanité du barde.

Carolan imita les troubadours sans s'en douter. Ses airs et ses ballades portaient en général le nom des personnes en l'honneur desquelles il les composa ; on prétend que ses airs avaient dépassé le nombre de deux cents; la plupart sont perdus, et il nous reste à peine la moitié des ballades. C'est surtout dans le comté de Roscommon que Carolan se plaisait à prolonger son séjour. Un des plus remarquables de ses chants populaires, la *Cathlin Tiriall*, fut composé pour une jeune dame du nom de Tyrrel. Ce qui précède nous dispense de nous étendre davantage sur les œuvres d'un homme dont le génie poétique et musical passera à la postérité. Il serait impossible de suivre le barde dans ses nombreuses excursions durant une vie aussi longue et aussi agitée. La province de Connaught était son séjour favori et celui où sa société fut le plus recherchée ; il allait rarement dans la province d'Ulster. Les habitudes puritaines et les sentiments anti-irlandais des Écossais et des Anglais du nord n'étaient guère propres à leur concilier l'estime d'un homme tel que Carolan. Tout en célébrant les vivants, il n'a pas oublié les morts. Quelques unes de ses élégies, surtout celles sur la mort de sa femme et de son ami Mac Cabe, sont dignes du talent qu'il déploya dans ce genre de composition. Ses élégies, expression réelle de ses sentiments, font autant d'honneur à son esprit qu'à son cœur. Cependant les productions légères devaient plaire davantage à un esprit vif et gai comme l'était celui de Carolan.

Mais le moment approche où Carolan va devenir à son tour

un sujet d'élégie : vers l'an 1737, sa santé, qui déclinait depuis longtemps, fit craindre une fin prochaine. Il résolut en conséquence de se rendre à Alderford, chez sa vieille et fidèle protectrice madame Dermott, qui, malgré ses quatre-vingts ans, jouissait encore d'une excellente santé. C'était elle qui, cinquante ans auparavant, lui avait donné sa première harpe et son premier cheval, et c'était à elle encore qu'il venait demander un asile au déclin de sa vie. Après avoir composé son adieu à Maguire, il se rendit chez son ami l'avocat Brady, près de Balinamore, dans le comté de Leitrim, où il se reposa quelques jours, puis il continua sa route, suivi d'un concours immense de peuple qui avait pour lui la plus grande vénération ; il s'arrêta pendant quelque temps à Lahir, chez M. Peyton, où, les larmes aux yeux, il prit congé de ses amis. Pendant le reste du voyage il est probable que son esprit était occupé par des pensées bien différentes de celles qui lui furent attribuées plus tard par son compatriote Goldsmith [1].

A Alderford, il fut accueilli avec cette bienveillance et cette bonté de cœur qui ont toujours caractérisé ses compatriotes. Après s'être reposé un instant il demanda sa harpe, et malgré son extrême faiblesse il joua l'air bien connu, ses *Adieux à la musique*, avec une tendresse et une émotion qui arrachèrent des larmes aux assistants; c'était de sa part un dernier effort. Quelques heures avant sa mort, il tendit la main pour saisir la coupe de whiskey, afin de lui imprimer, selon son expression, son baiser d'adieu. Il passa ses derniers moments dans la prière. Dès que sa mort fut connue, plus de soixante

[1] Olivier-Goldsmith naquit et habita jusqu'à l'âge de quinze ans près du lieu où Carolan passa la plus grande partie de sa vie. Bien qu'il n'eût que dix ans à la mort du barde, il est évident qu'il connaissait parfaitement son caractère. On est porté à le croire d'après le court essai sur Carolan l'aveugle qui parut dans ses ouvrages, essai qui fait peu d'honneur à la mémoire de Goldsmith. Cet homme célèbre descendait d'une famille ecclésiastique dont les préventions et les écrits historiques prouvent au moins qu'il ne se dépouilla jamais entièrement de ses préjugés anglicans.

ecclésiastiques de cultes différents, un grand nombre de seigneurs des comtés voisins, et un immense concours du peuple, s'assemblèrent pour rendre le dernier devoir à leur barde favori. Les maisons de Ballyfarnon ne pouvant suffire à contenir la foule, on fut obligé de dresser des tentes dans la campagne autour du château d'Alderford. La harpe résonna sans cesse pendant quatre jours; un tonneau de whiskey, liqueur favorite du peuple, fut placé à chaque extrémité de la salle et rempli à mesure qu'il était vidé. Le cinquième jour il fut enterré dans le caveau de la famille des Dermott Roe, dans leur chapelle à la vieille église de Kilronan. En ouvrant la tombe en 1750, pour y déposer les restes d'un prêtre catholique qui fut enterré, d'après sa demande, auprès du barde, on retira le crâne de ce dernier. L'honorable Thomas Dillon, frère de Jean, comte de Roscommon, le fit perforer au front afin de le reconnaître au moyen d'un ruban passé dans cette ouverture, et on le plaça dans une niche au dessus de son tombeau, où il fut pendant longtemps un objet de vénération pour les personnes qui s'y rendaient dans l'unique but de voir ce reste d'un homme aussi célèbre. Cette tête disparut enfin dans l'année 1796; un homme à cheval, d'une mise élégante, mais que l'on prit pour un orangiste du nord, visita cette église et exprima le désir de voir cette relique; à peine l'eut-il vue, qu'il lui tira un coup de pistolet et la brisa en mille morceaux. Il partit sur le champ au galop en maudissant tous les papistes irlandais; plusieurs seigneurs des environs le poursuivirent en vain jusqu'au comté de Leitrim. Cet acte de brutalité ne pouvait être inspiré que par l'intolérance religieuse qui désolait à cette époque ce malheureux pays.

Je me suis efforcé de faire connaître notre barde national et ses compositions, sans avoir pu recourir à aucun document écrit capable de m'éclairer; mais je crains que des détails semblables ne puissent intéresser le lecteur; à défaut d'autre mérite, ils offrent au moins celui de la nouveauté. La mort de Carolan a laissé dans les annales de la musique irlandaise une lacune que les bardes n'ont eu que trop occasion de déplorer. Si l'on réfléchit aux difficultés que cet homme de talent avait à

surmonter, à sa cécité, ainsi qu'à l'abaissement politique de l'Irlande à cette époque, nous ne pouvons lui refuser ni nos éloges ni notre admiration. Comme génie musical, il tient le premier rang parmi les compositeurs des temps modernes ; Walker, dans ses mémoires sur les bardes irlandais, lui a rendu justice comme poète et comme musicien. Cet écrit contient néanmoins quelques erreurs touchant son caractère moral ; il y est représenté comme un joyeux convive dont le génie demandait constamment à être stimulé par des boissons enivrantes. Cependant plusieurs personnes qui connaissaient les contemporains de Carolan, ont assuré que rien n'était plus injuste et moins vrai qu'un tel jugement. L'Irlande lui doit l'honneur d'avoir soutenu sa vieille renommée en musique et en poésie: elle ne s'est pas encore acquittée de la dette qu'elle a contractée envers lui. L'on entend et l'on admire partout ses mélodies ; à l'étranger, les Irlandais ont raison d'être fiers de leur barde national. Cependant quelle récompense a-t-il reçue dans sa patrie ! pas une pierre ne dit au passant où il repose; mais sa renommée vivra dans ses mélodies , et nous pouvons prédire , sans crainte d'être démentis, que tant que des accords mélodieux auront des charmes pour l'homme , le nom de Carolan sera un objet de vénération pour ses compatriotes.

Les Écossais, qui diffèrent entre eux d'opinions politiques, ont su rendre justice à la mémoire de Burns; ils lui ont élevé un monument, et ils célèbrent encore aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance ; chacun d'eux s'associe à la gloire de son illustre compatriote. Il n'en est pas ainsi en Irlande. Où sont les monuments de Carolan, de Goldsmith, de Sheridan, de Grattan ou de Curran ? Là, point d'anniversaires pour encourager l'essor du génie, tout est morne, tout est d'une tristesse désespérante ! Le cœur s'indigne de cette apathie nationale ; on serait tenté de l'attribuer à l'ingratitude ; les malheurs du temps ne peuvent la justifier, elle leur a survécu ; interrogez plutôt l'ombre de Furlong sur la tombe de Drumconda !

Ce dernier, enlevé trop tôt aux lettres, traduisit en vers anglais des poésies de Carolan et d'autres ballades irlandaises.

Égaré par les jugements erronés et la fatuité des écrivains anglais, Furlong eut beaucoup de peine à croire qu'il y eût dans la langue irlandaise aucun ouvrage de mérite, il doutait même de l'existence de sa poésie lyrique ; mais le résultat a démontré combien il s'était trompé à ce sujet.

On connaît l'amitié de Carolan pour Mac Cabe [1], et la circonstance qui donna lieu à l'élégie sur son ami. Ce dernier, homme fort gai, faisait quelquefois briller son esprit, dans d'innocentes saillies, aux dépens de son ami aveugle. L'ayant une fois rencontré après une longue absence, il déguisa sa voix, l'abordant comme un homme qui lui était inconnu. Ayant nommé à dessein les environs de la demeure de Mac Cabe, Carolan lui demanda avec empressement s'il connaissait Charles Mac Cabe. — « Je l'ai connu naguère, reprit celui-ci. — Comment, naguère ? qu'entendez-vous par là ? dit Carolan. — Je veux dire, répondit Mac Cabe, que j'ai assisté, il y a huit jours, à son convoi. » Carolan, vivement frappé par cette triste nouvelle, composa sur le champ cette élégie ; — quelques instants après, Mac Cabe se fit connaître, et railla à ce sujet le barde, qui donnait des preuves si sincères de son amitié à un homme qui l'avait tant de fois choisi pour but de ses plaisanteries.

Mac Cabe, qui a vécu pour pleurer la mort de Carolan, s'est montré digne de l'attachement de son ami. La circonstance qui

[1] Le barde Mac Cabe, fidèle ami et compagnon de Carolan, était lui-même très versé dans sa langue natale. Il connaissait assez bien le grec, le latin et l'anglais ; il jouait parfaitement de la harpe. Mac Cabe était un homme jovial, et l'on raconte de lui une foule d'anecdotes qui dénotent un homme d'esprit et d'un commerce agréable. Il composa une élégie sur la mort de Carolan, auquel il survécut plusieurs années. Il obtint l'autorisation d'ouvrir une école catholique, qui lui procura une modique subsistance pendant quelque temps, ce qui ne l'empêcha pas de mourir fort pauvre, semblable à tant de milliers de ses compatriotes. Il aurait été probablement un des ornements de son pays, s'il n'avait pas vécu à une époque où les Anglais persécutaient avec tant d'acharnement ses coreligionnaires.

a donné lieu à son élégie sur la mort du barde est extrêmement touchante. Mac Cabe allait rendre visite à Carolan, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps; arrivé au terme de son voyage, il rencontra, près du cimetière de Kilronan, un paysan à qui il demanda la demeure de Carolan : celui-ci lui montra sa tombe en versant des larmes.

L'émotion causée par cette nouvelle inattendue rendit Mac Cabe muet un instant ; ses genoux tremblèrent, tout son corps fut saisi d'un mouvement convulsif, et il eut à peine la force de se traîner jusqu'à la tombe de son ami, sur laquelle il répandit un torrent de larmes, après avoir exhalé dans une touchante élégie toutes les angoisses de son âme. Cette élégie est simple, mais en même temps extrêmement pathétique. Elle se termine à peu près comme celle du docteur Johnson sur Claude Phillips, musicien du pays de Galles.

« Dors tranquille dans cette paisible demeure, jusqu'à ce que les anges t'éveillent au son d'une musique mélodieuse comme la tienne! »

Carolan, jeune encore, avait contracté pour les liqueurs spiritueuses un goût qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. D'après le conseil de ses médecins, il avait pris un jour sérieusement la résolution de ne plus approcher ses lèvres de sa boisson favorite. Soumis à ce dur régime, il se promenait au hasard, ou plutôt errait comme un homme qui rêve, abandonné par sa gaîté naturelle, et laissant sa harpe tant aimée dans l'oubli et le silence.

Passant un jour devant une boutique d'épicier, l'Orphée irlandais fut tenté, après sa rigoureuse quarantaine, de pénétrer dans ce sanctuaire. « Mon cher ami, dit-il au jeune homme qui était au comptoir, il y a six longues semaines que je m'abstiens de whiskey. Y eut-il jamais pareil exemple d'abnégation ? Une pensée me vient, et vous ne serez pas assez cruel pour me refuser une grâce que je vous demande avec instance. Apportez-moi une mesure de cette bonne liqueur, afin que j'en aspire le parfum, sans y goûter cependant. » Le jeune homme consent à le satisfaire ; mais à peine le fumet de la liqueur est-il parvenu à son cerveau que l'étin-

celle qui sommeillait est soudain rallumée : au péril de sa vie il boit à longs traits le breuvage défendu, fait remplir la coupe de nouveau et lorsque ses esprits sont suffisamment excités, lorsque sa verve a repris son ancienne vigueur, il compose cette chanson célèbre, connue sous le nom de *Carolan's* ou *Stafford's Receipt*, sans égale parmi les meilleures chansons bachiques modernes, par la vivacité du sentiment et l'harmonie des vers.

Un des plus anciens amis de Carolan fut Mac Gauran, gentilhomme du comté de Leitrim, auteur de la chanson justement célèbre de *Pleraca na Ruarcach* ou le festin d'O'Rourke, qu'il parvint à faire mettre en musique par notre barde. Swift fut si charmé des beautés de cette composition poétique qu'il en fit une excellente version en anglais.

Il court dans le comté de Leitrim une anecdote bizarre sur O'Rourke. — O'Rourke était un puissant et turbulent chef du comté de Leitrim, sous le règne d'Élizabeth. La reine l'invita à venir à Londres, lui donnant de grandes assurances de le recevoir avec honneur, afin de s'assurer son obéissance. Avant son départ, il assembla ses vassaux et ses voisins dans la grande salle de son château et les traita avec toute la magnificence du temps (c'est le festin si majestueusement décrit par Mac Gauran). La reine reçut O'Rourke à son arrivée à Whitehall. L'élégance de sa personne et la noblesse de sa figure frappèrent à un tel point Élizabeth qu'elle résolut secrètement de le ranger parmi ses principaux favoris. Un appartement somptueux lui fut donné dans le palais et un nombreux domestique fut mis à ses ordres.

Une nuit une femme vint frapper à sa porte et fut admise avec empressement; mais elle se retira avant l'aurore, et continua ainsi ses visites pendant plusieurs nuits, se retirant toujours vers la même heure. La curiosité d'O'Rourke était vivement excitée et plus d'une fois il pressa vainement sa mystérieuse visiteuse de lui révéler son nom. Enfin il aperçut à la lueur de la lune une bague qu'il observa avec la plus minutieuse attention, espérant, par ce moyen arriver à la découverte qu'il poursuivait. Le lendemain apercevant une bague

semblable au doigt de la reine, il lui fit maladroitement entendre qu'il connaissait enfin sa belle visiteuse. La nuit suivante, un assassin fut chargé de punir sa folle curiosité.

Nous trouvons dans l'intéressant ouvrage sur l'Irlande de M. de Feuillide la version suivante de cette épisode. Na-Murtha O'Rourke fut enfin réduit à chercher un réfuge à la cour de Jacques VI d'Écosse. Ce prince déloyal, quoiqu'il eût secrètement fomenté les troubles d'Irlande, livra le malheureux exilé à ses ennemis. Ce fut peu de temps après la décapitation de Marie Stuart, sa mère, que Jacques envoya son hôte à la femme qui venait de tuer cette reine infortunée.

« Mais Elisabeth, frappée du noble courage et surtout de la beauté de son captif, lui fit donner un appartement dans son propre palais, et exprima à son conseil *de muets, le desir de le questionner* ELLE-MÊME sur les affaires d'Irlande.

» *L'examen dura quelques mois,* ici arrivent les particularités des relations qui ont existé entre la reine et son prisonnier..... elles sont un peu vives....... Peu de temps après, le comte d'Essex étant revenu des guerres d'Espagne, jeune, beau et victorieux, la royale inquisitrice, sachant que les morts ne parlent plus, mit son prisonnier en jugement en 1592.... L'acte d'accusation lui ayant été lu par un interprète, car il ne comprenait pas l'anglais, il dit qu'il ne se soumettrait pas au jugement de douze hommes, et qu'*il ne ferait de réponse qu'à la reine, si elle venait elle-même l'interroger*..... Ayant été condamné à mort, il fut bientôt après transféré à Tyburn, pour y être exécuté comme traître.... Il accablait de mépris l'archevêque de Cashel, Miles Magrath, qui l'assistait à ses derniers moments parce que, disait-il, cet évêque apostat, avait rompu son vœu de franciscain pour se faire protestant.

» Ici finit la portion du manuscrit qui regarde O'Rourke. Mais jai intercalé quelques anecdotes.... entre autre celle qui est racontée par Cox, qui l'a empruntée à Philip O'Sullivan. Comme on lui demandait pourquoi il ne fléchissait pas le genou devant la reine, il répondit qu'il n'avait point coutume de se prosterner. Eh quoi! reprit en le raillant, à cause sans doute du catholicisme du prince, un lord protestant d'Angle-

terre, pas même devant les images des saints? — Oh! répliqua O'Rourke, avec l'étrange et méprisant sourire d'un homme qui a de bonnes raisons pour savoir ce qu'il en est, il y a une grande différence entre les images des saints et votre reine!

» Sa tête fut placée au bout d'une pique, au haut de la tour située autrefois sur le pont de Londres... Elle fut une des *reorum læsæ majestatis capita*, dont Hentzer dit avoir compté plus de trente en 1598 : *ultra triginta nos numeravimus.*

» Les *Londonners* tressaillirent de joie à sa mort. Bacon, celui dont Goldsmith, le renégat irlandais, dit : « Il est celui des hommes qui ont le plus de droit à nos respects, » comme il avait déjà fait un savant, un brave, un soldat philosophe, de Walter Raleigh, ce favori d'Élisabeth, qui exécuta, en Irlande, avec les bandits appelés les entrepreneurs de funérailles de Munster (the Undertakers of Munster), le plan d'extermination conçu par cette reine, — Bacon enfin oublia un instant sa gravité de magistrat et de penseur pour plaisanter O'Rourke, qui demanda la faveur d'être pendu avec une *branche de saule.* — O'Rourke, se reposant sur d'anciennes paroles d'Élisabeth et plein de simplicité et de bonne foi, n'avait pas songé à se faire donner un double de l'anneau sauveur, qui, dix années plus tard, fut cependant inutile au trop confiant comte d'Essex, qui recueillit ainsi le double héritage d'O'Rourke : les étreintes du bourreau après celles de la reine. »

L'élégie de Carolan sur la mort de sa femme et celle qui lui fut inspirée par Mac Cabe sont les seules compositions de ce genre que je connaisse de notre barde; elles ne font pas moins honneur à son cœur qu'à son esprit. Simples et sans ornements, elles respirent la douleur la plus sincère; il fut même plus heureux dans ces inspirations que lorqu'il entonnait dans les festins, au milieu d'un auditoire enthousiaste, ces couplets mélodieux qui rendront immortel le nom de leur auteur.

Mable Kelly est une des ballades les plus poétiques de Carolan. Le mètre adapté à ces couplets par la traductrice anglaise, mademoiselle Brookes, n'est pas des plus heureux. C'est

le même que celui dont s'est servi Phillips pour sa fameuse ode de Sapho, qui semble avoir été choisie à dessein, à cause de la ressemblance frappante qui existe entre le premier vers du poème grec et celui du poème irlandais : Voici la traduction de Sapho :

« Il est heureux comme un dieu ce jeune homme chéri, qui te doit son bonheur, qui t'entend et qui lit dans tes regards cette gaîté si sereine, tandis que tu parles et fais naître la joie dans son âme. »

Traduction de Carolan : « Le jeune homme à qui le ciel propice promet d'unir ta destinée, à toi l'objet de mon amour, et qui voit ta charmante tête se reposer nonchalamment sur son bras, ne peut avoir dans le cœur d'autre pensée que celle de son bonheur. »

Notre barde favori, même dans cette traduction, peut soutenir la comparaison avec ce reste si beau du génie grec.

Bridget Cruise avait été le premier objet de l'amour de Carolan ; bien que son affection eût été payée de retour, la destinée a voulu que leur union ne fût jamais accomplie. L'ode qui porte le nom de Bridget a toujours été jugée une des plus tendres et des plus mélodieuses de ses ouvrages. Le vénérable Charles O'Connor dit avoir souvent entendu Carolan chanter cette ode à mademoiselle Cruise. « Les couplets, dit-il, » étaient à mon avis très poétiques, et je regrette de ne pas » les avoir retenus. » Walker appelle cette ballade son chef-d'œuvre ; c'était l'expression de son cœur, alors qu'il avait encore toute la vigueur de son génie. Depuis Spencer jusqu'à nos jours, la poésie irlandaise a été tour à tour critiquée et louée, tandis que l'absence des originaux ou de leurs traductions ne permit pas au monde d'en juger le mérite.

L'ode intitulée *Mary Maguire* respire la tendresse et l'affection ; il est à remarquer que dans ces couplets il évite de parler de *la bouteille* qu'il aimait tant ! Cette ballade est peut-être la seule qui fasse une exception.

Walker dit que Mary Maguire était une jeune dame de bonne famille, du comté de Fermanagh, aussi fière qu'extravagante, mais c'était la femme de son choix ; il l'aima tendrement et

vécut heureux avec elle. On trouvera dans ce volume la belle mélodie qu'il composa pour elle. Si un grand nombre des airs de Carolan est perdu pour nous, les paroles du moins nous restent, tandis qu'une foule d'autres jolis airs dont la poésie est inconnue ont échappé à l'oubli. Tout le monde sait combien il est difficile de marier la mesure des vers anglais aux sons variés de la plupart des mélodies irlandaises. Les tentatives faites à ce sujet ont été rarement couronnées de succès ; le style rapide de Corolan, style qui diffère tant des complaintes de l'ancienne musique, la vivacité de ses tournures, sa versification si variée et si agréable, ne pouvaient s'adapter qu'à la langue dans laquelle ils furent écrits et chantés ; les traductions ont été mariées aux airs qui s'accordaient le mieux avec le rhythme de vers anglais.

Bridget Fergus. — Bridget Fergus est dans l'original *Bridghdin Padruic.* — *Brigitte, fille de Patrice.* Il était d'usage dans les premiers temps de l'Irlande, et cette coutume s'y conserve encore en différents lieux, — qu'une femme ne portât jusqu'à son mariage que son nom de baptême et ne reçût le surnom de son père qu'après avoir été mariée.

Ce chant est l'un des plus populaires de la poésie irlandaise, la description de la beauté qu'il contient est aussi élevée en son genre qu'aucune composition orientale. « Je vois la belle jeune fille tournant à pas lents le détour de la colline ; telle que l'étoile réjouissante à travers les brumes grises du matin. »

Dans ce beau passage se révèle clairement la force des premières impressions. En effet, la beauté est fréquemment comparée à une étoile par nos lyriques nationaux. Cette allusion à l'étoile du matin peut rappeler au lecteur la description si célèbre de l'infortunée reine de France, Marie-Antoinette telle que Burke l'a donnée :

« Non jamais, sur son orbe qu'elle semblait prête à toucher, jamais ne resplendit une plus délicieuse vision. Je la vis comme elle s'élevait justement au dessus de l'horizon, décorant et réjouissant la sphère élevée dans laquelle elle com-

mençait à peine à se mouvoir, gravitant, telle que l'étoile du matin, pleine de vie et de splendeur. »

Le cygne est un oiseau dont il semble que l'Irlande ait abondé autrefois, si l'on en doit juger par les fréquentes allusions qui s'y rapportent dans la poésie, et qui lui semblent aussi familières qu'à la poésie orientale.

A côté des descriptions du cygne de lord Byron dans *le Giaour*, on peut encore se rappeler avec plaisir la comparaison tirée de cet oiseau dans la ballade *A la belle fille d'O'Moore*. Voici les vers de Byron :

« Le cygne s'avance noblement sur les eaux ;— ainsi passe sur terre la vierge de Circassie, l'oiseau le plus aimé du Franguestan ; le cygne troublé, courbe sa crête ; il fait jaillir les eaux sous les ailes de l'orgueil quand près de lui résonne le pas de l'étranger. »

Les poètes irlandais, comme les arabes, ont également excellé dans la description des cheveux de femmes ; et plusieurs passages pourraient être produits et venir à l'appui de cette affinité entre la poésie orientale et la poésie irlandaise. — Par exemple, ces vers du professeur Carlyle dans ses traductions de l'arabe.

« Thro' midnight gloom my Leila stray'd,
Her ebon locks around her play'd ;
So dark they wav'd—so black they curl'd,
Another might o'erspread the world. »

« Ma Léila s'égare à travers les ombres de minuit. — Ses cheveux d'ébène se jouent autour d'elle. — Ils flottent aussi sombres que les ténèbres. — Aussi noirs ils s'enroulent. — Encore une autre puissance aussi mystérieuse, et elle règnerait avec elle sur le monde. »

Emon a Knock. — Edmon Ryan, mieux connu sous le nom de *Emon a Knock* ou Ned des collines, est regardé comme ayant été l'un de ces nombreux partisans de Jacques II, qui, après la défaite de ce prince, furent proscrits et dépouillés de leurs biens. Après une vie errante, vie de pillage

et de romanesques aventures, notre héros fut enterré dans l'église de Doon près de Lough-Garr, dans le comté de Limerick.

Ce chant est purement allégorique; l'Irlande est encore ici désignée sous les traits d'une belle femme à laquelle le banni s'adresse comme un amant à sa maîtresse, mais cette allégorie est maintenant oubliée. — C'est comme une effusion d'amour, que cette composition a été comprise dans ce recueil.

Bien que *Emon a Knock* ait été un personnage réel et que la place de sa sépulture constate encore sa réalité, néanmoins il est plus raisonnable de penser que ce nom est fictif et destiné à représenter généralement les partisans désappointés de la race des Stuarts.

L'air en est exquis, mais morne. —*Mourant à chaque note.* Un Irlandais distingué, Thomas Steele, dit de cette mélodie qu'elle ne saurait être surpassée par aucune qu'il sache en aucun pays du monde. — Je la considère comme sans égale, dit-il. — Et pour s'accorder avec son pathétique sauvage et sa douceur égarée, elle ne devrait être jouée que sur des harpes éoliennes, tant elle semble une émanation céleste. — Dans la troisième stance, le passage « Dis : puis-je m'incliner comme il l'a fait, lui dont l'étoile s'arrête sombre et voilée au ciel, » — semblerait faire allusion à Jacques II.

Dans cette calme et hospitalière villa. — C'est sans contredit l'une des plus charmantes ballades appliquées à l'air favori de Coolin, et les paroles, comme toutes celles qui s'appliquent à cette même mélodie, sont d'une douceur, d'une tendresse inexprimables.

— La *Bien aimée fille de Broka*, dans la collection de l'ancienne musique irlandaise de Bunting, versifiée par Hector Mac Neil sur une traduction littérale de l'irlandais, est l'une de ces ballades, bien qu'elle soit accouplée là avec un air différent. On la trouvera dans ce recueil, mais nous ne saurions nous dispenser de traduire la première stance d'une imitation du même morceau, faite par miss Balfour et publiée dans ses poésies.

« Douce vierge de Broka, bien que ta demeure soit modeste, comme tes manières sont charmantes, comme ton doux visage est beau! — Ta taille est légère et gracieuse, je ne sais pas une jeune fille qui puisse rivaliser avec toi, pas une fille d'Erin! Vainement le pommier rassemble en bouquets ses fleurs d'un rose délicat, les roses ont une pâleur plus franche et plus suave sur tes joues; la rougeur de l'aube au printemps, le voile pourpré du soir en automne, rien ne saurait se comparer avec elles. »

Ce fragment laisse à regretter que miss Balfour ne se soit pas adonnée plus spécialement à la traduction de la poésie irlandaise. — Le champ était vaste, le travail honorable, et elle semble avoir été éminemment douée pour le cultiver avec succès.

Eléonore O'Kirwan.— Le bel objet de cette vieille chanson était née à Galway à l'ouest de l'Irlande, d'une des familles bien connues de cette ville. — Le beau Nicolas, *Chaiomh Nioclais*, comme il est désigné dans l'original, est le saint tutélaire du lieu, et les habitants se vantent d'avoir eu, avant la Réforme, plusieurs grandes orgues, et dans son église des chapelles dans lesquelles le service divin était parfois célébré en même temps, accompagné d'une grande variété de musique sacrée. — Ce chant est remarquable comme ayant été composé par le fameux ménestrel O'Carrol, mentionné par Clyn, l'annaliste, comme le premier exécutant du XIVe siècle. Tous les efforts, pour en retrouver la musique, ont été sans fruit.

On assure qu'au dernier siècle, il était bien connu dans Galway, mais l'on suppose qu'il disparut avec un viel amateur de musique du nom de French, lequel résidait dans cette ville quelques années auparavant. S'il en est ainsi, c'est avec lui que périt sans doute la dernière relique connue du génie d'O'Carrol.

La description de la beauté dans les vers de ce chant est empreinte d'une couleur, d'un style tellement oriental pour quiconque a étudié la poésie arabe, qu'on ne saurait s'empêcher de reconnaître particulièrement à ce rapprochement de

pensées et d'images l'évidence d'un berceau commun à ces deux littératures.

Atteint par le dard brûlant de Cupidon.— Les déités fabuleuses et poétiques de la Grèce et de Rome n'ont été que rarement mentionnées par les anciens bardes irlandais. — Ils tiraient du fonds national toutes les ressources nécessaires pour vivifier leurs inspirations. — Ainsi nous y trouvons *Connor*, le fameux roi d'Emana, les beautés *Deirdre et Blanaide*, les célèbres héros Finiens, les habitants aériens des montagnes, Don, Clionsa et toute une armée d'êtres imaginaires ou réels, auxquels la poésie irlandaise revient sans cesse comme à ses personnages classiques. — Le nom de Vénus n'apparaît qu'une ou deux fois dans les chants de Carolan, et dans les poésies sentimentales de nos jours, ce n'est qu'avec réserve que son nom revient avec celui de ses compagnes Hélène, Junon, Minerve; encore les poètes irlandais en ceci se départent-ils à la fois du bon goût et de la simplicité de leurs prédécesseurs.

Deirdre florissante.— L'incident qui donna lieu à cette ballade est curieux et intéressant. Vers l'année 1400, Thomas, sixième comte de Desmond, après le divertissement de la chasse, ayant été surpris par la nuit, entre Tralée et Newcastle, dans le comté de Limerick, — demanda à passer la nuit à l'abbaye de Feale (maintenant Abbey-Feale), dans la maison de William Mac Cormac, propriétaire de ce manoir.

Ce William avait une belle fille, dont le nom, si l'on en croit Ladge et Leland, qui racontent le fait, était Catherine. Le jeune seigneur devint incontinent amoureux de la jeune dame et il ne tarda pas à en faire sa femme. C'est en cet occasion que les présentes stances furent composées par l'un des bardes du comte. La fiancée y est désignée sous le nom de Deirdre, la plus célèbre héroïne irlandaise de l'antiquité. — Dans les vers qui terminent cette pièce, l'arbitraire et le pouvoir du chef est péremptoirement manifesté, car le barde n'ordonne à rien moins qu'à l'humanité d'avoir à s'abstenir d'aimer, bien plus, de regarder le bel objet de l'amour seigneurial. Pourtant ce mariage fut le principe de la ruine du

comte. Ses compagnons, révoltés de l'avoir vu contracter une alliance si inférieure à celle qu'exigeait son rang, se soulevaient sourdement contre lui quand son oncle James, prenant avantage de cette disposition, le chassa de ses possessions et de son pays. Desmond mourut de douleur en France ; Henri V, roi d'Angleterre, y commanda ses funérailles.

Thomas Moore a fait de cette histoire dans ses mélodies irlandaises le sujet d'un douce chanson, commençant : *By the Fail's wave benighted.* « Surpris par la nuit en me promenant le long des rives du Fail. »

Je salue son pouvoir tutélaire, bien qu'il m'ait rendu pâle comme l'ermite reclus sous la caverne humide. — Quand ces vers furent composés l'Irlande était couverte d'ermitages. Les vestiges d'un grand nombre y subsistent encore[1]. Smith, dans son *Histoire de Kerry*, donne un dessin et une description de l'un d'eux à Galerus, près de Limerick, dans ce comté. Un petit plat de cuivre qui est en ma possession, dit Hardi-

[1] Il existe sur ces pieuses retraites plusieurs traditions curieuses. Voici une des nombreuses histoires qu'on raconte de saint Kerin, dont on montre encore la couche creusée dans le rocher à Glendalough, un des sites les plus sauvages et les plus romantiques du Comté de Wicklow :

Dans la partie la plus découverte et la plus fertile de la vallée se trouve un groupe de ruines monastiques qui lui donnent un aspect vénérable et excitent un vif intérêt.

La tradition a rappelé, dans toutes les sculptures de la cathédrale, l'histoire de saint Kevin, patron de Glendalough. Une devise représentant un chien qui tue un serpent dans sa gueule, rappelle la destruction d'un monstre (le mauvais esprit) par un chien (la fidélité), que le saint employa dans l'accomplissement du miracle. Le serpent, habitant des marais, *Loch na Piast*, protégé par les ténèbres, renversait chaque nuit les murs de l'abbaye qui s'élevaient pendant le jour par les mains des maçons. Un arbre, couvert de pommes, indique le souvenir d'un autre miracle opéré par le saint pour sauver la vie d'un de ses parents. La tradition rapporte que cet arbre était un saule sur lequel, à la prière du saint, on vit immédiatement pousser

man, et qui dernièrement a été déterré à Ayle, dans le comté de Clare (résidence de James Mac Namara qui me l'a remis obligeamment), porte l'inscription suivante, gravée en caractère irlandais, sous la date de 1041; le tout parfaitement lisible :

« Homme mondain, éloigne-toi ! — le plat frugal, — le livre saint, — le rosaire, — la bure de l'ermite ne sauraient

des pommes qui servirent de remède au malade. Une des légendes de cet édifice ruiné a été immortalisé par ces vers des mélodies irlandaises :

By that lake whose gloomy shore
Skylark never warbles o'er.

« Auprès de ce lac, dont le triste rivage n'est jamais égayé par le chant de l'alouette du ciel. »

Comme les cloches étaient alors inconnues, les heures, pour le commencement et la fin du travail, se réglaient d'après le lever de l'alouette et le coucher des moutons; l'appel matinal de l'alouette laissait un si court intervalle pour le repos, que la langueur et la lassitude furent les tristes suites de ce travail excessif. La charité de saint Kevin arrêta le mal et rendit la santé à ceux qui l'avaient ainsi perdue, en demandant à Dieu, qui exauça sa prière, que le chant de l'alouette ne se fît jamais entendre sur le rivage des lacs sombres. Le saint demeura une fois si longtemps, à l'entrée de sa cellule, les yeux levés et les mains étendues, dans une attitude immobile, que la femelle d'un merle se réfugia sur sa main, y déposa ses œufs et y resta toute la durée nécessaire pour les couver. Ses disciples ont regardé ce fait comme le plus grand exemple de patience et d'abstinence qu'il ait donné, et l'ont souvent représenté dans la position que nous venons de rapporter.

Le lit de saint Kevin est un petit réduit ou plutôt une petite caverne située dans le flanc perpendiculaire de la montagne de Lugduff, à dix mètres environ de la surface du lac. C'est en ce lieu que ce saint homme cherchait le repos quand il avait besoin d'être seul avec son propre cœur.

Dans sa jeunesse il avait été remarquable par la beauté de son visage et de

tenter ta convoitise, — les cheveux qui ombragent son front, le pouvoir qui purifie, le gardent — passe et ne profane pas. Il est à supposer que cette curieuse pièce d'antiquité était fixée à l'entrée d'une de ces retraites de la pénitence.

Mary a Roon. — *Que l'homme de Munster ne vienne pas à te tromper, mon amour.* — Le pouvoir persuasif des Irlandais du sud a été longtemps proverbial. — M. Brewer, dans ses

son corps, et on l'avait surnommé *Coemgen*, ou le Beau. Ces grâces unies aux qualités de son esprit, le rendirent bientôt l'objet de l'amour le plus tendre de la part de la belle Kathleen, dame de haute naissance et d'une haute piété. Le saint, ignorant son attachement ou craignant d'alimenter une flamme sans espoir, se retira d'abord à Luggela, desirant y poursuivre sa glorieuse mission et y former une communauté de religieux. Mais la passion de Kathleen la conduisit bientôt jusque dans ce désert d'où le saint la renvoya avec une douce réprimande, et pour éviter d'autres importunités, il s'enfonça plus avant dans les déserts de cette région montagneuse où il bâtit sa cellule dans la vallée des deux lacs. Ah! le bon saint connaissait peu ce sexe rusé et tout ce qu'il peut entreprendre..... Il fuyait les yeux de Kathleen, ces yeux d'un bleu qui n'était rien moins que céleste. Mais en quelque lieu que le saint pût s'enfuir, il entendait bientôt approcher les pas légers de Kathleen qui l'aimait tendrement sans penser faire mal; soit qu'il se dirigeât vers l'Orient ou vers l'Occident, les yeux de Kathleen brillaient toujours devant lui.... ni le ciel ni la terre ne sont affranchis du pouvoir de la femme qui aime. (*Mélodies Irlandaises.*) Nous avons raconté ses travaux, son desir d'élever des maisons religieuses, les épreuves qu'il subit, et les tentations que lui fit souffrir le malin esprit qui lui apparut une fois sous la forme d'un serpent, d'autres fois sous celle d'une vieille femme. Cependant, une épreuve plus rude l'attendait encore. Il avait une chienne favorite, nommée Lupa, compagne de ses solitaires promenades, et emblème véritable de fidélité et d'affection. Un soir, tandis que le saint reposait sur sa couche, Lupa, parcourant la vallée, rencontra une personne d'une beauté ravissante avec laquelle elle avait naguère été familière, et après de joyeuses caresses, elle montra le chemin et conduisit l'étrangère vers la cellule de son maître, à travers des rochers et des cavités qui n'avaient jamais résonné d'un autre bruit que de celui des pas silencieux du saint. Une dalle étroite, sortant du sol, s'avance en dehors à deux pieds

Beautés de l'Irlande, parle d'une pierre posée sur le sommet du château de *Blarney* (comté de Cork), et qui aurait le privilége d'assurer contre toute rougeur celui qui, après l'avoir baisée, voudrait se livrer à toutes les romanesques assertions, vulgairement appelées faussetés. — D'autres n'étendent le pouvoir de la pierre que jusqu'au don de la flatterie, et c'est de

environ de l'ouverture de la grotte et forme un dangereux piédestal, sur lequel s'arrête Kathleen, et déployant toute sa grâce, elle contemple l'idole de toutes ses espérances terrestres, Kevin ne connaissait pas d'attachements temporels, et l'on raconte qu'après avoir essayé vainement de lui faire des remontrances, il la précipita dans le lac profond dont les eaux baignent le pied du roc. Il est inutile de dire que les conséquences de cette action ne furent point fatales pour elle : la réputation du saint ne permet pas une semblable pensée.

Portée par les eaux sur l'autre rivage, Kathleen reparut un moment sous une forme plus éclatante encore, puis tout à coup elle prit l'aspect d'un fantôme et disparut graduellement.

« Glendalough! tes sombres vagues furent le tombeau de la belle Kathleen ; bientôt le saint (hélas! trop tard) comprit son amour, et gémit sur son sort. « Le ciel, dit-il, fasse paix à son âme!» Comme il parlait, une douce musique sortit du sein du lac, et l'on vit une ombre souriante glisser sur l'onde fatale. » (MOORE, *Mélodies Irlandaises.*)

Saint Kevin, patron de Glendalough naquit vers l'année 498 et ayant reçu une pieuse et solide éducation, revêtit l'habit monastique. L'obscurité répandue sur les détails de sa biographie, ne nuit point aux points les plus importants. On le reconnaît comme le fondateur d'une abbaye et probablement d'un évêché à Glendalough. Il dirigea la première pendant de longues années, et mourut à l'âge avancé de cent vingt ans, laissant plusieurs ouvrages de théologie.

Un grand nombre de maisons monastiques ornent le voisinage de l'ancienne ville de Cashel qui mérite bien d'attirer l'attention de l'antiquaire et du savant.

Cette ancienne ville entoure la base d'un roc élevé, éminent. Dans les lointaines montagnes bleues qui entourent les plaines, on remarque une cavité que l'on annonce aux voyageurs être de la même dimension que le roc

la louange des séducteurs que cette chanson tend à défendre les belles-filles d'Érin.

Quoi qu'il en soit de l'histoire de la pierre de Blarney, on a lieu de s'étonner de la trouver gravement décrite dans un livre sérieux comme celui de Brewer; il en serait autrement s'il s'agissait des misérables pages des touristes anglais qui ne visitent l'Irlande que pour la calomnier.

Murnen Bamn. — Expression irlandaise qui ne saurait être transportée dans aucune langue étrangère; elle signifie

de Cashell. Sa majesté sataniqne, dans un transport de rage, mordit un jour cette monstrueuse bouchée qu'en s'envolant il cracha sur Cashell. Le gouffre a conservé le nom de Bouchée du Diable, solitaire au milieu d'une immense plaine, et dont le sommet est couronné du plus noble assemblage de débris monastiques qui se trouve dans l'île; une vaste cathédrale, une tour qui s'élève en forme de colonne, une chapelle de pierre, les différents âges s'y trouvent représentés comme dans la galerie d'un musée, par les œuvres que tant de siècles ont produits, tandis que le majestueux groupe, dans un langage silencieux, mais sublime, raconte leur histoire. Ce rocher et ces ruines forment un tableau d'une beauté indicible, un tableau dont l'influence a été singulièrement puissante sur les grands esprits littéraires de notre siècle. L'illustre romancier écossais, sir Walter Scott, en se rendant à la capitale de l'Irlande, passa par Cashell, et n'étant point préparé à ce magnifique spectacle qui convenait si bien aux habitudes de son âme, il oublia le but de son voyage : on le trouva, à l'approche de la nuit, errant dans les nefs solitaires de la cathédrale. Un autre personnage éminent, candidat éloquent aux suffrages de ses compatriotes, se sentit inspiré à la vue de cette tour en ruines qui, s'inclinant vers son grossier forum, semblait lui raconter la gloire dont sa patrie était naguère si fière. « C'est ici, » s'écrie M. Shiel, « que mon berceau fut balancé, et le premier objet que j'ai appris à admirer dans ma jeunesse fut cet emblème, ce souvenir de l'Irlande, cette noble ruine, qui s'élève devant nous. Servant jadis de temple et de forteresse, elle fut le siége de la religion et de la nationalité, où se tenaient les conseils, où les princes s'assemblaient. En contemplant ce théâtre des cours et des synodes, il est impossible de ne point se sentir le cœur à la fois élevé et touché par les souvenirs les plus nobles et en même temps les plus solennels. » L'effet

littéralement : *trésor du cœur*, — belle et resplendissante, préférée.

Mary of Meelich. — L'une des plus belles chansons irlandaises, et celle qui a le moins perdu en passant dans une autre langue.

d'une adresse semblable sur un peuple si enthousiaste se conçoit facilement : l'orateur obtient la récompense de son appel poétique et éloquent.

Entre la maison du doyenné et la cathédrale, on remarque une pierre très curieuse que surmonte un grossier piédestal, sur un des côtés de laquelle est sculpté un crucifix et sur l'autre l'image de saint Patrice. Les toparques de Munster étaient couronnés sur cette pierre, comme le grand monarque d'Irlande sur le *Lia Fail* ou pierre du destin, placée aujourd'hui au dessous de la chaise du couronnement à l'abbaye de Westminster.

L'ancienne prophétie irlandaise dit : « La race des Scots du vrai sang (irlandais), si le destin n'est point trompeur, perdra la puissance royale, à moins qu'elle ne possède la pierre du destin. » Le roi Kennith trouva le Lia Fail au château de Dunstaffnage et l'ayant fait renfermer dans un grand fauteuil de chêne, il fit graver les vers suivants sur le panneau de derrière :

Ni fallat Fatum,
Scotum quocumque locatum,
Invenient lapidem,
Regnare tenentem ibidem.

En voici le sens :

Ou le destin est aveugle, ou les Scots, c'est à dire les Irlandais, trouveront un trône royal partout où sera cette pierre.

Prophétie singulièrement accomplie par les droits de la maison de Brunswick.

Cashel, jadis séjour favori des rois de Munster, n'est plus aujourd'hui qu'une ville ou plutôt un bourg de peu d'étendue.

On retrouve dans toutes les îles d'Aran des ruines de monastères, mais celles d'Arranmore, nommées aussi *Arrán-na-Naomb*, ou Arran des Saints, sont les plus considérables.

Le sanguinaire païen, l'humble chrétien, le chef audacieux, et l'homme des

CHANTS POPULAIRES.

Dans la solitude des montagnes et dans le fond des vallées de l'Irlande, on entend les chants les plus mélodieux dans

champs ont tour à tour joué un rôle dramatique dans ces îles lointaines et intéressantes. Ptolémée nous dit que les habitants primitifs des îles d'Arran étaient les *Gangani*, Orosius les appelle *Concani*, et Camden leur donne le nom de Scythes ou *Scots*. Elles obtinrent de bonne heure une grande célébrité de sainteté, et dans l'année 546 elles furent déclarées indépendantes et exemptes de toute juridiction extérieure par les rois de Connaught et de Munster. Leur position et leur population peu nombreuse les exposèrent aux insultes et aux injures des pirates danois, et sir John d'Arcy, lord président d'Irlande entoura la grande île d'une flotte de 56 vaisseaux et la força à se rendre, malgré la valeureuse résistance de lord O'Brien et d'une poignée de braves insulaires.

Les O'Flaherty succédèrent aux O'Brien dans leurs seigneuries, jusqu'au moment où la reine Élizabeth jugea convenable d'attacher ces îles à la couronne.

L'opiniâtreté avec laquelle les Arranites ont conservé les coutumes et les habitudes de leurs ancêtres est extrêmement remarquable. On croit que leur langage est le celtique pur et sans aucun mélange de saxon. Ils ont aussi gardé l'ancien costume de leurs pères qui consiste en une courte jaquette ou cotte qui couvre les épaules, les bras et la poitrine, et arrive juste au haut d'un large pantalon qui tombe jusqu'à la cheville. Ils font usage pour chaussure d'une ancienne sandale appelée *poppootie*, faite d'un morceau de peau dont le poil est tourné en dedans et qui est attachée par une corde au talon et aux orteils. Ils portent jusqu'à l'extravagance l'orgueil de leurs ancêtres, et s'ils manquaient d'autres raisons celle-là serait suffisante pour les décider à tenir à ces marques distinctives entre eux et les autres habitants de l'Irlande.

une langue dont la musique et la poésie n'ont point d'égale. Plusieurs de ces airs, réunis et publiés, ont eté l'objet d'une admiration presque universelle ; mais les paroles, si remarquables, sont restées dans l'oubli, malgré leur mérite attesté par tant d'hommes distingués, grâce à l'ignorance de l'idiome national, si peu connu des gens de lettres. Mac Pherson, auteur ou, selon les pédants d'Edimburg, traducteur des poèmes d'Ossian, dans sa préface de cet ouvrage, déclare que les élégies et les sonnets irlandais se distinguent par leur mélodie, et qu'ils renferment des sentiments dont la beauté égale la simplicité. Une plus grande autorité en poésie, Spencer, en vante l'élégance. Nous pourrions citer d'autres autorités, mais en mettant ces mélodies sous les yeux du lecteur, nous préférons le laisser juge de leur mérite.

La jeune fille à la blonde chevelure. — Voici un de ces airs si doux qui se chantent dans presque toutes les chaumières, où les histoires de Fin, racontées le soir au coin du feu, et les anciennes ballades qui rappellent le temps passé, servent à faire oublier au paysan sa misère. A l'exception de quelques familles d'origine irlandaise, ces chants si mélodieux sont inconnus aux seigneurs; ils sont relégués dans la cabane du pauvre, qui les conserve avec vénération, comme souvenirs d'un temps meilleur. Trotter, dans son itinéraire en Irlande, s'exprime ainsi :

« J'ai entendu chanter, dans l'idiome du pays, par un irlandais, un vieil air national; il était plaintif et d'une mélodie remarquable. » Rien n'est plus exact que cette description. Cette musique et cette poésie, si belles par les sentiments qu'elles expriment, sont restées jusqu'ici inconnues, grâce à l'intolérance protestante.

Le *Droigheanan Dunn*, ou l'*Aubépine*, mérite d'être cité comme une des ballades les plus populaires. Les paroles en sont suaves et simples, et l'air plaintif et tendre est un de ceux qui manquent rarement de faire sur le cœur une impression profonde. Le droigheanan est d'une grande antiquité ; on le chante principalement dans les chaumières de la province de Connaught. Trotter ajoute, dans un traité qu'il a fait sur la

musique irlandaise : « L'on croit que *Drionan Don* a existé avant l'ère chrétienne; que cet air fut composé pour célébrer le baal Tinne, ou de nos jours le feu de saint Jean, fait principalement de ces aubépines. » « C'est, ajoute-t-il, une des mélodies les plus délicieuses et les mieux connues; elle prouve que si l'Irlande excellait en architecture, comme ses *tours rondes* peuvent l'attester, elle ne s'est pas moins distinguée dans la musique, même aux époques les plus reculées. S'il est impossible de remonter à l'origine de ces œuvres, elles restent du moins, comme monuments irrécusables de leur antiquité. »

Cet auteur, en traversant, il a quelques années, les plaines du comté de Mayo, entendit chanter le Droigheanan Dunn par une paysanne dans une chaumière, près le lac Con. Il s'en est toujours souvenu avec un vif plaisir. En voici une autre qu'elle chanta sur le vieil et joli air irlandais : « *La jeune fille à Bedlam.* » J'en fus tellement frappé, dit-il, que je la transcrivis sur le champ. Je ne connais rien de plus beau dans aucune langue, et je crois qu'il est impossible de la traduire.

C'est ici le lieu de parler d'un autre chant populaire de Mayo, composé par un frère de l'ancienne abbaye de Ballyhaunis, du nom de Costello, qui devint éperdument amoureux d'une jeune fille de ce comté; le trop sensible moine, après avoir épanché son âme dans ces couplets si tendres, pour ne pas manquer à ses vœux, partit pour une terre étrangère où il mourut. L'air en est doux et plaintif.

« L'air de GRAMACHREE que les Écossais se sont approprié sous le nom de *Molly Astore* est un des plus populaires de cette île. Burns l'appelle : « un air céleste. » Des couplets en anglais ont été faits sur cet air par plusieurs auteurs, entre autres par feu George OGLE, membre du parlement pour Wexford.

« As down by Banna's banks I strayed, »

(Un soir en me promenant le long des rives du Banna;)

et par le célèbre Sheridan, dans la charmante petite chanson :

« Had I a heart for falsehood framed. »

(Si j'avais un cœur fait pour tromper.)

J'ose croire cependant que les paroles irlandaises ne lui feront rien perdre de sa beauté.

Coolin. — L'air de cette chanson est peut-être le plus beau de toute la musique irlandaise ; il fut composé longtemps avant les paroles attribuées à Maurice O'Dugan, barde, qui vécut vers l'an 1641. On a fait beaucoup de couplets sur cet air. Le mot Coolin veut dire jeune fille à la blonde et ondoyante chevelure ; nous avons cru devoir conserver le mot si expressif de Coolin. Voici la traduction de la première strophe de cette chanson, composée en l'an 1792, par Clinch, homme de mérite et de savoir.

« As-tu vu la longue et blonde chevelure de ma reine ? As-tu vu son pied léger glisser, le matin, sur la plaine emperlée de rosée ? Si tu savais combien son air est doux et langoureux ! et que de vertus cache son sein d'albâtre ! »

Walker dit dans ses mémoires, que lorsque Henri VIII fit couper les cheveux aux Irlandais, un de leurs bardes composa une ballade où une jeune vierge irlandaise préfère son cher Coolin, ou le jeune homme à la chevelure flottante, à tous les étrangers, c'est à dire aux Anglais, ou à tous ceux qui portaient leur costume.

Il ne nous est parvenu, ajoute-t-il, que l'air qui a été universellement admiré. Voyez les belles paroles que Thomas Moore composa sur cet air dans ses Mélodies irlandaises.

Dans Bélanagar est la jeune fille au teint de rose. — Plusieurs endroits de l'Irlande portent ce nom, le plus fameux est Belanagar, dans le comté Roscommon, séjour d'O'Connor Don, descendant du dernier monarque irlandais.

Roisin Dubh. — Roisin Dubb, ou la petite rose noire, ballade allégorique, renferme des allusions politiques. Elle fut écrite

sous le règne d'Élisabeth, pour célébrer le héros irlandais, O'Donnell, de Tyrconnell.—Le soldat patriote qui raconte ses souffrances est l'amant; l'Irlande est la jeune fille qui est l'objet de son affection. Elle se termine en annonçant la lutte acharnée que le pays soutiendrait avant de se livrer à l'ennemi implacable de ce héros. Cette ballade n'est plus aujourd'hui qu'une chanson d'amour. L'air en est plaintif comme tous ceux de la musique irlandaise.

Uile can dubh O ou *chant de douleur*. — Les paroles furent composées par un de ces malheureux Irlandais proscrits sous Jacques Ier, lorque la province Ulster fut confisquée presqu'en entier au profit d'aventuriers anglais et écossais. L'exilé, s'adressant à sa fiancée, l'engage à le suivre dans cette province; mais il paraîtrait qu'elle resta sourde à sa voix. L'air remonte à une date extrêmement ancienne.

Cean dubh dilish, *l'aimable jeune fille à la noire chevelure*. — Cette chanson atteste le supériorité de la langue irlandaise pour la poésie lyrique. Mademoiselle Brookes a renoncé à traduire beaucoup de jolis couplets irlandais, tant cette tâche lui a paru difficile. « J'ai cherché, dit-elle, à traduire la chanson de Cean Dubh Deelish; mais je n'ai jamais pu reproduire la beauté du texte. » Puis elle ajoute, après avoir cité les quatre premiers vers : « Il est inutile de faire des commentaires sur ces vers; le lecteur anglais ne me comprendrait pas, et celui qui entend l'irlandais n'en a pas besoin; il est même impossible de les parcourir sans en concevoir la beauté. Le mot *deelish*, qui veut dire aimable, répété dans le premier vers, est très expressif.

Le chasseur de Bearhaven. — Le jeune héritier d'O'Sullivan, de la province de Munster, prince de Bearhaven, conçoit une vive passion pour une belle et noble fille de la maison d'O'Connor, qu'il rencontra dans une partie de chasse sur les limites de la province de Connaught. Le barde prodigue les expressions les plus poétiques à cette héroïne. — Ses yeux d'azur captivent les cœurs. — Ses lèvres vermeilles ressemblent à la rose. — C'est une pierre précieuse qui brille de mille couleurs. — Elle charme le savant, le jeune homme et le

vieillard. — C'est la plus belle des filles d'Ève, l'étoile polaire de Slieve Guillen, le trésor des bardes, le cygne de Lochglin, blanc comme le lis. — Sa chevelure dorée surpasse l'éclat du soleil.

Ceux qui connaissent la poésie orientale seront frappés de sa ressemblance avec les ballades sentimentales de l'Irlande.

Des recherches sur cette matière jetteraient peut-être quelque lumière sur l'histoire des temps primitifs de cette île.

Des ménestrels irlandais qui visitèrent dans le siècle précédent les montagnes de l'Écosse, y opérèrent une véritable révolution musicale en répandant leurs mélodies parmi les montagnards : de là provient la grande ressemblance qui existe entre ces derniers et les lunings ou airs écossais. Le laboureur irlandais en conduisant son attelage aux champs, et la laitière en se rendant auprès de ses troupeaux, fredonnent ces airs agrestes mais passionnés, qui leur font oublier leurs fatigues.

Les Écossais, qui s'étaient approprié une foule de légendes et de poèmes irlandais, ne purent résister à la tentation que leur offraient les charmantes mélodies qui font les délices du peuple de cette île. *Hélène, trésor de mon cœur,* est une de ses chansons les plus populaires. — Handel déclara qu'il aurait donné ses compositions les plus estimées pour en être l'auteur. Cet air charmant d'EILEEN A ROON parut en Écosse sous le nom de *Bobin Adair*[1]; GRAMACHRÉE sous celui de *Molly Astore;* plusieurs autres airs, qu'il serait trop long d'énumérer, ont subi de pareilles métamorphoses. Depuis longtemps Walker, Hardiman, Bunting, O'Connor, en ont fait justice en dévoilant ces honteux plagiats. Ces airs exquis et les paroles qui les accompagnent ont été transmis dès le temps le plus reculé au peuple irlandais, auquel ils sont très familiers. D'ailleurs les expressions tendres et passionnées dont ces

[1] Boiëldieu a naturalisé en France cet air que Georgès d'Avenel chante dans *la Dame Blanche*, air qui lui rappelle les doux souvenirs de la terre natale.

vieilles légendes sont si riches, indiquent assez leur origine. Burns, l'inimitable Burns lui-même, a voulu s'approprier quelques uns de ces airs; le mérite qu'il y attache en fait le meilleur éloge.

Le docteur Burney, auteur d'un ouvrage fort volumineux sur la musique, s'était donné des peines infinies pour découvrir l'auteur de la première chanson de sa collection. Soit la fatuité connue à la plupart des auteurs anglais qui écrivent sur l'Irlande, soit ignorance, il a passé sous silence le seul pays auquel cet air appartient. Ce qu'il n'a pas fait, il était réservé à des auteurs consciencieux de le faire, en restituant à leur pays ces perles de génie dont d'autres nations se sont enrichies. L'évêque Young a démontré que cet ancien air de Burney n'était autre que le *Sambre Teacht*, *l'été vient*. Après avoir fait partie des mélodies nationales des ménestrels irlandais, cet air se trouve dans la collection de Bunting. Les beautés de la nature, les sites si ravissants de leur pays natal, avaient les plus grands charmes pour un peuple aussi sensible que le peuple irlandais. Leurs ancêtres, héritant des traditions païennes, chantaient au commencement du printemps cette hymne mélodieuse qu'ils offraient à leurs dieux en signe de reconnaissance. De nos jours mêmes cette mélodie est familière aux personnes qui ont vécu parmi les habitants du midi et de l'ouest de l'île où les traditions nationales se sont le mieux conservées.

Les rares voyageurs qui, sans se laisser effrayer par les récits mensongers ou la jalousie intéressée des Anglais, visitent les contrées du sud et de l'ouest de l'Irlande sont étonnés d'entendre les plus jolis airs de la France et de l'Italie. Ils ne se doutent guère que les plus illustres *Maestri* des deux derniers siècles ont souvent enchâssé dans leurs compositions les perles de ces indicibles harmonies qui montent des bois ou des vallées sur les montagnes de Kerry et de Connaught ou se mêlent le soir avec les tintements de la clochette des chèvres bondissantes dans le lointain. C'est en parlant d'eux que l'on pourrait dire avec le poète anglais Gray :

. . . .

Chill penury repressed their noble rage,
And froze the genial current of the soul.
Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathomed caves of ocean bear :
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness in the desert air.

. . . .

Le souffle de l'indigence glaça leurs nobles transports, et tarit pour eux les sources du génie..... Plus d'une perle de l'éclat le plus pur languit dans les noirs abîmes du profond Océan ; plus d'une fleur naît pour s'épanouir loin des regards, et pour exhaler ses parfums dans le désert. »

Combien de fois n'avons-nous pas entendu nous-mêmes dans les salons et dans les concerts de la capitale ces chants suaves qui ont bercé notre enfance. C'est ainsi que le charmant poète, dont la France regrette et regrettera longtemps la mort prématurée, Casimir Delavigne, s'est approprié, dans les *Enfants d'Édouard*, les plus beaux passages de deux ou trois drames de Shakspeare et cependant c'est à peine que l'on peut découvrir dix vers de suite qui soient identiques dans les deux auteurs tant est habile la main de maître qui les a naturalisés dans un des plus beaux drames de la scène moderne, drame dans lequel la Thalie française, l'inimitée, l'inimitable Mars, s'est élevée aux plus sublimes inspirations.

Sir William Temple dit que de son temps les chefs des *septs* irlandais retenaient dans leurs demeures non seulement un médecin, un piqueur, etc., mais aussi un *poète*, un *barde* et un sgealaighthe, *conteur*. — Le premier célébrait les hauts faits de ses ancêtres, et égayait les festins par ses récits. Les contes amusants des derniers servaient à dissiper leur mélancolie.

Cormac Conn, le dernier de cet ordre, naquit en 1703, dans le comté de Mayo, de parens pauvres mais honnêtes.

Dès l'âge de plus tendre le jeune Cormac faisait ses délices des chansons et des légendes qu'il entendait réciter dans les veillées. — Ayant embrassé la profession de conteur, il récitait les généalogies et les légendes dont Mac Pherson a enrichi son pseudopoème d'Ossian. Doué d'une belle voix, il charmait ses auditeurs en leur chantant les airs de Carolan, ou le chant célèbre d'Oisin. — Il a laissé plusieurs élégies, panégyriques et chansons d'un mérite reconnu. — Cormac, qui fut marié deux fois, laissa plusieurs enfants. L'un de ses petits-fils le conduisait aux châteaux des seigneurs irlandais, qui le traitaient toujours avec les égards dus à ses talents et à son excellent caractère.

Eillen Aroon, la légende favorite de Cormac était celle qu'il se plaisait surtout à réciter, en voici l'analyse :

EILLEN AROON.

L'antique manoir des Cavanaghs, retentissait d'une clameur joyeuse : Dès le matin, il s'était ouvert aux préparatifs de la fête qui devait célébrer les fiançailles de la jeune héritière de ce nom, avec un chef puissant de Connaught, — son égal et son allié. — Grande fut la joie des parents d'Eillen Cavanagh à cette occasion ; tout aussi grand le ravissement de son fiancé ; mais quels furent les sentiments de la personne la plus intéressée?

La veille du jour fixé pour son mariage, Eillen, retirée dans son appartement, versait des larmes amères. — Ce fiancé qu'elle allait épouser, elle ne l'aimait pas. On lui avait arraché son consentement à cette union dans la première fougue

du dépit, alors qu'on venait de lui persuader que le jeune O'Daly, qu'elle aimait depuis son enfance, l'avait abandonnée pour en épouser une autre.

Carol O'Daly, frère de Donough More, chef d'une des plus anciennes familles de Connaught, n'avait pas son égal parmi les jeunes seigneurs du pays. Plus qu'aucun d'eux, il brilla par sa bravoure au champ d'honneur, et se livra avec ardeur à la culture des beaux-arts. — Aussi lorsqu'en des jours plus fortunés il fut aimé, recherché par le chef des Cavanaghs et admis au nombre des visiteurs du château; seul, entre tous, attira-t-il les regards de la jeune Eillen. — Et bientôt, par les talents et les grâces de sa personne, il produisit une vive impression sur elle. — Eillen aimait passionnément la musique, et O'Daly se chargea avec ardeur de lui apprendre à jouer de son instrument favori — la harpe. — Sous un pareil maître, les progrès de la jeune fille furent tels, qu'au dire de Carol, Eillen devint le seul rival qu'il craignît pour sa gloire.— Bientôt ils s'aimèrent de l'amour le plus tendre. — Tous deux, jeunes, nobles, beaux et enthousiastes, possédant tous deux la musique, cette langue divine dont l'expression est sans limite comme l'âme ; tout d'abord sembla favoriser leurs amours. —Mais un désaccord étant survenu entre les Cavanaghs et les O'Donoughs, les jeunes amants furent contraints de se séparer, non sans avoir échangé des gages et des serments d'amour réciproque et de constance éternelle. Le jeune O'Daly fut obligé de se rendre à la cour du vice-roi, et les parents d'Eillen profitèrent de cette absence pour engager leur fille à épouser un parent qui s'était présenté et que le chef des Cavanaghs se plaisait à regarder comme devant être le soutien de sa maison et de sa famille. — La jeune fille avoua son amour pour Carol et s'excusa, de ne pouvoir accepter cet engagement, sur celui qu'elle avait précédemment pris avec lui. — Un court intervalle se passa, — alors trouvant que rien n'avait changé dans ses inclinations, son père l'informa que son amant la trompait, et produisit des preuves qui agirent tellement sur la crédulité d'Eillen, qu'elle consentit à l'union proposée. — Mais bientôt la sincérité, la noblesse de

son amour, revinrent à son esprit et elle se désola à la seule pensée de ce qu'elle avait pu faire. Cette désolation croissait à mesure que le jour fatal, le jour des fiançailles approchait. Cependant, la veille de cette triste journée, un événement inattendu vint apporter un rayon d'espérance dans le cœur d'Eillen. — La vieille nourrice, qui avait d'abord été confidente de son premier engagement, lui apporta une lettre de Carol O'Daly. Il avait eu bruit de l'union projetée pour elle et des calomnies forgées contre lui ; il la suppliait de lui accorder une entrevue, de lui permettre de se justifier à ses yeux avant qu'il fût trop tard. — La nuit précédant le jour des noces était le premier moment où il pût arriver, et encore ne le pourrait-il que grâce à la rapidité de son bon cheval. — Or, le soir était arrivé. — Eillen attendait d'heure en heure, la nuit s'écoulait, et Carol ne venait pas. — Elle avait obtenu qu'on la laissât se retirer dans sa chambre; là elle pleurait en liberté, et la faible espérance qu'avait apportée la lettre de Carol, s'en allait avec les heures qui ne l'emmenaient point. — La vieille nourrice qui remplissait, auprès d'elle, la place d'une mère, s'efforçait vainement de la consoler, de lui rendre espoir et courage. — L'oreille tendue à tous les bruits, l'œil attaché à chaque mouvement de la campagne, — Eillen passait de l'espérance la moins fondée au plus sombre découragement. — Enfin ses yeux tombèrent sur sa harpe. — Cette harpe si pleine du souvenir de celui qu'elle chérissait à cette heure plus que jamais. — Ses doigts coururent sur ces cordes où tant de fois elle avait rencontré les doigts de Carol, et minuit répondit par un son lugubre et solennel aux préludes qu'elle en tira. — Minuit passé, il lui sembla que Carol ne viendrait plus ; — la nuit était orageuse ; — les pressentiments les plus sinistres pesèrent sur son cœur, et c'est alors qu'unissant sa voix à la harpe, elle chanta ces tristes paroles :

CHANSON D'EILLEN.

La nuit est noire et le vent au loin gronde,
Avec furie, il chasse les frimats
Las! on dirait [illegible] au monde
Eillen, Carol [illegible] pas...
Ah! [illegible] courage indomptable
[illegible] à défier le sort,
[illegible] aussi le grand obstacle,
[illegible] que je craigne... la mort!...

[illegible]... en vain l'ont-ils appelé traître,
Traître envers moi... pourquoi? — pour un trésor!
En vain, jure qu'où son cœur ne peut être
Il se vendait, Carol! au prix de l'or...
Un jour, j'ai cru, j'ai pleuré sur leur fable,
Mais leur mensonge a bientôt éclaté,
Comme le ciel son amour est durable;
Carol est vrai comme la vérité!

Mais le vent croît, la nuit double ses ombres,
Et méprisant les plaintes d'une enfant
La lune au ciel sous des nuages sombres
A dérobé son rayon consolant.
Ah! si Carol allait perdre sa route
Si mon Carol périssait dans les flots!...
Dieux! tout mon sang se glace rien qu'au doute,
Mon cœur s'arrête et s'emplit de sanglots!

Ah! par pitié reparaissez, étoiles,
Lune, reviens, de tes flèches d'argent

Déchire, chasse et disperse tes voiles
Éclaire, guide, amène mon amant !
Crainte, espérance en cette nuit d'alarmes
J'avais tout mis, tous mes biens d'ici bas !
Mais pourquoi donc m'aveugler de vos larmes
Il vient, il vient !... mes yeux ne pleurez pas !

Cependant il ne venait pas; les heures s'écoulaient et nul signal ne se faisait entendre sous la fenêtre d'Eillen ; encore et encore elle envoya sa nourrice à la poterne privée par laquelle elles avaient espéré voir venir Carol, et dont la nourrice avait eu soin de s'assurer la clef; — mais vainement — personne ne s'y montrait. — Dans l'esprit d'Eillen les anxiétés sur son propre sort se mêlèrent alors aux craintes que lui inpirait, pour son amant, une nuit si sombre et si orageuse. — Elle implorait la présence de la lune avec une ardeur telle qu'on la peut concevoir dans une position égale à la sienne. Enfin elle se crut exaucée, une lumière bleuâtre s'avança lentement dans sa chambre; elle se précipita à la fenêtre, l'ouvrit, — et s'en retira plus désespérée que jamais ; — c'était la lumière du jour !

Sans les prières et les bonnes paroles de sa nourrice, — Eillen, désespérée, eût quitté le château et cherché, à la merci de l'orage, un refuge, un secours qui lui semblait refusé de toute autre part. — La bonne et inquiète nourrice cependant l'assurait que Carol ne pouvait l'avoir abandonnée, mais qu'il n'avait ainsi tardé qu'afin de trouver des moyens sûrs pour l'arracher au destin qu'elle abhorrait. — Ces assurances calmèrent un peu le cœur d'Eillen, néanmoins le jour se passa pour elle dans une agonie mêlée de crainte et d'espérance. — Elle garda la chambre sous prétexte de préparatifs nécessaires à la cérémonie, mais tout était préparé, non par elle mais par ses serviteurs.

Le soir vint avec une rapidité qui lui semblait surnaturelle ; le château se remplit d'alliés, de parents. — Eillen, bien qu'elle eût la mort dans le cœur, fut invitée à embellir de sa

présence la réception des visiteurs, auxquels, malgré la langueur de ses mouvements, elle parut la plus belle du monde.

Retardé par mille obstacles sur sa route, O'Daly ne put revenir que trop tard pour l'entrevue. Se livrant alors à son désespoir, il chercha un endroit sauvage et solitaire sur le bord de la mer, où, inspiré par l'amour, il composa cet air ravissant d'Eillen Aroon, qui reste comme un souvenir ineffaçable de son talent et de sa sensibilité. Déguisé en ménestrel, O'Daily s'introduit au milieu de la foule qui encombrait le vieux manoir. Eillen, exténuée de fatigue et de souffrance, demande à se retirer un instant dans son appartement; mais, en traversant la salle, les sons d'une harpe solitaire frappent ses oreilles; elle s'approche et prie le ménestrel de jouer. Ce fut alors que le jeune amant, flottant entre la crainte et l'espérance, et faisant résonner sa harpe avec cette sensibilité touchante que sa position lui inspirait, essaya de peindre ses sentiments dans ce chant passionné; on eût dit que l'âme du poète s'exhalait dans un soupir d'amour.

Dans la première stance, il fait entendre, selon l'idiome irlandais, qu'il voudrait se promener avec elle, c'est à dire être son compagnon et son ami chéri pendant la vie. Dans la seconde, qu'il lui procurerait les jouissances et les délices du monde. Ensuite il fait un tendre appel à son cœur, et lui demande si elle veut partir avec lui, ou, d'après les paroles expressives de l'original : *Veux-tu rester ou veux-tu venir avec moi, Eillen Aroon?*

CHANT DU MÉNESTREL.

Veux-tu rester dans ta demeure
Ou bien me suivre dès cette heure
Me suivre sans retour.

Là bas au flanc de la montagne,

Dis, si mon cœur, ma voix te gagne,
Veux-tu devenir ma compagne,
Eillen, ô mon amour!

Ah! songe donc à l'heure douce
Qui nous attend là sur la mousse
A chaque aube du jour!

Nul ici d'amour plus fidèle
Ne l'aime... et ne mourrait pour elle.
Moi seul, Eillen, moi qui t'appelle,
Eillen, ô mon amour!

Ah! vois mon esprit qui s'égare.
Est-ce nous, bien nous qu'on sépare;
Réponds, car alentour

J'ai des ennemis. — Que je meure,
La mort finit tout. — Sa demeure
Au moins me cacherait cette heure,
Eillen, ô mon amour!

Est-ce moi seul que ce coup brise?
Non, toi, moi, celui qui t'a prise
Oui, tous trois tour à tour!

Je l'eus frappé; mais quoi qu'il fasse,
Ton charme entre nous deux se place;
Il t'appartient, — c'est là sa grâce!
Eillen, ô mon amour!

Serments sans fin durer une heure!...
Ah! l'amour de nos cœurs demeure
Toute une vie et non un jour.

Des couples ailés de l'espace
Pas un dont l'amour le surpasse ;
Et l'on croit, — tu veux qu'il efface
Mon Eillen, cet amour !

Elle n'en doutait plus, — Carol était devant elle ; mais sentant toute la force de ce tendre appel, — Eillen prit avantage de la permission qu'elle avait obtenue pour se retirer, murmura tumultueusement ces paroles, en passant devant son amant. — A toi toujours ! à toi seulement !

Cependant, l'attention qu'elle avait accordée au ménestrel ayant été remarquée, il fut bientôt entouré par les visiteurs, mais il les détourna aussitôt, — en chantant deux vers qui semblaient comme une bienvenue d'un barde à une fiancée : bien qu'ils eussent un bien vif retentissement aux oreilles de la jeune fille qui se retirait :

Cent mille bienvenues
Pour toi monteront jusqu'aux nues,
Eillen, ô mon amour !

En l'entendant ainsi chanter, la foule se retira peu à peu et le laissa seul. — Alors il se leva lentement, et d'un pas appesanti par l'âge en apparence, il quitta les salons ; comme il connaissait parfaitement toutes les issues du manoir, il eut bientôt gagné l'appartement d'Eillen, et la serrant dans ses bras :

« Eillen bien aimée, s'écria-t-il, me voici, me voici !

— Oh ! sauvez-moi, — sauvez-moi, — répliqua-t-elle toute en larmes.

— Te sauver, je le veux et je le puis ; — des chevaux, nous attendent à peu de distance ; et là aussi, Donough More et mes braves frères, et plus d'un bras courageux, dévoué à ta

défense et à ton salut! Sans moi ils eussent envahi le château; mais ce n'est pas Carol qui eût voulu répandre un sang qui est celui d'Eillen. — Ce n'est point le sang qui doit cimenter nos fiançailles; viens, mon Eillen, viens, ma bien aimée, — c'est le chant qui nous aura sauvés.

Pour récompenser sa fidélité et son affection, sa bien aimée part avec lui le soir même. Eillen s'enfuit avec Carol, et s'enfuit avec sécurité. — Les Cavanaghs eurent bientôt découvert leur perte, et, soupçonnant la vérité, poursuivirent les fugitifs, mais en vain.

Une mortelle querelle semblait devoir suivre un tel événement, mais Donough More, qui était rentré en grâce auprès du vice-roi, grâce à l'impression qu'avait faite Carol à sa cour, — défendit les fugitifs et parvint à les réconcilier avec le père d'Eillen, qui devint de nouveau l'ange tutélaire du château de ses ancêtres.

Les incidents qui donnèrent lieu à ce chant sont religieusement conservés dans les souvenirs du peuple Irlandais. La stance finale : *Cead mille fealte* (*Mille fois le bienvenu*) est devenue la devise bien connue de l'hospitalité irlandaise.

Nous nous bornons à reproduire en vers français les deux chansons suivantes :

LA LUNE DORT SUR L'OCÉAN.

La lune dort sur l'Océan
Et teint de blanc,
Le sein gonflé de mes deux voiles ;
Au gré du vent, sous ses étoiles,
Mon bateau glisse nonchalant.
Et moi je pleure sur mon banc,
Car ils sont vains ces charmes
Pour arrêter mes larmes,

Tant qu'au loin m'en allant
A travers flots et sable,
L'amour, hélas! me montrera
Sara,
La belle enfant, qui, dans l'étable,
Trait sa génisse et m'oubliera!

Mais pourquoi voler ma nacelle,
Vague cruelle,
Ah! tu peux m'éloigner du bord,
Au corsaire, livrer mon sort,
La mort peut venir, je l'appelle,
Peut chasser l'âme de mon corps,
Mais non, de la chaumière,
Non, du vieux banc de pierre,
Malgré tous tes efforts.
O destin qui m'accable
Toujours mon âme y rejoindra
Sara,
La belle enfant, qui, dans l'étable,
Trait sa génisse et m'oubliera.

Vents qui frémissez dans l'espace
De ma disgrâce,
Quand je pleure et gémis tout bas,
Me plaignez-vous donc? — Ah! là bas,
Portez tous ces soupirs, de grâce,
Partez, je n'y reviendrai pas;
Car du jour qui s'efface,
Quand sous le flot qui passe
Le reflet pâlira
Sous le flot, sous le sable,
Amour, amant tout dormira:
Sara

Pourtant rit, chante et dans l'étable
Trait sa génisse et m'oubliera !

CORMAC.

La colombe au ramier s'accouple, mai s'éveille,
Les cressons au soleil voilent les frais ruisseaux,
Partout la fleur éclate et blanchit les rameaux
Et partout dans la fleur, le miel attend l'abeille.

De fruits et de glands verts les bois sont couronnés,
Là, danse la bergère, ici sa mère file,
Des troupeaux, des coursiers vaquent abandonnés,
Ils ont l'ombre et l'abri, mais moi, moi l'on m'exile !

Le poisson hors des eaux, bondit, tout semble heureux ;
Dans l'arbre un oiseau chante, au pied l'agneau folâtre ;
La laitière à genoux trait la vache du pâtre;
Ils chantent, se sourient, — moi je pleure près d'eux.

Je pleure, moi, Cormac, l'exilé ! car ma peine
Se nourrit de leur joie, et plus douce est la scène,
Plus l'exil m'est amer ; assis sous le tilleul,
Plus je vois tout s'aimer, s'unir plus je suis seul !

Les bardes irlandais ont enfanté des œuvres que ne désavouerait nulle littérature ancienne ou moderne. C'est surtout dans le Munster, la terre féconde du patriotisme, de la foi et de la poésie, qu'ils ont évoqué le génie de l'Irlande en pleurant sur ses malheurs. On trouvera plusieurs de ces brillants émaux de

génie dans ce recueil ; nous nous bornerons ici à la reproduction d'un seul. Le génie de l'Irlande, sur les rives du Suir dans le Waterford, apparut à Owen (O'Suillibhan) O'Sullivan, un barde de Munster, qui vers l'année 1784, mourut dans le comté de Kerry. O'Sullivan chanta cette apparition dans un hymne en vieil irlandais dont nous empruntons la traduction à M. Feuillide.

LES RIVES DU SUIR.

« Un jour que, triste et abattu, j'errais sur les rives du Suir, j'aperçus sous les saules une jeune nymphe resplendissante de grâce et de beauté. De longues tresses blondes flottaient sur ses épaules ; ses joues avaient la fraîcheur et l'incarnat des (*berries*) baies, son regard était doux comme le premier rayon de l'aube.

Elle abaissa sur moi, avec bienveillance, ses regards voilés ; moi, ému, je m'inclinai respectueusement. Mon cœur palpita tour à tour de surprise et de plaisir, et dans mon ravissement je lui dis :

« Oh ! es-tu cette femme dont la beauté fatale conduisit en armes les Grecs sous les murs d'Ilion, ou celle qui exila nos princes, et amena chez nous l'étranger avec la rapine et la guerre ?

» Ou cette femme malheureuse dont la passion pour le Finien brisa le lien conjugal ? ou celle qui s'enfuit par delà les mers avec le guerrier célèbre dans le combat des branches rouges ?

» Ou celle qui, avec le guerrier de la Grèce antique, enleva la toison d'or ; ou l'épouse du roi de Connor qui fut seule jugée digne de garder le trône, après la mort de son royal seigneur ? »

Mais, souriant avec douceur et l'œil humide, la nymphe me répondit :

» Je ne suis aucune de ces femmes, je suis la reine de cette île. Trois fois j'ai régné heureuse sur ses montagnes, sur ses lacs et sur ses vallées. Je suis le génie d'Erin, la gloire et l'amour du Gaël ! »

Mon cœur fut joyeux de ce que je voyais le génie de l'Irlande ; mais aussi il fut triste de la pensée de toutes ses misères. Pour alléger ma douleur, la nymphe me dit d'une voix douce, et pourtant énergique : « Mon fils, cesse de pleurer sur mon sort, et arme-toi de courage.

» Une armée puissante s'avance rapidement à travers les mers ; les coursiers sont vigoureux et bien enharnachés ; les épées sont étincelantes ; c'est un héros qui la conduit pour balayer de la côte ce vil amas d'hérétiques au cœur faux et cruel. »

Après m'avoir ainsi parlé dans la langue qui lui est chère, elle jeta sur moi un dernier regard d'une expression céleste, et s'évanouit dans les eaux, et mon ravissement ne fut plus pour moi que l'illusion d'un doux rêve.

O toi qui as racheté l'homme par tes souffrances, accorde aussi la rédemption à ma chère et malheureuse patrie ! Puisse le courroux céleste faire retomber sur la tête coupable des ennemis d'Erin toutes les calamités qu'ils font peser sur l'île sainte. »

La fille du roi de Meath fut enlevée par Dermot Mac Morough, roi de Leinster, qui appela à son aide, sous Henri II, les Anglais en Irlande. Les droits d'Angleterre sur l'Irlande n'ont pas en effet d'autre origine que celle des droits ouverts aux Maures sur l'Espagne par le comte Julien ; seulement depuis plus de six siècles l'Irlande attend son Pélage.

CHANSONS A BOIRE.

Les auteurs anglais qui ont écrit sur l'Irlande se sont tous copiés depuis Gerald Cambrensis jusqu'à Daniel Dewar; prodigues d'outrages envers les habitants de cette île, ils ont toujours soin de dénaturer les faits, afin d'excuser le traitement barbare infligé à ce malheureux peuple par ses oppresseurs.

Nous n'avons pas la prétention de croire que les Irlandais persécutés eurent plus de moralité qu'aucun autre peuple, mais nous voulons prouver que ces invectives n'avaient point de fondement; et lorsque nous songeons aux lois tyranniques sous lesquelles ils ont gémi depuis des siècles, lois qui tendaient constamment à les abrutir, les siècles futurs leur doivent quelque reconnaissance pour avoir conservé des mœurs encore si pures, malgré l'état de dégradation où ils étaient tombés.

Dans les excès de boisson, on a souvent comparé les Irlandais aux paysans de l'Allemagne et de la Hollande; je dois l'avouer, il n'est pas de peuple qui puisse les égaler sur ce point comme sur tant d'autres; cette habitude pernicieuse, comme nous l'avons déjà prouvé, n'existe que depuis peu de temps dans cette île; elle a eu sa source dans la pauvreté et l'oppression du peuple, sous l'influence de ces lois barbares, fondées sur l'intolérance religieuse exécutée avec non moins de partialité que d'injustice. Ces motifs sont plus que suffisants pour excuser ce penchant chez les Irlandais.

Ils y furent poussés, avons-nous dit, par la misère, et continuèrent de s'y livrer par habitude. Voilà la source de sa misère et de sa pauvreté; et ses sages législateurs sont décidés à prolonger, comme ils les appellent, les jouissances de ce peuple; tant que la pomme de terre sera sa nourriture, et le whis-

key sa boisson, on ne le privera pas, disent-ils, du plaisir de perdre sa raison. Pourvu qu'il accepte les Bibles pour le salut de son âme, ces dignes législateurs ne lui refuseront ni boissons alcooliques ni ouvrages de piété ; c'est ainsi qu'ils contribuent à la prospérité de l'Irlande. Après cela, doit-on s'étonner que l'Irlandais fasse l'éloge de son whiskey.

Le NECTAR DE LA VIE est l'œuvre de quelque ivrogne repentant. A l'éloge qu'il fait de sa boisson, se mêlent parfois de poignantes réflexions. Il faut que le lecteur sache qu'un grand nombre de ces rejetons de nobles familles irlandaises ruinées par Cromwell et par Guillaume III d'Angleterre furent lancés dans le monde, orgueilleux de leur nom, mais dépourvus de moyens capables de soutenir l'éclat de leur naissance ; plusieurs d'entre eux, trop fiers pour traîner une existence obscure et pauvre dans leur pays natal, entrèrent au service des puissances étrangères; d'autres, que l'amour de la patrie avait attachés au sol, désignés sous le nom de *tories*, devinrent la terreur du pays ; quelques uns, cependant, préfèrent la probité et l'honneur à cette vie de brigandage, et c'est en parlant de ces derniers qu'un auteur moderne disait :

« C'était une race de gentilshommes, comme ils s'appelaient, » trop pauvres pour se suffire, et en même temps trop fiers pour » embrasser la carrière du commerce ou de l'industrie. J'en ai » connu plusieurs, sans asile, errant de maison en maison, pen- » dant des mois entiers, réclamant l'hospitalité sans être » même invités; il semblait qu'on ne pouvait leur refuser cette » faveur. » L'auteur de cette ballade appartenait à cette dernière classe de gentilshommes. Comme la plupart de ses compatriotes, il est facile de voir qu'il avait plus d'esprit que de prudence. — Cette composition offre un tableau parfait des mœurs irlandaises.

Les chansons à boire sont nombreuses et d'un style qui fait honneur aux talents de nos bardes. Prises dans leur ensemble, elles représentent parfaitement le caractère national. L'ode de Carolan à l'*Ivresse* est un chef-d'œuvre de ce genre. L'on sait qu'autrefois les Irlandais étaient renommés pour la sobriété et la tempérance autant qu'ils l'ont été depuis pour

les excès de table. Cambrensis, Camden et d'autres auteurs anglais si injustes envers l'Irlande n'ont jamais reproché ce vice à ce peuple. Le docteur Samuel Madden, qui publia, il y a un siècle, quelques essais sur ce pays, nous dit avoir connu des vieillards qui se rappellent l'époque où la sobriété était dans les habitudes du peuple irlandais autant que les excès de boisson le sont aujourd'hui. Les préjugés politiques et religieux du docteur Madden l'empêchèrent cependant de faire connaître la cause réelle de ce changement si subit; et c'est ainsi qu'il l'attribue à la religion catholique. S'il avait eu la franchise d'avouer les faits, il en aurait reconnu la triste source dans l'état appauvri et dégradé de la grande majorité du peuple. Tout en omettant à dessein ce qui a produit cette habitude funeste, il a cependant eu soin d'en décrire minutieusement les effets. Nous pourrons, dit-il, appliquer au peuple irlandais la description des anciens Germains par Tacite. Nous buvons nuit et jour, et après avoir empoisonné le corps, abruti l'esprit, enrichi nos ennemis, appauvri nos familles et ruiné notre malheureuse patrie, on peut dire à notre honneur (triste consolation à la vérité) que nous supportons les misères de la patrie avec la meilleure grâce du monde, que nous sommes les plus joyeux compagnons de table. Il termine en présentant un tableau hideux de la pauvreté, de la paresse et de la misère, sous lesquels gémissent tant de milliers de malheureux. Mais il aurait pu ajouter : cette dégradation est causée par la tyrannie de l'Angleterre et de ses lois pénales.

Tandis que les nobles enfants de l'Irlande erraient par toute la terre, dépouillés du patrimoine de leurs ancêtres, le petit nombre de ceux qui avaient joui du triste privilége de séjourner dans leur patrie courbèrent la tête sous le joug de leurs oppresseurs. L'Angleterre a contracté une dette immense envers ce malheureux pays. Puissent les erreurs du passé servir d'avertissement pour l'avenir. Nous devons ajouter que, depuis la réforme des lois pénales, l'état de l'Irlande s'est amélioré d'une manière sensible. L'intempérance a diminué graduellement dans la classe moyenne. Grâce aux sociétés de tempérance, aux efforts d'O'Connell et surtout au célèbre père

Matthieu, on ne pourrait plus désormais reprocher ce vice au peuple irlandais.

CHANTS JACOBITES ET PATRIOTIQUES.

Dans cette immense chaîne de meurtres et de spoliations (dit M. de Feuillide à qui nous empruntons la belle version des trois odes suivantes) dont Henri II attacha le premier anneau à son trône, que la reine Elisabeth a roulée en mille replis autour du sien, qui s'oxyda de tout le sang versé par Cromwell, et que la maison d'Orange a faite si humiliante et si lourde, il n'est pas une destruction de clan, pas une confiscation, pas un incendie, pas un assassinat, pas une trahison que les bardes d'Irlande n'aient flétris en vers brûlants, année par année, et dont avec eux se perpétue le commentaire où vivent les noms des victimes et des bourreaux leurs héritiers! Ces récits accusateurs, la génération actuelle peut aller les clouer, comme à un poteau, sur les écussons et sur les terres des détenteurs de l'Irlande! Elle aime à les redire, car ils sont sa vengeance et son orgueil ; car il n'est pas en vérité, de langues vivantes ou mortes qui puissent montrer par exemple, un hymne plus étincelant de poésie et de patriotisme, où respire plus cette foi ardente qui rend les choses saintes, que l'ode adressée aux Milésiens vers la fin du règne d'Elisabeth[1].

[1] Voyez les pages 273–276.

ODE AUX MILÉSIENS.

« Dieu vous protége, défenseurs du Gaël ! puissent vos ennemis ne jamais triompher ! puissiez-vous ne jamais quitter honteusement le champ de bataille !

» Généreux enfants ! sous vos armes éclatantes, réveillez-vous aux cris des alarmes et de la gloire. Combattez pour les vertes montagnes et pour les bords fleuris des fleuves de votre île !

» Pour venger et pour sauver l'Irlande, vous devez braver tous les périls de la guerre ! sortez de ce sommeil court mais profond, qui vous retenait sur vos cimes ardues, au milieu des neiges et des orages !

» Que tardez-vous ? Arrachez aux mains spoliatrices de l'étranger la terre de vos aïeux ! oubliez-vous donc et ses champs émaillés de fleurs, et ses palais, et ses tours superbes ?

» Ce n'est point par défaut de cœur et d'énergie que nous servons les étrangers gorgés de nos dépouilles ! oh ! non ! plût à Dieu que, tous unis, nous fussions déterminés à rester debout ensemble ou à tomber ensemble !

» O amertume de mon cœur ! proscrits et dispersés, nos princes et nos chefs sont errants sur la terre natale, à travers de sombres vallées et des forêts sauvages, traqués comme des loups, et chassés comme des bandits.

» Tandis qu'une horde féroce et sans remords règne sur nos plaines riantes, et que ses armées vindicatives nous enveloppent et nous ravissent le repos durant nos longues nuits !

» Non ! jusqu'à ce que vous les ayez écrasés dans le sang, nul rayon de joie ne pénétrera plus au fond de mon âme. Bataillons empourprés si brillants sous les armes, vos dangers font mes terreurs ?

» Car leur sauvage haine ne sera assouvie que lorsqu'ils

nous auront tous extirpés, branche et racine! Dieu vous guide et vous garde nuit et jour, et surtout à l'heure du combat!

» En avant, Montagnards, en avant! le ciel est avec vous. Soyez fiers de verser votre sang pour votre patrie. Ils doivent espérer le laurier du vainqueur, ceux qui ont pour cri de veille : *La liberté ou la mort!*

« Hélas! au lieu du beau chant de guerre des O'Byrne les Irlandais ont été réduits à répéter avec désespoir, les lamentationsque, depuis le règne d'Elisabeth, ils récitent sur la chute du Gaël.

« Pleurez, pleurez, car l'agonie et la honte enveloppent au loin le Gaël de leur sombre nuit. Tout grand, tout patriotique nom, sur lequel pourrait se reposer l'espoir de la nation, est tombé maintenant.

» Où sont-ils? Où sont-ils? Ce qui en reste se tord sous le sabre et la hache..... ou, pâles, fugitifs, ils ont, par leur fuite, attiré sur eux la confiscation et la misère.

» Foule en désordre qui se presse inactive sur le pont d'un navire qui sombre, attendant que la vague la couvre comme un linceul, ou ne luttant contre le naufrage que pour aller mourir au loin d'une mort inutile !

» Dupes de tous les caprices du sort, ces hommes qui ne sont plus que l'ombre du Gaël d'autrefois, ouvrent aux promesses menteuses qui l'atrophient, leur âme jadis libre et fière.

» Leur pouvoir est sans force, leur mâle courage même n'est plus qu'une souillure. Héros, un seul jour ! ! ! Et maintenant héroïsme trop chèrement payé, puisqu'il leur donne le droit de laisser leur cœur se flétrir dans les chaînes.

» Nuls rejetons d'une race de rois n'ornent plus leur tête du cimier brillant des batailles, mais, en revanche, tous dressent le rapide faucon à déployer ses ailes, ou du bruit de leurs chasses éveillent les montagnes.

» Mais tandis que nos cœurs saignent d'indignation, une heure peut sonner! Dans les plaines d'Erin, le coursier abattu et languissant bondit encore sous le cavalier qui pousse le cri de guerre.

» Nos palais résonnent sous les pieds de l'étranger, ou

s'humilient devant les blanches tours qui les dominent. La charrue a passé sur chaque terre sainte où les sages pesaient les droits des nations.

» Orgueilleuse île de Logua qui n'es plus rien, où tout est Angleterre ; va, tu n'es que honte et flétrissure ! Tes plaines, les cimes et les flots, jadis libres, de tes montagnes et de tes mers.... tout est avili, perdu, oublié !.....

» Le Gaël ne reconnaît plus sa patrie dans cette terre dégradée !..... Banba [1] ne reconnaît plus ses fils dans ces cœurs sans courage et dans ces bras sans vigueur.

» Naturalisées par les édits de l'étranger, les races de l'étranger l'envahissent et la dépouillent ; elles y règnent en souveraines, tandis que ses enfants se lamentent et mendient dans l'exil.

» Voyez, voyez, comme grossit la foule de ces gâteurs de nobles tiges ! Oh ! la barque de Dathy est le jouet des ondes, avec son mât brisé et sa voile en lambeaux.

» Hélas ! hélas ! la tempête hurle, la vague se tord à ses flancs et s'élance pour l'engloutir ; ses fils ne veulent point se réunir pour la sauver. Ah ! priez, priez donc pour elle à cette heure de danger et de mort ! »

L'EXPULSION DE SHANE-BUI [2].

« Aimables filles de l'Irlande, ouvrez enfin vos yeux trop longtemps chargés de tristesse. Le jour est venu où vos héros vont se lever, et la désolation et l'effroi se répandre parmi nos ennemis. Nulle bande *Sassanach* [3] n'entassera plus dans

[1] Vieux mot irlandais : *Ile des belles femmes.*

[2] *Shane-Bui*, en vieil irlandais, *Jean-le-Jaune, l'Orange Jack* de l'Angleterre est le sobriquet donné aux Anglais qui accompagnaient Guillaume III en Irlande, cette personnification remplaça alors celle de *John Bull.*

[3] *Sassenach*, mot gaëlique qui a cours en Écosse pour désigner un étran-

notre pays misère sur misère : le brave ne portera plus les chaînes de la servitude, et, en chantant gloire à Dieu, il garrottera à son tour les mains de *Shane-Bui*.

» Quoique spoliés de la terre où nos pères ont régné, et attachés à la herse et à la charrue, nous ayons subi avec faiblesse le joug d'un Pharaon dur et cruel ; cependant lorsque Charles s'avancera au bruit de ses tambours, nul Williamite ne tiendra devant lui. Quand les Stuarts reviendront, ceux qui se sont si longtemps gorgés de nos dépouilles, prendront honteusement la fuite, et la terre d'Erin ne sera plus écrasée par *Shane-Bui*.

« Les Gadelians[1], mes enfants, règneront de nouveau sur notre île, et nos spoliateurs seront, à leur tour, esclaves comme vous l'êtes aujourd'hui ; un soldat de l'Irlande commandera les soldats de l'Irlande ; nos cités se réjouiront dans leur triomphe ; la messe sera chantée, les cloches sonneront, tout clan aura son barde ; la terreur et la honte se ligueront pour nous délivrer de nos tyrans et du maudit *Shane-Bui*.

CARRIGAHOOLY CASTLE, — GRANA UILE.

L'ancien palais de la reine de l'Ouest, situé à l'entrée d'une baie ou d'un passage dans lequel les eaux vertes de l'Océan semblent n'entrer qu'avec peine, et au dessus duquel s'élèvent de hautes et sauvages bruyères, est une re-

ger, fut donné aux Saxons. Selon d'autres, le mot *sassanach* dérive de *sa's*, instrument, et *anacar*, affliction, pour désigner les Anglais qui ont toujours été pour l'Irlande un instrument d'affliction....., un fléau.

[1] Ce mot paraît être une corruption de *Guidhelian*, dérivé de *Guidhe*, qui, en vieil irlandais, signifie *prière, intercession*. Les *Gadelians* sont donc les hommes de la prière, c'est à dire les *fidèles*, les *vrais croyants*, en un mot, les *catholiques*.

traite, pour ainsi dire, séparée du reste du monde et présente un vaste tableau de désolation et de silence.

Grace O'Maly, ou comme elle fut appelée dans les inspirations poétiques des bardes de son siècle et des âges suivants, Grana Uile, dame de ce château, était fille d'Owen O'Maly, dont le caractère et la qualité, sont brièvement esquissés par ces mots de la reine Élisabeth : « O'Maylle, qui est irlandais d'origine, puissant en navires et en marins, vint également à la cour » (O'Maylle came likewise (to court), who is an original Irishman, strong in galleys and seamen).

Dès son enfance, Grace devint la compagne de son père dans ses expéditions le long de la côte occidentale, et prit le goût de l'élément humide et de la vie aventureuse des marins. Inaccessible à la crainte, elle était toujours la première à l'heure du danger; la terreur de son nom s'étendait sur tout ce rivage qui voyait enlever ses troupeaux et ses trésors par la redoutable flotte de la fille d'Owen. Les hommes les plus audacieux se réunissaient à l'envi sous un drapeau que suivait partout la victoire, et se glorifiaient de servir sous les ordres d'une princesse guerrière, dont la valeur et l'habileté assuraient le succès de toutes les entreprises. La flotte de Grace devint considérable ; ses plus grands navires, quand ils se reposaient, jetaient l'ancre dans la rade de l'île de Clew, et les plus petits, qui escortaient sa galère jusqu'au port, étaient amarrés immédiatement au dessous des murs du château.

Sa réputation s'étendit au loin et parvint jusqu'aux oreilles d'Élisabeth qui offrit une récompense à celui qui parviendrait à s'emparer de cette femme redoutable. Après cet arrêt de la souveraine, Grace prit toutes ses précautions pour déjouer la trahison et éviter une surprise ; elle fit faire au mur de sa chambre qui se trouvait au bord de la mer, une ouverture par laquelle passait un cable attaché d'un côté à son yacht et de l'autre tourné autour des colonnes de son lit; puis décidée à se mettre hors des atteintes des traîtres, et possédant une âme noble et fière, elle résolut d'abandonner son genre de

vie, et d'aller à la cour d'Angleterre se livrer à la clémence de la reine de la Grande-Bretagne. Cette résolution prise, elle mit à la voile pour Londres, avec sa flotte, et recommandée par des lettres du vice-roi, elle se présenta à Élisabeth qui la reçut avec bonté et lui accorda son pardon.

Il est probable, d'ailleurs, que l'orgueilleuse souveraine n'eut jamais l'intention sérieuse de maltraiter cette femme singulière et intrépide; mais sa vanité desirait sans doute recevoir la soumission de cette espèce de rivale. Aussi, la réception de Grâce à la cour se fit-elle avec pompe.

En 1753 et sous le gouvernement du duc de Dorset, en Irlande, on composa une chanson sur l'air populaire de Grana Uile, chanson que l'on trouvera dans ce recueil et dont les allusions sont faciles à saisir.

Un siècle même après la capitulation de Limerick, l'Irlande présentait un spectacle d'oppression, de souffrance, de résignation et de patience qui excita l'étonnement et la pitié de tous les peuples de l'Europe. Proscrits dans leur pays, laboureurs sur leurs terres, les Irlandais tiraient des pierres de leurs domaines pour bâtir des palais destinés à entretenir le luxe et la magnificence de leurs oppresseurs. Ils travaillaient ainsi pour les descendants de ces sujets hypocrites et félons qui avaient massacré leur roi, ou pour les soldats étrangers de ce prince sombre et ambitieux qui, corrompant la loyauté des enfants en les indisposant contre les auteurs de leurs jours finit par occuper le trône de leur père exilé.

Sous le joug affreux des lois pénales que les catholiques avaient supporté si longtemps, l'exercice de la religion était regardé comme un crime; l'éducation des enfants fut également défendue; les prêtres catholiques furent proscrits; l'acquisition de propriétés était absolument prohibée; les catholiques étaient exclus de tous les emplois de l'état, du barreau, de l'armée, de la marine, des corps municipaux, et des corporations privilégiées. Ils avaient tout perdu en combattant pour la cause des Stuarts et les vainqueurs avaient fait un usage rigoureux de leur victoire. Les catholiques étaient désar-

més dans toute l'île, et les protestants qu'une haine farouche éloignait de la famille exilée, étaient armés et unis. L'influence personnelle du comte de Chesterfield, qui était Lord lieutenant, en 1745, et qui s'était rendu très populaire, est généralement regardée comme ayant contribué à maintenir l'Irlande en paix pendant cette dangereuse année.

Dans les chants jacobites insérés dans ce volume, respire le caractère national des Irlandais. Leur amour pour les Stuarts n'était pas le seul motif qui les avait portés à prendre les armes : ils voulaient se venger eux-mêmes sur les Saxons (qui sont généralement les Anglais et les protestants d'Irlande) de la défaite qu'ils avaient éprouvée sous Guillaume III et de la tyrannie qui en était résultée pour leur parti et leur religion. Bien que nous admettions que l'oppression de leur parti (si *parti* est un terme applicable à une nation entière) et celle de leur religion combinées avec l'esprit de vengeance ait eu sur leur décision de prendre les armes une influence très grande, nous n'en sommes pas moins convaincus que l'affection pour la famille des Stuarts n'ait eu en cela une part tout aussi considérable. Toujours est-il qu'à ce moment le nom des Stuarts renouvelle parmi les plus basses classes de l'Irlande des associations du caractère le plus enthousiaste, quoiqu'elles parlent de Jacques II avec un extrême mépris et le désignent par un terme énergique qui lui est généralement appliqué. Sa fameuse exclamation à la bataille de la Boyne : — *Oh! épargnez mes sujets Anglais!* au lieu de lui obtenir la louange d'avoir souhaité montrer quelque douceur envers ceux qu'il regardait toujours comme ses compatriotes, malgré leur opposition à sa cause, fut interprétée par ses partisans Irlandais en un desir de leur préférer des Anglais en toute occasion. La célèbre réplique de l'officier captif à Guillaume, que : *si les armées changeaient de généraux, la victoire pourrait bien changer de côté*, est soigneusement rappelée et chaque infortune survenue dans la guerre de la révolution est mise à la charge de Jacques II et de son manque de courage. Les Irlandais attribuent généralement les succès de Guillaume tant à cette circonstance qu'à l'éloignement de Jacques pour la cruauté

qui l'empêchait de mettre à profit tous les avantages qui tombaient en son pouvoir. Ce sentiment est en partie transporté dans l'épithète de *mépris* qu'ils attachent généralement à son nom, comme nous l'avons déjà dit, épithète qui n'exprime toutefois qu'une désaffection envers lui seul, mais nullement envers sa famille. Le chant du *Vengeur*, dans l'original irlandais, vient appuyer ce que nous avançons.

O Ciel ! si je voyais poindre cette aube si longtemps désirée, je bondirais avec orgueil... et mes houras monteraient jusqu'aux cieux, tandis que des feux de joie brilleraient sur toutes les montagnes... Nos cors et nos clairons sonneraient des fanfares, des milliers d'acclamations s'éléveraient dans les airs, si nos fers étaient brisés.

O Chefs d'Ulster, quand marcherez-vous en avant, quand jetterez-vous aux vents votre formidable cri de guerre ? Les maux d'Erin appellent hautement votre épée. Rouges étoiles des combats ! O'Donnel ! O'Neil !

Illustre maison d'O'Connor, levez-vous, levez-vous hardiment comme l'aigle quand il prend son essor ! Ne sauriez-vous pas vous soustraire encore une fois au joug du Saxon, fils dégénérés des Mac Murchad, des O'Byrne, des O'Toole ?

Monomia des druides, verte habitation du chant, où sont-ils tes ménestrels,—pourquoi dorment-ils si longtemps ? n'as-tu plus un barde qui vive, plus aucun barde qui veille comme faisaient jadis ces nobles fils du Chanson, les bardes des illustres chefs de Munster, les Mac Carthy, les O'Brien, les O'Sullivan More ?

Oh ! quittez vos retraites !... Arrivez imposants comme les flots de la mer quand ils se précipitent vers le rivage, et se heurtent en mugissant contre les promontoires, siéges des tempêtes ! Des milliers d'exclamations s'élèveront dans les airs quand les fers d'Erin seront brisés.

Ces sentiments prouvent clairement que la « *passion maîtresse* » qui « absorbe tout le reste, » était le désir de venger leurs malheurs.

Les noms mentionnés dans ce chant sont ceux des principales familles de l'Irlande, dont plusieurs cependant étaient ennemies déclarées des Stuarts. Nous ne saurions passer sous silence l'étrange espérance que ces poëtes entretiennent sur la nature des projets des Stuarts. Ils les appellent non pour venir se réinstaller sur le trône de leurs pères, mais pour les aider eux-mêmes à tirer vengeance du Saxon « au cœur de pierre. » Rien cependant ne saurait être plus naturel, les Irlandais jacobites, les catholiques enfin, étaient dans

l'habitude de réclamer et d'appeler les Stuarts comme étant de race Milésienne, originairement issus de Fergus et des Celtes d'Irlande.

L'air de *Brown Driminne*[1] est incontestablement beau, néanmoins ce n'est pas l'air en lui-même, mais plutôt les associations et les souvenirs auxquels il se rattache, qui le rendent si cher au peuple. Il est à peine un paysan dans le sud de l'Irlande qui ne l'ait entendu et chanté.

Oh ! dis ma brune Driminne, — belle et soyeuse entre les génisses, où sont-ils tes frères au cœur fort, la dernière espérance de ta race ? — Trop long et trop profond est le sommeil dont ils sont pris ! — Pourquoi ne s'éveillent-ils pas ?

Mes fils au cœur fort sont tombés, ils ne verront plus la clarté du jour. Tous dorment à l'ombre dans leur demeure d'argile ; — un froid gazon les couvre, ils n'entendent pas tes cris ; et si les Français ne viennent pas à mon aide, je ne pourrai plus me relever !

Illustre Chef des Français où es-tu ? Nos regards sont fixés sur toi. — Tes grands vaisseaux s'avancent-ils en force sur la mer ? Ah ! dans la dernière lutte d'Erin... dans la lutte suprême, si tu tardes, si tu balances, jamais plus l'aube ne poindra dans la nuit du Gaël.

Mais qu'ils viennent mes libérateurs ! Comme les feuilles sur les arbres, un nouveau peuple surgira, et des profondeurs de leurs montagnes leur cri de guerre à mes cris répondra !...

Les Saxons rencontreront mon peuple en bataille et il les chassera bien au loin, il les lancera en avant comme une vieille chaussure du pied.

Sur les montagnes, par les vallées ils se presseront dans leur déroute.

Aux cinq extrémités d'Erin retentiront nos cris de triomphe ; mes frères, tous unis, béniront l'heureux jour où ils auront chassé les Saxons au cœur de pierre.

On n'a que fort peu écrit sur l'histoire des Jacobites d'Irlande, pourtant ce serait un sujet intéressant et qui, de nos jours, pourrait être traité sans exciter aucun sentiment d'aigreur.

(1) Nom favori d'une génisse par laquelle l'Irlande est ici allégoriquement représentée. Les cinq parties d'Erin sont les cinq royaumes, Munster, Ulster, Connaught, Leinster et Meath, entre lesquels l'Irlande était divisée sous la dynastie Milésienne.

THOMAS MOORE.

Mélodies irlandaises.

L'élégant poëte Thomas Moore ayant imité dans ses *Mélodies* un grand nombre de légendes de son pays natal, nous croyons devoir ajouter à l'analyse des principales productions des bardes irlandais celle de quelques-unes de leur brillant successeur dont nous avons publié les premiers les chefs-d'œuvre poétiques dans notre *Bibliothèque Anglo-Française*.

« Il est impossible de faire dans des termes ordinaires, l'éloge de notre illustre Barde; son nom seul éveille les plus nobles sentiments. Nous l'admirons, non seulement comme un des premiers hommes de notre époque, mais bien plus encore comme le défenseur le plus ardent d'une liberté universelle, et surtout de celle de son pays. Nous le saluons cet homme qui a défendu courageusement les droits de sa patrie, et qui n'a pas craint de dénoncer l'injustice de ses oppresseurs. Quel contraste glorieux avec cette race de renégats qui l'a précédé. Mous avons eu nos poëtes : les Parnelle, les Roscomon et les Goldsmith, hommes de mérite sans contredit, et fort célèbres à leur époque ; mais ces Irlandais ont dédaigné de nommer même le malheureux sol qui les a vus naître. Il fut réservé à Moore de marcher dans une voie jusqu'ici inconnue, et croyez-nous, son exemple ne sera pas perdu pour ses compatriotes. L'esprit de la nation se révèle. La littérature irlandaise reprendra bientôt le rang qui lui est dû ; il ne manque pas d'hommes de talent dans un pays si justement nommé le sol privilégié de la musique et de la poésie. Il me semble entendre nos anciens bardes appeler la jeunesse à

marcher sur leurs traces et à revendiquer leur antique gloire. Moore, en parlant de l'Irlande, devait s'exprimer en poète. Pouvait-il en être autrement! comment pourrait-il traiter ce sujet sans se sentir inspiré par le souvenir de nos bardes? Quel est celui d'entre nous qui ne se dévouerait pas pour son pays? Quel est l'homme qui pourrait contempler avec indifférence cette patrie, la terre des braves, cette patrie, le séjour de la beauté, de la sainteté, de la poésie et de la sagesse, où repose tout ce qui mérite d'être aimé et tout ce qui nous est le plus cher. »

Tel est le jugement qu'a porté sur le barde national de l'Irlande le charmant poète Furlong, qui assista peu de temps avant sa mort, à un dîner public à Dublin, auquel présidait le célèbre patriote O'Connell. Ce jugement semble être confirmé par les contemporains. — En effet malgré le grand nombre de littérateurs qui ont vu le jour en Irlande, leur patrie jouit à peine d'un seul rayon de ce génie qui répand tant de lustre sur la Grande-Bretagne. Congrève fut un renégat; le hasard avait fait un patriote de Swift, tandis que Goldsmith porta la faiblesse jusqu'à témoigner son dédain pour un peuple dont il conserva toujours l'accent. Il serait facile de prolonger cette liste des enfants ingrats d'Érin; mais nous en détournons avec plaisir nos regards pour les fixer sur celui qui est une exception aussi honorable pour son pays. — C'est avec orgueil que l'Irlande proclame Moore son poète favori, son poète national par excellence. Le nom et les malheurs de la patrie vivront à jamais dans ses chants. Tant que dureront le goût, le patriotisme et l'amour des lettres, le nom de l'Irlande retentira dans les chansons ravissantes des jeunes filles de la verte Érin.

Les mélodies de Moore brûlent d'un feu sacré qui pénètre l'âme de ses lecteurs. Il faudrait être dépourvu de tout patriotisme et de tout enthousiasme pour rester insensible aux créations harmonieuses d'un poète qui a su marier les airs inimitables et parfois originaux de son pays à un langage passionné et à des sentiments qui trouveront de l'écho dans tous les cœurs généreux. Tous les efforts du poète ont tendu vers

l'affranchissement de son pays. Dans les Adorateurs de feu de Lallah Rook il a peint les malheurs et les nobles sentiments des Irlandais; dans les Mémoires du capitaine Rock, il a accompli une tâche difficile. Le talent transcendant de l'écrivain a contraint le Saxon à lire, en dépit de ses préjugés, une véritable histoire de cette malheureuse Irlande, sur laquelle s'est appesantie pendant des siècles la main de fer de ses oppresseurs.

Patriote, Moore mérite des couronnes civiques; poète, il est sans rival depuis la mort de son ami Byron; prosateur, il occupe un rang distingué parmi les premiers écrivains de la Grande-Bretagne.

Quelque grande que soit la popularité que Lallah Rook valut à notre poète, c'est comme auteur des Mélodies irlandaises que son nom parviendra à la postérité. —C'est en parlant de lui que Byron a dit : « Moore est du petit nombre des auteurs qui survivent à leur siècle; son nom vivra dans ses Mélodies irlandaises qui dureront aussi longtemps que l'Irlande, la musique et la poésie. »

On s'en convaincra facilement d'après les fragments suivants que nous extrayons au hasard.

Far dearer the grave or the prison
Illum'd by one patriot name
Than the trophies of all who have risen
On Liberty's ruins to fame.

« Oh! plus chère que les trophées de tous ceux qui se sont élevés à la gloire sur les ruines de la liberté, est la tombe ou la prison illustrée par le nom d'un martyr de la patrie! »

Forget not the field where they perished
The truest the last of the brave

All gone and the bright hope they cherished
Gone with them and quenched in the grave.

« N'oublions pas le champ de bataille où périrent les plus fidèles et les derniers des braves. — Tous sont tombés! — La brillante espérance que nous avions chérie, disparut avec eux, et s'éteignit dans leur tombeau! »

There is a world where souls are free
Where tyrants taint not nature's bliss
Oh if death that world's opening be
Who would live a slave in this.

« Il est un monde où les âmes sont libres, où les tyrans ne corrompent pas les dons de la nature : si la mort n'est que l'entrée de ce monde brillant, oh! qui voudrait vivre esclave en celui-ci? »

En parlant de Brien Boroimbe, grand monarque d'Irlande, qui fut tué à la bataille de Clontarf, au commencement du onzième siècle, après avoir défait les Danois dans vingt-cinq engagements, il s'écrie :

« Non, liberté! jamais nous ne renoncerons à tes sourires. Va, dis aux usurpateurs qu'il est plus doux de saigner un siècle sur ton autel que de dormir un moment dans les fers. »

Voici des fragments détachés d'autres mélodies :

« Le jeune ménestrel est parti pour la guerre : il est dans les rangs de la mort..... Le ménestrel tomba, mais la chaîne de l'ennemi ne put courber son âme altière..... Nulle chaîne ne te souillera, s'écria-t-il (en s'adressant à sa harpe dont il venait d'arracher les cordes), ô toi chantre immortel de l'amour et de la valeur! tes accords furent faits pour les cœurs libres et purs : ils ne résonneront jamais dans l'esclavage...........

» Oh! où est l'esclave si avili, condamné à d'infâmes chaînes,

qui languirait bassement sous le poids de ses fers lorsque, d'un seul effort, il pourrait les briser ! Quelle âme, dont les maux la dégradent, attendrait que le temps eût flétri sa vigueur, quand d'un vol courageux elle peut s'élancer vers le trône de celui qui la créa....... »

En s'adressant à sa patrie le poète s'écrie :

. . . .

Wert thou all that I wish thee— great, glorious and free
First flower of the earth and first gem of the sea.

« Garder ton souvenir ! ah ! tant que la vie fera palpiter mon cœur, il n'oubliera pas la patrie délaissée.... Si tu étais tout ce que je desire, grande, libre et glorieuse, première fleur de la terre et diamant de la mer..., je pourrais te chanter d'un cœur plus fier.... Non, non, les chaînes qui empêchent ton sang de circuler ne font que te rendre plus chère à tes fils. »

Et plus loin :

« N'oublions pas le champ de bataille où périrent les plus fidèles et les derniers des braves. Tous sont tombés... Oh ! si nous pouvions arracher à la mort ces cœurs palpitants, pour livrer encore une fois à la face du ciel le combat de la liberté. Si la chaîne que la tyrannie riva autour de nous pouvait se briser un instant, il ne serait donné ni à l'homme, ni aux cieux de laisser des tyrans la forger de nouveau.

» Mais l'heure est passée... quoique le nom de notre vainqueur puisse vivre dans l'histoire, maudite soit la marche du conquérant qui foule aux pieds des cœurs nobles et libres. »

Appel au combat.

« Qui ne voudrait sortir d'une vie sans liberté? pour un jour de liberté qui ne voudrait mourir? Écoutez! écoutez!... C'est la trompette! l'appel du brave, le chant de mort des tyrans et le glas de l'esclave!... Notre pays est baigné dans son sang... oh ! volons à son aide.

» En avant, marchons au combat! les héros qui versent leur sang pour la vertu, pour la patrie sont seuls des héros. Si la liberté est bannie de ce monde, ne désespérons pas : aux cieux du moins nous la retrouverons! les morts ne craignent plus les tyrans, la tombe n'a point de chaînes! »

Avant la bataille.

« Par l'espérance qui bondit au dedans de nous, précurseur du combat de demain; par ce soleil dont la lumière nous apportera les chaînes ou la liberté, la mort ou la vie. — Oh! rappelons-nous que l'existence ne peut avoir de charmes pour celui qui ne vit pas libre! Comme l'astre du jour disparaît sous les vagues, ainsi un héros descend au cercueil au milieu de la rosée des larmes des nations. Heureux celui dont le déclin est adouci par les sourires de la famille... Mais combien meurent plus glorieusement ceux qui ferment les yeux sur le sein de la victoire.

» Courbé sur les charbons mourants de son feu de garde, l'ennemi pâlit, tandis que son cœur lui rappelle le champ de bataille où fut obscurci l'éclat de sa gloire! que jamais il ne rattache la chaîne dont nous nous affranchîmes alors! Écoutez! le cor des combats nous appelle, oh! avant le retour du soir, puissions-nous faire circuler en triomphe cette coupe guerrière (*la corna*). Plus d'un cœur qui maintenant bat vite, ce soir, froid et glacé, sommeillera pour jamais, et ne s'éveillera plus, même au cri de la victoire; mais quel glorieux sommeil que celui du héros sur lequel pleurera l'univers étonné! »

Après le combat.

« La nuit s'abaissa sur le chemin des vainqueurs : l'éclair fit entrevoir la colline éloignée où ceux qui perdirent ce jour terrible, s'assemblèrent, épuisés et en petit nombre, mais encore intrépides! l'espoir du guerrier, l'ardeur du patriote

à jamais obscurci, à jamais traversé! ah! qui dira ce qu'éprouvent les braves quand tout est perdu, hors la vie et l'honneur?

» La triste et dernière heure du rêve de la liberté, de la lutte du courage, s'écoula lentement, tandis que silencieux ils veillaient, attendant que le premier rayon du matin brillât et leur prêtât sa lumière pour mourir. »

Presque toutes les nations ont une espèce de musique primitive qui leur est particulière, et dont les airs et les mélodies plaisent également au peuple et aux esprits cultivés; les enfants, bercés au son de ces mélodies, en conservent un souvenir qui ne s'efface jamais; l'impression ainsi produite sur l'imagination se transmet de génération en génération : le génie qui le premier les marie à la poésie, acquiert des droits à la reconnaissance éternelle de son pays.

« Mes souvenirs se reportent avec plaisir (s'écrie le poëte, dans la préface qu'il plaça en tête de la dernière édition de ses œuvres complètes) à cette première partie de ma vie, lorsque j'ai conçu l'idée de faire passer dans mes vers le langage si tendre et si éloquent des airs ravissants de mon pays natal. Je me sens entraîné à parler des impressions et des influences sous l'empire desquelles je me suis décidé à marier la musique à la poésie. C'est au zèle et aux recherches de M. Bunting que son pays est redevable de ces vieux airs nationaux qu'il a su conserver sous le joug des *lois pénales*. La musique de l'Irlande partagea le même sort que le peuple, tous deux furent proscrits. Les admirateurs de cette musique firent un dernier effort pour conserver à leur pays le seul bien qu'il a pu sauver du naufrage de ses libertés, dans un congrès scientifique tenu à Belfast en 1792, auquel assistaient deux ou trois ménestrels, les seuls qui survécurent à cet ordre.

» Les principes démocratiques qui se répandaient si rapidement en Europe réveillèrent en Irlande l'esprit patriotique, et préparèrent ainsi un brillant accueil à un ouvrage qui flattait l'amour-propre national, en offrant des preuves irrécusables de l'antique civilisation de ce pays.

» Ce fut en 1797 que la lecture de cet ouvrage me fit connaître pour la première fois les beautés de notre musique nationale. Edouard Hudson, ami de ma famille, qui devint plus tard victime de son patriotisme, me dévoila cette mine riche des mélodies irlandaises. Mes œuvres poétiques doivent aux travaux de Bunting l'accueil favorable qu'elles ont reçu du public.

» Je me suis lié, vers la même époque, avec le jeune Emmet, qui devint bientôt mon ami intime. Il faisait partie d'une classe plus avancée que la mienne lorsque je fus reçu membre d'une *société délibérante* établie parmi les élèves de l'Université. Son savoir, son éloquence, non moins que la pureté de ses mœurs et la douceur de ses manières lui valurent l'estime générale. Nos assemblées se tenaient dans les appartements des élèves.

» Après avoir démontré combien les républiques de l'antiquité avaient contribué à l'avancement des lettres et des sciences, il vint à parler de la république française, qui offrait alors aux yeux du monde l'exemple dangereux de ses innovations. Faisant allusion à ce qu'on rapporte de César, qui, en traversant le Rubicon à la nage, parvint à emporter avec lui ses Commentaires et son épée : « C'est ainsi, s'écrie le jeune enthousiaste, que la France navigue à travers une mer orageuse et sanglante : d'une main elle brandit le glaive contre ses agresseurs, tandis que de l'autre elle garantit le dépôt sacré des sciences et des lettres de ces flots sanglants, au milieu desquels elle se débat. » Je me souviens de l'avoir entendu dire, dans un autre de ses discours : « Lorsqu'un peuple à la fois puissant et éclairé s'aperçoit enfin combien son gouvernement est arriéré, que lui reste-t-il à faire en pareil cas? C'est d'élever le gouvernement à la hauteur de la nation........................ » Emmet s'asseyait souvent à côté de moi, tandis que je jouais. Je me souviens qu'un jour il se leva précipitamment comme un homme qui sort d'un rêve, au moment où je venais de jouer un air martial, et s'écria : « Oh! que ne suis-je à la tête de vingt mille hommes marchant au son de cet air ! »

» Le jeune Emmet, après avoir été enveloppé dans une

série d'insurrections, fut enfin arrêté au moment où il retardait sa fuite dans l'attente d'une dernière entrevue avec sa fiancée, fille du célèbre Curran, et dont Washington Irving a peint la cruelle destinée avec tant de pathétique.

» J'étais bien loin de croire alors qu'un de ses airs favoris servirait d'interprète à l'appel touchant qu'il adressa à la postérité à l'heure de sa condamnation.

«Le flambeau de ma vie vient de s'éteindre; ma carrière » est terminée; le tombeau s'entr'ouvre pour me recevoir et » j'y descends. Je ne demande qu'une seule grâce avant de » quitter ce monde. C'est qu'il me laisse reposer en silence : » que personne n'inscrive mon épitaphe, car il n'existe pas » d'homme qui connaisse mes sentiments et qui puisse » les défendre ; que les préjugés ou l'ignorance ne les calom» nient pas; qu'ils reposent ainsi que moi dans la paix et dans » le silence; que ma tombe reste sans inscription jusqu'à ce » que d'autres temps et d'autres hommes puissent rendre jus» tice à mon caractère. »

» Voici les paroles que ce discours touchant m'inspira :

Oh! breathe not his name, let it sleep in the shade
Where cold and unhonour'd his relics are laid :
Sad, silent and dark be the tears that we shed,
As the night dew that falls on the grass over his head!

But the night dew that falls, though in silence it weeps,
Shall brighten with verdure the grave where he sleeps;
And the tear that we shed, though in secret it rolls,
Shall long keep his memory green in our souls.

» Oh? ne murmurez pas son nom... qu'il repose dans l'ombre où froids et sans honneurs ses restes furent ensevelis! Tristes, mornes et silencieux comme la froide rosée des nuits, sont les pleurs que nous versons sur l'herbe qui recouvre sa tête!

» Mais la rosée, bien qu'elle tombe en silence, fera rever-

dir la fosse où il dort, et nos larmes, quoiqu'en secret elles coulent, garderont sa mémoire vivante dans nos cœurs! »

» Je ne devais pas être moins surpris qu'un autre de ces chants plaintifs se graverait dans les cœurs de ses compatriotes en s'associant au souvenir de la fiancée dont le généreux dévouement partagea avec sa patrie ses derniers vœux.

» Bien que j'eusse senti vivement les beautés qu'inspirèrent de pareils accords, je n'avais pas encore écrit de vers sur cette musique. Mes premiers essais comme champion de la cause populaire parurent dans le journal *la Presse*, fondé par le célèbre Arthur O'Connor, Thomas Additt Emmet et autres chefs des *Irlandais unis.* » Au nombre des jeunes gens renvoyés de l'Université pour avoir refusé de répondre à des questions qui pouvaient compromettre leurs camarades, se trouvèrent deux frères, dont l'un, après avoir pris une part distinguée dans toutes les entreprises de Napoléon, a été promu au grade de général. (Moore parle ensuite d'une conversation intéressante qu'il eut avec ce général il y a quelques années en Normandie, dans un voyage à Bayeux, et qui roula sur l'époque de leurs études, sur les amis de leur jeunesse, et sur les scènes orageuses qui marquèrent la vie du général. « C'est sous l'empire de ces événements mémorables que naquit et se développa le sentiment qui plus tard se fit connaître dans la musique de ma patrie. » L'on sait que plusieurs des mélodies de Moore renferment des allusions politiques.)

When first I met thee warm and young fut le plus populaire de ses chants. Lord Byron lui dit dans une lettre : « J'ai appris que vous avez quitté Chetsworth, où votre mélodie a produit le plus grand effet. Je vous ai déjà dit que c'est une de vos meilleures productions, quoique ce scélérat de.... vous ait engagé à en supprimer une partie. »

Le gouvernement de l'Irlande, las de ses exécutions, finit par accorder aux chefs de l'insurrection le choix de l'exil ou d'une prison perpétuelle. Avant leur départ, il leur fut permis de dire à leurs amis un dernier adieu. — « J'ai visité, dit l'auteur, Édouard Hudson dans la prison de Kilmainham, où il passa quatre ou cinq mois. Chaque jour lui apporta la triste

nouvelle du supplice d'un de ses amis. Il attendait son tour. Pour se distraire dans sa solitude, il crayonnait un dessin qui représentait l'origine fabuleuse de la harpe irlandaise, circonstance qui m'inspira ce chant :

'Tis believ'd that this harp, which I wake now for thee
Was a siren of old, who sung under the sea;
And who, often at eve, through the bright billow rov'd,
To meet, on the green shore, a youth whom she lov'd.
But she lov'd him in vain, for he left her to weep,
And in tears, all the night, her gold ringlets to steep,
Till Heaven look'd, with pity, on true love so warm,
And changed to this soft harp the sea-maiden form.
Still her bosom rose fair — still her cheek smiled the same
While her sea-beauties gracefully curled round the frame,
And her hair, shedding tear drops from all its bright rings,
Fell over her white arm, to make the gold strings.

« On croit que cette harpe, que j'éveille maintenant pour toi, était jadis une Syrène qui chantait sous la mer, et qui souvent au soir traversait les vagues brillantes pour venir sur le vert rivage à la rencontre du bien-aimé!

» Mais elle aimait en vain ; il la laissa pleurer et baigner de ses larmes toute la nuit ses longues tresses, jusqu'à ce que le ciel, prenant pitié d'un amour si tendre et si vrai, métamorphosa en cette douce harpe la vierge des mers !

» Son beau sein s'éleva comme auparavant, ses joues sourirent encore de même, son corps se courba gracieusement; ses cheveux distillant des pleurs de chaque brillante boucle, recouvrirent ses bras de neige, et devinrent des cordes d'or. »

Les paroles que Moore a écrites pour un autre de ces airs inimitables, auquels aucun poète ne saurait rendre justice, devinrent célèbres par l'effet qu'elles produisirent sur l'esprit de Lucretia Davidson, dont l'histoire est racontée d'une ma-

nière si touchante par le Quarterly-Review. Le sentiment qui lui fit placer une harpe éolienne dans une croisée de ses appartements pour inspirer sa muse, la portait à entendre ce chant à l'heure du crépuscule, afin d'augmenter l'effet qu'il produisait sur elle. Toutes les fois qu'elle l'entendait, elle pâlissait, et même parfois s'évanouissait : néanmoins ce chant favori inspira les vers touchants qu'elle adressa à sa sœur à l'âge de quinze ans.

Il sera difficile de lire sans émotions cette courte vie privée insérée dans le *Quaterly Review* et traduite par M. Amédée Pichot. Il ne m'est pas possible d'y penser sans que mon cœur ne s'emplisse de larmes. Si je savais peindre, je ferais le portrait de *Lucretia*. On la devine dans ces stances qu'elle écrivit à l'âge de quinze ans.

« Étoile du soir ! astre étincelant, diamant de la couronne du ciel. Ah ! si mon âme était libre, comme elle prendrait son essor vers toi !

» Que tu es calme et belle ! Semblable à la clarté pure d'une lampe allumée sur l'autel de la vertu ! Ah ! sans doute le monde brillant que tu es fière de contenir ne fut jamais ni perdu, ni racheté !

» Là, des êtres purs comme l'aile des cieux mêlent en commun leurs espérances et leur félicité, pendant que les anges font vibrer leurs lyres, et que les séraphins forment un dais avec leurs ailes étendues.

» Là, des jours sans nuages, des nuits brillantes sont éclairées par le reflet des clartés célestes. Là, se succèdent rapidement les saisons et les années inaperçues, et sans laisser de regrets à l'âme.

» Petite étoile étincelante du soir, diamant posé sur le bandeau bleu du ciel, avec quelle ivresse je volerai vers toi dès que mon âme sera libre ! »

Elle est libre ! ! !

Nous devons à madame Valmore les vers suivants sur la mort de cette intéressante jeune personne :

Non je ne veux plus vivre en ce séjour servile.
ANDRÉ CHÉNIER.

Muse à la voix d'enfant! quelle route épineuse
Déchira tes pieds d'ange égarés loin des cieux?
Quels épis indigents, fugitive glaneuse,
Nourriront tes destins frêles et gracieux!
Fleur étrangère! en vain l'eau coule entre ta rive
Et mon rivage, un flot m'attire aux malheureux.
Je suis leur écho triste où leur plainte m'arrive :
Près de moi, loin de moi, j'ai des larmes pour eux!

Oh! que d'êtres charmants étonnés de la terre,
Ne sachant où porter leur âme solitaire,
Malades de la vie, altérés d'en guérir,
Au milieu de leurs jours s'arrêtent pour mourir!

Tu pleurais de l'entrave attachée à tes ailes,
Toi! replongeant ton vol dans le ciel étoilé,
Sur ton astre tremblant aux pâles étincelles,
Tu consolais tes yeux d'un sommeil envolé.

Eh bien! ton front brûlant est voilé sous l'argile;
Ton âme est échappée à sa prison fragile;
Un tissu délicat se brise sans effort;
Ainsi l'œuf au soleil éclate après l'orage;
L'ange qu'il enfermait a ressaisi l'essor,
Et ton dernier soupir fut un cri de courage!
Ne demandais-tu pas ce repos virginal?
Sur ta tombe innocente un oiseau matinal
Ne va-t-il pas verser quelque suave plainte,
Douce comme ta voix, ta douce voix éteinte?
La rosée en tombant de ton jeune cyprès,

Ne baigne-t-elle pas ton sommeil calme et frais?
Dis! ne souris-tu pas quand ta rêveuse étoile,
Le soir dans ses rayons humides et flottants
Glisse un chaste baiser sur la pudique toile,
Où le ciel, qui t'aimait, plongea tes beaux printemps!
Non! tu ne voudrais plus cueillir nos fleurs avares
Dont les âcres parfums tourmentaient ta raison;
De nos rangs consternés, libre, tu te sépares,
Et tu ne bois plus l'air où roule le poison.
Le monde t'a fait peur; de ses bruits alarmée,
Tu te penchas, soumise et vierge, sous la mort,
Et tu t'envolas, fleur fermée,
T'épanouir aux feux qui n'ont pas de remords.

Tu ne vins pas, d'un jour prolongeant ton voyage,
Tenter de nos climats l'air tiède et transparent,
Sous le voile d'encens où brûle leur bel âge,
Regarder tes sœurs en mourant!
De celle dont le cœur s'enferme et bat si vite [1],
Toi! tu pouvais prétendre à rencontrer la main:
L'ange blessé l'attire au bord de son chemin,
Et sa grâce peut-être eût enchaîné ta fuite.

A ta pure souffrance elle eût jeté ses fleurs;
De sa lyre voilée elle eût touché ta lyre;
Et dans ses vers brillants, que de loin j'ose lire,
Ton nom jeune eût vécu, baptisé de ses pleurs!
Tu n'as pas vu Delphine à son adolescence,
Muse qui prit son vol si près de ta naissance,
Que l'on eût dit nos jours nés de la même fleur;
Sur son front imprégné de gloire et d'innocence,

[1] Madame Tastu.

Tu n'as pu, jeune sainte, apaiser ta douleur,
Non! l'étoile fuyait. Ton oreille enfantine,
Doucement rappelée au mouvement des flots,
N'aura pas entendu rouler la *brigantine*
D'une exilée aussi qui chante ses sanglots [1].

Et tu laisses tomber tes larmes poétiques,
Comme un cygne qui meurt, ses sons mélodieux :
Cris d'âme! ils font vibrer les feuilles prophétiques
Où s'épanchaient tout bas tes précoces adieux;
Car tu tremblais de vivre et tu cherchais ta tombe,
Seule, sous un rameau qui n'a pas vu l'hiver;
D'une vie effleurée, inquiète colombe,
Tu laissas le livre entr'ouvert.

Que de chants étouffés! que de pages perdues!
Que d'hymnes au silence avec toi descendues!
Tu sortais d'être enfant, *Lucretia*... Tu meurs,
Et tu le voulus bien! pardonne à nos clameurs.

Non! je n'ose pleurer dans ma pensée amère;
Non, je ne te plains pas, mais que je plains ta mère!

Les paroles *Love, Valour and Wit* valurent à notre poète un témoignage bien flatteur, et lui prouvèrent que l'effet de ces chants patriotiques, loin de se borner à la terre natale, se grave aussi dans les cœurs des descendants de ces nobles familles qui furent obligés pendant les jours déplorables de la persécution de chercher l'hospitalité sur une terre étrangère. Il y a quelques années j'ai reçu un portefeuille contenant une

[1] Madame Pauline Duchambge.

belle peinture représentant *Love*, *Valour*, *Wit* (Amour, Valeur, Esprit), entourés des emblèmes favoris de l'Irlande, la harpe, le trèfle et la tête mitrée de saint Patrice, accompagnée de la lettre suivante :

MONSIEUR,

Si les poètes n'étaient en quelque sorte une propriété intellectuelle dont chacun prend sa part à raison de la puissance qu'ils exercent, je ne saurais en vérité comment faire pour justifier mon courage, car il en fallait beaucoup pour avoir osé consacrer mon pauvre talent d'amateur à vos délicieuses poésies, et plus encore pour en renvoyer le pâle reflet à son véritable auteur.

J'espère toutefois que ma sympathie pour l'Irlande vous fera juger ma faible production avec cette heureuse partialité qui impose silence à la critique ; car, si je n'appartiens pas à l'île Verte par ma naissance ni mes relations, je puis dire que je m'y intéresse avec un cœur irlandais et que j'ai conservé plus que le nom de mes pères. Cela seul me fait espérer que mes petits voyageurs ne subiront pas le triste noviciat des étrangers. Puissent-ils remplir leur mission sur le sol natal, en agissant conjointement et toujours pour la cause irlandaise et amener enfin une ère nouvelle pour cette héroïque et malheureuse nation : — Le moyen de vaincre de tels adversaires s'ils ne font qu'un !

Vous dirais-je, Monsieur, les doux moments que je dois à vos ouvrages ; ce serait répéter une fois de plus ce que vous entendez tous les jours et de tous les coins de la terre. Aussi j'ai garde de vous ravir un temps trop précieux par l'écho de ces vieilles vérités.

Si jamais mon étoile me conduit en Irlande, je ne m'y croirai pas étrangère. Je sais que le passé y laisse de longs souvenirs et que la conformité des desirs et des espérances rapproche en dépit de l'espace et du temps.....

LA COMTESSE ***

Voici cette mélodie :

« Un jour l'Amour et la Valeur erraient par passe-temps dans l'île d'Érin en compagnie de l'Esprit dont le brillant carquois semait çà et là des milliers de flèches ; partout sous les pas des célestes hôtes naît une herbe à triple feuille, parsemée de rosée, et d'un vert aussi doux que celui de l'émeraude vue à travers le plus pur cristal.

» O Shamrock! verte, immortel Shamrock! feuille chérie du barde et du guerrier, plante nationale de la verte Érin[1]!

« Voyez, dit la Valeur, elles naissent pour moi ces feuilles emperlées du matin. — Non, reprit l'Amour, elles croissent pour orner mon sentier odorant. » Mais l'Esprit aperçoit l'objet de la dispute. « Oh! ne séparez pas, s'écrie-t-il, ce symbole de trois dons divins : qu'il reste à jamais l'emblème de l'amour, de la valeur, de l'esprit. »

» O Shamrock! verte, immortelle, etc.

» Que longtemps puisse durer la sainte union formée ce jour là! puissent les ailes célestes de l'esprit ne jamais distiller une goutte de fiel! Puisse l'amour en tressant ses fleurs divines, n'y pas mêler le parjure épineux, puisse enfin la valeur ne jamais lever son étendard contre la cause de la liberté.

» O Shamrock! verte, immortelle Shamrock! feuille chérie du barde et du guerrier, plante nationale de la verte Érin! »

Nous devons l'imitation suivante à la belle lauréate de l'Académie française madame Louise Colet, qui a déjà enrichi notre Bibliothèque anglo-française d'une traduction en vers et en prose de la tragédie de *Macbeth* de Shakspeare et d'une foule de charmantes imitations des poètes anglais.

[1] Saint Patrice se servit, dit-on, de l'espèce de trèfle auquel on donne en Irlande le nom de *Shamrock*, pour expliquer la doctrine de la Trinité aux païens irlandais, je ne sache aucune autre raison qui nous ait fait adopter cette plante comme emblème national. Chez les anciens, l'espérance était quelquefois représentée sous la figure d'une belle enfant, « debout sur la pointe des pieds, tenant à la main un trèfle ou herbe de trois couleurs. »
(*Note de Moore.*)

GO WHERE GLORY WAITS THEE. — SOUVIENS-TOI DE MOI.

Pars, puisque la gloire t'appelle !...
Mais lorsque tu t'enivres d'elle,
Oh ! du moins, souviens-toi de moi.
Quand la louange autour de toi
Se répand douce à ton oreille,
Ah ! que mon image s'éveille
Dans ton cœur, souviens-toi de moi.
D'autres femmes te seront chères,
D'autres bras pourront t'enlacer,
Et tous les biens que tu préfères
Sur tes pas iront se presser ;
Mais si celles que ton cœur aime
Sont heureuses auprès de toi,
Au comble du bonheur suprême,
Oh ! toujours souviens-toi de moi !

La nuit, quand ta vue est charmée
Par ton étoile bien aimée,
Alors, oh ! souviens-toi de moi !
Pense qu'elle brilla sur toi
Un soir où nous étions ensemble,
Et quand sur ton front elle tremble,
Oh ! toujours, souviens-toi de moi.
Lorsque dans l'été tu reposes
Tes yeux sur les mourantes roses
Que nous aimions tant autrefois,
Lorsque leur parfum t'environne,
Songe que, tombant sous mes doigts,
Je t'en formais une couronne
Ou les effeuillais avec toi ;
Et toujours souviens-toi de moi ;

Puis quand le vent du Nord résonne,
Et que les feuilles de l'automne
Gisent éparses près de toi,
Alors, oh ! souviens-toi de moi.
Lorsque tu contemples dans l'âtre
La flamme ondoyante et bleuâtre,
Oh ! toujours, souviens-toi de moi.
Si des chants de mélancolie
Tout à coup viennent te frapper,
Si tu sens ton âme amollie
Dans une larme s'échapper,
Si ton souvenir te murmure
L'harmonie enivrante et pure
Que j'entendais auprès de toi,
Oh ! pleure et souviens-toi de moi.

Nous sommes redevables des autres fragments au talent si gracieux de mesdames Amable Tastu et Marceline Valmore, qui ont répandu tant de charmes sur les emprunts qu'elles ont faits à la poésie anglaise.

L'ATTENTE.

Entends-tu les gondoles
S'égarer sur les flots ;
Les tendres barcarolles
Des jeunes matelots ?

Le frais desir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Au son des mandolines
Que de cœurs palpitants !

Là-bas sur les collines
Que de couples contents!

Tout s'unit, tout s'adore
Sur la terre et les eaux,
Et je suis seul encore
Au milieu des roseaux!

Voici l'heure charmante
Où l'on chante plus bas;
Et de ma jeune amante
Je sens frémir les pas!

Quand, sur les mêmes fleurs dont se parent leurs têtes,
A la lueur des feux qui brillent dans nos fêtes,
Des anges de la nuit la foule se répand,
Lorsqu'un objet aimé nous cherche et nous attend,
Qu'il est doux de verser dans l'âme inquiétée
De cet objet charmant, qui se penche vers nous,
Les aveux renfermés dans notre âme agitée,
Et nourris tant de jours pour la fête enchantée
Dont l'espoir fut si doux!

Quand la fête, et le luth, et la danse amoureuse
S'endorment sur les fleurs du gazon parfumé;
En se tenant la main loin de la foule heureuse,
Quand on s'égare seul avec l'objet aimé,
Qu'il est triste de voir déjà le jour descendre
Sur un front qui rougit, plus touchant désormais!
Qu'il est triste l'adieu qui nous suivra si tendre
Dans un songe où le cœur se berce et croit entendre:
Ne nous quittons jamais!

LA MER.

Viens ! ô viens avec moi sur la mer azurée ;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée.
Tu seras ma compagne, alors que le soleil
Colore l'Océan de son éclat vermeil,
Ou lorsque, s'échappant de la nuit orageuse,
La neige au sein des flots tombe silencieuse.
Que nous font des saisons les changements divers ?
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.
Ah ! qu'importe le sort si ta main caressante
S'appuie au gouvernail de ma nef inconstante !
Si nous sommes unis, si l'amour suit nos pas,
La vie est près de toi, la mort où tu n'es pas.

Viens ! ô viens avec moi sur la mer azurée ;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée ;
Oublions des saisons les changements divers,
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.
Crois-moi, fuyons la terre et ses brillantes chaînes,
L'Océan fut créé pour les âmes hautaines ;
Confions-nous sans crainte à son sein indompté,
Refuge de l'amour et de la liberté.
Là, point d'œil curieux, point de langues traîtresses
N'oseront épier ou blâmer nos caresses ;
Nous n'aurons pour témoin qu'un ciel propice et doux,
Qui semble s'abaisser entre le monde et nous.

Viens ! ô viens avec moi sur la mer azurée ;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée ;
Oublions des saisons les changements divers,
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.

L'Irlande, ajoute notre poète, a produit des hommes qui, placés dans des circonstances plus favorables, auraient gravé dans l'âme de leurs compatriotes des souvenirs aussi chers que ceux dont les noms glorieux de Bruce et de Wallace font battre tout cœur écossais; mais le succès leur manquait pour sanctifier leur résistance; au lieu du nom sacré de liberté, la cause qu'ils soutenaient ne reçut que l'épithète flétrissante de rébellion et de trahison. — Depuis six cents ans, les annales de l'Irlande n'offrent aucun de ces noms brillants qui flattent l'orgueil national, et qui sont si propres à fournir à la poésie ses plus nobles inspirations; l'histoire, qui devait être la mine la plus riche, ne lui offre d'autres produits qu'un sol aride parsemé de cyprès; — le poète qui voudrait embellir ses chants, en les associant aux noms et aux hauts faits des Irlandais, est obligé de les chercher dans ces époques lointaines, avant que nos conquérants ne nous eussent divisés ou affaiblis; dans ces temps, dis-je, où nos Malachi furent parés de colliers d'or, gagnés en champ clos sur leurs adversaires, dans ces temps où nos O'Brien obtenaient et méritaient les affections du peuple, en exerçant les plus nobles qualités d'un roi. — L'anglais, toujours injuste, peut répondre que la magie de la tradition a jeté sur ces temps reculés un éclat auquel nous n'avons nullement droit de prétendre; il ne manquera pas d'ajouter que, les tableaux brillants que nous traçons de cette île, lorsqu'on assure qu'elle fut célèbre pour la sainteté de ses mœurs, et le savoir de ses écrits, sont une pure invention d'amour-propre national, enté par la vanité sur l'ignorance, tableaux dont les premières annales de tous les pays sont remplies. — Mais il n'est pas à envier le sort de cet homme qui voudrait se refuser aux témoignages que nous pouvons lui offrir de la gloire primitive de cette île, et fussent-ils même hasardés, qui ne voudrait oublier dans des fictions aussi flatteuses la dégradation que nous offre l'histoire de temps plus modernes?

Il ne faut donc pas condamner le barde d'Érin si, parfois, il essaie (pour nous servir de ses propres expressions) d'oublier dans les doux rêves du plaisir les plaies de la patrie qu'il ne saurait fermer.

LES TROIS BARQUES DE MOORE.

Sur les bords d'une source où fermente la vie,
L'Espérance et l'Amour se penchaient en riant;
La source était limpide, et l'Amour prit envie
De se livrer sans guide au rapide courant;
L'Espérance, sur la rive,
S'arrêta toute pensive.

Ma voile, dit l'Amour, a besoin de s'étendre
Sur les flots scintillant d'écume et de clarté!
Et son regard d'adieu se prolongea si tendre,
Qu'elle dit : Au revoir! avec sécurité.
Hélas! la jeune Espérance
Ne connaissait pas l'absence!

Son repos dura peu. Triste, errante, peureuse,
Jusqu'à l'heure où, le soir descendant sur les eaux,
Elle chercha des yeux la barque aventureuse,
Et sa main, sur le sable envahi par les flots,
Traça le nom qu'elle adore,
Et l'eau l'effaçait encore!

Une voile apparaît enfin! le vent l'apporte;
La crédule immortelle a cessé de gémir;
Mais quoi! c'est l'opulence et sa froide cohorte;
Dans sa nacelle d'or elle semble dormir.
Oh! celle où l'Amour voyage
Illumine davantage!

Une autre voile encor s'enfle plus gracieuse,
C'est l'Amitié paisible au milieu du torrent;

La lueur de sa lampe est calme et radieuse;
Mais l'Amour! ah! l'Amour brûlait en éclairant!
D'où vient donc que sa lumière
Ne revient pas la première?

Sur les monts, sur les bois, sur l'eau, sur le rivage,
La nuit jette sa chaîne et ses pavots pesants;
Chaque voile s'endort sur un pâle nuage;
Des larmes ont noyé les songes séduisants;
L'Amour laissa passer l'heure,
Il ne vient plus quand on pleure!

LE RENDEZ-VOUS.

Sur l'eau qui nous balance,
Glisse et vogue en silence;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier;
Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment.
Que la barque porte un amant!

Vois! si le ciel parlait aussi bien qu'il regarde,
Quand ses yeux étoilés brillent au sein des nuits,
Que raconteraient-ils de tout ce que hasarde
Une errante jeunesse en ses tendres ennuis?

Sur l'eau qui nous balance,
Glisse et vogue en silence;

Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier;
Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant!

Au pied de ce balcon, tourne et suspends ta rame;
J'y suis... je monte... O Dieu! si nous prenions pour vous
Les soins que nous prenons pour l'amour d'une femme,
Quels anges nous serions! mais l'amour est si doux!

Sur l'eau qui te balance,
Reste seul en silence;
Garde, mon gondolier,
Ton poste familier;
Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement
Que la craintive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque attend un amant!

LA GUIRLANDE.

Je connais dans les bois, sur le front des montagnes,
La fleur qui sert d'asile aux songes incertains.
Cours, ô jeune beauté! dépouille les campagnes,
Que leurs dons parfumés s'assemblent sous tes mains.
Hâtons-nous de former la guirlande légère
Qui doit rendre l'amour à tes vœux assidus;
Hâtons-nous, le temps fuit, la fleur est passagère,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

Le songe de l'amour, vers la vierge timide,
S'élance chaque nuit de ce jasmin humide ;
Le songe de l'espoir, plus fidèle au malheur,
Et dont le chant magique assoupit la douleur,
Naît de cet amandier, qui dans les airs balance,
De ses rameaux fleuris la pompeuse imprudence.
Hâtons-nous, profitons de ces riants tributs ;
Les songes et les fleurs demain ne seront plus !

Cette fleur où se cache une brûlante image,
Teint des couleurs de l'or la dent du faon sauvage ;
La noire mandragore, en inspirant l'horreur,
Poursuit le meurtrier d'un fantôme vengeur.
Garde-toi d'approcher cette plante ennemie
Qui jette la terreur dans nos sens éperdus ;
Tressons, tressons ces fleurs, hâtons-nous, jeune amie,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

Voici le cannellier, à l'écorce odorante ;
Le songe du cœur pur qui l'habite le jour,
Oppose au noir soupçon la douceur caressante ;
Ah! ce songe puissant ramènera l'amour.
Hâtons-nous, hâtons-nous, achevons la guirlande,
Les instants différés sont des instants perdus ;
Cours au front d'un amant déposer ton offrande,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

L'ODALISQUE.

Aux bords du Bendemir est un berceau de roses
Que jusqu'au dernier jour on me verra chérir ;

Le chant du rossignol, dans ses fleurs demi-closes,
Charme les flots du Bendemir.

J'aimais à m'y bercer d'un songe fantastique ;
M'enivrant de parfums, de repos, d'avenir,
J'écoutais tour à tour l'oiseau mélancolique
Et les ondes du Bendemir.

Maintenant, loin des lieux où fleurit mon aurore,
Je dis : Voit-on encore la rose s'embellir ?
Et le chantre des nuits soupire-t-il encore
Sur les rives du Bendemir ?

Non, le printemps n'est plus, la rose s'est flétrie,
Le triste rossignol de douleur va mourir,
Et je ne verrai plus couler dans ma patrie
Les flots d'azur du Bendemir.

Mais il nous reste au moins, quand la rose est passée,
Un parfum précieux que l'art sait obtenir,
Pareil au souvenir qui rend à ma pensée
Les bords riants du Bendemir.

Les beaux vers que Moore a adressés à sa belle et intéressante compatriote Mrs Tighe honorent à la fois le poète et la charmante auteur de *Psyché*, qui a consacré le produit de ses œuvres au soulagement du pauvre.

« Je te vis dans l'orgueil de ta jeunesse, ô Marie ! je ne songeais pas alors que la pâle maladie dût devancer le temps, et te flétrir ainsi dans ta fleur ! Cependant sur ton visage resplendissait une lumière qui ne passe pas avec le souffle ; et la vie n'apparut jamais plus pure et plus brillante que dans ton sourire de mort, ô Marie !

» Comme les ruisseaux qui coulent sur des mines d'or glissent

avec un murmure modeste, ignorant eux-mêmes les richesses qu'ils roulent dans leurs flots, ainsi voilé de candeur et de simplicité, brillait ton radieux génie, et ce qui charmait tous les yeux, aux tiens seuls semblait sans valeur.

» S'il était donné aux âmes de toujours habiter là haut, tu n'eusses jamais quitté ta sphère céleste, ou s'il nous était permis de retenir ici-bas les âmes d'élite, jamais nous ne t'eussions perdue, Marie. Nous pourrons rencontrer encore des esprits richement doués, nous pourrons voir d'aussi beaux visages, mais vivre parmi eux est moins doux que se souvenir, ô Marie ! »

Nous terminerons notre revue des poésies de Moore par l'insertion de ses adieux si touchants.

ADIEU DU POÈTE.

« Tranquille dans la mort quand je reposerai, oh ! portez mon cœur à ma bien aimée ; dites-lui : Il a vécu de vins et de sourires lorsqu'il languissait ici-bas. Belle, ne souille pas d'une larme douloureuse ce cœur si brillant, si joyeux, mais emprunte à la grappe empourprée ses pleurs ; et du soir jusqu'au matin baigne la gaie relique dans les gouttes parfumées.

» Quand les joies de mes chants seront évanouies, portez ma harpe à vos antiques salles, suspendez-la à cette porte amie où le voyageur fatigué aime à frapper [1]. Alors si quelque barde, pauvre, errant, réveille en passant une note sonore, oh ! en mémoire de celui qui jadis les fit résonner, accueillez d'un sourire le fils de la chanson. Gardez pour orner vos banquets, quand moi je dormirai, cette coupe qui maintenant s'épan-

[1] Dans chaque maison il y avait une ou deux harpes destinées aux voyageurs, qui étaient d'autant mieux reçus, qu'ils excellaient davantage en musique.

che, que jamais, jamais ses fumées ne parfument les lèvres que fuient celles de la beauté !

MUSIQUE IRLANDAISE. — LA HARPE.

Dans les chansons et poèmes irlandais, principalement les vieux contes et romans, qui, pour l'originalité de l'invention et l'élégance de l'expression, le disputent aux histoires orientales dont l'Europe fit si longtemps ses délices, la langue irlandaise a déployé les plus grandes beautés ; il en est de même des compositions lyriques, pour lesquelles elle a conservé une supériorité remarquable. Malgré les vicissitudes que ce bel idiome a éprouvées, la plupart des beautés qui le caractérisent n'ont point éprouvé de changements. On a particulièrement célébré son énergie pathétique : « *Si vous plaidez pour votre vie, plaidez en irlandais,* » est un adage bien connu. Ceux qui ont traité ce peuple avec mépris n'ont pas épargné son langage. On peut trouver dans *Stanihurst* (du temps d'Elisabeth) un modèle curieux de l'espèce d'outrage auquel on avait ordinairement recours. Il assure ses lecteurs que l'irlandais ne pouvait être prononcé par le prince des ténèbres lui-même, et, pour le prouver, le bigot Saxon rapporte gravement le cas d'un possédé, à Rome, qui parlait toutes les langues connues, excepté l'irlandais, parce qu'il n'aurait pu ni voulu s'exprimer dans cette langue à cause de son intolérable dureté. On dit que cette fable fit tant d'impression sur l'esprit ensorcelé de Jacques Ier d'Angleterre, qu'il conçut pour cette langue, que le diable ne pouvait parler, une antipathie aussi grande que celle qu'il éprouvait à la vue d'une épée nue.

Voltaire a remarqué qu'un peuple peut avoir une musique et une poésie qui plaisent à lui seul et qui cependant peuvent être bonnes toutes deux; mais la musique irlandaise a été admirée partout où ses flexibles accords ont été entendus. Handel et les compositeurs italiens les plus célèbres en ont fait les plus grands éloges. S'il est permis d'en conclure, comme l'a fait Sir William Jones à l'égard de la langue et de la musique de la Perse, que la mélodie naturelle et touchante de ce peuple annonce un langage remarquable, tant par sa douceur et la forte accentuation des mots que par ses tendres accords, il s'ensuivra que les chants irlandais, si longtemps unis aux mélodies nationales, plairaient également s'ils étaient plus généralement connus.

Nous avons déjà dit que la musique florissait en Irlande dans le moyen âge. A l'appui de cette assertion, nous pourrions citer une foule d'autorités. Jean de Fordun, prêtre écossais, qui fut envoyé en Irlande dans le quatorzième siècle afin de recueillir des matériaux pour une histoire de l'Ecosse, dit que l'Irlande fut célèbre pour sa musique. De ce dernier pays elle passa en Ecosse et dans le pays de Galles. Jean Mayor, dans son panégyrique de Jacques Ier d'Ecosse, appelle ce prince un second Orphée, dont le talent sur la harpe était supérieur à celui des montagnards ou des Irlandais, les musiciens les plus habiles de cette époque. Tel fut l'éloge que prodiguaient à ce pays des hommes dont on ne pouvait soupçonner la partialité. On regardait O'Carrol comme le premier musicien de son siècle; il excellait à jouer de la harpe et du tympanon. Ce barde et ses élèves éprouvèrent le sort le plus malheureux; ils furent impitoyablement massacrés ainsi que leur patron, lord Bellingham, par une multitude armée qui s'était soulevée pour résister à l'oppression de la noblesse. Tant que la musique était florissante en Irlande, ses professeurs étaient entourés d'honneurs et de respect, comme on peut s'en convaincre en lisant les chroniques de Froissart.

Cambrensis et Caradoc de Carnavon donnent une description magnifique de la perfection que la musique irlandaise avait atteinte au douzième siècle. Stanihurst, quoique

si prévenu contre ce pays, fait un éloge pompeux du ménestrel Crusius qui vivait au seizième siècle.

La musique disparut en même temps que l'ordre des bardes. Ceux-ci, qui étaient les principaux dépositaires de cet art, ont été jusque dans ce dernier temps parfaitement accueillis ; soutenus par la noblesse, ils se sont efforcés de rendre justice à la beauté des airs les plus estimés par les charmes de l'exécution. Quelques-uns d'entre eux, d'un talent supérieur , cherchaient à les embellir par des variations. Ces airs furent ainsi transmis à leurs successeurs qui les perfectionnaient à leur tour. Cependant le goût pour ce genre d'exécution paraît être sur son déclin. L'on n'encourageait guère les bardes qui à la fin du dernier siècle savaient jouer de la harpe : un grand nombrè de leurs airs ont été recueillis par des musiciens étrangers, qui les ont adaptés à la musique moderne.

Les anciens poèmes irlandais, chantés par les filéas et les ménestrels, furent accentués pour en faciliter le chant. En un mot, Galilée, Bacon, Stanihurst, Spencer et Cambden, dans le seizième siècle, parlent de la musique irlandaise avec les plus grands éloges ; Polydore-Virgile en fait des éloges plus grands encore ; ceux-ci pâlissent à leur tour devant les témoignages des historiens du pays de Galles pendant le onzième et le douzième siècle. Faisons des vœux pour que ces chants originaux attirent l'attention des compositeurs et soient introduits un jour sur la scène ! Accompagnés de leur mélodie natale et chantés par des artistes indigènes, ils pourraient lutter avec avantage contre les compositions étrangères, si chèrement recherchées.

La structure métrique de l'ancienne poésie irlandaise était subordonnée, en grande partie, à la musique ; la voix du barde retranchait ou suppléait à la quantité de syllabes longues ou brèves, afin de les approprier à la mélodie. Cette licence avait besoin d'être restreinte par certaines règles : de là les différents genres de vers mentionnés par *Ferceirtne* dans les *Heures du barde. O'Molloy* , apres avoir dit dans sa Prosodie que les *vers irlandais étaient les plus difficiles sous*

le soleil, parle d'un genre de poésie populaire très en usage de son temps, et appelée *vers doux*. Il la blâme comme une déviation des anciennes règles. Elle paraît tenir le milieu entre la sévérité du mètre régulier et la licence que les bardes ne s'arrogèrent que trop souvent. Plusieurs productions épiques fort estimées ont été écrites dans cette mesure. Quelques-unes des plus belles chansons ont été composées dans la *octava rima*, ou stance de huit vers, empruntée aux Espagnols, qui la tenaient eux-mêmes des troubadours et des Italiens.

« Leurs compositions sont d'une grâce, d'une mollesse,
» d'un raffinement d'expression et de sentiment dont n'a
» approché aucun peuple ancien ni moderne. La langue
» qu'ils parlent dans ce monde à leurs maîtresses semble celle
» qu'ils parleront dans l'autre à leurs houris. C'est une es-
» pèce de musique si touchante, si mélodieuse ; ce sont des
» sons si doux, des comparaisons si riantes et si fraîches ; je
» dirais presque que leur poésie est parfumée comme leur
» contrée. Ce qu'est l'honneur dans les mœurs de nos pala-
» dins, les imitations de la nature le sont dans les poèmes
» arabes. Là c'est une quintessence de vertu, ici c'est une
» quintessence de volupté. »

Cette éloquente description que l'historien des Indes a donnée de la poésie arabe s'applique avec non moins de vérité et de justesse au chant sentimental de l'Irlande. La ressemblance qui existe entre ces deux poésies indique la même origine, ainsi que l'attestent les anciennes traditions irlandaises, qui font dériver de l'Orient les premiers habitants de cette île. Cette identité, nous la trouvons dans les productions passionnées des Irlandais comme dans les compositions voluptueuses de l'Orient. C'est en vain que l'on chercherait dans la littérature nationale d'aucun peuple de l'Europe les descriptions si riches et si variées des attraits enchanteurs de la femme et des beautés de la nature. Les poèmes irlandais, loin de ressembler aux productions sauvages du nord, sont des compositions morales, remplies d'images empruntées à l'Orient. L'analogie entre le langage de l'Irlande et celui

de l'Arabie est très-frappante; les meilleurs juges n'ont pas hésité à dire qu'ils ne formaient autrefois qu'une même langue.

Il est probable que la poésie irlandaise, comme celle des ménestrels anglais, fut embellie de fictions rapportées de la Terre-Sainte par les chefs irlandais ou par leur suite qui s'était jointe à l'armée de Godefroy. Les scaldes qui accompagnèrent les Danois dans ce royaume lui ont peut-être prêté leurs fictions. Nous voyons Hawliffe le Danois, lorsqu'il était roi d'Irlande, s'introduire en ménestrel dans le camp d'Athelstane, roi des Anglo-Saxons, à qui son beau-père Constantin, roi des Ecossais, faisait la guerre. La poésie scandinave a dû être fort goûtée à la cour d'Hawliffe. Hanmer rapporte ce fait dans ses Chroniques de l'Irlande. Constantin et Hawliffe arrivèrent avec une flotte nombreuse à l'embouchure de l'*Humber*, et se campèrent à Briemstuire, sur les bords du fleuve. Alors Hawliffe ou Auliffe prit une harpe, et, sous le costume d'un ménestrel, s'introduisit dans la tente d'Athelstane. Tandis qu'il jouait de cet instrument, il examina la disposition des lieux et tout ce qui lui parut digne de remarque. Ayant accepté l'argent qui lui fut donné en récompense de ses peines, il l'enfouit dans la terre au moment où il allait se retirer. L'auteur nous apprend qu'Athelstane échappa aux conséquences de ce stratagème, grâce au secours d'un de ses soldats qui servait dans l'armée d'Hawliffe.

Ce n'est que depuis quelques années que les beautés de la poésie orientale ont été dévoilées aux Européens. Grâce aux savantes recherches de Sir William Jones et du professeur Carlisle, le lecteur anglais jouit maintenant des compositions ravissantes de l'Arabie. La traduction d'Antar, publiée sous le titre de Roman bédouin, et celle de quelques autres auteurs modernes, ont puissamment contribué à nationaliser en Europe les plus belles créations de la littérature orientale. On verra, dans le tableau comparatif des deux langues qui précède notre dissertation sur les poésies et ballades irlandaises, des preuves convaincantes de cette analogie.

L'on a souvent remarqué combien la langue irlandaise

excelle dans la poésie lyrique. L'élision et l'aspiration des consonnes tendent à maintenir l'harmonie et la cadence. Les différents sons des voyelles peuvent être classés de manière à produire les effets les plus variés : ce qui a fait dire que la poésie de plusieurs chants irlandais était si harmonieuse qu'il n'était pas nécessaire de la chanter pour en faire entendre la mélodie. Ce sont des qualités semblables qui donnent tant de charmes aux poésies de Burns, de Fergusson, et à d'autres chants nationaux d'Ecosse. Le langage doux et harmonieux des Italiens a été justement célébré pour avoir prêté les mêmes charmes à leurs productions. Nous démontrerons que la langue irlandaise ne lui cède en rien pour les grâces qui caractérisent leurs compositions lyriques. Un trait dominant des chants irlandais, c'est celui du choix exquis et du placement des mots qui ajoutent le plus grand effet aux notes principales des mélodies auxquelles ils sont mariés.

Il est inutile de multiplier les citations pour démontrer l'existence et les progrès de la musique en Irlande. Aujourd'hui cette musique est mieux connue que sa poésie. La première trouve promptement le chemin du cœur et devient propre à tous les pays, tandis que l'autre est enveloppée dans un langage ancien, mais expressif, qui, après avoir été longtemps proscrit, fut généralement abandonné, surtout depuis que la langue anglaise s'est répandue en Irlande. Sans doute il y eut des hommes qui, en connaissant et en appréciant les beautés de cette poésie, la protégèrent au milieu de toutes les vicissitudes, comme étant le dépôt précieux du génie des premiers temps... mais ces hommes ne sont plus. Le petit nombre de ceux qui héritèrent de leur esprit ont peu à peu disparu ; la poésie irlandaise, malgré tous ses charmes, est restée peu cultivée, et plus tard elle tomba dans l'oubli. Cependant, de temps à autre, elle s'est relevée par le secours de quelques fidèles interprètes de l'antique honneur de ce pays.

La harpe fut l'instrument favori des nations celtiques. Dès le temps de Sésostris, la grande harpe thébaine fut tellement célèbre, que les musiciens modernes, dans leur désespoir de ne pouvoir atteindre à sa perfection, ont préféré douter de

son existence; mais nulle part la harpe n'a joui d'une aussi grande faveur que dans les îles Britanniques. Depuis des siècles, elle en a été l'instrument national. Les Saxons l'aimaient passionnément. Tous les auteurs en font les plus grands éloges. Dans le pays de Galles, l'éducation de celui qui ne savait pas jouer de la harpe fut regardée comme incomplète. Mais l'Irlande est la véritable patrie de cet instrument, dont l'histoire offre des anecdotes nombreuses et variées. Enfin depuis le milieu du sixième jusqu'à la fin du douzième siècle, les Irlandais regardaient comme une branche indispensable d'une bonne éducation le talent de pouvoir jouer de la harpe. Dans les fêtes et les réunions, ils avaient l'habitude de passer la harpe à tous les assistants, et chacun devait jouer et chanter à son tour. La harpe continua à être d'un usage général même jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Nous lisons dans une histoire inédite de l'Irlande : « L'on trouve fort peu de personnes des classes élevées qui ne sachent jouer de la harpe. L'on voit dans chaque maison un ou deux de ces instruments; ils ont un harpeur pour leur jouer pendant leurs repas et aussi souvent qu'ils veulent récréer les amis qui viennent les visiter. » Pendant les troubles qui suivirent l'époque désastreuse de 1641, lorsqu'une guerre de destruction fut déclarée à tout ce qui portait un nom irlandais, les farouches soldats de Cromwell brisaient les harpes partout où ils pouvaient en trouver. La guerre de 1688, qui avait anéanti toutes les anciennes familles irlandaises, porta le dernier coup à leur instrument favori. De temps à autre, les sons plaintifs d'une harpe solitaire semblaient gémir sur les malheurs de la patrie, sur son antique gloire et ses hauts faits; mais cet instrument cessa d'être d'un usage général. On dirait qu'il fut destiné à ne pas survivre à ses maîtres. Sans les efforts patriotiques de M. Bunting et d'autres amis des arts, on serait réduit de nos jours à rechercher dans les écrits de l'antiquaire ou de l'historien le souvenir de la harpe irlandaise [1].

[1] Le joug de fer de leurs oppresseurs n'a jamais pu détruire chez les Irlandais le goût de la poésie et de la musique. A l'époque de la renais-

Voici, avec la traduction française, les imitations en vers anglais, qu'ont données de quelques-uns des fragments renfermés dans l'ouvrage de Bunting, miss Balfour, le docteur Drennan, Macneil, W. V. Spencer. Le laboureur irlandais en conduisant son attelage aux champs, et la laitière en se rendant auprès de ses troupeaux, avons-nous déjà dit, fredonnent ces airs agrestes, mais passionnés, qui leur font oublier leurs fatigues. Comme on en trouvera une collection complète dans le volume des chants populaires (tome IIe) nous nous bornerons ici aux suivants :

BRANCH OF THE SWEET AND EARLY ROSE.

Branch of the sweet and early rose
That in the purest beauty flows,
So passing sweet to smell and sight,
On whom shalt thou bestow delight?

Who in the dewy evening walk
Shall pluck thee from thy tender stalk?
Whose temples blushing shalt thou twine,
And who inhale thy breath divine?

Dr. DRENNAN.

sance, ce peuple fit des efforts pour reprendre son ancien rang. On établit des colléges bardiques, qui existèrent jusqu'au règne de Charles II. Au commencement du siècle dernier, des assemblées périodiques des bardes du Munster se tenaient dans les comtés de Cork et de Limerick. Les aspirants à la célébrité poétique y récitaient leurs productions. Les vainqueurs étaient publiquement couronnés. Ces assemblées bardiques furent supprimées par l'effet des lois pénales.

SUR TON RAMEAU, DOUCE ET PRÉCOCE ROSE.

Sur ton rameau, douce et précoce rose, à l'heure de ta plus pure beauté, toi qui passes en douceur, en parfums tous nos rêves, sur ton rameau qui donc te cueillera?

Qui donc au soir, les pieds dans la rosée, à ton rameau t'enlèvera dans l'ombre? — A quelle tempes rougissantes enlaceras-tu ta rougeur, à quel souffle embaumé mêleras-tu ton souffle?

O LOV'D MAID OF BROKA!

O lov'd maid of Broka, each fair one excelling!
The blush on thy cheek shames the apple's soft bloom,
More sweet than the rose-buds that deck thy lov'd dwelling
Thy lips shame their beauties, thy breath their perfume.

Come bird of the evening, sweet trush, void of sorrow,
Come greet her approach to thy flower-scented thorn,
And teach her, fond warbler, thy lov'd notes to borrow,
To banish her coldness and soften her scorn.

O perch'd on thy green bough, each lov'd note delighting,
How blest, happy bird! could I change lots with thee!
But alas! while fast fetter'd, each prospect is blighting,
I'would rather than Ireland again I were free!

But, adieu! though my hopes, by thy coldness and scorning,
Fall faded like blossoms half blown on the tree,
My love bless your eve, though it blighted my morning,
I' would rather than Ireland once more I were free.

MACNEIL,

BIEN'AIMÉE FILLE DE BROKA.

Bien-aimée fille de Broka, belle entre les plus belles, la fleur de ta joue fait honte à la fleur du pommier.— Plus douce encore que les boutons de rose qui parent ton heureuse demeure, ta lèvre efface leur beauté, ta pure haleine leur parfum !

Mais tu n'écoutes plus mes chants ! Viens, cher oiseau du soir, gai passereau, voltige au-devant d'elle, quitte pour elle la haie odorante où ton nid se cache au chagrin, chante pour moi, gazouille-lui tes notes d'amour, et, s'il se peut, dissipe sa froideur et bannis ses mépris !

Ah ! de ton vert rameau tu voles à sa fenêtre, elle te voit; tu chantes, elle t'écoute, à tes chants elle mêle ses chants ! — Oiseau béni, trois fois béni, que ne puis-je échanger mon sort contre le tien, ou plutôt que ne puis-je secouer les fers qui m'attachent à son souvenir ! Oui ; plus que l'Irlande, oui je voudrais être libre, libre de son amour !

Elle m'a vu, elle s'est enfuie.— Adieu donc, belle insensible, tes froideurs, tes mépris ont glacé l'espérance dans mon sein, comme le vent du nord, la fleur délicate sur son rameau ; — mais n'importe, adieu, belle aimée, adieu ; mon amour bénit le soir de celle qui troubla mon matin ; mais encore une fois plus que l'Irlande, oui, je voudrais être libre, libre de ton amour !

TOO LATE I STAID: FORGIVE THE CRIME.

Too late I staid: forgive the crime;
Unheeded flew the hours.
For noiseless falls the foot of time
That only treads on flowers.

Oh! who, with clear account, remarks
The ebbing of his glass;
When all its sands are diamond sparks.
That dazzle as they pass?

And who to sober measurement,
Time's happy swiftness brings?
When birds of paradise have lent
The plumage of their wings.

Too late I staid: forgive the crime;
Unheeded flew the hours;
For noiseless falls the foot of time
That only treads on flowers.

W. R. Spencer.

J'AI DONC RESTÉ TROP TARD, PARDONNE-MOI CE CRIME.

J'ai donc resté trop tard; pardonne-moi ce crime! les heures coulaient inaperçues, car le pied du temps tombe sans bruit quand il ne foule que des fleurs!

Et qui donc essaierait de nombrer le sable que sa main prodigue au sablier, quand chaque grain qui tombe, étincelle de diamant, éblouit comme il passe!

Et qui donc encore mesurerait sobrement l'heureuse rapidité qui l'emporte et nous emporte avec lui, quand les oiseaux de paradis prêtaient leur plumage à ses ailes!

J'ai donc resté trop tard, pardonne-moi ce crime; inaperçues coulaient les heures, car le pied du temps tombe sans bruit quand il ne foule que des fleurs!

THE BLUSH OF MORN AT LENGTH APPEARS.

The blush of morn at length appears,
The hawthorn weeps in dewy tears;

Emerging from the shades of night,
The distant hills are tipp'd with light;
The swelling breeze with balmy breath
Wafts fragrance from the purple heath,
And warbling wood-larks seem to say,
Sweet Anna! tis the dawn of day!

Ah! didst thou love's soft anguish feel,
No sleep thy weary eyes would seal!
But to the bank thou would'st repair,
Secure to meet thy true love there.
In pity to my pangs awake!
Unwillingly I thy slumbers break:
But longer absence would betray
I met thee at the dawn of day.

Yet though our parents now may frown,
Some pitying power our vows shall crown;
Be constancy and truth but thine,
While youth, and health, and love are mine:
Then shall our hearts united glow
With all that fondness can bestow;
And love extend his gentle sway
O'er close of eve and dawn of day.

MISS BALFOUR.

LA ROUGEUR DU MATIN EST ENFIN APPARUE.

La rougeur du matin est enfin apparue, l'épine sur le sol pleure ses larmes de rosée; les coteaux lointains émergés de la nuit se teignent de lumière; — la brise s'enfle, elle s'élève de la bruyère en fleur, son haleine embaumée disperse les parfums, le gazouillement de l'alouette, au fond du bois, semble dire: Douce Anna, voilà l'aube du jour!

Ah! si comme moi tu pouvais sentir l'angoisse de l'amour, nul sommeil ne reposerait sur tes yeux fatigués, mais avant le jour tu serais au rivage, assurée d'y retrouver celui qui t'aime, mes tourments veilleraient près des tiens. — Mais pourquoi? — ces tourments briseraient ta délicate beauté, une plus longue absence nous trahirait; paix, mon cœur, qu'elle dorme; je l'attendrai avec l'aube du jour.

Dors en paix, dors, Anna; — bien qu'aujourd'hui tout nous semble contraire, le sort peut s'attendrir et couronner nos vœux; — Mais que la constance et la vérité soient avec toi, avec moi l'amour, la santé, la jeunesse, et nos cœurs s'uniront en dépit de tous les obstacles, et pour nous l'amour étendra son aimable puissance sur le déclin du soir comme à l'aube du jour.

THE MOON CALMLY SLEEPS ON THE OCEAN.

The moon calmly sleeps on the Ocean,
  And tinges each white bosom'd sail,
The barque scarcely conscious of motion,
  Glides slowly before the soft gale:
How vain are the charms they discover,
  My heart from its sorrows to draw,
While memory still carries me over,
  To cailin beog chruite na mbo!
  (*To the pretty girl milking the cow.*)

Ye billows, beneath me now swelling,
  To you my hard fate I deplore,
Though far from my oak-shaded dwelling,
  Ye bear me to some distant shore;
Though blood-thirsty pirates may sever
  My frame from thy cot roof'd with straw,
This heart shall adore thee for ever,

My cailin beog chruite na mbo,
(*My pretty girl milking the cow.*)

Ye breezes! around me that hover,
The tale of my woes ye may learn,
And bear back the sighs of a lover,
Who never again shall return;
For next, when along the waves fading,
The last blush of evening shall glow,
Those waves will my sorrows be shading,
My cailin beog chruite na mbo
(*My pretty girl milking the cow.*)

MISS BALFOUR.

LA LUNE DORT SUR L'OCÉAN.

La lune dort sur l'Océan, elle argente le sein blanc de ma voile; ma barque dort aussi, le vent la berce entre deux lames, la vague lui chante son chant du soir!... Ah! il fut un temps où j'aimais la nuit étoilée sur la mer, mais aujourd'hui tous ses charmes n'arracheraient pas mon âme à ses douleurs, tous ses charmes n'empêcheraient pas ma pensée de retourner sans cesse vers cette jeune fille qui dans l'étable trait son lait!

Mais la vague se soulève et fait voler ma barque... Ah! tu peux me chasser loin de la rive chérie, loin de ma cabane ombragée de chêne, vers les bords étrangers sous un toit sans souvenirs; vague cruelle, complice du sort, tu peux me conduire sous la voile du pirate sanguinaire, il peut séparer mon âme de mon corps; mais tu n'éloigneras pas de ma mémoire un frais cottage couvert de chaume, mais il ne séparera mon cœur de celle qui le possède à jamais, de cette chère fille qui dans l'étable trait son lait!

Brises, vous qui frémissez autour de moi, vous qui soupirez dans ma voile, est-ce au récit de mes malheurs ? Ah ! l'histoire vous en est connue, je vous l'ai dite bien des fois, à vous seules ; mais aujourd'hui je ne vous défendrais pas de reporter en arrière les soupirs d'un amant qui ne reviendra plus, jamais plus.

Bientôt le dernier rougissement du soir dardera sur les flots, et alors, alors la vague apaisée abritera toutes mes douleurs, toutes... et là-bas la douce fille qui chante, sourit, et dans l'étable trait son lait.

L'enthousiasme chevaleresque pour le beau sexe, qui a toujours caractérisé la jeunesse irlandaise, s'est conservé malgré tous les malheurs de leur patrie et l'affreux joug de ses oppresseurs qui a pesé sur elle pendant tant de siècles. Jamais les sentiments d'un amour vertueux ne furent exprimés avec plus de délicatesse et d'ardeur que dans les fragments qui nous restent de l'ancienne poésie pastorale de l'Irlande. Le langage dans lequel ils sont exprimés est chaste, élégant, pur ; les images qu'ils représentent, offrent une peinture fidèle et attrayante des scènes de la nature et des beautés champêtres. La richesse des sites, le parfum des fleurs, la verdure des prairies, le murmure des ruisseaux, le bruit des cascades, les perles de la rosée, le brillant plumage du cygne, la douceur de la colombe, les chants harmonieux du merle, l'or liquide de l'abeille, reviennent constamment et continuent à répandre un vif éclat sur les riches descriptions de ces chants rustiques qui ne sont pas inférieurs aux plus brillantes images que Milton a prodiguées dans son chant si vanté de l'*Ange gardien*.

Le volume de ballades irlandaises renferme quelques-uns des chants les plus populaires de ce pays et l'histoire de ces

charmantes mélodies qui ont valu à sa musique une si juste célébrité. Les paroles à la fois brûlantes et harmonieuses, les sentiments nobles et élevés, les expressions ardentes adressées à la jeune vierge, l'objet de l'affection la plus pure, étaient irrésistibles ; elles manquaient rarement d'obtenir pour l'heureux soupirant la récompense tant désirée, le cœur et la main de sa bien-aimée. C'est à l'influence attrayante de ces chants que l'on a attribué la plupart des mariages précoces, et, par suite, la population surabondante de l'Irlande. C'est une nouvelle découverte dans l'économie politique, soumise aux méditations des Malthus et des Say de nos jours. Quoique ce soit nous exposer aux censures de ces sages ennemis de l'humanité, que d'augmenter les malheurs de l'Irlande en répandant ces ballades ; nous nous y résignons volontiers, si nos recherches parviennent à soustraire à l'oubli une portion des chants ravissants de la terre natale.

D. O'SULLIVAN.



POÉSIES DES BARDES,

LÉGENDES BALLADES, CHANTS POPULAIRES

DE L'IRLANDE

LAOI NA SEILGE

(THE CHASE — LA CHASSE)

THE CHASE [1]

A POEM.

OISIN. — SAINT PATRICK.

OISIN.

O son of Calphruin! — sage divine!
   Soft voice of heavenly song,
Whose notes around the holy shrine
   Sweet melody prolong!

[1] Notre intention n'avait été d'abord que de publier la traduction littérale de ces poèmes, mais l'expérience ayant démontré le grand intérêt qu'ont répandu sur ces productions les traductions et imitations en vers anglais qu'en ont donné Miss *Brookes*, Miss *Bolfour*, le docteur *Drennan*, MM. *Furlong*, *Hamilton Drummond*, d'*Alton*, *Lawson Curran Grattan*, etc., nous avons résolu de les placer en regard de la traduction française. Que le lecteur n'aille pas cependant comparer entre elles ces deux

LA CHASSE

POÈME.

OISIN. — SAINT PATRICE.

OISIN.

O fils de Calphruin! divin sage! dont la douce voix chante les choses du ciel, et prolonge autour des saintes reliques les divines mélodies!

traductions; ce ne sont que deux versions, et quelquefois des imitations consciencieuses de la traduction littérale du même texte gaëlique ou irlandais, texte que nous croyons inutile de reproduire ici. Nous le rétablissons pour quelques strophes du *Laoi na Seilge,* à titre d'exemple seulement. Au commencement du poème, avons-nous déjà dit (pages 185-186), Oisin interroge saint Patrice au sujet d'une partie de chasse à laquelle Fin prit part sans être accompagné de ses amis. Le saint dit qu'il n'avait jamais entendu parler de cette partie de chasse, et prie le barde de lui en

Did e'er my tale thy curious ear
  And fond attention draw,
The story of that chase to hear,
  Which my fam'd father saw?

faire le récit. Une espèce de controverse religieuse s'établit entre Oisin et l'Apôtre, dans laquelle le barde païen parle avec peu de respect de la Divinité. Enfin, cédant aux instances du saint, il lui fait la description de cette chasse dans ces termes (voir les pages 348 et 349 où commence le récit de cette chasse mémorable) :

APHADRUIG gidh adhbhur Câoi
  Dhamb bheith r'iomh anéachtaibh ard;
Aithreosad, cia taoim fo bhrôn,
  Cionnas arinneadh leo an tsealg.

La da raïbh Finn Flaith,
  Ar an ffaich' an Almhain uir,
Go ffacaidh chuige fo rô,
  An Eilid og, ar afcim lûth.

Glaodhas air Sgeolan agus air Bran,
  'Sdo leig fead orra araon;
Gan fhios do chach 'san ôl,
  Gur lean sa Toir an Eilid mhâol.

Ni raibh leis ach Mac-an-Loin,
  A dha choin, agus e fein;
Ar lorg na h' Eilide go dian,
  Go Sliabh Guilinn na rian rêidh.

Ar 'n'dol don Elid an sa t' Sliabh,
  (Finn na diaigh sa dha choin)
Nir ffios do cia soir no siar,
  Do ghabh an Fia an sa chnoc,

Do gabh Finn soir san t' Sliabh
  Sa dha choin siar, ar lûth;
'Sa Phadruig na'r b'olc le Dia,
  Mar hug an triar a dha ccul!

Ne m'as-tu jamais entendu raconter l'histoire de cette chasse étonnante que mon illustre père a vue ?

Chualaigh Finn, 'Snior chian uadh,
Gul ar bhruach Locha Sheimh;
'San do bhi ann macaoimh mna
Bo Fearr cail da ffacaidh se.

Do bhi agruaidh mar an Ros,
Agus a Beol ar dhath na ccaor;
Do bhi aoneis mar am blath
Sa leaca bhân mar an Aol.

Ar dhath an oir do bhi a Folt,
Mar realt aeir arosg do bhi;
Sa Phadruigh da ffeiceadh a dreach
Do bhearfa do Shearc don mhnaoi!

Druideas Fin aigiarradh Sgeil,
Air mhnaoi Sheimh na ccuach n'oir;
Is dubhairt, a Riôguin na ngruaidgh ngil,
An bhfaca tu mo choin sa toir?

An do sheilg ni'l mo spéis,
Is ni fhacaidh mé do dha choin;
A Ri na Feine gan Tar,
As measa leam fath ma ghoil.

An é do cheile fuair bas,
A bhean bhlaith, no do mhac?
No cia he an neach fa bhfuil do chaoi?
Ainnir mhîn as aille dreach,

No cadas fa bhuil do bhrôn?
Ainnir og na mbos mîn,
No an feidir t'furtacht (ar Finn)
As dubhach liom thu bheith mar chim.

The chase, which singly o'er the plain,
  The hero's steps pursu'd;
Not one of all his valiant train
  Its wond'rous progress view'd.

Fail oir do bhi fo mo ghlaic,
  Do raidh ainnir na mbos reidh;
Do thuit uaim an sa tareabh,
  Sin adhbhar mo bheith abpéin.

As geasa nar fhuiling Laoch
  Chuirim do cheann sa a Ri na Ffian ,
Mar dtugair m'fainne caoin ar ais
  Do huit le heas na sruth 'n'diân.

Cur na ngeas ni'r fhuiling Finn,
  Tra bhain Eadach da chneis chaoimh;
Go ndeacha ô bruach an Locha shnâmh;
  Le furail mna na mbos reidh.

Do chuartaigh an Loch fo chuig,
  Snior fhaig ann cluid ne cearn,
Go bhfuair an fainne caoin ar ais,
  Do huit o Rioguin na ngruaidh ndearg.

Trà fuair Fin an Fainne caoin,
  Ni rainig leis athabhairt go bruach,
An tra de rinneadh Seanoir liath,
  Do Ri na bhian gè taoim truagh.

Do bhimairne Fiana Finn,
  An Almhain, shlim, na sluagh seimh,
Ag imirt ar eûnlaigh, ag ôl,
  A cloistean ceoil, so bronnadh séad!

Eirghios Caoilte ameasg chàich,
  As diafraigh os ârd do gach Fear,

De cette chasse où le héros seul parcourut la plaine, sans qu'aucun des braves qui formaient sa suite, y prît part et en suivît les progrès.

An bhfaca sibh Mac-Cubhail fheil?
  Abhuidhean seimh na sleagh seang.

Deirghe Conan-Mac-Morna,
  Sni chuala riamh ceol dob' aoibhne,
Ma ata Finn ar iarraidgh,
  Go raibh ambliadhna a chaoilte.

Mac Cubhaill, ma theastaigh, uait,
  Abhaoilte chruaidh na ccos ccaoil;
Gabhaim chugam do laimh,
  Os ceann chaich abheith mo Ri.

Do bhimairne an Fhian fa bhrôn,
  Fa cheann ar sloigh do bheith da'r'n'dith;
No gur mhaoith oruinn gion ghâir,
  As dhuinne b'adhbhar bheith a caoi,

Gluaistear linn as Almhain amach,
  Buidhean chalma na ccath cruadh;
Andeigh adhâ choin agus Finn,
  Triur grinn le am bearthaidhe buadh.

Bhi mise is Caoilte air ttuis,
  San Fhian uile go dluth' nar ndail;
Go sliabh Guilinn o huaigh,
  Mar a rugamar buadh ar châch.

Amharc beg da dugamar uainn,
  Andeigh na ruag cêad chi an Fhian
Ar bruach an Locha fa bhrôn,
  Ach Seanoir Môr, agus e crion?

SAINT PATRICK.

O royal Bard, to valour dear,
  Whom fame and wisdom grace,
It never was my chance to hear
  That memorable chase.

Do chuadhmar uile na dhail,
  Is chuireadh se grâin ar gach fear;
Cuamha loma do bhi crion,
  Ar air ceileamb gnaoi agus gean.

Do mhearsamarne gur dith Bi,
  Do thug ar an Laoch a bheith gan chryth;
No gur an iasgaire do bhi sé,
  Thainig accein an 'sa t' Sruith.

Fiafraighim do' nfhear chrion Sgéul,
  An bhfaca tu laech an-ghoil,
Is iad roimhe ar seoil,
  Eilid óg, is dha choin ?

Nior raidh Finn ar bhaghail na sgeul,
  Gurab e fein Ri na Ffiam;
No gur leig le Caoilte arùn,
  An fear ar lùth 'sdo bhi dian.

Tra d'aithnamairne, an sin,
  Gurab e Finn fein do bhi ann,
Do leigeamar tri gartha go bruid,
  Do chuiread Buic as gach gleann.

Deirge Conan maol go garg,
  Sdo nocht acholg go dian,
Do mhallaigh se go beacht d'Fhinn
  Is mhallaigh fo seacht don Fhein

SAINT PATRICE.

O royal barde ! toi, cher à la valeur, toi, renommé par la sagesse et la grâce, jamais je n'ai entendu le récit de cette chasse mémorable.

Da mbeith fhios agam gur lu Finn,
  Do bhaimfinn an sean chionn liath sin diot,
Os tû nar mhoidh anois, no riamhh,
  Mo ghoil ariamh, no mo ghniomh.

'Se mo aon-locht air do chruith,
  Gan an Fhian uile do bheith martair;
Go 'n'deargain orra mo ghaith is mo Lann,
  'Sgo ttigidh liom bhur leactht is bhur là.

Eirghios Oscar, fear fa teann,
  Sguir dod chaint ni sa mô
A chonain mhaoil ata gan chéill
  Nach rug bein anaghaidh gleoidh.

Mar am biadh olcas atâ Finn
  As gur dubhach liom e bheith mur taôi;
A Chonain mhaoil ata gan chéill,
  Bhrisfinn do bhéal go di an smaois.

As beag mo sheis an do ghlôr,
  Amhic Oisin, ba mor baois;
'Snach raibh do neart an Fhionn fein,
  Ach acagnomh amheir go di an Smaois.

O'n la far torchradh Cubhall na ccliar,
  Le Mac-Moirne na Sgiath n'oir;
Ta sibb o shoin aig ar 'n'dîbirt;
  'Sa Mairean d'inne ni da bhur 'n' deoin.

But let me now, O bard, prevail!
Now let the song ascend;
And, thro' the wonders of the tale,
My ears thy words attend!

As sinne fein do niodh an gniomh,
An ni sibhse clanna Baoisgne bog;
Beidh do mhac Oisin ad dhiaigh,
Ag iomchar leabhar bân agus clog.

Ach sguirmuid dar nglôr faun,
« O nach caint do dhearbhas ach gniomb; »
Is feacham anois a lathair châich,
Neart ar lâmh as ar ffioch.

Do Thug Oscar sitheadh prap,
Is do theith conan ameasg châich;
Do ghlac comairce ag 'an bhfein,
Fuasgailt do as pein bhais.

D'eirghidear au Fhian, go garg,
Do chosg Oscair nàn arm 'n'aigh;
Idir mo mhac agus Conan Maol
Gur cheangladar sith agus Pairt.

Fiafraigheas Caoilte an dara féacht,
Do mhac-Cubhaill nar chleacht târ,
Cia haca do thuathaibh de
Abheir do ghné ariocht mar atâ?

Inghean Gluilinn do raidh Finn,
Geasa mo cheann gur chuir sí,
Dhol do shnâmh ar an Loch
Ag iarraid an fhainne do sgar le.

Nar thigeamaoid'ne slân on ccnoc,
Do raidh Conan nar bholc mein,

Fais-moi donc entendre maintenant, aimable barde, l'harmonie de tes chants, et mon oreille charmée s'ouvrira attentive aux merveilles de ton récit.

Go niocfaidh Giullin gan mhoill,
  Mar a ccuirfidh si Fionn ina chruth fein.

D'eirghe an fhian anoir sa niar,
  'Sdo chuireamar ar sgiathe faoi go deas;
Go sliabh Guilinn o huaidh,
  Go rugamar Fionn ar ghuaillibh fear.

Ar feadh chuig naioidhche, ar feadh ccuig là,
  A tochailt an chnuic, gan tlâs dar sluagh,
No go dtainig chugainn, do phreib,
  Guilleann amach as an uaimb.

Cuach chearnach do bhi lân,
  Se bhi i laimh Ghuilinn Coir,
Do mhac Cubhaill na lann ngéar,
  Gur thoirbhir sî an tosgar ôir.

Ar ôl dîghe dhô as an acorn,
  Is é na luighe ar fhod go fann;
Gur fhôs na chruth, is na ghné,
  Righ na Feine, 'sna'n'each seang.

Comme nous l'avons déjà vu, le récit finit par une description de la joie que firent éclater les Finiens à la vue de leur chef rendu à sa forme primitive. De nos jours même les Fin-Sgealaighthe chantent cette ballade romanesque en s'accompagnant de la harpe. — Nous bornons à cet épisode nos citations gaëliques qui prendraient trop de place et qui du reste n'offriraient aucun intérêt au lecteur français. (Voir pour de plus amples détails et rapprochements nos études sur la langue et la littérature irlandaises.)

OISIN.

O Patrick! — to the Finian race
A falsehood was unknown;
No lie, no imputation base,
On our clear fame was thrown;

But by force, truth, and manly Might
That fame establish'd grew,
Where oft, in honorable fight,
Our foes before us flew.

Not thy own clerks, whose holy feet
The sacred pavement trod,
With thee to hymn, in concert sweet,
The praises of thy God;

Not thy own clerks in truth excell'd
The heroes of our line,
By honor train'd, by fame impell'd
In glory's fields to shine!

O Patrick of the placid mien,
And voice of sweetest sound!
Of all thy church's walls contain,
Within their hallow'd round,

Not one more faithful didst thou know
Than Cumhal's noble son,
The chief who gloried to bestow
The prize the bards had won!

Were Morni's valiant son alive,
(Now in the deedless grave,)
O could my wish from death revive
The generous and the brave!

OISIN.

Ces merveilles, il les doit à la vérité, ô Patrice ! Le mensonge fut toujours inconnu à la race de Finn ; la fausseté, la basse imposture n'a jamais obscurci le pur éclat des renommées finiennes.

Cette renommée s'est accrue par la puissance de la vérité autant que par le mâle courage ; jamais dans les glorieux combats, quand nos ennemis ont fui devant nous, jamais nos chants n'ont outré la victoire, jamais ils n'ont célé une valeur hostile.

Ni tes prêtres au long surplis qui foulent de leur pied saint le parvis sacré, ni ces enfants, dont la voix innocente suivant ta voix célèbre en chœur les louanges de ton Dieu;

Ni tes moines savants et tes pieux néophytes, ne sauraient surpasser en loyauté les héros de notre race ; le nom de Finien, comme un anneau de diamant, les enchaînait à l'honneur ; poussés par l'amour de la renommée, avides de périls, ils offraient mille fois leur vie pour vivre une seule fois dans le chant de gloire.

Crois-moi, sage à la douce et placide figure, toi dont la voix est mélodieuse entre toutes les voix qui montent sous les voûtes du temple ; entre tous tes fidèles, crois-moi.

Il n'en est pas de plus fidèle que le noble fils de Comhal, ce chef généreux si fier de donner au barde le prix accoutumé.

Oh ! pourquoi le valeureux fils de Morni, qui repose aujourd'hui dans la tombe, ne vit-il plus ? Que mes vœux ne peuvent-ils réveiller de la mort le généreux et le brave entre tous !

Or Mac-O'Dhuive, graceful form,
  Joy of the female sight;
The hero who would breast the storm,
  And dare the unequal fight.

Or he whose sword the ranks defy'd,
  Mac-Garra, conquest's boast,
Whose valour would a war decide,
  His single arm an host.

Or could Mac-Ronan now appear,
  In all his manly charms;
Or — O my Osgur! wert thou here,
  To fill my aged arms;

Not then, as now, should Calphruin's son,
  His sermons here prolong;
With bells, and psalms, the land o'errun,
  And hum his holy song!

If Fergus liv'd, again to sing,
  As erst, the Fenii's fame;
Or Daire, who sweetly touch'd the string,
  And thrill'd the feeling frame;

Your bells, for me, might sound in vain,
  Did Hugh the little live;
Or Fallan's generous worth remain,
  The ceaseless boon to give;

Or Conan bald, tho' oft his tongue
  To rage provok'd my breast;
Or Finn's small dwarf, whose magic song
  Oft lull'd the ranks to rest.

Ou bien que ne vit-il encore celui dont l'aspect gracieux charmait l'œil et aussitôt le cœur des femmes! Mac O'D'huive, ce héros invincible qui affrontait la tempête, qui défiait tout adversaire dans le combat le plus inégal.

Que n'est-il encore debout, le vaillant Mac-Garra dont l'épée redoutable saccageait tous les rangs ennemis! Mac-Garra enfant chéri de la victoire, Mac-Garra dont le bras eût décidé seul l'issue d'une bataille, la défaite d'une armée entière!

Ou bien encore pourquoi Mac-Ronan ne peut-il paraître tout à coup dans tout l'éclat de sa mâle beauté!... Et toi, mon Osgar, que n'es-tu là aussi pour que je t'entoure de mes bras affaiblis par la vieillesse, pour qu'il batte sur ton jeune cœur, ce cœur qui n'a pu vieillir!

Alors on n'entendrait pas comme à présent retentir sous la voûte pleine d'ombre, les graves sermons du fils de Calphruin; on ne l'entendrait pas bourdonner au loin le son des cloches; il ne tourmenterait pas mon oreille, le chant dormant des psaumes et des cantiques.

Si Fergus vivait pour chanter comme autrefois la gloire des Finiens, si Daive à la lyre mélodieuse était encore là pour éveiller par ses accords le noble amour de la patrie!

Tes paroles frapperaient en vain ces saintes murailles; en vain tes cloches résonneraient, te dis-je, si Hugues le Petit vivait encore, si le noble et généreux Fallan pouvait encore répandre ses faveurs inépuisables.

Si Conan le Chauve lui-même était encore présent, quoique souvent sa langue intempérée provoquât ma fureur, si l'on pouvait seulement encore entendre le petit nain de Finn, dont les chants magiques bercèrent si souvent les guerriers et les invitèrent au repos et aux songes du repas, de la gloire et de la beauté.

Sweeter to me their voice would seem
   Than thy psalm-singing train;
And nobler far their lofty theme,
   Than that thy clerks maintain!

SAINT PATRICK.

Cease thy vain thoughts, and fruitless boasts;
   Can death thy chiefs restore? —
Son of the King of mighty hosts,
   Their glories are no more.

Confide in him whose high decree
   O'errules all earthly power;
And bend to him thy humble knee,
   To him devote thy hour;

And let thy contrite prayer be made
   To him who rules above;
Entreat for his almighty aid,
   For his proctecting love!

Tho' (with thy perverse will at strief,)
   Thou deem'st it strange to say,
He gave thy mighty father life,
   And took that life away.

OISIN.

Alas! thy words sad import bear,
   And grating sounds impart;
They come with torture to mine ear,
   And anguish to my heart!

Not for thy God these torrents spring,
   That drain their weeping source,

Plus douce serait leur voix à mon oreille, que tes interminables psalmodies; leurs chants héroïques l'emporteraient par la grandeur du sujet sur la triste monotonie de vos rituels mystiques! Auprès des Finiens vivants que serait-ce qu'un Dieu invisible et sourd?

SAINT PATRICE.

Insensé, fais taire tes regrets; cet orgueil inutile n'a-t-il pu s'humilier devant ta race frappée par le néant de la mort? O poète, la mort ne te rendra pas tes héros; fils de rois puissants, le temps de leur puissance a passé; pour jamais le ver du sépulcre défie aujourd'hui tes héros; il est roi de tes rois finiens.

Repose-toi donc en celui-là seul dont les décrets sublimes règlent toutes les puissances terrestres; courbe humblement le genou devant celui-là qui n'a pas plié sous la main de la mort; à lui qui t'a donné le don du chant, barde, adresse désormais tes chants.

Adresse la prière du repentir à celui qui commande à la terre entière; implore à ton secours la puissance qui ne passe pas; demande l'amour protecteur au Roi qui ne meurt pas, et saura donner au barde plus que le don accoutumé.

Mes paroles te semblent étranges; tu souris, incrédule, une obstination perverse ferme ton âme à mes paroles: mais sais-tu bien qui donna la vie au souverain qui fut ton père? sais-tu qui lui donna sa puissance et la lui reprit avec la vie? — c'est mon Dieu, c'est le tien!

OISIN.

Hélas! que tes discours me semblent tristes, qu'ils résonnent amèrement à mon oreille; ils éveillent la torture dans mon esprit, l'angoisse pénètre avec eux dans mon cœur!

Ah! ce n'est pas pour ton Dieu que jaillissent de mes yeux ces torrents de larmes, ce n'est pas pour lui que se

But that my father, and my king,
Now lies a lifeless corse!

Too much I have already done,
Thy godhead's smile to gain;
That thus each wonted joy I shun,
And with thy clerks remain.

The royal robe, the social board,
Music and mirth are o'er,
And the dear art I once ador'd
I now enjoy no more;

For now no bards, from Oisin's hand,
The wonted gift receive;
Nor hounds, nor horn I now command,
Nor martial feats achieve!

O Innisfail! thy Oisin goes
To guard thy ports no more;
To pay with death the foreign foes
Who dare insult thy shore!

I speak not of the fast severe
Thy rigid faith has taught;
Compar'd with all the rest I bear,
It is not worth a thought.

SAINT PATRICK.

O Oisin! of the mighty deed!
Thy folly I deplore!
O! cease thy frenzy thus to feed,
And give the subject o'er.

Nor Finn, nor all the Finian race,
Can with his power compare,

dessècheront ces sources de pleurs, mais seulement pour mon père et mon roi, mon père qui n'est plus maintenant qu'un cadavre sans vie!

J'ai déjà trop fait pour obtenir le sourire de ta divinité; j'ai fui les joies auxquelles j'étais accoutumé, je me suis renfermé avec tes fidèles.

Et les pompes royales, et les banquets, la musique, et la joie des fêtes, tout s'est évanoui, jusqu'à l'art chéri qu'autrefois j'aimais tant, je n'en jouirai plus désormais!

Car maintenant nul barde ne recevra plus de la main du noble Oisin le don du chant; les meutes oublieront sa voix, le cor de chasse n'obéira plus à son souffle; Oisin n'ordonnera plus les fêtes martiales, l'étranger cherchera son hospitalité, il trouvera plus d'un hôte, mais le barde royal où le trouvera-t-il!

O Innisfail! ton Oisin ne sera plus le gardien de tes ports, il ne sera plus là pour punir de mort l'ennemi étranger qui osera venir insulter ton rivage!

Je ne parle pas du jeûne et des sévères pénitences qu'inflige ta loi rigide, ô Patrice! de telles choses comparées à tout ce qui me fait souffrir ne valent pas une pensée.

SAINT PATRICE.

Oisin, toi barde et héros, moi, pauvre apôtre, je plains et déplore ta folie! cesse de nourrir ainsi ta démence, oublie le sujet de ta douleur.

Ni Finn, ni tous ceux de la race de Finn ne peuvent être comparés à l'Etre puissant qui, de sa sphère sublime, assi-

Who to yon orbs assigns their place,
  And rules the realms of air!

For man yon azure vault he spreads,
  And clothes the flow'ry plains;
On every tree soft fragrance sheds,
  And blooming fruit ordains!

'Tis he who gives the peopl'd stream,
  Replete with life to flow;
Who gives the moon's resplendant beam,
  And sun's meridian glow!

Would'st thou thy puny king compare
  To that almighty hand,
Which form'd fair earth, and ambient air,
  And bade their powers expand?

OISIN.

It was not on a fruit or flower
  My king his care bestow'd,
He better knew to show his power
  In honor's glorious road;

To load with death the hostile field;
  In blood, his might proclaim;
Our land with wide protection shield,
  And wing to heaven his fame!

In peace, his tranquil hours to bless,
  Beneath soft beauty's eye;
Or on the chequer'd field of chess,
  The mimic fight to try;

Or sylvan sports, that well beseem
  The martial and the brave;
Or, plung'd amid the rapid stream,
  His manly limbs to lave.

gne à chacun sa place et gouverne les royaumes de l'air !

C'est lui qui déploie pour l'homme la voûte azurée et donne aux vastes plaines leur vêtement de fleurs, c'est lui qui répand sur chaque plante un parfum embaumé, lui qui donne à chaque arbre le fruit dans la fleur.

C'est lui qui peuple les fleuves, lui qui enrichit les eaux de puissances vitales, lui qui donne à la lune sa lumière resplendissante, au soleil ses rayons éclatants.

Pourrais-tu comparer ton chétif souverain au Tout-Puissant qui de rien fit cette belle terre et la suspendit dans l'air qui l'environne? Saurais-tu comparer ton petit roi d'Erin au monarque éternel à qui la mort et la vie obéissent.

OISIN.

Ah! ce n'était ni aux fruits ni aux fleurs que mon roi donnait ses soins, mais il savait montrer sa puissance dans la route glorieuse de l'honneur.

Il jonchait de morts le champ de bataille; il proclamait son pouvoir dans le sang; il couvrait d'une vaste protection le sol de la patrie; il faisait voler jusqu'au ciel sa renommée éclatante.

Dans la paix ses heures s'écoulaient heureusement sous les regards d'une douce beauté, ou bien il simulait les chances d'une bataille au noble jeu d'échecs.

Ou bien encore il se livrait à l'exercice de la chasse qui sied si bien à l'homme brave et guerrier; il aimait aussi à plonger dans le courant rapide ses membres vigoureux.

But when the rage of battle bled! —
   Then — then his might appear'd,
And o'erred heaps of hostile dead
   His conquering standard rear'd!

Where was thy God, on that sad day,
   When, o'er Serne's wave,
Two heroes plough'd the wat'ry way,
   Their beauteous prize to save?

From Lochlin's king of ships, his bride,
   His lovely queen they bore,
Through whom unnumber'd warriors died,
   And bath'd in blood our shore.

Or on that day, when Tailk's proud might
   Invaded Erin's coasts;
Where was thy godhead in that fight,
   And where thy empty boast?

While round the bravest Finii bled,
   No help did he bestow;
'Twas Osgur's arm aveng'd the dead,
   And gave the glorious blow!

Where was thy God, when Magnus came?
   Magnus the brave, and great,
The man of might, the man of fame,
   Whose threat'ning voice was fate!

Thy godhead did not aid us then; —
   If such a God there be,
He should have favour'd gallant men,
   As great and good as he!

Fierce Anninir's wide-wasting son,
   Allean, of dreadful fame,
Who Tamor's treasures oft had won,
   And wrapp'd her walls in flame;

Mais lorsque la fureur du combat éclatait dans des flots de sang, alors apparaissait toute sa puissance; il plantait sur des monceaux d'ennemis morts son étendard victorieux.

Où était ton Dieu pendant ce triste jour où deux héros sillonnaient les flots de la Serne pour défendre leur belle conquête?

Ils avaient ravi à Lochlin, le roi des vaisseaux, sa belle fiancée, son aimable reine; ils avaient osé la ravir à ce guerrier par le bras duquel des guerriers innombrables périrent et inondèrent de sang notre rivage.

Où était ton Dieu pendant ce jour mémorable où l'orgueilleux et puissant Tailk vint envahir la côte d'Erin? où était le vain objet de ton orgueil, de tes adorations?

Nul secours ne vint de lui, tandis que le sang coulait autour du plus brave des Finiens : ce fut le bras d'Osgur vengea les mourants et porta le coup glorieux!

Où était ton Dieu, quand Magnus aborda sur notre côte, Magnus le brave, Magnus le grand, l'homme de puissance, l'homme de renommée, dont la voix menaçante fut celle du destin!

Ton Dieu ne nous prêta alors aucun secours; si un tel Dieu avait existé, il eût favorisé ces hommes courageux et vaillants, ces hommes aussi grands et aussi bons que lui!

Le fils du terrible Anninir, qui portait au loin la destruction, Allean, à la renommée redoutable, qui conquit si souvent les trésors de Tamor et incendia ses murailles.

Not by thy God, in single fight,
The deathful hero fell;
But by Finn's arm, whose matchless might
Could ev'ry force repel!

In ev'ry mouth *his* fame we meet,
Well known, and well believ'd;
I have not heard of any feat
Thy cloudy King achiev'd.

SAINT PATRICK.

Drop we our speech on either side,
Thou bald and senseless fool!
In torments all thy race abide,
While God in heaven shall rule.

OISIN.

If God then rules, why is the chief
Of Comhall's gen'rous race
To fiends consign'd, without relief
From justice, or from grace?

When, were thy God himself confin'd,
My king, of mild renown,
Would quickly all his chains unbind,
And give him back his crown.

For never did his generous breast
Reject the feeling glow;
Refuse to succour the distrest,
Or slight the captive's woe,

Ce cruel Allean, il fut frappé à mort dans un combat singulier; mais ce ne fut pas par le pouvoir de ton Dieu que ce héros tomba à son tour; non ce fut par le bras de Finn, ce bras dont le pouvoir n'avait pas de semblable, ce bras, qui pouvait défier toutes les forces et en triompher à la fois.

Sa renommée vole de bouche en bouche, il n'est personne qui ne la connaisse, il n'est personne qui n'y ajoute foi; pourtant je n'ai jamais entendu parler d'aucune action d'éclat accomplie par ton sombre Souverain.— Jamais je n'ai vu l'ombre de ses largesses et de sa gloire; et pour lui j'oublierais celle de Finn!

SAINT PATRICE.

Mettons fin de part et d'autre à tous ces vains discours; tu n'es qu'un insensé, un déplorable fou! Ta race entière est condamnée au malheur, à la mort, tandis que le Dieu puissant ne cessera pas de régner dans la sérénité des cieux.

OISIN.

Si Dieu règne là haut et règle tout, pourquoi le chef des généreux enfants de Comhall a-t-il été abandonné à ses ennemis? pourquoi n'a-t-il pas été secouru par la justice divine ou par la grâce?

Pourtant si ton Dieu lui-même eût été captif, mon souverain, de gracieuse mémoire, eût brisé promptement ses chaînes; il lui eût rendu sa couronne.

Car jamais son âme généreuse ne repoussa la tendre pitié, jamais il ne refusa de secourir l'infortuné; il cherchait les malheurs afin de les consoler.

His ransom loos'd the prisoner's chains,
And broke the dire decree;
Or, with his hosts, on glory's plains
He fought to set them free!

O Patrick! were I senseless grown,
Thy holy clerks should bleed,
Nor one be spar'd to pour his moan
O'er the avenging deed!

Nor books, nor crosiers should be found,
Nor ever more a bell
Within thy holy walls should sound,
Where prayers and zealots dwell.

SAINT PATRICK.

O Oisin, of the royal race!
The actions of thy sire,
Theking of smiles, and courteous grace,
I, with the world, admire;

Thy story therefore I await,
And thy late promise claim,
The chase's wonders to relate,
And give the tale to fame.

OISIN.

O Patrick! tho' my sorrowing heart
Its fond remembrance rend,
I will not from my word depart,
However my tears descend!

Full joyous past the festive day
In Almhain's stately hall;
Whose spears, with studded splendours gay,
Illum'd the trophy'd wall

Ses dons généreux faisaient tomber les chaînes des captifs et cassaient les sentences les plus funestes ; ou bien, à la tête de ses vaillantes légions, il combattait au champ de gloire pour reconquérir les siens et les rendre à la liberté.

O Patrice ! si comme tu le dis, j'étais un insensé, tu verrais tes prêtres saints gisant égorgés sur le parvis, pas un seul n'eût échappé au grand acte de ma vengeance, pas un qui n'eût gémi dans la mort sur la fin des Finiens.

Et dans ces murs sacrés, dans ce sanctuaire de dévotion et de prières on ne trouverait plus désormais ni crosses, ni missels ; l'on n'entendrait plus retentir le son des cloches, de tes paroles et de tes chants ; on n'entendrait plus qu'Oisin chantant son roi sur les ruines du tien.

SAINT PATRICE

O Oisin ! fils de sang royal, j'admire avec le monde entier les hauts faits de ton souverain, le roi des sourires et le dispensateur des grâces ; mais pourquoi toujours rappeler le nom du roi des cieux auprès d'un roi de la terre ?

Accomplis plutôt ta promesse, dis-moi les merveilles de cette chasse miraculeuse dont la postérité réclamera l'histoire, que Patrice en soit le dépositaire ; parle donc, j'écoute.

OISIN.

O Patrice ! quoique mon cœur soit torturé par les chers souvenirs qui le déchirent, oui, je tiendrai ma parole, dussent mes pleurs accompagner mon récit, oui je la tiendrai !

C'était un de ces jours éclatants de joie où la grande salle d'Almhain semblait tout illuminée, tant ses murs étaient tapissés de lances, de trophées et d'armures

The, feast was for the Finii spread;
  Their chiefs, assembled round,
Heard the song raise to praise the dead,
  And fed their souls with sound.

Or on the chequer'd fields of chess
  Their mimic troops bestow'd;
Or round, to merit or distress,
  Their ample bounty flow'd.

At length, unnoctic'd of his train,
  The Finian king arose,
And forth he went where Almhain's plain
  With neighbouring verdure glows.

There, while alone the hero chanc'd
  To breathe the fragrant gale,
A young and beauteous doe advanc'd,
  Swift bounding o'er the vale.

He call'd his fleet and faithful hounds,
  The doe's light steps to trace.
Sgeolan and Bran obey'd the sounds,
  And sprung upon the chase.

Unknown to us, no friend to aid,
  Or to behold the deed;
His dogs alone, and Luno's blade,
  Companions of his speed.

Swift on to steep slieve Guillin's foot,
  The doe before him flew;
But there, at once, she mock'd pursuit,
  And vanish'd from his view!

He knew not whether east or west
  She past the mountain's bounds;

On voyait autour de la table du festin donné aux Finiens, tous les chefs assemblés ; ils chantaient les louanges des héros tombés dans la bataille ; ils remplissaient l'air de sons harmonieux, afin d'en nourrir les âmes dans le séjour invisible aux mortels.

Prenant ensuite l'échiquier, ils rangèrent leurs pions et simulèrent une bataille, tandis qu'autour d'eux leur libéralité s'étendait amplement pour récompenser le mérite, pour soulager le malheur.

Sur la fin du banquet le roi des Finiens se leva et sans que personne de sa suite l'eût remarqué, il se dirigea vers la plaine d'Almhain à la verdure éblouissante.

Tandis que le héros, livré seul à ses pensées, respirait avec délice l'air embaumé des bois, il aperçut tout à coup une jeune et belle biche qui s'avançait en bondissant.

Appelant à lui ses limiers rapides et dociles il les mit sur la trace de la biche aux pieds légers : Sgeolan et Bran obéirent aussitôt au son du cor et s'élancèrent sur les traces du gibier fugitif.

Cette chasse ignorée de nous tous n'avait personne pour témoin, nul ami n'était là pour prêter son aide au chasseur ; ses chiens et l'épée de Luno accompagnaient seuls sa course.

Rapide comme le vent, la biche fuit devant lui jusqu'au pied du mont escarpé de Guillin et là, s'arrêtant subitement elle nargue une fois encore son chasseur et s'évanouit à ses yeux.

A-t-elle disparu dans les détours de la montagne à l'est ou à l'ouest qui peut le dire? Finn se décide à diri-

But aest his random course he prest,
And west his eagar hounds!

At length he stopp'd, — he look'd around,
To see the doe appear;
When soft distress, with plaintive sound,
Assail'd his gentle air.

The plaintive sound, quick to his breast,
With wonted influence sped;
And on he follow'd in his quest
Till to Lough-Shieve it led.

There he beheld a weeping fair,
Upon a bank reclin'd,
In whose fine form, and graceful air,
Was every charm combin'd.

On her soft cheek, with tender bloom,
The rose its tint bestow'd;
And in her richer lip's perfume
The ripen'd berry glow'd.

Her neck was as the blossom fair,
Or like the cygner's breast,
With that majestic, graceful air
In snow and softness dress'd :

Gold gave its rich and radiant die,
And in her tresses flow'd;
And like a freezing star, her eye.
With Heaven's own splendour glow'd.

Thyself, O Patrick! hadst thou seen
The charms that face display'd,
That tender form, and graceful mien;
Thyself had lov'd the maid!

ger sa course aventureuse vers l'orient, il désigne le côté opposé à ses chiens pleins d'ardeur.

Il s'arrête enfin et, tandis qu'il regarde attentivement de tous côtés pour découvrir la biche, il croit entendre tout à coup un son plaintif, un doux gémissement.

Et cette plainte, qui semble annoncer quelque douleur, exerce sur son cœur son influence accoutumée : plein de sollicitude il s'avance jusqu'au bord du lac.

Là, il aperçoit une belle jeune femme, penchée sur le rivage; elle mêlait ses pleurs aux eaux du lac. Dans l'abandon de sa douleur elle offrait aux yeux tous les charmes réunis.

Sur sa joue en fleur la teinte et le duvet des roses brillaient sous la rosée de ses larmes : le parfum exquis de ses lèvres s'unissait au rouge éclatant des baies sauvages dans leur maturité, ses sanglots avaient une harmonie plus touchante que les plus doux chants du barde.

Son cou gracieux, incliné par la peine, semblait une tige en fleur courbée sous le vent; l'éclat et la blancheur de la neige s'y rencontraient avec la majesté, la douceur et la grâce du cygne.

La riche teinte de l'or rayonnait dans les flots de sa chevelure, ses beaux yeux brillaient comme l'étoile du matin, ils réfléchissaient les pures couleurs d'un beau ciel.

Si toi-même, ô Patrice, avais contemplé les charmes de ce visage, cette forme élégante, ce maintien gracieux, toi-même aurais adoré cette belle vierge.

My king approach'd the gentle fair,
The form of matchless grace.
« Hadst thou, sweet maid of golden hair!
Beheld my hounds in chase? »

— « Thy chase, O king, was not my care;
I nothing of it know;
Far other thoughts my bosom share,
The thoughts, alas! of woe. »

— « Is it the husband of thy youth,
O fair one, that has died?
Or has an infant pledge of truth
Been torn from thy soft side?

» White handed mourner! speak the grief
That causes thy distress;
And if it will admit relief,
Thou may'st command redress. »

— « Alas! my ring, for whose dear sake
These ceaseless tears I shed,
Fell from my finger in the lake! »
(The soft hair'd virgin said.)

« Let me conjure thee, generous king!
Compassionate as brave,
Find for me now my beauteous ring,
That fell beneath the wave! »

Scarce was the soft entreaty made,
Her treasure to redeem;
When his fair form he disarray'd,
And plung'd into the stream.

At the white-handed fair's request,
Five times the lake he try'd;
On ev'ry side his search address'd,
Till he the ring descry'd.

Cependant mon noble souverain s'étant approché de cette charmante créature à la grâce sans égale: « Belle fille aux cheveux d'or, lui dit-il, n'as-tu pas aperçu ma meute, n'as-tu pas vu passer la chasse? »

— « La chasse? répond-elle, que m'importe la chasse, je ne m'en inquiète guère; hélas! mon esprit est rempli de pensées bien différentes; hélas! mes pensées sont celles de la douleur! »

— « Aurais-tu perdu l'époux de ta jeunesse, ô belle, ou bien l'enfant, gage de son amour, aurait-il été arraché de tes bras?

» Dis-moi, belle désolée, dis le sujet de ta douleur; s'il est en mon pouvoir d'y remédier, commande et j'obéirai. »

— « Hélas! mon anneau est le cher objet pour lequel je verse des pleurs; il a glissé de mon doigt, il est tombé dans le lac! » répondit la belle à la chevelure ondoyante et soyeuse.

« Oh! laisse-moi te supplier, généreux prince, brave des braves, laisse-moi t'attendrir, compatis à ma douleur; cherche mon bel anneau d'or qui a disparu sous les ondes, tu finiras ma douleur. »

A peine cette douce prière est-elle achevée, que le héros s'est dépouillé de ses vêtements, il s'est précipité dans le lac.

Cinq fois à la requête de la belle affligée, il plonge dans les flots; il sonde les profondeurs du lac, jusqu'à ce qu'enfin l'anneau d'or s'offre à son habile main.

But when he sought the blooming maid
Her treasure to restore;
His powers were gone, — he scarce could wade
To reach the nearest shore!

That form where strength and beauty met,
To conquer, or engage,
Paid, premature, its mournful debt
To grey and palsied age. —

While magic thus our king detain'd,
In hateful fetters bound;
We in fair Almhain's halls remain'd,
And festal joy went round.

The mirthful moments danc'd along
To music's charming lore;
And to the sons of lofty song,
Wealth pour'd her beauteous store!

Thus fled the hours, on heedless wing,
From every care releas'd;
Nor thought we of our absent king,
Nor miss'd him from the feast.

Till Caoilte, struck with sudden dread,
Rose in the hall of spears:
His words around strange panic spread,
And wak'd misgiving fears!

« Where is the noble Comhall's son?
— Renown'd assembly! say?
Or is our arm of conquest gone,
Our glory pass'd away! »

Alors il cherche à joindre promptement la charmante éplorée afin de lui rendre son trésor, afin de voir briller son sourire après ses pleurs; mais tout à coup ses forces l'abandonnent, à peine peut-il gagner le bord le plus proche.

Ses yeux se voilent, ses nerfs se détendent, la chaleur de la vie se retire; ces nobles formes, ce port mâle et superbe, ces membres où s'unissaient pour vaincre et pour charmer la vigueur et la beauté, notre Finn tout entier, notre Finn, en proie aux cruels maléfices, est devenu soudain vieillard; dans la force de l'âge il paie le tribut d'infirmités qui n'est dû qu'à la vieillesse.

Et tandis que notre monarque était retenu ainsi dans les fers de la magie haineuse, les grandes salles d'Almhain continuaient à retentir des éclats de notre joie.

Les heures s'écoulaient joyeusement aux sons d'une musique délicieuse et, tandis que les fils de l'harmonie faisaient retentir leurs voix et répétaient le refrain de leurs chansons, la richesse, l'abondance répandaient sur eux leurs faveurs.

Ainsi le temps s'envolait rapidement, et chacun de nous, l'esprit dégagé de tout souci, oubliait le roi absent, nul ne s'apercevait qu'il manquait au milieu de nous.

Mais tout à coup Caoilte, frappé d'un effroi soudain, s'avance au milieu de la salle des lances ; son air, ses paroles jettent autour de lui une terreur étrange; ils éveillent dans l'âme de chacun de nous un pressentiment sinistre!

« Qu'est devenu le noble fils de Comhall, guerriers renommés, dites, qu'est-il devenu? où est ce bras puissant qui nous a si souvent conduits à la victoire? notre gloire se serait-elle éclipsée? »

We stood aghast. — Conan alone,
The rash Mac Morni, spoke;
« O joyful tidings! I shall groan;
No more beneath his yoke.

» Swift Caoilte, of the mighty deed!
On this auspicious day,
I, to his fame and power, succeed,
And take the sovereign sway. »

We laugh'd to scorn his senseless boast,
Tho' with a grieving heart;
And Almhain saw our numerous host,
With headlong haste depart.

The van myself and Caoilte led,
The Fenii in the rear;
And our rapid march we sped,
But saw no king appear.

We follow'd, where he led the chase,
To steep Slieve Guillin's foot;
But there we could no further trace,
And stopp'd the vain pursuit.

North of the mount our march we stay'd,
Upon a verdant plain,
Where conquest once our arms array'd,
Tho' bought with heaps of slain!

Hope threw each eager eye around,
And still'd attention's ear, —
In vain, — for neither sight or sound
Of our lov'd chief was near.

But, on the borders of a lake,
A tall old man we spy'd,
Whose looks his wretched age bespake
To want and woe ally'd!

En l'entendant parler ainsi, nous restons immobiles et comme saisis de terreur. Le téméraire Conan Mac Morni fut le seul qui répondit. « Ce serait là un joyeux événement! s'écrie-t-il; car dès lors je cesserais de gémir sous son joug.

» Rassure-toi, bouillant Caoilte, homme aux actions d'éclat, si cela est ainsi, ce jour est un jour heureux, il me verra succéder à la renommée et à la puissance du héros, je prendrai l'autorité souveraine. »

Le rire amer du mépris répondit seul à cette forfanterie pleine d'extravagance et, le cœur navré d'inquiétude et de tristesse, nous quittâmes tous le palais d'Almhain à pas précipités, et tous nos guerriers s'étant rassemblés, bientôt on vit l'armée se mettre en marche.

Caoilte et moi nous commandons le front de l'armée, les Finiens marchent à l'arrière-garde; nous avançons avec rapidité, regardant avec attention de tous côtés, mais nulle part nous n'apercevons notre chef.

Nous suivons les traces du chasseur jusqu'au pied de Guillin, nous reconnaissons bien l'empreinte de ses pas; mais tout à coup toute trace disparaît, nous sommes forcés de suspendre nos recherches.

Alors nous nous arrêtons vers la partie septentrionale de la montagne, dans une plaine verdoyante où naguère la victoire favorisa nos armes, bien que la conquête fût achetée par de monceaux de victimes.

Pleins d'espérance et d'anxiété nous jetons de rapides regards autour de nous, l'oreille attentive se prête à tous les bruits!... hélas! ni la vue, ni l'oreille ne reconnaissaient rien qui annonçât le retour de notre chef bien aimé.

Rien, si ce n'est un vieillard dont la grande taille se courbe sur le bord d'un lac, un vieillard dont les ternes regards attestent la débilité, la misère et le malheur!

Bare wither'd bones, and ghastly eyes,
His wrinkl'd form display'd;
Palsied and pale, he scarce could rise,
From age and strength decay'd.

We thought, perchance, that famine gave
That wan and wasted frame,
Or that from far, adown the wave,
A fisherman he came.

We ask'd him, had he seen in chase,
Two hounds that snuff'd the gale,
And a bold chief, of princely grace,
Swift bounding o'er the vale.

The head of age in silence hung,
Bow'd down with shame and woe,
Long e'er his hesitating tongue
The cruel truth could show.

At length, to Caoilte's faithful ear,
The fatal change he told,
And gave our raging host to hear
The dreadful tale unfold!

With horror struck, aghast and pale,
Three sudden shouts we gave. —
Affrighted badgers fled the vale,
And trembling sought the cave!

But Conan glory'd in our grief;
Conan the bald, the base;
He curs'd with rage the Fenian chief,
And all the Fenian race.

« O, were I sure (he fiercely said)
Thou wert that heart of pride,
Soon should this blade thy shaking head
From thy old trunk divide!

A ces membres nus et désséchés se joignent un visage ridé, des yeux caves et vitreux comme ceux des spectres ; pâle et tremblant, il peut à peine se lever, tant la vieillesse et les infirmités l'ont dépouillé de sa vigueur, on dirait le rebut informe de la vie, un corps à demi frappé par la mort et oublié par elle.

Nous pensâmes que la fain avait peut-être ruiné et détruit cette forme humaine si blême et si languissante alors; nous le prîmes pour un pauvre pêcheur venu de bien loin après avoir été battu par les flots agités.

Et nous lui demandons alors s'il avait vu deux beaux chiens courant la chasse et flairant l'air, puis un hardi chasseur à la démarche royale, au pas alerte et vif.

Le vieillard interdit courbe la tête comme accablé de honte et de douleur; il paraît hésiter longtemps avant de répondre et de révéler l'affreuse vérité.

Ce fut à l'oreille fidèle de Caoilte qu'il découvrit enfin sa funeste métamorphose. Qui pourrait dire le désespoir, la fureur de l'armée, lorsque cette horrible histoire se déroula à ses yeux!

Chacun de nous pâlit d'horreur, trois cris d'effroi et de douleur retentirent d'échos en échos, les blaireaux effrayés prirent la fuite à travers la vallée et s'enfoncèrent dans leurs terriers.

Mais Conan qui se réjouissait de notre malheur, lui, le Chauve, l'indigne Conan, insulta dans sa rage le chef des Finiens... ceux de sa race entière.

« Oh! si j'étais sûr que tu fusses ce chef orgueilleux, s'écria-t-il, ce glaive séparerait bientôt ta tête branlante de ce vieux tronc!

» For never did thy envious mind
  Bestow my valour's meed;
In secret has thy soul repin'd
  At each heroic deed.

» I grieve not for thy strength decay'd,
  Shrunk form, and foul disgrace;
But that I cannot wave my blade
  O'er all thy hated race.

» Oh were they all like thee this day,
  My vengeance, as a flood,
Should sweep my hated foes away,
  And bathe my steel in blood!

» Since Comhall of the Hosts was slain
  Upon the ensanguin'd field,
By Morni's son, who ne'er in vain
  Uprear'd his golden shield;

» Since then, our clan in exile pine,
  Excluded from thy sight;
And the fam'd heroes of our line
  But live in thy despight. »

CAOILTE.

« Did not my soul too keenly share
  In our great cause of woe,
On aught like thee to waste its care,
  Or any thought bestow;

» Bald, senseless wretch! thy envy, soon
  This arm should make thee rue;
And thy crush'd bones, thou base buffoon,
  Should bear thy folly's due! »

» Car jamais ton âme hautaine et envieuse n'a consenti à accorder à ma valeur le prix qui lui était dû ; jamais tu n'as cessé d'être jaloux en secret des hauts faits de mes armes !

» Je ne m'afflige pas du déclin de tes forces, de ta taille courbée, de ta honteuse disgrâce, bien loin delà ! Eh ! que ne puis-je, de mon glaive, frapper toute ta race détestée !

» Oh ! s'ils avaient tous aujourd'hui une forme semblable à la tienne, ma vengeance entraînerait comme une torrent tous mes ennemis à la fois, je plongerais avec transport mon glaive dans leur sang !

» Depuis le jour où Comhall, l'homme des armées, a été tué sur le champ de bataille par le fils de Morni qui jamais n'a levé en vain son bouclier d'or ;

» Oui, depuis ce jour fatal, notre clan gémit dans l'exil; loin de ta vue, et les héros renommés de notre race vivent dans l'oubli : triste existence qu'ils conservent encore en dépit de toi. »

CAOILTE.

« Si mon âme ne prenait pas une part si vive au grand sujet de notre douleur, qui m'empêche de donner une pensée à une chose aussi misérable que toi !

» Déplorable insensé ! bientôt ce bras te ferait repentir de ton envie, et tes membres brisés, recevraient, vil bouffon, le juste prix de ta démence! »

OSGUR.

« Cease thy vain bab'ling, senseless fool!
Bald boaster, stain to arms,
Still forward to promote misrule,
But shrink at war's alarms! »

CONAN.

« Cease thou, vain youth, nor think my soul
Can by thy speech be won,
Servile to stoop to the controul
Of Oisin's beardless son.

» Even Finn, who, head of all thy line,
Can best their boast become,
What does he do, but daily dine,
Upon his mangl'd thumb.

» 'Twas not the sons of Boishne's clan,
But Morni's gallant race,
That thunder'd in the warlike van,
And led the human chase.

» Oisin, this silken son of thine,
Who thus in words excels,
Will learn of thee the psalming whine,
And bear white books and bells. »

» Cease, Osgur, cease thy foolish boast,
Not words, but deeds decide;
Now then, before this warlike host,
Now be our valour try'd! »

My son high rais'd his threat'ning blade,
To give his fury sway;
But the pale Conan shrunk dismay'd,
And sprung with fear away:

OSGUR.

— « Cesse tes forfanteries et tes bravades, déplorable insensé, toi la honte de nos armes, toi toujours prompt à exciter le désordre et à reculer devant le bruit de la guerre ! »

CONAN.

« Tais-toi, jeune homme orgueilleux, ne crois pas que mon âme soit de trempe à se laisser convaincre par tes discours, qu'elle soit assez servile pour se soumettre au contrôle du fils imberbe d'Oisin.

» De telles fanfaronnades conviennent mieux au chef de ta race, elles ne sont guère bonnes que pour Finn qui ne s'occupe tout le long du jour que de festins et de jeux futiles.

» Ce n'étaient pas les enfants du Clan de Boishine mais les vaillants fils de Morni qui formaient l'avant-garde belliqueuse de nos armées, et s'avançant comme la foudre commandaient la bataille.

» Oisin, ce fils efféminé sorti de toi et qui excelle en beaux discours, apprendra de toi à chanter de dolentes psalmodies, portera des missels et sonnera les cloches. »

» Assez, Osgur, cesse tes injures et tes extravagances ; ce ne sont pas des paroles mais des actions qui doivent décider cette querelle; viens, et devant les yeux de tous, en vaillants guerriers, mettons notre valeur à l'épreuve ! »

Et, à ces mots, mon fils leva son glaive menaçant pour donner à sa fureur tout son essor. Mais le pâle Conan recula saisi d'effroi, et tressaillit de crainte.

Amid the scoffing host he sprung,
To shun th'unequal strife;
To 'scape the forfeit of his tongue,
And save his worthless life.

Nor vainly did he importune;
The host, as he desir'd,
Engag'd my son to give the boon
His cowardice requir'd.

Once, twice, and thrice, to Erin's chief
The sorrowing Caoilte spoke:
« O say, lov'd cause of all our grief!
Whence came this cruel stroke?

» What curst Tuathan's direful charm
Has dar'd that form deface?
O! who could thus thy force disarm,
And wither ev'ry grace? »

— « Guillen's fair daughter (Finn reply'd),
The threacherous snare design'd
And sent me to yon magic tide,
Her fatal ring to find. »

Then our stout shields with thongs we bound,
Our hapless king to bear;
While each fond chieftain press'd around;
The precious weight to share.

Conan who, penitent of tongue,
Would now his guilt revoke,
Forward, with zeal impatient sprung,
And vengeful ire bespoke.

« May never from this hill (he cry'd),
Our homeward steps depart,
But Guillen dearly shall abide
Her dark and treacherous art! »

Il se jeta éperdu au milieu de l'armée qui le raillait et se cacha pour éviter un combat inégal, pour éviter le châtiment dû à l'intempérance de sa langue et sauver sa vie honteuse et sans valeur.

Dès lors il cessa de solliciter l'armée pour obtenir ce qu'il osait ambitionner, supplia mon fils Osgur de faire grâce à sa lâcheté.

Une fois, deux fois, trois fois, le fidèle et triste Caoilte parla au chef d'Erin : « Oh! dis-nous, objet chéri de notre douleur, dis-nous d'où vient ce coup fatal qui t'a frappé ainsi?

» Est-ce quelque horrible charme jeté sur toi par Tuathan le maudit qui t'a défiguré, qui a osé te dépouiller ainsi de ta vigueur, qui a osé flétrir ta mâle beauté? »

— « C'est la fille de Guillen, répondit Finn, d'une voix creuse et lente, qui m'a tendu ce piége perfide; c'est elle qui m'a entraîné à me plonger dans ces eaux magiques pour chercher son fatal anneau qui y était tombé. »

Alors, sur nos massifs boucliers assemblés par de fortes courroies, nous nous bornons à porter notre malheureux chef. Tous ses capitaines se pressent alentour, tous dans leur amour affligé veulent partager le fardeau précieux.

Conan entend ces paroles; plein de repentir alors de son langage téméraire, il veut racheter sa faute, il s'avance précipitamment animé de zèle, et dans son désir ardent de vengeance il parle ainsi :

« Jamais mes pieds ne se détacheront du sol de cette montagne, et ne retourneront vers le foyer chéri, s'écrie-t-il, que Guillen n'ait chèrement payé le noir artifice dont elle t'a rendu victime. »

North of the mount, to Guillen's cave,
  The alter'd form we bore;
Determin'd all her art to brave,
  And his lost powers to restore.

Eight nights and days, without success,
  We tore the living tomb;
Until we pierc'd the last recess
  Of the deep cavern's gloom.

Then forth the fair Enchantress came,
  Swift issuing to the light,
The form of grace, the beauteous dame,
  With charms too great for sight.

A cup quite full she trembling bore
  To Erin's alter'd chief,
That could his pristine form restore,
  And heal his people's grief.

He drank. — O joy! his former grace,
  His former powers return'd;
Again with beauty glow'd his face,
  His breast with valour burn'd.

Oh! when we saw his kindling eye
  With wonted lustre, glow,

Au nord de la montagne, dans la caverne de Guillen, nous transportons ce corps altéré, sans vie. Déterminés à braver tout l'art de l'enchanteresse, à ne pas sortir de ces ténèbres avant que le charme n'ait été rompu, avant qu'il n'ait repris sa forme et sa vigueur premières, notre roi bien aimé.

Huit jours, autant de nuits se passent... sans succès. Nous nous lamentons sur cette tombe vivante, sur ce mort avant la mort. Nos larmes tombent brûlantes sur son visage et ne le raniment pas ! Nos sanglots se répandent d'échos en échos dans les profondeurs du souterrain, et ne le relèvent pas !.. Enfin nous perçons les dernières ténèbres, les derniers replis de la caverne.

Et soudain, émergée de la nuit, éclairant les ombres d'une lueur bleuâtre et plus encore du jour de sa beauté, l'enchanteresse apparaît blanche et grave... et s'avance...

A sa main tremble une coupe emplie jusqu'aux bords d'un mystérieux breuvage. Elle s'avance au devant du chef inanimé. Elle s'avance d'un pas muet, son pied ne laisse pas d'empreinte sur le sable mou de la caverne, ses lèvres ne laissent pas tomber une parole, mais ses yeux et son geste parlent. Qu'il boive ce breuvage enchanté et le mouvement, la force et la vie rentreront dans son sein, et son peuple sera guéri dans sa douleur.

Il boit !.. O surprise ! O joie inexprimable ! La grâce ranime soudain son visage, rétablit la mâle harmonie de ses membres, ouvre le sourire sur ses lèvres, fait refleurir la beauté virile sur ses traits — la valeur rentre dans son sein, la force coule avec le sang dans ses veines.

Oh ! quand nous vîmes ses yeux, ses yeux bienveillants, revivre et rayonner du lustre accoutumé, quand nous le vîmes se dresser grand, vif et beau, oh ! quand

Not all the glories of the sky
  Such transport could bestow!

The Hero of the Stately steeds,
  From magic fetters free,
To Finian arms, and martial deeds,
  Thus — thus restor'd to see!

Scarce could our souls the joy sustain! —
  Again three shouts we gave;
Again the badgers fled the plain,
  And trembling sought the cave!

Now, Patrick of the scanty store,
  And meager-making face!
Say, did'st thou ever hear before
  This memorable Chase?

From a literal translation of the original irish.

BY MISS BROOKES.

nous le vîmes ainsi, non, toutes les joies du ciel n'auraient su nous donner tel ravissement !

Ah ! le voir délivré des fers magiques, lui, le héros des coursiers superbes, le voir rendu aux armées des Finiens, aux martiales actions, à la renommée, à l'amour, à la gloire ; après l'avoir pleuré mort vivant, le voir ainsi !

Ah ! nos âmes ne pouvaient qu'à peine supporter le poids de cette joie immense, ce passage d'une telle douleur à une telle extase ! Trois fois encore nos acclamations frappèrent le rocher et coururent d'échos en échos. A ces trois cris, trois fois encore les blaireaux effrayés fuirent la plaine et tremblants cherchèrent les ombres de la caverne !

Et maintenant Patrice, mon saint Patrice, dis-moi, dis maintenant si dans la mesquine abondance qui creuse ton maigre visage, dis si jamais auparavant tes mystiques oreilles entendirent récit plus mémorable, chasse plus merveilleuse, oui, dis, mon saint Patrice, dis maintenant ?

MADAME ALEXANDRINE ARAGON.

MAON

MAON

MAON[1]

Bow'd to dark Cobthach's fierce command,
When struggling Erin groan'd;
And crush'd beneath his bloody hand,
Her slaughter'd sons bemoan'd

Of all whose honest pity dar'd
One tear humane to shed;
My life alone the savage spar'd,
Nor touch'd the sacred head.

Protected by the Muse's pow'r,
And the Bard's hallow'd name,
I 'scap'd the death-devoted hour,
The hour of blood and shame!

[1] See p. 188-189.

MAON[1]

Courbée sous le farouche commandement de Cobthach, aux jours où, se débattant sous sa main sanglante, Erin pleurait sur ses fils massacrés;

De tous ceux dont la courageuse pitié osa répandre une larme; de tous ma vie fut la seule qu'épargna le barbare. La harpe me défendit mieux que la gloire.

Le titre sacré de Barde protége mieux ma vie que la faveur du prince — la Muse écarte de mon sein le fer homicide! Seule j'échappai à cette heure vouée à la mort, et bien plus à la honte!

[1] Voyez les pages 188-189.

When Nature pleaded, Pity wept,
And Conscience cry'd in vain;
When all the powers of vengeance slept
Upon a monarch slain.

Shock'd History, from the dreadful day,
Recoil'd with horror pale,
And, shrinking from the dire display,
Left half untold the tale!

But I, sad witness of the scene!
Can well its woes attest;
When the dark blade, with murder keen,
Spar'd not a brother's breast.

When Nature prescient as my soul,
With earthquakes rock'd the ground;
Air bade its deepest thunders roll,
And lightnings flash'd around!

While, on each blasting beam, their forms
(The sons of death) were rear'd;
And, louder than the mingling storms,
The shrieks of ghosts were heard!

Till, oh! dark, chearless, slow and late,
The burden'd morn arose;
When forth, to meet impending fate,
Alone the monarch goes.

In vain some guard do I conjure;
No heed will he bestow;

Aux jours où la nature implorait, où la pitié gémissait, où la conscience réclamait : — et en vain! — Aux jours où tous les pouvoirs de la vengeance dormaient sous une monarchie frappée!

O jour! jour où toutes les horreurs se convièrent à nos annales! mais quoi! L'histoire offensée recula pâle d'épouvante, — La crainte enferma dans son sein la plus odieuse part de la vérité. — Tant de crimes restaient inédits à l'avenir!

Mais moi! moi, le Barde, moi Craftine ; moi témoin lamentable de la scène de sang, je dirai tout; je dirai ce que n'osa dire l'histoire. — Je dirai comment le meurtre impur osa frapper une tête royale, — comment il osa ceindre un diadème ramassé dans le sang d'un frère!

Je reviendrai à ces jours où la nature, partageant la prescience qui m'ouvrait le sombre avenir, ébranlait la terre comme le pressentiment faisait parler mon âme : où la foudre dans les nuées croisait ses éclairs dans les ténèbres, comme le sort ses avertissements dans ma pensée!

Je reviendrai à cette nuit d'épouvante où sous l'éclair livide on vit s'aligner les fils de la mort; on les vit s'asseoir sur le seuil royal — cortége envoyé par la mort au devant de sa royale proie; dans cette nuit où, plus haut que les cris de la tempête, on entendit les cris des fantômes se ralliant dans les ombres!

Encore une fois, la dernière, le matin s'éleva sombre appesanti, marchant au devant de l'ouragan — je le vois encore, et comme lui je vois le monarque Olliol le cœur et le front chargé d'ombres, je le vois se lever, et malgré moi marcher au devant du sort suspendu!

En vain je le conjure d'appeler autour de lui quelques gardes; il n'accorde pas une parole, — pas un signe à ma

I follow to the fatal door, —
I hear the deadly blow! —

Hold, villain, hold! — but short'ning breath
Arrests my feeble cries;
And seals awhile, in transcient death,
My light-detesting eyes.

Yet soon, to further horrors doom'd,
I rais'd my sickening head ;
And Life her languid pow'rs resum'd, —
To see Life's comfort fled.

The groans of Death around me rise,
Scarce yet distinctly heard!
While Fate, to my unclosing eyes,
In bloody pomp appear'd!

As when the Spirit of the Deep
His dreadful course maintains;
While his loos'd winds o'er ocean sweep,
And gloomy horror reigns!

Satiate with groans, and fierce with blood,
The dark malignant power
Rides, in grim triumph, o'er the flood,
And rules the deathful hour!

So the dire Cobthach, drunk with gore,
And glorying to destroy;
Aloft victorious horrors bore,
And smil'd with hideous joy.

Close by the murder'd monarch's side,
The earth brave Ollioll press'd;

prière ; — l'irrésistible fatalité l'entraîne sous la porte fatale : là soudain j'entends le coup mortel; j'entends, à la fois, le cri des meurtriers et celui de la victime — j'entends les corps bondir sur le parvis ! —

Arrête, scélérat ! — arrête, — je veux m'écrier, je veux m'élancer ; mais l'horreur brise ma faible voix, elle suspend ma vie, elle étend sur mes yeux les ombres d'une mort passagère !

Bientôt la lumière me rejette au milieu des horreurs qu'elle avait fuies — C'en est fait, tout est consommé — à cette vue je voudrais me réfugier dans la mort — dans une mort sans réveil — et je vis.... je vis pour le voir mourir celui qui fut ma vie !

Ses gémissements s'élèvent encore; mais ils s'affaiblissent, on ne les entend plus qu'à peine — il semble qu'ils s'éloignent — ils s'éloignent avec son âme — et cependant à mes yeux — à mes yeux bien ouverts apparut le destin resplendissant et ruisselant de sang.

Tel que l'Esprit de l'abîme, alors que les vents déchaînés luttent sur la face du globe, ou règne une sombre horreur.

On le voit le Génie du mal rassasié de lamentations, gorgé de sang, poursuivre son triomphe sauvage en chevauchant sur les flots, et régler l'heure des désastres et des morts néfastes.

Tel à mes yeux apparaît le hideux Cobthach, enivré de massacres, vacillant sous les fumées du sang, s'exaltant dans la destruction, il édifie son triomphe sur les cadavres, il sourit avec une joie hideuse et, dégouttant de sang, se pare des insignes royaux !

Son pied sacrilége presse le brave Olliol, étendu sur le

A dagger, bath'd in life's warm tide,
Yet quivering in his breast.

Clasp'd round the dying prince's neck,
His little Maon lay;
While the third dagger rose to strike
Its unresisting prey.

Rous'd at that sight, to madness stung,
I rush'd amid the foe;
And, o'er the trembling victim flung,
I met the destin'd blow.

O happy wound! close to my breast,
(Tho' streaming from the knife)
My precious charge, thus sav'd I press'd,
And guarded him with life.

Shock'd at the sacrilegious stroke,
The arm of death recoil'd;
While from the croud the passions broke
That in their bosoms boil'd.

The royal blood, that round them stream'd
They could with calmness view;
But, for the bard, their frenzy deem'd
The fiercest vengeance due!

A thousand swords to guard me rose,
Amid the conflict's roar;
While safe, from his surrounding foes,
My trembling charge I bore.

Long while he seem'd, with life alone,
To 'scape that fatal day;
For reason, from his little throne,
In terror fled away.

sol auprès du roi massacré; son poignard avide plonge et replonge dans le sein où le sang bouillonne encore; sa rage aveugle poursuit la vie qui n'est plus jusque dans les entrailles de la mort.

Mais au cou du monarque mourant, tout à coup j'aperçois le jeune Maon — l'héritier royal — un enfant! j'aperçois en même temps le bras du meurtrier, je l'aperçois levant son poignard pour la troisième fois sur sa proie sans défense.

A cette vue, saisi d'horreur, transporté de rage, je me précipite et, me ruant sur l'innocente victime, je reçois le coup, le bienheureux coup qui lui portait la mort!

Moi cependant, pressant sur ma blessure mille fois bénie, Maon, notre Maon sauvé, je m'échappe avec mon précieux fardeau.

Mais, offensée par l'attentat sacrilége, la mort a reculé devant le sein du barde; tout à coup les passions cachées qui fermentent dans la foule s'élèvent en grondant, elles se répandent avec furie!

Le sang du monarque, ils ont pu le voir ruisseler autour d'eux; ils ont assisté à l'ovation du meurtrier en silence: mais le sang du barde a coulé, mais on a frappé le barde et toutes les voix crient vengeance.

Et mille épées se dressent pour me défendre au milieu du conflit grondant. — Je me dérobe aux ennemis qui m'environnent et, sous le regard de la muse, le dernier fils des rois d'Erin est déposé en lieu de sûreté.

Longtemps sa vie seule parut avoir échappé à l'heure de carnage. Devant la terreur la raison s'est enfuie de son siége fragile!

While thus bereft of sense he grew,
No fears the court invade,
And safe in the usurper's view,
The beauteous maniac play'd.

Reason at length, a second dawn,
With cheering lustre, shed;
And from the tyrant's pow'r withdrawn,
To Munster's King we fled.

There long conceal'd from every foe,
Beneath the royal care,
I saw my lovely scion grow,
And shoot its branch in air.

Oh! while I view'd his blooming face,
And watch'd his opening mind;
While, in a form of matchless grace,
I saw each virtue shrin'd;

With more than a parental pride
My throbbing heart o'erflow'd;
And each fond thought, to hope ally'd,
With sweet prediction glow'd!

One daughter, bright in beauty's dawn,
The royal cares beguil'd;
All sportive as the gladsome fawn
And as the moon-beam mild.

Like the first infants of the spring,
Sweet opening to the view;
Fann'd by the breeze's tender wing,
And fresh with morning dew.

Que dis-je, il sourit l'innocent ! il joue sous ses yeux : — Le noir soupçon ne veille plus dans les yeux de Cobthach quand ils tombent sur le touchant insensé! qui s'élève sans péril à côté de l'usurpateur!

Mais un jour enfin, une seconde aurore plus éclatante que la première s'élève sur l'esprit du royal enfant— la raison l'éclaire et, dans l'ombre échappés au pouvoir du tyran, nous nous réfugions à la cour du roi de Munster.

Là, longtemps dérobé à ses ennemis au gré des sollicitudes royales, je le vois croître mon bien aimé rejeton, je le vois grandir et se fortifier et lancer ses rameaux dans les airs !

Oh ! comme alors en voyant son visage en fleur s'allumer aux nobles pensées, en voyant son esprit avide s'ouvrir aux grandes résolutions tel qu'un palais aux hôtes attendus ; en voyant les grâces et les vertus viriles parer à l'envi son corps et son âme;

Oh ! comme alors, avec un orgueil plus que paternel, mon cœur bat et déborde de joie, comme alors chaque pensée, pensée d'amour pour lui, s'alliant à l'espérance, rayonne de prédictions radieuses.

Une jeune et charmante fille, encore à l'aube de la beauté, trompe les ennuis, les inquiétudes du roi notre hôte ; ou vive, folâtre, comme la biche bondissant dans la clairière, le palais n'a pas assez d'échos pour ses chants ; ou tendre et touchante, comme la lune des nuits d'été, les yeux les plus desséchés, retrouvent des pleurs pour s'apitoyer avec elle.

Comme les douces filles du printemps qui, flattées par l'aile des brises, baignées par les pures rosées du matin, s'apprêtent à fleurir pour l'orage.

Such were fair Moriat's growing charms,
So bright her dawning sky;
And beauty, young, with early harms,
Was cradled in her eye.

By ties of sweet attraction drawn,
And pair'd by infant love,
Oft, lightly sporting o'er the lawn,
The royal children rove,

Together chase the gilded fly,
Or pluck the blooming flower;
Or boughs, with busy hands, supply,
To weave the little bower.

But now, as years and stature grow,
Maturer sports arise;
Now Maon bends the strongest bow,
And Moriat gives the prize.

Light dance the happy hours along,
To love's enchanting lay;
And pleasure tunes the sweetest song!
And every scene is gay.

But, soon each beauteous vision flies
That blissful fancy forms;
As the soft smile of azure skies
Is chas'd by chiding storms.

Again fate lours, and daggers frown —
The bloody Cobthach hears —
Once more the dagger threats to drown
In Maon's blood his fears.

Telle Moriat sous le ciel matinal de sa beauté, bercée par la flatterie et l'amour doit ouvrir son âme à des malheurs précoces !

Attirés l'un vers l'autre par la douce attraction d'un amour enfantin, Maon et Moriat, partagent mêmes soins, mêmes travaux, mêmes jeux, mêmes tendresses.—Tantôt je guide leurs doigts inhabiles sur les cordes sacrées de la harpe, et la muse sourit à leurs efforts ; tantôt des fenêtres du palais je suis leurs légers et joyeux ébats dans la plaine.

Ensemble ils poursuivent la mouche aux ailes d'or; pleins de projets, ils moissonnent les fleurs sitôt oubliées que cueuillies; leur amour actif élève pour eux seuls un berceau de branchage, asile d'une heure comme l'espoir des jeunes années !

Mais le temps s'écoule, leur taille s'élève, leur esprit mûrit, les jeux naïfs de l'enfance ont fait place aux divertissements graves et héroïques des jeunesses princières. Maon bande l'arc le plus fort et Moriat donne le prix — que lui seul gagnera !

Oh ! rapide est la danse des heures autour du repos enchanteur de l'amour, aux refrains enivrants du plaisir.

Mais trop tôt la belle vision s'efface ! elles s'enfuient comme des ombres les heures de la joie, elles s'effacent comme l'azur du ciel sous les pas de l'orage !

De nouveau le sort se rembrunit, les poignards brillent dans l'ombre; une renommée envieuse a réveillé le souvenir de Maon dans l'âme ténébreuse de Cobthach ; elle a semé sous nos pas les embûches secrètes, les sombres soupçons du tyran demandent à s'éteindre dans le sang de Maon, dans le dernier sang de nos rois !

And must we fly? — must Maon's heart
Its Moriat then forego?—
Must he with every comfort part,
To shun his cruel foe? —

He must; there are no other means
Of life or safety nigh,
Our only hope on Gallia leans,
And thither must he fly.

What tears! — what anguish! — what despair! —
At length he bade adieu;
Ah when again his faithful fair,—
His native land to view? —

« Yes, soon again (he proudly cries)
» In vengeance too array'd!
» On this right arm my hope relies,
» And Gallia's friendly aid. »

But Maon knew not yet, how near,
How tenderly ally'd,
To his own blood; — how very dear
The victims that had died.

First, his weak health, and tender years,
Bade the dire truth conceal;
Which after (though from different fears)
We did not dare reveal.

For when, as strength and knowledge grew,
He heard the tale unfold;
But half its horrors giv'n to view,
And half his wrongs untold:

Où fuir? mais pouvons-nous fuir? le cœur de Maon peut-il bien s'arracher à celui de Moriat, peut-il bien séparer sa destinée de la sienne? pour préserver sa vie doit-il fuir celle qui fait toute sa vie?

Il le peut et il le doit ; — une voie de salut, une seule s'ouvre au devant de nous, la Gaule hospitalière offre une asile aux proscrits — il peut, il doit partir !

Que de larmes ! quels sanglots ! quelle angoisse ! Enfin l'adieu fatal est prononcé — les gages d'amour échangés. Ah ! sa fidèle amie, son pays natal, ah ! quand donc, quand donc les reverra-t-il ?

Bientôt, bientôt, s'écrie-t-il fièrement, l'œil inspiré, la main sur son glaive, bientôt les représailles sonneront ; mon espérance repose sur cette épée, sur l'alliance de la Gaule; oui, bientôt je reviendrai et la vengeance avec moi !

Il dit, — et pourtant il ne sait pas encore par quels liens sacrés la nature l'attache aux victimes royales, il ne sait pas encore que leur sang est son sang ; le trône et le sceptre usurpés, il ignore qu'ils le sont sur lui !

Car la folie, en frappant ses jeunes années, avait fait place à la raison mais non au souvenir ! un voile épais était resté tendu sur le jour d'horreur... et qui de nous eût osé le soulever !

Mais lorsque sa raison revint, lorsque sa force s'accrut — une fois, une seule, je commençai le récit fatal — à mots couverts — voilant à demi les infamies commises ;

When, but as kindred to his sire,
 The monarch's death he heard;
Then, in his soul's quick mounting fire,
 His royal race appear'd.

Indignant passions fill'd his eye,
 And from his accents broke;
While the pale lip, and bursting sigh,
 His burden'd soul bespoke.

In vain, his fury to assuage,
 I every art bestow'd;
Still, with the rash resolves of rage,
 His restless bosom glow'd.

In such a cause, his arm alone
 Of ample *force* he deems;
And to pluck murder from its throne,
 A slight adventure seems.

His youth, his rashness I bewail'd,
 I trembled to behold;
And fear, and pitying love prevail'd
 To leave dire truths untold.

To Gallia now fate call'd — still, still
 His birth we dar'd not show;
We dreaded lest some fatal ill
 Should from the knowledge flow.

Youth's headlong passions mov'd our fears
 The secret to secure,
Till practis'd thought, and manlier years,
 His mind and arm mature.

Quand je vins à dire la mort du monarque, bien qu'il se crût à peine son allié, au plus son sujet, telle indignation souleva son âme, tels éclairs jaillirent de ses yeux.

Un feu sombre s'allumait dans ses regards; la lèvre écumante, pâle, appelant, à cris étouffés, meurtres et vengeance, sa colère cherchant où se prendre et retombant sur elle-même et se dévorant elle-même faute d'aliment, et s'exhalant en cris, en larmes, en frénésie, oh ! le voir ainsi, ressentir la vérité dans mon sein... J'attendis !

Je ne sais quelle résolution secrète veillait sous chacune de ses paroles; hanté par les rêves de la vengeance, il admettait leur ombre sinistre jusque dans les fêtes, jusque dans l'amour ; j'ai mis tout en œuvre pour calmer sa fureur, mais en vain.

Contre une telle cause, son bras seul lui semblait assez fort; extirper le meurtrier du trône lui paraissait légère entreprise.

Il en parlait avec la folle témérité de la jeunesse; moi, tremblant d'anxiété et d'amour, je dévorais la vérité fatale, la crainte m'imposait le silence.

Et maintenant encore, maintenant que le péril nous appelle en Gaule, je n'ose pas révéler sa naissance; ce péril m'épouvante moins que l'idée seule des maux qui suivraient la révélation !

Ce n'est point la jeunesse, ce n'est pas ces passions lancées à corps perdu au devant du danger, ce n'est pas à elle que Craftine le barde doit le secret, l'espoir et l'avenir d'Erin. — Plus tard, plus tard ! lorsque l'âge aura mûri sa pensée, affermi son bras !

When, from his weeping Moriat torn,
He bade the last adieu;
When from her sight — her palace borne,
He ceas'd its walls to view;

Then, fresh distractions fill'd his breast,
The fears of anxious love;
Ah! — by some happier youth address'd, —
Should Moriat faithless prove!

He stopp'd — his frame with anguish shook;
With groans his bosom rose;
The wildness of his air and look
My soul with terror froze.

« Dear guardian of my orphan state! »
(At length he faultering cry'd)
« Thee, too — thee too his cruel fate
» From Maon must divide!

» To tend thy lovelier pupil's youth,
» Do thou behind remain;
» Remind her of her Maon's truth,
» His constancy, his pain.

» Thou who hast form'd my Moriat's heart,
» With sweet and happy skill;
» Obedient to thy gentle art,
» And fashion'd to thy will:

» O still that heart, those wishes guide
» Beneath soft love's controul;
» Whate'er in absence may betide,
» To shake me from her soul.

Aujourd'hui le cœur de Maon a sa pâture de douleur; il n'en saurait porter davantage. Il a reçu l'adieu de son amie, il a cessé d'apercevoir sa bien aimée; — il les a vues baisser à l'horizon les murailles de son palais; la brume a effacé la tourelle d'où Moriat le suit des yeux en pleurant!

Dans son amour jaloux, de nouvelles inquiétudes s'emparent de son âme. — Déjà ! s'écrie-t-il, déjà effacée a mes regards et moi-même bientôt peut-être effacé de son cœur par un autre plus heureux!

Il s'arrête — un frisson fait trembler ses membres, son sein se gonfle, sa voix éclate en sanglots; je contemple avec terreur l'égarement de ses yeux et de ses paroles qui glacent mon âme.

« Gardien chéri de ma jeunesse orpheline, s'écrie-t-il enfin, toi aussi, toi aussi le sort cruel doit te séparer de Maon.

Toi qui dirigeas l'aimable jeunesse de Moriat, reste, reste auprès d'elle pour lui rappeler la foi, la constance et la douleur de Maon.

Reste, toi qui as fait de son âme la plus pure des harmonies; toi dont la parole ou le chant met en jeu les ressorts de son esprit comme les cordes d'une harpe éolienne.

Ah! reste! pour guider son tendre cœur, lui rappeler sans cesse son amant fidèle — et calme les ennuis et l'absence par tes accents les plus doux.

» Should ever, from that beauteous breast,
« Its fond impression stray;
» Should aught e'er chase the tender guest,
» With thoughtless mirth away;

» Then let thy sweet and melting hand
» On the soft harp complain,
» More skilful than the magic wand,
» Awake the powerful strain.

» To call, like spirits from their sphere,
» Each trembling passion round,
» Its spellful potency to hear,
» And sigh to ev'ry sound!

» The mournful sweetness soon will bring
» To mind her Maon's woe;
» And mem'ry, o'er the tender string,
» In faithful tears will flow.

» Alas, thine eye reflects my prayer!
» O yet, let pity sway!
» Or see vain life no more my care,
» Or now consent to stay! »

Distracted, — shock'd at his command;
In vain all arts I try'd,
His cruel purpose to withstand,
And with him still abide:

In vain all arguments address'd,
In vain did I implore;
He wept — he strain'd me to his breast —
But left me on the shore.

Sad, devious, careless of their course,
My lonely steps return'd,
While sorrow drain'd its weeping source,
And age's anguish mourn'd.

Et si jamais le caprice frivole, une joie irréfléchie me chassait de son cœur, moi le premier, l'heureux convive admis aux délices de son amour.

Ah ! prends ta harpe mélodieuse, que ses tremblantes cordes frémissent sous tes doigts agiles — révèlent les charmes puissants de la musique et son empire enchanteur. — Que ses magiques accords retentissent jusqu'à ce que les échos d'alentour répètent ses accents ravissants.

Et comme la voix de l'enchanteur évoque les esprits du fond des sphères perdues dans l'espace, que la puissance mystérieuse de l'harmonie évoque autour d'elle chaque passion tremblante. Qu'une douce et plaintive mélodie captive son oreille charmée — ouvre à l'amour son âme attendrie.

Qu'elle rappelle le souvenir de Maon, de Maon qui l'aime, de Maon proscrit ! Inspirée par une plaintive cadence, éveillant les souvenirs du bonheur passé, elle laisser échapper un soupir — ses pleurs commenceront à couler !

— Hélas ! tes yeux rejettent ma prière ; ah ! laisse-toi dominer par la pitié, consens à rester, ou moi-même je reste, dussé-je en mourir ; la vie sans Moriat ne vaut plus un souci, plus un pas, et je reste !

— Eperdu à cette prière, blessé par ce commandement, en vain, je mets en jeu tout mon art, toutes mes supplications, toutes mes larmes. Pour résister à sa volonté — pour ne pas me séparer de lui.

Mais, prières inutiles — en vain je l'implore ; il pleure, il me presse sur sa poitrine ; mais inflexible, il m'abandonne sur la rive !

Exilé de son exil, dès lors plus exilé que lui-même, triste, égaré, solitaire, je reviens sur mes pas, tandis que

Bereft of him for whom alone
  Life deign'd to keep a care,
For him I heav'd the ceaseless groan,
  And breath'd the ceaseless pray'r.

I only liv'd at his request,
  His bidding to obey;
And cheer his Moriat's faithful breast,
  To wasting grief a prey.

From her fair eye to wipe the tear,
  Her guardian and her guide:
Dear to my heart! but doubly dear,
  As Maon's destin'd bride.

O absence! tedious thy delay,
  And sad thy hours appear;
While numbering sighs recount each day
  That fills the long, long year.

Yet, not devoid of hope we griev'd,
  For oft glad tidings came;
Oft our reviving souls receiv'd
  The news of Maon's fame.

The prince of Gallia's fertile land,
  To Erin's throne ally'd,
Grac'd his young kinsman with command,
  And plac'd him near his side.

Together o'er the martial field
  They chase the routed foe;
Together war's fierce terrors wield,
  And strike the glorious blow!

At length, to him the sole command
  Of Gallia's armies fell,
For now, his train'd and valiant hand
  Well knew her foes to quell.

la douleur suit sa pente amère, tandis que l'angoisse déplore l'impuissance de l'âge et les fougues de la jeunesse.

— Privé de celui-là seul qui m'attardait dans la vie après tous les miens, pour lui je soupirais, je priais sans cesse.

Je ne vis plus que sa prière pour défendre sa Moriat du désespoir, du désespoir aux serres plus acharnées à sa proie que celles des vautours.

La fiancée de Maon m'est doublement chère, je suis son gardien et son guide. Elle pleure et j'essuie ses larmes, et j'y mêle les miennes!

O absence, triste est ton délai, et tristes les heures apparaissent, tandis que le cœur nombre par ses soupirs les siècles de minutes qui comblent chacun de tes jours, et les jours qui remplissent ta longue, bien longue année!

Pourtant l'espérance sourit parfois sur ces heures languissantes ; d'heureuses nouvelles entrent au port avec les navires et viennent raviver nos âmes, car elles parlent de Maon.

Elles disent comment le Prince des Gaules fertiles favorise de ses faveurs son jeune allié d'Erin, comment il l'appelle à sa droite, comment il lui donne voix au conseil, et le premier rang au combat.

Comment ensemble ils déroutent l'ennemi, bravent les farouches terreurs de la bataille et luttent de coups glorieux;

Si bien qu'à Maon vient d'échoir le commandement suprême des armées gauloises; à Maon dont le bras vigoureux a si souvent terrassé les ennemis.

The terror of the gallic arms
  To east — to west he spread,
And, safe return'd from fierce alarms,
  His conquering powers he led.

All tongues his prowess now attest;
  Exulting Moriat hears;
The sounds bring rapture to her breast,
  And music to her ears.

« Now, now (she cry'd) what hinders now
  » The work his virtue plann'd?
» What hinders to perform his vow,
  » And free his captive land? »

— « Ah! Moriat! bright in every charm
  » That Nature's power could give!
» Ah haste thy tender breast to arm,
  » Hear the dire news — and live!

» Prepare thy Maon to disown;
  » Thy thoughts from love divide;
» The daughter of the gallic throne
  » Is destin'd for his bride. »

Ah! sounds of death! — she faints, she falls!
  Down sinks the beauteous head. —
At length our care to life recalls,
  But peace, alas! is fled.

« Where now is Virtue? where is Love?
  » O Faith! O Pity! — where?
» Can Maon cruel, — perjur'd prove,
  » And false as fondly swear?

» Ah no, ah no! — it cannot be! —
  » Too well that heart I know! —
» Alas! — now, now the cause I see
  » Whence all my sorrows flow!

Si bien qu'à l'est et à l'ouest, sous son bras s'étendent avec les limites de la Gaule, la terreur de ses armes, de ses vaillants guerriers qui revoient la patrie, pour se reposer des nobles travaux de la gloire.

Aux voix qui publient les prouesses de Maon, Moriat ouvre une oreille attentive, charmée: jamais plus douce harmonie n'a porté de plus vifs ravissements en son âme.

« Maintenant, s'écrie-t-elle, qui saurait empêcher l'œuvre qu'il a conçue dans sa jeune vertu? qui l'empêcherait d'accomplir son vœu, de délivrer son pays captif! »

— « Ah! Moriat! Moriat si bien douée parl a nature et si peu par le sort, noble et douce Moriat, hâte-toi d'armer ton cœur contre un coup fatal, n'espère plus et vis!

» Prépare-toi, triste enfant, à désavouer Maon comme tien; que désormais tes pensées se séparent de son amour, la royale fille des Gaules est appelée à devenir sa fiancée! »

Ah! paroles de mort! — elle défaille, elle tombe! sa tête mourante a jailli sur le pavé de marbre. Hélas! nos soins la rappellent à la vie, mais sa paix enfuie qui la rappellera?

« Où est maintenantla vertu, où est l'amour? Foi jurée, pitié, qu'êtes-vous devenues, s'écrie-t-elle? se peut-il que Maon, se peut-il qu'il soit faux, parjure et cruel, lui, Maon!

» Ah! son cœur m'est connu; cela n'est pas, cela ne saurait être. Hélas! maintenant je ne la vois que trop, la porte fatale d'où s'échappent toutes mes douleurs, et ce n'est pas moi, non ce n'est pas moi qui la fermerai!

» Fly, fly Craftine! — to thy lord
  » My soul's entreaty bear!
» And O may Heaven calm seas afford,
  » And swiftest winds prepare!

» Tell him » — it is my true request,
  It is my firm command, —
» That love, a fond imprudent guest,
  » No more restrain his hand.

» Tell him, he freely may espouse
  » My happy rival's charms;
» Tell him, I give him back his vows,
  » I yield him to her arms.

» So may the strength of Gallia's throne
  » Attend a filial prayer,
» And force our tyrant to atone
  » For all the wrongs we bear.

» Alas! I fear it will not be! —
  » Too faithful is his heart!
» From vows so dear — from love and me
  » He never will depart.

» Even now, perhaps, his softening soul
  » The fond ideas move,
» And yield it to the sweet controul
  » Of — ah, too mighty love!

» Friends, kindred, country, honor, fame,
  » And vengeance are forgot;
» And, with a fond, ill-omen'd flame,
  » His sighing soul is fraught.

» O haste thee then, ere yet too late,
  » To shield thy pupil's fame;
» To snatch it from impending fate!
  » And from impending shame!

» Vole Craftine, vole ! — A ton seigneur porte les désirs pressants de mon âme, et puisse le ciel calmer la mer qui l'emporte et puissent les vents les plus vifs prêter leurs ailes au vaisseau qui l'emmène.

» Dis-lui — et c'est ma requête sincère et c'est mon ferme commandement — dis-lui que l'amour, cet hôte passionné mais imprudent, ne saurait plus retenir sa main.

» Dis-lui qu'il peut, et qu'il doit ! — qu'il doit épouser mon heureuse rivale — qu'il peut ouvrir ses bras, son cœur à son amour — car mes bras sinon mon cœur je les lui ferme à jamais—je lui renvoie tous ses vœux à jamais !

» Et puissent alors les forces du trône gaulois prêter l'oreille à de filiales prières ! puissent-elles forcer nos tyrans à expier les maux d'Erin, les maux que nous portons en silence !

» Mais contre un si noble dessein, je redoute un cœur trop fidèle ! non jamais il ne pourrait oublier les serments que nous avons échangés — nos doux serments d'amour !

» Dans ce moment même, ces doux souvenirs ouvrent son âme attendrie à l'amour. Ah ! puissant amour où flottent tes images énervantes, elles n'ont plus d'accès les fortes pensées de la vengeance !

» Où tu viens, droits du sang, gloire, honneur, patrie, amitié, tout s'oublie — où brûle ta flamme inutile, elle ne saurait plus s'allumer la flamme patriotique.

» Ah ! vole, Craftine, vole avant qu'il soit trop tard, — va défendre ton noble élève de lui-même, — va défendre sa gloire de son amour ! Qu'un mot, qu'un soupir s'oppose à ce glorieux appel.

» Tell him his country claims him now. —
» To her his heart he owes;
» And shall a love-breath'd wish, or vow,
» That glorious claim oppose? —

» Tell him to act the patriotic part
» That Erin's woes demand;
» Tell him, would he secure my heart,
» He must resign my hand. —

» Haste, haste thee hence! — tell him — yet stay!
» O Heaven! my heart inspire!
» O what — what further shall I say,
» His soul with fame to fire?

» Soft— soft — 'tis mine! — O happy hour!
» It cannot fail to move!
» O bless'd be Erin's guardian pow'r!
» Bless'd be patriot love! »

While thus the sweet enthusiast speaks,
She seems o'er earth to rise;
Sublime emotions flush her cheeks,
And fill her radiant eyes!

In her soft hand the style she takes,
And the beech tablet holds;
And there the soul of glory wakes,
And all her heart unfolds.

« 'Tis done! — now haste thee hence (she cry'd)
« With this to Gallia fly; —
» And O let all thy power be try'd,
» To gain him to comply!

» O fire his soul with glory's flame,
» O send me from his heart!
» Before his country, and his fame,
» Let blushing love depart! —

» Et tu diras — oui, tu diras qu'il n'est plus temps d'aimer mais d'agir — que ce ne sont plus les voix de l'amour qui l'appellent, mais les lamentations d'Erin qui souffre,

» D'Erin qui veut vengeance, et pour elle. S'il veut s'assurer mon cœur, tu le lui diras, Craftine, qu'il résigne ma main !

» Hâte-toi donc, hâte-toi loin d'ici. Mais arrête, arrête encore; dis-lui..... — O ciel, inspire-moi — que puis-je dire encore! à quelles paroles de flamme puis-je embraser son âme.

» — Arrête..... oui ce sera moi! — heureuse inspiration! Elle ne saurait manquer de le toucher! — Oh! béni soit le pouvoir du barde, béni soit le génie de la patrie qui m'inspire!

Et comme elle s'écrie, la jeune enthousiaste, il semble qu'elle s'élève au dessus de la terre — de sublimes émotions allument ses regards — le tremblement de la muse a passé sur ses membres; sur son âme luit un éclair, une voix inspirée! »

Dans sa main, le stylet frémit sur la tablette de cire; elle trace avec le fer les nobles caractères de renoncement; l'âme de la gloire palpite sous chaque mot, et sous chaque mot se dérobe l'âme de l'amour!

« C'est fait, s'écrie-t-elle et maintenant, hâte-toi loin d'ici, vers la Gaule: prends ces lignes, joins ces paroles à tes plus fières cordes, à tes plus mâles accents — que la voix de l'honneur, la voix d'Erin triomphent, grâce au pouvoir de l'harmonie !

» Enflammez le jeune héros par les attraits de la gloire — dis-lui que l'amour sacré de la patrie l'appelle aux armes: qu'en t'écoutant l'amour rougissant fuie l'âme de Maon, cet amour qui lui nomme Moriat!

» For me — on duty I rely,
» My firm support to prove;
» And Erin shall the room supply
» Of Maon and of love. »

« Bless'd be thy soul! O peerless maid!
» Bright sun of virtue's heaven!
» For O! to thee, her light, her aid,
» And all her powers are given! »

I went — I bounded o'er the wave,
To Gallia's verdant shore;
The winds a swift conveyance gave,
And soon to harbour bore.

Soon, at Gallia's splendid court,
I lowly bent the knee,
While fondest hopes my heart transport,
Again my Prince to see.

My hopes were just. — Sublime he came,
Array'd in glory's charms!
I panted to unfold my name —
To rush into his arms!

It must not be — a close disguise
My face and form conceals;
No token, to my Maon's eyes,
As yet, his Bard reveals.

Patient, as Moriat bade, I wait,
Collecting all my power,
Till, to the busy forms of state,
Succeeds the festive hour.

» Pour moi, je me fonderai sur la base d'airain, sur un devoir à accomplir — les hautes pensées soutiendront mon âme ; Erin me tiendra lieu d'amour, elle me tiendra lieu de Maon ! »

— » Bénie soit ton âme, ô fille sans égale — l'âme d'Erin respire en toi — le génie de la patrie s'est réfugié dans le sein d'une vierge ; par sa voix il me parle — il parle et j'obéis ! »

Et j'obéis, j'allai, je bondis sur la vague au gré des vents impatients — leur souffle ouvre un sillon rapide au navire; les flots nous poussaient en hâte vers les rives fleuries de la Gaule.

Et bientôt à la splendide cour du Gaël, j'incline humblement le genou ; tandis qu'à la pensée de revoir mon prince, les ravissements et les défaillances de l'espoir se croisent dans mon cœur combattu.

Mais il a justifié mon espoir ! — Oh ! quand je le vis s'avancer radieux, paré de la gloire acquise et d'une majesté divine — quand je le vis, pour ne pas m'élancer vers lui, pour ne point crier mon nom et le sien dans un transport d'amour,

Il fallut ton souvenir, ô Moriat ! il fallut te serrer sur mon sein, ô ma harpe ! il fallut que ton buis entrât dans ma chair et par les douleurs enchaînât l'emportement de la joie ! Dérobs ous un déguisement,

Dans la foule, patient comme Moriat a prescrit, j'attends, j'attends qu'aux affaires bruyantes de l'Etat succède l'heure du loisir et de la fête !

The feast is o'er: — the light'ned board
With sparkling shells is crown'd;
And numbers next their aid afford,
And give new soul to sound.

Then, then my harp I trembling take,
And touch its lofty string,
While Moriat's lines its powers awake,
And, as she bade I sing.

« Maon! bright and deathless name!
Heir of glory! — son of fame!
Hear, O hear the Muse's strain!
Hear the mourning Bard complain!
Hear him while his anguish flows
O'er thy bleeding country's woes.
Hear, by him, her genius speak!
Hear her, aid and pity seek!

« Maon (she cries) behold my ruin'd land!
» The prostrate wall — the blood-stain'd field —
» Behold my slaughter'd sons, and captive sires,
» Thy vengeance imprecate, thy aid demand!
» (From reeking swords and raging fires
» No arm but thine to shield.)
» Come see what yet remains to tell
» Of horrors that befell!
» Come see where death, in bloody pomp array'd,
» Triumph'd o'er thy slaughter'd race!
» Where murder show'd his daring face,
» And shook his deadly blade.

Elle s'ouvre, l'heure est venue, la table illuminée se couronne de plats étincelants, l'hydromel circule dans les coupes d'or ; tout à l'heure l'âme aussi réclamera sa pâture ; elle demandera à la magie des nombres les sons qui endorment la fatigue, les sons nouveaux qui chassent les soucis du jour, ceux qui convient les pensées héroïques aux plans du lendemain !

Un barde ! on appelle un barde ! moi Craftine, j'ai saisi ma harpe en tremblant ; avec toutes les puissances de l'art, j'évoque le souvenir de Moriat, le souvenir des lignes qu'elle a tracées ; mes doigts attaquent les cordes les plus fières, ma voix triomphe dans mon sein et suit ce prélude altier.

« Maon ! héritier de la gloire, fils de la renommée ! nom splendide et immortel que se renvoient les échos du monde, écoute, Maon, écoute ! — l'accord inspiré de la Muse vole à toi — la plainte éplorée du barde s'adresse à toi, rien qu'à toi ! Tandis que son angoisse pleure sur les plaies saignantes de la patrie, écoute — la voix de son génie a parlé par ma voix — par ma voix, Erin appelle, elle appelle aide et pitié — elle appelle vengeance et les espère et les réclame de toi !

« Vois, Maon, vois, s'écrie-t-elle, vois, mes champs dévastés, mes remparts abattus, mon sol baigné de sang, mes fils massacrés, leurs pères captifs — vois, écoute, du fond de la mort et de l'esclavage tout crie vengeance, tout l'appelle jusqu'à la pierre du chemin sous sa rosée de sang ; jusqu'aux murs rongés par l'incendie — car des feux dévorants, car du glaive altéré, toi seul peux nous défendre. — Viens voir ce qui reste à dire des pâles horreurs qui nous ont visités ; viens voir comment la mort a dressé sa pompe sanglante sur ta race massacrée ; viens voir comment il a ébréché son glaive sur mon sein le meurtre, le meurtre impur !

» Hark! — hark! — that deep-drawn sigh! —
» Hark! — from the tomb my slaughter'd Princes cry:
» Still attention! hold thy breath!
» Listen to the words of death!
» Start not Maon! — arm thy breast!
» Hear thy royal birth confess'd.
» Hear the shade of Laoghaire tell
» All the woes his house befell. »

« Son of my son (he cries,) O Maon! hear! —
» Yea, yes — our child thou art!
» Well may the unexpected tale
» Thus turn thy beauty pale!
» Yet cheer, my son, thy fainting heart,
» And silent, give thine ear.

» Son of Ollioll's love art thou,
» Offspring of his early vow.
» One dreadful morn our fall beheld,
» One dagger drank our kindred blood;
» One mingling tide the slaughter swell'd,
» And murder bath'd amid the royal flood.

« Again, — again they rise to sight! —
» The horrors of that fatal day! —
» Encircling peril! Wild affright!
» Groans of death, and deep dismay!
» See Erin's dying Princes press the ground!
» See gasping patriots bleed around!
» See thy grandsire's closing eye!
» Hear his last expiring sigh!
» Hear thy murder'd sire, in death,
» Bless thee with his latest breath!

» Ecoute, écoute ce soupir tiré des entrailles de l'abîme, écoute! du fond de la tombe, c'est le cri des princes massacrés! écoute, retiens ton haleine, prête l'oreille aux paroles de la mort. Ne recule pas, Maon; arme ton sein contre les vaines terreurs qui flottent au seuil suprême du monde des esprits. Ecoute! — à la mort de lever le voile que la mort a jeté sur toi — à la mort de dire hautement ta royale naissance qu'elle a mis dans son ombre. Il dit tous les malheurs qui ont monté l'escalier de la royale maison d'où le meurtre l'a fait descendre. »

» Maon, fils d'Olliol, petit-fils de Laoghaire, lève-toi, l'ombre de ton aïeul se dresse dans la nuit du sépulcre — écoute, il parle. Ta beauté pâlit sous mes paroles comme la vie sous le baiser de la mort ; calme ton âme attristée — écoute.

» Oui, la chair de ma chair, l'os de mes os, le fils de mon fils, mon sang, oui tu l'es. Ecoute une affreuse aurore a contemplé notre chute, le même poignard a bu notre sang, le fleuve en a rougi ses eaux, le meurtre s'y est vautré dans ses flots.

» Encore, toujours!.. je les vois s'élever encore, s'élever à ma vue les horreurs du jour fatal, le souvenir m'en ronge au cœur et la honte à la face mieux que par un ver du sépulcre! Plaintes d'agonie, égarements d'épouvante, périls sans issue, barbaries effrénées! — Erin! la terre sainte d'Erin, jonchée de ses princes mourants, ses fidèles enfants étranglés, béants, saignants à l'entour, et moi! moi ton aïeul, moi Laoghaire, les yeux clos, les bras enchaînés par la mort! O impuissance! desirs vengeurs! Entends-tu ce soupir expirant, le dernier, ce soupir qu'exhale le sein mourant de ton père, il s'exhale en te bénissant.

» Tears! — shall tears for blood be paid?
» Vengeance hopes for manly aid!
» There — to yon tomb direct thine eyes! —
» See the shade of Ollioll rise!
» Hark! — he groans! — his airy side
» Still shows the wound of death!
» Still, from his bosom, flows the crimson tide,
» As when he first resign'd his guiltless breath!

» Maon! (he cries,) O hear thy sire!
» See from the tomb, his mangled form arise!
» Vengeance! — vengeance to inspire,
» It meets thine aching eyes!

» Rouse thee! — rouse thy daring soul!
» Start at once for glory's goal!
» Rush on murder's blood-stain'd throne!
» Tear from his brow my crown
» Pluck, pluck the fierce barbarian down!
» And be triumphant vengeance all thy own!»

Ha! — I behold thy sparkling eyes!
Erin! — 'tis done! — thy tyrant dies!
Thy Maon comes to free his groaning land!
To do the work his early virtue plann'd.
He comes, the heir of Laoghaire's splendid crown!
He comes, the heir of Ollioll's bright renown!
He comes, the arm of Gallia's host;
Valour's fierce and lovely boast!
Gallia's grateful debt is paid;
See, she gives her generous aid!
Her warriors round their hero press;
They rush, his wrongs, his country to redress.

But, Ah! what star of beauty's sky
Beams wonder on my dazzled eye!
What form of light is here?
And wherefore falls that softly trembling tear! —

» Vois-tu, vois-tu ! Et quoi des larmes ! des larmes, et rien que des larmes! sont-ce des pleurs qui rachètent le sang? Maon ! là bas, là bas, la vois-tu cette ombre sanglante, écrasée par le pied du meurtrier, la vois-tu l'ombre d'Olliol se dresser à demi, porter un doigt sur sa plaie, cette plaie qui saigne jusque dans la mort.

— « Maon, Maon, s'écrie-t-il, oui, c'est toi, c'est pour toi que la mort m'a réveillée dans mon lit de plomb. Oui, je le veux, que mes paroles chassent le sang de tes lèvres, mais qu'elles le chassent à ton cœur et qu'il y batte pour la vengeance! Vois cette plaie hideuse dont les lèvres béantes, attendent pour se joindre ta vengeance — la vengeance du père par le fils — d'Olliol par Maon !

» Non, c'est un secours plus mâle qu'espère la vengeance! N'ai-je parlé qu'aux oreilles d'un adolescent au sang pâle, aux larmes faciles? Non, non, lève-toi, montre ton âme, ose. — Ose tout — de l'ombre à la gloire élance-toi sur le trône ensanglanté, souillé par le meurtrier, élance-toi — de son front, de ses mains arrache sceptre, couronne, et que par la vengeance, ils soient deux fois à toi. »

Oh ! je vois enfin tes yeux étinceler ! Erin c'en est fait, tes tyrans sont morts ! Ton Maon va délivrer ta terre gémissante; il va l'accomplir l'œuvre conçue par sa vertu. Il vient, l'héritier de la splendide couronne de Laoghaire, du nom d'Olliol, le bras des armées gauloises, l'aimable et fier honneur de la victoire; la Gaule a payé sa dette. Autour du jeune héros se pressent ses guerriers; ils s'élancent avec lui, ils vengent, avec lui, les maux de son pays.

Mais quelle étoile du ciel de beauté rayonne à mes yeux éblouis ! Quelle forme de lumière est-ce là? ne va-t-elle point s'effacer comme les visions célestes du monde des esprits? Mais non, ce n'est pas une fille du royaume des ombres ; une larme, des larmes lui ont mouillé les paupières !

Fair vision! do thy sorrows flow,
To balm a stranger's woe! —
Those dear drops that Pity brings,
How bright, how beauteous they appear!
The radiance of each tender tear
Might gem the diadems of kings!

Ah! 'tis Gallia's royal fair! —
Her sole and lovely heir!
O Nature! see thy power confess'd!
See that dear, that beauteous breast
Beat with thy mystic throb!
Hear the big sob
Heave the soft heart, and shake the tender frame!
O bright abode of Pity's power!
Sweet altar of her trembling flame!
Well (fairest!) in this lateful hour,
Well may thy tears thy kindred race proclaim.
Well may'st thou weep for Erin's woes,
Since, in thy veins, the blood of Laoghaire flows!

Monarch of the gallic throne
List to my voice! —
An union that might make the world thy own,
Now courts thy choice.

See the bright daughter of thy love!
Yet unmated is thy dove.
Can that soft hand a sceptre wield? —
Can that fair breast a nation shield? —
No — but with our prince ally'd,
Erin's lov'd and lovely bride,
Then, our joint empire, how might it extend!
And wide our glittering standards be unfurl'd!
To our united power the earth might bend,
And our high sceptre, then should sway a world! »

Ah! belle vision; laisse, laisse couler le baume de la pitié sur le malheur de l'étranger; ces chères larmes que belles et brillantes elles apparaissent! mieux que la perle des mers, oui leur splendeur pourrait s'enchâsser aux diadèmes des rois!

C'est la royale fille des Gaules, c'est elle! O nature, vois ton pouvoir; vois sous ta main palpiter le sein de la beauté, frémir ses formes délicates, entends les sanglots qui soulèvent ce cœur, temple de la pitié! doux autel de sa tremblante flamme! Oh! noble vierge, puissent, à cette heure pleine de destinées, puissent tes larmes proclamer ton alliance future, puisses-tu pleurer sur les maux d'Erin, comme s'ils étaient tiens et qu'elle soit tienne en effet dès cette heure notre Erin bien aimée: assez longtemps la douleur fut sa reine, viens détrôner la douleur — parais et il s'arrêtera notre sang! Vis, mon Erin! et elles s'arrêteront nos larmes!

Et toi, noble monarque, prête l'oreille à la voix du barde; un hymen peut mettre un monde à tes pieds et cet hymen n'attend plus que ton choix! »

Voici la douce fille de ton amour—sans ramier laisseras-tu ta colombe, cette douce main soutiendra-t-elle un sceptre—un sein de jeune fille, est-ce là le bouclier d'une nation? Non! mais unis la fleur des Gaules au rejeton d'Erin, unis l'un à l'autre empire, et ta valeur jointe à la sienne, combien au loin s'étendront-elles. Jusqu'où flotteront nos étendards? Ils marqueront les limites de la terre, le monde étonné fléchira le genou, sous un sceptre, un seul et le vôtre! »

Thus, delegated, while I spoke,
My mandate to obey;
Swift on my words the princess broke,
And rapt my powers away.

« Never will I consent (she cry'd)
» To wear thy country's crown;
» Nor ever be thy Maon's bride,
» Tho' splendid his renown!

» Yet think not, Bard, my senseless breast
» Quite dead to glory's flame:
» Think not I slight a Prince, confess'd
» The favourite son of fame.

» Once, Bard — I do not blush to own —
» Tho' Gallia's royal heir,
» I would have given the world's high throne,
» A cot with him to share.

» But, when I heard the tender tales
» His gentle accents told;
» How sweet a rose the royal vales
» Of Fearmorka hold;

» I shrunk from the ungenerous thought
» That might their loves destroy;
» And, in his dearer peace, I sought
» To find reflected joy.

» Nor now could worlds my heart persuade
» To be thy Maon's bride,
» Or from his bless'd Monomian maid,
» His faithful vows divide.

« But who art thou, whose wishes tower
» Wide empire, thus, to wield;
» Who, to Ambition's haughty power,
» Would Love a victim yield? » —

Je disais ainsi, obéissant aux ordres de Moriat, quand, par un geste, un regard, un mot soudain, la princesse arrête mes paroles, et anéantit leur puissance.

« Jamais, s'écrie-t-elle, non jamais je ne ceindrai la couronne de ton pays; quelque splendide que soit la renommée de Maon, jamais elle n'emportera mon nom avec le sien.

» Et ne crois pas, barde, qu'insensible à la gloire j'aie dédaigné le favori de la victoire! —

» Un jour, un seul, héritière du trône des Gaules, je l'avoue sans rougir, une chaumière à partager avec Maon m'eût paru la félicité suprême, j'eusse donné pour elle tous les trônes du monde.

» Mais j'entendais les tendres récits où s'épanchait son amour, j'appris quelle douce rose fleurissait pour lui, dans la royale vallée de Fearmorka.

» Je l'appris et je repoussai bien loin l'idée de troubler un tel amour; dans sa paix plus chère que la mienne, je me résolus à chercher ma paix — dans sa joie, ma joie!

» Maintenant rien ne me persuaderait d'être la fiancée de Maon. Avant que ma main le séparât de la fille de Monomia — cette main me séparerait de la lumière et m'unirait à la mort! »

» Mais qui es-tu, toi dont les desirs s'élèvent plus haut que nos plus fières tours — toi qui, pour étendre un empire, voudrais borner l'amour, toi dont l'ambition est vaste comme le monde, barde, ton nom? »

« O maid of Heaven! — I could no more,
» For tears my words arrest;
» And joy the garb of sorrow wore,
» Big heaving in my breast. »

With rapture mute, the close disguise
Quick from my limbs I threw;
And straight, to Maon's wondering eyes,
Craftine stood to the view.

Forward, with lightning's speed, he sprung,
And caught me to his heart;
While eager round my neck he clung,
As if no more to part.

Then sudden, starting from my breast,
His eye my form survey'd;
Its searching beams his doubts expres'd,
And struggling soul display'd.

« And is it then Craftine that speaks!
(At length he fault'ring cry'd,)
» Is it that honour'd sage who seeks
» His pupil to misguide?

» Can then Craftine thus bid me fly
» From virtue's firm controul;
» And bid the breath of fame supply
» Her empire in my soul!

» Does the sage guide of Maon's youth
» Now teach, the traitor's art —
» Teach, with the smiles of seeming truth,
» To veil a venal heart?

» One lovely maid of heavenly charms,
» Bethroth'd, and won to leave;
» And, wedded to another's arms,
» Her generous soul deceive!

« Oh ! fille du ciel comment répondre ? les larmes arrêtent ma voix, ma joie prend les livrées de la douleur, le ravissement s'échappe en sanglots de mon cœur ! »

Et je dis, et loin de moi, j'ai repoussé le déguisement qui dérobe mes traits et ma démarche : tout à coup aux yeux émerveillés de Maon, Craftine, son barde Craftine apparaît !

L'éclair est moins rapide ; il s'élance dans mes bras ; cœur contre cœur il se suspend à mon cou, il s'attache à moi comme s'il ne devait plus s'en séparer.

Mais soudain s'écartant de mon sein, son œil scrutateur interrogeant mes yeux, le combat de son âme apparaît sur ses traits.

« Est-ce bien Craftine, s'écrie-t-il enfin d'une voix brisée? est-ce lui qui a parlé, lui, le sage honoré qui cherche à m'égarer loin du sentier du devoir?

» Est-ce lui qui voudrait fermer mon âme à l'honneur, à l'amour, à la vertu pour l'ouvrir aux vaines fumées de la gloire.

» Est-ce lui, le sage guide de la jeunesse de Maon, lui qui m'enseigne l'art des traîtres, l'art de voiler un cœur vénal par le sourire d'une foi apparente.

» Lui qui m'enseigne à délaisser le cœur d'une fille céleste? est-ce lui qui m'enseigne le parjure, lui qui me fiancerait aux bras d'une autre!

» A double traitor shall I prove,
» And stain with guilt my name! —
» Lost, both to honour, and to love,
» To virtue, and to shame! —

» No royal Aide, form'd to bless!
» Thou would'st disdain the art;
» And charms like thine should sure possess
» An undivided heart.

» Sweet maid! with each endowment bless'd
» That favouring heaven could give,
» O! ever, in my grateful breast;
» Shall thy dear image live!

» But further, by a form so bright,
» Had my fond soul been won;
» Won by thy charms thou lovely light
» Of virtue's sacred sun!

» To thee had changing passion stray'd
» From vows of earlier youth;
» Thy bright example, glorious maid!
» Had sham'd me into truth.

» Yet think me not tho' true to love,
» So dead to virtuous fame,
» To prize a selfish joy above
» The patriot's hallow'd flame.

» O Erin! that I hold thee dear,
» This arm shall soon attest;

» Mais je souillerais mon nom d'une double infamie, mais je m'interdirais l'honneur, les vertus, jusqu'à la honte dernière des vertus !

» Et toi, royale Aidé, miroir de sincérité, tu dédaignerais l'artifice ; tes charmes ne sauraient régner sur un cœur partagé.

» Toi, dont le nom seul appelle bénédictions — bénédiction toi-même, ton image chérie ne s'effacera jamais du cœur reconnaissant de Maon.

» Aidé ! mon âme eût été conquise par tes charmes, par tes douces vertus : de la vie à la mort elle n'eût exhalé qu'un nom, qu'un amour et le tien ! pourquoi ne t'ai-je vue la première !

» Mes seules amours eussent été pour toi ; mais mon cœur était possédé par une image, par un nom, par un amour avant que mes yeux t'eussent jamais vue — mon cœur ne pouvait s'ouvrir à deux amours ! En fût-il autrement, ton brillant exemple m'eût enseigné à rester fidèle à mes serments.

» Mais ne me crois pas sourd à la voix de la renommée, ne crois pas que la passion interdise mon âme à la gloire, à la patrie. —

» Erin, ce bras t'enseignera si tu m'es chère ! Elle ap-

» For now revenge — revenge draws near,
» In death and terrors dress'd!

» And, O rever'd and royal shades!
» Ye dwellers of my soul!
» Whose memory this sad heart pervades,
» With limitless controul!

» Bend from your clouds each radiant face,
» While, firm as fate's decrees;
» I swear, the manes of my race,
» With vengeance to appease.

» But Moriat! — never from my breast
» Shall thy mild virtues part!
» There ever shalt thou reign, confess'd
» The sov'reign of my heart!

» Say, Bard, who thus thy soul has sway'd?
» Who could thy sense misguide,
» To bid me leave my lovely maid,
» And seek another bride! »

— « No art, O Maon, sway'd my breast,
» But POWER the mandate gave;
» Deny'd my age its needful rest,
» And sped me o'er the wave. »

— « What haughty power could thus assume
» An empire o'er my soul? —
» O'er love and virtue thus presume
» To arrogate controul! »

— « A power, to whom thy humble vow
» E'er long shall be address'd;
» A power to whom thy soul shall bow,
» And stoop its lofty crest. »

— « Ha! tell me then — who, who shall dare
» To dictate to my heart?
» To bid it from its wish forbear,
» And from its love depart! »

proche maintenant ta vengeance! elle vient vêtue de mort et d'épouvante.

» Et vous, royales ombres, mânes vénérées, habitants de mon âme! vous dont le souvenir pénètre mon cœur et conduit ma vie;

» Inclinez-vous au bord des nuages; ferme comme un décret du destin, je le jure : elles seront vengées—elles s'apaiseront dans la mort les chères ombres de mes aïeux!

» Mais Moriat! ni la mort, ni la vie, ni la gloire, ni la honte, rien ne m'arracherait Moriat; Moriat régnera à tout jamais seule souveraine sur mon cœur. —

» Dis, barde, qui a pu posséder ainsi ton âme, qui a pu t'égarer jusqu'à vouloir m'égarer moi-même, jusqu'à penser que je pourrais l'oublier ma bien aimée — que je pourrais briguer l'amour d'une autre? »

— « Prince, je n'ai eu recours à aucun art — j'obéis à la voix puissante qui m'interdit le repos, qui me lança sur les vagues. »

— « Quel pouvoir ose ainsi s'arroger un empire sur mon cœur, faire plier ainsi, à sa volonté, la gloire et l'amour? »

— « Le pouvoir qui a possédé mon âme, ô Maon, possède mieux encore la tienne. La main qui m'a remis cette mission, toi le premier tu fléchiras devant elle, tu baisseras ton fier cimier, tu ne sauras plus qu'obéir! »

— « Dis, barde, qui ose commander à mon cœur de renoncer à ses vœux les plus chers, à oublier sa bien aimée? »

— « Earnest, O prince! was my command,
» And urgent was my speed;
» A mandate from thy Moriat's hand
» This fruitless voyage decreed. »

— « Moriat! — away — it cannot be!
» Shame on thy cruel art! —
» Hence, hence away, while yet thou 'rt free
» And with thy tale depart. »

— « Unjustly, prince, am I disgrac'd,
» And guiltless do I stand;
» Behold the characters she trac'd;
» Behold her well known hand. »

— « Ha! — blindness to my tortur'd sight!
» O hope! behold thy grave! —
» O death to every fond delight
» That Love to promise gave!

» Say, Bard, while sense yet lives to hear,
» Whence came this cruel change?
» O what, from vows so fond, so dear,
» Could such a soul estrange?

» What happy rival, in her heart,
» Now holds her Maon's place,
» Who thus, with such successful art,
» His image could efface? »

— « Mistaken prince! no second flame
» Thy Moriat's heart can prove;
» And it is only Maon's *fame*
» Can rival Maon's *love*.

— » O haste (she cry'd) haste, to thy lord,
» My soul's entreaty bear!
» And O may heaven calm seas afford,
» And swiftest winds prepare!

» Tell him his country claims him now,

— « Prince, c'est pour exécuter des ordres précis que j'ai entrepris ce voyage précipité, mais inutile. Le message que je t'apporte, ce message est de Moriat. »

— « Moriat! dis-tu, Moriat! loin de moi — imposture, imposture! honte sur toi, sur ta cruelle parole; loin d'ici tandis que tu es libre encore, loin d'ici — barde, et avec toi tes mots qui tuent! »

— « O prince! injuste est ta colère et plus injuste ma disgrâce! Voici qui prouvera ma vérité, mon innocence, voici les mots qu'elle a tracés, voici sa main bien connue. »

— « Ah malheur! et l'aveuglement n'a pas frappé ma vue! malheur! et c'est vrai!..... doux transports d'amour — espérance, voici ta tombe! —

» Eh! tandis que ma raison vit, comprend encore, barde, ce changement d'où vient-il? des vœux si chers qui a pu la décider à les oublier? —

» Quel rival a pris ma place dans son cœur? quel nom en a chassé le nom de Maon? »

— « Détrompe-toi, prince — dans le cœur de Moriat, l'amour de Maon ne saurait avoir qu'un rival et c'est la gloire de Maon.

— » Vole, m'a-t-elle dit, vole Craftine! — A ton seigneur porte les desirs pressants de mon âme, et puisse le ciel calmer la mer qui t'emmène, et puissent les vents les plus vifs prêter leurs ailes au vaisseau qui s'éloigne!

» Dis-lui que son pays le réclame, qu'avant de se dé-

» To *her* his heart he owes
» And shall a love-breath'd wish or vow
» That glorious claim oppose?

» Tell him to act the patriot part
» That Erin's woes demand;
» Tell him, would he secure my heart,
» He must resign my hand.

» For me, on duty I rely
» My firm support to prove,
» And Erin shall the room supply
» Of Maon and of Love.

» Tell him he freely may espouse
» My happy rival's charms;
» Tell him I give him back his vows,
» I yield him to her arms.

» So may the strength of Gallia's throne,
» Attend a filial prayer,
» And, force one tyrant to atone
» For all the wrongs we bear. —

» Now prince — now judge thy Moriat's heart;
» Now blame her dear command;
» Now if thou wilt, condemn the part
» Her patriot virtue plann'd!»

With rapturous wonder's sweet alarm —
With speechless joy oppress'd,
The trembling Maon reach'd his arm,
And sunk upon my breast. —

Dissolv'd in the applauding tear
That heart to virtue pays,
The wondering melting croud appear,
While on the scene they gaze.

Low at the feet of Gallia's throne
The lovely Aide bow'd;

vouer à Moriat son cœur se devait à Erin et si l'amour oppose un soupir, un mot, à cet appel glorieux,

» Dis-lui qu'il ne s'agit plus d'aimer mais d'agir; que ce n'est plus Moriat, mais Érin qui l'appelle, Érin qui souffre, Erin qui veut vengeance. Dis-lui, s'il veut s'assurer mon cœur, dis-lui qu'il doit résigner ma main.

» Pour moi je me fonderai sur la base d'airain, sur le devoir accompli : Érin me tiendra lieu d'amour — elle me tiendra lieu de Maon.

» Dis-lui qu'il peut, qu'il doit épouser mon heureuse rivale, qu'il peut ouvrir ses bras, son cœur à son amour ; car mes bras, sinon mon cœur, je les lui ferme à jamais — je lui renvoie tous ses vœux à jamais !

» Et puissent alors les forces du trône gaulois prêter l'oreille à de filiales prières ! — puissent-elles forcer le tyran à expier les maux d'Érin, les maux dévorés en silence ! —

» Maintenant, Prince, maintenant, si tu le peux, blâme le cœur de ta Moriat, condamne son cher commandement, repousse le plan généreux qu'a tracé son âme héroïque ! »

Alarmé et ravi, sous l'oppression d'une joie sans paroles, Maon, en tremblant, s'est jeté dans mes bras ; sa joie se fond en larmes.

La foule s'attendrit autour de nous ; les yeux offrent des pleurs à l'admiration qu'appelle une vertu si haute.

Au pied du trône des Gaules, l'aimable Aidé se prosterne ; à son aide elle appelle la magie persuasive des

Sweet in persuasive charms she shone,
And thus her suit avow'd :

« Now, now a boon, my royal sire!
» If ever I was dear,
» O grant me now one sole desire,
» One fond petition hear.

» Let now the flower of Gallia's host
» Our Maon's arm attend,
» And speed him hence to Erin's coast
» His country to defend.

» To tear the murderer of his race
» From his insulted throne,
» His wrongs, with vengeance, to efface,
» And blood with blood atone. »

Propitious to the warm request
Of his enchanting child,
Her suit the royal father bless'd,
And with acceptance smil'd.

Then rising, on the prince she turn'd
Her more than angel face;
Her eye with heav'nly radiance burn'd,
And beam'd benignant grace.

« Now go — to Erin's happy shore
» Direct thy course (she cry'd);
» Peace to thy native land restore,
» And o'er its realms preside;

» And tell that sister of my soul,
» Thy lov'd Monomian maid,
» Like her, I strain to virtue's goal,
» On Glory's wing convey'd.

» Tell her, though Oceans roll between
» Our shores, at distance plac'd,

larmes; les mains, les yeux levés vers son père, sa voix suppliante lui porte sa prière.

« Mon père, mon royal père, s'écrie-t-elle, si jamais Aidé te fut chère, un vœu, le premier, le dernier, j'en jure par toi-même, un seul vœu, exauce-le-moi.

» Que la fleur des armées gauloises assiste le bras de Maon — que nos chefs redoutés l'entourent et le suivent aux bords désolés d'Erin — que sa cause soit la tienne, la leur.

» Qu'ils arrachent son pays, son trône au meurtrier — qu'ils opposent la représaille à l'offense et lavent le sang par le sang! »

Le monarque, dont le front s'était parfois assombri pendant cette scène, s'est incliné en souriant vers sa noble fille; — propice à son ardente prière, il la relève; son regard attendri bénit et favorise à la fois le souhait d'Aidé.

Alors tournant vers le prince un visage plus qu'angélique, des yeux brillants de joie et de larmes, avec un accent où perce le dernier combat du dévouement et de l'amour, Aidé parle ainsi :

« Va, dit-elle, va maintenant; vole aux bords enviés d'Erin, et que la paix y vole avec toi — règne à jamais heureux sur ses provinces heureuses.

» Dis à cette sœur de mon âme, à cette fiancée de la tienne, à Moriat, dis-lui bien que, portée sur les ailes de la gloire, Aidé sut, comme elle, briser le rempart opposé à la vertu de Maon.

» Dis-lui, quoique de vastes océans séparent nos ri-

» Yet is she by my spirit seen,
» And by my heart embrac'd.

» And say — when death dissolves our frames —
» When free to Æther's wing,
» And borne aloft on purest flames,
» Our souls exulting spring:

» Rivals no more, we then shall meet;
» In air's bright chariots move;
» And joyful join in union sweet,
» And everlasting love. » —

Thus while she spoke, tears dimm'd her sight;
Her cheek its rose withdrew;
And quick as lightning's radiant flight,
She vanish'd from our view.

Maon pale, mute, o'erwhelm'd, distress'd,
Had sunk before the Maid,
And, to the spot her feet had press'd,
His grateful lips he laid.

Awhile the pitying monarch gaz'd
And dropp'd a tender tear;
Then from the earth the youth he rais'd,
His drooping soul to chear, —

Now, snatch'd from every trophied wall,
Bright standards float in air,
And, to their champion's glorious call
The gallic chiefs repair.

Fate wing'd, along the rolling wave,
Their ships exulting flew;
And Erin soon her harbours gave
To our enraptur'd view.

Then retribution's dreadful hour
Appall'd the guilty breast;

vages, qu'elle est toujours présente, que mon cœur l'aimera sans cesse.

» Dis-lui, dis-lui qu'au jour où la mort brisera l'enveloppe où s'emprisonnent nos âmes, dis-lui qu'alors nous nous rencontrerons dans les libres espaces de l'Ether.

» Non plus rivales comme aujourd'hui, mais pures flammes voyageant dans la nue aérienne, nos âmes alors se fondront en une seule âme, nos amours en un seul amour, Aidé dans Moriat pourra chérir Maon; Maon dans Aidé ne chérit que Moriat! »

Tandis qu'elle parle, une grâce mélancolique s'est étendue sur ses traits, les roses ont pâli sur ses joues, les pleurs ont obscurci ses yeux, et soudain, avec la fuite radieuse de l'éclair, elle échappe à nos regards.

Maon, pâle, abattu, accablé, s'est élancé sur sa trace, il mouille de ses pleurs, il presse de ses lèvres reconnaissantes la terre qu'elle a foulée.

Le monarque attendri regarde: des larmes mouillent ses paupières, les cœurs sont oppressés, la voix est sans paroles et n'a que des sanglots. Mais, à la voix du monarque, le jeune prince s'arrache à l'émotion languissante, il se lève et ranimant son âme,

Il enlève aux murailles leurs trophées glorieux, leurs bannières flottantes, et bientôt, à l'appel de Maon, les chefs gaulois s'assemblent, ils pressent de leurs vœux l'heure du départ, le jour du combat.

Le destin les suit sur la vague roulante; et bientôt, à leur flotte majestueuse, Erin ouvre ses ports, elle tend des bras ravis à ses vengeurs, à son Maon!

Et c'est alors, alors qu'elle sonne l'heure terrible des rétributions — c'est alors qu'il pâlit, le front du crime,

» To *her* his heart he owes
» And shall a love-breath'd wish or vow
» That glorious claim oppose?

» Tell him to act the patriot part
» That Erin's woes demand;
» Tell him, would he secure my heart,
» He must resign my hand.

» For me, on duty I rely
» My firm support to prove,
» And Erin shall the room supply
» Of Maon and of Love.

» Tell him he freely may espouse
» My happy rival's charms;
» Tell him I give him back his vows,
» I yield him to her arms.

» So may the strength of Gallia's throne,
» Attend a filial prayer,
» And, force one tyrant to atone
» For all the wrongs we bear. —

» Now prince — now judge thy Moriat's heart;
» Now blame her dear command;
» Now if thou wilt, condemn the part
» Her patriot virtue plann'd!' »

With rapturous wonder's sweet alarm —
With speechless joy oppress'd,
The trembling Maon reach'd his arm,
And sunk upon my breast. —

Dissolv'd in the applauding tear
That heart to virtue pays,
The wondering melting croud appear,
While on the scene they gaze.

Low at the feet of Gallia's throne
The lovely Aide bow'd;

vouer à Moriat son cœur se devait à Erin et si l'amour oppose un soupir, un mot, à cet appel glorieux,

» Dis-lui qu'il ne s'agit plus d'aimer mais d'agir; que ce n'est plus Moriat, mais Érin qui l'appelle, Érin qui souffre, Erin qui veut vengeance. Dis-lui, s'il veut s'assurer mon cœur, dis-lui qu'il doit résigner ma main.

» Pour moi je me fonderai sur la base d'airain, sur le devoir accompli : Érin me tiendra lieu d'amour — elle me tiendra lieu de Maon.

» Dis-lui qu'il peut, qu'il doit épouser mon heureuse rivale, qu'il peut ouvrir ses bras, son cœur à son amour ; car mes bras, sinon mon cœur, je les lui ferme à jamais — je lui renvoie tous ses vœux à jamais !

» Et puissent alors les forces du trône gaulois prêter l'oreille à de filiales prières ! — puissent-elles forcer le tyran à expier les maux d'Érin, les maux dévorés en silence ! —

» Maintenant, Prince, maintenant, si tu le peux, blâme le cœur de ta Moriat, condamne son cher commandement, repousse le plan généreux qu'a tracé son âme héroïque ! »

Alarmé et ravi, sous l'oppression d'une joie sans paroles, Maon, en tremblant, s'est jeté dans mes bras ; sa joie se fond en larmes.

La foule s'attendrit autour de nous ; les yeux offrent des pleurs à l'admiration qu'appelle une vertu si haute.

Au pied du trône des Gaules, l'aimable Aidé se prosterne ; à son aide elle appelle la magie persuasive des

Sweet in persuasive charms she shone,
And thus her suit avow'd :

« Now, now a boon, my royal sire!
» If ever I was dear,
» O grant me now one sole desire,
» One fond petition hear.

» Let now the flower of Gallia's host
» Our Maon's arm attend,
» And speed him hence to Erin's coast
» His country to defend.

» To tear the murderer of his race
» From his insulted throne,
» His wrongs, with vengeance, to efface,
» And blood with blood atone. »

Propitious to the warm request
Of his enchanting child,
Her suit the royal father bless'd,
And with acceptance smil'd.

Then rising, on the prince she turn'd
Her more than angel face;
Her eye with heav'nly radiance burn'd,
And beam'd benignant grace.

« Now go — to Erin's happy shore
» Direct thy course (she cry'd);
» Peace to thy native land restore,
» And o'er its realms preside;

» And tell that sister of my soul,
» Thy lov'd Monomian maid,
» Like her, I strain to virtue's goal,
» On Glory's wing convey'd.

» Tell her, though Oceans roll between
» Our shores, at distance plac'd,

larmes; les mains, les yeux levés vers son père, sa voix suppliante lui porte sa prière.

« Mon père, mon royal père, s'écrie-t-elle, si jamais Aidé te fut chère, un vœu, le premier, le dernier, j'en jure par toi-même, un seul vœu, exauce-le-moi.

» Que la fleur des armées gauloises assiste le bras de Maon — que nos chefs redoutés l'entourent et le suivent aux bords désolés d'Erin — que sa cause soit la tienne, la leur.

» Qu'ils arrachent son pays, son trône au meurtrier — qu'ils opposent la représaille à l'offense et lavent le sang par le sang! »

Le monarque, dont le front s'était parfois assombri pendant cette scène, s'est incliné en souriant vers sa noble fille; — propice à son ardente prière, il la relève; son regard attendri bénit et favorise à la fois le souhait d'Aidé.

Alors tournant vers le prince un visage plus qu'angélique, des yeux brillants de joie et de larmes, avec un accent où perce le dernier combat du dévouement et de l'amour, Aidé parle ainsi:

« Va, dit-elle, va maintenant; vole aux bords enviés d'Erin, et que la paix y vole avec toi — règne à jamais heureux sur ses provinces heureuses.

» Dis à cette sœur de mon âme, à cette fiancée de la tienne, à Moriat, dis-lui bien que, portée sur les ailes de la gloire, Aidé sut, comme elle, briser le rempart opposé à la vertu de Maon.

» Dis-lui, quoique de vastes océans séparent nos ri-

Conceive the nameless joys that flow
From Love's selected hearts.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

From a literal translation of the original Irish

By Miss Brookes.

---

un passé sombre, songez aux félicités d'un amour héroïque et partagé ;

Joignez-y les bénédictions d'un peuple délivré, la conscience d'un honneur sans tache, et les paroles qui ne se disent qu'au cœur de la muse, et les accords qui ne se traduisent pas sur sa harpe, résonneront en vous peut-être!

Où ces paroles se disent, où ces accords se chantent, le barde veut aller. C'est à présent qu'il peut mourir! Il suspendra sa harpe aux murailles du palais, les vents seuls frémiront sur ses cordes, les ombres seules y poseront leurs doigts! Et toi Maon, toi jeune fille, Moriat, adieu! Que la muse qui visite le vieux barde, visite les rêves de de la beauté.

Douce jeune fille, donne de nouveaux objets à ta vue, elle donnera de nouvelles pensées à tes chants, de nouveaux accords à leurs paroles, la patrie sourira avec amour à tes travaux et Craftine, pour exciter ton ardeur, s'arrachera aux ombres royales qui l'appellent. Adieu, encore une fois.

Il dit, et perdu dans une lumière splendide, il s'évanouit aux regards et le nuage qui passe a recueilli son âme!



MOIRA BORB

MOIRA BORB

MOIRA BORB

A POEM.

A tale of old — of Finian deeds I sing :
Of Erin's mighty hosts, the mighty king!
Great Comhal's son the lofty strain shall swell,
And on his fame the light of song shall dwell.

Oft have I seen his arm destruction wield;
Oft, with his deadly prowess, sweep the field!
Then did the world his matchless deeds proclaim,
And my ear drank the music of his fame.

Once, while the careless day to sport we gave,
Where fierce Mac–Bovar rolls his headlong wave,
With deaf'ning clamour pours upon the plain,
Foams o'er his echoing banks, and seeks the main.

MOIRA BORB

POÈME.

Je chanterai un chant d'autrefois, je chanterai les hauts faits du héros finien, le puissant roi des puissantes armées d'Erin, le grand fils du grand Combal. L'accord sublime enflera pour lui ses sons, la lumière du chant rayonnera sur sa gloire.

Que de fois ai-je vu la destruction marcher à ses côtés, la mort frapper avec lui, le destin parler par sa bouche! Que de fois ses prouesses meurtrières n'ont-elles pas donné aux champs des combats leur rosée de sang, leur moisson de cadavres; combien de fois n'ont-elles pas appelé l'orfraie au festin! Ah! comme alors le monde exaltait ses triomphes au dessus de tous les triomphes, comme alors mon oreille s'enivrait de l'harmonie de sa gloire!

Une fois, je m'en souviens, la journée insoucieuse était abandonnée aux jeux. C'était dans la plaine où le sauvage Mac-Bovar du haut des rochers précipite sa vague échevelée et comme un coursier blanchit son frein, blanchit d'écume sa rive assourdie avant de s'élancer dans la mer.

Swift glanc'd its course through the divided wave,
And the near stream a ready harbour gave.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

As morn from Ocean lifts her lov'ly light,
Fresh from the wave, with gentle splendours bright;
So rose the maid, as she approach'd the shore,
And her light bark to land its burden bore.

Deck'd by soft love with sweet attractive grace,
And all the charms of mind-illumin'd face;
Before our host the beauteous stranger bow'd,
And thrown to earth, her eyes their glories shroud.

Her soft salute return'd, with courteous air,
Finn, by the hand of snow, conducts the fair.
Upon his left, the valiant Gaul was plac'd,
And on his right, her seat the stranger grac'd.

And, oh! to tell the charms her form array'd!
The winning sweetness that her face display'd!
On her alone we could or think, or gaze,
And our rapt souls were lost in sweet amaze!

« Soft Mariner! (the son of Combal cry'd)
What chance has torn thee from protection's side?
Why com'st thou here, and from what happy earth?
And whose the noble race that gave thee birth? »

rassemblés pour assister au moment où l'esquif déposerait son précieux fardeau sur la grève.......

Plus il approchait du bord et plus vive était sa course, et plus divinement belle apparaissait la jeune fille; la vague semblait s'ouvrir courtoisement sous sa rame, là bas le ruisseau voisin lui présentait un port facile.

Comme l'aimable lumière du matin s'élève de l'Océan, plus fraîche au sortir des eaux, rayonnante d'une plus douce lumière, telle nous apparut la vierge rougissante, comme elle approchait du bord, comme son pied touchait le sable du rivage.

Complice de l'amour le vent fit flotter son voile et ses cheveux, il nous dévoila toutes ses grâces; un seul de ses regards, tous les feux de son esprit. Mais rassemblant ses voiles et dérobant ses yeux sous leur paupière, elle s'avança au devant de l'armée, elle s'inclina, à l'approche des chefs, avec une timidité pleine de grâce.

A son salut tous répondirent courtoisement. Finn prit la main de la belle étrangère, il la conduisit vers le siége royal, elle s'assit à sa droite, à sa gauche Finn avait le Gaël, le brave et fort Gaël!

Et qui ne l'eût regardée la belle inconnue, et comment dire les charmes dont l'amour l'avait parée, la douceur qui voilait ses regards, la grâce modeste qui pourprait son visage? Nous n'avions plus une pensée, un regard, une parole qui ne fût sur elle et pour elle; nos âmes se perdaient dans un doux étonnement.

Le fils de Comhal enfin prit la parole. «Belle marinière, lui dit-il, quel hasard favorable t'amène sur nos bords, y cherches-tu secours et protection; d'où viens-tu, quelle heureuse terre, quelle noble race t'a donné naissance? »

— « Truth, O great chief! my artless story frames :
A mighty King my filial duty claims :
But princely birth no safety could bestow;
And, royal as I am, I fly from woe.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

» Long have I look'd that mighty arm to see,
Which is alone of force to set me free!
To Erin's far fam'd chief for aid I fly,
And on that aid my trembling hopes rely. »

— « Say, wherefore, loveliest! art thou thus distress'd?
Whom do'st thou fly! by whom art thou oppress'd,
Why do'st thou seek me, o'er the rolling sea,
And from what peril shall I set thee free? »

— « And art thou, then, that gen'rous son of fame,
Whose aid the wretched, and the helpless claim?
O then, to me that needful aid extend!
And, oh! thy strength to guard my weakness lend! »

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

With soothing speech, the pitying king reply'd:
— « Fear not, sweet maid! thy cause to me confide.
Speak but thy sorrows whom dost thou accuse?
Who persecutes thee, fair one? — Who pursues? »

— « O! I am follow'd o'er the rolling wave!
O! mighty Finn! thy trembling suppliant save!

— « O grand chef, la vérité sans détour, la vérité t'apprendra mon histoire. Un roi puissant a droit à mes devoirs de fille ; mais cette royale naissance que je lui dois n'a pas su me protéger ; princesse comme je suis, je me dérobe par la fuite au malheur !

» Bien au loin la renommée apportait le nom d'un chef puissant, d'un chef d'Erin ; elle le citait pour sa valeur, elle le citait surtout pour l'appui qu'il prêtait aux opprimés. —

» Longtemps j'ai cherché ce bras puissant pour lui commettre ma cause, je l'ai regardé comme le seul dont la force pût me délivrer. — C'est lui que cherche ma détresse, c'est en lui que reposent toutes mes espérances. »

— « Qui que tu sois, ô la plus belle des belles, parle, quelle est cette détresse, que fuis-tu, qui t'opprime, qui t'oblige à me chercher à travers les flots orageux, de quel péril puis-je te délivrer ? »

— « Ah ? serais-tu donc alors ce généreux fils de la renommée dont les affligés appellent le secours, dont les abandonnés vont chercher l'aide ; oh ! qu'alors ta protection suprême s'étende aussi sur moi, que ta force défende ma faiblesse ! »

La princesse éplorée est aux pieds de Finn ; des larmes mouillent son beau visage, ses blanches mains se joignent dans sa prière — le chef attendri la relève.

Il répond d'une voix consolante : « Ne crains plus, douce jeune fille, j'accepte ta cause et ta défense, j'y voue mon armée et moi-même !... — Parle, dis tes chagrins, quelle félonie en est la cause, de qui te viennent-ils, qui te persécute, qui te poursuit ? »

— « Oh ! je suis poursuivie ! je l'étais sur la terre, je le suis sur la vague roulante, je le suis partout ! O puissant

MOIRA BORB

MOIRA BORB

Before the host they stood, in arms array'd,
To guard, from her approaching foe, the maid;
For now, swift riding on the subject wave,
A wond'rous chief to sight his terrors gave!

In the same path the princess took he came,
And more than human seem'd his monstrous frame;
A magic steed its giant burden bore
And swiftly gain'd upon the trembling shore!

Fierce did he seem, as one in fight renown'd;
Dark on his head a gloomy helmet frown'd:
Emboss'd with art, he held a mighty shield;
And well his arm its ponderous orb could wield!

Two spears of victory, on his front engrav'd,
Stood threat'ning, as if every foe they brav'd!
Never our eyes had such a sight beheld,
Nor ever chief so dreadfully excell'd!

His heavy sword, of more than monstrous size,
Next struck with wonder our admiring eyes;
When bending forward, from his mighty thigh
He drew, and wav'd its massy weight on high!

Of princely sway the cloudy champion seem'd,
And terror from his eye imperial stream'd!
A soul of fire was in his features seen,
In his proud port, and his impetuous mien!

His wond'rous steed was like the torrent's force;
White as its foam, and rapid as its course!

Mais d'où vient qu'ils s'arrêtent ? Ils s'assemblent soudain, ils s'alignent au devant de l'armée. Ils forment une haie de lances autour de la jeune fille. Elle pâlit sous ses voiles, un nuage passe sur sa vie. Elle sent son ennemi. Il est là, il approche! Il est vrai! Chevauchant hardiment sur la vague assujettie, un chef merveilleux apporte au combat des terreurs, des périls véritables!

Il vient par la même route qu'avait prise la princesse, il vient. Plus qu'humaine semble sa taille monstrueuse, un cheval merveilleux porte son pied gigantesque ; rapide et vigoureux, il gagne le bord effrayé.

A son air farouche et altier on devine un champion rompu au combat, étranger aux défaites. Sur son visage sombre, plus sombre encore, s'abaisse un effrayant cimier. Quel art magique a sculpté son puissant bouclier, quel forgeron a forgé ce pesant écu, quel bras pourrait le soutenir sinon le sien!

Jamais pareil spectacle ne s'est offert à nos yeux. Deux lances se croisent sur son front victorieux; menaçantes debout elles semblent narguer l'ennemi, prêtes à se relayer dans la lutte, elles semblent défier toutes les lances à la fois.

Sa lourde épée est d'une taille plus que monstrueuse. Elle frappe maintenant nos yeux étonnés, car il s'est baissé sur l'arçon, il l'a dégaînée du large fourreau, il brandit sa masse pesante en approchant, il semble qu'elle plane sur toute l'armée.

A son aspect, on reconnaît un guerrier né pour commander — ses yeux flamboyants lancent la terreur — traits — port — maintien impérieux — tout en lui annonce une âme de feu.

☞ Son coursier merveilleux a la force du torrent ; il est blanc comme son écume, il est rapide comme sa course.

Proud, the defyer of our host he bore,
And sprung with fury to the hostile shore.

A sight like this had never met our eyes,
Or struck our senses with a like surprize;
To see a steed thus coursing on the wave,
And his fierce rider thus the Ocean brave!

My King, whose arm would every peril dare,
Then calm demanded of the trembling fair:
« Is this the chief of whom thy terror spoke,
Against whose power thou didst our aid invoke? »

— « O that is he! that is my deadly foe!
Too well, alas! his dreadful face I know!
O Comhal's generous son! I grieve for thee,
Against thy host that fatal arm to see!

» He comes! he comes to tear his victim hence!
No power, alas! can now be my defence!
No force, no courage can that sword abide,
And vainly will your generous aid be try'd! »

While thus to Comhal's noble son she spoke,
Fierce through the host, the foreign champion broke!
Glowing with rage, in conscious might array'd
Forward he rush'd and seiz'd the trembling maid!

Swift flew the spear of Morni's wrathful son,
And to the foe unerring passage won:
Through his pierc'd shield the aim its fury guides,
Rends its proud bosses, and its orb divides.

Il porte orgueilleusement son maître; son hennissement couvre le bruit des vagues, il appelle le combat, il s'élance avec furie sur le bord hostile.

La surprise enchaînait nos sens et nos yeux. La frayeur tentait plus d'un cœur qui lui fut étranger. Mais qui vit jamais tel spectacle, qui vit jamais tel coursier chevaucher librement sur la vague, tel cavalier braver si fièrement l'Océan?

Pour notre roi dont les vœux appelleraient les dangers absents, calme il accueille celui qui se présente dignement, il s'adresse à la vierge tremblante : « Est-ce là le chef dont ta terreur a parlé, est-ce contre lui que tu viens invoquer notre aide? »

— « Oh! c'est lui, c'est lui, mon ennemi mortel, je ne le connais que trop, ce visage terrible! Ah! généreux fils de Comhal que n'as-tu rejeté ma cause, ce n'est plus sur moi, c'est sur toi, sur ton armée que je frémis. Que peut-elle, que peuvent toutes les armées contre ce bras fatal.

» Il vient, il vient arracher sa victime à son dernier refuge, à ses derniers défenseurs! Ah! vous essaieriez en vain de me défendre; il n'est pas de pouvoir, il n'est pas de force, pas de courage qui puisse briser cette épée et me sauver de lui! »

Comme elle parle encore au noble fils de Comhall, le champion étranger s'est précipité à travers les rangs de l'armée; sûr de sa force indomptable, poussé par une rage croissante, avant qu'on ait prévu son dessein, il a franchi les obstacles, il a saisi la vierge défaillante.

Aussitôt vole la lance du bouillant fils de Morni, la fureur guide la pointe acérée, elle a trouvé le défaut de l'écu magique, le bouclier de l'étranger se sépare sous ses coups.

Impatient Osgur glow'd with ardent fire,
With raging scorn, and with indignant ire;
And, darting fate from his impetuous hand,
He stretch'd the dy ing courser on the strand!

Unhors'd and furious for his wounded steed,
And breathing tenfold vengeance for the deed;
With wrath augmented the fierce champion burn'd,
And mad with rage, on his assailants turn'd.

Dauntlesss he stood, with haughty ire inflam'd,
And loud defiance to our host proclaim'd,
Against us all his single arm he rais'd,
While in his hand the dreadful faulchion blaz'd!

Enrag'd, our hosts the proud defiance hear,
And rush to vengeance with a swift career.
Finn and myself alone our arms withhold,
And wait to see the strange event unfold.

When lo! amazement to our wondering eyes!
In vain each spear with rapid fury flies!
In vain with might, the nearer swords assail,
No spears can wound, no weapons can prevail.

Those chiefs who every foe till then excell'd,
Foil'd by his force, his single arm repell'd.
Low on the blood-stain'd field with shame they lay,
Bound by his hand, and victims of his sway!

Great Flan, Mac-Morni fell beneath his sword;
By valour, friendship, and by song deplor'd!
Of all the champions who his arm sustain'd,
Not one unwounded on the field remain'd.

En même temps Osgur, brûlant d'un feu sombre, d'un courroux dédaigneux, frappe, et avec lui frappe le destin, il étend sur le sol le coursier mourant, le coursier merveilleux.

Démonté, fou de rage à la vue de son cheval blessé, respirant dix fois la vengeance, le chevalier enflammé se retourne vers ses assaillants.

Il se dresse, et il leur jette un défi formidable, il appelle à lui seul et contre lui seul toute l'armée. Dans sa main flamboie le glaive altéré du sang, dans ses yeux flamboie la rage des batailles.

A cet orgueilleux défi, l'armée répond par un cri de mort, un cri indigné. Chacun veut être seul à le frapper, tous le frappent à la fois. Finn et moi le barde, seuls nous arrêtons nos bras, seuls nous contemplons en silence ce combat sans nom, cet étrange conflit.

Mais, ô surprise! à nos yeux émerveillés en vain chaque lance vole avec une furie rapide, en vain les épées le frappent avec la force de la colère, pas une lance n'a pu le blesser, pas une épée n'a pu entamer l'armure impénétrable.

Seul contre tous, il les a tous vaincus. Seul démonté, il les démonte tous; tous! tous ces chefs exaltés par le monde audessus des chefs antiques, tous, l'un après l'autre, tombent sous le tranchant de son épée avide, leur gloire et la nôtre tombent avec eux, la mort se hâte d'éteindre leur vie avant qu'ils aient songé à la honte de la défaite.

Le grand Flan, Mac Morni et tant d'autres, tous pleurés par le chant, la valeur et l'amitié! Tous tombés! — De ceux qui restent encore debout, pas un qui ne saigne au sein d'une large blessure, pas un qui ne dise: C'est le dernier combat.

Had not our chiefs been all well arm'd for fight,
They all had sunk beneath his matchless might!
Or had each, singly, met his dreadful force,
Each in his turn, had fall'n a mangled corse!

Now Gaul's brave bosom burns with frantic ire,
And terror flashes from his eyes of fire.
Bending in wrath, he springs upon the foe!
High waves his sword, and fierce descends its blow!

Dire as when fighting elements engage,
Such is the war the dreadful champions wage!
Whoever had that fatal field beheld,
He would have thought all human force excell'd.

Loud was the clash of arms that stream'd with gore,
And deep the wounds each dauntless bosom bore!
Broke are their spears, and rent each massy shield,
And steel, and blood bestrew the dreadful field!

Never again shall two such chiefs contend!
Nor ever courage, as did theirs transcend!
So great the havock of each deadly blade!
So great the force each valiant arm display'd!

At length they slack'd the fury of the fight,
And vanquish'd Sora own'd superior might:
No more he could the sword of Gaul sustain,
But gash'd with wounds, he sunk upon the plain.

Woe was the day in which that strife arose;
And dy'd with blood the harbour of his foes!
Woe to the champions of that lovely dame!
Woe to the land to which her beauty came!

Oui, si tous nos chefs n'avaient pas été préparés à la lutte, oui, si tour à tour, un contre un, ils se fussent essayés contre lui, oui, pour tous, oui, c'était le dernier combat!

Mais Le Gaël était debout encore. Une rage frénétique brûlait son sein et allumait sa prunelle sanglante. Courbé par la colère il s'élance de haut sur son ennemi, de haut frappe son épée, les coups en descendent avec furie !

Que dire de cette lutte? Quand les éléments combattent dans les ténèbres et grondent avec la voix de la foudre, leur combat n'est pas plus redoutable que celui des deux champions. Quiconque eût contemplé ce champ fatal eût pensé que là ce n'étaient plus les forces humaines qui se le disputaient.

Les glaives se croisaient comme deux éclairs, ils nous dérobaient les combattants, le sol était jonché de mailles d'acier, il était baigné de sang; à chaque fois que l'épée tombait, le sang coulait, nos cœurs cessaient de battre; nous disions: Lequel va tomber?

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Lequel tomba?... Ce ne fut pas Le Gaël, il n'avait pas essuyé le choc d'une armée entière. Non, ce fut Moira Borb le Sombre, le vaillant fils de Sora. Il tomba, mais il tomba mort, il mourut debout. Il ne s'avoua vaincu que par la mort!

Ah! malheur! malheur au jour où s'éleva cette querelle! Malheur aux champions de la belle affligée! au pays où le sort et la renommée conduisirent cette beauté fatale.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

The valiant Sora by the stream we laid,
And while his last and narrow house we made,
We on each finger plac'd a glittering ring,
To grace the foe, in honor of our king.

Thus fell the foreign champion on our coast,
And gave a dear-bought conquest to our host.
The royal maid our courtesy embrac'd,
And a whole year the Finian palace grac'd.

Six following months, beneath the leech's hand,
The wounds of Gaul our constant care demand:
The valiant Gaul, unvanquish'd in the fight,
Gaul of the weapons of resistless might,

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Malheur aux grands cœurs qui s'ouvrent à l'amour des femmes! Sans l'amour des femmes, Moïra Borb, le vaillant, ne dormirait pas sous la terre froide, au grondement du Mac-Bovar.

C'est là, près du torrent, avec des tronçons de lance que ses ennemis, en pleurant, creusèrent sa dernière demeure. Nous lui passâmes à chaque doigt un anneau brillant; je me dis : La harpe apprendra son nom. Dire la bravoure de l'ennemi, c'est honorer le roi, le pays qui l'a vaincu!

Mais il nous la fit payer chèrement sa défaite. Il nous coûta cher le tribut dû par la valeur à la beauté opprimée. La royale fille embellit une année entière le palais des Finiens.

Six mois entiers entre les mains habiles de l'homme de l'art, les blessures du vaillant Gaël exigèrent des soins. Elles éveillèrent bien des fois l'inquiète sollicitude de la belle délivrée. Nous la vîmes pleurer bien des fois au souvenir des chefs morts pour sa cause.

Moi, le barde, je n'ai pu savoir si elle n'avait pas pleuré aussi sur le brave Moira Borb. En vérité, le cœur de la femme est étrange; l'amour vient-il dans la mort comme l'épi dans le grain. Elle errait souvent près du torrent. Elle n'épousa pas le vaillant Gaël, elle ne voulut pour époux ni lui, ni personne au monde.

Pourtant Le Gaël était beau, il était brave, il l'avait délivrée; la renommée savait son nom et c'était un cœur fier. Avant elle il n'avait songé à aucune femme, il n'y songea plus après elle, qu'à elle... Il repose avec Finn.

With Finn, the chief of princely cheer he lay
Whose friendly tendance eas'd the tedious day,
Finn, who was ever to the brave a friend,
Finn who the weak would evermore defend!

But why of heroes should I now relate?
Chang'd is my form, and chang'd is my estate!
These alter'd looks, with age and sorrow pale,
Should warn to cease from the heroic tale!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . . , ...

From a literal translation of the original Irish,
BY MISS BROOKES.

END OF MOIRA BORB.

Avec Finn, le chef d'éclatante mémoire, le roi dont la parole charmait la lenteur du jour, dont le bras commandait à la victoire, dont le cœur attirait tous les cœurs ; avec Finn, l'ami sûr, le chef éclairé, la force du faible, l'espoir du désespéré, il repose.

Ils reposent tous deux! Pourquoi donc me suis-je oublié à chanter le chant héroïque des hommes d'autrefois! Les hommes et les temps ont changé et moi-même avec eux. La douleur a mis son nuage sur mes yeux, ses sanglots dans ma voix, l'âge fait trembler ma parole et mes pas.

Inspirations, souvenirs, taisez-vous dans mon sein, les hommes d'autrefois ne sont plus, le chant héroïque se tait sur les hommes d'aujourd'hui! Pourquoi donc chantiez-vous?

J. M.

FIN DE MOIRA BORB.

WAR ODE

TO OSGUR, THE SON OF OISIN,

IN THE FRONT OF THE BATTLE OF GABHRA.

Rise, might of Erin! rise!
O! Osgur, of the generous soul!
Now, on the foe's astonish'd eyes,
Let thy proud ensigns wave dismay!
Now, let the thunder of thy battle roll,
And bear the palm of strength and victory away!

Son of the sire, whose stroke is fate,
Be thou in might supreme!
Let conquest on thy arm await,
In each conflicting hour!
Slight let the force of adverse numbers seem,
Till, o'er their prostrate ranks, thy shouting squadrons [pour.

O hear the voice of lofty song! —
Obey the bard!
Stop — stop Marc Garaidh! check his pride,
And rush resistless on each regal foe!
Thin their proud ranks, and give the smoaking tide
Of hostile blood to flow!
Mark where Mac-Cormac pours along! —

ODE GUERRIÈRE

A OSGUR, FILS D'OISIN,

AU FRONT DE LA BATAILLE DE GABHRA.

Lève-toi, puissance d'Érin!, lève-toi! — Maintenant Osgur, maintenant, âme généreuse, c'est maintenant! — Qu'aux yeux éblouis de l'ennemi, ton fier étendard fasse flotter l'épouvante, que le tonnerre de la bataille gronde au loin; — c'est maintenant, c'est à toi maintenant de remporter la palme de la force et de la victoire.

Fils du père, toi dont chaque coup est le destin, sois suprême dans ton pouvoir; qu'à chaque heure de conflit, pour se déclarer la victoire attende ton bras! Qu'ils te semblent méprisables dans leur nombre, dans leur force, tes ennemis présomptueux, jusqu'à l'heure où à travers leurs rangs brisés, tes bruyants escadrons s'enfoncent!

Oh! prête l'oreille au chant élevé! — Obéis au barde! — Arrête — arrête — Mac Garaidh, réprime son orgueil et lance-toi irrésistible sur chaque royal ennemi. — Décime leurs rangs altiers et donne au courant fumeux un torrent de sang hostile. Remarque où se jette Mac

Rush on — retard
His haughty progress! — let thy might
Rise, in the deathful fight,
O'er thy prime foe supreme;
And let the stream
Of valour flow,
Until thy brandish'd sword
Shall humble ev'ry haughty foe,
And justice be restor'd.

Son of the king of spotless fame,
Whose actions fill the world!
Like his thy story and thy name
Shall fire heroic song,
And, with the prowess of this day, the lofty strain prolong!
Shall tell how oft, in Gabhra's plain,
Thy dreadful spear was hurl'd :
How high it heap'd the field with slain,
How wide its carnage spread,
Till gorg'd upon the human feast, the glutted ravens fed.
Resistless as the spirit of the night,
In storms and terrors dress'd,
Withering the force of every hostile breast,
Rush on the ranks of fight! —
Youth of fierce deeds, and noble soul!
Bend — scatter wide the foe! —
Swift forward rush, and lay the waving pride
Of yon high ensigns low!
Thine be the battle! — thine the sway! —
On — on to Cairbre hew thy conquering way,
And let thy deathful arm dash safety from his side,
As the proud wave, on whose broad back
The storm its burden heaves,
Drives on the scatter'd wreck
Its ruin leaves;
So let thy sweeping progress roll,
Fierce, resistless, rapid, strong,
Pour like the billow of the flood, o'erwhelming might along!

Cormac, — où il s'élance, élance-toi, retarde ses progrès hautains. — Que ton pouvoir plane sur le combat meurtrier audessus des princes ennemis — que le ruisseau de la valeur coule jusqu'à ce que ton épée brandissante ait humilié chaque ennemi altier, jusqu'à ce qu'il ait rétabli l'impartiale justice!

Fils d'un roi de mémoire sans tache, d'un roi dont les actions remplissent le monde, comme la sienne ton histoire, comme le sien ton nom nous rayonnera dans le chant héroïque. — Sur les prouesses de ce jour l'accord sublime se prolongera d'année en année, d'échos en échos. — Il dira jusqu'à la fin, il dira comment dans les plaines de Gabhra ta lance fut dardée sur les poitrines injustes, combien de morts il en tombait à chaque coup, combien de cadavres s'entassaient et s'amoncelaient sur le champ du combat, combien au loin s'étendit le carnage, combien ils s'y gorgèrent les vautours conviés à la fête humaine, combien jusqu'à la fin le soc du laboureur y remuera d'os blanchis!

Irrésistible comme l'esprit de la nuit, vêtu d'orages et de terreurs, flétris la force dans chaque sein hostile. — Au premier rang du combat, vole, jeune homme aux fières actions, au cœur noble et chaud, vole et renverse et disperse au loin l'ennemi!

— Rapide, élance-toi en avant et foule aux pieds l'orgueil flottant des bannières étrangères. — A toi la bataille, à toi la puissance, à toi la victoire! — En avant, en avant — sur Cairbre à travers les escadrons fumants, fraie, taille avec l'épée ton chemin conquérant — que derrière lui ton bras plein de morts laisse la sûreté. — Ainsi l'orage pousse impétueusement sur le dos de la vague les vaisseaux fracassés dans ses jeux terribles; il les échoue sur la grève, il épuise sa fureur sur leurs derniers débris, et cependant derrière lui le calme abat les flots et assoupit les vents! Orage des combats, Osgur, en avant! en avant pousse les débris de ta colère, roule sur l'ennemi, roule, farouche, irrésistible, rapide et fort!

From king to king, let death thy steps await,
Thou messenger of fate,
Whose awful mandate thou art chosen to bear:
Take no vain truce, no respite yield,
'Till thine be the contested field;
O thou, of champion'd fame the royal heir!
Pierce the proud squadrons of the foe,
And o'er their slaughter'd heaps triumphant rise!
Oh! in fierce charms, and lovely might array'd!
Bright, in the front of battle, wave thy blade!
Oh! let thy fury rise upon my voice!
Rush on, and glorying in thy strength rejoice!
Mark where yon bloody ensign flies!
Rush! — Seize it! — lay its haughty triumphs low!

Wide around thy carnage spread!
Heavy be the heaps of dead!
Roll on thy rapid might,
Thou roaring stream of prowess in the fight!
What tho' Finn be distant far,
Art thou not *thyself* a war?
Victory shall be all thy own,
And the day's glory thine, and thine alone!
Be thou the foremost of thy race in fame!
So shall the bard exalt thy deathless name!
So shall thy sword, supreme o'er numbers, rise,
And vanquish'd Tamor's groans ascend the skies!
Tho' unequal be the fight,
Tho' unnumber'd be the foe,
No thought on fear, or on defeat bestow,
For conquest waits to crown thy cause, and thy success-
[ful might!
Rush, therefore, on amid the battle's rage,
Where fierce contending kings engage,
And powerless lay thy proud opponents low!

O lovely warrior! Form of grace,

De roi à roi, que la mort attende tes pas — qu'elle t'attende, toi, le messager du destin; toi, qu'il choisit entre tous pour porter ses effrayants décrets — n'accepte aucune trève, n'accorde aucun répit avant que le champ contesté soit à toi, à toi seul! O royal héritier du champion de la renommée, perce les orgueilleux escadrons de l'ennemi, sur leurs monceaux de massacres élève-toi triomphant! Que les charmes altiers parent ta beauté mâle, ta puissance adorée; brille au front de la bataille comme le joyau d'Erin, fais flotter ton glaive ardent; que ta furie s'élève avec mes accords, qu'elle couvre la voix du barde. — Où volent les enseignes sanglantes de l'ennemi, précipite-toi; saisis-les, déchire, sème et foule leurs lambeaux insultés.

Qu'alentour, bien au loin ton carnage s'étende! — Pèse, pèse en courant sur leurs monceaux de cadavres. — Que le flot grondant de tes prouesses puissantes roule, déborde et entraîne tout dans le combat. — Qu'importe si tu es seul, si Finn combat au loin, n'es-tu pas toi-même, à toi seul, une guerre! Qu'aussi la victoire soit toute à toi, la gloire de ce jour à toi seul, et toi seul! — Va, passe tous ceux de ta race en renommée, le barde exaltera ton nom immortel, ton épée s'élèvera suprême audessus des épées sans nombre favorisées par la victoire — les gémissements de Tannor vaincu frapperont vainement les cieux et n'appelleront que la mort!

Bien qu'inégal soit le combat, bien qu'innombrable soit l'ennemi n'accorde pas une pensée à la crainte, pas une à la défaite, car la victoire s'attend à couronner ta cause. — Au plus fort de la bataille, élance-toi donc — là où les rois en viennent aux mains, élance-toi et sans effort, jette sur le sol ces hautains adversaires.

O guerrier bien aimé! doué par la grâce autant que

Be not dismay'd
Friend of the Bards! think on thy valiant race!
O thou whom none in vain implore,
Whose soul by fear was never sway'd,
Now let the battle round thy ensigns roar!

Wide the vengeful ruin spread!
Heap groaning field with dead!
Furious be thy griding sword,
Death with wery stroke descend!
Thou to whose fame earth can no match afford;
That fame which shall thro' time, as thro' the world,
[extend!

Shower thy might upon the foe!
Lay their pride, in Gabhra, low!
Thine be the sway on this contested field!
To thee for aid the Fenii fly;
On that brave arm thy country's hopes rely,
From every foe thy native land to shield!

Aspect of beauty! pride of praise!
Summit of heroic fame!
O theme of Erin! youth of matchless deeds!
Think on thy wrongs! now let vengeance raise
Thy valiant arm! — And let destruction flame,
Till low beneath thy sword each chief of Ulster lies!
O prince of numerous hosts, and bounding steeds!
Raise thy red shield, with tenfold force endu'd!
Forsake not the fam'd path thy fathers have pursu'd!
But let, with theirs, thy equal honours rise!

Hark! — Anguish groans! — The battle bleeds
Before thy spear! — Its flight is death! —
Now, o'er the heath,
The foe recedes!

par la vigueur, ne sois pas épouvanté —ami des Bardes, crois en ta vaillante race, toi que nul n'implore en vain, toi dont l'âme n'a jamais été possédée par la crainte — fais voler, fais mugir sur les flancs de la bataille tes hautes enseignes déployées.

Que la ruine vengeresse s'étende bien au loin — qu'il soit amoncelé de cadavres le champ gémissant sous les pas de la mort — qu'il se déchaîne furieux ton glaive acéré, que le trépas en descende à chaque coup. — O toi ! dont la renommée chercherait en vain son égale, sa fiancée de gloire sur la terre, toi dont la renommée à travers les temps, à travers les mondes doit s'étendre à jamais

Assure-toi dans ta force, voilà qu'à ton aide volent les Finiens — sur ton bras reposent les espérances de ton pays — de chaque ennemi tu le défendras, toi le bouclier du sol natal !

O miroir de beauté ! orgueil de la louange, sommet de l'héroïque renommée, thème chéri d'Erin, jeune homme aux actions incomparables ! songe à nos maux, et maintenant que la vengeance lève et conduise ton bras! — Que la destruction flamboie avec ton glaive! qu'il ne cesse de siffler, de brandir jusqu'à ce qu'ils gisent dans la poussière tous les chefs ennemis, tous les chefs de l'Ulster !

Prince aux armées sans nombre, aux coursiers bondissants, lève ton rouge bouclier et revêtant dix fois ta force, n'oublie pas l'héroïque sentier poursuivi par tes pères, mais égal au leur ; que ton honneur se lève et se précipite audevant des périls !

Ecoute !... les gémissements de l'angoisse... vois — la bataille saigne sous ton glaive. — La fuite ou la mort. — Maintenant l'ennemi recule sur la bruyère. — Comme elle est rouge, la bruyère — elle n'est pas rouge de

And wide the hostile crimson flows!
See how it dyes thy deathful blade! —
See, in dismay, each routed squadron flies!
Now! — now thy havock thins the ranks of fight,
And scatters o'er the field thy foes! —
O still be thy encreasing force display'd!
Slack not the noble ardour of thy might!
Pursue — pursue with death their flight! —
Rise, arm of Erin! — Rise! —

From a literal translation of the original Irish,
BY MISS BROOKES.

END OF THE WAR ODE TO OSGUR.

fleurs mais de sang hostile. — Ah! combien ton glaive meurtrier a couché de cadavres sur la terre saignante. — Vois comme ils volent emportés par l'épouvante, les escadrons en déroute.

Ah! c'est maintenant! — que ton glaive éclaircisse les derniers rangs du combat — qu'il disperse tes derniers ennemis sur le champ de la conquête — que ta force grandisse avec tes succès, déploie tout ton courage, ne ralentis pas l'ardeur qui te brûle, poursuis, poursuis leur fuite avec la mort! — Lève-toi, bras d'Erin, lève-toi!

FIN DE L'ODE GUERRIÈRE A OSGUR.

MAGNUS THE GREAT

A POEM.

OISIN. — ST. PATRICK.

OISIN. — I care not for thee senseless clerk!
Nor all thy psalming throng,
Whose stupid souls, unwisely dark,
Reject the light of song.

Unheeding, while it pours the strain,
With Finian glory swell'd;
Such as thy thought can scarce contain,
Thine eye has never beheld!

PATRICK. — O son of Finn! the Fenii's fame
Thou gloriest to prolong;
While I my heavenly king proclaim
In psalm's diviner song.

MAGNUS-LE-GRAND

POÈME.

OISIN. — SAINT PATRICE.

OISIN. — Chantre absurde! — ai-je assez de pitié pour toi — ai-je assez, de mépris pour ta foule psalmodiante! —Elle me poursuit de ses voix importunes, et follement stupide, éprise de ses ténèbres, elle ose rejeter la lumière des chants divins, elle l'ose!

Elle ose rejeter ces chants tout remplis de la gloire des Finiens, gloire inaccessible à la pensée qui veut la concevoir, irrésistible au souvenir qui veut s'en détourner, gloire telle, que tes yeux n'en ont vu, n'en verront jamais, pauvre moine!

PATRICE. — Fils de Finn — tu te glorifies de perpétuer la renommée des Finiens ; moi je m'honore aussi de proclamer mon roi ; ma gloire est d'exalter la sienne dans ces chants, dans ces psaumes plus divins encore que tes chants — ô mon barde ; car le sujet en est grand — mon chef est divin, éternel, mais le tien ? — Demande à la mort?

OISIN. — Dost thou insult me to my face?
Does thy presumption dare
With the bright glories of my race
Thy wretched psalms compare?

Why did my folly let thee live,
To brave too patient age,
To see how tamely I forgive,
And preach me from my rage!

PATRICK. — Pardon, great chief! — I meant no ill,
Sweet is to me thy song;
And high the themes and lofty skill
Its noble strains prolong.

Sing then, sweet bard! the purpos'd tale,
While gladly I attend,
And let me on thy grace prevail
Its lovely sounds to lend.

OISIN. — Once, while we chas'd the dark-brown [deer,
Along the sea-girt plain,
We saw a distant fleet appear,
Advancing on the main.

Quick ceas'd the hunt — to east, to west
Our rapid mandate hi'd;
With instant march the Fenii press'd
To join their leader's side.

Beneath the chief of mighty fame,
Whom lovely Morna [1] bore,
Seven warlike bands [2] to join us came,
Collected on the shore.

[1] Morna ou *Murnee mon chaoimh* (la jeune fille bien aimée, aux charmes doux et attrayants) fut la mère de Finn ; c'est d'elle qu'il hérita du palais d'Almhain.

[2] Ce furent les *Fianna Ereann*, la célèbre milice si renommée dans les annales de l'Irlaude et dans les chants de ses bardes.

OISIN. — Misérable clerc. — m'oses-tu bien insulter en face ? ta présomption est-elle assez haute pour oser comparer tes pitoyables psalmodies aux nobles chants qui racontent les faits de ma race, d'une race impérissable dans sa gloire, si elle ne le fut dans ses jours, éternelle dans la mémoire si elle ne l'est dans le monde !

Et j'ai eu, j'aurais la faiblesse de te laisser vivre ! pourquoi ? — si ce n'est pour abuser de ce siècle de patience, si ce n'est pour prouver qu'Oisin, le barde, est bien de race finienne, qu'il ne sait pas seulement triompher de l'ennemi, mais encore de lui-même ; défier le nombre, mais encore ses passions ; si ce n'est pour montrer qu'il sait pardonner dans sa colère !

PATRICE. — Pardonne, ô grand maître ! pardonne ! pas une pensée coupable ne s'est mêlée à mes paroles : Oisin, tes chants sont doux à l'oreille, le sujet en est grand, il est noble et plus noblement traité.

Chante, aimable barde, dis le souvenir qui, refoulé dans ton sein, semble aigrir pour moi tes paroles et j'écouterai charmé ; seulement j'emprunterai à ta grâce quelques tendres accords, si tu le permets, je les unirai aux louanges de mon Dieu.

OISIN. — Écoute donc. — Un jour nous parcourions la plaine qui borde l'océan ; nous chassions le daim au poil brun, au pied léger ; tout à coup, nous aperçûmes au loin une flotte qui, se déployant comme elle avançait, parut couvrir la mer ?

La chasse à l'instant même est interrompue : au signal jeté à l'est, à l'ouest, les Finiens s'empressèrent d'accourir, ils se rassemblent autour de leur chef.

Alors sept hordes belliqueuses se réunissant sur le rivage, elles entourent le héros de puissante renommée auquel la belle et tendre Morna donna le jour.

Then Finn, the soul of Erin's might,
With fame and conquest crown'd;
To deeds of glory to incite,
Address'd the heroes round:

« Which of my chiefs the first will go
To yon insulted shore,
And bravely meet the daring foe,
Their purpose to explore. »

Then Conan of the froward mind,
The bold M' Morni spoke,
And as his spleenful soul inclin'd
His sneering accents broke.

« O Chief of Erin's batt'ling host!
Whom should yon navy bring? —
Haply some prince, or hero's boast,
To match our *wondrous* king!

» Let Fergus, *peaceful* bard, advance
To meet their haughty lord;
He, with accustom'd art, perchance
The threaten'd blow may ward. »

— « Peace, tongue accurs'd, bald, froward fool!
(The graceful Fergus cry'd)
Think'st thou I move beneath thy rule,
To go or to abide? —

» Yet for the Fenii, I will go
To yon insulted shore,
And meet, for them the daring foe,
Their purpose to explore. »

Finn, l'âme de la redoutable Érin, couronné de gloire et de conquêtes, s'adresse alors à ses héros ; il leur parle en ces termes pour les exciter aux actions d'éclat :

« Lequel d'entre mes chefs, dit-il, s'avancera le premier vers cette flotte téméraire ? lequel ira demander bravement à l'audacieux ennemi quel dessein lui fait explorer nos rivages ? »

Alors Conan à l'esprit farouche et soucieux prend la parole ; selon les sombres dispositions de son âme il fait entendre des accents où l'amertume appelle encore l'ironie.

« O chef des armées valeureuses d'Érin, quel est le prince fortuné, quel est le héros présomptueux qui, apporté par cette flotte oserait, prétendrait égaler notre *merveilleux* souverain ?

» Laisse Fergus, le *pacifique* barde, laisse-le marcher à la rencontre de l'orgueilleux chef qui s'avance ; peut-être, avec son adresse accoutumée, il parviendra à amortir le coup dont nous sommes menacés : ses paroles détourneront les lances, sa harpe sera son bouclier et le nôtre. »

— « Paix, langue amère, fou revêche et chagrin, s'écrie le gracieux Fergus ; penses-tu que j'aie besoin de toi pour marcher ou pour demeurer ? penses-tu que la harpe défende à mon bras le bouclier, et les chants à ma voix le défi ?

» Oui pour l'amour des Finiens j'irai, j'irai trouver ces étrangers qui nous outragent, j'oserai demander à l'audacieux ennemi le dessein qui l'amène sur nos bords. »

Bright in the glittering blades of war,
The youthful Fergus goes ;
Loud sounds his martial voice afar,
And greets the distant foes.

« Whence are those hosts? Come they the force
Of Finian arms to brave ? —
Or wherefore do they steer their course
O'er Erin's guarded wave ? »

— « Mac-Mehee, of the crimson shields,
Fierce Magnus heads our bands,
Who Lochlin's mighty sceptre wields,
And mighty hosts commands. »

— « Why does he thus our coasts explore,
And hither lead his power?
If peace conducts him to our shore,
He comes in happy hour. »

The furious Magnus swift repli'd,
With fierce and haughty boast,
(The king whose navy's speckled pride
Defied our martial host.)

« I come (he cried) from Comhal's son
A hostage to obtain ;
And, as the meed of conquest won,
His spouse and dog to gain.

» His Bran, whose fleetness mocks the wind,
His spouse of gentle love :
Let them be now to me resign'd,
My mightier arm to prove. »

Il dit et revêt sa brillante armure ; il s'éloigne notre aimable Fergus et on entend retentir au loin les éclats de sa voix martiale ; il salue l'ennemi qu'il vient d'aborder.

« Quelles sont ces armées , demande-t-il ; viennent-elles ici pour braver les armes victorieuses des Finiens ? De quel droit, dans quel projet couvrent-elles les flots qui servent de défense à la verte Erin ? »

Mille voix comme une seule s'élèvent de la flotte hostile :

— « Mac-Mehee au bouclier rouge , le terrible Magnus est celui qui commande nos guerriers, celui qui porte le sceptre puissant de Lochlin , celui qui conduit des armées redoutables où et quand il lui plaît ici et ailleurs, toujours à la victoire. »

— « Et quel dessein, reprend Fergus, l'amène sur nos côtes ? y voudrait-il établir sa puissance ? qu'il parle, et voici le combat : a-t-il des intentions pacifiques, qu'il parle et qu'il soit le bienvenu, notre hôte royal ! »

Le terrible Magnus, le roi dont la flotte orgueilleuse avait d'abord défié Fergus et en lui nous avait tous défiés, Magnus parle à son tour : son air est hautain, menaçant, ses paroles sont insultantes :

« Je viens, dit-il, je viens réclamer un otage , je viens demander au fils de Comhal, comme il conviendra de le faire après une victoire , je viens lui demander sa femme et son chien Bran.

» Oui, son chien Bran dont la vitesse nargue les vents et sa femme aux yeux doux, à la voix douce , sa femme belle d'amour ; que ces otages soient remis sur-le-champ entre mes mains, qu'il ne m'oblige pas à prouver ma puissance et ma valeur. »

— « Fierce will the valiant Fenii fight,
And thin will be their host,
Before our Bran shall, in their sight,
Perform thy haughty boast;

» And Finn will swell green Erin's wave
With Lochlin's [1] blood of pride',
Before his spouse shall be thy slave,
And leave his faithful side. »

— « Now by that generous hand of thine,
O Fergus, hear me swear,
Though bright your Finian glories shine,
And fierce you learn to dare;

» Or Bran shall soon the dark-brown deer
O'er Lochlin's hills pursue;
Or soon this arm shall teach you fear,
And your vain pride subdue. »

— « Though strong that valiant arm you deem,
Whose might so loud you boast;
And high those martial troops esteem,
Whose numbers hide our coast.

» Yet, never with thy haughty will
Shall Erin's chief comply;
Nor ever deer, o'er Lochlin's hill,
Before our Bran shall fly. »

Mild Fergus then, his errand done,
Return'd with wonted grace;
His mind, like the unchanging sun,
Still beaming in his face.

[1] *Lochlin*, nom gaélique de Scandinavie.

— « Guerrier farouche, s'écrie Fergus, qu'espères-tu? Les vaillants Finiens combattront tous, tomberont tous, leurs rangs s'éclairciront jusqu'au dernier, avant que notre Bran obéisse à ton appel arrogant!

» Que sera-ce d'une épouse royale? le sang de l'orgueilleux Lochlin grossira les flots qui baignent Erin, avant que l'épouse bien aimée de Finn soit devenue ton esclave, avant qu'elle ait abandonné pour toi sa couche fidèle! »

— «As-tu dit? Eh bien, écoute — le serment que moi, ô Fergus, vais faire, par ton bras vaillant : — quelque éclatante que soit la gloire des Finiens, quelque redoutable que soit votre audace, oui, je le jure :

» Ou Bran poursuivra avant peu sur les hauteurs de Lochlin le daim au poil brun, au pied léger, ou avant peu ce bras vous apprendra à trembler, il domptera votre vain orgueil; il n'aura pas une femme, il vous aura tous pour esclaves! »

— « Tu peux attribuer plus de valeur encore à ton bras, dit Fergus, tu peux plus encore exalter ta force et ta puissance — et plus encore te reposer du succès sur le nombre de tes armées; le rivage qu'elles couvrent peut avoir moins de grains de sable qu'elles n'ont de héros, mais par toi-même au nom de Finn et des Finiens, je le jure :

» Jamais le noble chef d'Erin ne se soumettra à ta hautaine volonté, jamais non plus le daim des montagnes de Lochlin ne fuira devant notre Bran, jamais la fille d'Erin n'avancera d'un pas vers Magnus! »

Ayant dit ainsi, l'aimable Fergus s'éloigna avec une grâce qui lui était naturelle; son visage brillait encore d'un reflet héroïque et n'en était pas moins doux, semblable à l'astre radieux dont le cours ne varie jamais.

Before bright Honor's generous chief,
  His noble sire, he goes;
And thus unfolds, in accents brief,
  The message of his foes.

« Why should I, from the valiant ear
  The words of death withhold;
Since, to the heart that knows no fear,
  All tidings may be told.

» Fierce Magnus bids thee instant yield,
  And take the granted hour;
Or soon the dire contested field
  Shall make thee feel his pow'r;

» Fleet-bounding Bran, his deer to chase,
  And prove his mightier arm;
And thy soft love, his halls to grace,
  And his fierce soul to charm;

» These are his proud, his stern demands,
  Or soon, from shore to shore,
His spear shall desolate thy lands
  And float thy fields with gore. »

— « From me shall my soft love be torn,
  A stranger's halls to grace? —
Or my fleet Bran away be borne,
  A stranger's deer to chase? —

» Oh! first shall cease this vital breath,
  And useless be this blade;
And low in earth, and cold in death,
  This arm be powerless laid!

» O Gaul! shall these redoubted bands
  Stand cold and silent by;
And hear such insolent demands,
  And not to vengeance fly!

Devant son noble souverain, le chef a l'honneur sans tache, il s'avance et lui transmet en peu de mots le message dont l'a chargé son ennemi :

« Pourquoi craindrais-je — dit-il — de faire entendre à l'oreille de la valeur des paroles funestes ? quelle nouvelle semblerait redoutable au cœur qui ne connaît pas la crainte ?

» Ecoute donc les volontés auxquelles le féroce Magnus prétend que tu obéisses : ou une cruelle et horrible guerre pèsera sur nous, dit-il, par le pouvoir de son bras ;

» Ou un vaisseau lui portera comme hommage à sa puissance ton chien Bran pour chasser le daim de ses montagnes, et la joie de ton cœur, ta douce femme pour embellir son palais et adoucir son âme farouche.

» Telles sont ses audacieuses et cruelles prétentions ; ou bientôt d'un rivage à l'autre sa lance désolera tes champs, il inondera de sang tes campagnes. »

— « Quoi ! s'écrie Finn tremblant de fureur, mes amours, ma douce campagne serait arrachée à mes bras elle irait embellir le palais d'un étranger ! mon vif et léger Bran me serait enlevé ! il irait chasser le daim de l'étranger ! et il a osé le dire, il a osé le penser !

» Oh ! avant que cela puisse être, le souffle de vie qui m'anime aura cessé d'être ; cette vaillante lame n'obéira plus à la main qui la cherche ; ce bras frappé d'impuissance retombera glacé par la mort ; à jamais il reposera dans les profondeurs de la terre !

» O Gaël ! resteras-tu froid et silencieux devant ces hordes audacieuses, entendras-tu ces défis arrogants sans voler à la vengeance, sans brûler pour elle, sans dévorer le temps, l'espace qui nous sépare du combat ?

» Shall we not chase yon vaunting host,
With rout and death away,
And make them rue their haughty boast,
And rue this fatal day? »

— « Yes, by that arm of deathful migh
O Comhal's noble son!
Soon shall our swords pursue their flight,
And soon the field be won. »

» Yon king, whose ships of manywaves
Extend along our coast,
Who thus thy power insulting braves,
And dares our gallant host.

» Soon shall this arm his fate decide,
And, by this vengeful blade,
Shall that fierce head of gloomy pride
In humble dust be laid! »

— « Not so! (with eager warmth exclaim'd
My generous son of Love)
Yon king, though fierce, though widely fam'd,
Thy Osgur's arm shall prove!

» Soon his twelve judges' tribe before
My valiant troop shall flee;
And their proud king shall fall, no more
His isle of boars to see. »

— « No, mine (the famed Macluya cry'd)
Mine be yon vaunting foe!
Mine be the task to check his pride,
And lay his glories low!

» Ne le chasserons-nous pas comme le vent fait du sable! ces armées fastueuses ne les exterminerons-nous pas? ne les forcerons-nous pas à se repentir de leur hautaine forfanterie ? Lochlin ne maudira-t-il pas ce jour fatal? »

— « Oui, noble fils de Comhal, nous le jurons tous par ce bras vainqueur à qui la mort a donné ses puissances; oui, nous poursuivrons de nos armes cette flotte ennemie, nous remporterons avant peu la victoire. — Erin écrira ce jour dans ses fastes de gloire. — Lochlin le marquera d'un trait de sang; il invitera ses femmes à pleurer.

» Ce roi barbare qui ose insulter ta puissance, nous insulterons la sienne; ces orgueilleux vaisseaux qui bravent nos guerriers, ils fuiront comme l'oiseau de mer devant la tempête !

» Mais pour leur chef, la force de ce bras décidera de son destin, cette arme humiliera son farouche orgueil dans la poussière; par moi il aura vécu, il aura régné — il ne reverra plus son île de Lochlin, il aura vu son dernier jour de gloire! »

— « Un moment ! s'écrie avec une chaleur impétueuse le généreux Osgur, le fils de mon amour; plus il est terrible, plus vaste est sa renommée, plus je réclame l'ennemi : ma gloire pour grandir doit s'élever sur la sienne, mon bras éprouvera le sien !

» Et avant que ses hordes sauvages aient fui devant mes guerriers, elles verront leur altier souverain tomber sous mes coups, tomber loin de son île peuplée d'ours, d'ours moins farouches que ses guerriers, moins féroces que son Magnus ! »

— « Non c'est à moi, interrompt à son tour le célèbre Macluya, c'est à moi qu'appartient cet ennemi fanfaron ! à moi la tâche de réprimer son audace, à moi d'abattre sa gloire !

» Dark Norway's King myself will meet,
And well his arm employ :
For danger, in thy cause, is sweet,
And life is risqu'd with joy. »

— « No, I to glorious fame will spring !
(Brown Dermind cry'd) or die;
Mine be to meet yon stranger king,
His boasted arm to try :

» Strong though it be, it soon shall yield,
While in thy cause I fight ;
Or soon these eyes, on yonder field,
Shall close in endless night. »

— « My vision now I call to mind!
(The starting Fallan cry'd)
I dream'd that with the Moorish King,
Alone the fight I try'd :

» At length, methought one lucky aim
Struck off his gloomy head;
And thence my soul forebodes our fame,
And sees our glories spread ! »

— « Bless'd be your souls, ye arms of war!
(The blooming Finn exclaim'd)
May victory bear your triumphs far,
To distant nations fam'd !

» But, my brave troops! your chief alone,
Shall chief in danger be;

» Moi seul j'attaquerai le sombre Norvégien; j'exercerai la force de son bras ; le danger est doux pour une telle cause, la vie s'y risque avec joie, je le réclame au nom des exploits dont on se souvient. »

Mais Brown Dermind s'avance alors : « Ou je volerai à la renommée et à la gloire par sa mort, ou j'irai à la mort moi-même, s'écrie-t-il; à moi la tâche de combattre l'étranger et d'éprouver la force tant vantée de son bras !

» Tout invincible qu'il soit, la justice l'est plus encore ; il cèdera à la puissance d'une telle cause. —A moi de le combattre ou ces yeux que frappe aujourd'hui l'éclat du jour, se fermeront pour jamais sur le champ de bataille ; la nuit éternelle suivra pour moi ce jour où la gloire m'est refusée ! »

Fallan (l'inspiré) tressaille en ce moment : « Une vision, dit-il, se retrace à mon esprit ; dernièrement, je rêvais ; seul je luttais avec le Roi des marais ; dans un combat singulier j'éprouvais la valeur de son bras.

» Il me sembla qu'enfin, après avoir quelque temps paré ses coups , mon épée l'atteignit avec plus de bonheur, qu'il n'avait fait ; je vis trembler son cimier sur le tronc , d'un second coup je vis sauter son effrayante tête et l'avenir de nos destinées se révélant soudain à mon esprit , j'entrevis une immensité de gloire au prix de sa défaite ! »

— « Bénis soyez-vous tous, ô mes braves compagnons de gloire ! s'écrie le beau et noble Finn , puisse l'éclatante renommée porter le bruit de vos victoires jusque chez les nations les plus lointaines ! puisse l'écho de votre gloire étonner les peuples les plus célèbres !

» Mais sachez-le tous , mes braves guerriers, votre chef sera le premier au danger, n'est-il pas le premier en

And Magnus shall be all my own,
  Whate'er the fates decree.

» Strong though his arm, the war to wage,
  I mean that arm to try;
Nor from his might, nor from his rage,
  Shall Erin's chieftain fly. »

Then, girding on each warlike blade,
  And glorying in their might,
Our martial host advanc'd, array'd,
  And ardent for the fight.

Auspicious arms around us blaz'd,
  Each thigh its weapon grac'd;
And, on each manly shoulder rais'd,
  A spear of war is plac'd.

Each chief with ardent valour glows,
  To prove the faith he swore;
And forth we march, to meet the foes
  Encamp'd upon the shore.

No mirth conducts the night along;
  No wax illumes our board :
Nor saffron, banquet, wine or song,
  The darksome hours afford.

At length we see grey morning rise
  Upon its early dew;
And the first dawn of eastern skies
  Gives Lochlin's host to view.

Before us, on the crouded shore,
  Their gloomy standard rose,
And many a chief their navy bore,
  And many princely foes.

pouvoir ? — nul ne m'enlèvera Magnus ; il est à moi tout entier comme son insulte ; il est à moi en dépit du Destin.

» Si son bras est redoutable le mien l'éprouvera ; le chef d'Érin ne fuira ni devant sa puissance, ni devant sa colère ! »

A ces mots, chacun ceint l'épée, fait brandir la lance : les cœurs s'enflammant d'un noble orgueil, bientôt nos légions guerrières s'alignent, elles s'apprêtent avec ardeur au combat.

Les armes auxquelles les succès passés ont mérité le nom de prospères brillent autour de nous ; chacun revêt l'armure éprouvée, choisit le bouclier sans défaut, prend l'épée testament de gloire d'un aïeul illustre.

Il n'est pas un chef dont l'œil ardent ne brûle du desir de prouver son zèle de vaincre ou de mourir ; enfin le signal est donné, l'armée se met en marche, elle s'avance vers l'ennemi campé sur le rivage.

Nul éclat joyeux n'accompagne la marche nocturne des guerriers, nulle torche ne les éclaire ; ni banquet, ni festin, ni vins enivrants, ni chants harmonieux, rien n'est là pour accroître leur ardeur, pour exciter leur impatience ; la nuit lugubre avec ses heures sombres est leur seule compagne.

Enfin les premiers rayons du jour commencent à se réfléchir dans la rosée matinale ; l'aube en se montrant à l'orient découvre à nos regards toute l'armée de Lochlin.

Sur le rivage couvert de légions ennemies, flotte au loin leur étendard sinistre, leurs vaisseaux se balancent orgueilleusement sur l'onde, comme s'ils l'avaient soumise notre mer d'Érin : on voit un nombre infini de chefs et de princes ennemis.

And many a proud and bossy shield,
And coat of martial mail,
And warlike arms of proof they wield,
To guard, or to assail.

And many a sword with studs engrav'd,
In golden pomp was there;
And many a silken standard wav'd
Its splendid pride in air.

And many a chief in fight renown'd,
Finn of the banquets led,
And many a helmet darkly frown'd
On many a valiant head.

And many a warlike axe was there,
To hew the ranks of fight;
And many a glittering spear in air
Arose with stately height.

And many a chief of martial fame,
And prince of mighty sway,
All rang'd beneath our banners came
That memorable day.

Bright waving from its staff, in air,
Gall-Grena high was rais'd,
With gems that India's wealth declare,
In radiant pomp it blaz'd.

The next in rank and next in name,
Gaul's *Fuillaing-Torrigh* rose,
Attendant on its masters fame,
And dreadful to his foes.

Oft, while the field of death he brav'd,
Triumphant in his might,

Les uns se dérobent sous d'épais boucliers, les autres sous une armure à l'épreuve du glaive. Ils attendent fièrement, prêts à se défendre, prêts à attaquer.

Leur épée à la poignée riche et brillante semble nous défier hors du fourreau ; leurs lances s'agitent, elles semblent narguer les nôtres; le fer défie le fer; leur étendards menacent, ils jettent au vent leurs plis altiers comme pour rencontrer nos bannières.

Cependant le glorieux Finn ne conduit pas moins de guerriers invincibles, pas moins de chefs renommés; leur front belliqueux et sévère porte l'assurance de la bravoure et l'insouciance de la mort sous l'acier du casque éprouvé.

Ils marchent d'un air menacant, la hache sur l'épaule. Ils s'apprêtent à faucher l'ennemi comme une herbe inutile; ils éclairciront ses rangs; du regard ils se disputent les plus vaillants ; pas un n'échappera —

Chefs de renommée martiale, princes d'autorité souveraine, tous marchent glorieux sous nos glorieuses bannières.

Car c'est alors qu'on la vit s'élever et flotter dans l'air notre *Gall-Grena*[1], plus radieuse des gloires qu'elle abrita que des pierreries orientales qui tracent sur son tissu des caractères magiques.

Après Gall-Grena la seconde en rang et en renom c'est *Fouillaing Torrigh*[2], la bannière du Gaël — elle annonce la renommée de son chef; son seul aspect épouvante l'ennemi.

C'est elle qui, fière et superbe, plane sur la tête des guerriers; c'est elle qui sème, en s'agitant, la fureur sur

[1] L'oriflamme (soleil flamboyant), le célèbre étendard du général des Finiens.

[2] L'étendard de la tribu de Morni.

High o'er the ranks its beauty wav'd,
And led the rage of fight!

At length we mov'd — then was the shock!
Then was the battle's roar!
Re-echoing shouts from rock to rock
Resounding, shook the shore!

With tenfold might each nerve we strung;
Each bosom glow'd with flame!
Each chief exulting, forward sprung,
And rush'd to promis'd fame!

The foe recoil'd? — fierce on we press'd,
For freedom or for death! —
Each arm to vengeance was address'd,
And victory gasp'd for breath.

Almost the bloody field was won,
When through the ranks of fight,
Dear Lochlin's king, and Comhal's son,
Rush forth, like flame to sight.

Round on their falling hosts, their eyes
With rage and grief they threw —
Then, swift as bolts from angry skies,
They fierce to vengeance flew!

Each Chief, with the collected rage
Of his whole host was fir'd,
And dire was the suspense, O sage!
That dreadful sight inspir'd!

As when two sinewy sons of flame
At the dark anvil meet;
With thundering sound, and ceaseless aim
Their mighty hammers beat:

les combats, tandis que son vaillant chef brave la mort sur le champ de bataille ; c'est elle qui de loin fait signe à la victoire d'approcher.

Enfin le signal est donné ; le premier choc a retenti, la fureur du combat éclate dans un long rugissement et le terrible cri de guerre court de rocher en rocher, il a fait trembler le rivage ; il a couvert le mugissement des flots.

Il n'est pas un guerrier qui ne sente alors la puissance, l'ardeur centuplée dans son sein ; pas un qui ne soit prêt à braver mille morts comme s'il avait mille vies ; pas un qui ne tressaille d'enthousiasme, qui ne s'élance vers le péril, vers ses promesses de gloire !

L'ennemi recule, la fureur nous anime, la vengeance nous pousse, nous sentons redoubler notre ardeur ; la liberté ou la mort, voilà le choix qui nous est donné ; à nous la liberté, à l'ennemi la mort — aux provocateurs la défaite, à nous provoqués le triomphe !

La bataille semblait à nous, déjà la victoire accourait dans nos rangs ; les deux armées se séparent, les combattans s'arrêtent ; on voit l'illustre roi de Lochlin, on voit le fils de Comhal se précipiter l'un vers l'autre.

Comme deux éclairs qui se joignent des bouts de l'horizon et sillonnent le front de la bataille, ils fondent l'un sur l'autre.

Chaque chef résume en lui seul la furie de son armée entière, ils jettent un regard de rage sur le champ couvert d'illustres morts ; et, crois-moi, sage Patrice, le moment de suspens qui mit entre eux ce spectacle désolé fut terrible et redoutable.

Tels, les fils de la flamme en forgeant dans les antres mystérieux les armes redoutées, les glaives magiques, font retentir au loin le bruit tonnant de leurs marteaux, font gémir l'acier sur l'enclume et préparent les foudres du combat ;

Such are the fierce contending kings!
Such strokes their fury sends;
Such thunder from their weapons rings,
And sparkling flame ascends!

Dire was the rending rage of fight,
And arms that stream'd with gore;
Until dark Lochlin's ebbing might
Proclain'd the combat o'er.

Beneath the mighty Finn he lay,
Bound on the blood-stain'd field;
No more to boast his martial sway,
Or hostile arms to wield.

Then, base of soul, bald Conan spoke:
— « Hold now the King of Spears,
Till, with one just and vengeful stroke,
I ease our future fears! »

— « Ungenerous chieftain that thou art!
(The hapless Magnus cry'd)
With thee no mercy can have part;
No honor can abide!

Not for thy favour e'er to call
My soul shall I abase;
Beneath a hero's arm I fall,
Beneath a hero's grace.

— « Since then to me the glory fell
Thy valour to subdue,
My arm shall now thy foes repel,
Nor injure those who sue,

Tels les deux souverains dans leur choc acharné — tel le retentissement des coups qu'ils se portent , des armures qui se brisent , des boucliers qui volent en éclats, des glaives, qui jaillissent en étincelles !

Ce fut un horrible spectacle celui de ce combat; leurs bras ruisselaient de sang et ils frappaient sans relâche et ils déchiraient sans pitié, et le combat dura jusqu'à l'heure où les forces du sombre Lochlin faillirent tout à coup.

Il est tombé devant Finn, le puissant vainqueur, il est étendu sur ce sol inondé de son sang, l'altier provocateur ; on ne l'entendra plus désormais vanter orgueilleusement sa puissance guerrière sa valeur invincible ; il est tombé !

Alors Conan le Chauve, Conan à l'âme vile ne peut fermer son cœur à la joie et dans cette joie insultante à l'ennemi vaincu, il lui crie : — « Lève-toi — Lève-toi maintenant, vaillant roi des lances, lève-toi afin que d'un seul coup dû par la justice, ma vengeance mette fin pour toujours à nos craintes. »

— « Chef sans générosité ! s'écrie l'infortuné Magnus, avec toi il n'y a nulle pitié à attendre, nulle gloire avec toi ne saurait subsister.

» Loin de moi pourtant la pensée d'abaisser mon âme jusqu'à implorer ta pitié, jusqu'à réclamer ta faveur; je me sens fier encore dans ma défaite, si je suis tombé, c'est sous le bras puissant d'un héros, c'est devant le destin qui frappait avec lui. »

— « Puisqu'il m'a donné la gloire de te soumettre, s'écrie le noble fils de Comhal, mon bras désormais emploiera sa valeur à repousser tes ennemis, il vengera tes injures; je suis tien à jamais.

» For thou thyself an hero art,
Though Fortune on thee frown;
Rise therefore free, and free depart,
With unimpair'd renown.

» Or chuse, strong arm of powerful might!
Chuse, Magnus, now thy course ;
With generous foes in peace unite,
Or dare again their force. » —

— « Better our friendship to engage,
And be in peace ally'd,
Than thus eternal warfare wage,
Defying and defy'd. »

» O never more my arm through life,
Against thee, Finn, shall rise!
O never such ungrateful strife
Shall Mehee's son devise.

» And O! that on their hills of snow
My youths had still remain'd,
Nor thus against a generous foe
Unprosperous war maintain'd!

» Exulting in their conscious might,
And glorying in their fame,
And gay with spoils of many a fight,
And flush'd with hope they came!

» (O sad reverse ! O fatal hour!
In mangl'd heaps to die !)
Too mighty Erin! to thy power,
Pale victims, here they lie. »

Ah ! lève-toi, s'écrie de nouveau le vainqueur, toi-même tu es un héros, tu l'es malgré ta fortune, lève-toi, mais libre et riche d'une renômmée sans égale.

» Choisis maintenant, bras fort et puissant, choisis, Magnus, ou de vivre en paix avec de généreux ennemis, ou de les défier de nouveau; choisis, et ton choix est le mien. »

— « Mieux vaut cent fois, dit Magnus, mieux vaut nous engager par les serments de l'amitié, nous unir dans la paix; pourquoi séparer deux grands cœurs par la guerre? — pourquoi nous vouer à la cruelle nécessité d'un défi perpétuel à recevoir et à rendre?

» Par les nobles chefs morts autour de nous, je le jure, ô Finn, jamais, pendant le reste de ma vie, mon bras ne se lèvera contre toi, jamais cette pensée ingrate ne troublera l'esprit du fils de Mehee :

» Car jamais je n'oublierai l'issue de cette journée, jamais je n'oublierai vos pâles cadavres, ô mes amis! Pourquoi, mes jeunes compagnons de gloire, ah! pourquoi avez-vous abandonné vos montagnes de neige, pour venir attaquer un ennemi généreux, pour soutenir une guerre injuste et sans succès !

» Ils accouraient exaltés par le sentiment de leur pouvoir, enivrés de renommée, sûrs de succès : au sortir de tant de batailles, ils venaient le cœur plein de brillantes espérances ! Et les voilà... les voilà tous !

» Heure funeste ! Déplorable défaite, que de victimes incrédules sont tombées sous ta main ! trop puissante Erin, que de héros mutilés sont couchés à tes pieds ! O Lochlin ! que de mères éplorées, que de pâles épouses n'ont plus qu'à se laisser mourir ! »

Thus was the mighty battle won
  On Erin's sounding shore;
And thus, O Clerk! great Comhal's son
  The palm of valour bore!

Alas! far sweeter to my ear
  The triumphs of that day,
Than all the psalming songs I hear,
  Where holy zealots pray.

Clerk, thou hast heard me now recite
  The tale of Lochlin's shame,
From whose fierce deeds, and vanquish'd might,
  The battle took its name.

And by that hand, O blameless sage!
  Hadst thou been on the shore,
To see the war our chiefs could wage;
  The sway their prowess bore: —

From Laoghare's sweetly flowing stream,
  Hadst thou the combat view'd,
The Fenii then thy thoughts would deem
  With matchless force endued. —

Thou hast my tale — tho' memory bleeds,
  And sorrow wastes my frame,
Still will I tell of former deeds,
  And live on former fame!

Now old — the streams of life congeal'd,
  Bereft of all my joys!
No sword this wither'd hand can wield,
  No spear my arm employs.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ainsi se termina cette célèbre bataille qui fut livrée sur le rivage d'Erin ; ainsi le fils du grand Comhal mérita les lauriers de la victoire.

Le récit de ce triomphe, le souvenir de ce jour, est plus doux, plus harmonieux à mon oreille que les psalmodies languissantes des béats prosternés sur les pierres de ton temple — en vérité, il fait couler le feu de la jeunesse dans mes veines refroidies.

Et toi, que dis-tu de l'audace punie, de la défaite du grand Magnus, plus grand dans la défaite que dans le triomphe, que dis-tu de l'échec de Lochlin dont le nom est resté à cette fameuse bataille?

Ah! que n'étais-tu sur le rivage qui vit le combat, sage irréprochable? que n'étais-tu présent à la sanglante lutte?

Des rives enchanteresses de Laoghare, tu aurais vu le courage de nos chefs, tu aurais vu rayonner la gloire autour d'eux et tu les aurais chantés comme moi!

A présent, tu connais cette sanglante histoire, et quoique le souvenir en soit encore navrant pour mon cœur, quoique mes yeux voient toujours, que ma pensée compte encore nos chefs tombés dans la bataille, pourtant, je le sens, les grandes actions des temps passés, appelleront toujours mes chants, je ne vivrai plus que de la gloire de ces temps et ma vie la suivra bientôt.

Maintenant je suis vieux, dépouillé; toutes les joies me quittent comme les conviés à l'heure du départ; ma fête est finie, et la chaleur de la vie se refroidit en moi; ce bras desséché ne portera plus de vaillante épée, il ne brandira plus la lance. —

La gloire ne connaît plus de moi qu'une voix inutile; je n'ai de vivant que le cœur! — c'est un hôte fâcheux dans un corps vieilli! Que ne puis-je vieillir mon cœur, ternir mon souvenir!

Among thy clerks, my last sad hour
Its weary scene prolongs;
And psalms must now supply the pow'r
Of victory's lofty songs.

From a literal translation of the original Irish,
By miss BROOKES.

END OF MAGNUS THE GREAT.

Hélas, ma triste et dernière heure s'écoulera parmi tes moines; ô Patrice, les psaumes remplaceront à l'avenir les chants joyeux de la victoire. — J'entendrai chanter les gloires de ton dieu, et nul auprès de moi ne chantera la gloire des Finiens tombés dans la mort!

FIN DE MAGNUS-LE-GRAND.

CONLOCH

CONLOCH

CONLOCH

Avant de donner une traduction littérale de Conloch, nous croyons bon d'intercaler ici un épisode des poésies dites *Ossianiques*, arrangées si ingénieusement par Macpherson, et dû, en vers français, au pinceau poétique de M. Hippolyte Taunay, l'élégant et fidèle interprète du chef-d'œuvre de Torquato Tasso, épisode qu'il a bien voulu extraire pour nous de son travail inédit sur le pseudo-poëme d'Ossian. Cuchullin est le héros des deux morceaux : il sera facile de juger par un tel rapprochement, combien ce chef avait jeté d'éclat de son vivant, parmi les nations Scoto-Irlandaises. C'est peut-être après Fingal (1) (Fingal, le Napoléon de l'époque, pour ces peu-

(1) Les Irlandais, qui furent appelés *Scoti* par les auteurs romains de la décadence et *Scuiti* par les Anglo-Saxons, ont cessé de porter depuis longtemps ce nom que l'on donne exclusivement aux habitants du nord de la Grande-Bretagne. Il est certain, comme nous l'avons déjà démontré que les fragments originaux de la poësie *erse* qui ont donné naissance au poëme de Macpherson, n'étaient, à proprement parler, que des versions

plades belliqueuses), celui des guerriers de la verte Érin, dont l'auréole brille avec le plus de lucidité. On y verra surtout qu'une aventure fatale avait couvert sa belle âme de

d'anciennes légendes irlandaises sur les héros finiens. Ces légendes, quoique attribuées au poëte Oisin, étaient principalement des productions de bardes irlandais des XI[e] et XII[e] siècles. Le nord de la Grande-Bretagne, aujourd'hui l'*Ecosse*, fut peuplé par une colonie irlandaise qui lui donna son nom. Par suite de l'union intime de cette colonie et de la mère patrie, les montagnards du nord de la Bretagne finirent par s'approprier les héros et les chants irlandais. L'ancien gouverneur de Séville, le général O'Neill, nous racontait, il y a quelque temps, qu'il se souvient d'avoir entendu, dans son enfance, son vieil oncle Arthur O'Neill, marquis del Norte, et le vieux comte O'Sullivan Beare, réciter en irlandais les chants et les poëmes dont Macpherson s'est servi pour fabriquer son Ossian. Voilà donc l'origine de ces fictions qui ont excité un si grand enthousiasme, pour le barde et le héros imaginaires de l'Ecosse, chez les plus grands génies de l'Europe, depuis Alfiéri jusqu'à Napoléon... de ces fictions que Blair et Mackensie voulaient faire passer pour de l'histoire!!! (Voyez notre *Essai sur la Littérature Irlandaise*).

Voici le caractère sublime et le portrait physique de Finn, tels que Macpherson les a tracés dans ses brillantes rapsodies.

« O Finn, toi dont l'âme était si généreuse et la main si libérale, toi qui surpassais tous ceux de ta nation par tes talents guerriers et tes exploits, avec quelle douce majesté tu régnais sur des sujets fiers de compter parmi eux un si grand nombre de bardes !

» Ton cœur était le sanctuaire de la bonté, le siége d'un courage indomptable ! Qu'il était grand, le chef des puissants Finiens ! son âme était parfaite, sa sagesse consommée... Il savait, tant sa science était profonde, prédire les événements futurs, en perçant le voile épais de l'avenir. La gloire la plus brillante, une gloire ineffaçable, a été son partage.

» Ses prunelles d'azur étincelaient en roulant dans leur orbite, sa ruisselante chevelure resplendissait comme l'or; le riche incarnat de la rose était répandu sur ses joues ; le temps semblait ne pouvoir pas altérer sa beauté.

» Il n'y avait pas un cœur de femme qui ne palpitât pour le héros dont la poitrine avait la blancheur de la neige, pour le fils de Morna, Finn, le roi des braves aux épées flamboyantes ! »

deuil : mais est-ce bien la mort d'un ami intime ou celle d'un fils de la plus haute espérance tombé sous ses coups à la suite d'un combat forcé par l'honneur, dont il est ici question? Est-ce à Conloch, est-ce à Ferda qu'il faut accorder créance?.....

Dans cet épisode, plein d'intérêt, Cuchullin raconte lui-même l'origine de sa mélancolie.

Oui, je suis poursuivi d'un destin rigoureux,
Dit soudain ce héros, d'une voix concentrée,
Depuis le jour fatal, où dans cette contrée,
Un ami succomba sous ce fer malheureux.
Quel pouvoir, ô Ferda, nous fascinait tous deux?
— Apprends-moi, dit Connal, sa fin prématurée :
Comment, ô Cuchullin, succomba ce héros?
Car, du fils de Daman j'ai gardé la mémoire ;
Déjà, déjà son bras, s'était couvert de gloire,
Et comme l'arc brillant qui s'élance des eaux,
Il était, jeune encor, l'ornement des coteaux!
— Ferda, dit Cuchullin, fameux par sa naissance,
Vint jadis d'Albion, sur les bords du Lubar :
Il apprit dans Muri l'art de mouvoir la lance,
Et l'art plus inconnu (1) de diriger un char.
Je le vis, et bientôt nous vécûmes en frères :
Ensemble nous chassions dans mes bois solitaires ;
Ensemble dès l'aurore, ensemble encore le soir,
Sur le même rocher nous allions nous asseoir!
Deugala, de Sorglan orgueilleuse compagne,
Aperçut mon ami chassant sur la montagne,
Et son âme pour lui s'éprit d'un fol amour.
A son époux en pleurs elle s'adresse un jour :
« Partageons nos troupeaux, partageons, lui dit-elle,
» Mon sein est dévoré d'une flamme nouvelle. »
« Que ce soit Cuchullin qui nous fasse les lots,
» Lui répondit Sorglan, il aime la justice,
» Pars, belle Deugala... » J'allai sur leurs coteaux,

(1) Voir dans le poëme de Fingal la description du char de guerre dirigé par Cuchullin (FINGAL, chant I).

Et je leur partageai leurs champs et leurs troupeaux.
Mais hélas! il restait une blanche génisse :
Du malheureux Sorglan, j'en augmentai la part.
Et Deugala sur moi roulant un noir regard,
« Pour toi, fils de Daman, dit-elle, l'on m'outrage!
» Du lâche Cuchullin ton bras me doit la mort,
» Ou les flots du Lubar vont terminer mon sort,
» Et mon pâle fantôme accusant ton courage
» Te poursuivra partout comme mon assassin.
» Mais toi-même, Ferda, perce plutôt mon sein... »
« — Cruelle Deugala! parle femme chérie,
» Peux-tu me demander le sang de Cuchullin ?
» Il est le confident de mon âme attendrie,
» Lèverai-je sur lui mon sacrilége fer.. »
Pendant trois jours entiers elle eut recours aux larmes,
Et fit croître en son sein un sentiment amer.
Au quatrième jour, Ferda saisit ses armes :
« Eh bien oui, Deugala, je vais combattre enfin,
» Mais puissé-je périr de sa main désolée!
» Ah voudrais-je jamais parcourir la vallée
» Où par moi dormirait le brave Cuchullin. »
Sur les monts de Muri, longtemps nous combattîmes,
Mais nos fers épargnaient de trop chères victimes;
Ils venaient s'amortir sur nos vaillants cimiers,
Où frappaient vainement nos larges boucliers.
Deugala souriait, présente à cette lutte :
Dans son dédain funeste elle lui dit ces mots :
« Cède, ô faible jeune homme, à ce puissant héros;
» En vain d'un ennemi j'ai demandé la chute;
» Pour manier le fer ton bras est faible encor!
» Cuchullin est pour toi le rocher de Malmor... »
« — Cuchullin, dit Ferda, d'une voix altérée,
» Quel est mon désespoir? défends-toi d'un ami!
» Oppose ta vigueur à ma main égarée... »
De douleur à ces mots mon cœur avait frémi,
Malgré moi je l'atteins du tranchant de ma lame;
Il tombe en souriant sur le rocher voisin.
Aux yeux de Deugala, son jeune époux rend l'âme.
Ainsi périt Ferda, l'ami de Cuchullin,
Et depuis son trépas le malheur suit ma main.

Dans ce récit, où les idées s'enchaînent naturellement, bien qu'empreintes de l'exagération voulue par le genre, l'influence d'une maîtresse orgueilleuse est le nœud de l'action : l'amour-propre de Ferda, aiguillonné par une raillerie de femme, porte ce jeune chef à changer une lutte de complaisance, pour ainsi dire, en un combat acharné, un combat à mort, dont il est victime en y applaudissant, et de là, la catastrophe qui termine d'une façon si dramatique, ce petit poëme. On peut rester inconsolable d'avoir tué son intime ami, sans en avoir eu le dessein prémédité ; mais s'il s'agit d'un fils qu'on aurait privé de la lumière du jour, par suite d'une méprise cruelle, ce serait à n'y point survivre et surtout d'après les suggestions d'une mère injuste et susceptible.

Passons, sans autre réflexion, au poëme de Conloch.

Avant de quitter Cuchullin, peut-être convient-il de donner ici la description du fameux char de bataille du haut duquel ce héros semait la terreur et la mort dans les rangs ennemis. Nous avons toujours recours à la traduction inédite de M. Hippolyte Taunay. Swaran, l'adversaire le plus redoutable qu'il ait eu à combattre et devant lequel même sa gloire avait pâli, Swaran, le conquérant d'Érin et qui n'en put être dépossédé que par Fingal lui-même, avait envoyé un jeune guerrier, le fils d'Arno, à la découverte.

« Le fils d'Arno revient, plein de trouble et d'effroi,
» O fils de l'Océan, lève-toi, lève-toi :
» Le torrent des combats descend de la montagne.
» Les défenseurs d'Érin plongent dans la campagne ;
» Cuchullin, à leur tête, est porté sur un char,
» Dont la masse imposante est taillée avec art :
» Sur ses larges côtés mille pierres scintillent,
» Comme pendant la nuit autour de nos vaisseaux,
» Les vagues de la mer s'amoncèlent et brillent ;
» Le timon, d'if poli, s'enchâsse dans de l'os

» Dont la vive blancheur le dispute à la neige.
» Des dards, des boucliers s'entassent sous le siége,
» Et le fond est foulé par les pics des héros.
» Sur le devant on voit deux coursiers intrépides;
» De toute la contrée ils sont les plus rapides :
» D'un côté Siladda, de l'autre Durosnal,
» Différents de couleur, ont un courage égal;
» Leur crinière ressemble au torrent de fumée,
» Qui, sur le roc désert, court d'une aile enflammée;
» Leurs pieds frappent la terre, et la font retentir,
» Leurs mors sont éclatants et tout couverts d'écume,
» Et sous leurs beaux harnais leur poil humide fume.

» Je crois, je crois encor les entendre hennir!
» Du milieu de ce char un guerrier les gouverne,
» C'est le fils de Semo, le noble Cuchullin.
» Sa joue est basanée et son œil incertain,
» Roule sous le contour d'une double caverne.
» En ondes de son front descendent ses cheveux,
» Lorsque vers ses coursiers il incline sa tête;
» Fuis, roi de l'Océan devant ce chef fameux.
» Le long de ce rocher arrive la tempête. »

Nous cédons au désir de citer encore à la suite de ce morceau : Swaran répond :

Eh quand m'as tu vu fuir au moment du danger,
Toi, qui par cette crainte ose ainsi m'outrager?
J'ai bravé du Gormal les tempêtes fameuses;
J'ai soutenu le choc des vagues écumeuses,
Et je redouterais l'approche d'un guerrier!
Fût-ce même Fingal qui s'offrit à ma vue,
Mon âme à son aspect ne serait pas émue.
O mes chefs! entourez mon puissant bouclier,
Fermes comme ces rocs dont la cime chenue,
Repousse avec dédain tous les efforts des vents,
Et brise sans trembler les nuages errants.

Les deux troupes déjà se trouvaient en présence :
L'étonnement d'abord cause un morne silence,

Comme l'on voit, au loin, de deux rocs menacés,
Deux orages muets l'un vers l'autre élancés.
Mais comme deux torrents dans les gorges profondes,
Mêlent en mugissant leurs éclatantes ondes,
Ainsi les deux partis s'entre-choquent soudain :
Quel terrible fracas dans les plaines d'Érin ?
Le chef combat le chef, et les guerriers vulgaires
Trouvent à chaque pas de nouveaux adversaires :
L'acier frappe, est frappé ; le sang coule à grands flots,
Les casques sont brisés sous les pieds des héros ;
Cent arcs grondent courbés, et les flèches puissantes
S'élancent en sifflant des cordes frémissantes ;
Les dards tracent dans l'air des cercles lumineux
Qui dorent du combat les nuages poudreux ;
Sur les vents emportés mille cris se confondent,
Ainsi de l'Océan les innombrables voix
Sous les flots soulevés mugissent à la fois,
Ainsi dans les rochers cent foudres se répondent.

Quels sont dans le combat ces deux guerriers farouches ?
Les mots de la fureur s'élancent de leurs bouches,
Il s'attaquent... Leurs fers répandent mille feux ;
A leur choc tout à coup mugit un bruit affreux,
La colline en ressent une forte secousse,
Et le rocher en tremble avec toute sa mousse.
Sans doute c'est Swaran, c'est le fier Cuchullin :
Les guerriers autour d'eux forment un cercle immense,
Et contemplent leurs coups dans un morne silence,
La nuit à ce combat seule vient mettre fin.

Après les combats acharnés, les fêtes guerrières pendant la veillée. Cuchullin, non moins généreux que brave, envoie convier Swaran de venir dans son camp boire à la coupe de l'hospitalité.

Sur sa lance appuyé le noble Cuchullin,
A l'ardeur du foyer recueillait sa grande âme ;
Au vieux barde Carril, il s'adresse soudain :
« Jouirai-je moi seul de cette douce flamme ?

» Moi seul assisterai-je à ce riant festin...
» Tandis qu'aux mêmes lieux, le fort roi de Loclin,
» Loin des fêtes des rois reste en butte à l'orage!
» Carril, va le trouver sur le prochain rivage,
» Dis-lui que nous donnons la fête des héros;
» Qu'il vienne parmi nous, oublier les assauts,
» Qu'il vienne entendre ici la harpe harmonieuse
» Donnant aux guerriers morts, leur louange pieuse,
» Et de nos bardes saints ouïr la douce voix...
» Ses États, en tout temps, sont battus des vents froids! »

Carril s'éloigne alors et sa voix gracieuse
Invite ainsi le roi des obscurs boucliers :
« Swaran, roi des forêts, quitte ces vastes plages;
» Abandonne ce soir tes fourrures sauvages ;
» Le noble Cuchullin donne à tous ses guerriers,
» Un solennel festin qu'il veut que tu partages. »
Mais d'un sinistre accent, Swaran répond soudain :
« En vain Inisfaïl voudrait ourdir un piége;
» Quand ses filles, vers moi, tendraient leurs bras de neige,
» Quand elles m'offriraient toutes leur jeune sein,
» Et rouleraient leurs yeux plein d'une langueur tendre!
» Immobile et muet, comme un mont de Loclin,
» Swaran à leur désir ne voudrait pas se rendre!
» Pour donner le trépas au sombre Cuchullin,
» Dans ces sauvages lieux j'attendrai le matin ;
» Ces longs souffles de vent plaisent à mon oreille;
» Ils règnent sur nos mers; ils balancent nos mâts;
» J'aime que dans la nuit leur lutte me réveille;
» Je crois me retrouver dans mes vastes États,
» Où leurs longs sifflements me charmaient à la chasse...
» Reporte à Cuchullin ma sanglante menace :
» Qu'il me cède ce soir les doux vallons d'Érin,
» Ou dès l'aube son sang rougira cette main. »

Carril revint bientôt du séjour des ténèbres
Carril revint et dit : « Ses accents sont funèbres. »
« — Funèbres pour lui seul, repartit Cuchullin. »

Certes, ces mœurs sont empreintes d'une haute poésie;

les grandes images de la nature, au milieu du plus pittoresque peut-être de tous les pays du monde, y sont mêlées à profusion, et l'on partage le regret que Macpherson prête à Ossian, survivant aveugle et délaissé à toute cette race de héros, lorsqu'à l'occasion du vieux barde Carril, il s'écrie dans l'amertume de son âme :

Mille harpes mèlaient leur douce mélodie :
Les bardes assemblés chantèrent les exploits,
Et les noms glorieux de la race des rois;
Ils chantèrent aussi les beaux jours de ma vie,

(1) La résidence habituelle de Fionn Mac Cumhailh, était une forteresse, près d'Alhuim, aujourd'hui la colline d'Allen, dans le Kildare. Ce lieu est très-vanté dans les chants d'Ossian et autres œuvres poétiques du même temps ; parmi ces dernières, il en est une, intitulée « *Buille Oisin,* » dont nous avons extrait et traduit le passage suivant :

« Chaque fois que j'ai pris place à la table du banquet dans la grande salle du château de Fionn, j'ai vu briller plus de mille précieux gobelets de cristal bordés d'un cercle d'or.

» Le château se composait de douze grands corps de bâtiments occupés par les formidables bataillons des nobles Feniens, que le fils de la fille de Teige commandait dans la forteresse.

» Dans chacun de ces douze logis, dignes de servir de demeure à des princes, douze feux splendides brûlaient constamment, et, à l'entour de chacun de ces foyers, cent héros Feniens étaient assis en cercle. »

La forteresse d'Almhuim fut réduite en cendres, au IIe siècle, par Garaidh, fils de Morna, chef des guerriers Damnonians du Connaught. Cet événement est le sujet d'un des poëmes Ossianiques ; en voici un fragment :

« Oh! combien mon âme est attristée à la vue de ce monceau de ruines, funèbre monument qui rappelle un grand désastre! Que de héros, y sont ensevelis ! Je n'ai pas perdu le souvenir de leur malheureux sort!

» Oui, cette œuvre de destruction, oui, ces mémorables vestiges d'une superbe résidence, remplissent mon âme de deuil... Ces guerriers furent les héros des combats... Ce monument, dont les ruines sont maintenant leur tombeau, a été un de leurs remparts.

» Les nobles destriers et les deux chariots, richement ornés du vaillant Finn, furent consumés dans la forteresse. La destruction de cette magnifique demeure fut une perte immense pour Finn, le chef des Feniens, le prince d'Allen.

Et le nom d'Ossian excitait mon orgueil ;
Ossian qui gémit aujourd'hui dans le deuil...
Souvent j'ai combattu, digne fils de mes pères,
J'ai soutenu d'Érin les renaissantes guerres,
Et mes pas ont été marqués par des succès.
Aveugle, maintenant, je survis aux décès,
Je reste confondu dans les foules vulgaires.
O Fingal, je t'ai vu de cinq fils entouré (1) !...
Maintenant ton sépulcre, embarrassé d'herbages,
Sert peut-être d'asile aux sangliers sauvages,
Et le roi de Morven y repose ignoré.

» Dans cet incendie furent consumés cent boucliers impénétrables, cent pièces d'armure d'un prix inestimable, deux cents cottes de mailles et deux cents épées, deux cents cuirasses et deux cents heaumes.

» En même temps que les coursiers de notre noble chef, cent chevaux de bataille périrent avec leurs splendides couvertures, avec leurs freins dorés et luisants.

» Et trois cents chiens de chasse !... Perte excessive ! Ils étaient si beaux les chiens de Finn, le fils de Cumailh !... C'est Garaidh qui les a fait périr dans la forteresse de leur maître.

» Trois cents coffre-forts furent également consumés ; ils renfermaient beaucoup d'argent et d'or, et aussi, — ceci est l'exacte vérité, — trois cents coupes et trois cents hanaps ! »

CONLOCH.

A POEM.

Conloch, haughty, bold and brave,
Rides upon Ierne's wave! —
Flush'd with loud-applauding fame,
From Dunscaik's walls he came;
Came to visit Erin's coast;
Came to prove her mighty host!

Welcome, O youth of the intrepid mien,
  In glittering armour dress'd!
Yet, thus to see thee come I ween,
  Speaks a stray'd course, illustrious guest!
  But now, that safe the Eastern gale
    Has given thee to our view;
Recount thy travels, give the high detail
Of those exploits from whence thy glory grew.

  Do not, like others of Albania's land,
    Reject our fair demand;

CONLOCH.

POËME.

Un héros chevauche sur la vague, la vague d'Ierne ! C'est Conloch ! hardi, brave et altier, il vient des murs de Dunscaik, il vient visiter les côtes d'Erin, il vient éprouver ses puissantes armées.

« Sois le bien-venu, jeune homme à l'air intrépide, à l'armure éblouissante. A te voir présenté ainsi par l'Océan, j'imagine que les vents d'Orient ont détourné ta course, mais puisqu'ils t'amènent en sûreté jusqu'à nous, parle de tes voyages lointains, raconte tous les exploits illustres, les périls singuliers dont ta gloire se couronne.

» Ne rejette pas cette demande favorable comme l'ont fait ceux qui nous viennent d'Albanie ; n'appelle pas hors du

Nor from its sheath the sword of conquest call,
To cause thy youth, like theirs, to fall,
Should'st thou, like them, with fruitless pride, delay
The useful tribute of the bridge to pay?

« If such, (the youth replied) ere while,
» Has been the practice of your worthless isle;
» Yet never more a chief shall it disgrace,
» For this right arm shall your proud law efface »

Thus while he spoke, collecting all his might,
Fierce he address'd his conquering arms to fight;
No stop, no stay his furious faulchion found,
Till his dire hand an hundred warriors bound:
Vanquish'd they sunk beneath his dreadful sway,
And low on earth their bleeding glories lay.

Then Conor to his blushing host exclaim'd,
« Of all our chiefs, for feats of prowess fam'd,
» Is there not one our glory to restore?
» So cold is then become our martial heat,
» That none will dare yon haughty youth to meet,
» His name and errand to explore,
» The slaughter of his dreadful arm restrain,
» And force his pride its purpose to explain! »

Twas then the kindling soul of Conall rose,
Victorious name! the terror of his foes!
His threatning arm aloft the hero raised,
And in his grasp the deadly faulchion blaz'd!

Secure of conquest, on he moved,
The youthful foe to meet;

fourreau, l'épée de conquête ; tu es jeune, ils ont succombé, tu pourrais succomber comme eux, si, comme eux, guidé par un vain orgueil, tu différais de payer le tribut que nous demandons à l'étranger qui traverse ce pont.

« Si telle a été jusqu'à présent la coutume de votre île indigne, s'écrie dédaigneusement l'étranger, jamais plus un chef n'en subira l'affront, j'en jure par mon bras qui effacera votre orgueilleuse loi. »

Il dit, et se redressant dans sa toute-puissance, farouche et fier, il tend ses bras victorieux au combat ; sans hésitation, sans délai, de guerrier en guerrier, il se précipite, il frappe, il presse, il terrasse, il enchaîne ; tout ploie sous son glaive foudroyant. Cent guerriers ont fléchi sous son bras invincible et avec eux leur gloire flétrie gît sur le sol ensanglanté.

Alors Conor, à son armée couverte de honte, s'est écrié : De tous nos chefs vantés pour leurs faits d'armes, n'en est-il pas un seul qui relève notre gloire ! Est-elle devenue si froide votre martiale ardeur, que pas un de vous n'ose défier au combat ce jeune audacieux, le contraindre à nous dire son nom, sa mission ! Aucun de vous n'arrêtera-t-il son bras irrésistible, ses massacres, et ne forcera-t-il son orgueil à expliquer ses projets ?

A cet appel, la grande âme de Conall s'est émue ! Conall ! nom familier à la victoire, terrible à l'ennemi ! Le bras du héros se lève ; il saisit, il brandit son glaive meurtrier au-dessus de sa tête.

Assuré de la victoire, il marche fièrement au-devant de l'étranger. Le fer choque le fer, les coups s'échangent, Conall

But there a force, till then unknown, he prov'd!
Amazed we saw the strange defeat;
We saw our champion bound;
Subdued beneath fierce Conloch's arm he lay;
No more, as erst, to boast unvanquish'd sway,
A name, till then for victory still renown'd.

« Quick let a rapid courier fly!
(Indignant Auliffe cried,)
» Quick with the shameful tidings let him hie,
» And to our aid the first of heroes call,
» From fair Dundalgan's lofty wall,
» Or Bethin's ancient pride! »

. . . .

« Welcome Cucullin! mighty chief!
» Though late, O welcome to my friend's relief!
» Behold the havoc of yon deadly blade!
» Behold our hundred warriors bite the ground!
» Behold thy friend, thy Conall bound!
» Behold — nor be thy vengeful arm delay'd! »

No wonder (he replied) each foreign knight
Should now insult our coast!
Lost are the souls of martial might,
The pride of Erin's host!

Oh! since your deaths, ye fav'rite sons of fame!
Dismay, defeat, distress, and well-earn'd shame,
Alike our loss, and our reproach proclaim! —

For me my friends, what now remains,

(1) Séjour de Cucullin.
(2) Mère de Cucullin.

éprouve une force jusqu'alors inconnue. Saisis d'étonnement, nous vîmes son inexplicable défaite. Nous vîmes notre héros vaincu, il est tombé sous les coups du féroce Conloch. Il ne pourra plus se vanter d'un nom invincible, d'un nom renommé dans les fastes de la victoire. Il n'est plus le fort, l'invincible Conall.

« Un courrier! un courrier!... Qu'un courrier vole, s'écrie Auliffe indigné, qu'il parte, qu'il se hâte avec ces honteuses nouvelles, et des hautes murailles de Dundalgan (1), du vieux palais, l'orgueil de Bethin (2), qu'il appelle à notre aide le premier de nos héros, Cucullin, le dernier fils de notre orgueil !...

» Sois le bienvenu, Cucullin, puissant chef! Ah! quoique tard, sois le bienvenu au secours de notre ami; vois ce fléau inconnu, vois l'œuvre sanglante de son épée, vois nos cent guerriers mordant la poussière, vois Conall, ton ami, ton Conall enchaîné, vois! Mais que rien n'arrête ton bras vengeur. »

Cucullin a tout vu! Dans les rangs dévastés de l'armée, il a vu aussi plus d'une place vide où combattit un frère d'armes, un chef illustre; il songe aux amis morts, il agite sa noble tête.

— Que nul ne s'étonne, dit-il, si tout chevalier étranger ose aujourd'hui braver nos côtes. Où sont-ils ces grands cœurs, appui, gloire de notre Erin!

Ah! depuis votre mort, favoris de la renommée (3), la désolation, le revers, l'épouvante ont fondu sur elle et, avec notre perte, ont proclamé également notre honte!

« Pour moi, quand je vois votre puissant chef, enchaîné,

(3) Tout porte à croire que la Darthula de Macpherson est fondée sur l'ancienne histoire irlandaise, nommée « Deirdi, » ou « le sort lamentable

When I Behold yon mighty chief in chains?
« With such a hero's conqueror should I cope,
» What could my humbler boast of prowess hope ?
» How should you think my arms could e'er prevail,
» Where Conall — Cearnach's skill and courage fail? » —

des fils d'Usna. » La trahison de Conor, roi d'Ulad (Ulster), en faisant mourir les trois fils d'Usna, fut la cause d'une guerre de désolation contre Ulster, qui se termina à la destruction d'Eman.

Cette histoire est célèbre depuis un temps immémorial, comme l'une des trois histoires tragiques des Irlandais, qui sont : 1° La Mort des Enfants de Touran; 2° La Mort des Enfants de Lear, et 3° La Mort des Enfants d'Usna, qui est une histoire Milésienne (Voyez nos *Études sur la Langue*

AVENGING AND BRIGHT.

Avenging and bright fall the swift sword of ERIN
On him who the brave sons of USNA betray'd!
For every fond eye he hath awakened a tear in,
A drop from his heart-wounds shall weep o'er her blade.

By the red cloud that hung over Lonor's dark dwelling,
When ULAD's three champions lay sleeping in gore
By the billows of war which, so often, high swelling,
Have wafted these heroes to victory's shore !

We swear to revenge them! — no joy shall be tasted,
The harp shall be silent, the maiden unwed ;
Our halls shall be mute, and our fields shall lie wasted
Till vengeance is wreak'd on the murderer's 'head !

THE SONG OF FIONNUALA.

« Pour rendre cette histoire intelligible en chanson, dit notre poëte, il faudrait un beaucoup plus grand nombre de vers qu'il n'est permis d'en infliger à la fois à ses auditeurs. Il faut donc que le lecteur se contente d'apprendre que Fionnuala, fille de Lir, fut métamorphosée en cygne par quelque puissance surnaturelle, et condamnée à errer, pendant plusieurs centaines d'années, sur certains lacs et certaines rivières d'Irlande, jus-

Silent, oh MOYLE! be the roar of thy water,

subjugué, qu'attendrais-je de mon bras contre celui qui l'a vaincu? Comment pourrais-je lutter, moi, si loin de la bravoure de Conall, avec ce guerrier? Pouvez-vous espérer mon triomphe, là où la gloire et le courage de Conall ont failli?

Irlandaise où l'on trouve une traduction littérale de ces chants.)

Le nuage rougeâtre, dont il est question dans la seconde strophe de ce chant, est fondé sur le passage suivant du Chant de Deirdi : « O Naisi! n'aperçois-tu pas un nuage qui flotte dans les cieux? Je vois sur la Verte Eman une sombre nuée teinte d'un rouge de sang. »

Ces histoires ont inspiré au charmant poëte, Thomas Moore, les mélodies que nous reproduisons ici.

BRILLANT ET VENGEUR.

« Que brillant et vengeur tombe le glaive léger d'Érin sur celui qui a trahi les braves fils d'Usna! En expiation de chaque larme qu'il a fait verser à des yeux aimés, une goutte du sang arraché à son cœur baignera notre glaive!

» Par le nuage rougeâtre qui descendit sur la sombre demeure de Conor lorsque les trois champions d'Ulad dormaient baignés de sang! par les vagues tumultueuses de la guerre qui ont si souvent porté ces héros au rivage de la victoire.

» Nous jurons de les venger! Aucune joie ne sera goûtée, la harpe sera muette, la vierge sans époux, nos salles seront désertes, et nos champs stériles, jusqu'à ce que notre vengeance se soit appesantie sur la tête du meurtrier! »

LE CHANT DE FIONNUALA.

qu'à la venue du christianisme; le premier son de la cloche de la messe devait être le signal de sa délivrance. — J'ai trouvé cette gracieuse fiction parmi quelques traductions manuscrites de la langue irlandaise qui avaient été commencées sous la direction de l'amie éclairée de l'Irlande, la défunte comtesse de Moira. »

Silence, ô Moyle! calmez-vous, eaux mugissantes! et vous, brises lé-

« And wilt thou then decline the fight,
» O arm of Erin's fame.
» Her glorious, her unconquer'd knight,
» Her first and favorite name!
» No, brave Cucullin! mighty chief
» Of bright victorious steel!
» Fly to thy Conall's to thy friend's relief,
» And teach the foe superior force to feel! »

Break not, ye breezes, your chain of repose,
While murmuring mournfully, LIR's lonely daughter
Tells to the night star her tale of woes.

When shall the swan, her death-note singing,
Sleep, with wings in darkness furl'd?
When will Heaven, 'its sweet bell ringing,
Call my spirit from this stormy world?

Sadly, Oh MOYLE! to thy winter wave weeping,
Fate bids me languish long ages away;
Yet still in her darkness doth ERIN lie sleeping,
Still doth the pure light its dawning delay!

When will that day-star, mildly springing,
Warm our isle with peace and love?
When will Heaven, its sweet bell ringing,
Call my spirit to the fields above?

« Les Calédoniens, » dit M. Baour Lormian, qui a eu l'obligeance de mettre à notre disposition sa belle version du pseudo-poëme d'Ossian, « les Calédoniens croyaient que tous ceux qui s'étaient distingués par leur bravoure ou leur vertu habitaient après leur mort un palais de *nuages;* ils y conservaient tous leurs goûts, et s'y livraient aux mêmes plaisirs qu'ils avaient connus durant leur vie ; et comme la chasse était un des principaux, armés d'un arc de *neige*, ou d'une lance de *vapeurs*, ils poursuivaient, dans les vastes plaines du firmament, des chevreuils de *météores* et des sangliers de *brouillards*. Là s'éteignait tout sentiment de haine ; les habitants du palais aérien apparaissaient quelquefois à leurs enfants et à leurs amis; ils disposaient à leur gré des éléments, déchaînaient les tempêtes, troublaient les mers, mais n'avaient d'ailleurs aucun pouvoir sur les

« Et tu refuserais le combat, toi le bras droit d'Erin, toi son glorieux, son indomptable chevalier, toi son bouclier dix fois éprouvé, sa cuirasse sans défauts, toi son héros, son fils chéri ! Non, brave Cucullin ! Non, non, puissant chef, vole au combat, vole au secours de ton ami, de ton Conall ; que le présomptueux ennemi avoue ta force et sa faiblesse.

gères, ne vous éveillez pas lorsque, poussant de plaintifs murmures, la fille solitaire de Lir raconte ses douleurs à l'étoile de la nuit.

« Le cygne, après son doux chant de mort, repliera-t-il enfin ses ailes pour s'endormir dans les ténèbres? Quand la douce cloche du ciel sonnera-t-elle pour rappeler mon âme de ce monde orageux ?

» Le Destin m'a condamnée à pleurer, à languir pendant bien des siècles sur tes vagues d'hiver, ô Moyle ! Et cependant Érin dort encore, plongée dans les mêmes ténèbres ; la pure lumière tarde encore à paraître !

» Quand cet astre du jour, se levant par degrés, échauffera-t-il notre île de paix et d'amour ? Quand la douce cloche du ciel rappellera-t-elle mon âme aux plaines éthérées ? »

hommes : ils étaient divisés en bons et mauvais esprits ; les premiers ne se montraient qu'aux rayons d'un jour pur, sur le bord des ruisseaux, ou dans les riantes vallées ; les seconds, au contraire, ne paraissaient qu'environnés d'éclairs, au bruit du tonnerre, et dans les nuits orageuses. »

Dans les poëmes des bardes irlandais, il est souvent fait mention des *Danaans* que la tradition populaire représente comme des magiciennes douées de la faculté surnaturelle de lire dans l'avenir. Ces magiciennes ayant ensuite été transformées en fées, continuèrent, dans cet état d'enchantement, de résider au milieu des rochers ou d'antiques ruines. Cette croyance que les *Danaans* furent transformées en fées, semble prouver leur origine orientale, tout ce gracieux et fantastique système de la féerie, ayant, selon la croyance populaire, pris naissance en Asie. Les Perses avaient leurs *péris*, et les Arabes, leurs *génies*. Les fées sont appelées par

Then, with firm step, and dauntless air,
Cucullin went, and thus the foe address'd :

« Let me, valiant knight (hecried),
» Thy courtesy request!
» To me thy purpose and thy name confide,

les Irlandais tantôt *sighe* ou *sidhe*, ce qui signifie *Esprits* ou *Goblins*, tantôt *stuagh sighée*, c'est-à-dire l'armée des fées, et encore *sidheog* et *sigheogaidhe*, jeunes ou petits goblins. On les appelle aussi fréquemment, « *les bonnes gens*; » le bas peuple ne parle qu'avec crainte et respect de cette classe d'êtres surnaturels qui ont toujours été considérés comme ayant beaucoup de pouvoir sur les mortels, et qu'il est conséquemment dangereux d'offenser. Donn est le roi des fées; Cliodhna ou Cleence, et Meibh ou Meva sont leurs principales reines ; c'est de Meibh que les Ecossais et les Anglais ont fait *Mab*. Seiva et Deirdré sont souvent aussi mentionnées comme reines des Esprits. Dans les légendes, la chaîne de collines appelée *Sith-Beag* et *Sith-More*, dans le Leitrim et que Carolan, le barde irlandais a citée plus d'une fois dans ses chants, est regardée, ainsi que la montagne de Benaglin, sur les frontières du Cavan et du Fermanagh, comme le quartier général de ces peuplades de pygmées qui, montés sur des coursiers, parcourent rapidement le pays, ayant à leur tête leur roi Donn. L'auteur de l'*Ermite en Irlande* en a laissé la description suivante :

« Même de nos jours la crédulité des paysans d'Irlande peuple cette île d'un nombre infini d'êtres imaginaires, doués d'un pouvoir surnaturel, quelquefois amis des hommes, mais plus souvent malfaisants. Leur nom général est *Fairies*, c'est-à-dire fées ; mais ils prétendent que ce nom leur déplaît, qu'il excite leur colère, et ils les désignent par une dénomination assez singulière, *les bonnes gens*. Ces bonnes gens, comme on vient de le voir, sont d'humeur très-joyeuse, car on les représente comme n'étant occupés qu'à danser, à chanter et à se réjouir. Ils sont d'une taille plus que liliputienne, et on les a vus souvent danser en rond autour d'un champignon, tandis que quelques-uns d'entre eux montent sur le chapiteau et y font des cabrioles; mais ils ont le don de métamorphose et peuvent prendre telle forme que bon leur semble. Ils peuvent aussi se rendre invisibles à volonté, et parcourir en un clin d'œil des distances immenses. En général, personne aujourd'hui ne prétend les avoir vus, mais il existe à peine un paysan dont le père, la grand'mère ou le bisaïeul n'aient eu quelque commerce avec eux. Cependant les preuves de leur existence actuelle ne manquent pas

D'un pas ferme, d'un air intrépide, Cucullin marche vers l'étranger :

« Vaillant chevalier, j'en appelle à ta courtoisie ; quels sont tes projets, ton nom, ta patrie, ton lignage ? confie-les-

encore : si la pluie a battu l'herbe dans un vallon pendant la nuit, c'est que les bonnes gens en ont fait le théâtre de leurs danses ; si le vent élève un tourbillon de poussière à quelque distance dans la soirée, ce sont les bonnes gens qui sont en marche vers leur rendez-vous nocturne, et l'on salue la poussière avec autant de respect que si le vice-roi passait à la tête d'un cortége imposant. C'est encore aux bonnes gens qu'on attribue les maladies dont on ne connaît pas la cause, et qui attaquent les hommes et les bestiaux, et plus d'un ivrogne est assez injuste pour les accuser de l'ivresse occasionnée par le whiskey qu'il a bu. Les traditions sur les bonnes gens sont innombrables, et, si l'on voulait les recueillir toutes, on en formerait des volumes ; mais ce serait une lecture très-fastidieuse, car toutes ces traditions, quoique variant en quelques circonstances, sont les mêmes, quant au fond, d'un bout de l'Irlande à l'autre. »

On trouve la plus exquise description des minces dimensions et des récréations de ces êtres élégants, dans les inimitables drames du prince des poëtes tragiques anglais : nous regrettons que les bornes de notre ouvrage ne nous permettent de citer ici que ces vers charmants de Mme Tastu. C'est le chœur des fées qui égaie le *Rêve d'une Nuit d'Été*.

Bercez, bercez la jeune souveraine,
Doux bruits des vents, du feuillage, des eaux ;
Doux rossignols, bercez, bercez la reine,
Bercez la reine et charmez son repos.

PREMIÈRE FÉE.

Je veille ici, fuyez impurs reptiles,
Souples lézards, vous insectes agiles,
Cuirassés d'or :
N'agite plus, folâtre sauterelle,
L'herbe nouvelle ;
Faible grillon, tais-toi, la reine dort.

» And what thy lineage and thy land declare?
» Do not my friendly hand refuse,
« And proffered peace decline; —
» Yet if thou wilt the doubtful combat choose,
» The combat then, o fair-hair'd youth be thine? »

» Never shall aught so base as fear
» The hero's bosom sway!

SECONDE FÉE.

Pour en former des parures légères,
Je cours ravir aux jeunes primevères
Tous leurs rubis;
Ces tendres fleurs, frêles joyaux des fées,
Sont mes trophées,
Et notre reine en sème ses habits.

PREMIÈRE FÉE.

Pour l'agiter sur sa tête sacrée,
Je m'armerai de l'aile bigarrée
Des papillons;
En lui cachant la nocturne lumière,
De sa paupière
J'écarterai ses importuns rayons.

SECONDE FÉE.

J'irai chercher les aigrettes mobiles,
Brillant duvet de ces globes fragiles
Que les amants
Soufflent parfois d'une inquiète haleine,
Et que la plaine
Voit fuir moins vite encor que leurs serments.

Nous aurons occasion, dans le cours de cet ouvrage, de revenir sur ces êtres gracieux et de reproduire les délicieuses descriptions qu'en ont faites mesdames Louise Colet, Amable Tastu, Marceline Desbordes Valmore, MM. Emile Deschamps, Philarète Chasles, Demogeot, etc., dans leur pure et légère poésie.

. . . .

» Indépendamment des bonnes gens, l'existence de plusieurs esprits,

moi, je les requiers amicalement, ne refuse pas la main que je t'offre, ne rejette pas la paix que je te propose. Le résultat du combat est encore douteux. Si cependant tu le préfères, un mot, et tu l'auras, mon jeune brave aux cheveux blonds.

« Non, courtois chevalier, non je ne parlerai pas ; jamais rien d'aussi bas que la crainte n'a régné sur l'âme d'un héros,

mais qui n'appartiennent pas à cette race liliputienne, est encore un article de croyance superstitieuse pour le plus grand nombre des paysans d'Irlande, surtout dans la partie méridionale de cette île ; et de nombreuses traditions, recueillies avec soin et transmises de père en fils, revêtent à leurs yeux ce mensonge de toutes les couleurs de la vérité.

» La *Banshée* est un esprit du sexe féminin, ou du moins qui ne se montre jamais que sous les traits d'une femme, presque toujours vieille et laide, et qui, quelquefois même, est invisible. C'est un esprit qui s'attache particulièrement à une famille, et qui annonce, par ses pleurs et ses gémissements, la mort des individus qui en font partie; mais il a des principes aristocratiques, et il n'y a que les familles distinguées qui aient l'honneur d'avoir une *Banshée*.

» M. Charles Bunworth, était un habitant notable de Buttevant, dans le comté de Cork, vers le milieu du siècle dernier ; car il est bon de remarquer que toutes les légendes qu'on cite à l'appui des idées superstitieuses remontent toujours à une centaine d'années, et souvent beaucoup plus loin.

» Il était attaqué depuis longtemps d'une maladie qui ne paraissait pas très-dangereuse, mais qui exigeait pourtant les secours de la médecine. Environ huit jours avant sa mort, on avait envoyé son domestique Kavanagh à Mallow, ville la plus voisine, pour en rapporter une potion qui lui avait été ordonnée. Lorsqu'il en revint, et qu'il remit à miss Bunworth la fiole qui la contenait, elle remarqua que la main lui tremblait, et qu'il avait l'air inquiet et agité.

» Qu'avez-vous donc, Kavanagh ? lui demanda-t-elle ; avez-vous appris quelque fâcheuse nouvelle à Mallow ? — Non, miss Bunworth, ce n'est point à Mallow. Mon pauvre maître ! nous le perdrons, miss Bunworth, nous le perdrons ! »

» Et en parlant ainsi, le vieux et fidèle serviteur fondait en larmes.

» Il faut que vous ayez bu, Kavanagh. Je n'aurais pas cru que cela vous fût arrivé dans une circonstance semblable. Vous auriez pu perdre

» Never to please a curious ear,
« Will I my fame betray!
» No, gallant chief! I will to none
» My name, my purpose, or my birth reveal;
» Nor ever from thee the combat will I shun,
» Strong though thine arm appear and tried thy martial steel.

« Yet hear me own that did the vow
» Of chivalry allow,
» I would not thy request withstand,

ou casser cette fiole, et le médecin a bien recommandé de ne pas manquer de donner cette potion ce soir à mon père. Retirez-vous, je vous parlerai demain matin, quand vous serez en état de m'entendre. »

» Kavanagh la regarda avec un air de surprise stupide qui confirma les soupçons de sa maîtresse, d'autant plus qu'il avait les yeux rouges et enflés ; cependant sa voix n'était pas celle d'un homme ivre.

« — Miss Bunworth, lui dit-il, sûr comme je compte sur la miséricorde du ciel, je n'ai pas bu une seule goutte de bière ni de whiskey depuis que j'ai quitté la maison ; mais il n'est que trop certain que mon pauvre maître... — Parlez plus bas, Kavanagh, mon père dort, et il va aussi bien que nous pouvons le désirer. — Le ciel en soit loué, miss Bunworth ; mais hélas ! mon pauvre maître s'en va ; nous le perdrons, rien n'est plus certain. — Que voulez-vous dire, Kavanagh ? pourquoi parler ainsi ? — Pourquoi ? parce que j'ai vu la banshée, vu et entendu, miss Bunworth. — Quelle folle idée ! dit miss Bunworth, qui n'était pas superstitieuse. — Cela peut être ; mais je vous dis que j'ai vu la banshée ; et que je l'ai entendue soupirer, pleurer, et prononcer le nom de mon pauvre maître. Ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules ; et elle m'a suivi depuis la vallée de Ballybeg jusqu'au cimetière du village ; là elle s'est assise sous le saule désséché sur lequel le tonnerre est tombé, et a recommencé à gémir et à se lamenter, de manière à fendre le cœur. — Kavanagh, dit miss Bunworth, qui avait écouté avec attention ce singulier récit, mon père va mieux, et j'espère qu'incessamment vous serez convaincu, en le voyant parfaitement rétabli, que tout ce que vous venez de me dire n'est que l'effet de votre imagination. En attendant, ne parlez à personne de ce que vous croyez avoir vu et entendu, car il est inutile de jeter l'alarme dans la maison. »

» Malgré les espérances qu'on avait conçues, la situation de M. Bun-

jamais pour plaire aux oreilles curieuses, je ne trahirai ma gloire ; je ne révélerai, ni mon nom, ni ma patrie, ni ma naissance, ni ne fuirai le combat que tu me proposes, quelle que soit la force de ton bras, quelque éprouvée que paraisse ta vaillante épée ! —

» Mais autant que le permet mon vœu de chevalerie, je ne voudrais pas repousser ta requête ; volontiers je presserais

worth empira tous les jours. La nuit de sa mort, ses deux filles, épuisées de fatigue, et cédant aux sollicitations d'une vieille parente qui se chargea de veiller près de leur père, s'étaient retirées pour tâcher de prendre quelques instants de repos. Quelques amis de la famille étaient dans la chambre voisine dont la porte était entr'ouverte, et, inquiets de l'état du malade, ils avaient résolu de rester jusqu'à l'arrivée du médecin qui devait venir pendant la nuit.

» Il était environ minuit ; le ciel était pur, la lune brillait ; un profond silence régnait dans toute la nature comme dans la maison du malade, qui semblait être enseveli dans un sommeil léthargique. Tout à coup un léger bruit se fit entendre derrière une fenêtre qui était près du chevet du lit ; on aurait dit que quelqu'un écartait les branches d'un grand rosier qui en touchait les vitres, et à ce bruit succédèrent des plaintes et des gémissements que proférait une voix de femme.

» La vieille dame, effrayée, passa dans l'autre chambre, et demanda à ceux qui s'y trouvaient s'ils avaient entendu la banshée. Les mêmes sons avaient frappé leurs oreilles, mais deux d'entre eux, croyant difficilement au surnaturel, sortirent sur-le-champ pour chercher à en connaître la cause. Ils firent le tour de la maison, examinèrent avec soin tous les environs, restèrent quelques instants près de la fenêtre d'où la voix avait paru partir, et rentrèrent sans avoir rien aperçu, sans avoir entendu aucun bruit ; mais à peine étaient-ils rentrés, qu'ils entendirent les mêmes sons plus distinctement que jamais, et ils furent encore plus surpris en apprenant qu'ils n'avaient pas cessé de se faire entendre pendant tout le temps de leur absence. Ils s'approchèrent du lit du malade, et virent qu'il était évidemment à l'agonie. Les gémissements continuaient derrière la croisée ; un grand cri, comme de douleur, y succéda : M. Bunworth rendait le dernier soupir. »

» But gladly take, in peace, thy proffer'd hand;
» So does that face each hostile thought controul!
» So does that noble mien possess my soul! »

Reluctant then the chiefs commenc'd the fight,
Till glowing honour rous'd their slumbering might!
Dire was the strife each valiant arm maintain'd,
And undecided long their fates remain'd;
For, till that hour, no eye had ever view'd
A field so fought, a conquest so pursu'd!

At length Cucullin's kindling soul arose;
Indignant shame recruited fury lends:
With fatal aim his glittering lance he throws,
And low on earth the dying youth extends.

Flown with the spear, his rage forsook
The hero's generous breast,
And, with soft voice, and pitying look,
He thus his brave unhappy foe address'd:
« Gallant youth! that wound, I fear,
» Is past the power of art to heal!

» Now then, thy name and lineage let me hear,
» And whence, and why we see thee here, reveal!
» That so thy tomb with honor we may raise,
» And give to glory's song thy deathless praise! »

« Approach! » — The wounded youth replied: —
» Yet — yet more closely nigh!
» On this dear earth — by that dear side
» O let me die! —
» Thy hand — my father! — hapless chief! —
» And you, ye warriors of our isle draw near,
» The anguish of my soul to hear,
» For I must kill a father's heart with grief.

ta main loyale, car, pas une pensée hostile ne m'a parlé contre toi, jamais plus noble visage n'a possédé mon âme. —

Comme à regret, ils commencent le combat. — Mais à la voix de l'honneur leur ardeur s'enflamme. — Terrible devient la lutte que soutiennent leurs bras vigoureux ; longtemps suspendu, le sort plane indécis entre les combattants. Non, jamais jusqu'à cette heure, nul n'a vu champ plus disputé, victoire plus poursuivie. —

Enfin la grande âme de Cucullin s'émeut, se soulève ; au secours de la honte, il appelle la colère, il emprunte des forces à l'indignation, sa lance vole et d'un coup fatal jette à terre le jeune héros expirant. —

Sa lance vole, et aussi promptement que son arme, la rage abandonne le sein généreux du vainqueur, il est auprès du mourant, et d'une voix douce, d'un regard attendri : — Parle, maintenant, parle noble jeune homme, car ta blessure, je le crains, défie tous les secrets de l'art.

Parle, dis ton nom, ta patrie, ta famille : d'où viens-tu ? qui t'amène ? parle, afin qu'on puisse élever ta tombe avec honneur et léguer ta louange immortelle au chant de gloire.

« Approche, murmure le jeune blessé, encore, encore plus près — approche !... Sur cette terre bien-aimée, à tes côtés chéris, ah ! que je meure ! Ta main, ta main, mon père.... Malheureux chef, ta main !... Et vous guerriers de notre île, approchez, comprenez toute mon angoisse ! car mon récit va percer de douleur le cœur d'un père.

» O first of heroes! hear thy son!
» Thy Conloch's parting breath!
» See Danscaik's early care!
» See Dundalgan's cherish'd heir!
» See alas thy hapless child,
» By female arts beguil'd,
» And by a fatal promise won,
» Falls the sad victim of untimely death! »

« O my lost son! — Relentless fate! —
» By this curs'd arm to fall! —
» Come wretched Aife, from thy childless hall,
» And learn the woes that thy pierc'd soul await!
» Why wert thou absent in this fatal hour? —
A mother's tender power
» Might sure have sway'd my Conloch's filial breast?
» My son, my hero then had stood confess'd.

» But it is past! — He dies! — Ah! woe! —
» Come, Aifè, come and let thy sorrows flow!
» Bathe his dear wounds! — Support his languid head!
Wash, with a mother's tears, away the blood a father shed!

» No more (the dying youth exclaim'd,)
» No more on Aifè call!
« Curs'd be her art! — the treacherous snare she fram'd
» Has wrought thy Conloch's fall!
» Curse on the tongue that arm'd my hand
» Against a father's breast!
» That bound me to obey her dire command,
» And with a lying tale my soul possess'd;
» That made me think my youth no more thy care,
» And bade me of thy cruel arts beware.

» Ah ! le premier des héros, vois, entends ton fils, ton Conloch expirant. Vois l'espérance de Dunscaik, vois l'héritier bien-aimé de Dundalgan, vois, hélas ! ton malheureux fils qui, trompé par l'artifice des femmes, lié par une promesse fatale qu'on lui a arrachée, tombe triste victime d'une mort prématurée ! —

« O mon fils que j'ai perdu ! ô sort irrévocable ! Est-ce bien par moi, par ce bras maudit que tu succombes ! Ah ! malheureuse Aïf, viens, viens, quitte tes salles désormais sans enfant, viens apprendre les malheurs qui vont navrer ton âme déchirée. Pourquoi manques-tu à cette heure fatale ? le tendre pouvoir d'une mère seul aurait pu toucher le cœur filial de mon Conloch, de mon fils, de mon héros ; il se serait fait reconnaître, je le déclare hautement.

» Mais il expire..... C'en est fait !... O douleur ! Viens, Aïf, viens, donne un libre cours à tes larmes, baigne ces chères plaies, supporte cette tête languissante, lave, lave avec les pleurs d'une mère le sang qu'un père a répandu ! —

» Non, s'écrie le mourant, agitant sa main défaillante, non à jamais, non, n'appelle plus Aïf ! — Maudits soient ses artifices, ses trames odieuses, maudite soit-elle, car par elle je meurs ! Malédiction sur la langue perfide qui dirigeait mon bras contre le sein d'un père, sur celle qui, m'enchaînant par un vœu funeste, s'est emparée de mon esprit avec une histoire faite à loisir.

» Malédiction sur celle qui, m'abusant sur le cœur d'un père, m'a osé dire que je n'étais plus l'unique souci de son

» Curs'd be the tongue to whose deceit
» The anguish of my father's heart I owe.
» While thus, they bathe his sacred feet,
» Through his unhappy side,
» He sees the same rich crimson tide
» That fills his own heroic bosom flow!

» O yes? too surely am I thine!
» No longer I the fatal truth conceal.
» Never before did any foe
» The name of Conloch know;
» Nor would I now to thee my birth reveal,
» But safety, even from thy dear hand decline,
» Did not my ebbing blood, and short'ning breath,
» Secure thy Conloch's honor — in his death.
» But, ah! Cucullin! — dauntless knight! —
» Ah! — hadst thou better mark'd the fight!
» Thy skill in arms might soon have made thee know
» That I was only half a foe!
» Thou wouldst have seen, for glory though I fought,
» Defence, — not blood I sought,
» Thou wouldst have seen from that dear breast,
» Nature and love thy Conloch's arm arrest!
» Thou wouldst have seen his spear instinctive stray;
» And, when occasion dar'd its force,
» Still from that form it fondly turn'd avay,
» And gave to air its course. »

No answer the unhappy sire return'd,
But wildly thus, in frantic sorrow mourn'd:
« O my lov'd Conloch! Beam of glory's light!
» O set not yet in night!
» Live, live my son, to aid thy father's sword!
» O live to conquest and to fame restor'd!
» Companions of the war, my son, we'll go,

âme, le soin, l'espoir de sa renommée; malédiction sur cette langue astucieuse, qui m'invitait à me garder de tes artifices, à cette langue, cause unique des angoisses de mon père, qui voit ruisseler de mes flancs son propre sang.

» Ah! il n'est que trop vrai, je suis ton fils, je ne veux plus cacher cette vérité fatale, non jamais, nul ennemi ne me l'eût arrachée, ni toi-même, mon père! Ah! que j'aurais voulu te la céler, je refuserais l'offre de ta chère main pour étancher mon sang, si ma voix expirante n'assurait pas l'honneur de ton Conloch dans la mort!

» Mais dis-moi, dis, Cucullin, chevalier intrépide, oh! dis, comment n'as-tu pas mieux remarqué le combat? comment ton savoir dans les armes ne te découvrait-il pas en moi un demi-ennemi! Ah! tu aurais vu qu'en combattant uniquement pour la gloire, je ne cherchais pas à répandre ton sang, je ne cherchais que ma propre défense, tu aurais vu la nature et l'amour arrêter mon bras, ma lance instinctive s'écarter de ton sein chéri, et quand l'occasion provoquait sa force, se détourner du but et perdre ses coups. »

Le malheureux père ne peut répondre à ce discours. Sa raison s'égare, et son chagrin frénétique éclate dans ces mots : « O mon bien-aimé Conloch, brillant rayon de gloire! pas encore, pas encore, ne descends pas dans le sombre séjour. Vis, vis, mon fils, pour joindre ta vaillante épée à l'épée de ton père. Vis, rendu à la conquête et à la gloire; en vrais compagnons d'armes nous moissonnerons les rangs

» Mow down the ranks, and chase the routed foe!
» Ourselves an host, sweep o'er the prostrate field!
» And squadrons to my hero's arm shall yield!
» Not mighty Erin's self, from wave to wave,
» Nor all her chiefs could our joint prowess brave!

» Gone! — Art thou gone? — O wretched eyes!
» See where my child! my murder'd Conloch lies!
» Lo! —in the dust his shield of conquest laid!
» And prostrate, now, his once victorious blade!
» O let me turn from the soul-torturing sight!
» O wretch deserted and forlorn!
» With age's sharpest anguish torn! —
» Stripp'd of each tender tie! each fond delight!
» Cruel father! — Cruel stroke! —
» See the heart of nature broke! —
» Yes, I have murder'd thee, my lovely child!
» Red with thy blood this fatal hand I view! —
» Oh, from the sight distraction will ensue,
» And grief will turn with tearless horror wild! —
» Reason! — whither art thou fled? —
» Art thou with my Conloch dead?
» Is this lost wretch no more thy care?
» Not one kind ray to light my soul;
» To free it from the black controul
» Of this deep, deep despair! —

» As the lone skiff is toss'd from wave to wave,
» No pilot's hand to save!
» Thus, thus my devious soul is borne!
» Wild with my woes, I only live to mourn!
» But all in death will shortly end,
» And sorrow to the grave its victim send!
» Yes, yes, I feel the near approach of peace,

ennemis, nous les chasserons de la scène de leur déroute. A nous deux nous vaudrons une armée entière, comme un éclair nous parcourrons le champ de bataille. Des escadrons entiers tomberont sous le bras vigoureux de mon jeune héros. La puissante Erin elle-même, tous ses chefs réunis ensemble, ne sauraient braver notre prouesse.

» Tu n'es plus, tu n'es plus ! O malheureux yeux, voyez où mon enfant, mon Conloch, est tombé assassiné. Hélas ! le bouclier avec lequel il marchait à la victoire, roule maintenant dans la poussière. Son épée jadis victorieuse est tombée aussi sur le sable rougi. O malheureux père ! détourne tes yeux de ce spectacle qui torture ton âme. Oh ! malheureux abandonné, livré à la tristesse, déchiré par les plus vives angoisses de la vieillesse, dépouillé de chaque tendre lien qui faisait ton délice ! Cruel père, coup cruel ! Ah ! ce cœur est déchiré par le remords, la douleur. Oui, il n'est que trop vrai, c'est moi qui t'ai assassiné, cher enfant ; j'aperçois ma main, cette fatale main couverte de sang, du sang de mon Conloch, oh ! cette vue me rendra fou. Mon désespoir se changera en délire. Malheur à moi ! mes yeux effarés ne pourront plus verser une larme sur ma victime. O ma raison, où t'es-tu enfuie, es-tu descendue dans la tombe avec mon Conloch? Ce père malheureux, désolé, l'as-tu abandonné pour toujours? — Quoi ! pas un seul rayon, un rayon bienfaisant pour éclairer mon âme, la délivrer du sombre empire de ce profond désespoir qui l'accable !

» Comme la nacelle solitaire qui, livrée au caprice des flots, dérive, si elle n'a la main d'un pilote pour la diriger, mon âme s'égare privée de la lumière qui la guidait. Mes malheurs m'ont fait perdre ma raison, je ne vis que pour pleurer. Bientôt la mort mettra un terme à tous mes maux. Le chagrin fera descendre sa victime dans la tombe. Oui, oui, je sens l'approche du calme. L'instant approche où doivent finir mes maux,

» And misery soon will cease!
» As the ripe fruit, at shady autumn's call,
» Shakes to each blast, and trembles to its fall;
» I wait the hour that shall afford me rest,
» And lay, O earth! my sorrows in thy breast. »

(From a literal translation of the original Irish by Miss Brooke.)

ODE TO GAUL THE SON OF MORNI.

High minded Gaul, whose daring soul
Stoops not to our chief's controul!
Champion of the navy's pride!
Mighty ruler of the tide!
Rider of the stormy wave,
Hostile nations to enslave!
Shield of freedom's glorious boast!
Head of her unconquer'd host!
Ardent son of Morni's might!
Terror of the fields of fight!
Long renown'd and dreaded name!
Hero of auspicious fame!
Champion in our cause to arm!
Tongue, with eloquence to charm!
With depth of sense and reach of manly thought,
With every grace and every beauty fraught!

Girt with heroic might,
When glory, and thy country call to arms,
Thou goest to mingle in the loud alarms,

De même, qu'à l'appel de l'automne ombragé, la moindre brise fait trembler sur la branche le fruit mûr prêt à tomber ; de même j'attends l'heure où doit commencer mon repos, l'heure qui doit terminer mes maux, en les déposant avec moi dans le sein de la terre. »

(D'après une traduction du texte irlandais par Miss Brooke.)

ODE A GAEL FILS DE MORNI.

Noble Gaël, ton âme téméraire ne s'arrête pas au contrôle des chefs! Champion d'honneur de nos flottes altières, puissant régulateur de l'Océan, tu chevauches sur les vagues orageuses, et les nations hostiles sont subjuguées : la liberté est fière de t'avoir pour bouclier. Tu es la tête de l'armée invincible, brûlant héritier de la puissance de Morni. Longtemps terrible et renommé, ton nom a couru d'écho en écho par le monde. Noble champion, le monde sait que notre cause arme ton bras ; il sait que la sagesse et la raison découlent de tes lèvres éloquentes, que la grâce et la beauté se sont rencontrées en toi avec la force et la prudence.

Ceint d'un pouvoir héroïque, lorsqu'à l'appel de la gloire et du pays, tu vas te mêler aux bruyantes alarmes et guider

And lead the rage of fight!
Thine, hero! thine the princely sway
Of each conflicting hour;
Thine ev'ry bright endowment to display,
The smile of beauty, and the arm of power!
Science, beneath our hero's shade,
Exults, in all her patron's gifts array'd;
Her chief the soul of every fighting field!
The arm, — the heart, alike unknown to yield!

Hear, o Finn! thy people's voice!
Trembling on our hills we plead;
O let our fears to peace incline thy choice!
Divide the spoil, and give the hero's meed!
For bright and various is his wide renown,
And war and science weave his glorious crown!

Did all the hosts of all the earth unite,
From pole to pole, from wave to wave
Exulting in their might;
His is that monarchy of soul
To fit him for the wide controul,
The empire of the brave!

Friend of learning! mighty name!
Havoc of hosts, and pride of fame!
Fierce as the foaming strength of Ocean's rage,
When nature's powers in strife engage
So does his dreadful progress roll,
And such the force that lifts his soul!
Fear him, chief of Erin's might!
And his foe no longer be;
Sun of honor's sacred light,
Rending storm of death is he!

Finn of the flowing locks, O hear my voice!

la rage des combats, à toi, mon héros, à toi seul il appartient de décider de l'heure du conflit, à toi qui possèdes les plus brillants talismans, le sourire de la beauté et le bras du pouvoir, à toi qui assures ta protection aux nobles travaux de la science. Elle est fière d'être comblée de tous les dons de son chef, son chef, l'âme des combats, le bras et le cœur qu'on n'a point vus se rendre encore!

Écoute, ô Finn, écoute la voix de ton peuple; tremblant sur les montagnes, il t'invoque, il te supplie! Que ses craintes inclinent ton choix vers la paix. Fais le partage du butin et donne au héros la récompense qu'il a si bien méritée; car la science et la gloire tressent sa couronne radieuse, brillante et variée; sa renommée a couru d'écho en écho par le monde.

Lors même que, d'un pôle à l'autre, toutes les armées de la terre s'uniraient, se glorifieraient de leur puissance, lui seul posséderait cette royauté de l'esprit qui l'a préparé à celle de la bravoure.

Le protecteur des lettres est aussi le fléau des armées, la renommée s'enorgueillit de répandre le nom puissant du héros.

L'Océan, quand les vents soulèvent sa rage écumante, la nature quand elle engage la lutte entre ses puissances déchaînées, n'ont pas une force supérieure à celle qui remplit et élève son âme. O chef d'Érin, ne sois pas son ennemi plus longtemps! S'il fut jusqu'ici la lumière sacrée du soleil de l'honneur, il peut devenir le nuage foudroyant dont la mort s'enveloppe.

Prince aux cheveux flottants, Finn, écoute ma voix! Que

No more with Gaul contend !
Be peace, henceforth, thy happy choice,
And gain a valiant friend!
Secure of victory, to the field
His conquering standard goes
'Tis his the powers of fight to wield,
And woe awaits his foes!

Not to mean insiduous art
Does the great name of Gaul its terrors owe,
But from a brave, indompted heart
His glories flow.
Stature sublime and awful mien!
Arm of strength, by valour steel'd!
Sword of fate, in battle keen,
Sweeping o'er the deadly field!

Finn of the dark — brown hair! — Oh hear my voice',
No more with Gaul contend!
Be peace sincere henceforth thy choice,
And gain a valiant friend!
In peace, tho 'inexhausted from his breast
Each gentle virtue flows,
In war no force his fury can arrest,
And hopeless are his foes.

Leader of the shock of arms,
Loudest in the loud alarms!
Friend of princes, princely friend,
First in bounty to transcend !
Patron of the schools' increase!
Sword of war, and shield of peace
Glory of the fields of fame!
Pride of hosts! illustrious name!

l'inimitié ne soit plus entre toi et lui, mais que, dès ce jour, la paix soit ton choix heureux et attache un vaillant ami à ta gloire. La victoire suit, les yeux fermés, ses étendards conquérants, elle laisse entre ses mains la décision de la bataille... Le malheur attend ses ennemis.

Ce n'est point à un art insidieux qu'il faut attribuer les terreurs dont s'entoure le nom de Gaël, c'est d'un cœur brave, c'est d'un cœur indompté que dérive sa gloire. En voyant son port sublime, son maintien imposant, son bras vigoureux, éprouvé par la valeur, on dirait le ministre, l'épée du destin, parcourant le champ de bataille et portant d'un côté l'espoir, de l'autre l'épouvante.

Écoute-moi donc, crois-en la voix du Barde, généreux Finn, à la chevelure d'ébène. Que l'inimitié ne soit plus entre toi et lui, mais la paix, une paix sincère; attache-toi un vaillant ami, et qu'au jour calme de la paix, les vertus de ce noble cœur paraissent inépuisables. Nulle force n'arrête sa furie dans la guerre, et l'espoir quitte sans retour ses ennemis.

Tu le retrouveras au nœud de la bataille; au fort de la mêlée sa voix tonnera plus haut que les tonnantes alarmes. Ami des princes, digne et noble ami lui-même, s'agit-il d'un acte de générosité, c'est son nom que l'on entend prononcer le premier. Protecteur éclairé, il s'empresse de répandre les lumières. Celui qui est l'épée de la guerre et le bouclier de la paix, est aussi l'orgueil des champs de gloire et des ar-

Strength of power! triumphant might!
Firm maintainer of the fight!
Fierce in the conflicting hour;
Bulwark of the royal power!

O generous charm of all accomplish'd love! —
Locks of bright redundant shade
Breast where strength and beauty strove!
White as the hue the chalky cliffs display'd!
To thee glad Erin should her homage pay,
And joy to own thy glorious sway.
Spirit resolute to dare!
Aspect sweet beyond compare,
Bright with inspiring soul! with blooming beauty fair!
Warrior of majestic charms!
High in fame, and great in arms!
Well thy daring soul may tow'er,
Nothing is above thy pow'r!

Hear, o Finn! my ardent zeal,
While his glories I reveal!
Fierce as ocean's angry wave
When conflicting tempests rave;
As still, with the encreasing storm,
Encreasing ruin clothes its dreadful form
Such is the chief o'erwhelming in his force
Unconquer'd in his swift, resistless course!

Tho' in the smiles of blooming grace array'd,
And bright in beauty's every charm;
Yet think not, therefore that his soul will bend,
Nor with the chief contend;
For well he knows to wield the glittering blade,
And fatal is his arm!

mées. Rempart du pouvoir, sa valeur, toujours triomphante, est le plus ferme soutien du combat. Qu'il est terrible au fort de la mêlée, ce rempart du pouvoir royal!

En parlant de l'amour, on songera au héros accompli qui sut charmer tous les cœurs. La nuit est moins noire que sa chevelure brillante et lustrée; la blanche falaise, éternellement polie par la vague, est moins blanche que ne l'est sa poitrine, cette poitrine où la valeur et la beauté se disputent l'empire. Ah! ne lui dénie pas la paix! Erin serait si fière de lui rendre hommage! Avec quelle joie elle reconnaîtrait pour son chef glorieux, cet esprit résolu à tout entreprendre. Son doux regard n'a pas son égal. Il brille non moins par les nobles inspirations de son âme que par l'éclat de sa beauté. Guerrier au port majestueux, le premier dans les fastes de la gloire comme sur le champ de bataille, c'est à bon droit que ton âme téméraire veut planer et donner un libre cours à son ambition; nul effort n'est au-dessus de ta valeur.

Écoute-moi, Finn, tandis qu'emporté par le zèle ardent qui m'anime, je raconte sa gloire, terrible comme la vague courroucée de l'Océan au milieu des orages, à mesure que les mugissements de la tempête redoublent de fracas, une ruine horrible couvre la surface effrayante de la mer : ce chef, dont la vigueur renverse tous les obstacles, est invincible dans sa marche rapide etirrésistible.

La jeunesse et la grâce sont peintes dans ses sourires; la beauté lui a prodigué tous les charmes; mais ne crois pas que son âme altière consente jamais à ployer. Cesse donc de lutter contre ce chef redoutable qui sait si bien manier l'épée étincelante, et dont le bras promène la mort au milieu des rangs ennemis.

Bounty in his bosom dwells;
High his soul of courage swells!
Fierce the dreadful war to wage,
Mix in the whirl of fight, and guide the battle's rage!
Wide, wide around triumphant ruin wield,
Roar through the ranks of death, and thunder o'er the field!

Many a chief of mighty sway
Fights beneath his high command;
Marshals his troops in bright array,
And spreads his banners o'er the land.
Champion of unerring aim!
Chosen of kings, triumphant name!
Bounty's hand, and wisdom's head,
Valiant arm and lion soul,
O'er red heaps of slaughter'd dead,
Thundering on to glory's goal!

Pride of Finian fame, and arms!
Mildness of magestic charms!
Swiftness of the battle's rage!
Theme of the heroic page!
Firm in purpose! fierce in fight!
Arm of slaughter! soul of might!
Glory's light! Illustrious name!
Splendour of the paths of fame
Born bright precedent to yield,
And sweep with death the hostile field!

Leader of sylvan sports; the hound, the horn,
The early melodies of morn! —
Love of the fair, and favourite of the muse,
In peace, each peaceful science to diffuse;
Prince of the noble deeds! accomplish'd name
Encreasing bounty! comprehensive fame!

La bonté règne dans son cœur. Son âme n'est pas au-dessous de son courage. Quand le souffle de la guerre frémit sur sa tête, on dirait un tigre dans ses farouches transports, tant il montre d'ardeur à s'élancer sur le champ de carnage. Il répand partout sur ses pas triomphants, la dévastation et la ruine. C'est un limier prêt à s'élancer sur sa proie; sa voix domine le tumulte de la bataille. C'est un sillon de feu sur le terrain du combat.

Plus d'un chef puissant combat sous ses glorieuses bannières. Plus d'un chef puissant fait ranger ses troupes en ordre de bataille et déployer au loin ses étendards. C'est un guerrier dont les coups ne manquent jamais d'atteindre l'ennemi. Le nom du favori des rois assure seul sa victoire; la bonté, conduit sa main, la sagesse ses pensées. Bras indomptable, cœur de lion, il chevauche à travers des monceaux de morts comme un éclair sur le sentier de la gloire.

A une contenance douce, à la majesté, à l'orgueil du nom et des armes, il joint la rapidité qui sied au guerrier, au fort du combat. Sa vie appartient à la page historique. Il est ferme dans le conseil, il est emporté dans l'action. Son bras sème la mort; il en est l'âme et la puissance l'éclat et la gloire; illustre est son nom. Il brille sur le sentier de l'honneur; il est né pour servir d'exemple à ses compagnons d'armes; c'est l'ange exterminateur sur le champ de bataille.

Celui qui fut le favori de la beauté, sut aussi charmer les muses, répandre les arts et la paix, et reculer les bornes de la science, il sut encore conduire les chasses aventureuses; il excitait les limiers à la poursuite des cerfs effarés. Il faisait résonner le cor au fond des bois. Prince célèbre pour ses hauts faits et sa renommée, pour cette bonté qui ne tarit jamais, pour tant de divers genres de gloire!

Ardent, bold, unconquer'd knight!
Breaker of the bulwarks' might!
Chief of war's resistless blade,
With spears of wrath, and arms of death array'd.
Heroic Gaul! beneath thy princely sway,
The earth might bend, and all her hosts obey,

Hear, O Gaul! the poet's voice,
O be peace thy gen'rous choice,
Yield thee to the bard's desire!
Calm the terrors of thine ire!
Cease we here our mutual strife;
And peaceful be our future life!

GAUL. I yield, O Fergus! to thy mild desire;
Thy words, O bard! are sweet;
Thy wish I freely meet,
And bid my wrath expire.
No more to discontent a prey,
Give to peace the future day:
To thee my soul I bend,
O guileless friend!
The accents of whose glowing lip well know that soul to sway.

BARD. O swift in honour's course! thou generous name!
Illustrious chief of never dying fame!

(From a litteral translation of the original Irish by Miss Brooke).

END OF THE ODE TO GAEL.

Je voudrais célébrer le chevalier ardent, audacieux, invincible ; le chef du glaive irrésistible de la guerre est aussi l'ouragan qui renverse les remparts les plus solides. Noble Gaël, ainsi cuirassé des lances de la colère, des armes de la mort, toutes les armées de la terre seraient fières de t'obéir, et le monde entier s'enorgueillirait de se soumettre à ta loi.

Et toi, noble Gaël, as-tu fermé ton âme au vœu du poëte? Que la paix soit ton choix, calme les terreurs qu'a réveillées ta colère. Cessons ici la lutte et que la paix soit avec les fils d'Érin pour les jours qui leur viennent.

Gaël. — Je m'abandonne, ô Fergus, à ton aimable désir. Tes paroles sont douces, ô Barde, j'avance librement au-devant de tes vœux ! A ta voix la colère expire dans mon âme ; non, je ne résisterai plus, en proie au mécontentement. Je donne aux jours qui suivront la paix, et à toi, doux Barde, dont les chants éloquents savent si bien charmer mon cœur.

Le Barde. — O mon héros, nom généreux qui poursuit sa course au sentier de l'honneur, chef illustre dont le nom ne doit pas mourir !

FIN DE L'ODE A GAEL.

MORNA.

Her hair was like the Cromla mist,
When evening sun beams from the west,
Bright was the eye of Morna.....
When beauty wept the warrior's fall,
Then lone and dark was Fingal's hall.
Sad was the lovely Morna.

O lovely were the blue-ey'd maids,
That sung peace to the warrior's shade,
But none so fair as Morna.
Her hallow'd tears bedew'd the brake,
That wav'd beside dark Orma's lake,
Where wander'd lovely Morna.

Sad was the hoary minstrel's song,
That died the rustling heath among,
Where sat the lovely Morna.
It slumber'd on the placid wave,
It echo'd thro' the warrior's cave,
And sigh'd again to Morna (1).

. . . .
. . . .

(1) Les anciens Irlandais croyaient que l'écho était un esprit qui se plaisait à répéter les derniers sons.

MORNA.

Ils étaient brillants les regards de Morna ; doux est l'azur de ses beaux yeux, brillante est sa chevelure ondée, — ondée comme le brouillard de Cromla que dorent les derniers rayons d'un beau soleil d'été.

— Il est tombé son jeune héros, — son fiancé bien-aimé.

Le silence et le deuil régnaient dans les salles de Fingal, — tandis que les jeunes beautés pleuraient le triste sort du héros éteint, qui peut dépeindre la tristesse de la belle Morna ?

Elles étaient belles, les jeunes vierges aux yeux bleus dont les chants plaintifs répandaient la paix et le calme sur la pâle ombre du guerrier ; — elles étaient belles, divinement belles. — Mais aucune n'était aussi belle que Morna. — Ses saintes larmes arrosaient le gazon ondoyant sur les rivages du lac Orma, où dirigeait ses pas solitaires, la belle Morna.

Lugubre fut le chant de mort qu'entonna le Barde en cheveux blancs ; — ce chant allait mourir dans le bruissement de la bruyère où, seule avec ses douleurs, s'assit la belle Morna.

Le chant du ménestrel allait se perdre dans les vagues paisibles du lac, — l'écho le répétait dans la grotte du guerrier et renvoyait ses mourants soupirs se mêler aux soupirs de Morna.

The hero's plumes were lowly laid
In Fingal's hall each blue-ey'd maid
Sung peace and rest to Morna.
The harp's wild strain was past and gone
No more it whisper'd to the moan
Of lovely dying Morna.

O'LOUHGLIN'S GRAVE.

Full high in Kilbride the grass is seen to wave,
That shadows, oh generous Loughlin thy grave;
And oft, gallant chief! is its verdure renew'd,
By the tears of the widow and orphan bedew'd.
Where Boyne's silver tide sweetly murmuring flows
The rich yellow harvest luxuriantly grows;
But never again shall the stranger repair
The fruits it shall yield in thy mansion to share.
The tones of the harp in that mansion have ceas'd,
No more it resounds with the mirth of the feast;
But each gentle bosom for thee breathes a sigh,
And tears of affliction obscure each bright eye.
No trophies of victory point to thy tomb,
No laurels are planted around it to bloom,
But long shall thy memory be dear to each breast
While thy spirit on high is enthron'd with the bless'd.

(From a litteral translation of the original Irish by miss Balfour.)

Les jeunes vierges aux yeux bleus s'assemblent de nouveau dans les salles de Fingal, — mais ce n'est plus pour consoler l'ombre du guerrier descendu avec sa gloire dans la tombe ; en versant des larmes, elles chantent en chœur : « Qu'elle repose en paix, l'ombre chérie de notre Morna ! » sa harpe ne fera plus entendre ses sons plaintifs ; sa harpe ne mêlera plus ses soupirs aux soupirs de la belle, de la mourante Morna.

LA TOMBE DE O'LOUGHLIN.

Dans les plaines de Kilbride l'herbe est épaisse, elle ondoie. Ce qu'elle ombrage, ô généreux Loughlin, c'est ta tombe ; — si elle est fraîche, verte et toujours renouvelée, noble chef, c'est que l'aube n'y pleure pas seule... la veuve, l'orphelin y viennent pleurer aussi...

Où les flots argentés de la Boyne, coulent en murmurant, la moisson s'étend riche et dorée. — L'étranger, le voyageur, ne seront plus appelés à partager le fruit des champs dans ton manoir en deuil !

Dans ton manoir en deuil, les sons de la harpe ont cessé ; ils ne résonnent plus avec l'allégresse de la fête ; plus d'un sein charmant soupire et les pleurs de l'affliction obscurcissent bien des yeux brillants.

Nul trophée de victoire n'indique ta tombe, nuls lauriers ne fleurissent à l'entour, mais tes lauriers fleuriront longtemps dans nos mémoires, pendant que ton âme prend son vol vers les régions éthérées pour y jouir des délices sans fin.

CAROLAN'S LAMENT

ON THE DEATH OF HIS WIFE MARY MAGUIRE.

Were heaven to yield me in this chosen hour,
  As an high gift ordain'd thro' life to last,
All that our earth hath mark'd of mental power,
  The concentrated genius of the past :
Were all the spells of Erin's genius mine,
  Mine the long treasur'd stores of Greece and Rome —
All, all with willing smile I would resign,
  Might I but gain my Mary from the tomb.

My soul is sad — I bend beneath my woe,
  Darkly each weary evening wears away;
Thro' the long night my tears in silence flow,
  Nor hope, nor comfort cheers the coming day.
Wealth might not tempt — nor beauty move me now,
  Tho' one so favour'd sought my bride to be —
Witness, high heaven! bear witness to my vow —
  My Mary! death shall find me true to thee.

How happy once! how joyous have I been,
  When merry friends sat smiling at my side;
Now near my end — dark seems each festive scene —
  With thee, my Mary, all their beauty died,
My wit hath past — my sprightly voice is gone,
  My heart sinks deep in loneliness and gloom, —
Life hath no after charms to lead me on —
  They wither with my Mary — in the tomb.

LAMENTATION DE CAROLAN

SUR LA MORT DE SA FEMME MARY MAGUIRE.

S'il m'était accordé par le ciel à cette heure choisie, comme un don suprême, s'il m'était conféré pendant ma vie entière, tout ce que la terre eut de puissance intellectuelle, tout ce que le passé renferme de génie, tous les enchantements des bardes d'Érin, et tous les vastes trésors en réserve dans Rome, oui, si le ciel les concentrait et les perpétuait en moi, je les résignerais tous avec un sourire de satisfaction, si je savais à ce prix t'arracher à la tombe, ô Mary !

Mon âme est triste; elle s'incline sous le poids du malheur ; — plus sombre, chaque soir qui passe, m'appesantit encore ; — à travers la nuit longue, mes pleurs coulent en silence, nulle espérance, nulle consolation n'éclaircit le jour à son approche. Aucun trésor ne saurait me tenter, nulle beauté m'émouvoir. Il en est une pourtant qui voudrait... Mais les cieux, en sont témoins — je les appelle à témoigner de mon serment, la mort me trouvera fidèle envers toi, Mary !

Autrefois ! ah ! qu'heureux, et joyeux j'étais autrefois, quand d'aimables amis assis, souriant à mes côtés, devisaient gaiement avec moi ! — Maintenant ma fin approche, chaque fête s'assombrit pour moi, toute leur beauté a disparu avec la tienne, *la fête où je suis convié est ailleurs, tu m'y appelles*, mon esprit n'est plus ici déjà ; — les plus vifs accords de ma voix t'ont suivie. Hélas ! mon cœur en cherchant ta trace s'abîme dans une solitaire étendue de tristesse ; — la vie me laisse aller, elle dépose pour moi tous ses charmes, elle les dépose dans la tombe où ils se flétrissent, là où tu m'attends, Mary !

MAC CABE'S LAMENT ON CAROLAN.

Oh! what a baffled visit mine hath been,
How long my journey, and how dark my lot;
And have I toil'd thro' each fatiguing scene,
To meet my friend — And yet to find him not.

Sight of my eyes? lost solace of my mind!
To seek — to hear thee — eagerly I sped;
In vain I came — no trace of thee I find —
Save the cold flag that shades thy narrow bed.

My voice is low — my mood of mirth is o'er,
I droop in sadness like the widow'd dove;
Talk, talk of tortures; — talk of pain no more
Nought strikes us like the death of those we love.

Woe is my portion! unremitting woe!
Idly and wildly in my grief I rave;
Thy song, my Turlogh, shall be sung no more —
Thro' festive halls no more thy strains shall flow:
The thrilling music of thy harp is o'er —
The hand that wak'd it moulders in the grave.

I start at dawn — I mark the country's gloom —
O'er the green hills a heavy cloud appears;
Aid me, kind Heaven, to bear my bitter doom,
To check my murmurs, and restrain my tears.

Oh! gracious God! how lonely are my days,
At night sleep comes not to these wearied eyes,

COMPLAINTE DE MAC'CABE.

SUR CAROLAN.

Oh ! quelle visite déçue a été la mienne, combien long mon voyage et sombre le lot qui m'attendait ! Ai-je surmonté assez d'obstacles pour rencontrer mon ami ! et je ne devais plus le trouver cependant !

Lumière de mes yeux ! — dernier éclair de mon esprit, pour te chercher, pour t'entendre, je m'avançais avec empressement. En vain j'arrive : — nulle trace de toi, sinon les dalles froides qui se partagent ta couche étroite.

Ma voix s'éteint, — le mode de l'allégresse n'est plus le mien. Je me répands en tristesse comme la colombe sans ramier ; ne parlez pas, ne parlez pas de tortures ; ne parlez plus de peines, aucune ne saurait balancer la mort de ceux que nous aimons.

Le malheur est mon partage ! — malheur irrémédiable. Sauvage et triste j'erre seul avec ma douleur. Tes mélodies, mon Turlogh, ne seront plus chantées ! Ils ne glisseront plus à travers les salles du festin, tes légers accords ! Les accords pénétrants de cette harpe plongent dans la tristesse ; la main qui les éveillait tombe en poussière dans le tombeau !

Je pars au point du jour ; — il semble que le pays soit couvert d'une tristesse universelle ; sur les vertes collines un nuage opaque apparaît. Aide-moi, ciel béni, à porter ma sentence amère, à réprimer mes murmures, à retenir mes larmes !

Dieu de miséricorde, oh ! combien mes jours sont solitaires et combien mes nuits sont avares de sommeil ! Nul

Nor beams one hope my sinking heart to raise. —
In Turlogh's grave each hope that cheer'd me lies.

Oh! ye bless'd spirits, dwelling with your God,
Hymning his praise as ages roll along,
Receive my Turlogh in your bright abode,
And bid him aid you in your sacred song.

ELEGY ON THE DEATH OF JOHN BURKE.

Yes, Erin, for her Burke, a wreath shall twine,
And Britain own the honors of his name!
O hence with tasteless joy! — With mirth and wine!
All thoughts, but those of woe I now disclaim!

Ye sons of science! — See your friend depart!
Ye sons of song! — Your patron is no more!
Ye widow'd virtues! (Cherish'd in his heart,
And wedded to his soul) your loss deplore!

Grief sheds its gloom on every noble breast
And streaming tears his worth — his death proclaim,
Gen'rous and brave! with every virtue blest!
Flow'r of the tribes of honorable fame!

Alas! to the cold grave he now is borne!
No more to wake the huntsman to the chase;
No more, with early sports, to rouse the morn,
Or lead the sprightly courser to the race.

rayon d'espérance n'illumine mon cœur défaillant. — Dans le tombeau de Turlogh, repose ma dernière espérance aimée.

O vous, esprits bénits qui habitez avec Dieu, et dont l'hymne éternel se prolonge à sa louange à travers les âges, admettez mon Turlogh dans vos brillantes demeures, et invitez-le à joindre sa voix à la vôtre dans les chœurs divins !

ÉLÉGIE SUR LA MORT DE JOHN BURKE.

Oui, Erin, tu tresseras une couronne pour ton Burke. l'Angleterre t'enviera les honneurs de ce nom... Ah ! loin d'ici la joie insipide, et l'allégresse, et les fêtes et toute pensée, si ce n'est celle de la douleur : je les repousse. Ah ! loin d'ici !

Vous, fils de la science, où irez-vous? votre guide est parti ; et vous fils du chant, qui vous protégera ? votre protecteur n'est plus ; douces vertus qu'il chérissait et qui étiez unies à son âme, vous voilà veuves, pleurez-le !

La douleur répand son ombre sur tout noble front, les larmes ruissellent, les sanglots proclament sa mort et sa valeur ! Généreux, brave, doué de toutes les vertus, il était le joyau des tribus dont le nom est cher à la renommée !

Et le tombeau, le froid tombeau l'a pris ! Ah ! jamais plus il n'excitera les chasseurs à la poursuite du cerf rapide, jamais plus avec les meutes matinales, il n'éveillera l'écho au fond des bois, jamais plus il ne conduira le fougueux coursier à la course!

The learned, and eloquent in honor's cause!
Of soul enlighten'd, and of fame unstain'd!
The friend of justice, — to expound our laws,
Or wield the palm, by song or science gain'd!

O Death! — Since thou hadst laid our glory low;
Since our lov'd Burke, alas! is now no more;
What bliss can now each rising morn bestow;
The race, the chase, and every joy is o'er!

O grave! — Thy debt, thy cruel debt is paid!
No more on earth shall his fair virtues bloom!
Death! thou hast hewn the branch of grateful shade,
And laid its fragrant honors in the tomb!

Sublime his soul! — Yet gentle was his heart;
His rural sports, his gay convivial hour
Avow'd each elegant, each social art,
Each manly grace, and each attractive power.

Friend of the friendless, patron of distress,
Ah! none, like him, the poor man's cause would plead;
With sweet persuasion to ensure success,
Or soothe his sorrows, or supply his need!

O tomb that shroudest his belov'd remains!
O death, that didst our dearest hope destroy!
Thy dreary confine all our bliss contains,
And thy cold gates are clos'd upon our joy!

Who, now, will to the race the courser train?
Who gain, for Connaught, the disputed prize?
From rival provinces the palm obtain? —
Alas! with him our fame, our triumph dies!

Our light is quench'd, our glory pass'd away,
Our Burke snatch'd from us, never to return;
Whose name bright honor's fairest gifts array,
And science hangs her wreath upon his urn.

Le savant, le défenseur éloquent de toute cause honorable, cette âme éclairée, cette conscience intacte , cet ami de la justice, pour exposer nos lois, pour décerner la palme du savoir, du chant... il n'est plus, il n'est plus à jamais !

O mort! maintenant que tu nous as ravi celui qui faisait notre gloire, maintenant que notre bien-aimé Burke n'est plus, chaque matinée nouvelle se présente à nous, dépourvue d'attraits ; le temps des chasses, des courses, des nobles amusements est passé !

O tombeau, ta dette, ta cruelle dette est payée. Ses douces vertus ne brilleront plus sur cette terre. Tu as brisé l'arbre qui nous ombrageait. Ses salutaires et suaves parfums sont répandus dans la poussière du tombeau.

Ah ! sublime était son âme, et candide était resté son cœur ! Ses champêtres délassements, ses heures d'intimité si gaies, si expansives, tout révélait l'ami. Il ne lui manquait pas une grâce visible, pas une puissance attrayante !

Ami de quiconque était sans ami, bienfaiteur de la détresse, nul comme lui n'a plaidé la cause du pauvre, avec la douce persuasion d'en assurer le succès, de soulager ses peines, de suppléer à sa misère !

O tombeau qui contient les restes mortels de notre ami, ô mort qui a détruit nos plus chères espérances, ta noire prison renferme celui qui faisait toute notre félicité, tes froides portes se sont closes sur notre joie.

Qui donc maintenant, pour Connaught, qui donc disputera le prix? — Qui donc dressera le coursier? Laquelle des provinces rivales obtiendra la palme? Nos triomphes, notre renommée, tout tombe avec lui dans le sillon du fossoyeur.

Notre gloire s'est éteinte, notre Burke nous est enlevé, il port au fond du cercueil. Son nom est honoré par les plus nobles souvenirs et la science suspend ses couronnes au-dessus de son urne.

Eternal pleasures fill'd his social hall,
And sweetest music charm'd with magic sound;
Science and song obey'd his friendly call,
And varied joys still danc'd their endless round!.....

But now, alas! nor sport, nor muse is there!
No echoes now the sprightly notes await;
But wailing sounds of sorrow and despair,
That mourn the stroke of unrelenting fate!

He is for ever gone! weep wretched eyes!
How, flow my tears! — my heart with anguish bleed
In the cold grave the stately hunter lies,
Chief in the manage of the bounding steed!

Thy rival, thou (sir Edward) wilt not mourn:
His death, to thee, shall now the plate resign;
His laurel, else, thou never should'st have worn,
Nor had the prize of manly sports been thine.

See Munster pour her horsemen from their plains,
To the lov'd dead the last sad rites to pay;
Nor, Thomond, one inhabitant contains,
To guard her treasures on this fatal day!

Respectful sorrow guides their solemn pace,
(Their steeds in mourning's slow procession led):
Till in the tomb their much-lov'd Burke they place,
And o'er his earth their copious anguish shed.

The seventeen hundred six and fortieth year
Of him who died a sinful world to save,
Death came, our Burke from our fond arms to tear,
And lay, with him our pleasures in the grave!

Les plaisirs éternels remplissaient ses salles hospitalières. — La plus douce musique y soupirait des sons enchantés; la science et la poésie accouraient à son appel amical, les plaisirs assemblés menaient là leurs rondes sans fin!

Et depuis alors, hélas! les divertissements ont cessé, les Muses se taisent, les échos n'ont plus à répéter de notes joyeuses; on n'entend que les soupirs et les gémissements de ceux que désolent ce coup du sort impitoyable!

Il est parti pour toujours... Pleurez mes yeux! Coulez mes larmes! Mon cœur saigne tant est profonde ma douleur d'avoir vu descendre dans la froide tombe ce chasseur superbe que nul ne dépassera dans l'art de manier le fier coursier.

Ah! le regretteras-tu, toi, sir Edward, ton rival? — A sa mort commencent tes triomphes; tu pourras maintenant briguer le laurier... il n'est plus là pour l'obtenir. Elle est à toi, maintenant qu'elle ne saurait être à lui, la palme des jeux virils.

Vois! Munster a répandu tous ses cavaliers dans la plaine, pas une âme n'est restée. Pour lui rendre dans ce jour fatal les derniers honneurs, Thomond, la riche contrée n'a pas gardé un seul de ses habitants pour veiller sur ses trésors.

Une douleur respectueuse guide leurs pas solennels; leur cavalcade se déroule lentement, jusqu'à la tombe ouverte : un cercueil y descend... les sanglots éclatent, et au milieu des sanglots, le nom si aimé de Burke! C'est lui, c'est lui qu'ils rendent à la terre!.....

C'est dans l'année dix-sept-cent-quarante-six de l'ère qui commence à la naissance du Sauveur du monde que la mort vint arracher Burke de nos bras et ensevelir avec lui toutes nos joies, tous nos plaisirs!

How oft his loss pale memory shall regret!
How oft our tears shall flow, our sighs ascend!
The social band, where mirth convivial met,
Now meet to mourn for their departed friend!

No more the melody of hounds he leads!
No more morn echoes to their cheerful cries!
A gloomy stillness through the land succeeds,
For low in earth the soul of pleasure lies!

To the dear spot my frequent steps I'll bend,
Which all my joy — which all my woe contains,
My tears shall, each returning month, descend,
To bathe the earth that holds his lov'd remains!

CAROLAN'S ELEGY

ON THE SUPPOSED DEATH OF MAC'CABE.

I came, with friendship's face, to glad my heart,
But sad, and sorrowful my steps depart!
In my friend's stead — a spot of earth was shown,
And on his grave my woe-struck eyes were thrown!
No more to their distracted sight remain'd,
But the cold clay that all they lov'd contain'd:
And there his last and narrow bed was made,
And the drear tomb-stone for its covering laid!

Ah ! combien de temps encore le pâle souvenir dira-t-il sa perte à la joie importune... — Combien de temps, en son nom, les larmes couleront-elles, les soupirs s'exhaleront-ils ? combien de fois encore, à l'appel joyeux du festin, se diront-ils : — « Elle est descendue avec lui dans la tombe, l'âme des plaisirs ! »

Oh ! noble forêt, tu ne le verras plus passer ton hardi chasseur ; tu ne tressailleras plus au son du cor bien connu ; le chasseur est entré dans la sombre demeure d'où l'on ne revient pas. — Vous ne le verrez plus en tête de la cavalcade ; il a monté le fougueux coursier qui ne se monte qu'une fois, qui ne rend plus son cavalier, le coursier pâle de la mort !

Mes pas reviendront souvent vers cette terre sacrée où reposent toute ma joie et toute ma douleur. — Une part de ma vie est là déjà, ma vie sera fidèle à l'y rechercher, et chaque mois mes larmes viendront mouiller l'herbe et les fleurs qui couvrent tes restes bien-aimés !

ÉLÉGIE DE CAROLAN[1]

SUR MAC'CABE QU'IL AVAIT CRU MORT.

Je venais au-devant de l'amitié satisfaire mon cœur ; mais tristes et désolés, mes pas ont retourné en arrière. A la place de mon ami, je n'ai vu qu'un monceau de terre, j'ai demandé Carolan, on m'a montré une tombe.

Mes yeux ne l'ont plus quittée, ils s'attachent à cette froide argile qui couvre tout ce qu'ils ont aimé, et ils ne s'en relèvent plus. — C'est là... c'est là que sa couche étroite et suprême, que son dernier lit s'est creusé ! — Déjà la pierre tumulaire a scellé son repos éternel.

Alas! for this my aged heart is wrung!
Grief choaks my voice and trembles on my tongue,
Lonely and desolate, I mourn the dead,
The friend with whom my every comfort fled!
There is no anguish can with this compare!
No pains, diseases, suffering, or despair,
Like that I feel while such a loss I mourn,
My heart's companion from its fondness torn!

Oh insupportable, distracting grief!
Woe, that through life, can never hope relief!
Sweet singing harp! thy melody is o'er!
Sweet friendship's voice! — I hear thy sound no more!
My bliss — my wealth of poetry is fled,
And every joy, with him I lov'd, is dead!
Alas! what wonder (while my heart drops blood
Upon the woes that drain its vital flood),
If maddening grief no longer can be borne,
And frenzy fill the breast, with anguish torn!

Hélas ! c'est pour cela que mon cœur vieilli s'est brisé dans mon sein, c'est pour cela que la douleur trouble ma voix, fait balbutier mes lèvres. Solitaire et désolé, je pleure l'ami qui n'est plus; bonheur, consolation, tout est descendu avec lui dans la tombe. — peines, désastres, souffrances, désespoir, est-il rien, rien qui puisse égaler l'angoisse qui m'attendait sur cette tombe. — Angoisse sans espoir et sans pitié : — Il n'est plus, il n'est plus, l'ami de ton cœur, le maître de ta tendresse, il n'est plus !

O douleur absorbante ! douleur qui, à travers la vie, ne saurait appeler le secours d'une espérance ! Harpe ineffable, mélodie sans pareille, douce voix d'amitié, tes sons qui charment la douleur, je ne les entendrai plus ! Ma félicité, mon trésor de poésie s'est dissipé, toute joie est morte avec lui que j'aimais. Hélas ! qui s'étonnerait, tandis que mon cœur saigne au souvenir des maux qui dessèchent ma vie, qui s'étonnerait si le délire égarait ma pensée au pied de cette tombe, si la folie s'emparait d'un esprit que l'angoisse déchire.

TABLE.

ESSAI SUR LES ANTIQUITÉS ET LA LITTÉRATURE IRLANDAISES.

POÉSIE DES BARDES, POÈMES, ODES, ÉLÉGIES.

Poissy. — Typographie Arbieu.



